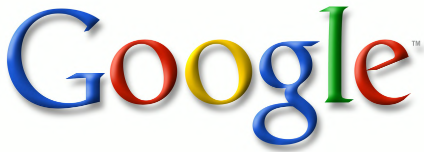


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

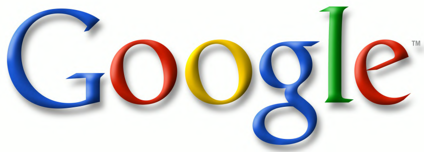
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

19. a. 33



LE

TRÉSOR ÉPISTOLAIRE

DE LA FRANCE

19. a. 33

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

TRÉSOR ÉPISTOLAIRE

DE LA FRANCE

CHOIX

DES LETTRES LES PLUS REMARQUABLES
AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR EUGÈNE CRÉPET

DEUXIÈME SÉRIE

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

M DCCC LXV

AVANT-PROPOS.

Nous allons continuer en tête de ce second volume l'espèce de précis des matières dont l'avant-propos du premier volume contient le commencement. Nous n'avons qu'un moyen de justifier le choix de nos citations et de répondre par avance aux objections de ceux de nos lecteurs qui s'étonneraient de ne pas trouver parmi les noms cités certains noms plus ou moins célèbres, c'est de donner les raisons qui nous ont décidé à exclure celui-ci et à admettre celui-là.

La première série de ce recueil s'arrête avec la génération contemporaine de Louis XIV. Il y eut à cette date, en littérature, une sorte d'interrègne que nous retrouvons également dans notre sujet : la seconde moitié du dix-septième siècle offre jusqu'au bout de grands écrivains : Bossuet et Fénelon, Racine et Boileau ; mais cette féconde lignée s'interrompt tout à coup ; et, après tant de gloire, les noms les plus fameux de la génération

qui suit, ceux de Saint-Évremond, de Fontenelle, de Lamothe-Houdart, sont relativement presque obscurs : ainsi, pour notre branche. A défaut de puissantes personnalités, nous y rencontrons, heureusement, des figures originales, attrayantes et sympathiques.

Si Saint-Évremond, un des plus parfaits écrivains épistolaires qu'il y ait dans la langue, appartient au dix-septième siècle par les traditions de la société où il a passé la meilleure partie de sa vie, et si, pour ce motif, nous l'avons classé dans la première série, il n'en marque pas moins la transition très-sensible d'une génération à l'autre. Son ami et correspondant, Hamilton, nous révèle encore mieux l'avénement de l'esprit nouveau, dont il reflète à merveille les principaux caractères : le bel-esprit très-littéraire de la cour de Sceaux et le libertinage élégant de l'hôtel du Temple qu'il fréquente également, se retrouvent en lui, mais tempérés par tous les dons d'un esprit de race, exquis et gracieux.

La cour de Sceaux est encore mieux représentée dans notre recueil par une femme supérieure, Mme de Staal-Delaunay ; si elle garde une place dans notre histoire littéraire, c'est à la dame d'atours de la duchesse du Maine qu'en revient le principal mérite ; encore faut-il dire que si ce frivole milieu a possédé pendant longues années un esprit si pénétrant et si fort, il ne l'a pas

produit, il l'a plutôt énervé en le condamnant à une vie oisive et vide. Quoi qu'il en soit, Mme de Staal-Delaunay lui fait honneur par son talent épistolaire; on en trouvera ci-après de précieux échantillons, qui nous dispenseront de rien citer d'un autre membre célèbre, plus célèbre qu'il ne lui appartient, de cette petite cour littéraire : l'abbé de Chaulieu. La déplorable facilité qu'attestent ses trop nombreuses poésies se donne encore plus librement carrière dans sa correspondance. Il n'y a vraiment rien à détacher dans la suite des cinquante lettres adressées à Mme de Staal-Delaunay, qui ne renferment que l'expression parfois ingénieuse, mais presque constamment glaciale, de la passion tout intellectuelle d'un bel-esprit septuagénaire. Une autre omission, mais forcée, celle-là, puisque tout document nous manque, c'est la correspondance de la duchesse du Maine elle-même; aucun fragment important n'en a été jusqu'ici recueilli. C'est là une perte très-regrettable, s'il faut croire de la reine de la cour de Sceaux, ce qu'en dit quelque part Mme de Staal-Delaunay : « Personne n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté et de rapidité, ni d'une manière plus noble et plus naturelle. Son esprit n'emploie ni tours, ni figures, ni rien de tout ce qui s'appelle invention. Frappé vivement des objets, il les rend comme la glace d'un miroir les ré-

fléchit, sans ajouter, sans omettre, sans rien changer. »

Au milieu de cette foule de libertins et de beaux-esprits qui remplissent l'époque de la Régence, il convient de signaler une chaste et modeste figure de jeune femme qui nous serait restée inconnue si, par bonheur, de charmantes lettres n'étaient venues la révéler. Mlle Aïssé, isolée dans cette haute société si corrompue, trouva grâce aux yeux des plus sceptiques railleurs par la décence inouïe dont elle couvrit l'entraînement d'une passion sincère. A la regarder dans ce milieu de roués et de rouées où elle a vécu, on dirait la nymphe de la pudeur égarée parmi des faunes et des satyres. Plus touchante encore par sa faiblesse même que rachète tant d'humilité pénitente, elle semble être une protestation vivante contre les mœurs débordées de son temps.

En regard de cette suave figure à demi voilée, plaçons une femme qui vécut dans la pleine lumière du théâtre, une tragédienne illustre, Mlle Lecouvreur, qui mérite l'honneur de ce parallèle par la noblesse d'âme dont témoignent les lettres éparses qu'on a recueillies d'elle.

Si attrayantes que soient ces figures isolées, ce n'est plus là qu'est l'intérêt principal de notre sujet, dès la fin du premier tiers du dix-huitième siècle. A cette date, il s'est déjà formé plusieurs

centres où la meilleure compagnie du temps se réunit; au salon depuis longtemps fermé de Ninon de l'Enclos, ont succédé d'autres salons non moins célèbres. Mme de Tencin, Mme Geoffrin, Mme du Deffand ont paru et rassemblé autour d'elles l'élite des beaux-esprits et des gens du monde, dès lors rapprochés et mêlés par une communauté de goûts et de culture intellectuels. De ce contact naissent des relations dont la trace et l'écho se retrouvent dans les correspondances du temps, toutes mutilées qu'elles nous sont parvenues. Mme Geoffrin n'a presque rien écrit, ou, du moins, ce que l'on connaît d'elle, vaut à peine une mention; mais nous avons de Mme de Tencin des lettres au maréchal de Richelieu où se déploient toutes les ressources d'un esprit vif et délié, et qui nous auraient fourni plus d'une citation, si elles ne roulaient presque exclusivement sur des intrigues politiques aujourd'hui dénuées d'intérêt pour tout autre qu'un historien.

Nous sommes plus à l'aise avec Mme du Deffand : ici nous n'avons que l'embarras du choix. Cette grande dame qui, si elle n'avait été condamnée par son rang à l'oisiveté, eût pu être le la Bruyère ou le la Rochefoucauld des femmes, a vécu près de quatre-vingts ans au cœur de la meilleure compagnie, et, dans le cours de sa longue carrière de femme du monde sceptique et blasée, elle paraît n'avoir connu et apprécié

qu'un seul plaisir : celui de la conversation, soit orale, soit écrite. Éloignée par les circonstances des hommes qu'elle goûtait le plus, qui avaient le plus d'affinité avec elle, Horace Walpole et Voltaire, elle suppléait à l'absence par une correspondance active dont une grande partie, par bonheur, s'est conservée. Les principales suites de ses lettres nous la peignent au vif sous ses divers aspects. Avec Mme de Staal-Delaunay, c'est encore et presque uniquement la femme occupée d'ingénieuses et frivoles médisances ; avec le président Hénault, elle laisse déjà voir à nu l'ulcère de cet incurable ennui qui va la ronger sans relâche ; avec Voltaire, elle cherche dans les réflexions philosophiques et les distractions littéraires quelque adoucissement à son mal ; avec Walpole et Mme de Choiseul, elle demande à l'amitié enthousiaste, dévouée, aussi tendre que le lui permet sa nature, une sorte de foi morale qui tempère son implacable scepticisme. Ainsi cette correspondance si vaste et si riche a pour nous le précieux attrait d'une œuvre littéraire, inconsciente sans doute, mais des plus remarquables par le talent de l'observation et la qualité du style, en même temps qu'elle nous offre le saisissant intérêt d'une autobiographie sincère et complète.

Parmi les correspondants de Mme du Deffand, qui, tous, sont plus ou moins dignes de lui donner la réplique, il nous a fallu pourtant faire un

choix; les étroites limites de ce recueil nous y obligeaient. Nous avons sacrifié sans remords le président Hénault, esprit légèrement lourd et méthodique jusque dans ses plaisanteries, essentiellement réfractaire à la légèreté d'allures que demande le style épistolaire. Nous nous sommes décidé, non sans quelque regret, à exclure également l'abbé Barthélemy, le trop célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Ami dévoué de la duchesse de Choiseul, il la supplée fréquemment dans sa correspondance avec Mme du Deffand; et ses lettres seraient très-agréables si elles n'étaient presque toujours gâtées par une prétention à l'humeur joviale et à la désinvolture littéraire, en complet désaccord avec son style habituel, si correct et mesuré, conforme à la vraie nature de cet archéologue de salon. Mais, si nous nous sommes assez facilement résignés pour ces deux éminentes médiocrités, il n'en a pas été de même pour le principal correspondant de Mme du Deffand, Horace Walpole. Ici, nous avons affaire à un esprit tout à fait supérieur, écrivain brillant et caustique, penseur original et sagace, le seul qui ait jamais fasciné la tête si froide de Mme du Deffand. A en juger par les trop rares extraits que l'éditeur anglais de leur correspondance a joints en guise de commentaire aux lettres de son amie, non-seulement Walpole rivalisait avec elle en tact, en sagacité, mais il la dépassait en verve et

en profondeur. C'était donc pour notre recueil une bonne fortune de s'enrichir de quelques citations empruntées à cet écrivain de race étrangère, si français par l'esprit, le plus français, on peut le dire, de tous les étrangers illustres qui ont écrit dans notre langue, au dix-huitième siècle, sans en excepter Frédéric et Galiani. Mais comment citer des fragments odieusement mutilés, qui n'ont plus rien de la forme épistolaire, et ne pourraient guère figurer que dans une anthologie de morceaux de critique littéraire et philosophique? Nous avons dû y renoncer; nous tenons seulement à marquer la place qu'occuperait Walpole dans ce recueil, si, plus libéral du trésor resté dans ses mains avares, l'éditeur anglais nous avait mis à même de le faire.

A défaut des lettres du principal correspondant de Mme du Deffand, nous sommes heureux de pouvoir ajouter aux fameuses et admirables lettres de Voltaire, celles de la duchesse de Choiseul qui eut, après Walpole, la principale place dans le cœur de Mme du Deffand. Esprit vif et orné, écrivain délicat et ingénieux, cœur honnête, raison droite, cette jeune femme, si bien appréciée par les amis qui l'ont le mieux connue, Mme du Deffand et Walpole, réunissait tous les titres à une sérieuse estime. Elle garde encore son charme pour nous, postérité; à une vraie valeur littéraire sa correspondance joint une

valeur historique dont il faut tenir grand compte. Qu'elle console par les réflexions les plus sensées la monomanie d'ennui de Mme du Deffand ou de la duchesse d'Alesme; qu'elle décrive les menues tribulations de la grandeur pour une femme de premier ministre, ou, qu'avec l'indignation d'une âme généreuse elle reprenne chez Voltaire les égarements de sa faiblesse courtisanesque envers des amis couronnés, Mme de Choiseul nous représente à merveille cette jeune génération aimable et éclairée qu'avaient formée la philosophie du dix-huitième siècle et la culture d'esprit la plus délicate.

A la suite de Mme du Deffand et son cortége de correspondants, nous ne pouvons nous dispenser de placer, en vertu de la loi des contrastes, la femme qui, après l'avoir eue pour bienfaitrice, l'eut pour rivale sinon pour ennemie, et qui offre avec elle, à tous égards, la plus complète opposition.

En face de la fière patricienne, trônant tranquillement dans sa sphère et poursuivant avec une sérénité dédaigneuse une vie tout intellectuelle, Mlle de Lespinasse, pauvre, transportée par miracle dans un monde brillant d'où semblait l'exclure à jamais la tache de sa naissance, en proie à la passion la plus effrénée et la plus malheureuse, a je ne sais quel air de plébéienne égarée, en révolte contre la société et la desti-

née. On pourrait noter à de certains égards, entre ces deux natures antipathiques que le hasard ne rapprocha un moment que pour les séparer violemment à jamais, quelque chose de pareil à l'antagonisme qui unit et sépare Voltaire et Rousseau; chez l'une, l'esprit absorbe presque toute la vie, comme chez l'autre, le cœur. Telle qu'elle se révèle dans ses lettres à M. de Guibert, la passion, si peu partagée, qui dévora Mlle de Lespinasse a tout l'intérêt du plus pathétique roman; auprès d'une telle réalité, les fictions des poëtes beaux-esprits du dix-huitième siècle ne sont plus que ridicules; un bon juge en pareille matière, Beyle a eu bien raison de dire, dans son livre *de l'Amour* : « Les élégies de Parny et les *Lettres d'Héloïse à Abeilard*, de Colardeau, sont des peintures bien imparfaites et bien vagues si on les compare à quelques lettres de la *Nouvelle Héloïse*, à celles d'une Religieuse Portugaise, de Mlle de Lespinasse.... » Au point de vue de notre recueil, ces lettres sont doublement précieuses; ce sont les seules lettres d'amour que nous ayons pu citer; par une exception glorieuse et vraiment unique, elles joignent à la dramatique peinture des déchirements de la passion, le mérite essentiel pour nous, d'une très-haute valeur littéraire.

Cette rapide nomenclature nous mène au cœur du dix-huitième siècle; c'est là que nous rencon-

trons celui qu'on peut regarder comme l'astre central, la planète dont les plus éminents esprits contemporains ne sont que les satellites. Or, la correspondance de Voltaire est peut-être son principal titre de gloire, cette correspondance si vaste, si brillante, la plus vaste, la plus brillante qu'il y ait non-seulement dans notre langue, mais dans aucune langue moderne. Nous lui avons fait d'aussi larges emprunts qu'il nous a été possible, nous attachant de préférence aux pages, toujours exceptionnelles, même ici, où l'esprit le plus étincelant revêt une forme littéraire irréprochable. Parmi les nombreux satellites de Voltaire, nous avons dû, comme pour ceux de Mme du Deffand, retrancher tous ceux qui ne se recommandaient pas à notre choix, je ne dis pas par leur talent (c'était l'élite des écrivains du temps, pour la plupart), mais par une originalité saillante. C'est ainsi que nous avons écarté la foule des amis privés et intimes, tels que Thiériot, d'Argental, Damilaville, etc.; nous avons également donné l'exclusion à certains écrivains, parfaitement estimables d'ailleurs, mais maniant lourdement la langue épistolaire, d'Alembert, par exemple. Nous n'avons admis d'Argenson que pour sa belle lettre sur la bataille de Fontenoy (que retoucha peut-être Voltaire lui-même); mais nous avons tenu à montrer sous leur plus beau jour trois esprits éminents à divers titres : Fré-

déric II, le président de Brosses, et Vauvenargues. Nous avons également donné place, non pour une lettre à Voltaire, mais pour une lettre sur Voltaire, à Piron, dont les défauts très-sensibles et les prétentions outrées ne devaient pas nous faire oublier des qualités essentielles d'esprit et de verve et un incontestable talent d'écrivain.

Le nom de Voltaire appelle irrésistiblement celui de Jean-Jacques Rousseau. Aussi bien c'est, par ordre de date, après Mme du Deffand et Voltaire, le principal personnage épistolaire du dix-huitième siècle, celui dont la correspondance a eu le plus de ramifications au cœur de la société du temps. Malgré son peu de goût pour écrire des lettres, l'auteur de l'*Émile* ne pouvait se dispenser de répondre, fût-ce de la façon la moins engageante et la plus maussade, à la foule d'admirateurs et d'admiratrices qui cédaient à l'irrésistible entraînement de lui exprimer leurs enthousiastes sympathies. C'étaient des esprits et surtout des cœurs d'élite, mais auxquels manque, par malheur pour notre recueil, une originalité réelle d'écrivain. Ni Deleyre, ni Mme de la Tour-Franqueville, ni même Mme de Boufflers ne font exception : leurs lettres, qui ont surtout un intérêt biographique, devraient figurer, selon leur divers degré d'importance, dans une vie complète de Rousseau ; nous avons pu, sans inconvénient, les laisser de côté, et ne leur emprunter aucune citation.

Parmi les correspondants de J.-J. Rousseau, il en est un pourtant qui avait, de droit, sa place marquée ici : Diderot. Les divers recueils de ses œuvres, qui attendent encore un éditeur définitif, ne contiennent pas ses lettres à Rousseau, et peut-être sont-elles perdues ; mais sa correspondance, telle qu'elle nous est parvenue éparse dans diverses compilations, nous offre un précieux contingent. Par l'abondance et la forme ingénieuse des idées, par la facilité continue et la verve intermittente du style, Diderot est au premier rang des épistoliers.

Près de Diderot vient se placer l'un des principaux représentants du groupe d'esprits auquel appartient, lui-même, l'auteur de *Ceci n'est pas un conte* : Galiani, l'ami et le correspondant de Mme d'Épinay.

On sait quel fut, dans le second tiers du dix-huitième siècle, le rôle de cette femme, non moins célèbre par ses amitiés que par ses mémoires, l'autobiographie la plus remarquable du temps, les *Confessions* exceptées. Bien inférieure à Mme du Deffand par la portée et la pénétration de son esprit, Mme d'Épinay partage avec elle l'honneur d'avoir été admise dans l'intimité des plus illustres écrivains du dix-huitième siècle, de Voltaire à Rousseau, de Diderot à Grimm. Toutes les correspondances de ses amies, publiées jusqu'à ce jour, ne renferment de la sienne, par malheur,

que des échantillons assez insignifiants; nous n'avons pu en rien citer. Il en est de même de ses familiers et de ceux de Diderot : Grimm, Helvétius, d'Holbach. Les deux derniers sont, comme on sait, des publicistes qui eurent leur jour de vogue, mais des écrivains fort médiocres. Quant au premier, son talent de critique lui a valu une réputation un peu surfaite peut-être; mais sa *Correspondance* avec les petits souverains étrangers qui se cotisaient pour faire les frais de cette espèce de gazette littéraire, n'a vraiment du genre épistolaire que la forme; en dehors de ce recueil, nous ne connaissons de Grimm aucune lettre qui soit remarquable.

Dans tout ce groupe d'écrivains et de philosophes qui se rattache de près ou de loin à l'Encyclopédie, nous ne voyons, après Diderot, que Galiani qui soit hors de pair comme écrivain. Cet abbé napolitain, naturalisé Français par son long séjour à Paris, ajoute à l'indépendance d'esprit qu'il tient de ce milieu tant aimé, une verve exotique du plus piquant effet, et la forme paradoxale qu'affectent ses idées en relève encore l'originalité et la profondeur très-réelles. Sans la veine de bouffonnerie par trop rabelaisienne qui gâte ses meilleurs élans de gaieté, nous aurions pu lui faire une plus large place dans notre recueil; nous n'avons du moins eu garde de l'y omettre. On prendra, dans les deux lettres que nous citons,

une idée de ce qu'étaient ces éblouissantes conversations du groupe encyclopédique, où la verve de chacun était multipliée par celle de tous.

Leur héritier le plus brillant, Beaumarchais, sorte de métis, en qui se croisent les races intellectuelles les plus contraires, et qui ne tient pas moins de Voltaire que de Jean-Jacques Rousseau, a dû écrire beaucoup de lettres ; son inépuisable activité se dépensait sans nul doute de cette façon comme de tant d'autres. Pourquoi n'a-t-on de sa correspondance que quelques rares échantillons ? Nous donnons du moins les plus curieux et les plus caractéristiques.

Confessons ici un de nos plus vifs regrets. Le biographe, si bien informé d'ailleurs, de Beaumarchais, M. de Loménie n'a pu que signaler le très-remarquable talent épistolaire d'une sœur de l'auteur de *Figaro;* mais les fragments de lettres qu'il a donnés nous font déplorer cette lacune, car ils révèlent dans Julie de Beaumarchais une de ces femmes qui mériteraient de rester inséparables de leurs illustres frères, telles que Jacqueline Pascal ou Lucile de Chateaubriand.

Autour de Beaumarchais nous pouvons grouper quelques auteurs inférieurs sans doute, quoique fort distingués, mais qui ont avec lui une profonde affinité d'esprit : nommons au premier rang Chamfort, Rulhières, Rivarol. Leur correspondance offre plus d'une page intéres-

sante à divers titres, sans toutefois qu'aucune s'impose à notre choix.

C'est en dehors des littérateurs proprement dits, c'est dans une de ces vielles races où la vigueur et l'originalité de l'esprit étaient héréditaires depuis des siècles, que nous devons aller chercher nos auteurs de la période finale du dix-huitième siècle. Ce n'est rien exagérer que d'appeler le marquis de Mirabeau le Saint-Simon de l'art épistolaire : le lecteur en jugera. Nous avons tenu à comprendre dans le même cadre de citations d'assez nombreux extraits des lettres de son correspondant habituel, le bailli de Mirabeau, qui offre avec lui, dans son talent, une ressemblance toute fraternelle. Quant à leur fils et neveu, le grand orateur, malgré son infériorité relative comme écrivain, il soutient encore dignement les traditions de sa famille, et, de ses volumineux écrits, ses lettres sont ce qui se fait lire aujourd'hui avec le plus d'intérêt et de fruit. Outre leur valeur historique et politique, elles ont, par l'accent du style et la vigueur de la pensée, une incontestable valeur littéraire.

Nous touchons ici à la fin de l'ancienne société française : des temps nouveaux s'annoncent. C'en est fait de ce parfait atticisme de langage et de mœurs dont Mme de Créqui nous offre la fleur dans ses lettres, où, par malheur, l'intérêt du fond ne répond pas à l'agrément de la façon : aussi

n'avons-nous pas à nous en occuper. A l'élégance aristocratique succède la vigueur plébéienne; deux écrivains de race très-différente, mais de grand talent tous deux, représentent l'époque de la Révolution dans l'art épistolaire : Camille Desmoulin et Mme Roland. Le premier, qui, dans sa correspondance intime avec son père, semble perdre presque entièrement ses qualités naturelles de style, nous a légué par bonheur, dans ses pathétiques lettres à Lucile, d'admirables pages, triplement précieuses au point de vue de la littérature, de la psychologie et de l'histoire. La seconde ne nous fournit pas des documents moins dignes d'attention dans les diverses correspondances qui embrassent toute sa vie depuis l'adolescence jusqu'à son dernier jour; et, ce qui, pour nous est le point capital, elle s'y montre écrivain très-remarquable : ses lettres sont, à cet égard, supérieures à ses mémoires. Avec toute la différence des idées de son temps et de son caractère personnel, Mme Roland, à la fin du dix-huitième siècle, représente les femmes dans la littérature épistolaire, au même titre qu'avant elle, Mme de Staal-Delaunay et Mme du Deffand ; sans elle, nous n'aurions à mentionner en dehors des noms déjà cités, d'autres femmes que Mme de Pompadour, dont nous ne possédons que de trop insignifiants billets; Mme de la Poplinière, à qui sa passion pour le maréchal de Richelieu a arraché d'éloquentes

et navrantes plaintes qui sont, par malheur, du domaine de la psychologie plutôt que de la littérature, et enfin Sophie Arnould, dont la verve si mordante et si spirituelle revêt des formes de langage d'une trop cynique licence pour qu'il soit possible de la citer ici. Reste encore, pour cette même période, une femme dont les lettres, récemment publiées, ont fait un bruit qu'il faut surtout attribuer à son importance historique. Mais quelle que soit la vérité sur la question encore très-controversée de l'authenticité des correspondances de Marie-Antoinette, elles n'ont pas, à proprement parler, un caractère littéraire bien prononcé, et nous ne pouvions les admettre dans ce recueil sans dévier de notre plan. Même raison à donner pour l'exclusion des fameuses lettres de Charlotte Corday; l'intérêt pathétique attaché à ce nom tragique, l'énergique beauté des sentiments, la fière allure de quelques mots dignes de l'héroïsme antique, qui s'y rencontrent, ne sauraient suppléer l'indispensable titre à notre choix : le talent proprement dit du style.

Il y a, dans le même temps, un homme en qui se personnifie tout un groupe important de la haute société du dix-huitième siècle, groupe dont il est pour nous l'unique représentant. Le prince de Ligne excelle à écrire cette langue qu'on parlait autour de lui, à la cour et dans les salons, et que l'on pourrait appeler, pour la caractériser

d'un mot, la littérature Louis XVI : langue mixte, composée d'éléments divers, retenant une bonne part de l'atticisme raffiné de l'ancienne société, en même temps qu'elle se prêtait à exprimer, avec plus d'élégance que de force, les idées nouvelles dont la contagieuse influence pénétrait partout. Hôte des principales cours de l'Europe, ami, ou, du moins, familier de l'empereur d'Autriche et de l'impératrice de Russie, mais en même temps grand admirateur de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau qu'il visite et nous décrit, l'un après l'autre, dans ses mémoires, le prince de Ligne a laissé publier de son vivant et recueilli dans ses œuvres nombre de lettres où se joint à l'intérêt très-captivant du récit le charme d'un style plein d'une savante négligence et d'une grâce spirituelle. Tout en le reléguant à l'Appendice, comme un écrivain d'ordre secondaire, nous ne lui avons pas marchandé sa place dans ce recueil.

Avec Napoléon I[er] et Chateaubriand commence la littérature épistolaire de notre temps. Ce n'est pas que le premier se soit jamais inquiété des règles de l'art, ni que sa correspondance reflète les mœurs de la génération intermédiaire qui unit le dix-huitième siècle au dix-neuvième. Là, comme en tout, il fait exception. C'est uniquement sa puissante personnalité qui se montre et se déploie dans le recueil déjà si volumineux, quoique en-

core inachevé, de sa correspondance. Mais c'est à ce titre qu'elle est pour nous du plus grand prix. Quant à son style, ce n'est pas au point de vue ordinaire que nous avions à le considérer : la langue que Napoléon écrit n'a en soi rien de précisément supérieur, mais sa pensée s'y imprime avec tant de netteté et de force qu'elle lui communique un caractère souverainement original.

Tout autre est le procédé de Chateaubriand. Celui-ci, à sa personnalité pourtant très-caractérisée, ajoute un travail d'artiste soigneux et raffiné qui donne à chaque page sortie de sa plume, le prix d'un objet d'art, tout en lui ôtant presque entièrement une qualité que rien ne compense : la spontanéité. Mais Chateaubriand est au nombre des classiques de ce temps, et, à ce titre, il avait droit à une place assez considérable dans ce recueil.

Mme de Staël, qu'on peut lui associer à bien des égards, ne pouvait non plus être omise; nous avons précieusement recueilli de sa correspondance, encore éparse, inédite dans son ensemble, quelques fragments où l'on trouve un reflet de cet esprit si élevé et si poétique, de cette âme si noble et si généreuse. Benjamin Constant, dont le nom est inséparable de celui de Mme de Staël, n'a pas été moins maltraité par ses éditeurs posthumes. Les quelques lettres, que l'on connaît

de lui, nous ont pourtant fourni deux curieux échantillons de son talent épistolaire.

Au nom de Mme de Staël se rattache encore pour nous celui d'un de ses correspondants, esprit profond et fin, Destutt de Tracy, philosophe presque oublié aujourd'hui, et qui mériterait bien pourtant que la littérature se souvînt de lui, n'eût-il écrit que cette lettre à l'auteur de *Corinne*, véritable modèle de discussion courtoise et de haute critique.

Dans un groupe d'écrivains qui représentent à un degré inférieur le même mouvement littéraire que Chateaubriand et Mme de Staël, il convient de distinguer un homme justement oublié aujourd'hui, comme poëte dramatique, mais qui a laissé de charmantes lettres pleines d'une généreuse chaleur d'âme et d'une imagination féconde à tout propos en paroles heureuses, en expressives images. La poésie que Ducis a cherchée sans la trouver pour en animer ses créations dramatiques, il l'a rencontrée en causant familièrement avec ses amis, plume en main. Au point de vue spécial de notre recueil, des écrivains du même groupe, ses amis et ses rivaux en renommée auprès des contemporains, Thomas, Lemercier, Bernardin de Saint-Pierre, lui sont bien inférieurs, et ne nous ont rien offert qui nous parût assez saillant pour être cité.

Nous avons été plus heureux avec un écrivain

de qui l'on n'eût guère attendu, avant une récente publication, ces effusions familières qui font le plus grand charme d'une correspondance. Chose singulière, c'est le plus âpre des polémistes, le plus outré des controversistes catholiques, c'est l'homme qu'à la lecture de ses livres, on eût dû croire le plus étranger aux affections purement humaines, c'est Joseph de Maistre qui nous fournit les lettres où respirent les sentiments les plus tendres d'un père de famille. Et l'attrait de cette correspondance intime, pleine du plus charmant abandon, est rehaussé par un style d'un très-rare talent, et qui, rapproché du style si différent des soirées de Saint-Pétersbourg, montre à quel point les vrais écrivains savent se transformer, selon les besoins les plus variés de leur pensée.

Dans ce ton simple, tempéré, qui est le vrai ton de la littérature épistolaire, nous espérions trouver de petits chefs-d'œuvre chez l'écrivain contemporain qui l'a le mieux gardé dans les régions de pure imagination : Charles Nodier ; mais sa correspondance n'a pas été encore recueillie, et les lettres éparses que nous avons rencontrées de lui dans les recueils périodiques ou les collections des particuliers, ne se recommandent guère que par les qualités un peu négatives de facilité et d'agrément inhérentes à son talent. Toutes sont charmantes, aucune n'est hors ligne.

C'est tout le contraire qu'il faut dire d'un écrivain qui a possédé la science du style au même degré, tout au moins, que Charles Nodier, mais qui appartient à une lignée d'esprits tout opposée. Celui-ci a été un des coryphées de l'école romantique; Paul-Louis Courier tenait à honneur de se rattacher à la tradition classique, et surtout à la branche la plus caractéristique de la littérature nationale, la branche gauloise. Il y porta des qualités d'artiste qui rappellent sensiblement ses illustres ancêtres : Clément Marot et la Fontaine. Ses lettres, élaborées dans l'arrière-pensée d'une publicité posthume, ne sont pas, pour la perfection du style, inférieures à ses admirables pamphlets, et nous n'avons que le regret de n'avoir pu leur faire dans ce recueil une plus large place.

Après P.-L. Courier, un chansonnier illustre, qui a d'ailleurs avec l'illustre pamphlétaire de frappantes analogies, Béranger, a continué cette veine de l'esprit gaulois, et sa correspondance en porte, à toute page, l'empreinte. Elle n'ajoute sans doute rien à sa gloire; mais elle a le grand mérite de nous montrer, dans la sincérité de la vie privée, l'homme excellent que le poëte satirique recouvrait chez Béranger. Elle permet aussi de juger de quelle nature était la verve du chansonnier, qui ne devait pas moins au travail qu'à l'inspiration première. Simples et sans

autre prétention que d'exprimer la pensée avec cette précision et cette élégance dont un pareil talent a toujours le besoin, les lettres de Béranger n'ont que très-rarement un caractère, à proprement parler, littéraire. Aussi n'en citons-nous que deux, qui, par la sincérité du sentiment et la perfection de la forme, nous ont paru donner la meilleure idée de sa manière.

A la famille littéraire dont Paul-Louis Courier et Béranger sont les chefs, se rattache un écrivain d'un ordre inférieur, mais qui procède directement de la même souche nationale par les qualités foncières de sa nature. N'eût-il pas laissé les travaux scientifiques qui sont le plus sérieux de ses titres au souvenir de la postérité; n'eût-il écrit que les deux volumes de lettres familières que tout le monde a lus, Victor Jacquemont mériterait une mention des plus honorables, et sa correspondance, dont le principal mérite est d'être un document autobiographique, a, en même temps, un caractère assez littéraire pour que nous soyons heureux d'en donner un échantillon dans ce recueil.

Ce qu'on appelle, dans notre temps, la lignée gauloise pourrait revendiquer comme siens deux hommes, qui n'ont écrit que par occasion, et dont les correspondances n'en ont pas moins eu un succès mérité : Horace Vernet et le maréchal Saint-Arnauld. Mais si remarquables qu'elles soient par

la verve, la franchise, l'originalité de l'esprit et du style, elles manquent du caractère littéraire proprement dit, et nous ne pourrions leur emprunter aucune citation sans sortir de notre cadre.

En regard de la lignée gauloise, très-spirituelle mais un peu profane, nous devons mentionner toute une école du caractère le plus opposé. Il y a eu, de notre temps, une assez nombreuse famille d'esprits très-graves par nature, uniquement occupés d'intérêts spirituels et religieux, dont les correspondances semblaient devoir, à raison même du ton général et des sujets qui y sont traités, rester à jamais dans les mains qui les avaient reçues, mais n'ont pas échappé à ce commun destin de la publicité tôt ou tard inévitable pour tout ce qui sort de la plume d'un personnage plus ou moins célèbre. Au premier rang, il convient de placer Lamennais, grand écrivain, qui a porté son talent si correct et si noble dans certaines séries de sa correspondance, notamment avec Béranger; mais les questions de polémique religieuse ou politique y occupent une telle place que la plupart de ces lettres ont perdu, avec toute l'actualité, la meilleure part de leur intérêt. Il y avait d'ailleurs dans le fond du caractère de Lamennais une austérité morose qui répugnait essentiellement au ton épistolaire. En somme, nous avons peu à regretter que le défaut d'espace nous

ait décidé à ne faire aucun emprunt à cette correspondance.

Dans cette famille d'esprits graves, religieux par essence, nous ne pouvons nous dispenser de signaler trois noms plus ou moins illustres à divers titres : Ozanam, Lacordaire, Mme Swetchine. Leur correspondance, pieusement recueillie, honore leur esprit autant que leur caractère, et l'on ne saurait refuser sans injustice d'y reconnaître le charme d'une onction pénétrante et un rare talent d'écrivain. Mais uniquement préoccupés d'intérêts beaucoup plus précieux à leurs yeux que la gloire littéraire, ils n'ont fait aucun effort pour tirer tout le parti désirable de ces heureux dons ; aucune de leurs lettres n'atteint au degré de perfection qui eût pu seul compenser certain défaut de monotonie et de tristesse tout à fait opposé au caractère du genre épistolaire. Nous devions mentionner ces remarquables correspondances ; nous avons pu éviter de leur faire aucun emprunt. La même observation s'applique aux lettres trop vantées, selon nous, de deux disciples derniers-venus de cette école religieuse : Maurice et Eugénie de Guérin. Malgré leur incontestable talent de forme, le frère et la sœur, qui appartient à une école littéraire où l'imitation constitue une infériorité immédiatement sensible, manquent tous deux de l'originalité nécessaire pour imposer leurs noms à notre choix. Nous

avons dû donner place au maître, Chateaubriand, mais obligé, comme nous le sommes, de mesurer à chacun l'espace, nous pouvions omettre sans grand inconvénient les disciples.

Nous avons passé en revue, aussi rapidement qu'il nous a été possible, tous les écrivains qui, à quelque titre que ce soit, ont une réputation légitime dans la littérature épistolaire. Parmi les contemporains, dont nous exceptons les auteurs vivants par des raisons majeures de convenance, nous avons également omis, avec intention, des noms encore présents à toutes les mémoires. Pour ne citer que les deux principaux, nul doute que Balzac et Alfred de Musset n'aient laissé de précieuses lettres dignes à tous égards de figurer dans un recueil du genre de celui-ci. Mais leurs correspondances n'ont pas encore été recueillies, et ils sont d'ailleurs encore trop près de nous pour être jugés avec la liberté d'esprit nécessaire.

En somme, nous avons tâché de tirer le meilleur parti possible, dans ces deux volumes, de l'étroit espace dont il nous était loisible de disposer; ne pouvant admettre tout ce qui se recommandait à notre choix, nous avons donné la préférence à ce qui nous a paru avoir les meilleurs titres. Nous nous sommes attaché aux écrivains les plus éminents, et, chez chacun d'eux, à ce qui était de premier ordre. A défaut d'une récolte aussi abondante qu'il eût été à souhaiter,

nous offrons au moins au public la fleur du panier.

Malgré nombre de sacrifices obligés et d'inévitables lacunes, nous osons croire que ce recueil peut avoir quelque utilité, et même exercer une heureuse influence dans le cercle des études spéciales auxquelles il se rattache. Mis en goût par les échantillons qu'il rencontrera ici, le lecteur se sentira sans doute porté à remonter jusqu'à la source de nos citations, à embrasser l'ensemble des correspondances dont il aura trouvé dans ce recueil un spécimen; et, par suite, à estimer à sa vraie valeur, l'une des branches les plus importantes de notre littérature nationale. Peut-être même la sévérité que nous avons apportée au choix de nos citations, l'aidera-t-elle à en tirer un meilleur fruit. Si notre modeste travail pouvait avoir ce résultat, nous nous trouverions récompensé au delà de nos mérites et de notre ambition.

TRÉSOR ÉPISTOLAIRE

DE LA FRANCE.

HAMILTON[1].

1646 - 1720.

Le talent de l'inimitable auteur des *Mémoires de Gramont* n'est rien moins qu'un miracle littéraire. Anglais et de race écossaise, il s'est naturalisé Français, comme écrivain, par une assimilation parfaite de notre esprit national, et notre littérature n'offre pas un second exemple de cette *transmutation* intellectuelle. Non-seulement il laisse loin derrière lui les écrivains français d'origine étrangère, qu'on peut lui comparer, Galiani, Frédéric II, le prince de Ligne; mais, chose vraiment unique, il a un mérite par lequel il l'emporte dans son genre sur tous les écrivains français de race, ses contemporains, et ce mérite, c'est un naturel irrépro-

1. Voy. *OEuvres du comte Hamilton*. Paris, Renouard, 1832, 3 vol. in-8°, et M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I.

chable, une absence totale d'affectation et de manière! Auprès de lui, Bussy est lourd, Saint-Évremond prétentieux.

Il n'avait pas, dit-on, le don de l'improvisation. Lui-même s'en accuse quand il se plaint d'être inhabile à l'impromptu, l'un de ces mille talents de société aussi nécessaires que puérils, qu'exigeait alors de ses favoris la brillante et frivole compagnie où vivait Hamilton. Nous devons donc croire, d'après son propre aveu, qu'il n'écrivait pas avec la rapidité qui nous semble inséparable d'une veine si facile et si abondante; mais si ces chefs-d'œuvre de légèreté et d'enjouement lui ont coûté quelque labeur, jamais auteur, certes, n'a su mieux dissimuler.

Ses lettres n'offrent pas de disparate de ton avec ses œuvres. Même grâce, même élégance, même finesse. Il les écrit indifféremment en vers et en prose, et, le plus souvent, il mêle la prose aux vers avec une aisance dont personne n'avait encore donné l'exemple.

Le ton perpétuel, essentiel, de ces lettres est le badinage, et, à cet égard, on pourrait voir dans Hamilton un disciple de Voiture : imitateur serait trop dire à propos d'un écrivain aussi personnel. Il ne fit qu'hériter tout naturellement d'un genre acclimaté, depuis l'hôtel Rambouillet, dans la société polie, et qu'un demi-siècle de culture avait singulièrement amélioré. Pour le badinage, l'auteur de l'*Épître* au comte de Gramont est le premier, en date, des créateurs de la littérature épistolaire du dix-huitième siècle. Voltaire ne fait, au début, que le continuer.

La menue monnaie du badinage s'était épurée, depuis Voiture, de l'alliage de pédantisme qui l'alourdissait dans l'origine. Hamilton la frappe à son coin et

la remet en circulation. Tout le prépare d'ailleurs à exceller dans l'art de la plaisanterie ingénieuse et fine, cette fleur de l'esprit de salon. Sa naissance et les services rendus à la cause du roi Jacques II, qu'il avait suivi, comme on sait, en France, lui donnaient de plein droit ses entrées à Versailles. Son esprit, sa grâce, sa distinction personnelle avaient fait de lui, tout d'abord, un élu de la meilleure compagnie, dont il fréquentait les principaux foyers, depuis la cour de Sceaux jusqu'à l'hôtel du Temple. Le bel esprit de l'une et le libertinage de l'autre se retrouvent à dose presque égale dans les œuvres d'Hamilton; mais le tout est tempéré et dominé par une qualité de race, une délicatesse toute anglaise. Si libre, si vif que soit le ton de ses contes et de sa correspondance, il ne s'émancipe jamais jusqu'à la gaillardise. Comme l'histoire des *Amours des Gaules* est grossière et cynique auprès des *Mémoires de Gramont !*

La correspondance trop peu volumineuse d'Hamilton, et dont la meilleure part s'est évidemment perdue, se compose principalement de lettres adressées au duc de Berwick, à Mlle B..., et à quelques écrivains célèbres du temps : Boileau, Saint-Évremond, Chaulieu.

Les lettres au maréchal de Berwick rappellent celles de Voiture au cardinal la Valette et au duc d'Enghien. Mêmes félicitations entremêlées d'allégories, mêmes récits des fêtes et des divertissements de la société d'élite que le duc fréquentait ainsi que le maréchal. On sait que Jacques II paya amplement à Louis XIV la dette de l'hospitalité en lui donnant cet habile capitaine qui consolida le trône des Bourbons en Espagne. Pendant que Berwick suivait le cours de

ses glorieuses campagnes, Hamilton se faisait, pour lui complaire, le chroniqueur de la petite cour frivole et galante dont le souvenir était cher, à plus d'un titre, au maréchal. Les épîtres d'Hamilton (car ce sont de véritables compositions) sont les meilleurs modèles de la littérature de salon, alors en vogue. Personne ne savait, aussi bien que lui, relever la fadeur des compliments par l'atticisme du ton : Dangeau, ce courtisan consommé, juge si compétent en fait de louanges, lui écrivait : « Le comble du bonheur de M. le maréchal, c'est d'avoir un ami comme vous, qui sait en badinant et en grondant lui donner des louanges si fines et si exquises ; elles ont été du goût de tous les honnêtes gens qui sont à Marly. »

Dans ces lettres à Berwick comme dans celles qui sont adressées à Mlle B..., Hamilton montre un talent unique pour la peinture des mœurs et des personnes. Aucun peintre du temps n'a rendu avec cette finesse de touche et cette sûreté de main les traits et la physionomie des beautés d'élite qui composaient la cour de Saint-Germain ; et, sous ce rapport, les lettres d'Hamilton complètent la charmante galerie des *Mémoires de Gramont*. Il y a bien d'autres tableaux a détacher de cette correspondance tels que la description d'un bal champêtre ou d'un pique-nique sur l'herbe. Hamilton rivalise de finesse avec le maître dont les toiles nous montrent la génération qui suivit, le magique Watteau. Chez l'écrivain, le mouvement supplée au coloris si exquis du peintre des *Fêtes galantes* et de l'*Embarquement à Cythère*. Même mollesse d'ailleurs, même esprit, même grâce et même pointe de licence.

Les lettres à Boileau, à Chaulieu, à Saint-Évremond,

sont peut-être d'un tour plus étudié. L'écrivain s'observe quelque peu en s'adressant à des confrères dignes de le juger; mais le ton ne change pas et reste celui d'un badinage léger, sémillant, ailé qui se joue avec une grâce égale dans tout sujet. Tel est le charme de cette prose abondante et de ces vers faciles, que l'esprit s'y abandonne sans chercher la pensée qu'ils enveloppent d'une sorte de tourbillon.

Hamilton est comme le trait d'union de deux époques littéraires. Héritier de Voiture dans un genre qu'il porte à la plus délicate perfection, il est le précurseur de Voltaire qui devait ouvrir à l'art épistolaire de nouvelles voies. Mais si, par le génie, l'auteur de *Candide*, de *Zadig* et de tant d'autres chefs-d'œuvre laisse loin derrière lui son devancier, le conteur de *Fleur d'épine* et des *Mémoires de Gramont* emporte avec lui le secret de ce parfait atticisme, marque distinctive d'une société exquise qui mourut sans postérité.

Nous avons choisi les lettres que nous avons jugées le plus propres à donner une idée exacte de la manière d'Hamilton. Peut-être aurions-nous emprunté à sa correspondance avec Berwick une lettre plus remarquable que celle qu'on trouvera plus loin, si nous n'avions reculé devant des dimensions qui excèdent notre cadre.

A SAINT-ÉVREMOND[1].

Au nom du comte de Gramont[2].

(Sans date[3].)

Votre régularité à m'écrire sur mes autres résurrections me fait croire que vous n'avez rien su de celle-ci. Je viens pourtant de pousser l'aventure plus loin que jamais, avec aussi peu d'envie de la mettre à fin. On se moque de dire que les occasions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la mort d'assez près, je vous dirai franchement que je me sens une grande aversion pour elle; et lorsqu'on la voit venir droit à son homme, je tiens qu'il est assez difficile de n'en être pas ému.

Malgré la misère, ou les ans,
Malgré les chagrins accablans
D'une ennuyeuse maladie;
Malgré cette glace ennemie
Qui se répand sur tous les sens;
Quoique perclus, quoique mourans,
Il reste aux humains pour la vie
De chers et de tendres penchans.

1. Charles de Saint-Denis de Saint-Évremond, célèbre écrivain, né en 1613, mort en 1703. Voyez sur lui l'article que nous lui avons consacré, t. Ier, p. 176, et sur ses relations avec Grammont, *Ibid.*, p. 285. — 2. Philibert, comte de Gramont, né en 1621, mort en 1707, avait épousé la sœur d'Hamilton. La plus grande sympathie d'esprit et de goûts unissait les deux beaux-frères. Cela allait si loin, que Hamilton écrivait au nom du comte aux plus célèbres personnages de son temps. On sait que les *Mémoires du comte de Gramont* sont également de sa plume. — 3. Aucune édition ne donne d'indication précise, à ce sujet; mais comme le comte de Gramont avait soixante-quinze ans quand

On a beau le voir d'un œil ferme,
On n'aime point le dernier terme;
Et de vos Grecs et vos Romains,
Qui se tuoient à belles mains,
On a beau vanter le courage,
Et l'on auroit beau discourir
Sur une vertu si sauvage,
Je tiens pour moi que l'homme sage
N'est jamais pressé de mourir.
Je conviens qu'après certain âge
La mort à peu près s'envisage
Comme un mal qu'on ne peut guérir,
Ou comme la fin d'un voyage
Qu'on n'achève point sans périr;
Mais pour nous rendre à ce passage,
Doucement, d'étage en étage,
Approchons-en sans y courir;
Allons au bout de la carrière
Sans ennui, sans empressement;
Assez tôt de l'heure dernière
Arrive le fatal moment.
Je suis peu fort sur la morale
Et je ne sais pas grand latin;
Mais afin que, d'une âme égale,
Je puisse soutenir ma fin,
Voici pour l'une et l'autre vie
Le plan de ma philosophie :
Je tâche de mettre à profit
Ce que la comtesse m'en dit;
Car, sans méditer et sans lire,
Je commence à me faire instruire
Des principes de notre foi,
Petitement, pour me suffire.
Je sais ce que prescrit la loi;
Au prochain je ne veux plus nuire
A moins qu'il ne me nuise, à moi;
Sur l'incontinence, je croi

il fit la maladie dont Saint-Évremond le félicite d'être rétabli, la date de cette lettre peut être fixée par approximation à 1697. — Voy. dans le 1er volume (p. 285), la lettre de Saint-Évremond à Gramont à l'occasion d'une de ses « résurrections. »

Que l'on n'a plus rien à me dire;
Dévôt, sans jeûner ni médire,
Je le suis; je l'ai dit au Roi,
Et n'ai garde de m'en dédire.

AU DUC DE BERRY[1],

Au nom du comte de Gramont.

(Sans date.)

Monseigneur,

Les grandes douleurs sont muettes; ainsi je n'ai pu vous marquer plus tôt l'affliction que j'ai eue de votre départ: mais la philosophie, comme vous savez, Monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités; elle m'a un peu remis, et je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre, car je ne sais point flatter, que tout ne vous regrette pas tant ici que fait le comte de Gramont. Le peu de gibier qui reste dans les lieux où vous avez coutume de chasser, regarde votre absence comme une bénédiction; et ce ne sont que feux de joie parmi les perdrix de la plaine. Le roi ne sauroit plus monter à cheval sans être accablé d'une foule de lièvres et de lapins qui lui présentent des placets contre vous. Un petit lapereau, estropié d'un pied, se mit à genoux pour demander justice de toute sa famille que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le sais que par le bruit commun. Mais voici ce que je sais par moi-même: Je me promenois l'autre jour dans le parc, selon ma coutume, rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable. Quoi! disois-je, ce jeune prince, qui a tant de bonté pour

1. Charles, duc de Berry, petit-fils de Louis XIV et troisième fils du grand Dauphin, Louis, né en 1686, mort en 1714.

moi, sera donc absent trois ou quatre mois! c'est pour en mourir.... Au contraire, c'est le moyen de vivre, me dit un faisan blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment. Oh! oh! lui dis-je; et qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler? Le gros perroquet de Mme d'Heudicourt, me dit-il, qui étoit fort de mes amis. Et d'où vient que vous êtes blanc? lui dis-je. C'est que je porte le deuil d'un frère que le prince dont vous parlez tua quelque temps avant son départ. Vous savez, poursuivit-il, que la volatile ne porte point autrement le deuil, et que tous les cygnes ont fait vœu de porter le deuil, et de chanter en mourant, pour honorer la mémoire des cygnes du Méandre. Voilà, lui dis-je, de beaux contes! Mais que souhaitez-vous de moi? Je voudrois, me dit-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, et que le roi vous écoute avec bonté, que vous voulussiez le supplier très humblement de donner quelque royaume à monseigneur de Berri, où il pût, depuis le matin jusqu'au soir, tuer les faisans, ses sujets, pour laisser ici en repos ceux du roi, son grand-père.

Voilà, Monseigneur, la commission que m'a donnée le pauvre faisan du parc de Versailles; voyez si vous voulez que je m'en charge : en attendant vos ordres, je suis avec un profond respect, monseigneur, etc.

AU DUC DE BERWICK[1] (EN FLANDRE).

Saint-Germain, le 15 juillet.... [1702 ou 1703].

C'est avec plaisir que je reçois votre lettre; mais c'est avec étonnement, car nous ne vous croyions pas en vie après les deux plans de mort subite que je m'étois donné l'honneur

1. Le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II et de miss Arabelle Churchill, sœur du célèbre duc de Malborough. Né en 1670, mort en 1734. Voy. plus haut la notice.

de vous envoyer. Ils étoient si faciles pour l'exécution, qu'il ne faut guère avoir de sentiments, dans le malheureux état de vos affaires, pour y avoir pu résister. Nos dames étoient tellement persuadées que vous aviez fini vos jours par l'un ou par l'autre de ces projets, qu'après vous avoir pleuré pendant un gros demi-quart d'heure, elles voulurent vous honorer chacune d'une épitaphe :

D'abord les beaux yeux de Nanette[1],
Abîmés dans le désespoir,
Mouillèrent trois fois son mouchoir;
Leur éclat se mit en retraite;
Son cœur fut tapissé de noir,
Et pensa partir en cachette
Pour aller là-bas vous revoir;
Mais la Wilky, sage et discrète,
La releva, la fit asseoir,
Lui donna de la fenouillette.
Alors cette beauté parfaite,
Du ciel respectant le pouvoir,
Dit : que sa volonté soit faite!
Et s'endormit jusques au soir.

Vous jugez bien que, la voyant dans des sentiments si raisonnables, on n'eut garde de la réveiller. Le fidèle Saint-Jean, dont la physionomie lugubre semble faite pour ces occasions, auroit donné la moitié de ses gages pour vous pleurer; mais il n'en eut pas le temps, car la comtesse et *Mamzelle* l'avoient chargé de leur acheter un hay-cock[2] pour gambader à votre intention : elles se souvenoient que, dans l'Iliade d'Homère, on faisoit de belles cérémonies à l'enterrement des héros.

Elles se souvenoient des jeux
Que le vaillant fils de Pelée
Fit pour cet ami malheureux
Qu'Hector tua dans la mêlée.

1. Sobriquet familier qui désigne, comme plus bas celui de *Mamzelle*, des femmes de la société que fréquentaient le plus assidûment Hamilton et Berwick. — 2. Meule de foin.

Ainsi ces nymphes eurent soin
D'éterniser votre mémoire ;
Et Saint-Jean, dont la face noire
Iroit encor beaucoup plus loin,
Quant il s'agit de votre gloire,
Courut partout chercher du foin.

En attendant son retour, elles se mirent à travailler à votre épitaphe ; mais comme il y avoit quelque temps qu'elles n'avoient fait des vers, elles se grattèrent mutuellement la tête pendant une petite demi-heure pour se mettre en train ; et la comtesse, après s'être quelque peu rongé les ongles de la main gauche, fit cette épitaphe :

Ci-gît le brochet [1] le plus tendre
Qui brûla jamais dans les eaux,
Et qui, pour abréger ses maux,
Prit la liberté de se pendre :
Passant, priez pour son repos,
Et lorsque vous serez en Flandre,
En visitant tous les tombeaux,
Vous ne sauriez vous y méprendre ;
Mais n'allez pas chercher sa cendre,
Il n'a jamais eu que des os.

Vous voyez que la Comtesse en parle bien à son aise, et qu'il ne la faudroit pas chercher à ces marques. Voici l'autre épitaphe : *Mamzelle* a été quelque temps à la mettre au net, à cause d'une larme ou deux qu'elle a répandues en s'attendrissant elle-même :

Pleurez, rochers, pleurez, forêts ;
Pleurez, fontaines et rivières ;
Pleurez, ô beautés printanières,
Et remplissez de vos regrets
Tout le château jusqu'aux gouttières,
Pour le plus charmant des brochets ;

1. C'est là sans doute un sobriquet de Berwick, et une allusion à quelque plaisanterie tout à fait inintelligible pour nous.

Regrettez, poissons de la Seine,
Votre fidèle compagnon ;
Regrettez, pauvre Corydon,
Celui qui prit jadis la peine
De vous amener de Bourbon.
Et vous, lumineux Apollon,
Qui, sur les rives d'Hippocrène,
Lui sûtes enseigner le ton
Dont il alloit contant sa peine
Sur l'air fameux *de Guéridon* [1],
Ordonnez qu'au sacré vallon
On pleure, deux fois la semaine,
De vos muses le nourrisson.

Quelques mauvaises critiques se sont mêlées de soutenir que cette pièce étoit plutôt un fragment d'élégie qu'une épitaphe ; mais *Mamzelle* s'est moquée de leur délicatesse, bien résolue de la faire graver sur votre monument, mort ou vif. Il s'en faut bien, après tout, que ces vers soient dignes de votre réputation : tout le monde convient avec moi que votre dernière lettre est la plus jolie du monde ; mais il faudroit tâcher de ne point gâter les vers les mieux tournés qu'on puisse voir par certaines tendresses conjugales que l'air de Flandre inspire, et qui passent ici pour des misères. Vous avez un beau-frère à la mode de Bretagne, dans l'armée d'Allemagne, qui a bien autant raison d'être amoureux de sa femme que mari de France ; et cependant je parie qu'il n'en a jamais fait mention dans ses vers. A propos de femmes, vous me parlez d'un oncle malin que vous avez dans votre voisinage ; ne savez-vous point si le Gifford n'a point par hasard quelque oncle dans ces quartiers-là ? On dit qu'il ne seroit pas fâché de l'aller voir pour un jour ou quinze, c'est-à-dire jusqu'à ce que son tour revînt de servir auprès du roi. Vous ne connoissez pas ces sortes de fantaisies, vous autres brochets, et je crois que vous aimeriez mieux être ici que si près de monsieur

1. Refrain d'un vieux vaudeville.

votre oncle. Au reste, vous avez beau nous menacer de votre retour pour nous empêcher de profiter de votre absence : quand votre général et vous auriez des moustaches retroussées jusqu'aux yeux, nous irions toujours notre petit train auprès des dames, puisqu'elles veulent bien de nous, et je crois que je ne ferai pas mal de les laisser dans l'erreur de votre mort encore un jour ou deux, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elles vous aient entièrement oublié. En attendant, je parlerai de vous comme des morts, à qui l'on rend toujours beaucoup plus de justice que pendant leur vie. Adieu, mon cher duc.

MADEMOISELLE AÏSSÉ[1].

1693 - 1733.

C'est une touchante et singulière histoire que celle de cette jeune Circassienne, achetée tout enfant dans un bazar de Constantinople par l'ambassadeur de France en Turquie, M. de Ferriol, puis amenée à Paris, où son maître la confia aux mains d'une parente, femme du plus grand monde, qui lui donna une éducation brillante, mais à qui ses propres désordres ôtaient toute autorité pour la protéger contre l'avenir de honte qui attendait la jeune esclave. Le jour vint où son maître la réclama en vertu du marché qui l'avait mise en son pouvoir; mais si elle échappa, comme on peut le croire, à cet horrible joug, elle eut à lutter contre d'autres périls, auxquels son isolement, les maximes et les mœurs du monde où elle vivait, et surtout son cœur, tendre et faible, la condamnaient fatalement à succomber. Elle résista aux prestiges de

1. Ce nom d'Aïssé est une forme francisée et corrompue du nom d'Haïdé, que portait primitivement la jeune Circassienne. Voy. *Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini*, édition publiée par M. J. Ravenel, et précédée d'une étude par M. Sainte-Beuve, 1 vol. in-12, 1846.

l'esprit, de la puissance et de l'opulence ; elle repoussa les offres du Régent; mais elle cèda aux séductions de la jeunesse, de l'amour et du mérite. Le chevalier d'Aydie n'était pas seulement un des éphémères favoris de la mode; c'était un cœur sincère et loyal, un esprit aimable, que les femmes les plus célèbres et les plus grands écrivains honoraient de leur estime ou de leur amitié, et qui fut en relations suivies et en correspondance avec Montesquieu, Voltaire, Mme du Deffand.

C'est ainsi que le roman qui, dès le berceau, gouvernait la destinée de Mlle Aïssé, se continue et se complique. Favorisée par l'indulgence et la secrète complicité d'un monde touché, en dépit de sa dépravation, par la sincère passion du jeune couple, ce roman se développe suivant toutes les règles du genre. Rien n'y manque; ni la disparition de l'héroïne pendant quelques mois, ni la naissance d'une enfant élevée mystérieusement, sous un nom supposé, dans un couvent de province, et que sa mère va furtivement embrasser. Enfin, pour finir par le dénoûment tragique de rigueur, l'héroïne meurt jeune encore, consumée par le repentir de sa faute.

Malgré des péripéties si bien faites pour piquer la curiosité, cette aventure du grand monde du dix-huitième siècle ne se distinguerait guère aujourd'hui de toutes celles qu'on peut recueillir en abondance dans les mémoires et les correspondances du temps, s'il ne nous en restait, un précieux témoignage émanant de l'héroïne elle-même.

Les lettres qui nous restent d'elle ne sont malheureusement pas adressées au chevalier d'Aydie, mais elles nous rendent un reflet de cette correspondance sans doute perdue. Au milieu de toutes ses

cruelles épreuves, Mlle Aïssé avait eu le bonheur de trouver, à l'heure où elle en avait le plus besoin, une confidente digne d'elle, dans une de ces amies de passage que le hasard fait rencontrer. C'était une dame française, devenue génevoise par son mariage, et que des devoirs de famille ainsi que des nécessités de position retenaient à l'étranger, loin de Paris, son centre naturel. Mme de Calandrini n'en resta pas moins, à distance, la conseillère assidue et tutélaire de la jeune amie qu'elle laissait en France. Ses lettres nous manquent, mais on voit par les réponses de Mlle Aïssé, avec quelle insistance celle qu'elle appelait sa mère, sa sœur et sa fille, la ramène aux idées de devoir et de vertu par de sévères et tendres admonitions.

Nul doute que cette sorte de direction morale n'ait eu une grande influence sur la conduite de Mlle Aïssé. Au moment où la correspondance commence, sa liaison avec le chevalier est un fait accompli; la jeune femme est, en quelque sorte établie dans cette situation fausse, irrégulière, que les années pouvaient seules excuser et recouvrir. Elle en souffre pourtant; elle ne croit pas avoir perdu tout droit à l'intérêt des cœurs honnêtes; mais elle est diminuée et déchue dans sa propre estime. A travers ses confidences revient, à tout moment, une plainte touchante sur sa faiblesse. Elle aime la vertu, elle en sent le prix, et se lamente de n'avoir plus le courage de rompre une liaison que condamne sévèrement sa conscience. Elle trouve du moins quelque adoucissement, quelque consolation dans la « pitié » qu'on lui témoigne. Rien de plus sincère que l'accent d'humilité qui remplit ces lettres. Mlle Aïssé est une la Vallière d'un ordre subalterne, à qui les mœurs de son temps, plus en-

core que l'absence de foi religieuse, ont enlevé le refuge du cloître. Elle reste donc dans le monde, rivée par sa condition précaire et dépendante à une femme qu'elle ne peut ni aimer ni estimer, Mme de Ferriol, la belle-sœur de l'ambassadeur, son protecteur. « Je suis obligée, écrit-elle à son amie Mme de Calandrini, de me rappeler cent fois le jour le respect que je lui dois. Rien n'est plus triste que de n'avoir, pour faire son devoir, que la raison du devoir. » Sentiment délicat qu'il n'appartient qu'aux belles âmes d'éprouver et d'exprimer. Elle reçoit, avec une sorte de joie résignée, tous les témoignages de tendresse et de dévouement que lui prodigue le chevalier. Elle l'aime assez, et elle a le cœur assez haut, pour lui faire l'entier sacrifice de son honneur; mais elle refuse d'accepter son nom et de le condamner ainsi à une mésalliance que le monde eût réprouvée. Minée par une maladie de langueur, privée de sa fille qu'elle ne peut aller embrasser qu'à la dérobée, réduite à une gêne croissante qu'elle ne veut point alléger en acceptant les offres de service de son amant, elle arrive ainsi, au milieu des regrets de ses amies et des consolations religieuses, à son dernier jour qu'elle appelle, ou que, du moins, elle accepte comme une délivrance.

Le style des lettres de Mlle Aïssé est en parfaite harmonie avec les sentiments qui les remplissent. Elle parlait une langue pure, délicate, noble, qu'elle avait recueillie directement de la tradition de la meilleure compagnie, et telle que l'avaient léguée au dix-huitième siècle les derniers grands écrivains du dix-septième. Fénelon n'eût pas fait écrire Mlle Aïssé autrement qu'elle n'écrit, et l'on est frappé, en la lisant,

d'un air de ressemblance fraternelle avec quelques-unes des héroïnes de Racine, avec la noble Monime et la timide Aricie.

Les citations qui suivent sont choisies de façon à donner une idée bien sommaire sans doute, mais suffisante, des principales péripéties du roman intime dont Mlle Aïssé fut l'héroïne; nous avons intercalé dans ces citations, comme un hors-d'œuvre que recommandait l'agrément du récit, l'épisode de ses amours enfantines avec le duc de Gesvres.

A MADAME DE CALANDRINI[1].

De Paris, 17 novembre 1729.

Vous m'avez demandé un compte exact de mon retour à Paris et de mon séjour à Sens. J'ai trouvé la petite[2] très-grande, mais fort pâle. Sa figure est noble : elle est bien faite; elle a les plus beaux yeux que vous ayez vus, l'air délicat. Elle a de l'esprit, de la douceur, de la raison, mais d'une distraction inouïe, le caractère et le cœur à souhait. Je crois, sans prévention, que ce sera un bon sujet. La

1. Julie de Pellissary, française et fille d'un trésorier général de la marine, était entrée, par son mariage, dans l'une des premières familles de Genève. Elle était venue à Paris en 1726, et y avait connu Mlle Aïssé. — 2. La fille du chevalier d'Aydie et de Mlle Aïssé. Née vers 1724, cette enfant avait été placée, sous le nom de Célénie Leblond, dans un couvent de Sens, en Bourgogne. Après la mort de sa mère (1733), elle fut adoptée par son père qui la maria en 1740 au vicomte de Nanthia. Elle était, a dit une femme qui l'avait connue dans sa vieillesse, « très-belle, fort spirituelle et d'un aspect très-fier. »

pauvre petite m'aime à la folie : elle fut si saisie de joie de me voir qu'elle fut prête à se trouver mal. Vous devez juger de tout ce que je sentis en la voyant : mon émotion étoit bien vive, d'autant plus qu'il falloit la cacher. Elle me dit cent fois que c'étoit un bien heureux jour pour elle que celui de mon arrivée. Elle ne pouvoit me quitter; et cependant, dès que je la renvoyois, elle s'en alloit avec une douceur extrême; elle écoutoit mes avis, et paroissoit appliquée à en profiter. Elle ne cherchoit point à s'excuser de ses fautes, comme les enfans. Hélas! la pauvre petite, quand je suis partie, étoit si pénétrée de douleur que je n'osai la regarder, tant elle m'attendrissoit : elle ne pouvoit parler. J'emmenai l'abbesse avec moi pour voir madame de Bolingbroke qui étoit à Reims, où elle avoit été très-mal, et qui comptoit de là aller à Paris. Tout le couvent étoit en pleurs du départ de l'abbesse, et la pauvre petite disoit : « Pour moi, mesdames, je suis aussi fâchée que les autres de vous voir partir; mais je crois que cela est nécessaire, et que madame de Bolingbroke sera bien aise de vous voir et que votre vue lui fera du bien : c'est ce qui me console un peu de votre départ; » et puis la pauvre petite étouffoit. Elle s'assit sur une chaise, n'ayant pas la force de se soutenir, et elle m'embrassoit et me disoit : « Voilà un furieux contre-temps, ma bonne amie, car vous seriez restée ici davantage. Je n'ai ni père, ni mère : soyez, je vous prie, ma mère; je vous aime autant que si vous l'étiez. » Vous jugez, ma chère madame, dans quel embarras ce discours me mettoit; mais je me suis très-bien conduite. J'y ai resté quinze jours, et mon rhumatisme m'a prise là : je fus perclue de tout mon corps. Pendant deux jours, elle ne me quitta pas. Elle resta cinq heures d'horloge au chevet de mon lit, sans qu'elle voulût me quitter; elle me lisoit pour m'amuser, et puis elle m'entretenoit, et je m'assoupissois un moment. Elle craignoit de me réveiller, et n'osoit respirer. Une personne de trente ans n'auroit pas été plus capable d'attention. Mademoiselle de Noailles vouloit qu'elle vînt

jouer avec elle : elle la pria de l'en dispenser, ne voulant point me quitter. Enfin, madame, je suis persuadée que, si elle avoit le bonheur d'être connue de vous, vous l'aimeriez beaucoup. Madame de Bolingbroke la veut emmener avec elle et avoir soin de sa fortune, ce qui afflige terriblement qui vous savez; il en est fou[1]. Je ne puis exprimer toute la joie qu'il a eue de mon retour : tout ce que la vivacité d'une passion violente peut faire faire et dire, il l'a fait et dit. Si c'est jeu, il est bien joué. Il est revenu plusieurs fois, après de longues et pénibles chasses. Enfin le Roi lui dit la dernière fois, quand il demanda congé (car il faut le demander toujours au Roi directement), ce qu'il avoit tant à faire à Paris : il fut déconcerté de la demande, et rougit; il ne put dire autre chose sinon qu'il avoit des affaires.

Ce 2 décembre.

Depuis seize jours que cette lettre est écrite, le chevalier est revenu de Marly avec la fièvre, une attaque d'asthme et un rhumatisme sur les reins; il souffre beaucoup. Je suis dans un état violent; il faut que je vous écrive pour me distraire : je n'ai de consolation que celle de penser à vous. Si j'étois plus raisonnable, j'oserois vous faire part de toutes mes réflexions. J'ai beaucoup de chagrins; il n'y auroit que vous qui pourriez entrer dans mes peines. Le résultat de tous mes regrets, c'est que je vous aime tendrement, que vous méritez de l'être[2] et qu'il n'y a que vous dans le monde qui en êtes digne. Vous me répondrez à cela qu'il y a bien de l'orgueil et de l'amour-propre dans ce que je dis. Il peut y en avoir un peu; mais ce n'est point dans le sens que

1. C'est du chevalier qu'il s'agit évidemment. Blaise-Marie d'Aydie, neveu, par sa mère, du marquis de Saint-Antoine, de l'Académie française, était né vers 1690; il rencontra vers 1722 Mlle Aïssé dans la haute société qu'il fréquentait. (V. plus haut la notice.) Il mourut vers 1760. — 2. La grammaire voudrait : d'être aimée.

vous l'entendez. Je suis très-imparfaite; mais j'exige des autres ce que je n'ai pas moi-même. Toutes vos qualités me sont agréables, quoique je n'aie pas le bonheur de les posséder. La vertu, l'esprit, la douceur, la délicatesse, l'honnête sensibilité, la pitié pour les malheureux et pour ceux qui ne sont pas dans le bon chemin, sont des qualités utiles pour les autres, quoique l'on ne les possède pas soi-même. Encore une chose qui satisfait mon cœur, c'est que je sens que je puis dire tout ce que je pense de vous sans pouvoir être accusée de prévention ni de flatterie. Vous êtes, enfin, selon mon cœur et mon âme. L'amour partage mon cœur avec vous, madame; mais, si je ne trouvois pas dans l'objet ces vertus que j'aime en vous, il ne subsisteroit pas. Vous m'avez rendue délicate sur cet article. Je l'avoue à la honte de l'amour, il cesseroit s'il n'étoit pas fondé sur l'estime. Adieu, madame.

A MADAME DE CALANDRINI.

[1731.]

Je conviens, madame, malgré votre colère et le respect que je vous dois, que j'ai eu un goût violent pour M. le duc de Gesvres, et que j'ai même porté à confesse ce grand péché. Il est vrai que mon confesseur ne jugea pas à propos de me donner de pénitence. J'avois huit ans quand cette passion commença, et à douze ans je tournois en plaisanterie mon goût, non que je ne trouvasse M. de Gesvres aimable, mais je trouvois plaisans tous les empressemens que j'avois eus d'aller causer et jouer dans les jardins avec lui et ses frères : il a deux ou trois ans plus que moi, et nous étions, à ce qui nous paroissoit, beaucoup plus vieux que les autres. Cela faisoit que nous causions, lorsque les autres jouoient à la cligne-musette. Nous faisions les per-

sonnes raisonnables, nous nous voyions régulièrement tous les jours : nous n'avons jamais parlé d'amour; car, en vérité, nous ne savions ce que c'étoit ni l'un ni l'autre. La fenêtre du petit appartement donnoit sur un balcon où il venoit souvent; nous nous faisions des mines; il nous menoit à tous les feux de la Saint-Jean, et souvent à Saint-Ouen. Comme on nous voyoit toujours ensemble, les gouverneurs et les gouvernantes en firent des plaisanteries entre eux, et cela vint aux oreilles de mon Aga[1], qui, comme vous le jugez, fit un beau roman de tout cela. Je le sus : cela m'affligea; je crus, comme une personne raisonnable, qu'il falloit m'observer, et cette observation me fit croire que je pourrois bien aimer M. de Gesvres. J'étois dévote, et j'allois à confesse; je dis d'abord tous mes petits péchés, enfin il fallut dire le gros péché; j'eus de la peine à m'y résoudre; mais, en fille bien éduquée, je ne voulus rien cacher. Je dis que j'aimois un jeune homme. Mon directeur parut étonné; il me demanda quel âge il avoit. Je lui dis qu'il avoit onze ans : il me demanda s'il m'aimoit, et s'il me l'avoit dit : je dis que non; il continua ses questions. « Comment l'aimez-vous ? me dit-il. — Comme moi-même, lui répondis-je. — Mais, me répliqua-t-il, l'aimez-vous autant que Dieu? » Je me fâchai, et je trouvai fort mauvais qu'il m'en soupçonnât. Il se mit à rire, et me dit qu'il n'y avoit point de pénitence pour un pareil péché; que je n'avois qu'à continuer d'être toujours bien sage, et n'être jamais seule avec un homme; que c'étoit tout ce qu'il avoit à me dire pour l'heure. Je conviendrai encore qu'un jour (j'avois alors douze ans, lui de quatorze à quinze) il parloit avec transport qu'il feroit la campagne prochaine. Je me sentis choquée qu'il n'eût pas de regrets de me quitter, et je lui

1. Le protecteur d'Aïssé, Charles de Ferriol, ambassadeur de France près la Porte-Ottomane. Il avait acheté en 1698 dans un bazar de Constantinople, la petite Circassienne qui avait alors environ quatre ans. Né en 1647, M. de Ferriol mourut en 1722.

dis avec aigreur : « Ce discours est bien désobligeant pour nous. » Il m'en fit des excuses, et nous disputâmes longtemps là-dessus. Voilà ce qu'il y a jamais eu de plus fort entre nous. Je crois qu'il avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour lui. Nous étions tous deux très innocens, moi dévote, lui autre chose. Voilà la fin du roman. Depuis ce temps-là nous nous sommes rappelé nos jeunes ans, sans cependant nous trop étendre ; la matière étoit délicate, soit plaisanterie, soit sérieusement. Le sujet et nos âges me justifieront-ils, madame? voilà la vérité pure. Pour celui qui l'a dit, c'est assurément Beddevole ; il porte son esprit tracassier dans tous les pays qu'il habite. Vous devriez toujours prendre ma défense, et me conserver l'estime du public. Savez-vous bien que je suis réellement piquée et en colère des soupçons que vous avez de moi ? Il faut que vous ne m'aimiez pas autant que je m'en étois flattée. Quoi ! madame, vous me croiriez capable de vous tromper ! Je vous ai fait l'aveu de toutes mes foiblesses ; elles sont bien grandes ; mais jamais je n'ai pu aimer qui je ne pouvois estimer. Si ma raison n'a pu vaincre ma passion, mon cœur ne pouvoit être séduit que par la vertu ou par tout ce qui en avoit l'apparence. Je conviens, avec douleur, que vous ne pouvez arracher de mon cœur l'amour le plus violent ; mais soyez assurée que je sens toutes les obligations que je vous ai, et que je ne varierai jamais sur les sentiments tendres que je vous ai voués. Ma reconnoissance égale mon amitié et mon estime pour vous. Vous êtes la personne la plus respectable et la plus aimable que je connoisse. Je vous proteste que l'on est bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime et vous respecte infiniment ; il s'attendrit quand je parle du malheur que j'ai d'être séparée de vous ; et, quelque crainte que l'on ait de me perdre, l'estime est plus forte. Quand je lui ai raconté les conversations que j'avois eues avec vous, je l'ai fait pleurer, et tout ce qu'il disoit étoit : « Hélas ! j'ai couru de furieux risques. » Il paroissoit

très inquiet que cela n'eût diminué mon goût pour lui, sentant que cela en étoit bien capable. Il me remercia, après cela, de la façon du monde la plus touchante, de l'aimer encore. Vous n'ignorez pas le fruit des soins que l'on avoit pris pour nous désunir et pour me perdre. Le chevalier a trop de délicatesse pour que l'aversion et le mépris ne fussent pas la récompense de ces âmes basses : jugez ce que le contraire a dû faire. On a été bien éloigné de vous attribuer le refroidissement de mes lettres pendant mon séjour en Bourgogne ; il tomboit sur la *gentille Bourguignonne*, et croyoit que la maréchale me disoit du mal de lui. Son attachement devient tous les jours plus fort : ma maladie l'a mis dans des inquiétudes si terribles qu'il faisoit pitié à tout le monde, et on venoit me rendre ses discours. En vérité, vous en auriez pleuré, madame, aussi bien que moi. Il étoit dans des frayeurs énormes que je ne mourusse. Il n'étoit pas possible, disoit-il, qu'il pût résister à ce malheur. Sa douleur et sa tristesse étoient si grandes que je le consolois, et je cachois mes maux tant que je le pouvois. Il avoit toujours les larmes aux yeux ; je n'osois le regarder, il m'attendrissoit trop. Madame de Ferriol me demanda un jour si je l'avois ensorcelé ; je lui répondis : « Le charme dont je me suis servie est d'aimer malgré moi, et de lui rendre la vie du monde la plus douce. » L'envie lui fit faire la question, et la malice me fit répondre. Voilà, madame, ce que vous m'avez demandé ; mon cœur est à découvert. Je passe sous silence mes remords ; ma raison m'en fait naître, lui et ma passion les étouffent. Quelques rayons d'espérance d'une fin, d'une conclusion, aident bien à m'égarer ; mais il n'est pas en mon pouvoir de les abandonner. Adieu, madame ; je n'en puis plus. Voilà une longue lettre pour une personne aussi foible que moi.

A MADAME DE CALANDRINI.

De Paris, 1733.

Vous m'avez ordonné de vous donner souvent de mes nouvelles. J'obéis de bon cœur; car il n'y a rien dans le monde que je révère, que j'estime et que j'honore autant que vous. Rien ne m'empêche de me livrer à ce goût-là : il est innocent, il est juste. Comment n'aimerois-je pas quelqu'un qui m'a appris à connoître la vertu et qui a fait ses efforts pour me la faire pratiquer, qui a balancé en moi la passion la plus forte? Enfin, madame, soyez récompensée de vos bonnes œuvres. Je me rends à mon Créateur. Je travaille de très-bonne foi à me défaire de ma passion, et je suis très-résolue à abandonner mes erreurs. Si vous perdez la personne du monde qui vous est la plus attachée, songez que vous avez travaillé à la rendre heureuse dans l'autre vie. Après vous avoir parlé des dispositions de mon âme, je vous rendrai compte de l'état de mon corps. Je continue de cracher, de tousser et de maigrir. Le lait passe assez bien; mais il ne fait pas les progrès que, depuis près de deux mois, il devoit faire. Je viens de me ressouvenir qu'une religieuse des Nouvelles Catholiques[1], de mon âge, et pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, est morte de la même maladie. Cette idée de la mort m'afflige moins que vous ne pensez. Je me trouve trop heureuse que Dieu m'ait fait la grâce de me reconnoître, et je vais travailler à mettre à profit le temps qui me reste. Après tout, ma chère amie, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que la vie? Personne ne devoit être plus heureuse que moi, et je ne l'étois point. Ma mauvaise conduite m'avoit rendue misé-

1. Couvent où il semble que Mlle Aïssé fut mise dans les premiers temps qui suivirent son arrivée en France.

rable : j'ai été le jouet des passions, emportée et gouvernée par elles. Mes remords, les chagrins de mes amies, leur éloignement, une santé presque toujours mauvaise; enfin personne ne sait mieux que vous, madame, combien une vie douloureuse est pénible. Adieu, chère amie, aimez-moi, et priez pour le repos de mon âme, soit en ce monde ou en l'autre. J'embrasse mesdames vos filles.

A MADAME DE CALANDRINI.

[De Paris, 1733.]

Je ne puis causer longtemps avec vous, aujourd'hui; mais je vous dirai ce qui mettra le comble à vos souhaits. J'ai, Dieu merci, exécuté ce que je vous avois mandé, je suis comblée; ma tranquillité n'est plus que trop grande, car je ne me sens pas assez repentante de mes fautes; mais je suis dans la ferme résolution de ne plus succomber, si Dieu ne me retire pas si tôt à lui. Je ne souhaite plus la vie que pour remplir mes devoirs et me conduire d'une façon qui puisse mériter la miséricorde de ce bon père. Il y aura demain huit jours que le P. Boursault a reçu ma confession. La démarche que j'ai faite a donné à mon âme un calme que je n'aurois point si j'étois restée dans mes égaremens; j'aurois, avec l'objet d'une mort si présente, les remords qui m'auroient rendue bien plus malheureuse dans ces derniers instans : je suis dans un tel état de foiblesse que je ne puis sortir de mon lit, je m'enrhume à tous les momens Mon médecin a des attentions pour moi étonnantes; il est mon ami; je suis bien heureuse en tout : tout ce qui est autour de moi me sert avec affection : la pauvre Sophie a des soins de mon corps et de mon âme étonnans; elle m'a donné de si bons exemples qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage; elle ne m'a point prêchée, son exemple et

son silence ont eu plus d'éloquence que tous les sermons du monde; elle est affligée jusqu'au fond du cœur. Elle ne manquera jamais de rien, quand elle m'aura perdue; tous mes amis l'aiment beaucoup et en auront soin. J'espère qu'elle n'en aura pas besoin; j'ai la consolation de lui laisser du pain. Je ne vous parle point du chevalier; il est au désespoir de me voir aussi mal; jamais on n'a vu une passion aussi violente, plus de délicatesse, plus de sentimens, plus de noblesse et de générosité. Je ne suis point inquiète de la pauvre petite : elle a un ami et un protecteur qui l'aime tendrement. Adieu, ma chère madame; je n'ai plus la force d'écrire. C'est encore pour moi une douceur infinie de penser à vous; mais je ne puis m'occuper de cette joie, sans m'attendrir, ma chère amie. La vie que j'ai menée a été bien misérable : ai-je jamais joui d'un instant de joie ? Je ne pouvois être avec moi-même; je craignois de penser; mes remords ne m'abandonnoient jamais depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux sur mes égaremens. Pourquoi serois-je effrayée de la séparation de mon âme puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon et que le moment où je jouirai du bonheur sera celui où je quitterai ce misérable corps[1] ?

1. C'est par cette lettre que se clôt la correspondance de Mlle Aïssé avec Mme de Calandrini. Mlle Aïssé mourut quelques jours après, le 13 mars 1733.

MADEMOISELLE DE LAUNAY.

1693-1750.

M. Sainte-Beuve appelle quelque part Mlle de Launay le La Bruyère des femmes; peut-être serait-il encore plus juste de dire : le La Rochefoucauld. Si sa destinée a plus de rapports avec celle de l'auteur des *Caractères*, la nature de son esprit lui donnait plus d'affinité avec l'auteur des *Maximes*. Elle n'a presque rien de l'invention du premier, quoiqu'elle ait parfois beaucoup de sa verve; mais elle semble avoir hérité en droite ligne de l'ironie amère, de l'implacable sagacité qui font l'originalité du second. Admise comme femme de chambre au service d'une princesse de cette même maison de Condé, où La Bruyère avait été précepteur, elle profita, comme lui, des secrets avantages d'une condition subalterne qui, en asservissant sa vie, affranchissait son esprit. Du coin où la reléguaient ses humbles fonctions, elle voyait les coulisses d'un théâtre dont le monde ne voyait que la scène, et elle put y noter tout bas à loisir les tra-

1. Voy. *OEuvres complètes de madame de Staal de Launay*. Paris, Renouard, 1821, 2 vol. in-8°.

vers et les ridicules d'acteurs qu'aucun spectateur en vue n'eût osé critiquer tout haut. Aussi ses célèbres Mémoires sont-ils, sans parler du talent littéraire, l'un des documents les plus précieux que nous ayons sur l'histoire de la société polie en France dans la première moitié du dix-huitième siècle; ils sont surtout d'une importance capitale pour l'histoire de la fameuse petite cour de Sceaux et de sa spirituelle mais fantasque reine, la duchesse du Maine.

Les lettres de Mlle de Launay nous donnent sur elle-même des témoignages plus fidèles encore que ne font ses Mémoires sur le monde où elle vécut. Les unes sont, à vrai dire, le perpétuel commentaire des autres; et non-seulement elles éclairent les points obscurs, mais elles remplissent bien des lacunes. Mlle de Launay nous a fait dans ses Mémoires un récit de sa vie plein de réticences auxquelles suppléent les révélations posthumes de sa correspondance.

Quand, vers la fin de sa vie, elle racontait dans ses confidences au public les vicissitudes de sa destinée et de son cœur, son esprit parlait seul cette langue fine et concise que lui avaient apprise une culture délicate et une expérience morose. Dans ses lettres, c'est son cœur qui parle, surtout dans ses deux principales correspondances. Mlle de Launay a aimé deux fois au moins dans sa vie, d'abord ce marquis de Silly, dont ses Mémoires nous ont transmis un si séduisant portrait, puis cet infidèle chevalier du Mesnil, si peu digne du roman de sentiment dont elle le fit le héros.

Nous ne trouvons point, par malheur, dans les lettres adressées au marquis de Silly le témoignage explicite, direct de la passion de Mlle de Launay. C'est dans ses Mémoires qu'il faut aller chercher la

seule lettre de ce genre qu'elle ait écrite, une de ces lettres où le cœur déborde avec l'involontaire impudeur d'une passion vraie, et qui ne sont jamais remises à leur adresse quand elles ne partent pas dès le premier moment: celle-ci, en effet, ne fut pas envoyée. Condamnée par l'humilité de sa condition à taire un amour qu'elle ne pouvait avouer sans faire le sacrifice de sa fierté et de son honneur, la malheureuse femme essaya de se donner le change et de convertir une passion funeste en une amitié consolatrice. Par un de ces compromis de conscience qu'expliquent les mœurs du temps et les faiblesses d'un cœur profondément atteint, elle en vint à entrer dans la confidence des intrigues galantes de l'homme qu'elle aimait, elle mit sa plume habile et déliée au service du marquis, elle se fit son truchement auprès d'une femme dont elle était la rivale dans le secret de son âme, et les nombreuses lettres qu'elle adresse au marquis ne sont guère que des modèles qu'il n'avait qu'à recopier avant de les envoyer à sa maîtresse. Aussi toute sincérité d'accent en est-elle absente; on n'y peut guère signaler que la dextérité d'esprit avec laquelle Mlle de Launay s'acquitte, à la façon d'un romancier, du rôle qu'elle s'était donné.

Les lettres au chevalier du Mesnil sont d'un tout autre intérêt. Mlle de Launay put croire une fois dans sa vie avoir rencontré cette passion que toute femme a le droit de prétendre éprouver et inspirer, et que les disgrâces de la fortune et de la nature (Mlle de Launay était aussi laide que pauvre) semblaient lui refuser. Enveloppée, comme confidente de la duchesse du Maine, dans la conspiration de Cellamare, que le Régent déjoua avec tant de bonheur, et, par

suite, prisonnière d'État à la Bastille pendant plusieurs mois, elle y fit connaissance avec un de ses prétendus complices, celui-là même dont l'imprudence avait fait tout découvrir, mais qui passait pour victime de sa discrétion et de sa fidélité à un ami. Ces circonstances romanesques et les rapports de leur commune destinée ne tardèrent pas à amener entre les deux prisonniers une intimité fort tendre. Ce ne fut d'abord qu'un commerce d'esprit, mais la galanterie ne tarda pas à s'en mêler, et le cœur de Mlle de Launay s'y intéressa beaucoup plus qu'elle ne semble vouloir le dire dans ses Mémoires. La correspondance publiée de nos jours (1811), complète singulièrement à cet égard les révélations déjà implicitement contenues dans les quelques lettres triées sans doute par les premiers éditeurs à dessein de dissimuler une partie de la vérité. On assiste, dans cette correspondance, à toutes les angoisses d'une femme qui s'est d'abord crue aimée, et qui résiste à une déception croissante; et l'on admire avec quel art elle dissimule ses efforts désespérés pour retenir un ingrat. Mais de toutes les lettres d'amour de Mlle de Launay, la plus éloquente, la plus précieuse est celle qui ne fut pas envoyée, la lettre au marquis de Silly. Singulier exemple d'entraînement et de retenue! Mlle de Launay avait un sentiment trop vif du ridicule pour se laisser emporter à une démarche hasardée; et tandis que son cœur lui eût fait franchir ces limites de la bienséance que dédaigne la passion, son esprit l'arrêtait en deçà.

Une correspondance qui se recommande par des mérites d'un tout autre ordre, c'est celle que Mlle de Launay entretint, dans ses dernières années, avec Mme du Deffand, alors jeune et à qui son rang, non

moins que sa réputation déjà faite de femme d'un rare esprit, avait valu l'honneur d'être admise dans l'intimité de la petite cour de Sceaux. Une profonde sympathie de nature attirait l'une vers l'autre ces deux femmes également douées d'un esprit vif, net et sagace. La grande dame dut sans doute faire quelques avances pour gagner la confiance de l'humble femme d'atours de la Duchesse, mais, une fois encouragée, celle-ci se laissa aller à une confiance entière. Ses lettres contiennent mainte réflexion d'une sincérité hardie, où la verve du moraliste venge les souffrances de la cameriste aux prises avec les préjugés de l'étiquette. C'est là qu'il faut prendre une juste idée de la brillante et frivole cour que gouvernait despotiquement une princesse capricieuse et hautaine, et où la correspondante de Mme du Deffand, en dépit d'un esprit indépendant et supérieur, est condamnée à rester, jusqu'à la fin, reléguée au premier rang de la domesticité.

Entre les divers récits dont la spirituelle chroniqueuse amuse l'incurable ennui de la marquise, nous choisissons celui d'une visite de Voltaire et de Mme du Châtelet à la duchesse du Maine qui, sans s'inquiéter du scandale, tenait à grande faveur de donner l'hospitalité à l'illustre couple.

Nous citons également la lettre à Fontenelle, qui fit à son auteur un soudain renom de femme d'esprit. Le passage des Mémoires que nous y joignons en est le naturel commentaire.

A MONSIEUR DE FONTENELLE[1].

[1713.]

L'aventure de Mlle Tétar[2] fait moins de bruit, Monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugements qu'on en porte m'oblige à vous en parler. On s'étonne, et peut-être avec quelque raison, que le destructeur des oracles, que celui qui a renversé le trépied des Sibylles[3], se soit mis à genoux devant le lit de Mlle Tétar. On a beau dire que les charmes, et non le charme de la demoiselle, l'y ont engagé; ni l'un ni l'autre ne valent rien pour un philosophe : aussi chacun en cause. « Quoi! disent les critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin, et plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux! » Les partisans de l'antiquité, animés d'un vieux ressentiment[4], viennent à la charge : « Vous verrez, disent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-dessus des anciens[5]! » Enfin, les plus raffinés prétendent qu'en bon pyrrhonien, trouvant tout in-

1. Fontenelle (le Bovier ou le Bouyer de), né en 1657, mort en 1757. La réponse du célèbre académicien ne nous a pas paru mériter d'être citée. — 2. En 1713, une jeune fille de ce nom prétendait avoir avec « les Esprits » un commerce pareil à celui que, vers la fin du même siècle, Cagliostro passait pour entretenir avec les âmes d'illustres morts. — 3. Fontenelle avait déjà publié son *Histoire des oracles*. — 4. Allusion au rôle qu'avait joué naguère Fontenelle dans la fameuse *Querelle des Anciens et des Modernes*. On sait que Fontenelle avait pris hautement parti pour les seconds, ainsi qu'il appartenait à un neveu de Pierre Corneille. — 5. Voici le passage des Mémoires de Mlle de Launay, où elle raconte à quelle occasion elle écrivit cette lettre, qui eut une si grande influence sur sa position à la petite cour de la duchesse du Maine (elle y était entrée, comme on sait, en qualité de simple

certain, vous croyez tout possible. D'un autre côté, les dévots paroissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au diable; ils espèrent que cela pourra aller plus loin. Les femmes aussi vous savent bon gré du peu de défiance que vous avez montrée contre les artifices du sexe. Pour moi, Monsieur, je suspends mon jugement jusqu'à ce

femme de chambre) : « Une aventure à laquelle je ne devois prendre aucun intérêt me fit sortir inopinément de la profonde obscurité dans laquelle je vivois : une jeune fille, nommée Mlle Tétar, excita la curiosité du public par un prétendu prodige qui se passoit chez elle. Tout le monde y alla. M. de Fontenelle, engagé par M. le duc d'Orléans, fut aussi voir la merveille. On prétendit qu'il n'y avoit pas porté des yeux assez philosophes, on en murmura; et Mme la duchesse du Maine, qui ne s'avisoit guère de m'adresser la parole, me dit : « Vous devriez bien man-« der à M. de Fontenelle tout ce qu'on dit contre lui sur « Mlle Tétar. » Je lui écrivis, en effet, sans songer à autre chose qu'à m'attirer une réponse qui pût servir à son apologie. Il se trouva le même jour chez le marquis de Lassay, où les gens qui y étoient lui firent plusieurs plaisanteries sur ce sujet; ne les trouvant pas bonnes, il leur dit : « En voici de meilleures, » et leur montra ma lettre. Elle réussit. C'étoit l'affaire du jour : on en prit des copies, et elle courut tout Paris. Je ne m'en doutois pas; et je fus fort étonnée, quelques jours après, qu'étant venu beaucoup de monde à Sceaux pour voir jouer une comédie, chacun parlât à Mme la duchesse du Maine de cette lettre. Elle ne se souvenoit plus de ce qu'elle m'avoit dit, et ne savoit de quoi il étoit question. Elle me demanda si c'étoit moi qui l'avois écrite. Je lui dis que oui. Aussitôt qu'elle m'eut parlé, tout ce qui composoit la compagnie vint à moi; et, pour lui faire sa cour, m'accabla de louanges; puis, retournant à elle, on la félicitoit d'avoir quelqu'un dont elle pouvoit faire un usage si agréable. Jusque-là pourtant elle n'y avoit pas songé. Elle voulut voir la lettre et me la demanda. Je n'en avois pas de copie, mais tous ceux qui étoient chez elle l'avoient dans leur poche. Elle la lut, l'approuva, et connut qu'elle pouvoit me mettre en œuvre plus qu'elle ne faisoit. Je voulus, comme les autres, avoir ma lettre, et, par l'événement, j'en fis cas. On y voit que c'est moins l'importance des choses qui en fait le mérite, que l'à-propos. »

que je sois mieux éclairée. Je remarque seulement que l'attention singulière que l'on donne à vos moindres actions est une preuve incontestable de l'estime que le public a pour vous; et je trouve même dans sa censure quelque chose d'assez flatteur pour ne pas craindre que ce soit une indiscrétion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon usage. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

AU MARQUIS DE SILLY [1].

[Sans date.]

Il y a cinq ans que je vous vis pour la première fois; vous me traitâtes avec une indifférence qui sembloit aller jusqu'au mépris. Irritée contre vous, je cherchai vos défauts; et il arriva que je découvris tout ce qu'il y a d'aimable en

1. Le marquis de Silly, sur lequel les détails biographiques essentiels nous manquent, avait inspiré à Mlle de Launay une passion malheureuse qui n'était point payée de retour. Malgré tout ce que cette espèce de déclaration d'amour *in extremis* a de téméraire et d'étrange, nous croyons devoir la citer comme un modèle accompli d'expression simple et pathétique d'un sentiment profond. Elle est très-supérieure, sous ce rapport, à toute la correspondance avec le chevalier du Mesnil. Voici l'intéressante page de ses Mémoires où Mlle de Launay a peint la disposition d'esprit où elle était quand elle écrivit cette lettre : « Tant de maux redoublés, des incommodités sans nombre, des dégoûts ajoutés à un état humiliant, également insoutenables à un corps et à un esprit délicat; une passion chimérique si l'on veut, qui ne fournissoit que des sentiments pénibles, me firent prendre la vie en horreur. Le désir de m'en délivrer parvint à affaiblir toutes les raisons contraires. L'opinion se plie presque toujours à ce qui favorise le sentiment, et l'on ne voit guère que ce que l'on veut voir. Je vins donc à penser que je devois quitter la vie, qu'il me sembloit que je ne pouvois plus supporter. Le sentiment qui habitoit

vous. Je voulois vous haïr, et je vous aimai. Je ne songeai plus qu'à vous cacher des sentiments auxquels je compris bien que vous ne répondriez pas. Cependant je ne pouvois souffrir que votre insensibilité vous en dérobât la connoissance. Vos moindres attentions me touchoient au dernier point, et je voulois si bien vous tenir compte de tout, que vos froideurs même trouvoient place dans ma reconnoissance : je les regardois comme un soin que vous aviez de m'arracher du cœur des espérances inutiles et dangereuses. Vous eussiez été jusqu'à la dureté avec moi, sans rien faire qu'augmenter l'estime que j'avois pour vous : estime si parfaite et si respectueuse, qu'elle alloit jusqu'à me faire condamner le dessein de vous plaire, sans m'en ôter le désir. Ni une longue absence, ni les changements de ma fortune, ni les secours d'une raison exercée n'ont pu m'en distraire. J'ai fait plus, j'ai voulu voir : j'ai vu ce qu'on disoit être de plus aimable. Que tout cela m'a paru différent de vous! Personne ne vous ressemble, et rien aussi ne ressemble à ce qu'on sent pour vous. Je ne m'accoutume point à voir des gens qui s'aiment, et je ne comprends pas qu'on puisse aimer quelqu'un quand ce n'est pas vous qu'on aime. Mais que pensez-vous, en ce moment, de l'aveu que je vous fais? Pour moi, je n'en ai point de honte. Des sentiments tels que les miens sont en quelque manière respectables. Je ne cherche point à vous toucher. J'ai voulu seulement vous apprendre ce que je suis pour vous, et vous faire savoir que j'ai résolu de mettre fin à mes peines. Je sens trop que

au fond de mon cœur (et peut-être n'étoit-ce qu'une adresse de sa façon) voulut paroître avant que de s'éteindre, et m'inspira de donner, par une lettre, connoissance de mon dessein à celui qui en étoit en partie la cause. J'écrivis. Quand j'eus cédé jusque-là à ma folie, la raison me revint. Je me résolus de vivre. Je n'envoyai point la lettre; je la gardai comme un témoignage contre moi-même des égarements de mon esprit et des excès où l'on peut tomber quand on s'abandonne à ses passions. »

je vous appartiens, pour disposer de moi sans vous en rendre compte. J'attends un mot de vous, et c'est tout ce que j'attends pour vous dire un éternel adieu.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND[1].

Anet, mardi 15 août 1747.

Votre lettre du 11, ma reine, que je reçois aujourd'hui, j'aurais dû l'avoir dimanche. J'aurais écrit si j'avais eu à répondre, je n'ai de moi-même pu rien fournir : le chaud qui m'accable, l'uniformité qui ne réveille pas, tout cela m'a laissé dans l'engourdissement. Voilà un peu de nouveauté. Mme de Saint-Pierre arriva hier ; elle m'a dit la velléité que vous avez eue de venir avec elle. Mon premier mouvement a été le regret de l'inexécution. Je me suis apaisée quand j'ai vu que, n'ayant pas votre retraite assurée en cas de malaise ou de déplaisance, vous auriez pu être désespérée. Je ne veux point acheter mon plaisir de votre peine, pas même celui d'avoir de vos nouvelles ; mais si Lassay peut venir, venez, ma reine, avec lui ; vous saurez comment vous en aller.

Mme du Châtelet[3] et Voltaire[4], qui s'étaient annoncés pour

1. Marie de Vichy-Chamrond, née en 1697, mariée en 1718 au marquis du Deffand, morte en 1780. (Voyez la notice précédente et celle que nous lui avons consacrée, même volume.) — 2. Sans doute le fils du marquis de Lassay, célèbre bel esprit, l'un des familiers de la petite cour de la duchesse du Maine, mort dès 1738, et à qui M. Sainte-Beuve a consacré une curieuse étude (*Causeries du lundi*, t. IX). — 3. Gabrielle-Émilie le Tonnelier de Breteuil, si célèbre sous le nom de marquise du Châtelet, née en 1706, morte en 1749. Mme du Deffand, avec qui Mme de Staal se divertit à cœur joie des ridicules de leur ennemie intime, a fait elle-même de Mme du Châtelet un *Portrait*, « digne pendant, dit très-bien M. de Lescure, du portrait de la Pecquigny, cet autre chef-d'œuvre de médisance que l'on trouvera plus loin. » — 4. A la date de cette lettre, Voltaire était

aujourd'hui et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'étaient pourtant des spectres affamés, il leur fallut un souper, et, qui plus est, des lits qui n'étaient pas préparés. Le concierge, déjà couché, se leva à grande hâte. Gaya[1], qui avait offert son logement pour les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte; cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait, il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait elle-même, faute de gens, et avait trouvé un défaut de.... [2] dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois, qui s'en va un de ces jours. Il est venu ici en même temps que nous avec sa fille et sa belle-fille : l'une est jolie, l'autre laide et triste. Il a chassé avec ses chiens un chevreuil et pris un faon de biche, voilà tout ce qui se peut tirer de là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie; c'est Vanture qui fait le comte de Boursouffle[3], on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que Mme du Châtelet faisant Mlle de la Cochonnière, qui devrait être grosse et courte. Voilà assez parler

depuis quinze ans en liaison réglée avec Mme du Châtelet; mais ce fut vers ce temps qu'elle rencontra Saint-Lambert à la petite cour de Lunéville.

1. Le chevalier de Gaya, de la maison de la duchesse du Maine. — 2. Lacune d'un mot dans l'imprimé; il faut sans doute lire : nombre. — 3. Ce principal personnage a donné son nom à la pièce publiée dans le volume des *Œuvres inédites de Voltaire* (Paris, Plon, 1862), et représentée récemment au théâtre de l'Odéon.

d'eux pour aujourd'hui. Venons à vous, ma reine; j'approuve fort le parti que vous avez pris d'écrire aux du Châtelet; leur réponse vous décidera nettement sur votre voyage. Je suis épouvantée de tous ceux du Président[1]; qu'il ne consulte pas le médecin de *Monsieur de Pourceaugnac*, il augurerait mal de l'inquiétude de changer de place.

.... J'ai beaucoup ouï parler des tracasseries de l'armée; mais je ne suis pas moins persuadée que vous que le ministre s'en tirera bien. L'homme d'esprit a beau jeu vis-à-vis des sots. Qu'il ait des ennemis, cela est attaché aux grandes places et suit toujours ceux qui les occupent. J'aime le bien des choses, et suis très-fâchée de cette mésintelligence qui y nuit infiniment; j'ai peur que ce malheur ne soit moins grand que le cavagnole[2], instrument de discorde entre les esprits que vous avez si bien raccordés. O ma reine! que les hommes et leurs femelles sont de plaisants animaux! Je ris de leurs manœuvres le jour que j'ai bien dormi; quand le sommeil me manque, je suis prête à les assommer. Cette variété de mes dispositions me fait voir que je ne dégénère pas de mon espèce. Moquons-nous des autres et qu'ils se moquent de nous, c'est bien fait de toute part.

.... Nos revenants ne se montrent point de jour. Ils apparurent hier à dix heures du soir. Je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui; l'un est à décrire de hauts faits[3], l'autre à commenter Newton. Ils ne veulent ni jouer ni se promener; ce sont bien des nonvaleurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'au-

1. Le président Hesnault, ami intime de Mme du Deffand. — 2 Sorte de jeu de hasard, aujourd'hui passé de mode, qui se jouait avec des boules. — 3. Voltaire avait obtenu l'année précédente (1746) le brevet d'historiographe de France. Mlle de Launay fait sans doute allusion ici à quelque ouvrage que Voltaire écrivait pour s'acquitter de ses nouvelles fonctions. Mme du Châtelet travaillait encore quand elle mourut, deux ans plus tard (1749), à la traduction du livre des *Principes de Newton*.

cun rapport[1].... Mais ce qui ne se peut endurer, ma reine, c'est l'excès de ma bavarderie. Je vous fais pourtant grâce de ma métaphysique. Pour répondre sur cet article, il fau-

1. Voici quelques autres détails non moins satiriques sur Voltaire et Mme du Châtelet pendant leur passage à la petite cour de la duchesse du Maine. Nous les glanons dans les autres lettres de Mme de Staal à Mme du Deffand : « .... Mme du Châtelet est d'hier à son troisième logement. Elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi ; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail ; cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes ; c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force et non pas le lieu de leur naissance ; c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée. » (Dimanche, 20 août 1747.) — « .... Je vous ai mandé jeudi que nos du Châtelet partaient le lendemain, et que la pièce se jouait le soir : tout cela s'est fait. Je ne puis vous rendre *Boursouffle* que mincement. Mlle de la Cochonnière a si parfaitement exécuté l'extravagance de son rôle que j'y ai pris un vrai plaisir. Mais Vanture n'a mis que sa propre fatuité au personnage de Boursouffle, qui demandait au delà. Il a joué naturellement dans une pièce où tout doit être aussi forcé que le sujet. Paris[1] a joué en honnête homme le rôle de Maraudin, dont le nom explique le caractère. Motel a bien fait le baron de la Cochonnière, d'Estissac un chevalier, Duplessis[2] un valet. Tout cela n'a pas mal été, et l'on peut dire que cette farce a été bien rendue ; l'auteur l'a ennoblie d'un prologue qu'il a joué lui-même et très-bien avec notre du Four qui, sans cette action brillante, ne pouvait digérer d'être Mme Barbe ; elle n'a pu se soumettre à la simplicité d'habillement qu'exigeait son rôle, non plus que la principale actrice[3], qui, préférant les intérêts de sa figure à ceux de la pièce, a paru sur le théâtre avec tout l'éclat et l'élégante

1. Secrétaire de la duchesse du Maine. — 2. Officier de la duchesse du Maine. — 3. Mme du Châtelet.

drait que je susse plus nettement ce que vous entendez par : la nature, par : démontrer. Ce qui sert de principe et de règle de conduite n'est pas au rang des choses démontrées, à ce qu'il me semble, et n'en est pas moins d'usage. Adieu, ma reine, en voilà beaucoup trop.

parure d'une dame de la cour. Elle a eu sur ce point maille à partir avec Voltaire ; mais c'est la souveraine, et lui, l'esclave. Je suis très-fâchée de leur départ, quoique excédée de ses diverses volontés dont elle m'avait remis l'exécution.—Le plaisir de faire rire d'aussi honnêtes gens que ceux que vous me marquez s'être divertis de mes lettres, me ferait encore supporter cette onéreuse charge ; mais voilà la scène finie et mes récits terminés. Il y a bien encore de leur part quelques ridicules éparpillés que je pourrais vous ramasser au premier moment de loisir ; pour aujourd'hui, je ne puis aller plus loin. » (Dimanche, 27 août 1747.) — « .... On vous garde un bon appartement ; c'est celui dont Mme du Châtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avait mis ; car elle avait dévasté tous ceux par où elle avait passé pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables. Il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux ; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince : aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'État ; et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net. — En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé ; je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet, qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles et perdu le prologue ; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copierait*, de garder les rôles crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor ! J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus. »

MONTESQUIEU[1].

1689-1755.

De tous nos grands écrivains, Montesquieu est avec Buffon celui qui fournit le plus faible contingent à un recueil tel que celui-ci. Un auteur qui, après quarante ans d'études, ne nous a laissé qu'un seul grand ouvrage, travaillait avec lenteur et difficulté, et se souciait peu sans doute de dépenser des efforts qui avaient un plus sérieux emploi, à composer quelqu'une de ces belles lettres littéraires qu'il était alors de tradition et de mode de s'écrire entre absents pour remplacer la conversation, le plus grand des plaisirs de la bonne compagnie au dix-huitième siècle.

On conte que Montesquieu, entraîné à la poursuite d'une idée ou d'une phrase qui le fuyait obstinément, tenait quelquefois la plume de son secrétaire en suspens pendant des heures entières. Si l'anecdote est vraie, on ne saurait s'imaginer un tempérament d'écrivain plus contraire au talent épistolaire, qui, pour une grande part, consiste dans la faculté de l'improvisation. Aussi Montesquieu semble-t-il n'avoir donné

1. Voyez la Correspondance dans l'édition des *Œuvres complètes de Montesquieu* (Paris, Dalibon, 1824).

à sa correspondance que l'attention strictement nécessaire pour entretenir les relations de société qui lui étaient précieuses, soit à Paris avec Mme du Deffand et quelques confrères de l'Académie, soit en Italie avec les savants abbés et les personnages de distinction qu'il avait rencontrés à Florence et à Rome. Il faut mentionner à part une correspondance, d'une activité exceptionnelle, avec l'abbé de Guasco, son meilleur ami, archéologue distingué dont l'esprit candide et le noble cœur l'avaient captivé. Mais cette correspondance même ne nous offre rien qu'on puisse en détacher. Elle ne sort pas du style simple, uni, qui convient à l'abandon de l'intimité, et l'on n'y trouve aucune de ces effusions de tendresse que nous rencontrerions à coup sûr dans les lettres du compatriote de Montesquieu, Montaigne, à son cher la Boëtie, si quelque hasard inespéré nous les rendait.

En somme, les lettres de Montesquieu répondent assez bien à la première idée que les *Lettres persanes* donnent de l'agrément habituel de son style. C'est le même esprit, moins le brillant. Le tête-à-tête de la causerie épistolaire l'inspire moins heureusement que la perspective du public; il n'y conserve guère qu'un certain tour épigrammatique, encore le goût souvent contestable des plaisanteries découvre-t-il en lui un défaut radical qui se trouve dissimulé dans ses livres par d'éclatantes qualités, absentes ici. La correspondance de Montesquieu justifie en partie la sévérité de jugement qui dictait à Voltaire le mot si célèbre sur l'*Esprit de lois*. Voltaire avait touché juste, tout en outrant la portée du coup. La prétention à l'agrément pousse souvent Montesquieu à sortir de la teneur de son esprit qui est essentiellement sérieuse. De là, quel-

que chose qui détonne et porte à faux dans la façon dont il joue et s'égaye sur les sujets graves. Citons, comme exemple pris dans sa correspondance, le début d'une lettre à Mme du Deffand, sur la destinée de l'homme comparé à l'huître : cette plaisanterie étrangement alambiquée devient vraiment inintelligible en se prolongeant à travers une série d'idées incidentes.

Mais, pour que le lecteur soit dédommagé de l'espèce de déception qu'il éprouve en parcourant les quatre-vingt-seize lettres qui ont été recueillies, il suffit qu'il rencontre çà et là quelques-unes de ces saillies où une image heureuse revêt une idée juste, fine ou profonde. On sait que c'est là le talent particulier à Montesquieu; et c'est à ce point de vue que nous avons choisi les trois lettres qui suivent. La première, restée inédite jusque dans ces dernières années, et qui n'a encore été jointe à aucune édition, nous offre un spécimen curieux de son style épistolaire le plus familier; elle est, de plus, d'un piquant intérêt, car elle nous montre Montesquieu, au lendemain du grand succès des *Lettres persanes* et de sa réception à l'Académie française, dans tout l'abandon et le négligé de l'intimité. La simplicité et la sincérité du ton y vont jusqu'à la bonhomie et la naïveté; enfin le franc parler de cette lettre nous permet de deviner ce que pouvaient être ces notes de voyage qu'il crut prudent de brûler sur la fausse alerte qui lui fut donnée, à Venise, par lord Chesterfield : on comprend que les observations judicieuses et satiriques qu'il recueillait ainsi chemin faisant, pour les jeter le soir sur le papier, pouvaient n'être pas du goût de la police du pays.

La lettre au P. Cérati est bien d'accord avec la

liberté d'esprit qui se faisait jour dans cette première partie du dix-huitième siècle, et nous rend à merveille la conversation des esprits éclairés et perspicaces du temps. Quant à la lettre au marquis Nicolini, elle renferme plusieurs traits d'observation profonde où se retrouve tout entier l'auteur de l'*Esprit des lois*. Il est curieux de voir Montesquieu prédire avec cette sûreté de coup d'œil, et signaler un demi-siècle à l'avance trois faits politiques d'ordre divers, mais tous trois d'une importance capitale : l'envahissement de la centralisation en France, la prépondérance maritime de l'Angleterre et la décadence politique de l'Espagne, condamnée dès lors à perdre ses colonies

---

A MADAME ....[1]

[1728.]

Je vous présente, Madame, mes très-humbles respects et

1. Cette lettre provient de la fameuse collection Renouard. Elle a été publiée pour la première fois dans le *Cabinet historique*, publication mensuelle riche en documents inédits et curieux, dirigée par M. Louis Pâris. — On ne sait à qui cette lettre est adressée. Elle offre avec les lettres que nous empruntons aux *Œuvres complètes* de notre auteur une notable différence d'orthographe qui s'explique par deux raisons : la première, c'est que Montesquieu dictait souvent ses lettres tandis que celle-ci est autographe; la seconde, c'est qu'elle a été littéralement reproduite d'après l'original, tandis que la correspondance imprimée au siècle dernier a été très-certainement amendée par les éditeurs, qui se seront crus obligés de faire disparaître comme des taches les incorrections et les négligences du texte authentique.

je vous demande la continuation de ma fortune, c'est-à-dire de votre amitié et de vos bontés.

C'est une belle ville que Florance, on n'y parle du prince ny en blanc ny en noir; les ministres vont à pied, et quand il pleut, ils ont un parapluie bien ciré : il n'y a que les dames qui ont un beau carosse parce que tout honneur leur est dû. Nous nous retirons le soir, avec une petite lanterne grande comme la main, où nous metons un petit bout de bougie : le matin, je prends mon chapeau de paille dont ce couvre ma teste et je me sers de mon castor d'Angleterre lorsque je sors. Nous allons dans les maisons où nous trouvons deux lampes d'argent sur la table, et tout autour des dames très-jolies, très-guayes et qui ont beaucoup d'esprit. Ce sont des palais superbes où il y a pour quarante ou cinquante mille scudi[1] de tableaux et de statues. *Un soir qu'il pleuvoit, je me retirois avec mon parapluie et ma petite lanterne : Messieurs, dis-je, voilà comme se retiroit le grand Cosme, quand il venoit de chez sa voisine*[2]. Il y a ici bien de la politesse, de l'esprit et même du sçavoir : les mœurs y sont simples, *et non pas les esprits*. On a peine à distinguer un home d'un autre qui a cinquante mille livres de rente de plus : une perruque mal mise ne met personne mal avec le public, on fait grâce des petits ridicules, et on est punis que des grands. Tout le monde vit dans l'aisance : comme le nécessaire est peu de chose, le superflu est beaucoup; cela met dans la maison une paix et une joye continuelle, au lieu que la notre est toujours troublée par l'importunité de nos créanciers. Les fames y sont aussi libres qu'en France, mais il ne paroit pas qu'elles le soient tant, et elles n'ont point acquis cet air de mépris pour leur estat qui n'est bon à rien. Du reste on ne peut lever les yeux sans voir quelque chef-d'œuvre de peinture, sculpture, architecture : il y a eu icy en même temps de grands ou-

1. Écus romains. — 2. Les mots en italique sont légèrement biffés dans l'original.

vriers, et des princes qui aimoient les arts. On voit partout le grand goût de Michel-Ange naître peu à peu dans ceux qui l'ont précédé, et se soutenir dans ceux qui l'ont suivi; la galerie du Grand-Duc est non-seulement une belle chose, mais une chose unique. Depuis un mois j'y vais tous les matins et je n'en ai encore vu qu'une partie; là, et au palais Pitti, est un amas immense de tableaux des plus grands maîtres et de statues antiques et modernes, et dans cette quantité il n'y a rien que d'exquis : il y a une chambre qui contient tous les portraits des peintres qui ont quelque reputation, faits par eux-mêmes. Outre le plaisir de voir une chose qui ne se trouve que là, on a encore celui de comparer les manières; depuis que je suis en Italie j'ai ouvert les yeux sur des arts dont je n'avois absolument aucune idée. A mesure que les goûts dominants commencent à s'affaiblir, on se dédommage par un grand nombre de petits goûts : c'est un échange qu'on fait malgré soi : il ne faut pas examiner si on y perd ou si on y gagne. Je vous ai ennuyée, Madame, en vous parlant de Florance. Nous nous imaginons que les choses qui nous frapent doivent fraper tout le monde de mesme. Je vous demande toujours la permission de vous estre attaché tendrement et respectueusement le reste de ma vie.

MONTESQUIEU.

A Florence, ce 26 octobre 1728.

Agréez que je salue icy très-humblement monsieur et madame de Saint-Aulaire, et les mardi et les mercredi.

J'ay oublié de vous dire que j'ay esté huit jours à Gênes et je m'y suis ennuyé à la mort : c'est la Narbonne de l'Italie. Il n'y a rien à y voir qu'un très-mauvais port, des maisons bâties de marbre, parce que la pierre est trop chère, et des juifs qui vont à la messe. J'ai rapporté la moitié de mes lettres de recommandations sans avoir voulu

les rendre[1]. — Je croy que vous avés esté bien touchée de la mort de monsieur d'Armenonville. J'ay l'honneur d'écrire par ce courier à monsieur de Morville.

AU PÈRE CÉRATI[2].

.... Enfin Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent[3], et les rênes du pontificat ne sont plus tenues par ces viles mains. Tous ces faquins, Sainte-Marie à leur tête, sont retournés dans les chaumières où ils sont nés, entretenir leurs parents de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui que son argent et sa goutte. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé afin que la prophétie s'accom-

1. Il y a parmi les poésies que les éditeurs modernes ont jointes aux *OEuvres complètes* de Montesquieu, une petite pièce de sept stances, en forme de chanson, qui a pour titre : *Adieu à Gênes*, et qui est datée de la même année que cette lettre (1728). Cette boutade satirique sans prétention, et dont la valeur littéraire est du reste au-dessous du médiocre, nous fait comprendre tous les griefs de l'illustre voyageur contre une ville adonnée alors tout entière au négoce, et qui ne pouvait inspirer à un esprit tel que le sien qu'ennui et dégoût. Montesquieu nous paraît toutefois bien dédaigneux pour ces superbes palais qui font aujourd'hui de Gênes une des étapes obligées du touriste. — 2. L'abbé, plus tard le *monsignor* Gaspard Cérati, né à Parme en 1690, mort à Florence en 1769. Montesquieu l'avait connu en Italie chez le cardinal de Polignac, alors ambassadeur de France à Rome. — 3. Nicolas Coscia, cardinal et archevêque de Bénévent. Il avait été le domestique et le confident du pape Benoît XIII, qui le laissa jouir sous son règne d'un crédit dont il abusa de la manière la plus scandaleuse. A la mort de son prédécesseur (21 février 1730), Clément XII fit enfermer le favori au château Saint-Ange après l'avoir contraint à restituer ce qu'il avait pris. Coscia, mis en liberté sous le pontificat de Benoît XIV, mourut à Naples en 1755.

plisse sur Bénévent. *Vox in Rama audita est; Rachel plorans filios suos noluit consolari, quia non sunt*[1].

Donnez-nous un pape, qui ait un glaive comme saint Paul, non pas un rosaire comme Dominique, ou une besace comme saint François. Sortez de votre léthargie : « Exoriare aliquis[2]. » N'avez-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de saint Pierre, avec le dos rompu et pleine de vermoulure? Voulez-vous qu'on regarde votre coffre, où sont tant de richesses spirituelles, comme une boîte d'orviétan ou de mithridate? En vérité, vous faites un bel usage de votre infaillibilité; vous vous en servez pour prouver que le livre de Quesnel[3] ne vaut rien, et vous ne vous en servez pas pour décider que les prétentions de l'empereur sur Parme et Plaisance sont mauvaises. Votre triple couronne ressemble à cette couronne de laurier que mettoit César pour empêcher qu'on ne vît qu'il étoit chauve. Mes adorations à M. le cardinal de Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, membre de la Société Royale de Londres. On y parla d'une lettre de M. Thomas Disham à son frère, qui demandoit le sentiment de la société sur les découvertes astronomiques de M. Bianchini. Embrassez, s'il vous plaît, de ma part, l'abbé, le cher abbé Nicolini[4]. Je vous salue, cher père, de tout mon cœur.

De Londres, le 1er mars 1730.

1. Matth., II, 18. Traduction littérale : « Une voix a été entendue dans Rama; Rachel pleurant ses fils n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils n'étaient plus. » — 2. « Que quelqu'un surgisse! » *Virg. OEneide*, IV, 625. — 3. Pasquier Quesnel, né en 1634, mort en 1719. Son livre, *les Réflexions morales*, fut une occasion de discorde pour l'Église de France et donna naissance à la bulle *Unigenitus* qui, fulminée dans le but de tout pacifier, faillit bouleverser le royaume. — 4. Un des plus illustres amis de Montesquieu, qui l'avait connu à Florence. L'abbé Nicolini avait voyagé en pays étranger et s'y était lié avec les hommes les plus éminents.

A M. L'ABBÉ MARQUIS NICOLINI [1], A FLORENCE.

J'ai reçu, cher et illustre abbé, avec une véritable joie la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes qu'on n'oublie point, et qui frappez une cervelle de votre souvenir. Mon cœur, mon esprit, sont tout à vous, mon cher abbé.

Vous m'apprenez deux choses bien agréables : l'une que nous verrons monseigneur Cérati [2] en France ; l'autre, que Mme la marquise Ferroni [3] se souvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un et de l'autre cette amitié que je voudrois tant mériter. Une des choses dont je prétends me vanter, c'est que moi, habitant d'au delà des Alpes, aie été aussi enchanté d'elle que vous tous.

Je suis à Bordeaux depuis un mois, et j'y dois rester trois ou quatre mois encore. Je serois inconsolable si cela me faisoit perdre le plaisir de voir le cher Cérati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vînt me voir à Bordeaux. Il verroit son ami : mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris et les provinces éloignées qui soient quelque chose, parce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du carré au lieu de faire la diagonale et verroit les belles provinces qui sont voisines de l'Océan, et celles qui le sont de la Méditerranée.

Que dites-vous des Anglois ? Voyez comme ils couvrent toutes les mers ? C'est une grande baleine ; *Et latum sub pectore possidet æquor* [4]. La reine d'Espagne a appris à l'Eu-

1. Voyez la note 4 de la page précédente. — 2. Voyez plus haut la note 2 de la page 48. — 3. Cette dame, renommée par son esprit et sa beauté, recevait chez elle la meilleure société de Florence, et Montesquieu y était très-assidu pendant son séjour dans cette ville. — 4. Ovid., *Métamorphoses*, IV, 689. Traduction littérale : « Elle couvre de son corps une vaste étendue de mer. »

rope un grand secret; c'est que les Indes, qu'on croyoit attachées à l'Espagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil. Adieu, mon cher et illustre abbé; accordez-moi les sentiments que j'ai pour vous. Je suis avec toute sorte de respect, etc.

De Bordeaux le 6 mars 1740.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES[1].

1709-1777.

La correspondance que le président de Brosses entretint pendant son voyage en Italie avec ses amis de Bourgogne, est aujourd'hui le meilleur titre littéraire du laborieux auteur de tant de gros ouvrages d'érudition qui lui valurent, de son vivant, l'estime des lettrés de l'Europe entière. On ne sait presque plus rien de ses traités et de ses mémoires, ni même de ce Salluste monumental (3 vol. in-4°), l'œuvre de toute sa vie, sur lequel il comptait asseoir solidement sa renommée. Mais, tant qu'il y aura une langue française, on relira avec charme et profit les *Lettres familières*, *écrites d'Italie à quelques amis*, *en* 1739 *et* 1740.

Ces confidences d'un voyageur, qui, rentré le soir à l'auberge, écrit au hasard de la plume les impressions de la journée, ne sont rien moins en réalité

1. Voyez *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis*, éd. H. Babou, 2 vol. in-12. C'est la seule édition où soient rétablis de curieux passages que les scrupules outrés des premiers éditeurs leur ont fait supprimer. — Voyez aussi *Correspondance inédite de Voltaire avec Frédéric II, le président de Brosses et autres personnages*, publiée par Th. Foisset. Paris, 1836, in-8°. — Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

qu'une galerie de tableaux animés et fidèles, où revit pour nous l'Italie du dix-huitième siècle, sous son double aspect, éternel et transitoire. Elle est là tout entière avec ses chefs-d'œuvre qui ne sont qu'à elle, et ses mœurs changeantes qui subissaient alors la contagion du goût français.

De Brosses est un des types les plus parfaits du voyageur écrivain. Il a ce don d'observation où la curiosité toujours en éveil n'exclut pas l'enthousiasme, mais un enthousiasme à bon escient, pur de tout engouement de routine et de commande. Il a aussi le don d'un style qui se plie sans effort à la variété des sujets. Aussi le lecteur n'a-t-il qu'à le suivre, certain d'être toujours intéressé ou amusé. Quand il fait trêve à l'étude et à la description des chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture antiques ou de la peinture moderne, c'est pour s'occuper de détails moins imposants, mais qui ont leur prix. « *Les chiffonneries* me délectent », dit-il quelque part; il n'a pas besoin d'ajouter que les monuments le ravissent; personne, à cette date, n'avait parlé encore avec une admiration plus profonde et plus intelligente des majestueux débris de Rome païenne, et les pages où il décrit le Panthéon, le Colisée et le Forum, offrent un piquant contraste avec la peinture non moins fidèle, mais d'un ton bien différent, qu'il nous a donnée du Conclave de 1740.

De Brosses est, par l'indépendance comme par la vivacité de l'esprit, un homme de son temps. Il en a toutes les qualités, il en a aussi quelques-uns des défauts. Ses jugements, en art, ont été bien réformés par la critique moderne. Au rebours de ses doctes compagnons de voyage, les frères de Sainte-Palaye, il ne

comprend rien au style gothique; il méconnaît également la part de gloire dûe à ces premiers maîtres de génie, qui préparèrent la magnifique époque de la Renaissance. Son faible pour certaines beautés lui en fait perdre de vue d'autres qui sont d'un ordre supérieur. Il ne craint pas d'établir un parallèle entre le Corrége et Raphaël, et il semble préférer le premier au second; Dante, dont il reconnaît d'ailleurs le sublime génie, lui inspire une sorte d'horreur, l'Arioste est son poëte de prédilection, ainsi qu'il convient du reste à un spirituel français du dix-huitième siècle et à un contemporain de Voltaire. Mais n'est-ce pas faire au plus aimable des voyageurs une querelle de pédant que de lui reprocher de s'abandonner avec ingénuité aux sympathies et aux antipathies de sa nature?

La meilleure preuve à donner en somme de l'étendue, de la pénétration et de la justesse de son esprit, c'est que la plupart de ses jugements sur des points capitaux subsistent en dépit de la révolution radicale qui s'est accomplie depuis un demi-siècle dans l'étude des beaux-arts. Il a même, çà et là, chose bien rare dans cette première partie du dix-huitième siècle, un regard pour la nature; sa visite aux îles Borromées, son ascension au Vésuve lui fournissent l'occasion de descriptions pleines de fraîcheur et de vérité.

Mais le principal attrait de cette correspondance, c'est un naturel exquis. Nulle part il n'y a trace de déclamation ni de recherche. Chez les voyageurs, célèbres à divers titres, qui nous ont dépeint l'Italie, chez Chateaubriand ou Stendhal, par exemple, on ne trouve guère que l'écrivain; chez le président de Brosses, l'homme se montre à chaque ligne, et cet homme est aussi simple qu'aimable, aussi sincère que spirituel. Il

n'y a pas jusqu'à la veine gauloise qui, chez lui, n'agrée par le charme de l'ingénuité. S'il pousse parfois la gaillardise jusqu'à telle confidence dont s'effarouchait peu la pudeur des lecteurs de ce temps-là, il y met du moins cette saveur de terroir qui décèle un compatriote de La Monnoye et de Piron.

La physionomie morale que nous lui attribuons après une lecture attentive de ses lettres, s'accorde parfaitement avec le portrait que Diderot nous a laissé au physique du président De Brosses, qu'il avait particulièrement connu : on se représente aisément « cette petite tête gaie, ironique et satyresque. » Au point de vue littéraire, de Brosses pourrait être placé, dans une galerie du dix-huitième siècle, en regard de Montesquieu. Il n'a sans doute ni la majesté ni l'ampleur du génie ; ses plus estimables travaux d'érudition restent loin de l'*Esprit des lois ;* mais les deux magistrats auteurs ont en commun une certaine sorte de verve et de belle humeur ; à quelques égards, les *Lettres familières* soutiendraient sans trop de désavantage le parallèle avec les *Lettres persanes.*

Le choix de citations à faire dans cette correspondance présentait des difficultés particulières. Nous ne pouvions songer à donner *in extenso* une seule de ces cinquante-quatre copieuses lettres qui n'ont guère moins de vingt-cinq pages en moyenne : il était nécessaire d'éliminer avant tout les bavardages de l'amitié qui s'y mêlent aux études du savant et aux récits du voyageur. Nous avons dû nous résigner à user d'un mode de citations qui nous répugne, mais qui nous a paru être ici vraiment indispensable : nous ne donnons que des fragments étendus, mais où nous nous sommes efforcé de conserver l'intérêt du récit.

Nous joignons à cette importante citation quelques curieux passages empruntés à la correspondance du Président avec Voltaire, et qui font connaître sous d'autres aspects l'esprit et le caractère de l'un des hommes dont la magistrature et les lettres ont eu le plus à s'honorer au dix-huitième siècle.

A M. L'ABBÉ CORTOIS DE QUINCEY[1].

[6 ou 7 février 1740[2].]

. . . .

Je viens de voir au palais pontifical une triste image des grandeurs humaines ; tous les appartements étoient ouverts et désertés, je les ai traversés sans y trouver un chat, jusqu'à la chambre du Pape[3], dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit, et gardé par quatre jésuites de la pénitencerie, qui récitoient des prières ou en faisoient semblant. Le cardinal Camerlingue[4] étoit venu sur les neuf heures

1. Un des meilleurs amis du président, qui lui adresse celles de ses lettres ayant trait à la situation de l'Église en Italie. — 2. Cette lettre ne porte pas de millésime, mais la mort du pape Clément XII, qui en fait le sujet, nous en donne très-approximativement la date. — 3. Laurent Corsini, pape sous le nom de Clément XII, né en 1684, promu au trône pontifical en 1730, mort le 6 février 1740. Il avait aboli les impôts les plus exorbitants et châtié les ministres prévaricateurs de son prédécesseur Benoît XIII. Le peuple romain, reconnaissant, lui éleva, après sa mort, une statue de bronze qui fut placée dans le Capitole. — 4. Annibal Albani, neveu du pape Clément XI, dont le président, dans une précédente lettre, fait cet éloge ambigu : « Grand génie dans les affaires, inépuisable en ressources dans les intrigues, la première tête du Collége et le plus méchant homme de Rome. »

faire sa fonction ; il a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, en l'appelant par son nom : *Lorenzo Corsini*; et, voyant qu'il ne répondoit pas, il a dit : *Voilà ce qui fait que votre fille est muette*; et lui ayant ôté du doigt l'anneau du Pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. Il y a apparence que tout le monde l'a suivi lorsqu'il est sorti. Aussitôt après, comme le corps du Pape doit rester longtemps exposé en public, on est venu lui raser le visage, et mettre un peu de rouge aux joues, pour adoucir cette pâleur de la mort. Je vous assure qu'en cet état, il a meilleure mine que je ne lui ai jamais vu durant sa maladie. Il a naturellement les traits assez réguliers, c'étoit un fort beau vieillard : son corps doit être embaumé ce soir. Incontinent on va s'occuper de beaucoup de choses qui mettront la ville en mouvement : les obsèques, le catafalque, les préparatifs du conclave. Le Camerlingue commande souverainement durant la vacance. Il a le droit, pendant quelques jours, de faire frapper la monnaie en son nom et à son profit. Il vient d'envoyer dire au directeur de la monnaie que, si dans l'espace des trois jours suivants il n'en avoit pas fabriqué pour une certaine somme fort considérable, il le feroit pendre. Le directeur n'aura garde d'y manquer; ce terrible Camerlingue est homme de parole. On m'avoit annoncé que, régulièrement, le jour de la mort du Pape, la populace du Trastevere venoit faire une sédition dans la place d'Espagne. Je m'attendois à voir, sous mes fenêtres, le spectacle d'une émeute populaire; inutilement m'y suis-je mis, il n'est rien arrivé....

Si la cérémonie de l'exaltation du nouveau Pape ne vaut pas mieux que les obsèques du défunt, ce n'est pas la peine d'attendre la fin du conclave, qui m'a la mine de durer plus que de raison. Les manœuvres du conclave seroient à la vérité un objet plus digne de curiosité, s'il n'étoit réservé seulement à ceux qui sont dans l'intérieur d'en avoir au juste la pratique; ils achètent si cher cette connoissance de leur prison, que je n'ai garde de leur en envier le spectacle à

pareil prix. Je suis allé chez le duc de Saint-Aignan[1] voir passer ces obsèques, qui ne sont que la translation du corps à Saint-Pierre. Il étoit porté sur une litière découverte, de velours cramoisi brodé d'or, entouré de la garde Suisse en hallebardes, précédé de chevau-légers, et de quelques autres troupes, des trompettes et de plusieurs pièces de canon posées à l'envers sur leurs affûts roulants; le tout accompagné de plusieurs estafiers et d'une considérable illumination : c'étoit à huit heures du soir. J'ai cru d'abord que c'étoit quelque général d'armée, tué dans une bataille, que l'on rapportoit dans son camp. Au diable si j'y ai vu apparence du clergé, que quelques prêtres de la pénitencerie en longs manteaux noirs. Le catafalque élevé à Saint-Pierre est magnifique et d'un grand goût, orné d'architecture, de statues feintes et de médaillons, d'inscriptions et de tableaux, représentant les principales actions du pontificat et les monuments élevés par le Pape. On n'y a pas oublié le port d'Ancône et la construction d'un beau lazaret au milieu de la mer. Il est étonnant qu'on ait pu, avec tant de promptitude, élever un catafalque qu'on pourroit appeler un édifice. Aussi c'est un plaisir que de travailler aux décorations de cette espèce à Saint-Pierre; on a du large et de l'exhaussement tant que l'on veut. Le corps doit rester exposé jusqu'au neuvième jour, auquel le sacré collége et les chanoines de Saint-Pierre feront un enterrement préliminaire, c'est-à-dire que l'on expose le corps dans un trou carré de muraille, où il reste jusqu'au jour de l'anniversaire de sa mort. Alors la famille du défunt lui fera faire, à ses propres frais, une superbe pompe funèbre, pour le transporter dans le mausolée, et dans la superbe chapelle qu'il a fait construire pour sa sépulture à Saint-Jean de Latran. On le mettra *in pace* dans cet admirable tombeau de porphyre d'Agrippa, qui étoit ci-devant sous le portique du Panthéon.

1. Ambassadeur de la France, à cette date, près du Saint-Siége

Le sacré consistoire s'assemble tous les jours depuis la mort du Pape. Les cardinaux se regardent tous comme autant de princes régnants, possédant la souveraineté par indivis. Depuis que le siége est vacant, nous ne nous mettons plus à côté du cardinal de Tencin[1], dans son carrosse; il est seul dans le fond, comme représentant une portion de monarque. Tous ceux qui l'accompagnent sont sur le devant ou aux portières.

C'est un plaisir de voir toute la ville en course et en mouvement pour la construction du conclave. Vous savez qu'on le bâtit dans l'intérieur du Vatican; pour vous le dire, en un mot, on bâtit une ville dans une maison, et de petites maisons dans de grandes chambres, d'où vous devez conclure que c'est la ville de l'univers la moins logeable et la plus étouffée. D'abord les maçons se sont mis à murer en briques toutes les portes extérieures du palais, les portiques des loges ou galeries hautes, et toutes les fenêtres où l'on n'a laissé de libres que deux ou trois carreaux de vitre au-dessus de chacune, pour faire entrer dans l'intérieur un peu de crépuscule. Les appartements étant très-vastes et fort élevés, on peut y pratiquer au dedans des cabanes en planches avec des entre-sols au-dessus, en laissant tout le long des chambres un corridor libre pour le passage. On ne se sert pas des pièces où sont les plus belles peintures, de peur de les gâter. Le grand péristyle d'en haut, au-dessus du portail de Saint-Pierre, forme une spacieuse galerie, où il y a de quoi bâtir des cellules des deux côtés, en laissant un corridor au milieu. Ce péristyle seul contient dix-sept logements, et les plus commodes; toute la construction de ceci doit être faite dans l'espace de douze jours; il n'y a pour faire entrer les ouvriers, les échafauds, les bois, les

1. Pierre Guérin de Tencin, prélat français, né en 1680, mort en 1758. Il avait été « déclaré » un an avant la mort de Clément XII (1739), et vint assister au conclave, où il avait le « secret » de la cour de la France, quoiqu'il fût le dernier en date des cardinaux de sa nation.

meubles, les ustensiles et tout, qu'une petite porte étroite et haute ou fenêtre à balcon, à laquelle on monte de la rue par un petit escalier fait exprès. Jugez quel tumulte et quel embarras pour construire de la sorte, à la fois, soixante-dix maisons dans un appartement! L'artisan de Rome, tout habitué qu'il est à la paresse dans le cours ordinaire de sa vie, en sort avec une activité sans égale, dès que l'occasion se trouve aussi nécessaire que pressée. Je voudrois que vous vissiez dans ce palais les ouvriers, les valets des cardinaux et le nombre infini de badauds regardant, aller, venir, s'agiter, travailler à toutes sortes d'ouvrages à la fois, donner des coups et en recevoir, entrer et sortir de la même porte par une fluctuation continuelle; c'est une vraie fourmilière, une ruche d'abeilles. Les ouvriers, sans s'égosiller à dire gare, ni s'arrêter un moment pour la foule. laissènt le soin aux longs soliveaux qu'ils portent de se faire faire place en avant le long de ces étroits corridors.

Chaque logement est à peu près composé d'une cellule où est le lit du cardinal, d'une autre petite pièce à côté, d'un bout de cabinet, avec un escalier montant à l'entresol, où l'on ménage deux petites pièces pour des domestiques : quand l'espace se trouve favorable, on a un peu plus. Ceux qui sont dans la grande loge au-dessus du portail, c'est-à-dire dans le péristyle dont je vous parlois, ont l'avantage d'avoir vis-à-vis d'eux, de l'autre côté du corridor, tout un rang de cabanes le long des fenêtres, dont ils font des cabinets d'étude ou d'assemblée. Quand il se trouve dans le fond des appartements, de petites pièces sans issue, ou trop peu spacieuses, soit pour y bâtir, soit pour y pratiquer des corridors déserts, on les laisse en entier telles qu'elles sont, en y mettant seulement la cellule de planches où doit coucher le cardinal, car la règle invariable est d'avoir son lit dans la cellule : ces logements sont les meilleurs de tous. Le fripon de Coscia[1] en a un de cette espèce,

1. Ancien ministre du pape Benoît XIII, qui, condamné pour

composé d'une belle chambre et de deux jolis cabinets. Après lui, c'est le cardinal de Rohan[1] qui a le mieux rencontré. Les logements se tirent au sort. Le cardinal de Fleury[2] est gîté on ne peut pas plus mal, tout au bout d'un appartement désert et perdu; pour le coup il ne s'en soucie guère. Mais j'attends à son gîte le cardinal d'Auvergne[3], qui est aussi très-mal tombé, lui qui aime tant ses commodités. Notre cardinal de Tencin est au milieu du péristyle, justement vis-à-vis d'un grand balcon, au-dessus de la principale porte de Saint-Pierre; de sorte que l'enfoncement de ce balcon muré sert d'arrière-cabinet passablement spacieux à son cabinet d'étude; mais aussi il sera pillé et mis en pièces quand le nouveau Pape viendra se mettre sur ce balcon et donner sa bénédiction au peuple assemblé dans la place Saint-Pierre. Il a aussi un peu étendu ses coudes aux dépens de son voisin Molta[4], qui ne vient point au conclave; si bien qu'il n'est pas mal à l'aise. Passionei[5], Aquaviva[6] et l'Infant

ses malversations à une détention perpétuelle sous Clément XII, sortit de prison pour entrer au conclave. Voyez plus haut la note 3 de la p. 48. — 1. Pour caractériser chacun des cardinaux dont les noms suivent, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter la brève appréciation que de Brosses donne ailleurs sur chacun d'eux. Voici ce qu'il dit du cardinal de Rohan: « Magnifique ici comme en France, l'air noble, les manières d'un grand seigneur; cependant peu estimé et peu accrédité. » — 2. « Français, ministre d'État, considéré au dernier point, surtout depuis la dernière guerre et la paix de Vienne, regardé comme l'oracle de l'Europe: *Major è longinquo reverentia.* » — 3. « De Bouillon, comme on l'appelle ici; c'est le cardinal d'Auvergne, ce mot dit tout. Les Romains ne le connaissent point. » — 4. « Portugais peu connu à Rome. » — 5. « De Fossombrone, nonce en Suisse et à Vienne, grand partisan du génie allemand, secrétaire des Brefs, rond et uni dans ses manières, d'une extrême liberté de langue, contant beaucoup et avec esprit, méprisant souverainement la morgue cardinalique, peu estimé de plusieurs de ses confrères, à qui il le rend au double. Quelques-uns l'accusent de cacher un esprit double sous l'extérieur d'une franchise excessive; affecte beaucoup la réputation d'hommes de lettres. » — 6. « Acquaviva d'Aragon, arche-

d'Espagne[1] sont aussi dans le péristyle. Vous entendez que, soit qu'un cardinal vienne au conclave ou non, il faut toujours qu'il fasse les frais de la construction, qui ne vont pas à moins de cinq ou six mille francs; car Dieu sait comme les ouvriers se font payer cher dans ce cas de nécessité

Chaque cabane de planches est partout uniformément revêtue en dehors de serge violette, si c'est une créature de feu Clément XII; verte, si c'est un cardinal de l'ancien collége; en dedans, on la meuble comme on veut. Vous croyez bien qu'on n'y cherche pas beaucoup de façon. Celle de l'Infant, qui reste inhabitée, est bien plus magnifique que les autres, en damas, trumeaux et tables de marbre, avec des vitraux de glace, les plus grands qu'il a été possible de les faire, pour laisser la parure de l'intérieur à découvert; on diroit le café du conclave. Les autres ont dans chaque pièce une petite fenêtre carrée qui tire un peu de jour des corridors ténébreux. On est là pressé comme des harengs en caque, sans air, sans lumière, avec de la bougie en plein midi, perdu d'infection, dévoré de puces et de punaises. Ce sera un joli séjour si ces messieurs n'expédient pas leur besogne avant que les chaleurs arrivent; aussi compte-t-on qu'il en meurt d'ordinaire trois ou quatre par conclave.

Le Camerlingue, en sa qualité de chef de la chambre apostolique, a droit de commander dans le conclave et d'y faire observer la police. Le cardinal Annibal Albani, revêtu de cette charge, s'en acquitte d'une manière hautaine et sévère. Il fait sa ronde tous les soirs pour reconnoître si tout est en repos et en bon ordre. La nuit, il a des émissaires en sentinelle pour empêcher les visites nocturnes,

vêque de Montréal, protecteur d'Espagne et de Naples, le plus grand seigneur de Rome et le plus magnifique : figure noble et un peu épaisse, l'esprit comme la figure, puissant par sa faction, considéré, accrédité, passe pour homme de bien.... » —

1. « Le cardinal Infant, archevêque de Tolède, fils du roi d'Espagne. »

favorables aux brigues secrètes; mais on trouve le moyen de rôder à la faveur de l'obscurité. Quand un cardinal ne veut pas être interrompu dans sa cellule, il croise en dehors certains bâtons au devant de sa porte; ce qui est un signe qu'il dort, ou qu'il ne veut pas être chez lui.

Quelque ennuyeuse et incommode que soit la vie que l'on mène en cette odieuse prison, peut-être le temps s'y écoule-t-il fort vite, tant il y a de menées, d'intrigues et d'occupations. Soir et matin les cardinaux s'assemblent à la chapelle Sixtine pour procéder à l'élection. Ils se rangent dans les stalles, chacun ayant devant soi un catalogue du Sacré Collége pour marquer, à mesure qu'on ouvre le scrutin, le nombre des suffrages donnés à chacun. Trois cardinaux pris dans chaque ordre, Évêque, Prêtre et Diacre, sont nommés chaque jour, pour présider au scrutin, l'ouvrir et proclamer les élus. Chaque cardinal, après avoir été faire serment sur l'autel, qu'il procède sans brigues, intérêt ni vue humaine, mais dans sa conscience, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Église (formulaire qui se répète à chaque fois), va poser son bulletin de suffrage, en présence de trois inspecteurs, dans un calice, sur une petite table au milieu de la chapelle. Les bulletins contenant les noms de celui qui nomme, de celui qui est nommé, et de plus une certaine devise particulière, prise de quelque passage de l'Écriture, sont fermés à plusieurs plis et cachetés à chaque pli. On commence à les ouvrir par le bas, de sorte que l'on ne voit d'abord que celui qui est élu. On compte soigneusement les bulletins avant que de rien ouvrir. Si le nombre ne se trouve pas égal à celui des cardinaux présents, on brûle le scrutin sans rien voir, et l'on recommence; si l'un des cardinaux n'a pas le nombre suffisant pour être élu, savoir les deux tiers des suffrages, on brûle le scrutin sans décacheter plus avant, pour que les nominateurs restent inconnus; si le nombre étoit suffisant, il faudroit décacheter les autres plis pour vérifier les nominateurs et les devises, dont chacun, sans doute, retient

copie. Mais, comme on ne finiroit jamais si l'on s'en tenoit au scrutin, après y avoir procédé, on vient à l'*accessit*; c'est l'adhésion à l'élection d'un cardinal déjà porté au scrutin; et, si les deux ensemble font le nombre de voix suffisant, l'élection est canonique; chaque cardinal s'approche de l'autel et dit : *J'accède à ceux qui ont donné leur suffrage à un tel.* Alors, si le nombre est bon, on vérifie les nominateurs du scrutin pour voir s'ils sont différents des *accessit*, de peur qu'une même voix dans l'un et dans l'autre ne soit comptée pour deux. A l'*accessit*, on est maître de n'accéder à personne : *accedo nemini;* cela est fréquent, et c'est même le cardinal *Nemini* qui a souvent le plus de voix. D'autres fois on renverse subitement, à cette seconde cérémonie, tout ce qui avoit été fait à la première; c'est à l'*accessit* aussi que se font les plus fins coups de politique. Quelquefois, par exemple, quand la partie est liée pour quelqu'un, le chef de la faction met en réserve pour l'*accessit* tous les bons suffrages certains, et charge tous ceux que l'on croit douteux de se jeter au scrutin, afin de reconnoître d'avance, par le nombre, si ceux dont il soupçonne la fidélité, ont procédé de bonne foi dans l'exécution de leur promesse, et de ne lever ensuite le masque qu'à jeu sûr. Il y a d'autres manières d'élire, par *acclamation*, par *inspiration*, par *adoration*, quand on se voit assez fort pour le déclarer hautement tout d'un coup, dans l'espérance que le petit nombre, intimidé par la crainte, se laissera entraîner au torrent; car personne n'est curieux d'avoir refusé son suffrage au souverain qui vient d'être élu; mais, pour user de ces dernières méthodes, il faut qu'un chef de parti sache bien prendre son moment décisif, ou qu'il voie régner un instant d'enthousiasme. Par *adoration*, un cardinal se prosterne aux pieds d'un autre, et l'adore tout à coup comme Vicaire de Jésus-Christ. C'est ainsi que fut élu le cardinal des Ursins, autrement Benoît XIII[1]. Ces manières tumul-

1. Né en 1649, promu à la tiare en 1724, mort en 1730.

tueuses étant terribles lorsqu'elles manquent leur coup, ne s'emploient que rarement. Dans l'usage ordinaire, le Pape se nomme dans un scrutin unanime prévu d'avance; ces gens-ci connoissent si bien quand une partie est liée de façon à ne pouvoir manquer de réussir, qu'alors les contradicteurs se taisent, et que toute opposition cesse. Je crois que depuis Pamfili, pour qui les Barberini achetèrent en secret le consentement de l'ambassadeur de France, qui le devoit exclure, il n'y a pas eu diversité de suffrages le jour de l'élection; aussi l'artifice consiste-t-il à tendre des piéges aux contradicteurs pour les intimider, en leur faisant croire que le coup est certain; mais il est rare qu'ils en soient les dupes : au reste, ils sortent presque toujours de leurs menées d'une tout autre manière qu'ils ne s'y étoient attendus. J'ai ouï dire au cardinal Alexandre Albani, qu'il y avait si loin du dessein de leurs batteries à l'effet qui en résultoit, qu'il étoit tenté de croire que réellement le Saint-Esprit se servoit de toutes ces machines pour les faire arriver à ses vues. Il seroit plus simple de dire qu'étant bien plus facile de renverser que d'édifier, quand les factions sont venues à bout de ruiner sans ressources leurs batteries réciproques, elles se voient contraintes à les abandonner; il faut donc se rejeter ailleurs, et en sortir par quelque autre porte. Alors tel à qui l'on ne songeoit pas d'abord, se voit accepté par la crainte qu'on a d'un autre [1]....

Le même soir on acheva de murer le conclave. Il n'y reste, pour communiquer au dehors, que des roues ou tours en façon de parloir de religieuses; ils sont à la garde des Auditeurs de Rote (c'est de là que ceux-ci tirent leur nom), du clergé et des Conservateurs du peuple romain. Les suisses montent la garde au dehors du Vatican; le prince Savelle a la charge de maréchal des conclaves; les cardinaux vont recevoir aux tours les visites extérieures qu'on leur fait en présence des assistants de la Rote; mais

1. Nous retranchons ici trois pages remplies du détail des prétentions des divers candidats à la tiare.

la première chose que fait un cardinal dès qu'il est prisonnier, c'est de se mettre, lui et ses domestiques, à gratter, durant l'obscurité, les murs fraîchement maçonnés, dans le voisinage de sa cellule, jusqu'à ce qu'ils aient fait un petit trou pour se donner, quand ils peuvent, un peu d'air et de clarté, mais surtout pour pendre par là, pendant la nuit, des ficelles semblables aux tirelires des pauvres prisonniers, par où les avis vont et viennent du dedans au dehors. Chaque cardinal a pour domestiques conclavistes un sacristain, un *scalco*, un valet de chambre. Dans les règles ils n'en doivent avoir que deux; on en permet trois ou quatre aux étrangers et à ceux qui sont vieux et incommodés. Il y a un certain nombre de facchini[1] et d'ouvriers pour la grosse besogne du plus bas service. Malgré cela, il n'y a pas un plus triste métier que celui de conclaviste; on peut dire que c'est un véritable métier de valet. Cependant il est fort recherché pour les utilités qui en résultent. Vous voyez qu'en France les abbés de la plus grande distinction s'empressent de l'être, tant par curiosité que parce que les conclavistes obtiennent gratis les bulles des bénéfices dont ils peuvent être pourvus à l'avenir.

Les cardinaux font venir de chez eux leur dîner en grande pompe et cérémonie. Tous les carrosses marchent gravement à grand attelage in fiocchi[2]; ils sont remplis de surtouts bien parés, entourés d'estafiers, précédés de mullières, ayant à leur tête un *scalco*, maître d'hôtel ou écuyer tranchant, comme il vous plaira de l'appeler. Ce n'est quelquefois qu'un pauvre poulet maigre qui marche en si grand cortége. Ceux qui ne veulent pas faire venir à manger de chez eux, sont servis dans les cuisines du Vatican, où il y a des maîtres d'hôtel et des cuisiniers gagés aux dépens de la Chambre apostolique. Dans la règle étroite, après la première huitaine, on devrait leur retrancher chaque jour un plat, et après, les réduire au potage. Si ce règlement s'exé-

1. Portefaix. — 2. En appareil de gala.

cutait à la rigueur, j'aurais l'espérance de voir dans peu s'élever une faction gourmande qui, mettant fin au conclave, nous donnerait le spectacle que l'on veut nous persuader d'attendre ; à moins de cela, il n'y a pas moyen de s'en flatter. Cela sera long, et peut aller à deux mois, peut-être même à trois ; il y a là dedans des gens qui ne sont pas pressés. Je me rappelle avoir ouï tenir au Camerlingue le discours suivant. « Messieurs les cardinaux français et tous autres étrangers sont toujours pressés, nous disent-ils ; dès qu'ils arrivent, ils voudraient voir besogne faite, et l'impatience les prend déjà de repartir. Ils restent ici quelques semaines, après l'Exaltation, à s'amuser agréablement, fêtés de tout le monde et caressés du nouveau pontife ; puis ils s'en retournent et n'entendent, de leur vie, parler du pape, si ce n'est de loin. Mais moi, je reste ici sous la férule, c'est mon souverain, il me fait mettre en prison s'il veut. Ainsi, messieurs les cardinaux étrangers auront pour agréable que je me donne tout le temps nécessaire pour le choisir, et que j'y songe, autant qu'il peut être convenable à mes propres intérêts. »

Six mois plus tard, dans une lettre adressée au même ami, le président de Brosses donne les détails suivants sur le Pape dont l'élection termina ce conclave.

. . . .

Prospero Lambertini est né à Bologne, dont il étoit ci-devant archevêque, d'une famille noble, et même, à ce que j'ai ouï dire, assez ancienne, mais non pas illustre. Son âge est d'environ soixante-quatre à soixante-cinq ans [1]. Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, assez gros, d'un tempérament robuste ; le visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bon homme ; il a le caractère franc, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversation agréable, la langue libre, le propos indécent, les mœurs pures et la

1. Né en effet en 1675, Prospero Lambertini élu Pape le 17 août 1740, prit le nom de Benoît XIV. Il mourut en 1758.

conduite très-régulière, semblable en cela au cardinal Le Camus, évêque de Grenoble. Il conduisoit son diocèse de Bologne avec beaucoup de charité et d'édification; mais il faudra qu'il se défasse de l'habitude plus grenadière que papale d'assembler ses phrases. Il a commencé sa carrière par le métier d'avocat qu'il a exercé assez longtemps et auquel il se plaît encore. Il a la réputation d'homme savant, surtout dans le droit canon et dans les rites ecclésiastiques, sur lesquels il a publié un assez long ouvrage. S'il sera propre au gouvernement d'un État, c'est ce que je ne puis vous dire et ce qu'on ne saura que par l'événement; jusqu'à présent, il paroît avoir plus de goût pour s'amuser d'études littéraires dans son cabinet que pour s'occuper d'affaires publiques; pour faire des contes avec quelques amis que pour se casser la tête de longues vues politiques. Ce sera, suivant l'apparence, un gouvernement tranquille et pacifique. A tout prendre, c'est un fort bon choix. Eh! le moyen d'en douter puisque je lui avois donné ma voix lors de l'élection que nous fîmes l'hiver dernier à la porte Saint-Pancrace? Ils vont me croire sorcier à Bologne, ou tout au moins profondément versé dans les affaires, pour leur avoir annoncé ce choix lorsque j'y repassai au commencement de la tenue du conclave. Voilà comment le hasard, en dépit de Tacite, fait la réputation des plus fameux politiques; car on aime toujours à trouver aux choses plus de finesse qu'il n'y en a. Mais le Saint-Père lui-même, nous verrons son bon procédé à mon égard, et s'il se souviendra de me témoigner sa reconnoissance pour lui avoir prédit son exaltation quand nous nous rencontrâmes à la poste d'Ancône[1]. Si le Saint-Esprit m'eût alors

1. On lit en effet dans une lettre antérieure de de Brosses: « Nous fîmes rencontre, à Ancône, de notre ami le cardinal Lambertini, que nous saluâmes; il s'en va au conclave. Je lui dis en riant qu'à l'élection que nous avions faite *al Vasullo*, je lui avois donné ma voix pour être pape, et qu'il devroit me faire cardinal. Il me répondit, sur le même ton, qu'il n'étoit pas encore assez vieux, et

inspiré tout à fait, je n'aurois pas manqué de lui demander son chapeau de cardinal; il auroit été tout content de me le donner à pareil prix. Quel malheur! J'ai manqué la plus belle occasion que j'eusse pu jamais trouver de faire une grande fortune dans l'état ecclésiastique; mais je vois bien que le ciel ne m'y destine pas. Je m'en console, pourvu qu'il lui plaise de retourner ses faveurs de votre côté et de faire cheoir sur vous ses bénédictions temporelles. Ainsi soit-il.

A M. DE VOLTAIRE [1].

Septembre 1758.

Tel que l'Ange de l'Apocalypse qui avait un pied sur la terre et l'autre sur la mer, vous voulés donc, Monsieur, avoir un pied en république et l'autre en monarchie [2]? Le

qu'il falloit garder ma bonne volonté pour un autre conclave. Après un quart d'heure de conversation, nous nous séparâmes. » — 1. Le texte que nous reproduisons a été littéralement calqué par le premier éditeur sur les originaux; de là, les irrégularités de l'orthographe. — Voltaire était alors en marché pour l'acquisition de la terre de Tournay, appartenant au Président; mais il faisait encore quelques objections et difficultés auxquelles celui-ci répond dans la lettre que l'on va lire. — 2. Sous forme plaisante, le Président disait vrai. Réfugié en Suisse après sa brouille avec Frédéric, Voltaire ne se souciant pas d'être traqué quelque jour par ses ennemis de Suisse, de Prusse et de France, avait voulu, en fin renard qu'il était, ménager plusieurs issues au gîte qu'il s'était choisi. Il avait donc, à dessein, multiplié ses résidences; il avait acheté déjà une maison à Lausanne, une autre, les Délices, aux portes de Genève, et il allait acquérir la plus célèbre de toutes, Ferney. La terre du président de Brosses, Tourney, le tentait, comme située à l'extrême frontière de la Franche-Comté et lui donnant un pied en

système est excellent quand on a le bonheur d'être assez isolé pour le pouvoir suivre.

> Le sage dit selon les gens[1] :
> Vive le Roi! vive la Ligue!

Mais tout le monde n'a pas des ailes à montrer[2]. Et pour moy, je vous avoue qu'à l'exception de la Suisse (que je ne connois guères, mais dont je pense bien), je n'ay pas vu une république qui fût de mon goût. On y est désolé de piqures d'épingles, au lieu que chez nous on en est quitte pour un coup d'épée au travers du corps, et tout est dit. Le manteau de la liberte sert à couvrir nombre de petites chaînes. *Ma, in tanto, non è così lungo che non si vedean per di sotte due palme de gambe di ladro*[3].

France. Il n'était pas d'ailleurs insensible aux droits seigneuriaux et priviléges attachés à la possession de ce domaine. « J'ai quatre pattes au lieu de deux, écrivait-il, une fois le marché conclu, à son ami Thiériot : un pied à Lausanne, dans une très-belle maison, pour l'hiver, un pied aux Délices, près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir : voilà pour les pieds de devant. Ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay, que j'ai acheté par bail emphytéotique du président de Brosses. » Il écrivait encore à la duchesse de Saxe-Gotha, en nov. 1758, au plus fort de la guerre de Sept ans : « .... Dieu sait quand les malheurs du genre humain finiront. Plus je vois ces horreurs, plus je m'enfonce dans la retraite. J'appuie ma gauche au mont Jura, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au devant de mon camp, un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des *Délices* au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne. Rampant ainsi d'une tanière dans l'autre, je me sauve des rois et des armées, soit combinées soit non combinées, etc., etc. » — 1. La Fontaine, liv. II, fabl. v. — 2. Allusion à ce vers de la même fable :

> Je suis oiseau, voyez mes ailes.

3. « Mais après tout il n'est pas si long qu'on ne voie par dessous deux hauteurs de jambes du larron. »

J'aime bien pis que les Rois, j'aime les Papes. J'ay vécu près d'un an à Rome, je n'ay pas trouvé de séjour plus libre, plus doux, de gouvernement plus modéré. C'est dommage que les gens y soient bestes au milieu de tant de raisons d'avoir des connoissances et de l'esprit.

Cette préférence que je lui donne est pourtant subordonnée à celle que Tournay mérite (entre nous) sur tous les lieux de l'univers. Avés-vous vu, par un jour transparent, cette terrasse de la Choutagne, digne d'un kiosc impérial :

> A seat where Gods might dwell,
> Or wander with delight[1]?

Convenez que cela est impayable. Cependant vous me renvoyés notre projet de convention si travesti, si chargé de pretintailles qu'il ne m'est plus possible de le reconnoître. Si je m'en souviens bien, votre proposition étoit d'acheter cette terre à vie avec faculté d'y faire en jardins et en bâtiments ce qu'il vous conviendroit d'y faire. Vous m'offriez vingt-cinq mille francs; je vous en demandois trente. Le nouveau projet de convention porte vingt mille livres dont je rendray environ la moitié, et la moitié aussi des dépenses que vous y aurez faites, selon l'état qui en sera dressé. Depuis l'horloge d'Achaz et le festin d'Atrée, on n'avoit pas tant rétrogradé. Je suis très-médiocre calculateur, lors que l'on me sort de la période julienne; mais il ne faut pas être un Barême[2] pour compter que vingt mille francs de capital pour trois mille deux cents francs de rente, sont deux mille deux cents francs, ou, si vous voulez, mille deux cents francs de perte en revenu annuel, et que, puisque, selon votre lettre, vous comptez y mettre soixante mille francs, j'aurois au bout du temps, dix mille francs

1. « Un site où les Dieux pourraient habiter ou errer avec délices. » — 2. François Barrême (et non Barême, comme écrit ici de Brosses), arithméticien célèbre, né dans le premier quart du dix-septième siècle, mort en 1703.

à rendre de mon argent, pour avoir perdu deux mille deux cents francs de rente pendant dix ans. Ce fonds perdu est trop cher pour moi.

D'autre part le marché ne vaudroit rien pour vous, qui ne devez songer qu'à jouir tout le plus tôt et le plus promptement qu'il sera possible. *Bene vivere et lætari*[1], il n'y a que cela dans le monde. Tant de clauses que contient ce projet feroient naître dans l'exécution une pépinière de difficultés qui la retarderoient à tout moment, malgré la forte intention réciproque où nous sommes de n'en avoir jamais ensemble. Faisons notre marché tout le plus simple qu'il sera possible et sans queue.

Il n'y a pas à beaucoup prez autant d'argent à mettre icy que vous le croyés. Qui diantre vous est allé suggérer ce moulin de Don Quichotte? C'est une fausse spéculation que vous auriez bien vite reconnue, si vous aviez vu vous-même le ruisseau derrière la forest. A Dieu ne plaise qu'il y ait tous les ans autant d'eau dans ce torrent qu'il peut y en avoir eu cette année! Il n'y a la plus part du temps qu'un filet. Un moulin coûteroit beaucoup à bâtir, à entretenir, il iroit rarement et ne rendroit guère. Il y en a jadis eu un en cet endroit, qu'on a été obligé d'abandonner par cette raison. Rayons donc cet article.

Pour le bâtiment, ce n'est pas un si grand *item*, en se contentant de l'accomoder, que d'en faire, non une belle maison, mais un logement commode et parfaitement situé. Il ne faut qu'abattre et mettre en cours toutes ces vieilleries indignes qui sont tant sur le jardin qu'en face du portail; transporter l'entrée vis-à-vis du portail actuel; et, où il est, construire un logement sur le bel aspect en alignement de ce gros pavillon quarré, qui servira d'antichambre. Si nous finissons, je vous dirai mon plan en détail, qui prendra cent fois plus d'agrément en passant par votre esprit. Point de terme, si vous voulez; c'est une queue.

1. « Bien vivre et se tenir en joie ».

Au hazard de la tontine. Qui gagnera, gagnera. Si je perds, ... mais je ne perdray pas, car je gagnerai assez, à mon gré, en vous conservant. Si vous perdez, qu'est-ce que cela vous fera? Allons, allons, finissons, si le cœur vous en dit. Vous faites bien d'être *indépendant*, mais il ne faut pas être *trembleur*[1] : Si vous saviez le dessous des cartes! si je vous disois le secret de l'Église! Avec un homme tel que vous, je ne veux rien avoir de caché. Aprenez que l'Ange de la fatalité, conduisant Zadig[2] par le monde, mit dans ce vieux château un talisman qui fait qu'on n'y meurt point. Mon vieux oncle éternel (devant Dieu soit son âme avec celle de feu M. le comte de Gabalis! ce que j'en dis ne vient pas de mauvais cœur, mais il ne m'aimoit guères et je le lui rendois bien); or donc cet oncle infini y a vécu quatre-vingt-onze ans, et son père, mon bizaïeul, quatre-vingt; sans parler du grand-père de ce dernier, qui y a vécu quatre-vingt-sept ans. Ce n'est pas là une chronologie de Newton[3]. Il faut que je sois fol de me défaire d'un lieu qui donne une immortalité bien plus réelle que ne fait l'Académie.

Encore voulés-vous les choses avec des franchises immodérées. Parce que je vous ai laissé entrevoir une lueur de non-dixième, vous ne voulés ni d'intendant, ni de subdélégué, ni de Roy en son conseil. Peste! il ne faut que vous montrer le passage : *quà data porta, ruunt*[4].

Cela est délicieux, en vérité; croyés-vous que si j'avois un secret pour me délivrer de ces beaux messieurs-là, je

1. Jeu de mots sur les noms de deux sectes religieuses d'Angleterre. — 2. Allusion à un passage du célèbre Conte de Voltaire. — 3. La *Défense de la Chronologie contre le système de M. Newton*, écrit posthume de Fréret, publié en cette même année (1758), avait mis à l'ordre du jour parmi les lettrés ce sujet, auquel Voltaire, en sa qualité d'admirateur enthousiaste du grand mathématicien anglais, devait s'intéresser, non moins vivement que de Brosses, en sa qualité d'érudit et d'historien. — 4. « Par la porte qui leur est ouverte, ils se précipitent. » Citation tronquée d'un vers de Virgile.

n'eusse pas commencé par en faire usage pour moi-même? Cependant, je puis vous en ajuster une bonne partie selon vos désirs, en prenant les mesures mentionnées au mémoire cy-aprèz. Je ne me fais pas garant de votre capitation[1]. Si elle venoit à se payer par valeur de la teste, vous en payeriés la moitié du royaume.

Eh bien! voilà votre diable d'homme[2] de retour à Dresde, avec sa troupe maudite. Quel Juif errant! et quel domage que tant d'activité et de talents ne soient employés que pour le malheur de l'humanité! Avec tout cela, s'il se réjouit beaucoup, je n'entends rien en plaisir; mais aussi je ne suis que Parménion. L'exécution est plus glorieuse que le projet n'étoit bon. Encore finira-t-il, quelque soit le dénoûment, par avoir une santé et des esclaves ruinés. Cependant rien de fait en Saxe, cette année, à moins que les Suédois qui s'avancent en Brandebourg, ne soient ceux du grand Gustave. Point de paix prochaine, et toujours continuité de flagellation pour nous autres pauvres hères qui, vrais pantins de ces terribles Briochés[3],

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum[4].

Chaque chose se compense. En payant les folies d'autrui, nous achetons le droit de niaiser le jour et de dormir la nuit. Nous laissons couler le torrent, avec le mérite suranné d'être un peu plus honnestes gens.

Avec beaucoup d'esprit, de nerf et d'audace, c'est une

1. Sorte de taxe, où entrait, comme élément, l'évaluation du revenu. — 2. Le roi de Prusse, Frédéric, l'ancien ami de Voltaire, qui, étant jadis brouillé avec lui de la façon éclatante que l'on sait, n'avait encore fait qu'imparfaitement sa paix. — 3. Brioché était un fameux montreur de marionnettes, dont parlent plusieurs auteurs du dix-septième siècle, notamment Boileau, dans son *Épître à Racine*. — 4. Traduction littérale : « Nous nous laissons conduire comme ce bois qui se meut par les muscles d'autrui. » Ingénieuse et célèbre définition des marionnettes.

étrange *cipollata*[1] que ce livre de notre Helvétius[2]. Je crois quelquefois rencontrer Montagne ou Montesquieu, puis il se trouve quelquefois que je n'ai lu que l'*Apologie pour Hérodote*[3]. Comment peut-on se permettre un tel style bigarré? s'il manque de méthode, ce n'est pas faute de s'être donné de la peine pour en avoir et pour en montrer. Mais aprez avoir fait un plan tel quel, il a voulu y jetter toutes sortes de choses anomales, et se servir des faits les plus bizarres et les plus suspects pour en tirer des conclusions générales. Convenés pourtant que ce qu'il y a de plus singulier dans son livre, c'est le privilège du Roy[4]. A bon compte, je suis bien aise que celui-cy ait passé. Bien d'autres, qui n'ont pas la teste si grosse, passeront aprez lui. Je ne suis plus en peine de certain traité sur l'ancienneté du culte des dieux Fétiches en Orient[5]....

J'attends votre réponse, si le mémoire cy-joint vous agrée. Sinon, voulés-vous acheter ma terre purement et simplement? Je la ferai grande ou petite, comme vous voudrez, soit en joignant divers biens assez considérables que j'ay aux environs, soit en les laissant isolés. C'est une pièce à tiroir. Nous obtiendrons bien de l'abbé de Bernis la continuation du privilége. Il est votre confrère en Apollon. Quoique il arrive de tout ceci, ce que je désire le plus, est que le libre Suisse V. veuille bien me conserver autant

1. Au propre, macédoine d'oignons et de citrouilles. — 2. Allusion au livre *de l'Esprit*, publié tout récemment par Helvétius, qui était également connu de Voltaire et du Président. — 3. Ouvrage d'Henri Estienne, où quelques-unes, des idées reprises depuis avec tant de talent et de raison dans les *Essais* ou dans *l'Esprit des lois*, se trouvent déjà exposées en germe, mais d'une manière confuse et indigeste. C'est à ce point de vue que s'explique l'allusion du Président. — 4. Le Président s'étonne, non sans motif, que le Censeur royal ait donné son approbation à la publication d'un livre qui professait en religion et en philosophie les idées les plus hardies. — 5. Le Traité *du culte des dieux fétiches* (par M. de Brosses) publié à Genève sans nom d'auteur, deux ans plus tard (1760).

de bienveillance qu'a pour lui d'estime et d'admiration le despotisé[1]. B.

Après quelques pourparlers nouveaux, Voltaire acheta « la jouissance » de la terre de Tournay, et le Président lui souhaita la bienvenue dans cet aimable et cordial début de lettre :

Honneur, salut, joie, santé et bénédiction *ad multos annos* au seigneur comte de Tournay, ci-devant mon voisin, aujourd'hui patron de ma case, dans tous les temps, dans tous les lieux, à ce que j'espère, mon ami[1]. Voilà pour vos étrennes, Monsieur! Donnez-moy, pour les miennes, quelque jolie petite épître en vers,

Et mihi delphica
Lauro cinge comas, ut *ego* postera
Crescam laude[2].

Pour les vôtres, donnez-vous une vue ouverte sur le potager, et un petit logement commode dans ce château où vous avez carte blanche, tant par notre traité que par le billet que vous sçavez, infiniment meilleur, quoique vous en disiez, que celui qu'avoit La Châtre[3]. Mais vous êtes si vif que vous ne vous donnez pas le temps de lire. J'ai été quelquefois fâché, durant nos entretiens, de vous voir de

1. Voltaire avait fait au Président cette description joviale de la prise de possession du château de Tourney : « J'ai fait mon entrée comme Sancho Pança dans son île. Il ne me manquait que son ventre. Votre curé m'a harangué, Chouet (le fermier de M. de Brosses) m'a donné un repas splendide dans le goût de ceux d'Horace et de Boileau, fait par le traiteur des Patis ou Paquis (hameau voisin de Tournay). Les sujets ont effrayé mes chevaux avec de la mousqueterie et des grenades ; les filles m'ont apporté des oranges dans des corbeilles garnies de rubans. » (Noël 1758). — 2. « Ceins ma chevelure du laurier de Delphes pour ajouter à ma gloire posthume. » (*Horace*.) — 3. Allusion au mot si célèbre de Ninon de Lenclos.

la défiance sur des bagatelles, et de l'inquiétude que vos héritiers ne fussent un jour tracassés sur ce que vous auriez fait. C'est ce qui n'arrivera pas : comptés là-dessus. Nous avons traité[2] en gentilhommes et en gens du monde, non en procureurs ni en gens de chicane. De votre côté, vous êtes incapable d'user de ceci autrement qu'un galant homme, comme vous feriez de votre propre bien patrimonial, en bon propriétaire et bon père de famille. Ainsi fiés-vous à moi; je me fie à vous; que les deux mots soient dits pour jamais entre nous. (Janvier 1759.)

La confiance du président dans un avenir de bonnes relations avec le grand écrivain dont il admirait, plus que personne, le prodigieux esprit, ne devait pas être de longue durée. Bientôt Voltaire, emporté par son naturel guerroyeur et envahisseur, empiéta sur les droits du propriétaire, oubliant qu'il n'avait acheté que ceux d'un usufruitier. Justement indigné de tant de mauvaise foi, M. de Brosses s'obstina à faire respecter la teneur de leur contrat, et les choses s'envenimèrent rapidement, au point que Voltaire, dans une lettre de plaintes et de menaces adressée à un collègue du Président, va jusqu'à dire à propos de son adversaire : « Qu'il tremble! Il ne s'agit pas de le rendre ridicule : il s'agit de le déshonorer. » Enfin, il ne craignit pas d'écrire à M. de Brosses lui-même une lettre d'un ton injurieux et violent, où, après avoir essayé de réfuter les allégations du président, il termine ainsi : « S'il faut que M. le Chancelier, et les ministres et tout Paris soient instruits de votre procédé, ils le seront : et, s'il se trouve dans votre compagnie respectable une personne qui vous approuve, je me condamne. Vous m'avez réduit, Monsieur, à n'être qu'avec douleur votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Mais Voltaire avait trouvé à qui parler, et il reçut, quelques jours après, la plus verte leçon qui lui eût été encore infligée, sans en excepter les dures invectives de Frédéric. (Voy. plus loin, même vol.) En lui renvoyant sa lettre, le président écrivit en marge le commentaire suivant :

Souvenez-vous, Monsieur, des avis prudens que je vous ai ci-devant donnés en conversation, lorsque me racontant les traverses de votre vie, vous ajoutâtes que vous étiez

d'un caractère *naturellement insolent.* Je vous ai donné mon amitié ; une marque que je ne l'ai pas retirée, c'est l'avertissement que je vous donne encore de ne jamais écrire dans vos moments d'aliénation d'esprit, pour n'avoir pas à rougir dans votre bon sens, de ce que vous avez fait pendant le délire.

J'ai mis mes affaires avec vous dans la règle ordinaire et commune. Je n'en suis venu là, malgré l'abus que vous faisiez du pouvoir que je vous ai laissé par le bail, qu'après que vous avez cherché à me jouer par un second marché illusoire et sans bonne foi de votre part. Quoique j'aie en main de quoi vous mener fort loin à la Table de marbre[1], je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, mon dessein ayant été seulement de vous contenir[2]. Il faut être prophète pour savoir si un marché à vie est bon ou mauvais. Ceci dépend de l'événement[3]. Je désire, en vérité, de très-bon cœur, que votre jouissance soit longue, et que vous puissiez continuer encore trente ans à illustrer votre siècle : car malgré vos foiblesses, vous resterez toujours un très-grand homme.... dans vos écrits. Je voudrois seulement que vous missiez dans votre cœur le demi-quart de la morale et de la philosophie qu'ils contiennent.

....Au reste, si, aux termes de notre marché, vous pouvez vous faire adjuger les biens exploités avant le marché, je vous le conseille fort. Je laisserai prononcer les juges; c'est leur affaire. C'est très-hors de propos que vous insistez sur le crédit que vous dites que j'ai dans les tribunaux. Je ne sais ce que c'est que le crédit en pareil cas, et encore

1. Tribunal spécial, qui statuait en dernier ressort sur tous délits et *abus* commis en matière d'Eaux et Forêts, même envers des particuliers. — 2. Suit une réfutation péremptoire des prétendus griefs de Voltaire ; nous retranchons ces détails trop minutieux pour ne pas être fastidieux et ne conservons que les dernières lignes qui soutiennent si bien la fermeté du début. — 3. L'événement fut favorable à Voltaire qui survécut d'une année au Président de Brosses.

moins ce que c'est que d'en faire usage. Il ne convient pas de parler ainsi : soyez assez sage à l'avenir pour ne rien dire de pareil à un magistrat.

Vous voyez, Monsieur, que je suis encore assez de vos amis, pour faire en marge de votre lettre une réponse longue et détaillée à une lettre qui n'en méritoit point. Tenez-vous pour dit de ne m'écrire plus ni sur cette matière, ni surtout de ce ton.

Je vous fais, Monsieur, le souhait de Perse[1] :

Mens sana in corpore sano.

Voltaire finit, en effet, par entendre raison ; une transaction, due à la modération du président termina ce différend qui, pourtant, fut suivi, plus tard, d'autres contestations moins vives. Voltaire, tout en déclarant qu'il ne gardait pas rancune à M. de Brosses, lui fit encore pendant près de dix ans une guerre sourde ; il combattit notamment, autant qu'il était en son pouvoir, la candidature du président à l'Académie française. Ajoutons toutefois que, quand M. de Brosses fut devenu premier président du Parlement de Dijon, Voltaire désarma et fit sa paix : « Je n'ai d'autre intérêt (lui écrivait-il dans la dernière lettre de leur correspondance), que celui de mourir dans vos bonnes grâces. »

1. « Une ame saine dans un corps sain. » Le vers n'est pas de Perse, mais de Juvénal (Satire X).

VAUVENARGUES[1].

1715-1747.

Il y a peu d'hommes supérieurs que leur correspondance nous fasse aussi bien connaître, et cela par deux raisons : sa sincérité d'abord, qui était entière envers ses amis comme envers lui-même, puis l'habitude d'esprit familière au moraliste, dont la pensée, repliée sur elle-même, se prend pour exemple et sujet d'étude dans ses méditations sur la nature humaine.

Ce n'est pas que toutes les lettres de Vauvenargues aient ce caractère philosophique; des deux correspondances jusqu'ici publiées, l'une est presque exclusivement remplie de détails d'affaires et d'argent. Trop pauvre pour soutenir dignement son rang, Vauvenargues était souvent contraint de recourir à la bourse ou à l'obligeante entremise d'un de ses amis, Faure de Saint-Vincens. Quand il est réduit aux expédients, Vauvenargues ne se montre pas là, il faut le dire, sous le jour le plus favorable. On souffre, par exemple, de le voir offrir de s'engager à épouser la fille d'un homme

1. Voy. les lettres dans l'édition des *OEuvres de Vauvenargues*, publiée par M. Gilbert. Paris, Furne, 1859, 3 vol. in-8°. — Voy. aussi M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III et XIV.

qu'il suppose pouvoir lui prêter une somme dont il a besoin : de la part d'un moraliste aussi délicat, cette façon mal déguisée de vendre son nom nous scandalise quelque peu. En somme, malgré l'expression touchante d'une amitié très-sincère et, au fond, désintéressée, cette branche de la correspondance de Vauvenargues est de beaucoup la moins digne d'intérêt.

Celle où on le trouve tout entier, est adressée à un autre de ses amis, le marquis de Mirabeau, le futur père de l'orateur. Du même âge, du même pays, de la même profession, les deux jeunes officiers provençaux s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par l'instinct qui leur révélait mutuellement l'homme que les années devaient développer dans Mirabeau et que la mort intercepta dans Vauvenargues. Nous n'avons que des fragments de cette correspondance, encore quelques lettres sont-elles tronquées, mais la soixantaine qui nous en est parvenue, donne une idée très-complète du caractère et des pensées les plus intimes du jeune moraliste. Naturellement secret et renfermé en lui-même, il ne se dévoile que lentement à son ami; il faut que celui-ci insiste, le harcèle, ne lui laisse aucun repos; mais, grâce à cette insistance, nous l'avons pourtant « par morceaux, » selon la juste et originale expression de Mirabeau lui-même. Le soigneux et intelligent éditeur de cette correspondance, M. Gilbert, a noté au fur et à mesure les analogies et les points de repère qu'elle offre avec les maximes et les portraits où déjà Vauvenargues avait donné une première ébauche morale de lui-même. Le trait caractéristique (on le verra par la plus significative de ces lettres, que nous citons, quoique incomplète), c'est une ambition à grandes visées, un douloureux amour de la gloire qui

le sollicitaient de déployer sur le théâtre de la vie publique les hautes facultés qu'il sentait en lui, à l'état latent. Ce qui le tente surtout, ce n'est pas ce pour quoi il semble le mieux fait, la renommée de l'homme de lettres, mais la grandeur politique, celle qui résulte de grandes actions accomplies, d'une grande influence exercée, la carrière du diplomate ou de l'homme d'État; c'est, en un mot, la vertu, entendue dans le même sens que par les historiens romains, et surtout par Salluste. Vauvenargues, il ne faut pas l'oublier, est un philosophe presque païen, aussi païen qu'on pouvait l'être, au lendemain du règne de Louis XIV. Il est même fort peu rigide pour un moraliste, à prendre ce mot dans l'acception stricte que nous lui donnons d'habitude, et nous avons quelque droit de nous étonner d'une facilité de mœurs qui contraste avec la noblesse de ses sentiments, quand nous le voyons déclarer qu'il eût « très-bien vécu avec Catilina, mais non avec Caton le Censeur. » Les deux lettres à Mirabeau, que nous citons, renferment tout le secret de cette âme contenue et forte, qui ne s'est qu'imparfaitement révélée, mais qui donnait une si haute idée d'elle à tous ceux qui l'ont connue.

Nous empruntons les plus intéressantes des notes qui suivent à M. Gilbert, le conciencieux commentateur des *Œuvres inédites de Vauvenargues.*

AU MARQUIS DE MIRABEAU[1].

A Verdun, le 16 janvier 1740.

Il y a plus d'un an, mon cher Mirabeau, que vous attaquez ma retraite, et l'inaction où je vis; je me défends par des retours et des généralités; je me jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; je pousse la première idée que je trouve devant moi. Je vous laissai, dans ma dernière lettre, plus de jour et de lumière; je tirai un peu le rideau; mais, puisque cette ouverture ne vous satisfait pas encore, que votre amitié va plus loin, qu'elle me poursuit toujours, et qu'il m'est permis de voir dans un soin aussi constant le fond de votre cœur pour moi, j'aurais tort de vous rien cacher.

Je vous avouerai d'abord, fort naturellement, que si j'étais né à la cour, ou plus près que je n'en suis, je ne m'y serais point déplu ou ennuyé autant que vous. Je ne vois point ce pays-là des mêmes yeux; j'y crois démêler des agréments qui peuvent toucher l'esprit; je n'y vois point ce qui vous choque : j'y vois, au contraire, le centre du goût, du monde, de la politesse, le cœur, la tête de l'État, où tout aboutit et fermente, d'où le bien et le mal se répandent partout; j'y vois le séjour des passions, où tout respire, où tout est animé, où tout est dans le mouvement; et, au bout de tout cela, le spectacle le plus orné, le plus varié, le plus vif, que l'on trouve sur la terre. Les personnages, il est vrai, n'y sont pas trop gens de bien, le vice y est domi-

1. Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, cousin de Vauvenargues, père du grand orateur, publiciste célèbre sous le nom de l'*Ami des hommes*. Né en 1715, mort en 1789. (V. pour les autres renseignements la *Biographie universelle* et l'article que nous lui consacrons plus loin.) A la date de cette lettre il était déjà marquis, son père étant mort trois ans plus tôt, en 1737.

nant; tant pis pour ceux qui ont des vices! Mais, lorsqu'on est assez heureux pour avoir de la vertu, c'est, à mon sens, une ambition très-noble que celle d'élever cette même vertu au sein de la corruption, de la faire réussir, de la mettre au-dessus de tout, d'exercer et de protéger des passions sans reproche, de leur soumettre les obstacles, et de se livrer aux penchants d'un cœur droit et magnanime, au lieu de les combattre ou de les cacher dans la retraite, sans les satisfaire, ni les vaincre; je ne sais rien même de si faible et de si vain que de fuir devant les vices, ou de les haïr sans mesure; car on ne les hait jamais que parce qu'on les craint, par représailles; ou par vengeance, parce qu'on en est mal traité; mais un peu de grandeur d'âme, quelque connaissance du cœur, une humeur douce et tacite, empêchent qu'on en soit surpris ou blessé si vivement. Ainsi, mon cher Mirabeau, je maintiens ce que j'ai dit : si j'étais né à la Cour, je ne vois pas que j'eusse été contraint de m'y déplaire, ou il y aurait eu de ma faute; mais la Providence m'a placé si loin de cette cour, qu'il serait ridicule de me demander pourquoi je n'y suis pas. A l'égard de Paris, vous savez comme je pense : si je pouvais m'y tenir, je n'aurais point d'autre patrie. Il vous est aisé de comprendre que je ne passe pas ma jeunesse, par choix, dans une société qui touche peu mon cœur, à qui j'ai peu d'envie de plaire, et qui m'exile du monde, par le peu de goût et d'intérêt que je trouve dans son commerce : mais vous voudriez que, contraint de vivre dans la solitude, j'essayasse de la remplir de l'amour des belles-lettres, de cultiver ma raison, ne pouvant suivre mon cœur, et de m'enivrer d'écriture, au défaut de conversations, afin de tenir au monde, au moins par cet endroit-là, et de communiquer mon âme. Cela est bien pensé; on ne peut dire mieux; mais, comme je me connais, que je sais me faire justice, et que je ne me vante pas, je ne vous cacherai point que je n'ai ni la santé, ni le génie, ni le goût qu'il faut avoir pour écrire; que le public n'a point besoin de savoir ce que je pense, et que,

si je le disais, ce serait ou sans effet, ou sans aucun avantage. Cela vous satisfait-il? Je n'irai pas à présent vous faire une énumération de toutes mes infirmités, il y aurait trop de ridicule; ni vous parler de mes inclinations, j'en ai de trop reprochables; ni des défauts de mon esprit, car à quoi servirait cela? Mais je puis bien vous dire encore, en général, qu'il n'y a ni proportion, ni convenance, entre mes forces et mes désirs, entre ma raison et mon cœur, entre mon cœur et mon état, sans qu'il y ait plus de ma faute que de celle d'un malade qui ne peut rien savourer de tout ce qu'on lui présente, et qui n'a pas en lui la force de changer la disposition de ses organes et de ses sens,, ou de trouver des objets qui leur puissent convenir. Mais, quoique je ne sois point heureux, j'aime mes inclinations, et je n'y saurais renoncer; je me fais un point d'honneur de protéger leur faiblesse; je ne consulte que mon cœur; je ne veux point qu'il soit esclave des maximes des philosophes, ni de ma situation; je ne fais pas d'inutiles efforts pour le régler sur ma fortune; je veux former ma fortune sur lui. Cela, sans doute, ne comble pas mes vœux; tout ce qui pourrait me plaire est à mille lieues de moi; mais je ne veux point me contraindre, j'aimerais mieux rendre ma vie! Je la garde, à ces conditions; et je souffre moins des chagrins qui me viennent par mes passions, que je ne ferais par le soin de les contrarier sans cesse. Il n'est nullement en moi d'avoir à ma portée les objets que vous donnez à mon cœur; je ne manque pas, cependant, de principes de conduite, et je les suis exactement; mais, comme ils ne sont pas les mêmes que les vôtres, vous croyez que je n'en ai point, et vous vous trompez en cela, comme lorsque vous croyez que mon âme est inactive, quoiqu'elle soit sensible et présente, qu'elle ne supporte la solitude que par là, et qu'elle aime à se tourner sur ce qui peut la former et lui être utile, quand ma santé le permet. Voilà, mon cher Mirabeau, ce qu'il faut que vous sachiez, puisque vous le demandez.

L'exemple de M. de Saint-Georges n'est fait ni pour

vous, ni pour moi; c'est un homme trop accompli; il est gai, modéré, facile, sans orgueil, et sans humeur; il a une santé robuste; il aime les sciences et la paix; il est formé pour la vertu; sa famille et ses affaires lui font un intérêt et une occupation; son esprit déborde son cœur, le fixe, et le rassasie; il a le goût de la raison et de la simplicité; tout cela se trouve en lui, sans qu'il lui en coûte; ce sont des dons de la nature; il est formé pour les biens qu'elle a mis autour de sa vie; les autres le toucheraient moins; il a le bonheur, si rare, de jouir de tout ce qu'il aime, parce qu'il n'aime rien que ce dont il jouit. Mais vous êtes ardent, bilieux, plus agité, plus superbe, plus inégal que la mer, et souverainement avide de plaisirs, de science, et d'honneurs; moi, je suis faible, inquiet, farouche, sans goût pour les biens communs, opiniâtre, singulier, et tout ce qu'il vous plaira. Vous voyez donc que M. de Saint-Georges ne peut pas nous servir de règle; il a son bonheur en lui, et dans sa constitution, comme nous avons en nous la source de nos déplaisirs. Vous n'êtes donc pas fait pour vivre comme lui; le repos vous est dangereux; il vous faut tenir loin de vous; votre cœur ne peut vous verser que le fiel dont il est pétri; il ne faut pas qu'il se cherche, son plaisir est hors de lui; il veut être rempli par une action plus vive que celle où vous le destinez.

Je vous ai parlé de moi sans aucun déguisement; je vous en ai parlé sans mesure, et sans bornes; je m'en tiens à présent à vous, et je ne veux pas vous flatter; mais, si cela ne vous plaît pas, je suis quelquefois heureux à trouver l'envers des choses, et vous n'avez qu'un mot à dire, je serai de votre avis. Je vous approuverai, par exemple, de quitter le service, et d'aller, comme Scipion, méconnu de ses concitoyens, après toutes ses victoires, ou comme Fabricius, cultiver l'agriculture, et la remettre en honneur, comme au siècle heureux d'Astrée. On passe à un philosophe, à un homme d'un grand cœur, d'être, trois mois, à souffrir les caprices d'une femme qui a toutes les perfec-

tions; Hercule fit bien pis que cela : mais d'être, un moment, à la cour, à supporter l'indifférence des ministres et des grands; de souffrir qu'on vous préfère des gens qui savent se faire connaître, qui sont nés dans la faveur, qui ont des amis, des alliances, des souterrains, des intrigues; enfin, d'être, quinze jours, à Versailles, à ménager tout le monde, tandis qu'on peut donner, quinze mois, le ton dans une province, voilà qui est au-dessous d'une âme fière et haute! Quelle bassesse, en effet, d'aller courber son courage, comme ont fait tant de grands hommes, pour l'élever et le montrer plus grand dans la suite; de se prêter aux temps, à la nécessité; de régner sur les esprits par ses insinuations, quand on ne peut autrement; de les soumettre tous au sien, malgré leur diversité, et leur distance à notre égard; d'être l'âme et le ressort des hommes qui ont le plus d'orgueil, de fléchir des cœurs farouches, de les asservir à nos vues, lorsqu'ils nous croient asservis aux leurs! Oh! la douceur d'une vie privée passe, de bien loin, tout cela! *un peu de poésie, de musique, de lecture, quelques amis, des commerces de lettres*, voilà qui vaut mieux, et qui est digne de vous; votre vie serait trop heureuse, si vous preniez ce parti-là!...

Il y aurait pourtant des gens qui se souviendraient encore de votre passion pour la gloire; ils vous diraient peut-être, touchés de ce souvenir : Mais cette gloire, que vous aimiez, dont le goût était né avec vous, l'a-t-on dépouillée de ses charmes? aurait-elle trompé vos vœux? n'est-elle qu'une chimère? Voulez-vous démentir le chagrin naturel de ceux dont elle s'éloigne, qui témoigne si bien pour sa réalité? L'estime et le mépris, ne sont-ils que des noms? l'amertume ou la joie, qui naissent à leur suite, n'auraient-elles rien de réel, ou ne sont-ce pas des sentiments vrais et naturels à tous les cœurs? n'y aurait-il donc que les objets des sens qui eussent de la réalité? l'homme est-il corps seulement? n'a-t-il point d'âme? l'esprit n'a-t-il pas ses plaisirs, le cœur les siens? L'on sait assez que la gloire ne rend pas un

homme plus grand ; personne ne nie cela ; mais, du moins, elle l'assure de sa grandeur, elle voile sa misère, elle rassasie son âme, enfin, elle le rend heureux. Elle n'est pas également sensible à tous les hommes ; il faut qu'elle trouve certaines dispositions dans leur cœur ; la musique et la poésie ne flattent pas tous les goûts, ni la gloire ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit réelle. Il n'y a personne qui n'ait quelque goût pour la gloire ; cela va du plus au moins, selon les ressources et les voies que l'on a pour y arriver ; mais ceux qui en médisent sont précisément ceux qui ne pourraient pas vivre dans le mépris de cinq ou six personnes qu'ils verraient tous les jours. Je sais que vous êtes bien loin de ressembler à ces gens-là, et que, si votre esprit se faisait illusion, votre cœur le ramènerait ; mais je crains que le goût de la littérature n'arrête trop vos pensées. Je songe quelquefois à Voltaire, dont le goût est si vif, si brillant, si étendu, et que je vois méprisé tous les jours par des gens qui ne sont pas dignes de lire, je ne dis pas sa *Henriade* et ses peintures si animées, mais les préfaces de ses tragédies ; cela n'est pas exagéré. Là-dessus, je me figure que la gloire des belles-lettres, ou n'est pas essentielle, ou ne s'acquiert que bien tard, et lorsqu'on n'en peut plus jouir ; mais, même en supposant que l'on soit plus heureux que beaucoup de grands génies, devrait-on être bien avide de la gloire si troublée de Racine ou de Molière, qui sont pourtant les hommes excellents, et croyez-vous que la plupart des gens de lettres n'en eussent pas cherché une autre, si leur condition l'eût permis ?

Ce n'est pas que la naissance doive éteindre les talents ; je ne prétends pas cela, mais je crois que tous les sujets ne leur sont pas convenables : la bienséance veut, je crois, qu'ils aient rapport à notre état, et qu'ils lui puissent être utiles ; quant aux livres d'agrément, ils ne devraient point sortir d'une plume un peu orgueilleuse, quelque génie qu'ils demandent, ou qu'ils prouvent. Vous aimez la poésie ; vous avez cet heureux génie ; c'est un des plus grands dons

du ciel, non à cause de la rime et de la versification, car on ne parle pas en vers, mais parce que ce génie suppose nécessairement une imagination très-vive, ou, si vous voulez d'autres termes, une extrême fécondité, qui met l'âme et la vie dans l'expression, et qui donne à nos paroles cette éloquence naturelle qui est peut-être le seul talent utile à tous les états, à toutes les affaires, et presque à tous les plaisirs; le seul talent qui soit senti de tous les hommes, en général, quoique avec différents degrés; le talent, par conséquent qu'on doit le plus cultiver, pour plaire et pour réussir, et le plus négligé peut-être, au profit de la poésie qui semble arrêter l'esprit autant sur les mots que sur les choses, et lier la sagacité, sans trouver une récompense de goût ou d'approbation dans la foule des gens lourds, qui n'ont ni cœur ni oreilles. Je me flatte que nos idées se rapprochent bien là-dessus; je voudrais que nous pussions les accorder sur le reste, et réconcilier surtout vos réflexions avec la fortune, dont elles éloignent votre cœur qui ne s'en passera jamais, et que vous rendrez malheureux, si vous le tournez ailleurs; je voudrais que vous convinssiez que, dans les vues de changer sa condition, on peut faire entrer les sentiments les plus hauts.

Il y a des hommes, je le sais, qui ne souhaitent les grandeurs que pour vivre et pour vieillir dans le luxe et dans le désordre, pour avoir trente couverts, des valets, des équipages, ou pour jouer gros jeu; pour s'élever au-dessus du mérite, et affliger la vertu, et qui n'arrivent à ce point que par mille indignités, faute de vues et de talents: mais, de souhaiter, malgré soi, un peu de domination, parce qu'on se sent né pour elle; de vouloir plier les esprits et les cœurs à son génie; d'aspirer aux honneurs pour répandre le bien, pour s'attacher le mérite, le talent, les vertus, pour se les approprier, pour remplir toutes ses vues, pour charmer son inquiétude, pour détourner son esprit du sentiment de nos maux, enfin, pour exercer son génie et son talent dans toutes ces choses; il me semble qu'à cela il peut y avoir

quelque grandeur. L'ambition est dans le cœur et dans la moelle des os de tous les gens de la cour; mais tous n'ont pas les mêmes idées, ni les mêmes sentiments, il s'en faut de beaucoup. Il n'y a qu'un nom pour les passions que les mêmes objets font naître, pour l'amour, pour l'ambition, pour le goût du jeu, pour les plaisirs; mais les objets ont tant de faces et peuvent être envisagés dans des jours si différents, que les sentiments qu'ils inspirent ne se ressemblent en rien. Lorsque vous aimiez à Bordeaux, vous voyiez dans votre amie son esprit, sa naïveté, sa modestie, sa douceur; tout cela était sur son visage, et c'étaient les avantages rendus sensibles dans ses traits, qui vous passionnaient; ces traits vous trompaient peut-être; son âme n'avait point toutes ces perfections! N'importe, vous les voyiez! Vous n'aimiez que votre idée, rien de plus. Mais, dans le même temps que vous aimiez ainsi, il n'était point impossible que vous eussiez un rival qui ne vît point votre idée, et qui chérît, dans la même personne, de petites façons ou des airs ridicules, qui chaussaient mieux son esprit, ou, enfin, ce que vous savez qu'il y a de plus malhonnête et de plus dégoûtant à dire. Il est aisé à présent d'appliquer ma pensée: ce qui est vrai sur l'amour, l'est sur un autre objet; par notre idée, nous ennoblissons nos passions, ou nous les avilissons; elles s'élèvent, ou descendent, selon les cœurs. C'est ainsi que la bassesse de ceux qui courent à la fortune ne doit point influer sur votre ambition, et que vous pouvez vous y livrer, sans mériter de reproches. — Mais vous avez, dites-vous, fait des démarches sans fruit? — Voilà une belle raison! Pouvez-vous appuyer sur de légers dégoûts, et croire qu'ils vous justifient? Il y a, dans le monde, des gens qui n'ont ni cœur ni naissance, diffâmés par mille endroits, qui vont de pair, néanmoins, avec ce qu'il y a de mieux; un peu d'esprit et d'impudence les soutient contre l'horreur et la haine du public, contre tous les préjugés; et, vous qui êtes assez heureux pour ne craindre aucun reproche, vous vous laisseriez abattre par quelques désagréments, et vous croi-

riez obligé de renoncer, tout d'un coup, à la moitié de vous-même, pour jouir en paix de l'autre !

> Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau[1];
> La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Vous êtes entré dans le monde sans aucune expérience; vous auriez voulu y régner, avant que d'y être connu; lorsqu'on est jeune on a des vues, mais l'on manque de moyens pour les faire réussir ; l'esprit vient plus tard que le cœur. Il n'est nullement impossible, aussi, que vous ayez fait des fautes ; vous vous faisiez une gloire de ne vous plier à personne, de ne savoir point dépouiller vos mœurs, votre caractère, et de ne point chercher les différentes faces que l'on peut donner aux choses; vous n'aimiez pas à les voir au delà de votre cœur et de votre éducation, sans penser qu'il n'y a point de science dont on ne puisse user, plus encore qu'abuser, et que c'est l'intention[2]....

AU MARQUIS DE MIRABEAU.

A Verdun, le 22 mai 1740.

Mon cher Mirabeau, vous me dites mille douceurs sur le séjour qui me convient; je sens toute l'amitié que vous me témoignez sur cela, j'en suis vivement touché. Je ne sais pas encore où je passerai l'hiver; ce sera à Aix ou à Metz; je crois que je connais bien les agréments de Paris, mais ils ne sont pas faits pour moi. Vous me parlez de la douceur

1. Corneille, *Le Cid*, acte III, scène 3. — 2. La fin de cette lettre manque, mais l'importance littéraire des pages qui précèdent, le prix dont elles sont pour la parfaite connaissance du caractère de l'auteur ne nous permettaient pas d'hésiter à les citer, tout incomplètes qu'elles sont.

d'y vivre avec quelques amis; je ne crois pas d'en avoir là, pas même des connaissances. Je hais le jeu comme la fièvre, et le commerce des femmes comme je n'ose pas dire; celles qui pourraient me toucher ne voudraient seulement pas jeter un regard sur moi. Je ne sais s'il vous souvient de m'avoir vu en compagnie? Je voudrais, quelquefois, avoir un bras de moins, vous comprenez bien pourquoi [1]. Il faut pourtant bien que je vous dise quelque chose de plaisant, c'est que dans mes distractions, qui ne sont que trop fréquentes, il m'arrive, parfois, de me représenter à moi-même avec un air de finesse, ou de grandeur, ou de majesté, selon la pensée qui m'occupe; je monte là-dessus l'idée de ma figure, et si, par hasard, je rencontre et regarde un miroir, je suis presque aussi surpris que si je voyais un cyclope ou un habitant du Tartare; il me semble que ce n'est pas moi, que je suis dans le corps d'un chien, comme le roi de Babylone; je crois à la transmigration; enfin, cela me fait comprendre comment la plupart des sots, qui s'estiment sans pudeur, se croient aussi d'une belle figure, car rien n'est si naturel que de former son image sur le sentiment bizarre dont on se trouve rempli.

Dites-moi pourquoi je vous conte cela? Il n'y a rien de si misérable que la conclusion; la voici : c'est que je n'irai point à Paris cet hiver, et que je n'y puis point aller; je ne sais si cette conséquence est bien ou mal amenée, mais c'est ma résolution. Je suis fâché qu'il me soit impossible d'être, cet été, en Provence, car j'aurais été vous voir, et je vous aurais fait compagnie. Je suis bon dans la solitude, ou excessivement mauvais, car je cause éternellement; le petit chevalier [2] pourra bien vous le dire.

Il vient fort souvent, et il veut bien me témoigner qu'il

1. Sans doute parce que, à défaut de beauté, un bras perdu à la guerre excite au moins l'attention et l'intérêt. (Note de M. Gilbert.) — 2. Un des frères cadets du marquis de Mirabeau, sans doute Alexandre-Louis de Riquetti, chevalier de Malte, né en 1724, mort en 1761.

ne s'ennuie pas avec moi; je lui en sais très-bon gré. J'aime sa raison naissante, et sa jeunesse naïve; la vérité de son esprit, de son cœur, de ses manières, me touche toujours beaucoup. Je lui trouve dans l'humeur quelque chose des Riqueti[1] qui n'est point conciliant[2]; mais il a bien envie de se faire estimer; cela le corrigera. Je ne manque pas de lui dire qu'on n'est guère estimé, quand on n'est point aimé; il n'y a que les âmes fortes et les esprits supérieurs, c'est-à-dire presque personne, qui tombent dans l'excès contraire, qui est d'estimer ce qu'ils haïssent au delà de ce qu'il vaut. Là-dessus, il me demande comment on se fait aimer : je lui dis que c'est en se faisant estimer; ces deux choses-là, en effet, doivent être toujours unies; on n'estime guère quelqu'un lorsqu'on ne l'aime pas, et l'on aime médiocrement lorsqu'on estime peu; mais, comme il ne suffit point, pour obtenir l'amitié, d'avoir de la douceur et de la complaisance, ce n'est point assez non plus, pour s'attirer de l'estime, d'avoir des vertus et du génie. Les soins d'un homme qu'on méprise sont méprisés comme lui, et le mérite odieux est toujours rabaissé, et souvent méconnu : l'on n'est donc peut-être jamais ni aimable, ni estimable, que l'on ne soit l'un et l'autre à la fois; du moins, si l'on n'est qu'estimable, l'on est rarement aimé. Il convient de tout cela; je lui cite des exemples et son expérience propre, et il est de très-bonne foi. Je lui fais faire encore une attention[3], c'est que, pour avoir des suffrages, il ne suffit pas de

1. *Sic*, pour Riquetti. — 2. « Quel dommage, » disait Mme de Pompadour, « que tous ces Mirabeau soient si mauvaises têtes! » Le marquis a dit, de son côté : « Les passions très-vives furent toujours calcinées dans notre sang. » Enfin son fils, le grand orateur, ajoute : « L'audace et l'appétit de l'impossibilité est un des caractères distinctifs de notre race.... Notre nom était, pour les singularités tranchantes, aussi noté que celui de Roquelaure pour les bons mots. » (V. *Mémoires de Mirabeau*, par Lucas de Montigny, vol. I, p. 57, 77, 80, 205 et 209.) (Note de M. Gilbert.) — 3. *Sic*, pour remarque.

les mériter, il faut les enlever de force; l'homme qui pense le mieux n'obtient pas toujours justice, il faut qu'il sache se la faire. Il n'y a que deux moyens pour en venir à bout, bien parler et bien écrire; toutes les affaires du monde, toutes les entreprises et toutes les passions ne réussissent que par là; l'on n'a que ces deux voies pour se faire connaître, et toutes les actions s'y terminent. Un homme qui ne sait qu'écrire, ne sait rien, et un homme qui ne sait que parler est souvent dans l'embarras, et perd quelquefois le fruit de la meilleure conduite et des plus signalés services. Ce sont donc deux talents que l'on doit cultiver; mais, comme il est nécessaire, pour parler et pour écrire, de penser d'abord et de sentir, il faut allier tout cela, former son goût et sa raison pour bien écrire, et apprendre à bien s'exprimer, pour produire sa raison et son goût, pour les mettre en usage, et pour les étendre encore.

Quand nous en sommes venus là, nous descendons aux détails et aux exemples familiers; on accuse le chevalier d'être un peu trop opiniâtre; je tâche de lui faire entendre qu'on ne soutient son opinion que pour primer et se faire estimer, mais qu'avec l'opiniâtreté, il arrive le contraire de ce qu'on ose se promettre; qu'il est bien plus honnête, plus poli, plus humain et plus avantageux de céder à la prévention des autres, que de les aigrir, de s'en faire haïr, et quelquefois mépriser, sans pouvoir s'en faire comprendre; il y a même bien des esprits qu'on ne persuade qu'en cédant, et, quand l'opiniâtreté n'aurait point un effet contraire, il suffit qu'elle soit commune à tous les petits esprits, pour qu'on doive en avoir horreur. Ce qui répugne au chevalier, c'est qu'il ne comprend pas encore comment on peut accorder la vérité et la hauteur avec l'esprit souple et liant : à l'égard de la vraie hauteur d'âme, quand elle est à un certain point, peu de choses sont de niveau; elle passe par-dessus, et, maîtresse de son action, elle tire avantage et se nourrit de tout; il n'y a que la vanité, la hauteur, trop malheureuse, la hauteur sans ressources, impuissante,

accablée, et aussi la hauteur contrefaite et sans esprit qui s'aigrissent, se révoltent et craignent de s'abaisser; et, pour ce qui est de la vérité, quand elle est unie à l'adresse, elle se sauve toujours. Il n'y a rien, assurément de si bas et de si inutile que le mensonge; mais ce n'est point par le mensonge que l'on est souple et liant; c'est par l'art de mettre au jour les vérités persuasives, et de se taire sur les autres. Deux hommes se sont en horreur; ne leur dites point qu'ils ont tort, ne condamnez point leur manie, cela les éloignerait; soyez discret là-dessus; ne vous amusez pas, non plus, à flatter leur passion, et à les approuver tous deux, pour les concilier; cela serait faux et méchant, et, s'ils venaient à vous découvrir, vous seriez perdu sans ressource; mais montrez-leur à découvert combien il leur serait facile de se réunir; faites-leur voir un intérêt plus grand que celui de leur haine; ménagez un peu leur esprit, ne précipitez point les choses, avancez insensiblement; vous réussirez assez tôt et vous serez aimé de tous deux; ils vous auront une obligation que vous porterez au comble en paraissant l'ignorer. Sur toutes les choses de la vie, il me semble que l'on peut avoir la même conduite sans se manquer à soi-même; il n'y a que l'orgueil, le caprice, le mépris qui nous éloignent de là; l'on ne fait rien que par la vérité; mais il faut de la retenue, de la douceur, de l'adresse et de la délicatesse; de toutes les grossièretés, le mensonge est la plus vicieuse; mais toute vérité n'est pas simple, ni naïve, etc., etc.

Voilà les conversations que j'ai avec votre frère[1]; il entend bien, et la matière est inépuisable; nous la tournons de tous les sens, et puis, nous tombons tout d'un coup,

1. Ces pages remarquables donnent ouverture sur le caractère de Vauvenargues, sur sa manière de traiter avec les hommes, sur son rôle parmi ses camarades, sur le nom de *père* dont ils l'appelaient, et elles peuvent servir d'explication, non-seulement à son goût pour la diplomatie, mais aussi à la plupart des idées répandues dans ses divers ouvrages. (Note de M. Gilbert.)

au chapitre de la danse, et à celui des révérences, dont nous repassons aussi, avec le même soin, toutes les modifications. S'il aimait un peu plus à lire, je le trouverais trop parfait; mais il faut dire, comme madame de Sévigné du jeune marquis de Grignan : *Sa jeunesse lui fait du bruit!* Mais ce bruit se dissipera, et toutes choses auront leur temps.

L'histoire de France, que vous lui conseillez, est une lecture essentielle; il est honteux de l'ignorer, c'est contre toute bienséance; il n'y a qu'une réponse à faire, c'est que cette même histoire est extrêmement sèche, qu'elle ne l'amuserait point, et vous savez à merveille qu'une lecture qui ennuie n'est pas une lecture utile; tout passe comme sous les yeux d'un homme qui rêve ou qui sommeille. Lorsqu'il pourra saisir ce qu'il y a d'important, la suite du gouvernement, ses variations et leurs causes, les intérêts actuels, les droits des conditions, leur origine, leurs rapports, leurs fortunes diverses, et les principes de toutes ces choses, le goût lui en viendra, et il vous sera facile de l'en instruire vous-même; quinze jours de conversations vous suffiront pour cela. On pourrait même lui dicter et lui faire écrire à mesure; mais il faut commencer, je crois, par lui donner le goût de lire, et ne lui mettre dans les mains que des livres qui ont de l'intérêt; par exemple, j'aurais voulu lui donner les Vies de Plutarque, mais elles ne sont point ici. C'est une lecture touchante, j'en étais fou à son âge; le génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints; l'on y peut prendre une teinture de l'histoire de la Grèce et même de celle de Rome. L'on ne mesure bien, d'ailleurs, la force et l'étendue de l'esprit et du cœur humains que dans ces siècles fortunés; la liberté découvre, jusque dans l'excès du crime, la vraie grandeur de notre âme; là, la force de la nature brille au sein de la conception; là paraît la vertu sans bornes, les plaisirs sans infamie, l'esprit sans affectation, la hauteur sans vanité, les vices sans bassesse et sans déguisement. Pour moi, je pleurais de joie, lorsque je lisais ces *Vies*; je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade,

Agésilas et autres; j'allais dans la place de Rome, pour haranguer avec les Gracques, et pour défendre Caton, quand on lui jetait des pierres[1]. Vous souvenez-vous que César voulant faire passer une loi trop à l'avantage du peuple, le même Caton voulut l'empêcher de la proposer, et lui mit la main sur la bouche, pour l'empêcher de parler? Ces manières d'agir, si contraires à nos mœurs, faisaient grande impression sur moi. Il me tomba, en même temps, un Sénèque dans les mains, je ne sais par quel hasard; puis, des lettres de Brutus à Cicéron, dans le temps qu'il était en Grèce, après la mort de César : ces lettres sont si remplies de hauteur, d'élévation, de passion, et de courage, qu'il m'était bien impossible de les lire de sang-froid; je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi; j'étouffais, je quittais mes livres, et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse[2], en courant de toute ma force, jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion.

C'est là ce qui m'a donné cet air de philosophie, qu'on dit que je conserve encore, car je devins stoïcien de la meilleure foi du monde, mais stoïcien à lier; j'aurais voulu qu'il m'arrivât quelque infortune remarquable, pour déchirer mes entrailles, comme ce fou de Caton qui fut si fidèle à sa secte[3]. Je fus deux ans comme cela, et puis, je

1. Il est d'un véritable intérêt littéraire de rapprocher de cette profession d'admiration enthousiaste pour Plutarque, les pages des Confessions de J.-J. Rousseau et des Mémoires de Mme Roland, qui offrent avec ce passage la plus grande analogie de pensée et d'expression. — 2. La terrasse du château de Vauvenargues, bâti sur un rocher, au pied de la montagne *Sainte-Victoire* qui, dans son nom même, a retenu le souvenir de la bataille de Marius et des Teutons. — 3. L'infortune, que Vauvenargues souhaitait, ne lui a pas manqué, mais il a fait mieux que de *déchirer ses entrailles*, il a supporté ses maux avec tant de constance, que Voltaire a pu dire de lui : « Je l'ai toujours vu le plus infortuné des hommes,

dis à mon tour, comme Brutus : O vertu, tu n'es qu'un fantôme! Cependant, cet aimable stoïcien, que sa constante vertu, son génie, son humanité, son inflexible courage me rendaient infiniment cher, m'a fait verser bien des larmes sur la faiblesse de sa mort : c'est une extrême pitié de voir tant de vertu, tant de force et de grandeur d'âme vaincues, en un moment, par le plus léger revers au milieu de tant de ressources, et de tant de faveurs de la fortune! Mais n'est-ce pas une folie que de vous conter tout cela, et de prendre ce ton lugubre? Vous allez croire sûrement que je veux que votre frère devienne un stoïcien, et qu'il se tue comme Caton, ou qu'il lise notre Sénèque! Ah! n'appréhendez pas cela; je ris actuellement de mes vieilles folies, et même des folies présentes. Je voudrais bien que cette lettre fût assez ridicule pour vous faire rire vous-même; mais je crains qu'elle n'ait que ce qui est nécessaire pour vous ennuyer un quart d'heure, car il faut bien cela pour la lire. Ce sont vos louanges qui me gâtent; il est juste que vous en souffriez; d'ailleurs, j'aime beaucoup mieux vous écrire rarement, que retenir ma plume, lorsqu'elle est en train d'aller; cela est plus conforme à ma paresse, et plus commode aussi pour vous.

Adieu, mon cher Mirabeau; ne répondez rien à ceci; marquez-moi le temps qu'il fait, plutôt que d'entrer là-dedans. Nous serons à Metz le 7 ou le 8 du mois prochain; je vous écrirai de là avec plus de modération, parce que je serai moins seul, et que j'y trouverai des gens avec qui je pourrai causer. Je ne sais si vous pourrez bien lire mon écriture; mes yeux sont, dans ce moment, dans un état pitoyable. Je vous embrasse tendrement.

et le plus tranquille; » et que Marmontel a pu ajouter : « On n'osait être malheureux auprès de lui.... c'était avec lui qu'on apprenait à mourir. » (Note de M. Gilbert.)

A M. DE VOLTAIRE [1].

À Nancy, le 4 avril 1743.

Il y a longtemps, Monsieur, que j'ai une dispute ridicule, et que je ne veux finir que par votre autorité. C'est sur une matière qui vous est connue. Je n'ai pas besoin de vous prévenir par beaucoup de paroles. Je veux vous parler de deux hommes que vous honorez, de deux hommes qui ont partagé leur siècle, deux hommes que tout le monde admire, en un mot, Corneille et Racine[2]; il suffit de les nommer. Après cela oserai-je vous dire les idées que j'en ai formées? En voici du moins quelques-unes.

Les héros de Corneille disent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans les dire; les uns parlent et longuement afin de se faire connaître, les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout Corneille paraît ignorer que les hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas, que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat, il lui fait dire ces vers :

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir[3]?

1. Cette lettre commença les relations qui devinrent promptement si intimes entre Voltaire et Vauvenargues. — Nous n'avons pu consulter l'original de cette lettre, qui a passé, en vente publique, il y a plusieurs années; mais nous en trouvons le début littéralement reproduit dans le catalogue de cette vente, et ces quelques lignes suffisent pour constater que Vauvenargues suivait l'orthographe surannée, que nombre de ses contemporains n'avaient pas encore abandonnée. Ainsi il écrivait : J'ay pour j'ai; honorés pour honorez, etc. — 2. Voyez Corneille et Racine dans les *Réflexions critiques sur quelques poëtes*. (Note de M. Gilbert.) — 3. *Bajazet*, acte Ier, scène 1re.

L'on voit, dans les deux premiers vers, un général disgracié qui s'attendrit par le souvenir de sa gloire et sur l'attachement des troupes; dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. On en trouverait un million d'exemples dans Racine, plus sensibles que celui-ci; c'est là sa manière de peindre. Il est vrai qu'il la quitte un peu lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat :

Et s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Osmin, comme un visir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi. [1]

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme, mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille; et c'est là ce que j'appelle en quelque sorte parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer.

Je sais qu'on a dit de Corneille qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devraient être, il est donc sûr au moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient [2]; je m'en tiens à cet aveu-là. Corneille a cru donner, sans doute, à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature; les peintres n'ont pas eu la même présomption : quand ils ont voulu peindre les esprits célestes, ils ont pris les traits de l'enfance. C'était néanmoins un beau champ pour leur imagination; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si le grand Corneille, Monsieur, avait fait encore attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

1. *Bajazet*, acte IV, scène 7. — 2. Le sens voudrait : tels qu'ils sont.

Corneille n'avait point de goût, parce que le bon goût n'étant qu'un sentiment vif et fidèle de la belle nature, ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent l'avoir que mauvais, aussi l'a-t-il fait paraître non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, ayant préféré les Latins et l'enflure des Espagnols aux divins génies de la Grèce.

Racine n'est pas sans défauts; quel homme en fut jamais exempt? Mais qui donna jamais au théâtre plus de pompe et de dignité? Qui éleva plus haut la parole et y versa plus de douceur? Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans Athalie! Quel art dans tout ce qu'il a fait! quels caractères! Et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions, et à toute la véhémence et la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination? En un mot, il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse. Mais l'esprit principalement a manqué à Corneille; et, lorsque je compare ses préceptes et ses longs raisonnements aux froides et pesantes moralités de Rousseau[1] dans ses *Épîtres*, je ne trouve ni plus de pénétration, ni plus d'étendue d'esprit à l'un qu'à l'autre[2].

Cependant les ouvrages de Corneille sont en possession d'une admiration bien constante, et cela ne me surprend pas. Y a-t-il rien qui se soutienne davantage que la passion des romans? Il y en a qu'on ne relit guère, j'en conviens; mais on court tous les ouvrages qui paraissent dans le même genre, et l'on ne s'en rebute point. L'inconstance du public n'est qu'à l'égard des auteurs, mais son goût est constamment faux. Or, la cause de cette contrariété apparente, c'est que les habiles ramènent le jugement du public; mais

1. Jean-Baptiste Rousseau, le poëte lyrique, né en 1671, mort en 1741, c'est-à-dire depuis deux ans, à la date de cette lettre. Cela explique pourquoi Vauvenargues dit *Rousseau* tout court. — 2. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'étrange partialité de ce jugement vraiment inique envers Corneille.

ils ne peuvent pas de même corriger son goût, parce que l'âme a ses inclinations indépendantes de ses opinions. Ce qu'elle ne sent pas d'abord, elle ne le sent point par degrés, comme elle fait en jugeant; et voilà ce qui fait que l'on voit des ouvrages que le public critique après les maîtres, qui ne lui en plaisent pas moins, parce que le public ne les critique que par réflexion et les goûte par sentiment[1].

D'expliquer pourquoi les romans meurent dans un si prompt oubli, et Corneille soutient sa gloire, c'est là l'avantage du théâtre. On y fait revivre les morts; et, comme on se dégoûte bien plus vite de la lecture d'une action que de sa représentation, on voit jouer dix fois sans peine une tragédie très-médiocre, qu'on ne pourrait jamais relire; enfin, les gens du métier soutiennent les ouvrages de Corneille, et c'est la plus forte objection. Mais peut-être y en a-t-il plusieurs qui se laissent emporter aux mêmes choses que le peuple; il n'est pas sans exemple qu'avec de l'esprit on aime les fictions sans vraisemblance, et les choses hors de la nature. D'autres ont assez de modestie pour déférer, au moins dans le public, à l'autorité du grand nombre et d'un siècle très-respectable; mais il y en a aussi que leur génie dispense de ces égards. J'ose dire, Monsieur, que ces derniers ne se doivent qu'à la vérité : c'est à eux d'arrêter le progrès des erreurs. J'ai assez de connaissance, Monsieur, de vos ouvrages, pour connaître vos déférences, vos ménagements pour les noms consacrés par la voix publique; mais voulez-vous, Monsieur, faire comme Despréaux, qui a loué, toute sa vie, Voiture, et qui est mort sans avoir la force de se rétracter[2]? J'ose croire que le public ne mérite

1. Voyez un passage semblable dans le XIIe chapitre de l'*Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain.* V. aussi la septième *Réflexion* (Des romans.) (G.)— 2. Boileau n'a pas *loué toute sa vie* Voiture, et avant sa mort il s'est *rétracté*. On dirait que Voltaire lui-même répond à Vauvenargues dans cette note de son *Temple du goût :* « Il est vrai que Despréaux a comparé Voiture à Horace, mais Despréaux était jeune alors. Il payait volontiers ce

pas ce respect. Je vois que l'on parle partout d'un poëte sans enthousiasme, sans élévation, sans sublime[1]; d'un homme qui fait des odes par article, comme il disait lui-même de M. de la Motte, et qui, n'ayant point de talent que celui de fondre avec quelque force dans ses poésies des images empruntées de divers auteurs, découvre partout, ce me semble, son peu d'invention. Si j'osais vous dire, Monsieur, à côté de qui le public place un écrivain si médiocre, à qui même il se fait honneur de le préférer quelquefois! mais il ne faut pas que cette injustice vous surprenne ni vous choque : de mille personnes qui lisent, il n'y a peut-être pas une qui ne préfère, en secret, l'esprit de M. de Fontenelle[2] au sublime de M. de Meaux[3], et l'imagination des *Lettres persanes* à la perfection des *Lettres provinciales*, où l'on est étonné de voir ce que l'art a de plus profond, avec toute la véhémence et toute la naïveté de la nature. C'est que les choses ne font impression sur les hommes que selon la proportion qu'ils ont avec leur génie; ainsi le vrai, le faux, le sublime, le bas, etc., tout glisse sur bien des esprits et ne peut aller jusqu'à eux : c'est par la même raison qui fait que les choses trop petites par rapport à notre vue lui échappent, et que les trop grandes l'offusquent. D'où vient que tant de gens encore préfèrent à la profondeur méthodique de M. Locke la mémoire féconde et décousue de M. Bayle, qui, n'ayant pas peut-être l'esprit assez vaste pour former le plan d'un ouvrage régulier, entasse, dans ses réflexions sur la comète, tant d'idées philosophiques qui n'ont pas un rapport plus nécessaire entre elles que les fades histoires de Mme de Villedieu[4]?

tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe, et Despréaux a rétracté depuis ces éloges. (G.) — 1. J.-B. Rousseau. — 2. Le célèbre académicien. (Voyez sur lui même volume, p. 33.) — 3. Bossuet. — 4. Marie-Catherine Desjardins, marquise de Villedieu et de la Chasse, née vers 1640, morte en 1683. Ses œuvres, qui n'ont pas moins de 12 vol. in-12, se composent principalement de romans et de tragédies justement oubliés.

D'où vient cela? Toujours du même fonds : c'est que cette demi-profondeur de M. Bayle est plus proportionnée aux hommes.

Que si l'on se trompe ainsi sur des choses de jugement, combien à plus forte raison sur des matières de goût, où il faut sentir, ce me semble, sans aucune gradation, le sentiment dépendant moins des choses que de la vitesse avec laquelle l'esprit les pénètre!

Je parlerais encore là-dessus longtemps, si je pouvais oublier à qui je parle. Pardonnez, Monsieur, à mon âge et au métier que je fais, le ridicule de tant de décisions aussi mal exprimées que présomptueuses. J'ai souhaité toute ma vie, avec passion, d'avoir l'honneur de vous voir, et je suis charmé d'avoir dans cette lettre une occasion de vous assurer, du moins, de l'inclination naturelle et de l'admiration naïve avec laquelle, Monsieur, je suis du fond de mon cœur

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Mon adresse est : à Nancy, capitaine au régiment d'infanterie du roi.[1]

1. Voyez même vol., p. 112, la réponse de Voltaire à cette lettre.

VOLTAIRE[1].

1694-1778.

Les lettres de l'auteur de *Candide* sont, avec ses Contes, la partie vivante, immortelle de ses œuvres, comme ses tragédies et ses épopées sérieuses ou burlesques en sont la partie caduque et morte. L'*Essai sur les mœurs* et le *Dictionnaire philosophique* ne sont pas eux-mêmes à l'abri des sévérités de la critique; depuis près d'un siècle, le progrès naturel de l'érudition et le développement des idées qu'il avait lui-même propagées, ont dépassé de bien loin Voltaire comme historien et comme philosophe, tandis que les vingt volumes de correspondance, qui font près du tiers des œuvres complètes, sont entrés pour toujours dans le patrimoine de notre littérature : C'est qu'ils

1. Voy. la correspondance de Voltaire dans l'éd. Beuchot, tomes L-LXX. — Lettres inédites recueillies par M. de Cayrol, annotées par François, avec une préface de M. Saint-Marc Girardin, Paris, Didier, 2 v. in-8°. — Correspondance de Voltaire (voy. aussi M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII) avec la duchesse de Saxe-Gotha, et autres lettres de lui inédites, publiées par MM. Evariste Bavoux et Alphonse François, 1 vol. in-8°, Didier, 1861. — *Le dernier volume de Voltaire*, Paris, Plon, 1863, in-8°.

nous ont gardé la part la plus vivante, la plus personnelle de ce subtil génie.

La raison de cette importance singulière de sa correspondance tient, en partie, à la situation exceptionnelle que Voltaire s'était faite. Retiré pendant la seconde moitié de sa vie, à cent cinquante lieues de Paris, mais resté en relations actives avec l'élite de la société polie, des grands seigneurs et des hommes de lettres, le brillant causeur suppléa par le commerce épistolaire le plus actif aux cercles et aux salons qui lui manquaient. Jamais la conformité, ou pour mieux dire l'identité du style épistolaire et du style de la conversation n'a été poussée anssi loin. Quand on parcourt cette correspondance où tant de lettres sont datées du même jour, il semble voir Voltaire donnant successivement audience à vingt visiteurs différents, écoutant les uns, répondant aux autres, répétant, pour ceux qui entrent, l'anecdote, la nouvelle, la tirade qu'ont entendue ceux qui viennent de sortir. Mais comme le thème du jour est varié, nuancé à l'infini par la verve intarissable et, on l'a dit, vraiment démoniaque de Voltaire! « Ce qui plaît toujours « quand on rouvre Voltaire, et ce qui fait qu'on s'in« téresse, c'est (avec cette jolie manière de dire) qu'il « met de l'action à tout; les moindres choses ou celles « même qui, chez d'autres, feraient l'effet de raison « et de sagesse, prennent avec lui un air d'entrain et « de diablerie. Démon du goût et de l'irritabilité lit« téraire; démon de l'inspiration poétique et même de « la correction; démon de la justice et de la tolérance « contre les persécuteurs; démon de la civilisation, du « luxe et de l'industrie (quand, par exemple, il veut ven« dre et placer partout ses montres du pays de Gex), il

« a en lui la légion démoniaque au complet; il fait tout « enfin par démon, par accès et verve. Il y avait le démon de Socrate, il y a les démons de Voltaire[1]. »

Ce côté presque surhumain de son génie, n'est que fidèlement rendu dans les lignes qui précèdent. A feuilleter cette immense correspondance où l'on suit sa vie pas à pas, on a peine à s'expliquer la prodigieuse activité qui suffisait à tant de tâches diverses et simultanées. Aussi ses lettres sont-elles d'une importance capitale pour sa biographie ; on peut même dire qu'il a fait à l'avance la besogne de son historien. Pendant plus d'un demi-siècle, il s'est raconté lui-même sciemment ou insciemment, au jour le jour. La correspondance de Voltaire est une auto-biographie véritable, dont on chercherait vainement un second exemple.

Une incroyable variété de sujets y répond à la complexité du personnage lui-même. Il y a dans Voltaire vingt hommes différents, et opposés par maint côté; comptez plutôt : le philosophe, le pur homme de lettres, le gentilhomme, le philanthrope, le polémiste littéraire ou religieux, l'historien, le publiciste (le plus varié qui fût jamais), l'ami des souverains, le propriétaire campagnard, etc. Je m'arrête, mais on voit qu'en continuant à le dédoubler sous tous ses aspects, j'atteindrais facilement le chiffre indiqué. Eh bien! chacun de ces hommes différents se manifeste librement dans cette correspondance inépuisable, dont quelqu'un (Nodier, je crois), a dit, sous forme paradoxale, mais sans invraisemblance, qu'on retrouverait des lettres de Voltaire jusqu'à la consommation des siècles.

1. M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tom. XV, p. 222.

Après l'édition Beuchot réputée si complète, il en a paru plusieurs volumes, et il ne se passe pas une année sans qu'on en publie, quelque part, d'inédites.

La monotonie de style qu'on a non sans raison, reprochée aux ouvrages de Voltaire, disparaît dans sa correspondance. Il prend, à son gré, tous les tons avec une souplesse merveilleuse, allant sans cesse du grave au doux, du plaisant au sévère. S'agit-il de sa dignité d'homme de lettres, ou, a-t-il, pour consoler un ami ou simplement pour philosopher avec lui, à traiter quelque thèse de haute morale, faut-il prendre en main quelque grande et belle cause d'humanité, de justice, de tolérance, le voici qui s'élève sans effort jusqu'à l'éloquence, et trouve dans son cœur ému, dans sa raison indignée, cette force de pathétique qu'il a sans succès poursuivie dans le genre artificiel et faux de ses tragédies. Sa lettre à Thiériot sur sa résolution d'aller sauvegarder en Angleterre son honneur indignement outragé en sa personne par la lâche insulte du chevalier de Rohan; cette belle épître sur le doute à Des Alleurs, véritable dissertation de sagesse sceptique et pratique, sous forme familière; les nobles et spirituelles exhortations à Mme du Deffand de prendre en patience la destinée humaine, avec ses biens et ses maux; les encouragements d'une sympathie si vive au jeune Vauvenargues, encore obscur; ses cordiales remontrances à Frédéric, qui, réduit aux abois, ne songe plus qu'à mourir; ses énergiques plaidoyers en faveur de Calas et du chevalier de la Barre, si pleins d'une éloquence admirable, d'un bon sens inattaquable et d'nne indignation généreuse; voilà autant de chefs-d'œuvre du genre le plus noble et le plus élevé. Et dans ces improvisations toutes rapides et toutes spon-

tanées, il échappe aux écueils dont il n'a pas su assez se garder dans ses tirades tragiques : la déclamation et l'emphase.

Mais à côté, que de merveilleuses lettres d'une gaieté tantôt mordante, tantôt bouffonne! « Il ne rit pas seulement, il ricane; il y a un peu de tic, c'est le défaut, » a-t-on dit avec justesse; mais que d'exceptions à faire en faveur de mainte correspondance de tout point délicieuse! Mettons au premier rang la plus familière et l'une des plus assidues, celle qu'il entretint pendant tant d'années avec les d'Argental, « ses anges » comme il les appelait. Là l'ironie n'a plus rien d'amer, de mordant, de forcé. Il rit par pure bonne humeur, par franche gaieté. Il y a des séries entières, sur les mêmes thêmes, tels que la réhabilitation des Calas et le mariage de Mlle Corneille, où règne d'un bout à l'autre le plus charmant et le plus spirituel enjouement, sans qu'on ait à y relever une seule dissonance de ton. Voltaire, dans sa correspondance, est littérairement irréprochable; c'est là qu'il est le plus sincèrement artiste, dans toute l'étendue du mot.

Si son œuvre entière glorifie son esprit, sa correspondance justifie son cœur, à l'encontre de ce préjugé trop accrédité qui veut que certaines qualités ne puissent atteindre, dans la nature la mieux douée, un développement extraordinaire, qu'à la condition d'absorber ou d'atrophier toutes les autres. L'exemple de Voltaire est de ceux qui réfutent avec le plus d'évidence la théorie de ce prétendu antagonisme. Voltaire était non-seulement bon, mais capable de la plus généreuse exaltation quand une noble cause était en jeu. Voltaire aimait ses amis, et le leur prouvait, à

l'occasion, par un dévouement à l'épreuve de toute importunité, et, s'il a eu des ennemis, il ne leur a jamais voué de sentiments implacables. Quels que fussent ses griefs très-légitimes contre Frédéric, dont les injures avaient certes effacé les bienfaits, la rancune de Voltaire ne tint guère contre les sympathies de nature qui l'attiraient vers son ancien ami, de même que toute son antipathie pour J. J. Rousseau n'aurait pas résisté à la tentation de lui être utile, si l'occasion s'en était offerte. Nous savons par la curieuse anecdote racontée dans les mémoires du prince de Ligne, qu'aucun asile ne se fût ouvert avec plus d'empressement que Ferney, à l'auteur de l'*Émile*, persécuté et proscrit. Quant à cette tourbe d'ennemis subalternes qu'il a voués à l'immortalité du ridicule, on peut plaindre Voltaire d'avoir ressenti avec tant de vivacité les blessures faites à son amour-propre; il a souvent trop subi sans doute l'irrésistible entraînement d'une nature prompte à s'émouvoir des moindres atteintes; disons pourtant que s'il poursuivit avec tant d'acharnement des adversaires qu'il savait si indignes de lui, c'est que, dans sa conviction intime, sa cause était liée le plus souvent à celles de la vérité, de la justice, ou du bon goût. Mais quelle qu'ait été l'opiniâtreté de ses vengeances, il n'y porta jamais le venin de la haine. C'est là un sentiment inconnu à Voltaire, qui, au fond, aimait les hommes, sans illusion sans doute, mais avec chaleur et tendresse. Son infatigable sagacité lui avait révélé toute la vérité sur la nature humaine, dont jamais écrivain n'a exprimé avec une plus libre verve de satire, les faiblesses et les misères, mais dont personne aussi n'a senti et revendiqué plus énergiquement l'inviolable dignité. A ce

point de vue, la correspondance commente et rectifie, en leur servant de contre-poids, les contes, les romans et les poëmes de Voltaire.

En somme, cette correspondance est un véritable monument *sui generis*. Égale aux plus célèbres par la verve, le talent et le génie, elle les dépasse sous tous les autres rapports : abondance, variété, universalité. Non-seulement elle est intarissable, non-seulement elle effleure ou épuise tous les sujets qui, pendant cinquante ans ont intéressé, passionné, diverti deux générations, mais elle s'adresse à ce qu'il y a de plus éminent, à tous les titres, parmi les contemporains : souverains, grands seigneurs, artistes, hommes de lettres, femmes du plus grand monde. De Frédéric au duc de Richelieu, de Catherine II à Mme du Deffand, de Lekain à Mlle Quinault, de J. J. Rousseau au gazetier Marin, tout le siècle de Voltaire tient dans cette correspondance. Supposez-la un instant perdue, et vous ôtez à l'histoire littéraire et morale du temps son plus riche et son plus curieux document.

A M. DE VAUVENARGUES[1].

Paris, le 15 avril [1743].

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras[2] que je venais de recevoir une lettre[3] d'un philosophe plein d'es-

1. Voy. même vol. p. 80, la notice que nous avons consacrée à Vauvenargues. — 2. Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras, né en décembre 1715, nommé maréchal de France en 1741. — 3. V. plus haut, p. 99, la lettre à laquelle répond celle-ci.

prit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre; et depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes; Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du Cid, une grande partie de Cinna, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de Rodogune se soutiendraient à côté d'Athalie, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit! J'ai toujours dit : « In domo patris mei mansiones multæ sunt[1]. » Molière ne m'a point empêché d'admirer le *Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste* m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient donc à un homme comme vous, monsieur, de donner des préférences et point d'exclusions.

1. Évangile de saint Jean, chap. XIV, v. 2. Traduction littérale : « Il y a beaucoup de logements dans la maison de mon père. »

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a, sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir, à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par être ébloui.

On a d'abord été ivre des *Lettres persanes* dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains*, du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris[1], vous éloigne d'une ville où je serais à la portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse, qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé, d'une des moins mauvaises édi-

1. Vauvenargues ne quitta le service que l'année suivante.

tions de mes faibles ouvrages; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre, etc.

AU MÊME.

Jeudi, 4 avril 1744.

Aimable créature, beau génie, j'ai lu votre premier manuscrit, et j'y ai admiré cette hauteur d'âme qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrates. Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux; mais, au moins, sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres; vous êtes le dernier, je vais vous lire encore. Je vous remercie tendrement; vous êtes la plus douce de mes consolations, dans les maux qui m'accablent.

A M. DUCLOS[1].

[1745.]

J'en ai déjà lu cent cinquante pages, mais il faut sortir pour souper. Je m'arrête à ces mots : « Le brave Huniade

1. Le moraliste, trop vanté par son temps et trop oublié du nôtre, Charles Pineau Duclos, né en 1704, mort en 1772. Après avoir débuté par des romans, il publia en 1745 une histoire de Louis XI qui lui valut la place d'historiographe de France. Ce billet n'est point daté, mais il fut écrit certainement dans l'année où parut l'ouvrage dont Voltaire fait ses compliments à l'auteur.

Corvin, surnommé la terreur des Turcs, avait été le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi. »

Courage! il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne me le seriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé, et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir, Salluste.

A FRÉDÉRIC[1].

(1751)

Sire, je rends à Sa Majesté ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain. J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de la *Henriade*, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné, il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve? Que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre continuellement le moment heureux. Quel chien de métier! Mais il a ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très-humblement les pieds et les ailes du vôtre.

1. Frédéric II, roi de Prusse (voy. sur sa correspondance avec Voltaire la notice que nous lui avons consacrée dans ce même volume). A la date de ce billet, Voltaire était, depuis un an, à la cour du roi de Prusse.

AU MÊME[1].

[Janvier 4 1753]

Sire,

Pressé par les larmes et les sollicitations de ma famille[2], je me vois obligé de mettre à vos pieds mon sort, et les bienfaits, et les distinctions dont vous m'avez honoré. Ma résignation est égale à ma douleur. Je ne me souviendrai que de ces mêmes bienfaits. V. M. doit en être bien convaincue. Attaché à Elle depuis seize ans par ses bontés prévenantes, appelé par Elle dans ma vieillesse, rassuré, par Ses promesses sacrées contre la crainte attachée à une transplantation qui m'a tant coûté; aïant eu l'honneur de vivre deux ans et demi de suite avec Elle, il m'est impossible de démentir des sentiments qui l'ont emporté dans mon cœur sur ma patrie, sur le Roy mon souverain et mon bienfaiteur, sur ma famille, sur mes amis, sur mes emplois. J'ay tout perdu; il ne me reste que le souvenir d'avoir passé un temps heureux dans votre retraite de Potsdam. Toute autre solitude sera pour moi bien douloureuse sans doute. Il est dur d'ailleurs de partir dans cette saison quand on est accablé de maladies, mais il est encore plus dur de vous quitter. Croiez que c'est la seule douleur que je puisse sentir à présent. Monsieur l'Envoyé de France, qui entre chez moi dans le temps que j'écris, est témoin de

1. Voy. plus loin la lettre de Frédéric en date du 29 (ou 30) décembre 1752. — 2. Voltaire, après sa rupture avec Frédéric, avait pressé son auguste maître de le laisser partir pour Plombières. Dans le premier moment, Frédéric le lui avait permis en lui redemandant sa clef de chambellan, sa croix de l'ordre du mérite et le titre de sa pension. Voltaire, ne voulant point paraître chassé, dissimula cette injonction, et, dans la démission qu'on va lire, écrite sous les yeux de l'envoyé de France près la cour de Berlin, il feint de céder aux instances de sa famille en demandant son congé.

ma sensibilité, et il répondra à Votre Majesté des sentiments que je conserverai toujours. J'avais fait de vous mon idole; un honnête homme ne change pas de religion, et seize ans d'un dévouement sans bornes ne peuvent être détruits par un moment de malheur.

Je me flatte que de tant de bontés il vous restera envers moi quelque humanité; c'est ma seule consolation si je puis en avoir une[1].

A J.-J. ROUSSEAU[2].

30 août [1755].

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain[3]; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes[4], quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement

1. A la réception de cette lettre, Frédéric envoya sur-le-champ à Voltaire le surintendant de sa maison, qui rendit au chambellan disgracié sa clef, son cordon et ses droits de pension. Mais Voltaire s'obstina à partir. — 2. Cette lettre parut d'abord dans la première édition de l'*Orphelin de la Chine* (septembre 1755), puis, d'après une copie différente, dans le Mercure d'octobre et de novembre 1755. Le *Portefeuille trouvé*, les diverses éditions anciennes des œuvres de Voltaire présentent des variantes, en général peu importantes, et qu'il eût été fastidieux de reproduire. Aussi nous sommes-nous contenté d'indiquer les principales. — 3. Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. — 4. C'est ainsi que Palissot fait marcher Rousseau sur la scène, dans la comédie des *Philosophes*.

qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne veux pas non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies, dont je suis accablé, me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là; et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être[1].

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter[2]. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux, les traitèrent de *déistes*, *d'athées*, et même de *jansénistes*.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens[3] acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*OEdipe;* une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite[4], que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme[5] plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* avec des notes[6], dans les-

1. *Var :* où vous êtes tant désiré. — 2. *Var :* Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué. Si j'osais, etc. — 3. *Var :* voir une troupe de misérables acharnés.... — 4. L'abbé Desfontaines. — 5. La Beaumelle. — 6. *Var :* où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées; un autre....

quelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures ; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom ; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés ; et enfin, des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes, inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvres, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'est digne que d'eux[1]. J'ajouterais qu'en dernier lieu, on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de 1741*, lorsque j'étais historiographe de France ; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail ; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans, jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que con-

1. *Var :* et l'infâme avarice de ces malheureux qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice, et qui, au bout de trente ans, vendent partout cet ouvrage, lequel certainement n'est pas le mien, et qui est devenu le leur. — Tout ce passage est une allusion, comme on sait, au poëme trop fameux à tous égards, qui a pour titre : *La Pucelle*.

clurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre, que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde, ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs, en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron[1], ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant, le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle, et, pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable avidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thomas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que

1. *Var :* ni Cicéron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécile Lépide, de ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste.

chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent[1]; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme, qui déshonorent souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise, il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

AU ROI DE PRUSSE.

(Aux Délices) octobre 1757.

Sire, votre épitre d'Erfurt[2] est pleine de morceaux admirables et touchants. Il y aura toujours de très-belles choses

1. *Var :* et elles font même votre gloire dans le temps que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille.... — 2. L'Épître au marquis d'Argens. Plusieurs passages de cette Épître se trouvent dans la *Vie privée du Roi de Prusse*, ou Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même (Amsterdam, 1784, in-12) Voltaire y dit (p. 106): « Il (Frédéric) m'envoya cette Épître écrite de sa main. »

dans ce que vous ferez et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse Royale votre digne sœur, que cette Épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas de discuter avec Votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie; il s'agit de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir. Je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire; je vous conjure de soupçonner au moins que, du rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi, on ne vous le dit pas; comme philosophe et comme grand homme, vous ne voyez que les exemples des hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes, qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté. Il faut se rendre justice; vous savez dans combien de Cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction au droit des gens. Que dira-t-on dans ces Cours? Que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré, quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurt, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe; on commentera votre Épître d'Erfurt, on en fera

une critique injurieuse : on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à Votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le Salomon du Nord, s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent que, en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc, dans ce triste parti, de l'amour-propre du désespoir. Écoutez contre ces sentiments votre raison supérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être; elle vous dit que, étant homme comme un autre, il vous restera, quelque chose qui arrive, tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux : biens, dignités, amis. Un homme, qui n'est que roi, peut se croire très-infortuné quand il perd des états; mais un philosophe peut se passer d'états. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous; et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ou, si, en demeurant souverain, vous ne saviez pas supporter l'adversité?

AU ROI DE PRUSSE.

Château de Tournay, par Genève, 21 avril 1760.

Sire,

Un petit moine de Saint-Just disait à Charles-Quint: *Sacrée Majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le monde? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule?* Je suis le moine, mais vous n'avez pas encore renoncé aux grandeurs et aux misères humaines, comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis[1], quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les *œuvres du philosophe de Sans-Souci*[2] dans sa cassette? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement, qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé? Ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que Maupertuis vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à mal parler de lui? que m'importent sa personne et sa mémoire? En quoi ai-je pu lui faire tort en disant à Votre Majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort; je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche; mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles, que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal : vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre

1. Membre de l'académie de Berlin, que Voltaire avait impitoyablement raillé et personnifié dans l'étincelant pamphlet qui a pour titre : *Diatribe du docteur A KaKia.* (Voy. plus loin la lettre de Frédéric à Voltaire, sur ce sujet.) — 2. C'est, comme on sait, le nom que Frédéric s'était donné, et dont il signait celles de ses œuvres qui ont paru de son vivant.

mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et, ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir, sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser[1] ?

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie, répandus dans toute l'Europe : Les philosophes ne peuvent vivre en paix et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jésus-Christ; il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, et Dieu les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce que l'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs, on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires : je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver longtemps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions

1. Allusion directe à la part très-active que Voltaire avait prise aux négociations secrètes entamées, à cette époque, entre les deux cours de Prusse et de France.

inséparables d'une grande imagination; un peu par l'humeur et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre âme; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités[1].

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre; et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses, infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse. En faisant des vœux pour qu'un aussi grand homme que vous, soit aussi heureux et aussi grand, en tout, qu'il doit l'être, etc.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 13 octobre 1766.

Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd; je vous plains moins d'être

1. Frédéric répondait à Voltaire sur ce point (Meissen, 12 mai 1760) : « Je sais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts : je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. » Quant aux griefs que Voltaire développe avec tant de chaleur, Frédéric coupa court à toute récrimination nouvelle

aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement, c'est celui qui ne vous entend point, qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, madame, parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'*Ancien Testament*. Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de Joseph devenu contrôleur-général en Égypte, et reconnaissant ses frères. Comptez-vous pour rien Daniel qui confond si finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que *Tom Jones*[1], dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'*Ancien Testament!* Ne vous en moquez point; ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère, les mœurs de l'ancienne Asie; c'est, de tous les monuments antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone, Tyr et l'Égypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'âme, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé, lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Égypte et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches,

par cette réplique péremptoire : « Je n'entre point dans la recherche du passé : vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi; votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou, amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez un autre. » — 1. Le célèbre roman de Fielding.

non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Écriture sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, madame, prétendez-vous lire, comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laisser là? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'âme continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusements sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination, dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste; tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre Mirabaud. Si vous êtes une honnête personne [1], madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de *La Pucelle,* que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre âme aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

1. On sait que la crainte constante de Voltaire était de voir répandre et s'imprimer, par l'indiscrétion de ses amis, les manuscrits compromettants qu'il leur confiait.

Si vous aimez un tableau très-fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'*Histoire générale* des sottises du genre humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragments; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes *Histoires de France* sont diaboliques, non-seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les Daniel[1] sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde depuis Raoul et Eudes jusqu'à la personne de Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissants empires; mon ami le czar Pierre a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice Élisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Wolfenbuttel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir au Canada, sur des neiges, entre les ours et les castors, après que les Anglais ont peuplé de leurs florissantes colonies quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

1. Le P. Daniel, jésuite, auteur d'une histoire de France, déjà fort peu estimable au temps de Voltaire, et que les travaux de la critique moderne ont fait tomber dans un discrédit complet.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement et à lire!

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm et Moscou. Vos ministres, vos intendants, et vos premiers commis, n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans Régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis, et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué en français les *Œuvres philosophiques* de feu milord Bolingbroke. C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui; c'est Hume, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le *Conte du Tonneau,* du doyen Swift! C'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les

gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac[1]? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux; l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancien Romain, et pour un homme supérieur à Virgile; mais, quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est : poëme sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnements n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction par un baron Des Coutures. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement quarante ou cinquante pages de ce Des Coutures? Par exemple, livre III, page 281, tome Ier, à commencer par les mots, *On ne s'aperçoit point*, il y a en marge, XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jusqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de cinquante pages de ce troisième livre; c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par César, pensaient comme Lucrèce, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par Joly de Fleury.

1. Melchior de Polignac, né en 1661, mort en 1741. Le poëme dont parle Voltaire parut en 1747, sous ce titre : *Anti-Lucretius, seu de Deo et naturâ*, libri IX.

Vous me demandez ce que je pense, madame ; je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun ; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il ? à rien du tout. Lisez la parabole du Bramine que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ; et je vous exhorte à jouir, autant que vous le pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut ! Demandez à votre ami si, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal· ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de Silhouette a été fort applaudie ; le reste est sifflé ; mais il se peut très-bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre ; jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND [1].

A Ferney, 8 février [1768].

Je n'écris point, madame, cela est vrai ; et la raison en est que la journée n'a que vingt-quatre heures ; que, d'ordinaire, j'en mets dix ou douze à souffrir, et que le reste

1. On s'étonnera peut-être de voir que nous puisions aussi largement, vu l'étroitesse de notre cadre, dans la correspondance de Voltaire, quand nous avons été si économes de citations empruntées à Mme de Sévigné. L'unique raison en est, que le recueil des lettres de Mme de Sévigné est beaucoup plus répandu et mieux connu que les Œuvres complètes de Voltaire.

est occupé par des sottises qui m'accablent, comme si elles étaient sérieuses. Je n'écris point, mais je vous aime de tout mon cœur. Quand je vois quelqu'un qui a eu le bonheur d'être admis chez vous, je l'interroge une heure entière. Mon fils adoptif Dupuits est pénétré de vos bontés; il a dû vous rendre compte de la vie ridicule que je mène. Il y a trois ans que je ne suis sorti de ma maison; il y a un an que je ne sors point de mon cabinet, et six mois que je ne sors guère de mon lit.

M. de Chabrillant a été chez moi six semaines; il peut vous dire que je ne me suis pas mis à table avec lui une seule fois. La faculté digérante étant absolument anéantie chez moi, je ne m'expose plus au danger. J'attends tout doucement la dissolution de mon être, remerciant très-sincèrement la nature de m'avoir fait vivre jusqu'à soixante-quatorze ans, petite faveur à laquelle je ne me serais jamais attendu.

Vivez longtemps, madame, vous qui avez un bon estomac et de l'esprit, vous qui avez regagné en idées ce que vous avez perdu en rayons visuels, vous que la bonne compagnie environne, vous qui trouvez mille ressources dans votre courage d'esprit et dans la fécondité de votre imagination.

Je suis mort au monde. On m'attribue tous les jours mille petits bâtards posthumes que je ne connais point[1]. Je suis mort, vous dis-je, mais du fond de mon tombeau, je fais des vœux pour vous. Je suis occupé de votre état. Je suis en colère contre la nature qui m'a trop bien traité en me laissant voir le soleil et en me permèttant de lire, tant bien que mal jusqu'à la fin, mais qui vous a ravi ce qu'elle vous devait.

Cela seul me fait détester les romans qui supposent que nous

1. Allusion à la foule de pièces qui couraient sous le nom de Voltaire, et qui étaient beaucoup plus souvent de lui qu'il ne veut en convenir. On sait qu'il se faisait un jeu de désavouer tout ce qui pouvait lui donner maille à partir avec le censeur royal, et troubler son repos.

sommes dans le meilleur des mondes possible; si cela était, on ne perdrait pas la meilleure partie de soi-même longtemps avant de perdre tout le reste. Le nombre des souffrants est infini; la nature se moque des individus. Pourvu que la grande machine de l'univers aille son train, les âmes qui l'habitent ne lui importent guère.

Je, suis de tous les cirons, le plus anciennement attaché à vous; et comme je disais fort bien dans le commencement de ma lettre, malgré mon respect pour vous, madame, je vous aime de tout mon cœur.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU [1].

A Ferney, 18 février [1771].

Oui, mon héros, je vous l'avoue, j'ai ri un peu quand vous m'avez mandé que vous aviez la goutte; mais savez-vous bien pourquoi j'ai ri? C'est que je l'ai aussi. Il m'a paru assez plaisant qu'ayant pensé comme vous presque en toutes choses, ayant eu les mêmes idées, j'aie aussi les mêmes sensations. Dieu m'avait fait pour être réformé à votre suite; c'est bien dommage que je sois toujours si éloigné de vous, et que je sois une planète si distante du centre de mon orbite.

D'Argens [2] vient de mourir à Toulon; il ne vous reste plus que moi de vos anciens serviteurs bafoués ou par vous, ou par les rois. Je le suis fort aussi par la nature; mes yeux

1. Louis-François Armand Duplessis de Richelieu, né en 1696, mort en 1788. Voltaire l'appelait, comme on sait, son héros. Ils étaient en correspondance suivie. — 2. Le marquis d'Argens, l'ancien commensal de Voltaire à la cour du roi de Prusse, leur commun protecteur, était mort le 11 janvier de cette même année. (Voy. plus loin, même volume, une lettre de Frédéric à d'Argens.)

à l'écarlate sont absolument aveuglés par la neige, à l'heure que je vous écris.

Je cours actuellement ma soixante-dix-huitième année, et vous êtes un jeune homme de près de soixante-quinze. Voilà, si je ne me trompe, le temps de faire des réflexions sur les vanités de ce monde. Deux jours que j'ai à vivre, et une vingtaine d'années qui vous restent, ne diffèrent pas beaucoup.

Je ris des folies de ce monde encore plus que de ma goutte; mais je ne ris point quand mon héros me gronde, selon sa louable coutume, de ne lui avoir pas envoyé je ne sais quels livres imprimés en Hollande[1], dont il me parle. Voulait-il que je les lui envoyasse par la poste, afin que le paquet fût ouvert, saisi et porté ailleurs? M'a-t-il donné une adresse? M'a-t-il fourni des moyens? Ignore-t-il que je ne suis ni en Prusse, ni en Russie, ni en Angleterre, ni en Suède, ni en Danemark, ni en Hollande, ni dans le nord de l'Allemagne, où les hommes jouissent du droit de savoir lire et écrire?

Ne se souvient-il plus du pauvre garçon apothicaire qui fut, il y a deux ans[2], fouetté, marqué d'une fleur de lys toute chaude, condamné aux galères perpétuelles par *Messieurs*[3], et qui mourut de douleur le lendemain avec sa femme et sa fille, pour avoir vendu, dans Paris, une mauvaise comédie intitulée *la Vestale*, laquelle avait été imprimée avec une permission tacite?

Ne vous souvient-il plus qu'un des plus horribles crimes mentionnés dans le procès du chevalier de La Barre était d'avoir, dans son cabinet, des livres qu'on appelle défen-

1. On sait qu'afin d'échapper aux rigueurs de la censure, Voltaire publia d'abord en Hollande la plupart de ses pamphlets littéraires, philosophiques et religieux. — 2. Voltaire veut sans doute parler de l'arrêt rendu par le Parlement le 24 septembre 1768. (Voy. tome XXIII des œuvres complètes de Voltaire, la préface de M. Beuchot, p. 12.) — 3. C'était le titre que l'on donnait aux juges du Parlement de Paris.

dus? Ce qui, joint à l'abomination de n'avoir pas ôté son chapeau pendant la pluie devant une procession de capucins, engagea les tuteurs des rois[1] à lui faire couper le poing, à lui arracher la langue, et à faire jeter dans les flammes sa tête d'un côté, et son corps de l'autre.

Ne saviez-vous pas, mon héros, que parmi ces Welches[2] pour lesquels vous avez combattu sous Louis XIV et sous Louis XV pendant soixante ans, il y a des tigres acharnés à dévorer les hommes, comme il y a des singes occupés à faire la culbute?

J'ai été assez persécuté, je veux mourir tranquille. Dieu merci, je ne fais point de livres, puisqu'il est si dangereux d'en faire. J'achève ma vie au pied du mont Jura, et j'irai mourir au pied du Caucase, si on me persécute encore. J'eusse aimé mieux rire avec vous à Richelieu; mais mon héros est incapable de porter la philosophie jusque-là. Il sera dans le tourbillon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, comme le duc d'Épernon[3], qui ne le valait pas. Il faut que chaque individu remplisse sa destinée.

Je vous remercie très-tendrement d'avoir favorisé M. Gaillard[4], qui en est digne.

Je crois votre goutte aussi légère que votre brillante imagination. Il n'est pas possible que, vous étant baigné presque tous les jours, l'accès soit bien violent et bien douloureux. La mienne est peu de chose aussi; mais mes yeux, mes yeux, voilà ce qui m'accable. Je ne conçois pas comment madame du Deffand peut être si gaie et si sémillante après

1. Le Parlement de Paris. — 2. On sait que Voltaire aimait à donner ce sobriquet méprisant à ses compatriotes quand il voulait flétrir leur ignorance ou leur barbarie. — 3. Jean-Louis Nogaret, duc d'Épernon, l'un des principaux personnages politiques des règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIII. Né en 1554, mort en 1643. — 4. Gabriel-Henri Gaillard, né en 1726, mort en 1806, auteur d'une *Vie de François Ier*, d'une *Histoire des Rivalités de la France et de l'Angleterre*. Richelieu avait appuyé la candidature de cet estimable historien à l'Académie française, où il venait d'être élu.

avoir perdu la vue. Dieu vous conserve vos deux yeux, qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés! Dieu vous conserve tout le reste! Ne grondez plus votre vieux serviteur, qui, assurément, ne le mérite pas.

Vous souvenez-vous de Couratin, qui avait toujours tort avec vous, quelque chose qu'il fît?

Permettez-moi de me mettre aux pieds de madame la comtesse d'Egmont[1].

LE VIEIL ERMITE.

1. La fille du maréchal de Richelieu, charmante et spirituelle femme que Rulhière a célébrée dans une jolie pièce de vers. (Voy. le tome III du recueil intitulé *les Poëtes français*. Paris, Hachette 1862.)

MADAME DU DEFFAND[1].

1697 - 1789.

Celle qu'on a appelée, non sans cause, la Sévigné du dix-huitième siècle, ne personnifie pas au même titre que cette illustre rivale, la société de son temps. L'homme qui l'a le mieux connue, Horace Walpole, a très-bien distingué tout ce qu'elle devait au privilége de son grand âge qui lui avait permis de participer à la vie de deux générations. « Ayant vécu depuis la plus agréable époque (la Régence) jusqu'à celle qui est la plus raisonneuse (l'ère de l'Encyclopédie), elle unit les bénéfices des deux âges sans leurs défauts, tout ce que l'un avait d'aimable sans la vanité, tout ce que l'autre a de raisonnable sans la morgue. » Ajoutons, pour rester dans le vrai, en tempérant une louange trop absolue que Mme du Deffand n'a pas moins les travers de ses contemporains que leurs qualités. Blasée, sceptique, frivole dans sa vie, quoique au fond sérieuse dans ses goûts, elle est avant tout

1. Voyez *Lettre de Mme du Deffand*, nouvelle édition de M. de Lescure, 2 vol. in-8°, 1869. — *Correspondance inédite de madame du Deffand et de madame de Choiseul*, publiée par M. de Sainte-Aulaire, 2 v. in-8°. — Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t.I.

possédée de cette passion du divertissement, de cette horreur de l'ennui, qui ont fourni à de récents historiens[1] le sujet d'une si ingénieuse analyse. Toute sa vie se passa à combattre « le vilain monstre de l'ennui » et tout l'effort de « sa faiblesse herculéenne » (pour emprunter à Walpole une antithèse d'une justesse caractéristique) n'y suffisait pas. « C'est l'hydre de la fable, disait-elle. Lui coupe-t-on la tête, il en revient deux. »

En vain s'est-elle entourée d'un cercle composé de la meilleure compagnie, et s'ingénie-t-elle sans cesse à l'étendre et à le renouveler. Elle en vient à écrire dans une de ces heures d'affreuse amertume, où elle juge à fond les autres et elle-même : « J'eus hier douze personnes, et j'admirois la différence des genres et des nuances de la sottise; nous étions parfaitement sots, mais chacun à sa manière; tous semblables à la vérité, par le peu d'intelligence, tous fort ennuyeux; tous me quittèrent à une heure, et tous me laissèrent sans regret. » Au milieu de la société la plus spirituelle et la plus brillante, elle s'abîmera « dans les réflexions les plus noires » d'une misanthropie implacable. Et cette misanthropie ne s'attaquera pas seulement à l'esprit des gens, elle s'en prendra avec non moins de sévérité à leur cœur. C'est Mme du Deffand qui a écrit cette phrase d'une observation si profonde et si cruelle qu'on croirait lire un fragment retrouvé du livre des *Maximes*. « Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux. J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me

1. MM. de Goncourt, dans leur très-remarquable livre : *la Femme au dix-huitième siècle.*

paraissaient des machines à ressort qui alloient, venoient, parloient, rioient, sans penser, sans sentir.... » Si cette vue si triste de la nature humaine, dépouillée ainsi brutalement, de tout prestige, rappelle, comme on l'a très-justement remarqué, le tour d'esprit de la Rochefoucauld, et nous oblige à apporter de singulières restrictions à cette amabilité que Walpole se plaît tant à préconiser, elle met du moins en relief chez Mme du Deffand un très-rare et très-précieux mérite : celui d'une sincérité complète.

En toute chose, elle cherche, elle veut la vérité, et quand elle l'a découverte, elle la dit hautement sans réticence, sans ménagements, sans respect humain. C'est ainsi qu'en littérature elle fait preuve, à l'occasion, d'un goût aussi hardi que sûr. Mieux que personne à cette date, elle comprend Shakespeare, le défend énergiquement contre le dénigrement de Voltaire. Elle ne réclame pas avec moins d'instance en faveur de Montaigne, auprès de Walpole, à qui une première lecture ne l'a pas fait goûter. Elle rend toute justice à Mme de Maintenon, si vilipendée par tout le dix-huitième siècle. En revanche, elle n'est pas moins équitable dans ses sévérités contre les esprits et les écrivains médiocres. Du premier coup d'œil, elle a percé à jour la mince étoffe de Saint-Lambert, et elle formule, à propos d'un discours académique de la Harpe, cette sentence non moins judicieuse qu'ingénieuse : « Il s'est battu les flancs pour avoir du génie. Pendant qu'on le lisoit, je voyois la grenouille qui s'enfloit et qui finissoit par crever. Ah! mon Dieu! qu'il est difficile pour certaines gens d'être ce qu'ils sont! Tous ces beaux esprits ne cessent de parler de génie, de création, d'enthousiasme, d'énergie, de pensée; mais

la chaleur n'est que dans les mots. Ce sont des pâtés de glace qu'on passe au four, excepté que les pâtés sont fort bons. La Harpe m'a d'autant plus surprise qu'il a de l'esprit, du talent et de la critique. Mais on lui a reproché d'être froid, et il a cru qu'en frottant sa plume, elle seroit brûlante. » On voit quelle est la vivacité et la franchise de cette verve moqueuse, qui tantôt joue avec sa victime, tantôt lui fait de cruelles morsures. Nous avons tenu à en citer un autre échantillon bien curieux que nous empruntons à sa correspondance avec le président Hesnault. La causticité des femmes se déchirant entre amies est depuis longtemps proverbiale, mais nous doutons qu'on en trouve un second exemple plus remarquable que cette description des travers de la malheureuse compagne de voyage que Mme du Deffand y prend à partie. Les pages sur « la Pecquigny » valent presque celles de Saint-Simon sur « le Dubois. » La malignité de la verve compense ici la richesse de l'imagination. Ce qui aggrave encore et envenime les blessures que fait la perspicace railleuse, c'est une impertinence de ton et un dédain de grande dame, qui ne sont vraiment qu'à elle.

Tout prédestinait Mme du Deffand à prendre rang parmi nos principales épistolières : la vivacité de son esprit, l'incisive netteté de sa plume, la langue de la bonne compagnie, langue apprise en naissant, qu'elle parle avec une justesse et une force singulières. Elle a toutes les grâces de la simplicité, sans en avoir les côtés faibles. Condamnée par sa cécité à passer la plus grande partie de sa vie dans son fauteuil, dans ce célèbre « tonneau » où elle recevait ses visites, bien lui en prit d'avoir toujours eu un goût dominant pour la

correspondance. Elle préférait la lecture des lettres à celle des romans et des mémoires, qui avaient à ses yeux le tort d'être écrits en vue du public et de la postérité, l'aristocratie de ses goûts n'admettant qu'un commerce d'esprit tout privé, borné à un cercle étroit. Elle partageait d'ailleurs entièrement le culte voué par Walpole à Mme de Sévigné, « Notre-Dame de Livry, » comme ils l'appelaient entre eux. Ce fut donc pour elle une grande ressource de s'adonner à une occupation qui continuait entre absents le seul genre de distraction dont elle remplissait sa vie, la conversation. Mme du Deffand ne se fait d'ailleurs aucune illusion, et proteste contre tout parallèle avec son modèle. « Malheureusement, je ne ressemble en rien à Mme de Sévigné.... Tout l'intéressait, tout réchauffait son imagination; la mienne est à la glace. Je suis quelquefois animée, mais c'est pour un moment. » Elle ne semble même pas avoir une foi constante dans son talent : « Je ne compte pas du tout, dit-elle quelque part, faire imprimer ma correspondance particulière.... On ne peut pas, je crois, être moins entichée de sotte vanité que je ne le suis, et c'en serait une bien sotte de penser tirer honneur de mes lettres. Je suis toujours étonnée quand on en dit du bien. »

Mme du Deffand a quatre principaux correspondants : le président Hesnault, Voltaire, Mme de Choiseul, et Horace Walpole.

Les lettres adressées au Président sont datées de Forges où la marquise était allée prendre les eaux (1742). Elles sont pour le ton ce que peuvent être des lettres tout à fait intimes entre gens qui se connaissent trop bien et depuis trop longtemps pour avoir rien de bien intéressant à se dire. Aussi n'y avons-

nous rien trouvé à relever, à part l'admirable portrait de la Pecquigny signalé plus haut, ou d'agréables médisances sur la société de petite ville, qu'elle est condamnée à fréquenter pendant le temps de sa cure, et dont les travers ont le privilége de ranimer sa verve languissante.

Les lettres à Voltaire ont un caractère littéraire inaccoutumé. On voit qu'elle pense à qui elle écrit, et qu'elle tient à mériter les louanges du grand écrivain, qui aimait à trouver dans cette femme du grand monde d'un esprit si sagace, si net, si sensible au ridicule, une partenaire digne de lui. Encouragée par l'intérêt exceptionnel qu'il lui témoigne, elle lui peint avec éloquence l'incurable misère de sa vie brillante, les perpétuelles tribulations de sa cécité, et surtout l'horreur de l'ennui que, pour elle, rien ne peut conjurer. De son côté, le « vieil ermite de Ferney » (c'est ainsi qu'il signe) s'attache avec une sincère compatissance, à réconforter cette âme malade. Il n'y réussit guère, mais il ne se rebute pas, et varie le même thème de consolation dans une série des lettres qui sont au nombre de ses meilleures et de ses plus émues. Mme du Deffand l'en remercie de la façon qui pouvait lui être le plus sensible, par les louanges délicates et ingénieuses d'un esprit aussi capable, que nul autre, de l'apprécier. Si jamais Mme du Deffand s'est préoccupée, pour son compte, de la gloire littéraire, c'est ici, à coup sûr : « J'ai relu, ces jours-ci, dit-elle quelque part, le recueil de ma correspondance avec Voltaire ; toute personnalité et vanité à part, j'en ai été très-contente ; elle pourrait soutenir l'impression.... »

Les lettres à Mme de Choiseul, telles qu'elles ont

eté récemment publiées, ne comprennent pas moins de dix-neuf années consécutives. Nous aurons l'occasion d'en reparler avec quelques détails dans la notice consacrée à Mme de Choiseul, et nous renvoyons à l'analyse si déliée qu'en a donnée M. Sainte-Beuve. Cette correspondance nous montre Mme du Deffand sous un jour inattendu et la relève des accusations de la plupart des contemporains qui lui refusaient presque toute sensibilité. On l'y voit, au contraire, vouer une amitié fidèle, assidue, à une personne digne d'une haute estime à tous égards, dont la confiance prouverait déjà en faveur de certaines qualités de cœur que les désordres de la jeunesse avaient pu dissimuler chez Mme du Deffand, et que les années développèrent peu à peu.

Mais cette amitié de femme, la seule vraiment intime qu'elle ait gardée jusqu'à la fin, fut primée dans le cœur de la marquise par une autre liaison plus singulière et plus fervente encore : liaison qui a tous les caractères d'une passion, mais d'une passion salutaire pour cette âme desséchée, épuisée, et à qui elle offrait une source inespérée de rajeunissement et de vie. Je veux parler de sa liaison avec Horace Walpole. Il y eut entre eux, dès la première heure, une irrésistible affinité intellectuelle, une sympathie de nature profonde, irrévocable. Transformée par cette affection nouvelle, Mme du Deffand y mit le plus grand intérêt de sa vie. Présent, elle captivait Walpole; absent, elle entretint avec lui pendant les vingt dernières années, une correspondance suivie, pleine d'effusions et d'épanchements inconus jusqu'alors à cet esprit moqueur, à cette nature aride, et dont elle se croyait elle-même incapable. Elle, d'ordinaire si positive et froide, elle devient ici romanesque et sentimentale, comme Walpole

le lui reprochait en riant. C'est à cette correspondance très-volumineuse, le principal titre de Mme du Deffand à la renommée littéraire, que nous avons emprunté la plupart des citations qui suivent. On l'y verra prendre tous les tons, depuis le sentiment le plus tendre et le plus profond, jusqu'à l'ironie la plus fine et la plus acérée. C'est là seulement que Mme du Deffand est tout à fait elle-même et qu'il faut étudier une des natures vraiment originales et supérieures du dix-huitième siècle [1].

AU PRÉSIDENT HESNAULT [2].

Forges, le 9 juillet [1742].

La Pecquigny [3] n'est d'aucune ressource; son esprit est comme l'espace; il y a étendue, profondeur et peut-être

1. Obligé, comme nous le sommes, de mesurer strictement l'espace à chacune de nos citations, nous avons cru pouvoir retrancher sans inconvénient le début et la fin de cette lettre, qui ne sont que d'un intérêt médiocre. Mais nous avons tenu à citer le fragment qu'on va lire. Par la verve satirique et la vigueur du dessin, cette page justifie pleinement l'éloge que Mme de Staal-Delaunay a fait de Mme du Deffand : « Elle possède au suprême degré le talent de peindre les caractères, et ses portraits, plus vivants que leurs originaux, les font mieux connaître que le plus intime commerce avec eux. » Le président Hesnault répondait, de son côté, à Mme du Deffand : « Le portrait que vous faites de la Pecquigny est inimitable; je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant, de plus neuf ni de plus démêlé. » — 2. Né en 1685, membre de l'Académie française en 1723, mort en 1764. Homme d'esprit et de goût, célèbre par un *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, son principal titre littéraire. Sa liaison intime avec Mme du Deffand datait de 1730. — 3. Anne Joséphine Bonnier de la Mousson, qui avait épousé Michel Fernand d'Albert d'Ailly,

toutes les autres dimensions que je ne saurois dire parce que je ne les sais pas; mais cela n'est que du vide pour l'usage. Elle a tout senti, tout jugé, tout éprouvé, tout choisi, tout rejeté; elle est, dit-elle, d'une difficulté singulière en compagnie, et cependant elle est toute la journée avec toutes nos petites médisantes à jaboter comme une pie. Mais ce n'est pas cela qui me déplaît en elle, cela m'est commode aujourd'hui, et cela me sera très-agréable sitôt que Formont[1] sera arrivé. Ce qui m'est insupportable, c'est le dîner; elle a l'air d'une fille en mangeant; elle dépèce une poularde dans le plat où on la sert, ensuite elle la met dans un autre, se fait rapporter du bouillon pour mettre dessus tout semblable à celui qu'elle rend, et puis elle prend le haut de l'aile, ensuite le cou dont elle ne mange que la moitié, et puis elle ne veut pas que l'on retourne le veau pour couper un os, de peur qu'on amollisse le peau; elle coupe un os avec toute la peine possible, elle le coupe à demi, puis retourne à sa poularde; après elle pèle tout le dessus du veau, ensuite elle revient à ronger sa poularde, cela dure deux heures. Elle a sur son assiette des morceaux d'os rongés, de peaux sucées, et pendant ce temps ou je m'ennuie à la mort, ou je mange plus qu'il ne faudroit. C'est une curiosité de lui voir manger un biscuit, cela dure une demi-heure, et le total, c'est qu'elle mange comme un loup: il est vrai qu'elle fait un exercice enragé. Je suis fâchée que vous ayez de commun avec elle l'impossibilité de rester une minute en repos. Enfin, voulez-vous que je vous le dise? elle est on ne peut plus aimable; elle a sans doute de

duc de Pecquigny, plus tard duc de Chaulnes. Elle avait accompagné son amie aux eaux de Forges. — 1. Jean-Baptiste-Nicolas de Formont, conseiller au parlement de Normandie (croit M. de Lescure), mort en 1758, ami commun de Mme du Deffand et de Voltaire. Les détails précis nous manquent sur cet homme distingué qui, par son esprit sans prétention et la douceur de son commerce, mérita les plus vifs regrets de ses amis. (Voy. page 148 la lettre de Mme du Deffand à Voltaire.)

l'esprit, mais tout cela est mal digéré, et je ne crois pas qu elle vaille jamais davantage. Elle est aisée à vivre, mais je la défierois d'être difficile avec moi; je me soumets à toutes ses fantaisies, parce qu'elles ne me font rien, et notre union présente n'aura nulle suite pour l'avenir. Si je n'avois pas l'occupation de vous écrire, je m'ennuierois à la mort; mais cela remplit une bonne partie de la journée, et me voilà tout accoutumée à me coucher de bonne heure. Je crois avoir fait un excès quand dix heures et demi me surprennent debout[1] . . . .

. . . .

1. Voici quelques autres détails d'une vivacité familière et pittoresque, qui complètent à merveille ce portrait d'un si étonnant relief. Quelques jours auparavant, Mme du Deffand avait tracé de sa compagne, dont l'intimité forcée du voyage venait de lui révéler tous les fastidieux travers, ce premier crayon très-divertissant : « O mon Dieu! qu'elle me déplaît! Elle est radicalement folle; elle ne connoît point d'heure pour ses repas; elle a déjeuné à Gisors, à huit heures du matin, avec du veau froid; à Gournay, elle a mangé du pain trempé dans le pot, pour nourrir un Limousin, ensuite un morceau de brioche, et puis trois assez grands biscuits. Nous arrivons, il n'est que deux heures et demie, et elle veut du riz et une capilotade. Elle mange comme un singe, ses mains ressemblent à leurs pattes; elle ne cesse de bavarder; sa prétention est d'avoir de l'imagination et de voir toutes choses sous des faces singulières; et comme la nouveauté des idées lui manque, elle y supplée par la bizarrerie de l'expression, sous prétexte qu'elle est naturelle. Elle me déclare toutes ses fantaisies, en m'assurant qu'elle ne veut que ce qui me convient; mais je crains d'être forcée à être sa complaisante; cependant je compte bien que cela ne s'étendra pas à ce qui intéressera mon régime. Elle est avare et peu entendue; elle me paroît glorieuse; enfin elle me déplaît au possible. » Si fondée que soit cette impitoyable satire, Mme de Pecquigny semble avoir compensé par une originalité véritable d'esprit les ridicules de sa manière d'être. Il n'en faudrait d'autre preuve que la lettre citée, dans sa remarquable étude sur Mme du Deffand (t. I, p. 78), par M. de Lescure, qui nous paraît donner pourtant trop complétement gain de cause à son auteur.

A M. DE VOLTAIRE.

[Novembre 1758].

Je croyois que vous m'aviez oubliée, Monsieur : je m'en affligeois sans me plaindre, mais la plus grande perte que je pouvois jamais faire, et qui met le comble à mes malheurs, m'a rappelée à votre souvenir[1]. Nul autre que vous n'a si parfaitement parlé de l'amitié; la connoissant si bien, vous devez juger de ma douleur. L'ami que je regretterai toute ma vie me faisoit sentir la vérité de ces vers qui sont dans votre discours de la *Modération :*

O divine amitié! félicité parfaite! etc.

Je le disois sans cesse avec délices; je le dirai présentement avec amertume et douleur! Mais, Monsieur, pourquoi refusez-vous à mon ami un mot d'éloge? Sûrement, vous l'en avez trouvé digne : vous faisiez cas de son esprit, de son goût, de son jugement, de son cœur et de son caractère. Il n'étoit point de ces philosophes in-folio qui enseignent à mépriser le public, à détester les grands, qui voudroient n'en reconnoître dans aucun genre, et qui se plaisent à bouleverser les têtes par des sophismes et par des paradoxes fatigants et ennuyeux; il étoit bien éloigné de ces extravagances : c'étoit le plus sincère de vos admirateurs, et, je crois, un des plus éclairés. Mais, Monsieur, pourquoi ne seroit-il loué que par moi? Quatre lignes de vous, soit en vers, soit en prose, honoreroient sa mémoire, et seroient pour moi une vraie consolation. Si vous êtes mort, comme vous le dites, il ne doit plus rester de doute sur l'immortalité de l'âme : jamais sur terre on n'eut tant

1. La mort de M. de Formont. (Voy. la note 1 de la p. 146.)

d'amis que vous en avez dans le tombeau! Je vous crois fort heureux. Me trompé-je? Le pays où vous êtes semble avoir été fait pour vous; les gens qui l'habitent sont les vrais descendants d'Ismaël, ne servant ni Baal, ni le Dieu d'Israël[1]. On y estime et admire vos talents sans vous haïr ni vous persécuter. Vous jouissez encore d'un fort grand avantage, beaucoup d'opulence qui vous rend indépendant de tout, et vous donne la facilité de satisfaire vos goûts et vos fantaisies. Je trouve que personne n'a si habilement joué que vous : tous les hasards ne vous ont pas été heureux, mais vous avez su corriger les mauvais, et vous avez tiré un bien bon parti des favorables.

Enfin, Monsieur, si votre santé est bonne, si vous jouissez des douceurs de l'amitié, le roi de Prusse a raison : vous êtes mille fois plus heureux que lui, malgré la gloire qui l'environne, et la honte de ses ennemis.

Le président[2] fait toute la consolation de ma vie ; mais il en fait aussi tout le tourment, par la crainte que j'ai de le perdre. Nous parlons de vous bien souvent. Vous êtes cruel de nous dire que vous ne nous reverrez jamais! Jamais! C'est effectivement le discours d'un mort; mais, Dieu merci, vous êtes bien en vie, et je ne renonce point à l'espérance de vous revoir.

Je me rappelle peut-être un peu trop tard que vous avez été dégoûté d'entretenir un commerce de lettres avec moi; la longueur de celle-ci va m'exposer aux mêmes inconvénients.

Adieu, Monsieur. Personne n'a pour vous plus de goût, plus d'estime, plus d'amitié : il y a quarante ans que je pense de même.

1. Voltaire résidait alors en Suisse, où il venait d'acheter du président de Brosses la terre de Tourney. (Voy. plus haut, même vol. p. 82.) Comme l'insinue Mme du Deffand, il y était à l'abri de toutes les persécutions de l'intolérance et de la censure. — 2. Le président Hesnault. (Voy. sur lui la note 2 de la p. 145.)

A HORACE WALPOLE [1].

Mardi, 30 septembre 1766, à quatre heures du matin, écrite de ma propre main, avant la lettre que j'attends par le courrier d'aujourd'hui.

Non, non, vous ne m'abandonnerez point; si j'avois fait des fautes, vous me les pardonneriez, et je n'en fais aucune, si ce n'est en pensée; car, pour en parole ou en action, je vous défie de m'en reprocher aucune. Vous m'avez écrit, me direz-vous, des *Lettres portugaises*[2], des élégies de Mme de la Suze; je vous avois interdit l'amitié, et vous osez en avoir, vous osez me l'avouer; je suis malade, et voilà que la tête vous tourne; vous poussez l'extravagance jusqu'à désirer d'avoir de mes nouvelles deux fois la semaine; il est vrai que vous vous contenteriez que ce fussent de simples bulletins en anglois; et avant que d'avoir reçu mes réponses sur cette demande, vous avez le front,

1. Horace Walpole, né en 1717, mort en 1797, troisième et dernier fils de sir Robert Walpole, le fameux ministre qui gouverna l'Angleterre pendant plus de vingt ans (1723-1743). C'est pendant un premier voyage en France (1765) qu'Horace Walpole rencontra Mme du Deffand. Les plus singulières affinités d'esprit établirent dès l'abord entre ces deux brillants et sagaces esprits une liaison qui se changea très-vite en une intimité de plus en plus étroite. Les boutades d'un caractère original éclatèrent souvent, chez le grand seigneur anglais, aimable et bourru tour à tour, par des algarades que la pauvre aveugle recevait tantôt avec l'impatience d'un cœur fier qui connaît son prix, tantôt avec la touchante humilité d'une amie tendre et dévouée. C'est la plus remarquable de ces réponses que nous donnons ici. — 2. On sait que ces lettres justement fameuses, et dont l'auteur s'est dérobé sous un anonyme désormais impénétrable, respirent toute l'ardeur de la plus véhémente passion. C'est à peine si Mlle de Lespinasse peut être mise en parallèle avec cette religieuse consumée par l'amour humain, véritable sainte Thérèse profane.

la hardiesse et l'indécence de songer à envoyer Wiart[1] à Londres pour être votre résident. Miséricorde! que serois-je devenue? j'aurois été un héros de roman, un personnage

1. Secrétaire de Mme du Deffand pendant près de trente ans (1753-1780). Une lettre de ce dévoué serviteur, qui nous a été conservée, nous a paru intéressante à citer. La voici : Elle est adressée à Horace Walpole, avec qui Wiart avait contracté des relations d'une respectueuse intimité pendant le long commerce épistolaire dont il était l'indispensable intermédiaire.

« Paris, 22 octobre 1780.

« Vous me demandez, Monsieur, des détails de la maladie et de la mort de votre digne amie. Si vous avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, relisez-la; vous y verrez qu'elle vous fait un éternel adieu, et cette lettre est, je crois, datée du 22 août; elle n'avoit point de fièvre alors, mais on voit qu'elle sentoit sa fin approcher, puisqu'elle vous dit que vous n'auriez de ses nouvelles que par moi. Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvois en écrivant cette lettre sous sa dictée; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite, j'avois la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit : *Vous m'aimez donc?* Cette scène fut plus triste pour moi qu'une vraie tragédie, parce que, dans celle-ci, on sait que c'est une fiction; et dans l'autre, je ne voyois que trop qu'elle disoit la vérité, et cette vérité me perçoit l'âme. Sa mort est dans le cours de la nature; elle n'a point eu de maladie, ou du moins elle n'a point eu de souffrances : quand je l'entendois se plaindre, je lui demandois si elle souffroit de quelque part, elle m'a toujours répondu que non. Les huit derniers jours de sa vie ont été une léthargie totale; elle n'avoit plus de sensibilité; elle a eu la mort la plus douce, quoique la maladie ait été longue.

« Il s'en faut beaucoup, Monsieur, qu'elle ait désiré des honneurs après sa mort; elle a ordonné par son testament l'enterrement le plus simple. Ses ordres ont été exécutés; elle a aussi demandé à être enterrée dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, et c'est où elle repose. On ne souffriroit pas dans la paroisse qu'elle fût dénuée après sa mort de quelques marques de distinction; ces messieurs n'ont pas été parfaitement contents. Cependant son curé l'a vue tous les jours, et avoit commencé sa confession; mais il n'a pu achever, parce que la tête s'est perdue et qu'elle n'a pu recevoir les sacrements. Mais M. le curé s'est con-

de comédie, et quelle en seroit l'héroïne? Avez-vous tout dit, mon tuteur[1]? Écoutez-moi à mon tour.

J'ai voulu vous envoyer Wiart; ce projet n'étoit qu'une idée nullement extraordinaire dans les circonstances où je l'aurois exécutée; j'aurois eu la même pensée pour feu mon pauvre ami Formont[2], s'il avoit été bien malade à Rome et qu'il n'eût eu personne pour me donner de ses nouvelles: voilà votre plus grand grief. Ah! un autre qui, selon moi, est bien pis, c'est l'ennui de mes lettres; vous y trouvez la fadeur, l'entortillé de nos plus fastidieux romans; peut-être avez-vous raison, et c'est sur cela que je m'avoue coupable. Je peux parler de l'amitié trop longtemps, trop souvent, trop longuement; mais, mon tuteur, c'est que je suis un pauvre génie; ma tête ne contient point plusieurs idées, une seule la remplit. Je trouve que j'écris fort mal, et quand on me dit le contraire, qu'on me veut louer, je dirois à ces gens-là: « Vous ne vous y connoissez pas; vous n'avez point lu les lettres de Sévigné, de Voltaire et de mon tuteur. » Par exemple, celle du 22, où vous me traitez avec une férocité sarmate, est écrite à ravir. Mais venons à nos affaires; voilà le procès rapporté: soyez juge et

duit à merveille, il a cru que sa fin n'étoit pas si prochaine. Je garderai Tonton (le chien favori de Mme du Deffand, qui l'avoit légué à son ami) jusqu'au départ de M. Thomas Walpole; j'en ai le plus grand soin; il est très-doux, il ne mord personne; il n'étoit méchant qu'auprès de sa maîtresse. Je me souviens très-bien, Monsieur, qu'elle vous a prié de vous en charger après elle. »

1. Surnom familier donné par Mme du Deffand à Walpole, qui, en retour, l'appelait *ma petite*. Le piquant de ces sobriquets est dans le renversement des rôles : la pupille avait vingt ans de dlus que son tuteur. Ces sortes de plaisanteries étaient fort à la mode dans la société de la marquise. Nous avons vu Mme de Staal l'appeler *ma reine*, et nous la verrons traiter en vénérable *grand'-maman* la jeune duchesse de Choiseul, qui conseillera et dirigera à plaisir sa *petite-fille*. — 2. Voy. plus haut la note 1 de la page 146.

partie, et je vous promets d'exécuter votre sentence. Prescrivez-moi exactement la conduite que vous voulez que je tienne; vous ne pouvez rien sur mes pensées, parce qu'elles ne dépendent pas de moi; mais pour tout le reste, vous en serez absolument le maître.

.... J'intercède votre sainte[1], je la prie d'apaiser votre colère; elle vous dira qu'elle a eu des sentiments aussi criminels que moi; qu'elle n'en étoit pas moins honnête personne; elle vous rendra votre bon sens, et vous fera voir clair comme le jour qu'une femme de soixante-dix ans, quand elle n'a donné aucune marque de folie ni de démence, n'est point soupçonnable de sentiments ridicules, et n'est point indigne qu'on ait de l'estime et de l'amitié pour elle. Mais finissons, mon cher tuteur, oublions le passé; ne parlons plus que de balivernes, laissons à tout jamais les amours, amitiés et amourettes; ne nous aimons point, mais intéressons-nous toujours l'un à l'autre sans nous écarter jamais de vos principes; je les veux toujours suivre et respecter sans les comprendre; vous serez content, mon tuteur, soyez-en sûr, et vous me rendrez parfaitement contente si vous ne me donnez point d'inquiétude sur votre santé, et si vous ne vous fâchez plus contre moi au point de m'appeler *Madame;* ce mot gèle tous mes sens; que je sois toujours *votre Petite;* jamais titre n'a si bien convenu à personne, car je suis bien petite en effet.

Ne *frémissez* point quand vous songez à votre retour à Paris; vous souvenez-vous que je ne vous y ai causé nul embarras, que j'ai reçu avec plaisir et reconnaissance les soins que vous m'avez rendus, mais que je n'en exigeois aucun? On s'est moqué de nous, dites-vous, mais ici on se moque de tout, et l'on n'y pense pas l'instant après. Il me reste à vous faire une petite observation pour vous enga-

1. Mme de Sévigné, pour qui Horace Walpole professait une sorte de culte. Il l'appelait Notre-Dame de Livry. (Voyez plus haut la notice.)

ger à être un peu plus doux et plus indulgent ; ce sont mes malheurs, mon grand âge et, je puis ajouter aujourd'hui, mes infirmités ; s'il étoit en votre pouvoir de m'aider à supporter mon état, d'en adoucir l'amertume, vous y refuseriez-vous? Et ne tiendroit-il qu'à la première caillette maligne ou jalouse, de vous détourner de moi ? Non, non, mon tuteur, je vous connois bien, vous êtes un peu fier, mais votre cœur est excellent ; et, quoique incapable d'amitié, il vaut mieux que celui de tous ceux qui la professent : grondez-moi tant que vous voudrez, je serai toujours votre pupille malgré l'envie.

J'avois écrit tout cela de ma propre main, sans trop espérer qu'on pût le lire. Wiart l'a déchiffré à merveille, et si facilement que j'ai été tentée de vous envoyer mon brouillon ; mais je n'ai pas voulu vous donner cette fatigue.

J'attends votre première lettre avec impatience, pour savoir de vos nouvelles, mais avec tremblement : m'attendant à beaucoup d'injures, j'ai été bien aise de les prévenir, et vous préviens que je n'y répondrai pas.

Mercredi, 1er octobre, avant l'arrivée du courrier, et, par conséquent, point en réponse à votre lettre, s'il m'en apporte, et que je ne puis encore avoir reçue.

Vous avez raison, vous avez raison, enfin toute raison ; je ne suis plus soumise, mais je suis véritablement convertie. Un rayon de lumière m'a frappée à la manière de saint Paul ; il en fut renversé de son cheval, et moi, je le suis de mes chimères. Je ne sais de quelle nature elles étoient, quel langage elles me faisoient tenir ; mais j'avoue qu'elles devoient vous paraître ridicules, et l'effet qu'elles vous faisoient ne me choque plus aujourd'hui. Il y a déjà quelque temps qu'en me figurant votre retour ici, je sentois que votre présence me causeroit de l'embarras. Je me disois : « O mon Dieu, pourquoi? » et je trouvois que c'étoient vos réprimandes que mon jargon m'avoit attirées qui me don-

soient quelque honte. Brûlez toutes mes lettres (s'il vous en reste) qui pourroient laisser trace de tous ces galimatias; je suis votre amie, je n'ai jamais eu ni pensée, ni sentiment par delà cela, et je ne comprends pas comment j'étois tombée à user d'un langage que j'ai toujours fui et proscrit, et que vous avez toute raison de détester. Voilà donc un heureux baptême, et nous allons être, l'un et l'autre, bien plus à notre aise.

....Il me prend une terreur; c'est que vous ne voyiez que trop clairement que cette lettre a été écrite avant que j'aie reçu la vôtre. Si j'allois apprendre que vous êtes encore bien malade! Cette pensée me coupe la parole.

A HORACE WALPOLE.

Mercredi, à dix heures du matin.

Je vous ai annoncé, hier, une histoire : je croyois qu'on n'auroit qu'à la copier; on a fait partir ma lettre; il faut la dicter de nouveau, ce qui m'est très-pénible. Cependant je la fis raconter hier par M. de Choiseul; je pourrai vous l'écrire cette après-dînée; mais j'attendrai que le facteur soit passé : si, par hasard, il m'apportoit une lettre, cela me mettra de bonne humeur et vous aurez l'histoire; si je n'ai point de lettre, vous vous en passerez; adieu, à tantôt.

A quatre heures.

Point de courrier. Voici l'histoire, elle est d'environ huit jours. Le Roi[1], après souper, va chez Madame Victoire[2]; il appelle un garçon de la chambre, lui donne une lettre en lui disant : « Jacques, portez cette lettre au duc

1. Louis XV. — 2. Une des filles de Louis XV.

deChoiseul[1], et qu'il la remette tout à l'heure à l'Évêque d'Orléans. » Jacques va chez M. de Choiseul; on lui dit qu'il est chez M. de Penthièvre[2], il y va. M. de Choiseul est averti, reçoit la lettre, trouve sous sa main Cadet, premier laquais de Mme de Choiseul, et lui ordonne d'aller chercher partout l'Évêque, de lui venir promptement dire où il est. Cadet, au bout d'une heure et demie, revient, dit qu'il a d'abord été chez Monseigneur; qu'il a frappé de toutes ses forces à la porte, que personne n'a répondu; qu'il a été par toute la ville, sans trouver ni rien apprendre de Monseigneur. Le duc prend le parti d'aller à l'appartement dudit Évêque; il monte cent vingt-huit marches, et donne de si furieux coups à la porte qu'un ou deux domestiques s'éveillent, et viennent ouvrir en chemise. « Où est l'Évêque? — Il est dans son lit depuis dix heures du soir. — Ouvrez-moi sa porte. » L'Évêque s'éveille : « Qu'est-ce qui est là? — C'est moi, c'est une lettre du Roi. — Une lettre du Roi! Eh! mon Dieu, quelle heure est-il?... Deux heures! » Et il prend la lettre. « Je ne puis lire sans lunettes.... Où sont-elles?... Dans mes culottes. » Le ministre va les chercher, et pendant ce temps ils se disoient : « Qu'est-ce que peut contenir cette lettre? L'archevêque de Paris est-il mort subitement? Quelque évêque s'est-il pendu? » Ils n'étoient ni l'un ni l'autre sans inquiétudes. L'Évêque prend la lettre; le ministre offre de la lire; l'Évêque croit plus prudent de la lire d'abord; il n'en peut venir à bout, et la rend au ministre, qui lut ces mots : « *Monseigneur l'Évêque d'Orléans, mes filles ont envie d'avoir du cotignac*[3], *elles veulent de très-petites boîtes; envoyez-en; si vous n'en avez pas, je vous prie....* » Dans cet endroit de la lettre, il y avoit une chaise à porteurs dessinée; au-dessous de la chaise :

1. Le duc de Choiseul, premier ministre, mari de la « petite fille » de Mme du Deffand. (Voy. plus haut, p. 152.) — 2. Le duc de Penthièvre, père du prince de Lamballe et de la duchesse d'Orléans. — 3. Confitures de coing, pour lesquelles la ville d'Orléans a, comme on sait, la renommée.

« *d'envoyer sur-le-champ dans votre ville épiscopale en chercher, et que ce soit dans de très-petites boîtes : sur ce, Monsieur l'Évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte garde.*

« Signé : LOUIS. »

Et puis plus bas, en post-scriptum : « *La chaise à porteurs ne signifie rien, elle étoit dessinée par mes filles sur cette feuille que j'ai trouvée sous ma main.* »

Vous jugez de l'étonnement des deux ministres ; on fit partir sur-le-champ un courrier ; le cotignac arriva le lendemain, on ne s'en soucioit plus. Le Roi lui-même a conté l'histoire, dont les ministres n'avoient pas voulu parler les premiers : si nos historiens étoient aussi fidèles que l'est ce récit, on leur devroit toute croyance. . . . .

. . . .

A HORACE WALPOLE.

Paris, samedi, 1er août 1769.

Mon usage est de répondre sur-le-champ à vos lettres, je les reçois avant que de me lever ; j'ai ma toilette à faire, les visites arrivent ; il faut sortir pour souper ; enfin je suis toujours pressée ; je réponds mal à vos lettres le même jour, parce que je ne les ai lues que superficiellement ; j'ai eu tout le temps de relire avec attention la dernière, j'en suis très-contente.

Votre analyse de Saint-Lambert[1] a débrouillé tout ce que j'en pensois ; c'est un froid ouvrage, et l'auteur, un plus froid

1. Dans la lettre précédente, Mme du Deffand a jugé déjà avec autant d'esprit que de goût l'auteur trop célèbre du triste poëme *les Saisons* : « Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même ; et sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il auroit bien peu de choses à dire. »

personnage. Les Beauveau se sont fait ses Mécenes. Ah! qu'il y a de gens de village et de trompettes de bois! Peut-être y a-t-il encore quelques gens d'esprit, mais pour des gens de goût, pour de bons juges, il n'y en a point.

Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort. Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi; au contraire, je m'aperçois du délabrement de mon esprit, ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit, pour ou contre, ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité. *Croyez*, dit-on, *c'est le plus sûr;* mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute, aussi je ne le nie pas; je suis comme un sourd et un aveugle-né; il y a des sons, des couleurs, il en convient; mais sait-il de quoi il convient? S'il suffit de ne point nier, à la bonne heure, mais cela ne suffit pas. — Comment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide? Aucun de mes sens ne peut me l'apprendre. Que peut-on apprendre sans eux? Cependant si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être mille et mille fois plus malheureuse après ma mort, que je ne le suis pendant ma vie. A quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer? Je vous le demande à vous qui avez un caractère si vrai, que vous devez par sympathie trouver la vérité, si elle est trouvable. C'est des nouvelles de l'autre monde qu'il faut m'apprendre, et me dire si nous sommes destinés à y jouer un rôle[1].

1. Walpole lui répond : « Et c'est à moi que vous vous adressez pour résoudre vos doutes! Je crois fermement à un Dieu tout-puissant, tout juste, tout plein de miséricorde et de bonté. Je suis persuadé que l'esprit de bienveillance et de bienfaisance est l'offrande la moins indigne de lui être présentée. » — Ce scepticisme radical et ce profond dégoût de la vie font les deux traits essentiels du caractère de Mme du Deffand; ils reparaissent sans cesse, à tout propos, dans sa correspondance. Voici un autre passage non moins expressif : « Vous voulez que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans? Ah! bon Dieu! quelle mau-

Je fais mon affaire de vous entretenir de ce monde-ci. D'abord je vous dis qu'il est détestable, abominable, etc. Il y a quelques gens vertueux, du moins qui peuvent le paroître, tant qu'on n'attaque point leur passion dominante, qui est pour l'ordinaire, dans ces gens-là, l'amour de la gloire et de la réputation. Enivrés d'éloges, souvent ils paroissent modestes; mais le soin qu'ils prennent pour les obtenir, en décèle le motif, et laisse entrevoir la vanité et l'orgueil. Voilà le portrait des plus gens de bien. Dans les autres sont l'intérêt, l'envie, la jalousie, la cruauté, la méchanceté, la perfidie. Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse con-

dite espérance! Ignorez-vous que je déteste la vie, que je me désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console point d'être née? Je ne suis point faite pour ce monde-ci; je ne sais pas s'il y en a un autre; en cas que celui-ci soit, quel qu'il puisse être, je le crains.... On ne peut être en paix ni avec les autres ni avec soi-même; on mécontente tout le monde : les uns, parce qu'ils croient qu'on ne les estime ni ne les aime pas assez; les autres, par la raison contraire; il faudroit se faire des sentiments à la guise de chacun, ou du moins les feindre, et c'est ce dont je ne suis pas capable. On vante la simplicité et le naturel, et on hait ceux qui le sont; on connoît tout cela, et malgré tout cela, on craint la mort; et pourquoi la craint-on? Ce n'est pas seulement par l'incertitude de l'avenir, c'est par une grande répugnance qu'on a pour la destruction, que la raison ne sauroit détruire. Ah! la raison! la raison! Qu'est-ce que c'est que la raison? Quel pouvoir a-t-elle? Quand est-ce qu'elle parle? Quand est-ce qu'on peut l'écouter? Quel bien procure-t-elle? Elle triomphe des passions? cela n'est pas vrai; et si elle arrêtoit les mouvements de notre âme, elle seroit cent fois plus contraire à notre bonheur que les passions ne peuvent l'être; ce seroit vivre pour sentir le néant, et le néant (dont je fais grand cas) n'est bon que parce qu'on ne le sent pas. Voilà de la métaphysique à quatre deniers; je vous en demande très-humblement pardon. Vous êtes en droit de me dire : « Contentez-vous de vous ennuyer, abstenez-vous d'ennuyer les autres. » Oh! vous avez raison; changeons de conversation. Je ne trouve en moi que le néant, et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi, qu'il seroit heureux d'être resté dans le néant. » (23 mai 1767.)

fier ses peines, sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux. Raconte-t-on ses plaisirs et ses succès, on fait naître la haine. Faites-vous du bien, la reconnoissance pèse, et l'on trouve des raisons pour s'en affranchir. Faites-vous quelques fautes, jamais elles ne s'effacent, rien né peut les réparer. Voyez-vous des gens d'esprit, ils ne sont occupés que d'eux-mêmes, ils voudront vous éblouir, et ne se donnent pas la peine de vous éclairer. Avez-vous affaire à de petits esprits, ils sont embarrassés de leur rôle; ils vous sauront mauvais gré de leur stérilité et de leur peu d'intelligence. Trouve-t-on, au défaut de l'esprit, des sentiments? Aucuns, ni de sincères ni de constants. L'amitié est une chimère, on ne connoît que l'amour; et quel amour! Mais en voilà assez, je ne veux pas porter plus loin mes réflexions. Elles sont le produit de l'insomnie; j'avoue qu'un rêve vaudroit mieux.

AU MÊME.

Jeudi, six heures [12 octobre 1775].

Adieu [1], ce mot est bien triste; souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur consistent dans ce que vous pensez pour elle. Donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt qu'il sera possible.

Je me porte bien, j'ai un peu dormi, ma nuit n'est pas finie; je serai très-exacte au régime, et j'aurai soin de moi, puisque vous vous y intéressez.

1. Walpole quittait le matin même Paris pour retourner en Angleterre.

J. J. ROUSSEAU.

1712-1776.

Pour se faire une idée exacte des caractères essentiels de la correspondance de J. J. Rousseau, le meilleur moyen serait peut-être d'instituer une parallèle en règle entre l'auteur de l'*Émile* et celui de ses contemporains, qui est, en toute chose, son antagoniste perpétuel, son antithèse complète, Voltaire.

Les mêmes contrastes qui éclatent à chaque page de leurs œuvres, se retrouvent dans leur correspondance. Écrire des lettres est, pour Voltaire, un visible plaisir, un divertissement favori, une occupation de chaque jour et de toute la vie; pour Rousseau, tout au rebours, c'est une fatigue, un ennui, une véritable corvée (à très-peu d'occasions près, où son cœur et sa raison se trouvent en cause). C'est que l'un aime et recherche les relations mondaines, autant que l'autre les déteste et les fuit; et comme on n'a guère que les sympathies et les antipathies qui répon-

1. Voy. la Correspondance dans la plus récente édition des Œuvres complètes de J. J. Rousseau (Furne, 1836, 4 vol. gr. in-8o, t. IV). Voy. aussi M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II et XV.

dent à ses aptitudes, l'esprit de Voltaire, toujours vif, léger, prompt et prêt à tout, convient à merveille au commerce épistolaire; celui de Rousseau, lent, grave, passionné, y répugne essentiellement. Aussi, malgré la place considérable que sa correspondance tient dans le recueil de ses œuvres complètes (un cinquième environ), sent-on que ce n'est là qu'une portion très-accessoire de son bagage littéraire. Un trait caractéristique, c'est son horreur pour les importunités épistolaires que sa célébrité lui attirait, horreur qu'il ne se gênait point pour témoigner aux gens, à l'occasion, de la manière la plus bourrue. Loin d'attirer, d'inviter les correspondants, comme le fait son rival, l'ami de Frédéric et de Catherine, J. J. Rousseau les écarte et les repousse.

Voltaire écrit à toutes gens et sur tous sujets: sur l'événement du mois, sur l'opéra du jour, comme sur les éternelles questions de littérature et de philosophie. Tout compte fait, on verrait que ses intérêts personnels ne tiennent qu'une place secondaire dans sa correspondance. Le nombre de ses correspondants est infini, et, par sa facilité à leur répondre, il les encourage à se multiplier. J. J. Rousseau n'écrit presque jamais que dans une circonstance présente et urgente, pour des motifs tout personnels. Il n'est en correspondance suivie qu'avec ceux ou celles qui ont avec lui des relations d'amitié : MM. du Perrou et Moultou; Mme d'Épinay, la maréchale de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, Diderot, Grimm, etc.

Quelquefois pourtant, les lettres de Rousseau reçoivent un intérêt inaccoutumé du sujet qu'elles traitent. Mais alors la forme épistolaire n'est, à vrai dire, qu'un prétexte, un expédient pour dissimuler le véritable

destinataire, qui n'est autre que le public; telles sont la fameuse *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, les *Lettres de la Montagne* et même les *Lettres à M. de Malesherbes*. Les quatre lettres à Mme d'Houdetot, sur la vertu et le bonheur, paraissent faire exception : Rousseau y adresse, sous un pseudonyme transparent, à la femme qu'il paraît avoir le plus aimée, la confidence de ses sentiments les plus intimes. Aussi y déploie-t-il, sans effort, les qualités habituelles de son grand talent d'écrivain. C'est la même éloquence, avec un accent plus pathétique et plus profond.

J. J. Rousseau n'a pas deux styles : l'un pour le public, l'autre pour l'intimité. Il n'en a qu'un, ce style grave, puissant et savant, qu'il s'est créé, et qui lui a valu une si brillante postérité littéraire. Style inséparable, chez lui, de la pensée, dont il constitue parfois presque toute l'originalité. Moraliste et orateur bien plutôt que politique ou philosophe, il a toute la force, tout le prestige de l'éloquence; il en a aussi les côtés faibles, que le cadre épistolaire fait ressortir encore davantage : l'emphase et l'exagération du ton. Quand il est sobre et simple (chose assez rare), il est excellent et vraiment hors de pair. La célèbre lettre *à Un jeune homme qui voulait venir s'installer auprès de lui à Montmorency pour prendre de ses leçons*, est d'une beauté vraiment classique.

Parmi les armes de l'éloquence, celles qu'il manie avec le plus d'aisance et de bonheur, sont l'indignation et l'ironie. La lettre à M. de Lastic est le chef-d'œuvre du genre. Jamais la haine plébéienne de l'injustice et de l'insolence aristocratiques n'a lancé des traits plus acérés.

Mais ce n'est point là le ton habituel des lettres de

Jean-Jacques. Le malheureux misanthrope, que la crainte de persécutions imaginaires a égaré jusqu'à la monomanie, avait le cœur tendre et croyait à l'amitié. Il l'a cherchée toute sa vie, et l'a quelquefois rencontrée. Ce sont ces épanchements qu'il faut lire, si l'on veut prendre une idée générale, à la fois touchante et vraie, de cette correspondance. On y trouvera parfois de bizarres boutades, mais mêlées à une cordialité sincère et désintéressée envers ceux de ses amis dont l'âme répondait à la sienne, et, pour le moindre service rendu, de chaleureux élans de reconnaissance qui rachètent l'irritabilité soupçonneuse dont il accueillit souvent les offres ou les présents de ceux qui lui voulaient le plus de bien. Ajoutez à cela des effusions naïves, une bonhomie sincère, aux heures où, s'abandonnant aux instincts de sa nature, il oubliait cette société dont il croyait tant avoir à se plaindre; enfin tant de sympathies innées pour tout ce qui est noble, honnête, profondément humain, qu'on serait tenté de confirmer l'audacieuse louange qu'à la première page des *Confessions*, notre auteur n'a pas craint de se décerner : « Jamais homme ne fut meilleur que celui-là. »

Mais, en revanche, quand on le voit répondre par des algarades si maussades et si injustes à l'enthousiaste sollicitude des amis les plus dévoués, on comprend qu'une véritable monomanie altérait dans son essence cette âme ulcérée, et que, pour former ce fond de vertu qu'il s'attribuait et dont il était si fier, ce n'était pas assez d'une ardente et généreuse sensibilité; il y eût fallu de plus un peu de cette ferme raison et de ce droit sens qui lui ont toujours manqué.

A M. LE COMTE DE LASTIC.

Paris, le 20 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne sauroit être mal reçue.

J'apprends que Mademoiselle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée madame le Vasseur[1], et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenoit, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser. J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne seroit pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servoient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnoissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le desir qu'elle auroit que son beurre vous eût paru bon.

Que si, par hasard, il vous en a coûté quelque chose pour le port du panier à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos

1. La mère de la trop célèbre Thérèse Le Vasseur, que J. J. Rousseau, à cette date, n'avait pas encore épousée.

ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. [1].

A M. DE VOLTAIRE [2].

Paris, le 10 septembre 1755.

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons, et, vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour seroit un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous

1. On voit, par une lettre postérieure de Rousseau à Mme d'Épinay, qu'il s'abstint, à la prière de sa protectrice, d'envoyer cette lettre; il n'en faut pas moins remercier le hasard de nous avoir conservé ce chef-d'œuvre d'ironie vengeresse. — 2. Voyez même vol., p. 117, la lettre de Voltaire, à laquelle répond celle-ci.

nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendants de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savants, ni les poëtes, qui ont produit les malheurs de Rome, et les crimes des Romains; mais, sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste, n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît, chez un peuple, d'un vice intérieur qu'il augmente; et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connoissances, qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, et que je n'eusse lu ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux : c'est parmi ceux qui les cultivent, que je goûte les douceurs de

l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis, je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants, si le sage Memnon[1] m'a dit vrai, je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps, et, aux exercices de l'esprit, les âmes boiteuses[2]. » Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans leurs journaux, les quais sont couverts de leurs écrits, et j'entends critiquer l'*Orphelin*[3], parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance; et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmi-

1. Allusion à un passage du conte de Voltaire qui porte ce titre. — 2. Voy. *Les Essais*, liv. I, ch. XXIV. — 3. *L'Orphelin de la Chine*, comédie de Voltaire, représentée en juillet 1755.

dons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents : les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire.

Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; et qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables ?

Je suis sensible à votre invitation ; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches, et, quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

A UN JEUNE HOMME [1]

qui demandait à s'établir à Montmorency (où Rousseau demeurait alors) pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et, de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous la fait désirer; mais, sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale; rentrez dans votre cœur et vous les y trouverez; et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et, si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier, que je voudrois vous donner, seroit de ne vous point livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir. La vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir; et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, monsieur,

1. Aucune édition ne donne d'indication plus précise. Rousseau habita Montmorency, soit à l'Hermitage, soit à Mont-Louis, d'avril 1756 à juin 1762 : c'est dans cet espace de cinq années qu'il faut placer la date de cette lettre.

dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de vôtre famille ; servez, soignez vos vertueux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait M. votre père, et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency; peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

A SOPHIE [1].

L'Hermitage, novembre 1757.

Voici la quatrième lettre que je vous écris sans réponse : ah ! si vous continuez de vous taire, je vous aurai trop en

1. Mlle Sophie Lalive de Bellegarde, comtesse d'Houdetot (née vers 1730, morte en 1813), que Jean-Jacques appelait, dans l'intimité, de son petit nom. Elle était cousine de Mme d'Épinay, chez qui Rousseau la rencontra. Sans beauté, mais charmante,

tendue. Songez à l'état où je suis, et consultez votre bon cœur. Je puis supporter d'être abandonné de tout le monde: Mais vous !... vous qui me connoissez si bien ! Grand Dieu! Suis-je un scélérat ? Un scélérat, moi ! Je l'apprends bien tard. C'est M. Grimm, c'est mon ancien ami, c'est celui qui me doit tous les amis qu'il m'ôte, qui a fait cette belle découverte, et qui la publie. Hélas ! il est l'honnête homme, et moi l'ingrat. Il jouit des honneurs de la vertu, pour avoir perdu son ami, et moi, je suis dans l'opprobre pour n'avoir pu flatter une femme perfide, ni m'asservir à celle que j'étois forcé de haïr. Ah ! si je suis un méchant, que toute la race humaine est vile ! Cruelle, falloit-il céder aux séductions

et douée de l'esprit naturel le plus piquant, elle inspira à Saint-Lambert, plus fidèle amant que grand poëte, une passion que les indiscrétions des mémoires du temps et la rivalité de Rousseau ont rendue célèbre. La lettre, que nous citons, donne un spécimen de la correspondance, pleine de l'enthousiasme amoureux le plus exalté, que J. J. Rousseau adressa à Sophie dans le cours de 1757 et 1758, et dont il ne nous est parvenu qu'un lambeau de quatre lettres. Mme d'Houdetot prit le parti de son amie et de sa parente dans la célèbre brouille survenue en 1758 entre J. J. Rousseau et Mme d'Épinay; et quand, alors, Rousseau lui redemanda ses lettres, elle répondit qu'elle les avait brûlées. Nous avons pourtant quelque raison de croire que cette correspondance existe encore, et qu'elle est conservée, avec une jalouse avarice, par la famille de Mme d'Houdetot, qui sacrifie ainsi les intérêts sacrés de lettres à l'honneur d'une aïeule, honneur qui d'ailleurs n'a jamais été mis sérieusement en cause, à propos de la passion de J.J. Rousseau.

Celui-ci avait certes bien raison de s'écrier en recevant l'invraisemblable réponse de Mme d'Houdetot à sa réclamation : « On ne brûle point de pareilles lettres ; on a trouvé brûlantes celles de Julie; eh Dieu! qu'en auroit-on dit, de celles-là ! » Mais quelle que soit la pathétique beauté de cette correspondance tronquée, l'extrême véhémence du ton général ne nous permet pas d'en admettre d'autre échantillon que l'insuffisant billet que voici, dans un recueil qui s'adresse indifféremment à toutes les classes de lecteurs.

de la fausseté, et faire mourir de douleur celui qui ne vivoit que pour aimer !

Adieu. Je ne vous parlerai plus de moi : mais si je ne puis vous oublier, je vous défie d'oublier à votre tour ce cœur que vous méprisez, ni d'en trouver jamais un semblable.

A M. DIDEROT [1].

Mont-Louis, 2 mars 1758.

Il faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie : vous ne m'en avez que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme, que vous noircissez d'une si étrange manière, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication, pour ce moment-ci, sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile ; car, quoique né bon et avec une âme franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à mésinterpréter les discours et les actions de vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, et mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non, Diderot, je sens que ce n'est pas par là qu'il faut commencer. Je veux d'abord proposer à votre bon sens des préjugés plus simples, plus vrais, mieux fondés que les vôtres, et dans lesquels je ne pense pas, au moins, que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

1. Denis Diderot, l'illustre écrivain, Il avait été extrêmement lié avec J. J. Rousseau et avait eu le tort de prendre parti contre son ami, dans les célèbres démêlés de celui-ci avec Grimm et Mme d'Épinay.

Je suis un méchant homme, n'est-ce pas? vous en avez les témoignages les plus sûrs; cela vous est bien attesté. Quand vous avez commencé de l'apprendre, il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien, et quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte? Si l'on peut porter à faux si longtemps le masque d'un honnête homme, quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvre pas leur visage aussi bien que le mien? Est-ce un moyen bien propre à donner du poids à leur autorité, que de charger en secret un homme absent, hors d'état de se défendre? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je suis un méchant : mais pourquoi le suis-je? Prenez bien garde, mon cher Diderot; ceci mérite votre attention. On n'est pas malfaisant pour rien. S'il y avoit quelque monstre ainsi fait, il n'attendroit pas quarante ans à satisfaire ses inclinations dépravées. Considérez donc ma vie, mes passions, mes goûts, mes penchants; cherchez, si je suis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être. Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop sensible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers? A quelle place ai-je aspiré? à quelles pensions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre? quels concurrents ai-je à écarter? Que m'en peut-il revenir de mal faire? Moi qui ne cherche que la solitude et la paix, moi dont le souverain bien consiste dans la paresse et l'oisiveté, moi dont l'indolence et les maux me laissent à peine le temps de pourvoir à ma subsistance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agitations du crime, et m'embarquer dans l'éternel manége des scélérats? Quoi que vous en disiez, on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire; le méchant peut méditer ses coups dans la solitude, mais c'est dans la société qu'il les porte. Un fourbe a de l'adresse et du sang-froid; un perfide se possède et ne s'emporte point : reconnoissez-vous en moi quelque chose de tout

cela? Je suis emporté dans la colère, et souvent étourdi de sang-froid. Ces défauts font-ils le méchant? Non, sans doute; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous pussiez aussi réfléchir un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle; mais savez-vous à quel point l'exemple et l'erreur peuvent la corrompre? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer grossièrement en face que pour s'emparer plus adroitement de vous sous l'appât d'une feinte sincérité? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même, et d'être innocemment, dans la main des méchants, l'instrument de leur perfidie! Je sais que l'amour-propre se révolte à cette idée, mais elle mérite l'examen de la raison.

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser: pensez-y longtemps avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à nous dire; mais, si elles font quelque impression sur vous, alors nous entrerons en éclaircissements; vous retrouverez un ami digne de vous, et qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai, pour vous exhorter à cet examen, un motif de grand poids, et ce motif, le voici.

Vous pouvez avoir été séduit et trompé. Cependant votre ami gémit dans la solitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir, y mourir enfin, maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes, et qui l'accable indignement dans la sienne. Il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin, que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire, et que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Diderot, pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.

A MADAME DE CRÉQUI.

Montmorency, le 7 juin 1762.

Je vous remercie, madame, de l'avis que vous voulez bien me donner[1]; on me le donne de toutes parts, mais il n'est pas de mon usage; J. J. Rousseau ne sait point se cacher. D'ailleurs, je vous avoue qu'il m'est impossible de concevoir à quel titre un citoyen de Genève, imprimant un livre en Hollande, avec privilége des États-Généraux, en peut devoir compte au parlement de Paris. Au reste, j'ai rendu gloire à Dieu, et parlé pour le bien des hommes. Pour une si digne cause, je ne refuserai jamais de souffrir. Je vous réitère mes remercîments, madame, et n'oublierai point ce soin de votre amitié.

A MONSIEUR DE LA POPLINIÈRE[2].

A Moutmorency, le 8 juin 1762.

Non, monsieur, les livres ne corrigent pas les hommes, je le sais bien. Dans l'état où ils sont, les mauvais les ren-

1. Rousseau venait de publier l'*Émile*, et il n'était bruit dans Paris que du livre, et des poursuites que le Parlement de Paris se disposait à ordonner contre l'ouvrage; de là, les inquiétudes et les conseils de prudente fuite que les amis de Rousseau lui faisaient parvenir. — 2. Nous avons collationné ce billet sur l'original qui fait partie de la belle collection de M. Gauthier de Lachapelle. La suscription porte : A monsieur, monsieur de la *Pouplinière*, rue de Richelieu, à Paris. Le cachet en cire rouge porte aussi la célèbre devise du philosophe : *Vitam impendere vero*. M. de la Poplinière était, comme on sait, un fermier-général fort connu, celui-là même dont la femme eut pour le maréchal de Riche-

droient pires, s'ils pouvoient l'être, sans que les bons les rendissent meilleurs. Aussi ne m'en imposois-je point en prenant la plume sur l'inutilité de mes écrits; mais j'ai satisfait mon cœur en rendant hommage à la vérité; en parlant aux hommes pour leur vrai bien, en rendant gloire à Dieu, en arrachant aux préjugés du vice l'autorité de la raison, je me suis mis en état, en quittant la vie, de rendre, à l'auteur de mon être, compte des talens qu'il m'avoit confiés. Voilà, monsieur, tout ce que je pouvois faire; rien de plus n'a dépendu de moi. Du reste, j'ai fini ma courte tâche; je n'ai plus rien à dire, et je me tais. Heureux, monsieur, si bientôt, oublié des hommes et rentré dans l'obscurité qui me convient, j'y conserve encore quelque place dans votre estime et dans votre souvenir.

J. J. Rousseau.

AU ROI DE PRUSSE [1].

A Motiers-Travers, juillet 1762.

J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore [2]: cependant, chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos États. Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là : cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru

lieu cette passion fameuse dont il nous est resté de si éloquents témoignages (Voyez le livre de MM. de Goncourt, *la Femme au dix-huitième siècle*). — 1. Frédéric le Grand. — 2. Quand ces deux lettres n'auraient pas une véritable valeur littéraire par l'élévation du ton et la fermeté du style, elles mériteraient encore d'être citées comme très-propres à donner l'idée la plus exacte du caractère de J.-J. Rousseau, qui détestait en Frédéric le plus puissant fauteur des philosophes, ses ennemis, depuis Voltaire jusqu'à Grimm. Elles sont, sous ce rapport, historiques.

devoir déclarer à Votre Majesté que j'étois en son pouvoir, et que j'y voulois être; elle peut disposer de moi comme il lui plaira.

AU MÊME.

[1762.]

Sire, vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnoissance; je viens m'acquitter avec vous, si je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme: cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout[1]. Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses États d'un peuple nom-

1. Dans un brouillon de la même lettre, qui a été conservé, on lit, au lieu de cette phrase, celle-ci: « Sondez bien votre cœur, ô Frédéric! vous convient-il de mourir sans avoir été le plus grand des hommes? » Plus bas se trouve, dans le même brouillon, cette autre phrase: « Voilà, Sire, ce que j'avois à vous dire; il est donné à peu de rois de l'entendre, et il n'est donné à aucun de l'entendre deux fois. » A ces remontrances altières et pédantesques, Frédéric répond indirectement dans une lettre à milord Maréchal, gouverneur de Neufchâtel, qui avait donné l'hospitalité à J.-J. Rousseau, et se trouvait ainsi l'intermédiaire naturel entre le citoyen de Genève et le roi de Prusse: « Il veut que je fasse la paix; le bonhomme ne sait pas la difficulté qu'il y a d'y parvenir, et s'il connaissait les politiques avec lesquels j'ai affaire, il les trouverait bien autrement intraitables que les philosophes avec lesquels il s'est brouillé. »

breux dont il soit le père ! et J. J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône.

A MADAME DE LUZE.

Wootton, le 11 mai 1766.

Suis-je assez heureux, madame, pour que vous pensiez quelquefois à mes torts et pour que vous me sachiez mauvais gré d'un si long silence? J'en serois trop puni si vous n'y étiez pas sensible. Dans le tumulte d'une vie orageuse, combien j'ai regretté les douces heures que je passois près de vous! combien de fois les premiers momens du repos, après lequel je soupirois, ont été consacrés d'avance au plaisir de vous écrire! J'ai maintenant celui de remplir cet engagement, et les agrémens du lieu que j'habite m'invitent à m'y occuper de vous, madame, et de M. de Luze, qui m'en a fait trouver beaucoup à y venir. Quoique je n'aie point directement de ses nouvelles, j'ai su qu'il étoit arrivé à Paris en bonne santé; et j'espère qu'au moment où j'écris cette lettre, il est heureusement de retour près de vous. Quelque intérêt que je prenne à ses avantages, je ne puis m'empêcher de lui envier celui-là, et je vous jure, madame, que cette paisible retraite perd pour moi beaucoup de son prix, quand je songe qu'elle est à trois cents lieues de vous. Je voudrois vous la décrire avec tous ses charmes, afin de vous tenter, je n'ose dire de m'y venir voir, mais de la venir voir; et moi j'en profiterois.

Figurez-vous, madame, une maison seule, non fort grande, mais fort propre, bâtie à mi-côte sur le penchant d'un vallon, dont la pente est assez interrompue pour laisser des promenades de plain-pied sur la plus belle pelouse de l'univers. Au-devant de la maison règne une grande terrasse, d'où l'œil suit dans une demi-circonférence quelques

lieues d'un paysage formé de prairies, d'arbres, de fermes éparses, de maisons plus ornées, et bordé en forme de bassin par des coteaux élevés qui bornent agréablement la vue quand elle ne pourroit aller au delà. Au fond du vallon, qui sert à la fois de garenne et de pâturage, on entend murmurer un ruisseau qui, d'une montagne voisine, vient couler parallèlement à la maison, et dont les petits détours, les cascades, sont dans une telle direction, que des fenêtres et de la terrasse l'œil peut assez longtemps suivre son cours. Le vallon est garni, par place, de rochers et d'arbres où l'on trouve des réduits délicieux, et qui ne laissent pas de s'éloigner assez de temps en temps du ruisseau pour offrir sur ses bords des promenades commodes à l'abri des vents et même de la pluie; en sorte que par le plus vilain temps du monde, je vais tranquillement herboriser sous les rochers avec les moutons et les lapins; mais hélas, madame, je n'y trouve point de *scordium !*

Au bout de la terrasse, à gauche, sont des bâtimens rustiques et le potager; à droite, sont des bosquets et un jet d'eau. Derrière la maison est un pré entouré d'une lisière de bois, laquelle, tournant au delà du vallon, couronne le parc, si l'on peut donner ce nom à une enceinte à laquelle on a laissé toutes les beautés de la nature. Ce pré mène, à travers un petit village qui dépend de la maison, à une montagne qui en est à une demi-lieue, et dans laquelle sont diverses mines de plomb que l'on exploite. Ajoutez qu'aux environs on a le choix des promenades, soit dans des prairies charmantes, soit dans les bois, soit dans les jardins à l'angloise, moins peignés, mais de meilleur goût que ceux des François.

La maison, quoique petite, est très-logeable et bien distribuée. Il y a dans le milieu de la façade un avant-corps à l'angloise, par lequel la chambre du maître de la maison, et la mienne, qui est au-dessus, ont une vue de trois côtés. Son appartement est composé de plusieurs pièces sur le devant, et d'un grand salon sur le derrière; le mien est

distribué de même, excepté que je n'occupe que deux chambres, entre lesquelles et le salon est une espèce de vestibule ou d'antichambre fort singulière, éclairée par une large lanterne de vitrage au milieu du toit.

Avec cela, madame, je dois vous dire qu'on fait ici bonne chère à la mode du pays, c'est-à-dire simple et saine, précisément comme il me la faut. Le pays est humide et froid; ainsi les légumes ont peu de goût, le gibier aucun; mais la viande y est excellente, le laitage abondant et bon. Le maître de cette maison la trouve trop sauvage et s'y tient peu. Il en a de plus riantes qu'il lui préfére, et auxquelles je la préfère, moi, par la même raison. J'y suis non-seulement le maître, mais mon maître, ce qui est bien plus. Point de grand village aux environs : la ville la plus voisine en est à deux lieues; par conséquent, peu de voisins désœuvrés. Sans le ministre, qui m'a pris dans une affection singulière, je serois ici dix mois de l'année absolument seul.

Que pensez-vous de mon habitation, madame? la trouvez-vous assez bien choisie et ne croyez-vous pas que, pour en préférer une autre, il faille être ou bien sage ou bien fou? Hé bien, madame, il s'en prépare une peu loin de Biez, plus près du Tertre, que je regretterai sans cesse et où, malgré l'envie, mon cœur habitera toujours. Je ne la regretterois pas moins quand celle-ci m'offriroit tous les autres biens possibles, excepté celui de vivre avec ses amis. Mais, au reste, après vous avoir peint le beau côté, je ne veux pas vous dissimuler qu'il y en a d'autres et que, comme dans toutes les choses de la vie, les avantages y sont mêlés d'inconvéniens. Ceux du climat sont grands; il est tardif et froid; le pays est beau, mais triste; la nature y est engourdie et paresseuse; à peine avons-nous déjà des violettes; les arbres n'ont encore aucunes feuilles; jamais on n'y entend de rossignols; tous les signes du printemps disparoissent devant moi. Mais ne gâtons pas le tableau vrai que je viens de faire; il est pris dans le point de vue où je veux vous montrer ma demeure, afin que vos idées s'y pro-

mènent avec plaisir. Ce n'est qu'auprès de vous, madame, que je pouvois trouver une société préférable à la solitude. Pour la former dans cette province, il y faudroit transporter votre famille entière, une partie de Neuchâtel et presque tout Yverdun. Encore après cela, comme l'homme est insatiable, me faudroit-il vos bois, vos monts, vos vignes, enfin tout, jusqu'au lac et ses poissons. Bonjour, madame; mille tendres salutations à M. de Luze. Parlez quelquefois avec madame de Froment et madame Sandoz de ce pauvre exilé. Pourvu qu'il ne le soit jamais de vos cœurs, tout autre exil lui sera supportable.

DIDEROT[1].

1712 - 1784.

Si jamais écrivain fut prédestiné à être un épistolier de premier ordre, c'est à coup sûr cet improvisateur merveilleux qui a dépensé en menue monnaie, dans tant de productions diverses, un génie exubérant. Toutes les qualités multiples de son esprit et de sa plume, la fécondité, la verve, le style, qui l'entraînent à tant de digressions souvent oiseuses, sont ici à leur place et doublent de valeur. De tout ce qu'il a écrit, ses lettres sont assurément et ce qui lui a le moins coûté, et ce que nous lisons aujourd'hui le plus volontiers.

Les premières éditions des œuvres complètes de Diderot ne renferment qu'un petit nombre de lettres; c'est de nos jours que ses principales correspondances ont été publiées, ce qui s'explique du reste par leur caractère confidentiel.

1. Voy. la Correspondance dans l'édition la moins incomplète des Œuvres. Brière, 1821. — Voy. encore Mémoires, correspondances et ouvrages inédits de Diderot, d'après les manuscrits confiés en mourant par l'auteur à Grimm. Paris, 4 vol. in-8°. — Lire aussi M. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I; *Causeries du lundi*, t. III, et deux curieux articles publiés dans le journal *le Globe* (20 septembre et 5 octobre 1830).

Il était déjà permis de juger ce que devait être Diderot, comme épistolier, dans toute l'expansion de l'intimité, par les quelques spécimens qu'avait réunis Naigeon, son ami et son premier éditeur. La vivacité, la chaleur des lettres adressées à Grimm, la foudroyante mercuriale adressée à Le Breton, l'infidèle imprimeur de l'Encyclopédie, enfin l'admirable opuscule sur les théâtres adressé, sous forme épistolaire, à Mme Riccoboni, eussent suffi à la réputation de tout autre. Mais c'était trop peu pour Diderot, et les correspondances récemment publiées ont fait de lui l'émule des plus grands écrivains du genre.

La principale est adressée à une amie, Mlle Voland. On sait ce qu'elle fut pour Diderot; elle paraît avoir mérité par sa droiture et son honnêteté le durable attachement qu'elle lui inspira; mais il est à regretter que le seul document qui nous eût permis de juger plus complétement de son mérite, nous manque; ses réponses à Diderot n'ont pas été publiées jusqu'à ce jour. La série, souvent interrompue, des lettres de celui-ci va du mois de mai 1759 au mois de septembre 1774. C'est dans le courant des courtes absences du philosophe, de ses voyages dans sa famille, ou pendant les séjours qu'il faisait, l'été, chez ses amis, qu'elles ont été écrites. La prodigieuse facilité de plume qui a permis à l'auteur de : *Ceci n'est pas un Conte*, tant de tours de force célèbres, se déploie ici tout à l'aise : « De tous les écrits de Diderot, a dit au sujet de cette correspondance un juge des plus compétents, F. Génin, c'est peut-être le plus amusant et le plus intéressant, car c'est là qu'on apprend le mieux à connaître l'homme : C'est le vrai miroir de Diderot, il s'y montre naïvement avec tous ses défauts et

toutes ses qualités, comme Dieu l'a fait, philosophe, poëte, homme d'esprit, bonhomme convaincu de ses forces et de son mérite, et bavard..., ah ! bavard par dessus tout ! » Mais quel exquis et précieux bavardage ! quelle verve intarissable, qu'il s'agisse de M. de Saint-Marc, ou de la petite Huss ou de Sophie Arnould, ou de ces thèses philosophiques soutenues avec tant de paradoxes et de cynisme dans de brillantes joutes de parole ! Que de détails précieux et qu'on ne retrouve que là, sur les personnages célèbres du dix-huitième siècle, et la société du temps ! Grâce à Diderot, nous connaissons, pour les voir en déshabillé ces hommes et ces femmes célèbres qui tinrent une si grande place dans la littérature et les salons, et dont Marmontel ou Rousseau ne nous ont laissé qu'une incomplète ou infidèle peinture. Diderot nous introduit dans l'intimité du baron d'Holbach et de Mme d'Epinay, au Grandval et à la Chevrette, et comme il pratique ici la plume à la main, les conseils qu'il donnait aux peintres de son temps avec une si ingénieuse sagacité ! Comme tout est pittoresque et vivant, dans ses récits et ses portraits ! Les figures originales et expressives, que celles du baron et de sa femme, de l'ami Grimm, l'excellent père Hoop, et surtout *la mère* D'Anne, type unique, achevé, inimitable qu'un grand peintre pouvait seul rendre avec cette vérité, et qui donne rang à Diderot parmi les successeurs de Molière ! « C'est le cas de dire avec le poëte *Sufficit una domus* conclut spirituellement F. Génin, en terminant cette curieuse nomenclature qui nous représente tout un coin des plus curieux centres parisiens d'alors. »

La correspondance avec une actrice, Mlle Jodin, fait suite, par la date, aux lettres à Mlle Voland,

mais elle est d'un ton et d'un caractère tout autres. La première était d'un amant, celle-ci est d'un ami désintéressé mais dévoué, comme l'était Diderot qui portait dans toutes ses affections la même chaleur de cœur. Mlle Jodin, fille d'un horloger qui avait donné à l'Encyclopédie quelques articles, était entrée au théâtre après la mort de son père, et poursuivait tantôt à l'étranger, en Pologne notamment, tantôt en province, à Bordeaux, une carrière que son talent inégal et incomplet ne lui eût pas permis de fournir avec succès à Paris. Diderot, avec sa bonté ordinaire, se fit son conseiller, son mentor et même son homme d'affaires; ses premières lettres sont presque entièrement consacrées à des conseils d'art et aussi de morale, que le privilége de son expérience et de ses cheveux gris autorisait suffisamment le philosophe à présenter, sous une forme d'ailleurs agréable et nullement pédantesque, à son indocile pupille. Les dernières sont uniquement remplies de questions d'intérêt. Diderot avait consenti à se faire l'intermédiaire de la jeune actrice auprès d'une famille besogneuse et rapace, dont il appuya d'abord les prétentions, dans la mesure où elles étaient légitimes; mais il ne tarda pas à les contenir lui-même dans de justes bornes. Il faut admirer la précision de langage, la netteté de vues qu'il montre dans des sujets si opposés à ses études habituelles. Si l'on veut se faire une idée de la saine raison et de la philanthropie cordiale dont s'inspiraient, quand il s'agissait d'être utile, ceux des philosophes de ce temps qui, pour leur compte, pratiquaient une morale assez relâchée, il faut lire ces lettres à Mlle Jodin, moins brillantes au point de vue littéraire, mais sous le rapport psycholo-

gique aussi précieuses que la correspondance avec Mlle Voland.

Quant aux Lettres à Falconet, ce ne sont, à vrai dire, que des thèses plus déclamatoires qu'éloquentes sur les questions de morale et d'esthétique que soulève la pratique des beaux-arts et, en particulier, de la sculpture. On y retrouve toutes les théories, souvent aventureuses, de Diderot, sur l'alliance intime du beau plastique et du beau moral. Il serait difficile d'en détacher quelques pages d'une valeur exceptionnelle.

Nous avons éprouvé un embarras plus grand pour le choix des citations à prendre dans les Lettres à Mlle Voland. Il était impossible de donner place dans un recueil destiné à tomber entre toutes mains, à quelques-unes des plus merveilleuses, mais aussi des plus scabreuses pages de cette correspondance : nous voulons parler des entretiens si spirituels, si hardis, si vifs et si licencieux, où se plaisait la société du baron d'Holbach, et que Diderot nous a rendus avec le plus parfait naturel. Force nous a été d'omettre, à notre grand regret, ce précieux et vraiment unique échantillon de la causerie philosophique du dix-huitième siècle.

Les extraits que nous avons choisis de préférence dans cette correspondance avec Mlle Voland, en rendent le caractère principal : la bonhomie affectueuse et une sorte de cordialité pathétique. La lettre, où il se montre à nous au milieu de sa famille, semble un tableau de son peintre favori, Greuze ; c'est un intérieur bourgeois, tel que Diderot en a mis, le premier, au théâtre. Quant à celles où il raconte à son amie les impressions fraîches et pénétrantes qu'il reçoit de la vie champêtre et des tableaux rustiques, il ne faudrait que l'admirable description du paysage de Vignory

pour prouver qu'après J.-J. Rousseau, cet ancien ami séparé de lui par de mesquines querelles, mais que la postérité lui associe dans la gloire, Diderot est l'écrivain du dix-huitième siècle qui comprenait et sentait le mieux la nature.

A MADEMOISELLE VOLAND [1].

A Guémont, près Vignory, 17 août 1759.

O l'heureux pays où il n'y a ni plume, ni encre, ni papier, que ce qu'il faut au curé pour inscrire les noms des enfants qu'on y fait! Je suis à douze lieues de Langres, dans un village, où c'est à la complaisance du pasteur que je dois le plaisir de causer avec ma Sophie. Jamais amant peut-être ne s'est trouvé ici; jamais du moins un aussi tendre. Le saint homme qui m'a prêté le seul tronçon de plume qu'il ait, me croit occupé de quelque grande affaire, et n'a-t-il pas raison? Quelle affaire plus grande pour moi que de vous apprendre que je revole vers vous avec une joie dont l'excès ne peut se comparer qu'à la peine que j'eus à vous quitter. Je vous reverrai donc! Mais encore un mot de ce curé, dont j'emploie, à vous dire que je vous aime à la folie, la même plume qui griffonne les prônes où il damnait ses pauvres idiots, pour avoir écouté leur cœur qui les prêchait bien mieux que lui.

Je me suis arraché à cinq heures du matin d'entre les bras de ma sœur [2]. Combien nous nous sommes embrassés! combien elle a pleuré, combien j'ai pleuré aussi! Je l'aime

1. L'éditeur de ces lettres ne nous a donné aucun détail précis sur cette femme distinguée, la seule qui paraisse avoir inspiré à Diderot une passion durable. — 2. Diderot revenait de Langres, son pays natal, où il avait été appelé, à la mort de son père, pour régler des intérêts de famille.

beaucoup, et je crois en vérité que vous ne m'aimez pas plus qu'elle. L'abbé voyait cela, et il en était touché; je lui ai recommandé le bonheur de cette chère sœur, et à elle, le bonheur de son frère. Elle s'acquittera bien de ce devoir. Je me suis offert à être le médiateur de leurs petits démêlés, s'il en survient; et l'abbé, qui a lieu, m'a-t-il dit, de compter plus encore sur mon équité que sur mon affection, m'a accepté. Il a eu tort de dire comme cela; car en vérité il n'y a pas un homme de sa robe que j'estime plus que lui. Il est sensible; il est vrai qu'il se le reproche; il est honnête, mais dur. Il eût été bon ami, bon frère, si le Christ ne lui eût ordonné de fouler aux pieds toutes ces misères-là. C'est un bon chrétien qui me prouve à tout moment qu'il vaudrait mieux être un brave homme, et que ce qu'ils appellent la perfection évangélique, n'est que l'art funeste d'étouffer la nature qui eût parlé en lui peut-être aussi fortement qu'en moi. O que je suis content! Il est encore de bonne heure, et j'aurai le temps de causer avec vous tout à mon aise. Combien je vais vous dire de choses, tandis que ces bonnes gens me font sans apprêt une fricassée de poulet, qui sera mangée de bon appétit! Bonnes gens, n'allez pas si vite; j'ai une faim dévorante, mais j'aime encore mieux causer avec ma Sophie que manger. Que fait-elle? que dit-elle? que pense-t-elle? où me croit-elle? En quelque lieu du monde qu'elle me suppose, elle m'aime.

J'avais rapproché ce frère et cette sœur, je m'applaudissais de mon ouvrage, j'en jouissais; nous nagions tous les trois dans la joie lorsqu'un événement de rien a pensé tout détruire. Hier au soir il arrive, il voit des malles qui se remplissent; il prétend que je n'ai pas même daigné lui annoncer mon départ; que c'est un arrangement fait entre ma sœur et moi; qu'on le néglige; que l'on se cache de lui; qu'on lui tait tout; qu'on ne l'aime pas; qu'il le voit jusque dans les plus petites circonstances; et puis voilà mon homme qui se désole, qui étouffe, qui ne peut ni boire, ni manger, ni parler; et moi de lui prendre les mains, de l'embrasser,

de lui protester tout ce que je sentais; peut-être plus que je ne sentais. Son état me faisait pitié, je tremblais pour le sort de ma sœur, qui me disait : Tenez, voilà la vie qu'il me prépare; il faudra que je me dérange tous les jours la tête pour remettre la sienne. Et puis voilà que ce propos et quelques autres de la même trempe, qu'elle ne sait que trop bien tenir, rallument l'orage qui commençait à se dissiper; et mon philosophe qui ne sait plus à quel saint se vouer entre des gens qui se mettent le marché à la main, et qui se retirent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, au grand étonnement des domestiques qui avaient servi le souper, et qui regardaient en silence trois êtres muets, chacun à dix pieds de la table, l'un tristement appuyé sur ses mains, c'était moi; l'autre renversé sur sa chaise comme quelqu'un qui a envie de dormir, c'était ma sœur; le troisième se tourmentant sur sa chaise, cherchant une bonne posture et n'en trouvant point. Cependant, après avoir éloigné les domestiques, je pris la parole; je leur rappelai ce qu'ils s'étaient protesté sur le corps de leur père expiré; je les conjurai par l'amitié qu'ils avaient pour moi et par la douleur qu'ils me causaient, de finir une situation qui m'accablait; je pris ma sœur par la main : — « Non, mon frère, cet homme a été et sera toute sa vie insociable, je veux m'aller coucher. — Non, chère sœur, vous ne me renverrez pas avec ce chagrin. — Je ne sais avec qui cet homme a vécu; il est toujours prêt à soupçonner des complots. — Mon frère, laissez-la aller, vous voyez bien que, quand nous nous embrasserons, elle ne m'en aimera pas davantage. » Cependant j'entraînais ma sœur, qui se laissait aller en se faisant tirer. Nous arrivâmes enfin jusqu'au prêtre et je les repatriai. Nous mangeâmes un souper froid, pendant lequel je leur fis à chacun un très-beau sermon. J'étais touché; je ne sais ce que je leur dis; mais la fin de tout cela, c'est qu'ils se tendirent les mains d'un côté de la table à l'autre, qu'ils se les serrèrent, qu'ils avaient les larmes aux yeux; et qu'après s'être avoué bien franchement leurs torts, ils

me demandèrent mille pardons et m'accablèrent de caresses. Ce n'étaient pas des discours, c'étaient des mots entrecoupés, c'étaient les démonstrations les plus douces et les plus expressives.

L'abbé s'est levé de grand matin ; il est venu le premier dans ma chambre, et il m'a tenu des propos, moitié religion et moitié raison, qui n'étaient pas trop mauvais, et il m'a fait sentir au doigt que quand le cœur était partial, quoiqu'on s'observât, il était impossible qu'il n'y parût pas dans les actions. Que répondre à cela? Que j'avais peu vécu avec lui, que je ne le connaissais pas autant que ma sœur, et autres forfanteries qu'on tient pour ne pas demeurer court, et qui ne trompent que ceux qui nous aiment et qui ont de l'intérêt à les croire; mais comment faire autrement? Pour ma sœur, contente d'elle et de moi, elle dormait. Voilà ma fricassée de poulet qui dort aussi; l'appétit et ma bonne paysanne qui s'impatientent; allons la manger bien vite pour reprendre et continuer ce que vous ne pourrez peut-être pas lire. Qu'importe! je vous écrirai toujours, ce sera comme le soir que je vous écrivais dans les ténèbres.

Ma fricassée était excellente et l'eau délicieuse. Ah! ma Sophie, si vous m'aviez vu manger! mais que je suis bête! je vous crois attentive à tout ce que je fais. Les pauvres gens sont si honteux de n'avoir point de dessert à me donner qu'ils n'oseraient presque le dire; ils me prennent au moins pour quelque gros bénéficier. Il est vrai que j'ai une chaise et des chevaux, mais point de laquais; ils n'en savent pas si long, et ils ne m'en respectent pas moins. A propos, les chats de Champagne n'osent pas manger sur des assiettes, il faut qu'ils soient fripons de leur naturel; ils ont l'air de voler ce qu'on leur donne. Il y a bien des gens comme cela. Mais où en étais-je! Oh! la bonne eau! A votre santé, ma Sophie. Madame[1], permettez-vous? Oui.

1. Diderot s'adresse ici évidemment à Mme Legendre, sœur de Mlle Voland, qui est censée, comme on le verra plus loin, lire cette lettre avec elle.

Voici le moment terrible, celui des adieux; ils ont été bien tendres; j'ai jeté mes bras autour du cou de l'abbé; j'ai baisé ma sœur cent fois. Je parlais à l'abbé, mais je ne disais mot à ma sœur. En vérité, nous sommes bien nés tous les trois; mais il est impossible d'être de caractères plus divers. Ah! s'ils s'aimaient l'un l'autre comme ils m'aiment tous les deux! S'ils avaient pu me charger la maison entière sur le corps, je vous l'aurais apportée. Nous avons une qualité commune, c'est la sensibilité et le désintéressement. L'abbé ne tient à rien, cela est sûr; l'argent n'en est pas excepté. J'ai oublié de vous dire qu'en parcourant les lettres que j'écrivais à mon père, il y avait trouvé quelques mots qui l'avaient offensé : il s'en plaignit amèrement, et cela dans les premiers jours. Je lui dis :

« Je ne sais ce qu'il y a dans ces lettres, je sais seulement qu'il n'y a ni méchanceté, ni mauvais dessein; mais, mon frère, si j'ai quelque tort avec vous, quelque involontaire qu'il soit, je vous en demande pardon. » Il faut que ma sœur soit fière; j'entendis qu'elle grommelait : « Cela est bien humble pour un aîné. » Cela acheva de donner un grand prix à mon excuse. Je les ai laissés enchantés de moi, et tous ceux qui ont eu quelque part à nos affaires. Je ne saurais me dissimuler la joie que j'en ai. Ma Sophie, dites, vous qui êtes si souvent dans ce cas, cela n'est-il pas bien doux? Ils me louent à présent que je suis loin d'eux; ils se font eux-mêmes de petits reproches et je m'applaudis. Mais je crois que mon cocher s'enivre avec l'hôte, car ils parlent guerre et religion. J'entends qu'il crie : « Est-ce que Dieu n'est pas le maître et le roi? Voilà pourtant qu'on parle encore d'impôts! » Qu'ils s'enivrent, n'est-ce pas là leur consolation? Ils le sont de vin, je le suis d'amour; je n'ai pas le courage de les blâmer. Demain ils expieront leur ivresse; elle sera passée, et la mienne durera. Mais, du train que j'y vais, je ne finirai point; tant mieux, ma Sophie, si vous me lisez plus longtemps. Me voilà parti; me voilà à Chaumont; me voilà à Barthenay, c'est un petit village

rangé sur la cime d'un coteau dont la Marne arrose le pied. Le bel endroit! me voilà à Vignory.

Ma Sophie, quel endroit que ce Vignory! Que la chère sœur ne me parle jamais de ses sophas, de ses oreillers mollets, de ses tapisseries, de ses glaces, de son froid attirail de volupté. Quelle comparaison entre tous ces colifichets artificiels et ce que j'ai vu! Imaginez-vous une centaine de cabanes entourées d'eau, de vieilles forêts immenses, des coteaux, des allées de prés qui séparent ces coteaux, comme si on les y avait placées à plaisir, et des ruisseaux qui coupent ces allées-prairies. Puis le frais, le secret, la solitude, le silence, le cœur qui parle, les sens qui sollicitent. Ma Sophie, ne verrez-vous jamais Vignory?

Mais les chevaux volent; me voilà déjà loin de ce lieu, me voilà à Provenchère; autre enchantement. Je n'ai jamais fait une si belle route; elle est fatigante pour les voitures; il faut sans cesse descendre ou monter; mais elle est bien agréable pour le voyageur. Me voilà à Guémont; c'est de là que je vous écris, avec la plume du curé, tout ce qui me passe par la tête. Demain à Joinville, de bonne heure; à Saint-Dizier, à dîner; de Saint-Dizier à Isle, s'il se peut, dans le même jour, ou samedi dans la matinée, si c'est aujourd'hui jeudi, comme je crois; car je ne sais jamais bien le jour que je vis. Je vous aime tous les jours, et je ne distingue que celui où je me crois le plus aimé.

Il est à peu près dix heures du soir; mes draps sont mis: on me les a promis blancs. Ces gens-là ne me tromperont pas. Je dormirai donc tout à l'heure. Bonsoir, ma Sophie; bonsoir, sa chère sœur; si c'est demain jour de poste à Joinville ou à Saint-Dizier, ce griffonnage partira. Je ne pense pas qu'on me retienne à Isle[1]. On paraît trop pressé de vous rejoindre. Dieu veuille que cet empressement dure. S'il était réel, mes délais ont dû l'augmenter, mais on n'y connaît rien. Après demain, Circé m'aura en sa puissance.

1. La mère de Mlle Voland y habitait, et Diderot se proposait d'aller lui faire une visite dont la lettre suivante contient la relation.

Non, non, ma Sophie me garde, et celui que ma Sophie garde, est bien gardé. Bonsoir, toutes les deux. A propos, vos dodos se touchent-ils encore? Je voudrais bien savoir cela. Je pourrais avoir à Isle des scrupules que cela m'aiderait à lever. Il me vient une bonne folie par la tête, c'est qu'on me fera coucher dans votre chambre. Madame votre mère est capable de cet effort-là. Ne m'avez-vous pas dit que cette chambre était parquetée? Mais je serai encore demain à ma lettre si je m'y opiniâtre; c'est comme si j'étais à côté de vous : combien de fois je me suis levé et vous ai dit bonsoir à neuf heures, et n'étais pas encore parti à minuit! On n'entend rien aux amants! Ils semblent n'être pas faits pour être toujours ensemble, ni pour être séparés : toujours ensemble, on dit qu'ils s'useraient; séparés, ils souffrent trop. Bonsoir pourtant, et pour la dernière fois.

A MADEMOISELLE VOLAND.

A Isle, 23 août 1759.

J'y suis, mademoiselle, dans ce séjour où je me suis fait attendre si longtemps. La chère maman avait la meilleure envie de me gronder, c'est-à-dire le plus grand empressement de vous rejoindre, mais vous savez combien en même temps elle est indulgente et bonne. Je lui ai dit mes raisons; elle ne les a pas désapprouvées, et nous avons été contents. Il était à peu près six heures quand la chaise est entrée dans l'avenue. J'ai fait arrêter; je suis descendu, je suis allé au-devant d'elle les bras ouverts; elle m'a reçu comme vous savez qu'elle reçoit ceux qu'elle aime de voir; nous avons causé un petit moment, d'un discours fort interrompu, comme il arrive toujours en pareil cas. « Je vous espérais ce jour-là. — .... Je le voulais, mais cela n'a pas été possible. — .... Et cet autre jour-là?.... — Comment le refuser à un frère, à une sœur, qui l'ont demandé?.... — Vous

avez eu bien chaud? — Oui, surtout depuis Poitiers; car j'avais le soleil au visage.... — Bien fatigué?... — Un peu.... — Votre santé me paraît bonne.... Je vous trouve le visage meilleur.... Et vos affaires? — Tout est arrangé!... — Mais vous avez peut-être besoin d'être seul: venez, je vais vous mener chez-vous.... »

J'ai donné la main, et l'on m'a conduit dans la chambre du clavecin, où je suis resté un moment, après lequel je suis rentré dans le salon et j'y ai trouvé la chère maman qui travaillait avec Mlle Desmarets. Le soleil était tombé, la fin du jour très-belle; nous en avons profité. D'abord, nous avons parcouru tout le rez-de-chaussée; l'aspect de la maison m'avait plu: j'en dis autant de l'intérieur. Le salon surtout est on ne peut mieux. J'aime les boiseries et les boiseries simples; celles-ci le sont. L'air du pays doit être sain, car elles ne m'ont point paru endommagées; et puis une porte sur l'avenue, une autre sur le jardin et sur les Vordes: cela est on ne peut mieux. S'il en faut davantage à Mme Le Gendre[1] dans le petit château, c'est qu'elle a le goût corrompu et que le faste lui plaît. Eh! madame! vous qui avez l'âme si sensible et si délicate, que le récit d'un discours honnête, d'une bonne action affecte délicieusement, jetez vos coussins par la fenêtre, et vous mériterez une bénédiction de plus. Nous avons ensuite parcouru tout le grand carré qui est à droite, et la grange, et les basses-cours, et la vinée, et le pressoir, et les bergeries et les écuries. J'ai marqué beaucoup de plaisir à voir tous ces endroits, parce que j'en avais, parce qu'ils m'intéressent. Ces patriarches, dont on ne lit jamais l'histoire sans regretter leurs temps et leurs mœurs, n'ont habité que sous des tentes et dans des étables. Il n'y avait pas l'ombre d'un canapé, mais de la paille bien fraîche, et ils se portaient à merveille, et toute leur contrée fourmillait d'enfants.

La maman marche comme un lièvre; elle ne craint ni

1. Voy. plus haut, p. 191, note 1.

les ronces, ni les épines, ni le fumier. Tout cela n'arrête pas ses pas, ni les miens, n'offense pas son odorat, ni le mien. Allez, pour un nez honnête qui a conservé son innocence naturelle, ce n'est point une chèvre, c'est une femme bien musquée, bien ambrée, qui pue. L'expression est dure, mais elle est vraie.

Cependant les chariots de foin et de grain rentraient, et cela me plaisait encore. Je suis un rustre et je m'en fais honneur, mesdames. De là, nous avons fait un tour de jardin, que je trouvais petit; cette porte qui est à l'extrémité et en face du salon me trompait, je ne savais pas qu'elles s'ouvraient dans les Vordes et que les Vordes en étaient.

Nous les avons parcourues, nous avons passé les deux ponts; j'ai encore salué la Marne, ma compatriote et fidèle compagne de voyage. Ces Vordes me charmaient, c'est là que j'habiterais, c'est là que je revivrais, que je me sentirais doucement, que je dirais tendrement, que j'aimerais . . . .[1] Le bel endroit que ces Vordes! Quand vous vous les rappelez, comment pouvez-vous supporter la vue de vos symétriques Tuileries, et la promenade de votre maussade Palais-Royal, où tous vos arbres sont estropiés en tête de choux, et où l'on étouffe, quoiqu'on ait pris tant de précautions en élaguant, coupant, brisant, gâtant tout pour vous donner un peu d'air et d'espace? Que faites-vous? où êtes-vous? Vous feriez bien mieux de venir que de nous appeler. Le sauvage de ces Vordes et de tous les lieux que la nature a plantés est d'un sublime que la main de l'homme rend joli, quand elle y touche. O main sacrilége! Vous la devîntes, lorsque vous quittâtes la bêche pour manier l'or et les pierreries. Je l'ai vu, nous nous y sommes assis, nous y avons aussi causé dans ce petit kiosque, que vous avez consacré par vos idées. C'est là, madame[2], qu'on m'a dit que vous vous retiriez sou-

1. Nous supprimons ici une de ces phrases par trop lestes comme il s'en rencontre souvent sous la plume de Diderot, aux meilleurs endroits. — 2. Mme Le Gendre.

vent pour être avec vous. Venez vous y réfugier encore. Le mortel qu'on estime et qui vous respecte le plus, passera sans aller vous y interrompre. Venez; il ne vous faut plus qu'un moment dans ce lieu solitaire pour concevoir que l'Être éternel qui anime la nature, qui est autour de vous, s'il est bon, et se soucie bien plus de la pureté de notre âme, que de la vérité de nos opinions. Eh! que lui importe ce que nous pensons de lui, pourvu qu'à nous voir agir, il nous reconnaisse pour ses imitateurs et pour ses enfants. Venez, vous n'y serez point troublée; ma profane Sophie[1] et moi, nous irons nous égarer loin de vous, et nous attendrons qu'Uranie[2] nous fasse signe pour nous approcher d'elle. Cependant, la chère maman veillera au bonheur de celle qui médit et de ceux qui s'égarent. Voyez ce que peut sur moi le séjour des champs; je suis content de ce que j'écris, ou plutôt j'écris et je suis content, et je sens qu'à la ville, au lieu de me livrer aux charmes de la nature, je m'occuperais de la nuance subtile qui distingue les expressions : hypocrisie, fausseté.

Nous sommes rentrés un peu tard. La rosée, chose que vous ne connaissez peut-être pas, mouille les plantes sur le soir et les rafraîchit de la chaleur du jour. Sans elle, nous nous serions peut-être promenés plus longtemps. Nous nous sommes reposés dans le salon. Chemin faisant, j'ai entretenu madame votre mère de nos arrangements domestiques.... La chère maman, à qui je témoignais mon inquiétude sur votre santé, m'a remis deux de vos lettres. J'en reçois aujourd'hui une troisième, avec des plumes, de l'encre et du papier pour y répondre, et je n'en fais rien. Je laisse tout pour vous marquer le plaisir que j'ai d'être dans un lieu que vous avez habité. Ne nous y retrouverons-nous jamais tous, avec des âmes bien tranquilles et bien unies? Il serait tout élevé, tout bâti, ce petit château idéal[3]....

1. Mlle Voland. — 2. Surnom que Diderot donnait à Mme Legendre. — 3. Nous supprimons ici vingt lignes qui terminent la lettre, et qui sont sans intérêt pour le lecteur.

A MADEMOISELLE JODIN [1].

1765.

Je ne laisserai point aller cette lettre de madame votre mère, mademoiselle, sans y ajouter une petite pincée d'amitié, de conseils et de raison.... Si vous voyez des grands, redoublez d'égards pour leur naissance, leur rang et tous leurs autres avantages, c'est la seule façon honnête et sûre de les tenir à la distance qui convient. Point d'airs de princesse qui feraient rire là-bas comme ici; car le ridicule se sent partout, mais toujours l'air de la politesse, de la décence et du respect de soi-même. Ce respect qu'on a pour soi en donne l'exemple aux autres. Quand les hommes manquent à une femme, c'est assez communément qu'elle s'est oubliée la première. Plus votre état invite à l'insolence, plus vous devez être en garde [2]. Étudiez sans cesse, point de hoquets, point de cris, de la dignité vraie, un jeu ferme, sensé, raisonné, juste, mâle; la plus grande sobriété de gestes. C'est de la contenance, c'est du maintien, qu'il faut déclamer les trois quarts du temps. Variez vos tons et vos accents, non selon les mots, mais selon les choses et les po-

1. Fille d'un habile horloger de Paris, qui avait fourni divers articles à l'*Encyclopédie* sur le mécanisme des montres et des pendules. Après la mort de son père, Mlle Jodin s'était engagée dans la troupe du théâtre de Varsovie, contre l'avis de Diderot, qui tint du moins à l'aider de ses conseils dans la difficile et périlleuse carrière qu'elle avait voulu embrasser. — 2. Précédemment, Diderot avait écrit à la jeune actrice: « J'avais envie de vous dire un mot sur le commerce des grands. On a toujours la raison ou le prétexte du respect qu'on leur doit pour se tenir loin d'eux et les arrêter loin de soi, et n'être point exposée aux gestes qui leur sont familiers. Tout se réduit à faire en sorte qu'ils vous traitent la centième fois comme la première. »

sitions. Donnez de l'ouvrage à votre raison, à votre âme, à vos entrailles, et épargnez-en beaucoup à vos bras. Sachez regarder, sachez écouter surtout; peu de comédiens savent écouter. Ne veuillez pas vous sacrifier votre interlocuteur. Vous y gagneriez quelque chose peut-être, mais la pièce, la troupe, le poëte et le public y perdraient. Que le théâtre n'ait pour vous ni fond ni devant, que ce soit rigoureusement un lieu où et d'où personne ne vous voie. Il faut avoir le courage quelquefois de tourner le dos au spectateur, il ne faut jamais se souvenir de lui. Toute actrice qui s'adresse à lui, mériterait qu'il s'élevât une voix du parterre, qui lui dît : « Mademoiselle, je n'y suis pas. » Et puis le meilleur conseil, même pour le succès du talent, c'est d'y avoir des mœurs. Tâchez donc d'avoir des mœurs. Comme il y a une différence infinie entre l'éloquence d'un honnête homme et celle d'un rhéteur qui dit ce qu'il ne sent pas, il doit y avoir la même différence entre le jeu d'une honnête femme et celui d'une femme avilie, dégradée par le vice, qui jase des maximes de vertu. Et puis, croyez-vous qu'il n'y en ait aucune pour le spectateur à entendre une femme d'honneur ou une femme perdue? Encore une fois ne vous en laissez point imposer par des succès; à votre place, je m'occuperais à faire des essais, à tenter des choses hardies, à me faire un jeu qui fût mien. Tant que votre action théâtrale ne sera qu'un tissu de petites réminiscences, vous ne serez rien. Quand l'âme inspire, on ne sait jamais ce qu'on fera, comment on dira, c'est le moment, la situation de l'âme qui dicte, voilà les seuls bons maîtres, les seuls bons souffleurs. Adieu, mademoiselle, portez-vous bien, risquez d'ennuyer quelquefois les Allemands, pour apprendre à nous amuser[1].

1. Voici un passage d'une lettre postérieure qui complète ces excellents conseils.... « Sacrifiez aux Grâces et étudiez surtout la scène tranquille; jouez tous les matins, pour votre prière, la scène d'Athalie avec Joas, et, pour votre prière du soir, quelques scènes d'Agrippine avec Néron; dites pour *benedicite* la scène première de Phèdre et de sa confidente, et supposez que je vous

A M. DE SARTINE[1],

Sur la comédie de l'Homme dangereux[2].

[Juin 1770.]

Monsieur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; mais, pour remplir votre objet, il a fallu me montrer un peu, et

écoute; ne vous maniérez point surtout. Il y a du remède à l'empesé, au roide, au rustique, au dur, à l'ignoble; il n'y en a point à la petite manière ni à l'afféterie. Songez que chaque chose a son ton. Ayez quelque chose de l'emphase, puisque le poëte en a. N'en ayez pas aussi souvent que lui, parce que l'emphase n'est presque jamais dans la nature; c'est une imitation outrée. Si vous sentez une fois que Corneille est presque toujours à Madrid et presque jamais dans Rome, vous rabaisserez souvent ses richesses par la simplicité du ton, et ses personnages prendront dans votre bouche un héroïsme domestique, uni, franc, sans apprêts, qu'ils n'ont presque jamais dans ses pièces. Si vous sentez une fois combien la poésie de Racine est harmonieuse, nombreuse, filée, chantante, et combien le chant cadencé s'accorde peu avec la passion qui déclame ou qui parle; vous vous étudierez à nous dérober son extrême musique; vous le rapprocherez de la conversation noble et simple, et vous aurez fait un grand pas, un pas bien difficile. Parce que Racine fait toujours de la musique, l'acteur se transforme en un instrument de musique; parce que Corneille se guinde sans cesse sur la pointe des pieds, l'acteur se dresse le plus qu'il peut, c'est-à-dire qu'on ajoute au défaut des deux auteurs. C'est le contraire qu'il fallait faire. Voilà, mademoiselle, quelques préceptes que je vous envoie; bons ou mauvais, je suis sûr qu'ils sont neufs, mais je les crois bons. Garrick me disait un jour qu'il lui serait impossible de jouer un rôle de Racine; que ses vers ressemblaient à de grands serpents qui enlaçaient un acteur et le rendaient immobile. Garrick sentait bien et disait bien. Rompez les serpents de l'un, brisez les échasses de l'autre. » — 1. Lieutenant-général de la police sous Louis XV. — 2. Comédie de Palissot, en trois actes et en vers, qui eut d'abord pour titre : *le Satirique*. L'auteur l'avait écrite dans le plus grand

exposer ce que j'avais ouï dire de la pièce, afin d'en faire parler les autres. Il m'a paru qu'on prenait la chose assez froidement; quand on a embrassé un état, il en faut savoir supporter les dégoûts. Il leur a été impossible de concevoir une haute opinion du talent d'un homme malhonnête; car celui-là est malhonnête qui calomnie publiquement, et qui dévoue, autant qu'il dépend de lui, à la haine générale, de bons citoyens. Au reste, votre condescendance sur ce point sera toujours regardée comme une nécessité à laquelle vous n'aurez pu vous soustraire. Ils savent tous qu'ils ont mérité quelque considération de votre part, et ils redoutent plus pour vous les réflexions d'un public impartial, que, pour eux, la méchanceté d'un poëte. Ce que vous pensez vous-même de la licence que cet exemple pourrait introduire, ne leur a point échappé. Quant à moi, qui n'ai pas la peau fort tendre, et qui serais plus honteux d'un défaut que j'aurais que de cent vices que je n'aurais pas et qui me seraient injustement reprochés, je vous réitère que, si j'avais été le censeur du *Satirique*, j'aurais souri à toutes ces injures, n'en aurais fait effacer aucune, et les aurais regardées comme des coups d'épingle plus douloureux à la longue pour l'auteur que pour moi. Cet homme, quel qu'il soit, croit n'avoir aiguisé qu'un couteau à deux tranchants; il s'est trompé, il y en a trois; et le tranchant qui coupe de son côté le blessera plus grièvement qu'il ne pense. Quelle est la morale de sa comédie? C'est qu'il faut fermer la porte à tout homme d'esprit sans principes et sans probité. On la lui appliquera, et le sort qui l'attend est le mépris, et une demeure auprès de P***[1].

secret; pour mieux détourner les soupçons, il avait même fait répandre le bruit que c'était contre lui-même qu'elle était dirigée. Le maréchal de Richelieu protégeait Palissot; mais le jour même où l'ouvrage devait être représenté, un ordre de M. de Sartine le fit supprimer. La lettre de Diderot, qui semble avoir accepté du lieutenant de police, une sorte de mission d'enquête préalable, contribua sans doute à cette mesure de rigueur. — 1. C'est Palissot lui-même que cette initiale désigne évidemment. Il faut se rap-

Je ne crois pas que la pièce soit de ce dernier; on n'est pas un infâme assez intrépide pour se jouer soi-même et pour faire trophée de sa scélératesse. Si c'est M. de Rulhière, coupable de la même indignité que P***, il est plus vil que lui, puisqu'il s'en cache.

Au reste, monsieur, si l'auteur croit que quelques vers heureux suffisent pour soutenir un ouvrage dramatique, il en est encore à l'A, B, C du métier. Le sien est sans verve, sans génie, sans intérêt. Son Oronte est plat; ce n'est qu'une mince copie de l'Orgon de Molière, dans le *Tartufe*. Son Dorante aurait de belles et bonnes choses à dire, qui le caractériseraient; mais l'auteur ne pouvait les trouver ni dans son cœur ni dans son esprit, et ce personnage prétendu philosophe n'est pas même de l'étoffe d'un homme du monde. *Le Satirique*, faible contre-partie du *Méchant* de Gresset, n'en a ni la grâce ni la légèreté. Julie est une fille mal élevée qui conspire avec la soubrette, bassement et contre toute délicatesse d'une personne de son état, pour attirer le Satirique dans un piége. Le Satirique, qui se fie à ces deux femmes, est un sot. Dorante, qui souffre patiemment devant lui un coquin qui a composé et mis sur son compte un libelle contre un tuteur honnête dont il aime la pupille, est un lâche. Cela est sans mouvement et sans chaleur, et tous ces personnages ne semblent agir que pour prouver que toute idée d'honnêteté est étrangère à l'auteur. Aussi suis-je persuadé qu'il y a tout à perdre pour lui, et qu'il ne lui restera que l'ignominie d'avoir fait des tirades contre les gens de bien, ce qui ne sera pas compensé par le très-mince et très-passager succès d'une médiocre pièce. Je plains cet homme de déchirer ceux dont les conseils lui apprendraient peut-être à tirer un meilleur parti de son talent. Il ne tardera pas à dire, comme M. P***, qu'il n'est pas trop sûr d'être bien aise d'avoir fait cette

peler que Palissot était l'auteur de la comédie fameuse des *Philosophes*, où Diderot et toute l'*Encyclopédie* avaient été l'objet des plus grossières personnalités.

pièce; du moins faudrait-il que sa satire fût gaie; mais elle est triste, et l'auteur ne sait pas le secret de nuire avec succès.

Il ne m'appartient pas, monsieur, de vous donner des conseils; mais si vous pouvez faire en sorte qu'il ne soit pas dit qu'on ait deux fois, avec votre permission, insulté en public ceux de vos concitoyens[1] qu'on honore dans toutes les parties de l'Europe; dont les ouvrages sont dévorés de près et au loin; que les étrangers révèrent, appellent et récompensent; qu'on citera et qui conspireront à la gloire du nom français quand vous ne serez plus, ni eux non plus; que les voyageurs se font un devoir de visiter, à présent qu'ils sont, et qu'ils se font honneur d'avoir connus, lorsqu'ils sont de retour dans leur patrie, je crois, monsieur, que vous ferez sagement. Il ne faut pas que des polissons fassent une tache à la plus belle magistrature, ni que la postérité, qui est toujours juste, reverse sur vous une petite portion du blâme qui devrait résider tout entier sur eux. Pourquoi leur serait-il permis de vous associer à leurs forfaits? Les philosophes ne sont rien aujourd'hui, mais ils auront leur tour; on parlera d'eux, on fera l'histoire des persécutions qu'ils ont essuyées, de la manière indigne et plate dont ils ont été traités sur les théâtres publics; et si l'on vous nomme dans cette histoire, comme il n'en faut pas douter, il faut que ce soit avec éloge. Voilà mon avis, monsieur, et le voilà avec toute la franchise que vous attendez de moi. Je crains que ces rimailleurs-là ne soient moins les ennemis des philosophes que les vôtres.

Je suis avec respect, etc.

1. Les auteurs de l'*Encyclopédie*, Diderot lui-même. (Voy. la note de la page précédente.)

FRÉDÉRIC II[1].

1709 - 1788.

De tous les écrivains nés hors de nos frontières, mais naturalisés français par le talent, le grand Frédéric est sans contredit le plus remarquable, J.-J. Rousseau excepté; et, chose singulière, la partie la plus remarquable de ses volumineux écrits est précisément celle où un étranger semble devoir le moins exceller, puisqu'elle exige une plus intime et familière connaissance de la langue : c'est sa correspondance.

Cette correspondance, qui, dans la récente édition des *OEuvres complètes*, ne remplit pas moins de quinze volumes[1], est, après celle de Voltaire, la plus considérable et la plus importante à tous égards, que nous ait léguée le siècle dernier. On aurait peine à s'expliquer une telle fécondité, si l'on ne savait que l'infatigable activité du grand roi suffisait à tout. Une autre raison de cette assiduité épistolaire, c'est que les circonstances ne lui laissaient guère d'autre moyen de satisfaire ses deux principaux penchants : son amour des jouis-

1. Voy. *OEuvres complètes de Frédéric le Grand*, édit. du docteur Preuss, t. XII-XXV. — Lire aussi les articles de M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, VII et XII.

sances de la société, et son culte de l'amitié. Engagé dans des guerres presque continuelles, surtout pendant la première partie de son règne, retenu par les opérations militaires loin des résidences de sa cour, Frédéric n'avait d'autre ressource, pour ne pas se priver entièrement du commerce de ses amis, que d'entretenir avec eux un commerce épistolaire très-régulier, en dépit de tous les obstacles. C'est le plus souvent de ses campements, quelquefois du champ de bataille même, que sont datées ces lettres écrites au fort des plus cruels soucis, à la veille d'une affaire, ou le soir d'une victoire ou d'une défaite ; et ces situations difficiles, extrêmes, ne font qu'ajouter à sa verve, à son humeur sarcastique et vaillante. Ses plus belles lettres, les plus spirituelles comme les plus pathétiques, ont été écrites dans les violentes crises de cette guerre de Sept ans, qui le mit vingt fois à deux doigts de sa ruine.

Ce qui contribuait singulièrement à tenir Frédéric en haleine, c'est qu'il avait des partenaires dignes de lui. Il ne les choisissait, du reste, que parmi des hommes d'un mérite remarquable : philosophes, poëtes, hommes de lettres, savants. Il faisait aux premiers les honneurs de sa couronne ; il écrivait à Wolff, ce médiocre disciple de Leibnitz, qui fut sa première et fervente admiration : « C'est aux philosophes à être les précepteurs de l'univers et les maîtres des princes. Ils doivent instruire le monde par le raisonnement, et nous par l'exemple. Ils doivent découvrir, et nous pratiquer. » On sait avec quelle passion il se fit, n'étant encore que prince royal, courtisan de Voltaire ; sa déférence, son estime étaient extrêmes pour tous ceux qui se consacraient aux lettres : « Je regarde les hommes

d'esprit (dit-il quelque part) comme des séraphins en comparaison du troupeau vil et méprisable des hommes qui ne pensent pas. J'aime à entretenir correspondance avec ces intelligences supérieures, avec ces êtres qui seraient tout à fait spirituels, s'ils n'avaient pas des corps; ce sont l'élite de l'humanité. »

La première en date des correspondances de Frédéric est d'un grand intérêt psychologique ; c'est celle qui nous montre sous ses côtés les plus sympathiques cette nature originale, encore dans toute la séve de la première jeunesse, avant que l'ambition, et l'âge et l'expérience l'eussent desséchée. L'ami auquel il s'adresse, M. de Suhm, envoyé de Saxe à la cour de Prusse, avait captivé le prince par l'attrait de sa conversation, l'autorité de sa science et de ses lumières. Frédéric, en retour, lui avait voué un respect profond, mêlé d'une vive tendresse, et c'est dans les précieuses confidences de leur correspondance qu'il faut chercher un Frédéric primitif, un Frédéric avant Voltaire, déjà sérieux et appliqué, mais plus généreux et plus noble que celui qui suivra et montera sur le trône, un jeune prince encore plein d'illusions et d'espérances que la pratique des hommes et de la vie devait promptement flétrir. On a de Frédéric nombre de correspondances adressées aux amis qui succédèrent à M. de Suhm dans son intimité; mais dans aucune on ne sent cette fraîcheur de cœur et cette platonique élévation de sentiments, qui va jusqu'à lui inspirer une sorte de complaisance pour l'ordre d'idées le plus opposé à sa nature : les idées religieuses. Il a un tel besoin de croire à l'immortalité de l'âme de cet ami qui va lui être enlevé, qu'il accueille presque avec faveur une thèse dont il eût, en toute autre

occasion, rejeté l'examen avec le dédain du scepticisme le plus radical.

Les autres correspondances de Frédéric montrent, pour la plupart, toute l'énergie d'un caractère endurci par les épreuves, d'un esprit aguerri par les principes des vertus héroïques. Les lettres à Jordan et d'Argens sont de la plus haute importance pour la pleine intelligence de la crise morale que traversa cette âme si bien trempée, pendant les vicissitudes terribles de ces longues guerres où faillirent périr le roi et son royaume. Elles donnent la plus grande idée du prince et du capitaine ; elles ne font pas moins d'honneur à l'ami. Il est touchant de le voir oublier tous les soucis dont il est accablé, pour s'inquiéter avec la plus tendre sollicitude, de la santé de ses amis, et leur prodiguer les consolations d'une philosophie à la fois sceptique et stoïque. « Adieu, mon cher, écrit-il à d'Argens, à la veille d'une bataille décisive : étudiez Zénon dans les temps critiques, et laissez reposer Épicure. » A ce grave et mâle langage se mêlent par endroits, pour le tempérer, les saillies d'une gaieté amère et goguenarde. C'est la gaieté du désespoir, bien différente sans doute de l'espèce d'allégresse intrépide qu'en des circonstances analogues, montrait Henri IV en face du danger ; mais chez l'un comme chez l'autre des deux grands rois, on sent la forte trempe d'une nature supérieure.

L'amitié, la seule chose, avec l'amour de la gloire, dont Frédéric ne plaisanta jamais, au dire de ses biographes les mieux informés, atteste dans cette âme, où se rencontrent tant de disparates, certains sentiments que l'on croirait lui être restés étrangers : le respect, par exemple, si opposé à ses habitudes d'esprit

ironiques jusqu'à l'impudence. C'est ainsi qu'il honore ses vieux compagnons d'armes, ceux qui l'ont aidé dans la grande œuvre du salut de la patrie, et qu'il recherche avec empressement toutes les occasions de leur témoigner un attachement poussé jusqu'à la vénération. Rien de plus touchant, à cet égard, que sa correspondance avec La Mothe-Fouqué et milord Maréchal. La tendresse en amitié est, on peut le dire, le seul côté allemand de ce grand homme, si français d'ailleurs par la décision du caractère et la vivacité de l'esprit.

Mais toutes les correspondances de Frédéric le cèdent de beaucoup, pour l'importance et l'intérêt, à celle qu'il entretint assidûment pendant quarante-deux ans avec Voltaire ; et, quelle que soit la nécessaire brièveté de ces notices, nous ne pouvons nous dispenser d'en parler avec quelque détail.

Frédéric n'était encore que prince royal, il avait à peine vingt-quatre ans, quand il entra en relations avec Voltaire, que la *Henriade* et ses tragédies avaient déjà placé au premier rang de la littérature contemporaine. Le jeune prince de Prusse, qui fait ses délices de la lecture du poëte, salue tout d'abord en son illustre correspondant « le plus grand homme de la France et un mortel qui fait honneur à la parole. » Voltaire, ravi de si flatteuses avances, y répond par ces louanges délicates où il excelle, et qu'un juge peu compétent ici, Macaulay, a qualifiées d'une façon trop sévère, quand il a dit « qu'elles peuvent être étudiées avec profit par ceux qui veulent devenir habiles dans l'art ignoble de la flatterie. »

Mais cet échange de compliments qui fut, de tout

temps, en usage entre princes et écrivains, fait promptement place, dans cette correspondance, à de sérieux entretiens sur les sujets les plus élevés du savoir et de la sagesse. Le lien étroit entre Frédéric et Voltaire, c'est cette solidarité intellectuelle qui établit, au milieu du dix-huitième siècle, une espèce de franc-maçonnerie des libres-penseurs de tout rang et de toute nation : franc-maçonnerie nullement mystérieuse ni symbolique, mais de plus en plus réelle et publique, par laquelle Voltaire se rattache aux écrivains anglais du temps, Swift, Bolingbrocke, Hume, comme à Frédéric, comme plus tard à Catherine II, ou au cardinal de Bernis, voire même au pape Benoît XIV.

Bientôt une véritable familiarité s'établit entre l'écrivain et le roi, et ce qui frappe le plus dans cette correspondance, ce n'est pas seulement le ton d'égalité qui y règne d'un bout à l'autre, c'est cette opinion hautement professée par le souverain comme par le philosophe, qu'il n'y a qu'une supériorité véritable : celle de l'esprit. Aussi le prince se pique-t-il de rivaliser, sous ce rapport, avec son redoutable partenaire, et tel est son effort, secondé par d'heureuses dispositions naturelles, qu'il y réussit le plus souvent. Ses plaisanteries pèchent sans doute par un vice d'origine indélébile, par une certaine lourdeur tudesque ; les petits vers dont il entremêle la plupart de ses lettres, selon le goût du temps, entachent le plus souvent, par la gaucherie du tour et les fautes de langue, ce que la pensée peut avoir d'ingénieux. Voltaire, sur ce terrain, le laisse loin derrière lui, aussi facilement qu'un cavalier, monté sur un cheval vif et léger, distance un fantassin chargé d'un pesant bagage ; mais, à d'autres égards, Frédéric reprend bien ses avantages, et l'incomparable écrivain lui est parfois

très-inférieur pour la solidité du raisonnement ou même la force de l'expression.

Quelle que soit d'ailleurs la barrière qu'élève entre eux la différence du génie, de la race et de l'éducation première, il y a, dans le fond même des deux natures, bien des affinités et des traits de ressemblance. Le prince n'a pas moins que le philosophe, cette pointe d'esprit moqueur qui donne à un bon sens acéré le terrible tranchant de l'ironie, et tous deux unissent à une vue claire, implacablement sagace, des travers et des misères de la nature humaine, une énergique compatissance pour les maux de leur espèce. Aussi cette correspondance est-elle du plus grand intérêt pour l'historien ou le moraliste curieux de savoir ce que pensaient des éternels problèmes de la philosophie, deux des plus libres et des plus actifs esprits de cette époque.

Suspendue pendant les trois ans que Voltaire passa à Berlin, la correspondance fut encore interrompue pour un assez long intervalle, quand ils se séparèrent avec l'éclat que l'on sait, lors de cette fameuse brouille qui ne put toutefois détruire l'attrait dont ils étaient enchaînés l'un à l'autre. Amis ou ennemis, de loin comme de près, ils formaient fatalement un couple inséparable. Leur première amitié avait reçu sans doute une profonde atteinte dont elle ne devait pas se relever entièrement; mais l'irrésistible sympathie de nature subsista et suffit pleinement à alimenter leur correspondance. Si les côtés intimes et familiers ont disparu ou se sont du moins bien amoindris, d'autres, plus importants et dignes d'un aussi sérieux intérêt, se dégagent et se produisent. Ce sont maintenant deux esprits souverains, chacun dans sa sphère, qui traitent sur un pied d'égalité parfaite, et avec une liberté

tout idéale, les intérêts communs qui les unissent. Or, ces intérêts ne sont rien moins que ceux mêmes de la civilisation et de la pensée humaine.

Il y a dans la correspondance de Voltaire avec Frédéric un moment vraiment tragique : aux prises avec des ennemis qui ont pour eux l'écrasante supériorité de la force et du nombre, au plus fort de cette terrible guerre de Sept ans, la plus formidable crise qu'aucun État ait traversée dans les temps modernes, Frédéric trouvait encore le temps d'entretenir avec ses amis une correspondance active où la verve et la gaieté redoublent sous l'impulsion du danger. Le jour vient pourtant où, réduit à une situation vraiment désespérée, le roi sent son héroïque résolution faiblir, et songe à mourir plutôt que de s'obstiner dans une résistance désormais inutile. C'est Voltaire qui relève alors son courage par d'énergiques exhortations, où l'accent de la plus cordiale sympathie se mêle aux conseils d'un irréprochable bon sens. Sorti vainqueur, contre toute attente, de cette affreuse épreuve, Frédéric semble garder à Voltaire une profonde reconnaissance du généreux secours qu'il lui a prêté dans des circonstances où une âme plus vulgaire eût triomphé de voir la destinée venger son injure. Aussi l'ancienne intimité semble-t-elle reprendre. Tous deux se suivent des yeux, avec un intérêt actif, dans leur tâche, pour ainsi dire, parallèle, et, par certains points, commune. Pendant que Frédéric cicatrise dans son État les profondes plaies de la guerre, et s'applique, avec plus de zèle que de succès peut-être, à développer chez ses sujets le goût des arts et de l'industrie, Voltaire continue à régner sur le monde par le génie, et se fait le champion de toutes les nobles causes qui se présentent.

Et le prince d'applaudir de loin aux batailles livrées et gagnées par l'intrépide et infatigable défenseur des Calas, du chevalier de la Barre ou de Lally-Tolendal. On l'a dit, il est vraiment touchant de voir alors, au rebours de ce qui a lieu d'ordinaire entre princes et écrivains, Frédéric rendre hommage avec une respectueuse déférence à la supériorité du génie de son correspondant. Le bonheur, l'honneur d'avoir été le contemporain et le partenaire de Voltaire, compensent, pour le vieux roi, l'amère tristesse de ne pouvoir assister au prochain avénement, qu'il pressent, de cette puissance nouvelle à laquelle ils ont tous deux préparé les voies : « la raison perfectionnée. » — « Quoique je sois venu trop tôt, dit-il, *j'ai vu Voltaire;* et, si je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit. » Ce *Nunc dimittis* du vieux roi est parfaitement sincère, et avec toutes les réserves à faire au point de vue moral, Voltaire était bien le messie intellectuel du siècle, tel que Frédéric pouvait le comprendre ; son idéal ne va point au delà : l'auteur de *Candide* et du *Dictionnaire philosophique* l'accomplit absolument.

Qu'on nous excuse d'avoir tant insisté sur cette correspondance de Frédéric avec Voltaire ; elle n'est pas seulement la partie la plus remarquable, à tous égards, de ses œuvres, le document le plus important qu'elles fournissent à sa biographie ; c'est aussi l'un des monuments les plus considérables de la littérature épistolaire au dix-huitième siècle, tant par le nom et le talent des auteurs que par l'importance des renseignements que l'histoire psychologique peut y puiser à pleines mains.

Après avoir montré dans Frédéric les parties les plus hautes de sa nature : l'ami, le philosophe et le roi, il serait facile de dégager, à travers sa correspondance,

un côté qui a aussi son intérêt : les sentiments du chef de famille. Ses lettres à ses frères, surtout au prince Henri, et à sa sœur, la margrave de Bareith, abondent en détails précieux d'auto-biographie ; et les échantillons que nous en donnons plus loin prouvent pleinement que, chez Frédéric, l'indépendance sceptique de l'esprit, la brusquerie fantasque du caractère n'avaient nullement étouffé la vive sensibilité du cœur. En résumé, tout compte fait, Frédéric est un très-grand homme ; et, pour avoir raison des objections de toute sorte que de nombreux détracteurs ont faites à son incontestable gloire, il suffirait de relire sa correspondance.

A VOLTAIRE.

Charlottenbourg, 6 juin 1740.

Mon cher ami, mon sort est changé, et j'ai assisté aux derniers moments d'un roi, à son agonie, à sa mort [1]. En parvenant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines.

J'avais projeté un petit ouvrage de métaphysique ; il s'est changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable Voltaire, et il me faut escrimer avec Machiavel [2]. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne sommes pas maîtres de notre sort. Le tourbillon des événements nous entraîne, et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais

1. Le roi Guillaume, père de Frédéric, était mort le 31 mai précédent. — 2. Allusion au traité de l'*Anti-Machiavel* que Frédéric achevait alors. L'édition des *Œuvres posthumes* porte : « avec le vieux Machiavel mitré. »

un ami vraiment fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître, j'ai des occupations infinies; je m'en donne encore de surplus; mais malgré tout ce travail, il me reste encore du temps assez pour admirer vos ouvrages, et pour puiser chez vous des instructions et des délassements.

Adieu, mon cher Voltaire, si je vis, je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami.

AU MÊME.

Remusberg, 26 octobre 1740.

Mon cher Voltaire, l'événement le moins prévu du monde m'empêche, pour cette fois, d'ouvrir mon âme à la vôtre, comme d'ordinaire, et de bavarder comme je le voudrais. L'Empereur[1] est mort.

Ce prince, né particulier,
Fut roi, puis empereur; Eugène[2] fut sa gloire;
Mais, par malheur pour son histoire,
Il est mort en banqueroutier.

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, et je crois qu'il s'agira au mois de juin plutôt de poudre à canon, de

1. Charles VI, empereur d'Autriche, qui venait de mourir le 20 octobre 1740. Frédéric II s'empressa, comme on sait, de saisir cette occasion d'agrandir son petit royaume et d'envahir, sans déclaration de guerre, la Silésie, province jusqu'alors autrichienne. — 2. Le général des Impériaux, François-Eugène de Savoie-Carignan, célèbre sous le nom de *Prince Eugène*, né en 1663, mort en 1736.

soldats, de tranchées, que d'actrices, de ballet et de théâtre, de façon que je me vois obligé de suspendre le marché que nous avions fait. Mon affaire de Liége est toute terminée; mais celles d'à présent sont de bien plus grande conséquence pour l'Europe; c'est le moment du changement total de l'ancien système de politique; c'est ce rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor, et qui les détruisit tous[1]. Je vous suis mille fois obligé de l'impression de *Machiavel*[2] achevée; je ne saurais y travailler à présent, je suis surchargé d'affaires. Je vais passer ma fièvre, car j'ai besoin de ma machine, et il en faut tirer à présent tout le parti possible.

Je vous envoie une ode en réponse à celle de Gresset. Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, et soyez persuadé de la tendre estime avec laquelle je suis, etc.

AU COMTE ALGAROTTI[3].

Remusberg, 16 novembre 1740.

Mon cher Algarotti, je suis fait pour les tristes événements. Je viens d'apprendre la mort de Suhm[4], mon ami

1. Voy. la Bible, livre de Daniel, ch. II. — 2. Allusion au traité de l'*Anti-Machiavel* que Voltaire s'était chargé de corriger et de faire imprimer. — 3. François Algarotti, fils d'un riche négociant de Venise. Né le 11 décembre 1712, il vint en France vers 1736, s'y lia avec Voltaire, et connut Frédéric encore prince royal. A son avénement, celui-ci l'appela à sa cour, le combla de distinctions et lui conféra, entre autres titres, celui de comte. Pendant le voyage et le séjour qu'il fit à Dresde et en Italie, Algarotti entretint avec le roi une correspondance suivie, sur le ton de la plus grande intimité. Cette correspondance ne comprend pas moins de cent trente-deux lettres, savoir : soixante-douze lettres de Frédéric à Algarotti, et soixante de celui-ci à Frédéric. — 4. L'ami

intime, qui m'aimait aussi sincèrement que je l'aimais, et qui m'a témoigné jusqu'à sa mort la confiance qu'il avait en mon amitié et dans ma tendresse, dont il était persuadé. Je voudrais plutôt avoir perdu des millions. On ne retrouve guère des gens qui ont tant d'esprit joint avec tant de candeur et de sentiment. Mon cœur en portera le deuil, et cela, d'une façon plus profonde qu'on ne le porte pour la plupart de ses parents. Sa mémoire durera autant qu'une[1] goutte de sang circulera dans mes veines, et sa famille sera la mienne. Adieu, je ne puis parler d'autre chose ; le cœur me saigne, et la douleur en est trop vive pour penser à autre chose qu'à cette plaie.

AU COMTE ALGAROTTI,

Cygne le plus inconstant et le plus léger du monde.

(Janvier ou février 1742.)

Le lutin qui promène ma vagabonde destinée, m'a conduit à Olmütz, de là à la tête des armées, et me conduira de là, Dieu sait où. Les Français ont donné un empereur aux Allemands ; les Autrichiens ont escroqué son héritage à cet empereur ; les Saxons veulent les en chasser, de leur canapé ; les Prussiens veulent courir au secours de leurs alliés

de jeunesse de Frédéric. Nous avons leur correspondance pleine des témoignages de la plus vive affection. (Voy. la notice qui précède.) Mais, si remarquables que soient les lettres de Frédéric à M. de Suhm par les preuves d'une sensibilité tendre qu'on a coutume de lui refuser, leur valeur littéraire est trop inférieure à celle des autres citations pour que nous puissions les y joindre. A cette date, Frédéric n'écrivait encore que très-imparfaitement la langue française. — 1. Pour : tant qu'une.

au travers des boues, des frimas, des travaux et des dangers. La paix s'ensuivra, si elle peut; mais tant sais-je bien qu'elle sera toujours très-agréable à tout le monde; que la reine du bal payera, à la vérité, les violons; mais qu'elle sera trop heureuse de se délasser de la fatigue de la danse.

J'ai vu Dresde en lanterne magique; je ne sais quand j'y repasserai. Comme je n'aime point à faire les choses à demi, je ne partirai d'ici qu'après avoir bien consolidé mon ouvrage. Cela fini et la paix venue, je me rendrai aux arts, et Berlin aux plaisirs. Pour vous, papillon inconstant et volage, je ne sais ce que vous deviendrez. Emporté par le feu de votre imagination, peut-être irez-vous griller sous le brasier de l'équateur; peut-être irez-vous avec Maupertuis greloter en Islande. Que m'importe quel climat vous habiterez, dès que ce n'est pas le mien?

Adieu, ne demandez rien d'une tête dont les traits d'imagination ne consistent qu'en paille hachée, en foin et en farine. Je donne ce métier à tous les diables, et je le fais cependant volontiers. Voilà à quoi l'on peut connaître les contradictions de l'esprit humain. Adieu, encore une fois, aimable mais trop léger Algarotti; ne m'oubliez pas dans les glaçons de la Moravie; et, de l'Opéra de Dresde, envoyez-moi, s'il se peut, par le souffle de Zéphire, quelques bouffées des roulements[1] de la Faustine[2].

FRÉDÉRIC.

Mes compliments à ce jésuite[3] qui ferait un homme aimable, s'il n'était point ecclésiastique, et qui a assez de mérite pour être païen comme nous.

1. Frédéric veut dire, sans doute, roulades. — 2. Célèbre cantatrice qui avait épousé le compositeur Hasse, à Venise, en 1730. — 3. Le P. Guarini, dont il est fréquemment question dans la correspondance d'Algarotti et de Frédéric.

A VOLTAIRE.

Potsdam, 15 juin 1743.

Quand votre ami, tranquille philosophe,
Sur son vaisseau, qu'il a soustrait aux vents,
Voit à regret l'illustre catastrophe
Que le destin fait tomber sur les grands,

Je voudrais que vous vinssiez une fois à Berlin pour y rester, et que vous eussiez la force de soustraire votre légère nacelle aux bourrasques et aux vents qui l'ont battue si souvent en France. Comment, mon cher Voltaire, pouvez-vous souffrir que l'on vous exclue ignominieusement de l'Académie, et qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville, je ne m'accommoderais point de ce contraste; et, de plus, la légèreté des Français ne leur permet pas d'être jamais constants dans leurs suffrages. Venez ici, auprès d'une nation qui ne changera point ses jugements à votre égard; quittez un pays où les Belle-Isle, les Chauvelin et les Voltaire ne trouvent point de protection. Adieu.

Envoyez-moi *la Pucelle*[1] ou je vous renie[2].

1. L'épopée burlesque, si regrettable pour sa gloire, que Voltaire laissait dès lors courir en copies manuscrites, avant qu'elle fût clandestinement imprimée en Hollande. — 2. Frédéric cherchait à attirer Voltaire à sa cour par les plus séduisantes promesses. Il n'y réussit que plusieurs années plus tard. La lettre de Frédéric que nous allons citer montrera à quelle situation violente les torts de Voltaire et les exigences de Frédéric firent aboutir une intimité commencée sous de bien différents auspices.

AU MÊME [1].

[Décembre 1752].

Votre effronterie m'étonne après ce que vous venez de faire, et qui est clair comme le jour [2]. Vous persistez au lieu de vous avouer coupable. Ne vous imaginez pas que vous ferez croire que le noir est blanc. Quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir ; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous élève des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes.

L'éditeur est interrogé, il a tout déclaré [3].

1. Beuchot, dans son excellente édition des *Œuvres complètes de Voltaire*, dit avoir copié littéralement l'original de ce billet ainsi que la réponse de Voltaire que nous donnons ci-après, sur les originaux qui sont à la Bibliothèque impériale. Nous préférons donc son texte à celui de l'édition, si consciencieuse d'ailleurs des *OEuvres de Frédéric*, donnée par M. le docteur Preuss. Beuchot place la date de ces deux pièces entre le 19 et le 23 décembre 1752. — 2. Il s'agit de l'impression de la *Diatribe du docteur Akakia*, faite subrepticement à l'aide d'une permission donnée pour la *Défense de milord Bolingbroke*, autre pamphlet de Voltaire. (Voy. t. XXXIX de l'édit. Beuchot.) On sait que la diatribe du *Docteur Akakia*, l'un des plus spirituels et des plus mordants pamphlets de Voltaire, est dirigée contre Maupertuis, membre de l'Académie de Berlin, que Frédéric protégeait hautement, et avec qui Voltaire s'était brouillé. — 3. C'est à ce billet que Voltaire fit cette célèbre réponse : « Ah ! mon Dieu, Sire, dans l'état où je suis ! Je vous jure encore sur ma vie, à laquelle je renonce sans peine, que c'est une calomnie affreuse. Je vous conjure de faire confronter tous mes gens. Quoi ! vous me jugeriez sans m'entendre ! je demande justice ou la mort. »

AU MÊME.

16 mars 1753.

Il n'était pas nécessaire que vous prissiez le prétexte du besoin que vous me dites avoir des eaux de Plombières, pour me demander votre congé. Vous pouvez quitter mon service quand vous voudrez; mais avant de partir, faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la clef, la croix, et le volume de poésies que je vous ai confié. Je souhaiterais que mes ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits et à ceux de Kœnig. Je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la folie ni la vanité de certains auteurs. Les cabales des gens de lettres me paraissent l'opprobre de la littérature; je n'en estime cependant pas moins les honnêtes gens qui les cultivent. Les chefs de cabale sont seuls avilis à mes yeux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

AU MARQUIS D'ARGENS[1].

(Leitmeritz), 19 juillet 1757.

Mon cher marquis, regardez-moi comme une muraille battue en brèche par l'infortune depuis deux ans. Je suis

1. Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, né le 24 juin 1704, à Aix, en Provence. Après avoir successivement essayé de la magistrature, de la diplomatie et de la carrière militaire, il quitta l'armée française après la campagne de Philipsbourg (1734), à cause des infirmités qui le mettaient hors d'état de rester au ser-

ébranlé de tous côtés. Malheurs domestiques, afflictions secrètes, malheurs publics, calamités qui s'apprêtent; voilà ma nourriture. Cependant ne pensez pas que je mollisse. Dussent tous les éléments périr, je me verrai ensevelir sous leurs débris avec le sang-froid dont je vous écris. Il faut se munir, dans ce temps désastreux, d'entrailles de fer et d'un cœur d'airain pour perdre toute sensibilité. Voilà l'époque du stoïcisme. Les pauvres disciples d'Épicure ne trouveraient pas à cette heure à débiter une phrase de leur philosophie. Le mois prochain va devenir épouvantable, et fournira des événements bien décisifs pour mon pauvre pays. Pour moi, qui compte le sauver ou périr avec lui, je me suis fait une façon de penser convenable aux temps et aux circonstances. Nous ne pouvons comparer notre situation qu'au temps de Marius, de Sylla, du triumvirat, et à ce que les guerres civiles ont fourni de plus furieux et de plus acharné.

Vous êtes trop éloigné d'ici pour vous faire une idée de la crise où nous sommes et des horreurs qui nous environnent. Pensez, je vous prie, aux pertes des personnes qui m'étaient le plus chères, que je viens de faire tout de suite [1], et aux malheurs que je prévois, qui s'avancent vers moi à grands pas. Enfin que me reste-t-il pour me trouver dans

vice. En 1741, il vint à Berlin, où son caractère aimable et sûr lui valut l'entière confiance du roi qui le nomma chambellan, et directeur de la classe des belles-lettres dans l'Académie des sciences; puis, lui conféra, pour quelque temps, la direction des spectacles de Berlin. L'amitié du roi et du marquis atteignit son apogée pendant la guerre de Sept ans. Après la paix, l'hypocondrie du marquis et les propos railleurs du roi finirent par altérer cette intimité. D'Argens se décida à renoncer à tous les honneurs dont il jouissait à la cour de Prusse et retourna dans son pays en 1768. Le sincère attachement qu'il gardait à son royal ami lui fit plus tard désirer d'achever ses jours à Potsdam; mais son état de santé l'en empêcha, et il revint mourir à Toulon le 12 janvier 1771. —

1. Frédéric fait surtout allusion à la mort de sa mère: il était encore sous le coup de cette funèbre nouvelle.

la situation du pauvre Job? Ma santé, d'ailleurs faible, résiste, je ne sais comment, contre tous ces assauts, et je suis étonné de me soutenir dans des situations que je n'aurais pu envisager, il y a trois ans, sans frémir. Voilà une lettre peu agréable et peu consolante, mais je vous vide mon cœur, et je vous écris plus pour le décharger que pour vous amuser. Écrivez-moi quelquefois, et soyez persuadé de mon amitié. Adieu.

La philosophie, mon cher, est bonne pour adoucir les maux passés ou futurs, mais elle est vaincue par les maux présents.

A VOLTAIRE.

(Buttsledt), 9 octobre 1757.

Je suis homme, il suffit, et né pour la souffrance.
Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

Mais avec ces sentiments, je suis très-loin de condamner Caton et Othon[1]. Le dernier n'a eu de beau moment en sa vie que celui de sa mort.

Croyez que si j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute espèce,
Et ces détails de petitesse,

1. Frédéric avait déjà exprimé dans l'*Épître au marquis d'Argens*, qu'il avait envoyée à Voltaire, une explicite approbation du suicide, réfutée par celui-ci dans une lettre que nous citons. (Voy. plus haut, même volume.)

Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poëte et souverain.
Quand, du ciseau fatal, en tranchant mon destin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre, après ma mort, au temple de Mémoire?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux?
Le doux plaisir et la mollesse,
La vive et naïve allégresse
Ont toujours fui des grands la pompe et les travaux.
Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis.
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits,
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi;
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire, dans son ermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne foi[1],
Peut s'adonner en paix à la vertu du sage,
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi[2].

AU MARQUIS D'ARGENS.

[Breslau], 1er mars 1759.

Il faut que vous ayez été bien mal, mon cher marquis, puisque vous me citez si bien les psaumes. Je pourrais y

1. Voltaire avait déjà fixé sa résidence en Suisse.
2. Frédéric, à cette date, se croyait au moment de succomber sous la coalition de la France, de l'Autriche et de la Russie.

répondre par une jérémiade; mais je vous ennuierais; ainsi je la supprime.... La campagne s'ouvrira de bonne heure cette année. Je ne sais quel sera mon sort, ni comment les choses tourneront. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me soutenir, et si je succombe, l'ennemi le payera cher. La mort du roi d'Espagne pourra me délivrer de trente à quarante mille hommes; mais ce n'est pas encore assez pour me mettre à mon aise. Songez que j'aurai trois cent mille hommes sur les bras, et que je n'en ai que cent cinquante mille pour leur résister. Cette guerre est affreuse; elle devient de jour en jour plus barbare et plus inhumaine. Ce siècle poli est encore très-féroce, ou, pour mieux dire, l'homme est un animal indomptable, dès qu'il se livre à la fureur de ses passions effrénées. J'ai passé mon quartier d'hiver en chartreux. Je dîne seul, je passe ma vie à lire, à écrire, et je ne soupe pas. Quand on est triste, il en coûte trop, à la longue, de dissimuler sans cesse son chagrin, et il vaut mieux s'affliger seul que de porter son ennui dans la société. Rien ne me soulage que la forte application que demande un travail et une application suivie. Cette distraction contraint d'écarter les idées fâcheuses, tant qu'elle dure; mais, hélas! lorsque l'ouvrage est fini, ces funestes idées reparaissent aussi vives qu'elles l'étaient par leurs premières impressions. Maupertuis[1] avait raison, je suis très-persuadé que la somme des maux surpasse celle des biens; mais cela m'est égal, je n'ai presque plus rien à perdre, et peu de jours qui me restent ne m'inquiètent plus assez pour que je m'y intéresse avec vivacité. Adieu, mon cher marquis, soyez moins paresseux à m'écrire; je n'ai reçu, de six mois, que deux de vos lettres. Si vous aviez écrit de même vos *Lettres cabalistiques*, vous seriez mort sans le faire. Mais vous me traitez en ami dont vous êtes

1. Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, philosophe et géomètre, membre de l'académie de Berlin, né en 1698, mort en 1759.

sûr, et vous me négligez parce que vous savez que je vous suis également attaché; et quoique dans le fond vous ayez raison, je vous prie cependant de me traiter comme un homme que vous auriez besoin de rechercher, et de m'écrire plus souvent. Je vous recommande à votre lit, à votre apothicaire et à la protection du hasard, qui règle et décide tout dans l'empire sublunaire que nous habitons, et qui se moque de vous, de moi, des politiques, des généraux, des sages et des fous également. *Vale.*

AU MÊME..

Rohnstock, 27 mars 1759.

Malheur et embarras d'autrui n'est que songe, mon cher marquis. Des cent mille hommes ne prennent guère de terrain sur le papier; mais, lorsqu'il faut les combattre, que leur nombre vous presse de tous les côtés, qu'il y a dix projets également dangereux auxquels il faut s'opposer sans en avoir le moyen, courir avec des armées d'un bout du monde à l'autre, enfin recourir à toutes les ruses et les tours d'adresse imaginables pour se soutenir, alors, dis-je, l'on sent tout le faix qu'il faut porter, et il faut convenir que, sans quelque heureux hasard, il n'y a plus moyen de se tirer d'affaire. Que les Français fassent des sottises, qu'ils manquent d'argent, il n'en faut pas moins soutenir les hasards de cette campagne, et elle peut être funeste. C'est un objet de huit mois, une cruelle besogne où le chapitre des incidents a souvent plus de part que l'habilete des hommes. Je vous rends grâce des offres que vous me faites. Quelque plaisir que cela me fît de vous voir, j'y renonce, parce que la malheureuse vie que je mène n'est pas faite pour vous, et que je ne veux point vous exposer.

Le ministère de France me hait très-fort. Il me persé-

cute dans ceux qui se sont attachés à mon sort; mais, brûlé pour brûlé, il vaut mieux que ce soit le livre que la personne. Ainsi, mon cher, abandonnez aux flammes vos pensées philosophiques, sans que cela trouble votre philosophie. J'éprouve de plus grandes indignités par les infamies que quantité de libelles publient contre moi. Je laisse faire et ne pense qu'à sauver l'État, et, sans m'embarrasser du chagrin que l'on veut me causer, ni du tort que l'on prétend me faire, je vais mon chemin sans m'embarrasser du reste[1]. Faites-en de même, et qu'il ne vous arrive pas d'autres malheurs que celui-là; vous devrez vous en consoler. Maupertuis a raison : dans cette chienne de vie, la somme des maux surpasse celle des biens. Le bonheur ne répand que des étincelles passagères sur nos jours, et le chagrin, des ombres profondes et durables. Voltaire a fait une ode pour ma sœur, où il y a de très-beaux morceaux. Il est très-piqué contre ses compatriotes. En vérité, mon cher, je ne vous dirais que des sottises, si je vous détaillais mes pensées. Écrivez-moi souvent, et ne m'oubliez pas. Adieu, cher marquis, adieu.

AU MÊME.

(Firstenwalde), 22 août 1759.

Vous faites, mon cher, le panégyrique d'une armée qui ne l'a pas mérité. Les soldats ont eu de bonnes jambes pour fuir, ils n'en avaient pas pour attaquer l'ennemi. Je me battrai sans doute, mais ne vous flattez pas sur l'événement. Je ne m'en promets rien de bon. C'est ma fidélité inviolable pour ma patrie, c'est l'honneur qui me fait tout entreprendre; mais ces sentiments ne sont pas accompagnés

1. Cette répétition du mot *embarrasser* est dans le texte de l'éd. Preuss.

par l'espérance. Un heureux hasard est ce qui peut nous sauver. Allez à la garde de Dieu, à Tangermünde, où vous serez bien, et attendez ce que le destin aura ordonné de nous. J'irai demain reconnaître l'ennemi. S'il y a quelque chose à faire, nous l'entreprendrons après-demain. Mais si l'ennemi se tient sur les vignes de Francfort, je n'oserai jamais l'attaquer. Non, le supplice de Tantale, les peines de Prométhée, la punition de Sisyphe ne sont rien en comparaison de ce que je souffre depuis dix jours. La mort est douce en parallèle d'une telle vie. Ayez compassion de mon état; croyez que je cache encore bien des choses fâcheuses dont je ne veux ni affliger ni inquiéter personne, et que je ne vous donnerais pas le conseil de fuir de ces contrées infortunées, si j'avais quelque rayon d'espérance. Adieu, mon cher; plaignez-moi et souvenez-vous d'un ami qui vous estime, et qui vous aimera jusqu'au dernier soupir de sa malheureuse vie.

AU MÊME [1].

Freyberg, 6 mars (1760).

Oui, mon cher marquis, il n'y a que très-peu de différence de Russes à Iroquois, et l'espèce humaine, quand on l'abandonne à elle-même, est brutale, féroce et barbare. Voyez ce que ces Français ont été, ce qu'ils ont fait à la Saint-Barthélemy. Quand on anime les hommes, quand on les met en fureur et qu'on leur lâche la bride, ils cessent d'être hommes, et deviennent des bêtes farouches. Voilà le véritable mal que fait la guerre. Elle perd les mœurs et ramène l'homme à un état sauvage, en lâchant le frein à ses

1. Cette lettre si remarquable débute par une petite pièce de vingt-six vers plus que médiocres, comme presque tous ceux qu'a écrits Frédéric, et que, pour cette raison, nous ne nous faisons aucun scrupule de supprimer.

passions brutales. Je soupire après la paix, mais la paix ne soupire pas après moi. Je suis comme le Tantale de la Fable. Quand je crois la tenir, elle s'échappe. Qu'allons-nous devenir cette année, et quelle sera notre destinée? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Mais je crains fort que, si quelque dieu de machine ne s'en mêle, la fin sera funeste [1]. C'est la vieille chanson que je vous répète. Ne vous en étonnez pas, mon cher marquis. Les objets de la guerre m'entourent journellement, et mes sens en sont frappés avec trop de suite pour que les idées n'en fassent pas impression sur mon esprit. Il faut l'avouer, nous vivons dans des temps orageux et terribles. Cette guerre ne le cède en rien à celle de Trente ans. Mêmes cruautés, mêmes ravages, même dévastation, et, par-dessus tout, la quantité immense de canons, qui change presque toutes les règles de l'art militaire. Mais vous, qui êtes comme un passager sur notre vaisseau, laissez la manœuvre au pilote et la crainte aux matelots. Adieu, cher marquis, je vous embrasse.

A MADAME DE CAMAS [2].

Neustadt, 18 novembre 1760.

Je suis exact à vous répondre et empressé à vous satisfaire; vous aurez un déjeuner [3], ma bonne maman, de six

1. Pour : ne soit funeste. — 2. Sophie Caroline de Camas, fille du lieutenant général de Brandt, née en 1686. Veuve du colonel de Camas (1741), elle avait été créée comtesse (1742), et nommée, en même temps, Grande Gouvernante de la reine. Frédéric lui avait voué un attachement respectueux et profond. Quand elle mourut (1766), il écrivit à la reine : « Madame, c'est une perte réelle que madame de Camas, tant par son mérite, ses grandes qualités, que par l'air de dignité et de décence qu'elle entretenait à la cour. Si je pouvais la ressusciter, je le ferais sur-le-champ. » Nous citons cette lettre de Frédéric à Mme de Camas comme remarquable par un ton de familiarité et de bonhomie qui, à ce degré, ne lui était pas habituel. — 3. On sait que Fré-

tasses à café bien jolies, bien diaprées, et accompagnées de tous les petits enjolivements qui en relèvent le prix. Quelques pièces que l'on y ajoute en retarderont l'envoi de quelques jours; mais je me flatte que ce délai contribuera à votre satisfaction en vous procurant un joujou qui, en vous plaisant, vous fera souvenir de votre vieil adorateur.

Il est singulier comme l'âge se rencontre. Depuis quatre ans, j'ai renoncé aux soupers comme incompatibles avec le métier que je suis obligé de faire; et, les jours de marche, mon dîner consiste dans une tasse de chocolat.

Nous avons couru comme des fous, tout enflés de notre victoire, essayer si nous pouvions chasser les Autrichiens de Dresde; ils se sont moqués de nous, du haut de leurs montagnes; je suis revenu sur mes pas, comme un petit garçon, me cacher de dépit dans un des plus maudits villages de la Saxe.... C'est, je vous jure, une chienne de vie, que, excepté Don Quichotte, personne n'a menée que moi. Tout ce train, tout ce désordre qui ne finit point, m'a si fort vieilli que vous aurez peine à me reconnaître. Du côté droit de la tête, les cheveux me sont tout gris; mes dents se cassent et me tombent; j'ai le visage ridé comme les falbalas d'une jupe, le dos voûté comme un archet, et l'esprit triste et abattu comme un moine de la Trappe. Je vous préviens sur tout cela afin que, en cas que nous nous voyions encore en chair et en os, vous ne vous trouviez pas trop choquée de ma figure. Il ne me reste que le cœur, qui n'est point changé, et qui conservera, autant que je respirerai, les sentiments d'estime et d'une tendre amitié pour ma bonne maman. Adieu.

FRÉDÉRIC.

déric avait introduit dans ses États la fabrication de la porcelaine, et qu'il se plaisait à distribuer à ses amis des produits de la manufacture royale.

A MILORD MARISCHAL [1].

Peterwaldau, 1er septembre 1762.

Votre lettre, mon cher mylord, au sujet de Rousseau de Genève, m'a fait beaucoup de plaisir. Je vois que nous pensons de même ; il faut soulager ce pauvre malheureux qui ne pèche que pour avoir des opinions singulières, mais qu'il croit bonnes. Je vous ferai remettre cent écus, dont vous aurez la bonté de lui faire donner ce qu'il lui faut pour ses besoins. Je crois, en lui donnant les choses en nature, qu'il les acceptera plutôt que de l'argent. Si nous n'avions pas la guerre, si nous n'étions pas ruinés, je lui ferais bâtir un ermitage avec un jardin, où il pourroit vivre comme il croit qu'ont vécu nos premiers pères [2]. J'avoue que mes idées sont aussi différentes des siennes qu'est le fini de l'infini ; il ne me persuaderoit jamais à [3] brouter l'herbe, et à marcher à quatre pattes. Il est vrai que tout ce luxe asiatique, ce raffinement de bonne chère, de volupté et de mollesse, n'est point essentiel à notre conservation, et que nous

1. George Keit, Earl Marischal of Scotland, plus connu sous le nom de lord Marischal ou mylord Maréchal, et sous celui qu'il signait en français, le maréchal d'Écosse. Forcé de s'expatrier pour avoir embrassé le parti du prétendant, le prince Charles-Édouard, il entra en 1748 au service de la Prusse, fut envoyé, en 1751, comme ministre plénipotentiaire près la cour de France, rappelé en 1754, et fait, la même année, gouverneur de la principauté de Neuchâtel. C'est là qu'il donna asile à J. J. Rousseau, huit ans plus tard. Les *Confessions* nous ont transmis sur lui d'intéressants détails. En 1764, Frédéric lui fit bâtir, près de Sans-Souci, une maison où le roi venait le voir chaque jour. Milord Maréchal mourut à quatre-vingt-douze ans, en 1778. D'Alembert a écrit son éloge. — 2. Allusion aux étranges théories développées sur ce thème par J. J. Rousseau dans le discours intitulé : *De l'inégalité parmi les hommes*. — 3. *Sic*.

pouvons vivre avec plus de frugalité et de simplicité que nous ne le faisons, mais pourquoi renoncer aux agréments de la vie, quand on en peut jouir? La véritable philosophie, ce me semble, est celle qui, sans interdire l'usage, se contente à[1] condamner l'abus; il faut savoir se passer de tout, mais ne renoncer à rien. Je vous avoue que bien des philosophes modernes me déplaisent par les paradoxes qu'ils annoncent. Ils veulent dire des vérités neuves, et ils débitent des erreurs qui choquent le bon sens. Je m'en tiens à Loke, à mon ami Lucrèce, à mon bon empereur Marc-Aurèle; ces gens nous ont dit tout ce que nous pouvons savoir, à la physique près, et tout ce qui peut nous rendre modérés, bons et sages. Après cela, il est plaisant qu'on nous débite que nous sommes tous égaux, et que par conséquent nous devons vivre comme des sauvages, sans lois, sans société et sans police, que les beaux-arts ont nui aux mœurs, et autres paradoxes aussi peu soutenables. Je crois que votre Rousseau a manqué sa vocation; il était sans doute né pour devenir un fameux cénobite, un Père du désert célèbre par ses austérités et ses macérations, un Stylite. Il aurait fait des miracles, il serait devenu un saint, et il aurait grossi l'énorme catalogue du Martyrologe; mais à présent, il ne sera regardé qu'en qualité de philosophe singulier qui ressuscite après deux mille ans la secte de Diogène. Ce n'est pas la peine de brouter l'herbe ni de se brouiller avec tous les philosophes ses contemporains. Défunt Maupertuis[2] m'a conté de lui un trait qui le caractérise bien. A son premier voyage de France, Rousseau subsistait à Paris de ce qu'il gagnait à copier de la musique. Le duc d'Orléans[3] apprit qu'il était pauvre et malheureux, et lui donna quelque musique à transcrire pour avoir occasion de lui faire quelque libéralité. Il lui envoya cinquante louis; Rousseau en prit cinq, et rendit le reste, qu'il ne

1. *Sic.* — 2. Voy. plus haut, p. 224. — 3. Sans doute, Louis-Philippe d'Orléans, né en 1725, mort en 1785.

voulut jamais accepter, quoiqu'on l'en pressât, disant que son ouvrage ne valait pas davantage, et que le duc d'Orléans pouvait mieux employer cette somme en la donnant à des gens plus pauvres et plus paresseux que lui. Ce grand désintéressement est sans contredit le fond essentiel de la vertu; ainsi je juge que votre sauvage a les mœurs aussi pures que l'esprit inconséquent.

Je passe de votre sauvage philosophe à des sauvages en habit blanc[1] qui ont moins de mœurs que lui, contre lesquels nous nous battons journellement, mais qui cependant jusqu'à présent ne nous écrasent pas encore. Nous faisons le siége de Schweïdnitz à leur barbe; ils ont voulu s'y opposer, mais la fortune s'est déclarée pour le prince de Bevern et pour nous[2]. La place est aux abois, la garnison a voulu capituler; ce sont dix mille hommes bons toujours à prendre. Si je les laissais sortir, ils se percheraient sur de si hautes montagnes, que, dans dix ans, je ne les y prendrais pas; mais avec un peu de patience, nous les aurons. Voilà, mon cher mylord, un abrégé de notre campagne, et, je crois, autant qu'il en faut pour contenter votre curiosité. Il y a beaucoup d'apparence que cette campagne sera la dernière de cette malheureuse guerre; je reprends l'espérance de vous revoir bientôt, et c'est une des idées qui me réjouissent le plus; je ne vous le dissimule point, mon cher mylord, j'aime votre excellent caractère, et je crois retrouver encore en vous une partie de ce que j'ai perdu et que je regrette. Adieu, mon cher mylord. Si Rousseau ne trouve point de philosophe digne de sa confiance, je me flatte au moins que vous comptez sur mon amitié, qui ne se démentira jamais.

1. Les Autrichiens. — 2. Allusion à la bataille du 16 août 1762.

A MILORD MARISCHAL.

Berlin, 7 avril 1764.

J'ai reçu, mon cher mylord, votre lettre à mon retour de Silésie, où j'ai été panser les plaies que la guerre avait faites à cette province. Je suis charmé de l'espérance que vous me donnez de nous revoir; j'ai toujours espéré que cette consolation me resterait encore. Votre graine de fraises est très-bien arrivée; mon jardinier l'a, et j'espère que je pourrai vous en offrir dans mon jardin. Ces *Mémoires* dont vous parlez, et que je viens d'achever, me convainquent de plus en plus qu'écrire l'histoire est compiler les sottises des hommes et les coups du hasard : tout roule sur ces deux articles, et voilà comme le monde va depuis l'éternité. Nous sommes une pauvre espèce qui se donne bien du mouvement pendant le peu de temps qu'elle végète sur ce petit atome de boue qu'on nomme le monde. Quiconque coule ses jours dans la tranquillité et le repos jusqu'à ce que sa machine se décompose, est peut-être plus sensé que ceux qui, par tant de circuits tortueux et hérissés d'épines, descendent au tombeau. Malgré cela, je suis obligé de tourner comme la roue d'un moulin que l'eau pousse, parce qu'on est entraîné par son destin, et qu'on n'est pas maître de faire ou de laisser ce que l'on veut.

Le beau temps vient d'arriver; je vais me sauver dans mon jardin pour examiner à mon aise le progrès du printemps[1], voir éclore et fleurir, et, pour me servir d'une

1. Cet amour de la nature, cette veine champêtre qui eut sa place dans les dernières années de Frédéric, se rencontre çà et là assez fréquemment dans sa correspondance avec milord Maré-

expression de Fontenelle, je prendrai la nature sur le fait, *in flagranti*.

Adieu, mon cher mylord, portez-vous toujours bien, n'oubliez pas les absents, et soyez persuadé que je suis le meilleur et le plus fidèle de vos amis.

AU PRINCE HENRI [1].

Potsdam, 9 juin 1767.

Mon cher frère, vous avez bien de la bonté de participer au chagrin qui me ronge [2]. J'ai pris sur moi de le dissiper

chal. Comme *Candide*, Frédéric en était venu à ne plus avoir d'autre souci que de cultiver son jardin. « Je finis ma lettre, écrit-il à son vieil ami, en vous apprenant, mon cher mylord, que mon chèvrefeuille est sorti, que mon sureau va débourgeonner, et que les oies sauvages sont déjà de retour. Si je savais quelque chose de plus capable de vous attirer, je le dirais également. » — 1. Le prince Frédéric-Henri-Louis, communément appelé le prince Henri, était le troisième fils de Frédéric-Guillaume Ier. Né en 1726, il mourut en 1802. Doué de talents militaires remarquables et d'un esprit éminent, le prince Henri eut longtemps le tort de se croire le rival sacrifié de son frère, avant de finir par vivre avec lui dans une parfaite union. — 2. Le chagrin si profond, dont il s'agit ici, était la mort prématurée d'un neveu de Frédéric, le second fils du prince Guillaume, l'aîné des frères du roi. Ce jeune prince avait été enlevé à dix-neuf ans (26 mai 1767) par la petite vérole, dans une marche qu'il faisait avec son régiment. Le lendemain de cette mort, Frédéric écrivait au prince Henri ce billet dont les dernières lignes sont mouillées de ses larmes : « Mon cher frère, j'ai reçu votre triste lettre, et vous remercie de tout mon cœur de la part que vous prenez à mon affliction. Cette nouvelle est venue me frapper comme un coup de foudre. J'ai aimé cet enfant comme mon propre fils. L'État y fait une grande perte. Mes regrets sont superflus. Dieu

le plus qu'il m'a été possible, en me livrant à des occupations de devoir et de nécessité ; mais, mon cher frère, il est bien difficile d'effacer les profondes impressions du cœur. Mon enfant m'avait volé le cœur par un nombre de bonnes qualités qui n'étaient contre-balancées par aucun défaut. Je me complaisais dans les espérances qu'il me donnait ; il avait la sagesse d'un homme formé, avec le feu de son âge ; il avait le cœur noble et plein d'émulation, se poussant à tout de lui-même, apprenant ce qu'il ne savait pas, avec passion. Il avait l'esprit plus orné que ne l'ont la plupart des gens du monde ; enfin, mon cher frère, je voyais en lui un prince qui soutiendrait la gloire de la maison. Je me proposais de le marier l'année prochaine, et je m'attendais qu'il contribuerait à assurer la succession. Si je pense, avec cela, que cet enfant avait le meilleur cœur du monde, qu'il était né bienfaisant, qu'il avait de l'amitié pour moi, alors, mon cher frère, les larmes me tombent des yeux malgré moi, et je ne saurais m'empêcher de déplorer la perte de l'État et la mienne propre. Je n'ai jamais été père, mais je me persuade qu'un père ne regrette pas autrement un fils unique que je regrette cet aimable enfant. La raison nous fait voir la nécessité du mal et l'inutilité du remède. Je sais que tout ce qui commence doit finir. Tout cela, mon cher frère, n'éteint point la douleur. Je me dissipe, et c'est au temps à faire le reste[1].

Je souhaite de tout mon cœur que vous jouissiez d'une

ne peut pas faire que ce qui est n'ait pas été. Nous l'avons perdu pour toujours; mes espérances s'évanouissent avec lui. Voilà ce que c'est que de vivre, on n'y gagne que la douleur d'enterrer ses plus chers parents. Je vous embrasse, mon cher frère. Veuille le ciel que ce soit le dernier auquel je rende ce funeste devoir! » — 1. Pour consacrer la mémoire de ce neveu qu'il avait tant aimé, Frédéric composa un Éloge funèbre qu'il fit lire dans une séance de son Académie de Berlin, le 30 décembre 1767, jour anniversaire de la naissance du jeune prince.

bonne santé à Reinsberg [1], et que vous ajoutiez foi aux sentiments de sincère tendresse et d'estime, avec lesquels je suis, etc.

1. Résidence du prince Henri, que Macaulay a ainsi décrite dans son *Essai sur Frédéric le Grand :* « Situé près de la frontière qui sépare les possessions de la Prusse du duché du Mecklembourg, Rheinsberg est un fertile et riant pays, au milieu des vastes sables du marquisat de Brandebourg. L'habitation, entourée de bois de chênes et de hêtres, a vue sur un lac spacieux. »

LE MARQUIS DE MIRABEAU[1].

1715-1787.

On ne trouverait peut-être dans aucune littérature un exemple aussi spécieux à l'appui de l'opinion très-contestable qui veut qu'un grand homme ait des ancêtres intellectuels dans sa famille. Le père du grand orateur a le génie du style, comme son fils a le génie de la parole. La verve débordante, intarissable, que le second aura devant un auditoire qui l'inspire, le premier l'a dans son cabinet, la plume à la main. Et ce qui en fait un des principaux personnages de notre recueil, c'est que ce génie d'écrivain ne s'est montré dans son ampleur et dans sa force que sous la forme épistolaire. Emphatique jusqu'à l'hyperbole, em-

1. Voy., passim, les *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau*, écrits par lui-même, par son père, son oncle et son fils adoptif (6 vol. in-8°, 1834). Cette publication dont le véritable auteur est, comme on sait, feu Lucas de Montigny, fils naturel du grand orateur, renferme de très-fréquents extraits d'une précieuse correspondance de famille. Trop volumineuse pour être intégralement publiée, elle est, on le verra, d'une assez haute valeur littéraire pour que nous n'ayons pas hésité à lui faire de nombreux emprunts, malgré la singulière manipulation que le texte a subie (voy. plus loin, p.250).

brouillé jusqu'au fastidieux, dès qu'il s'adresse au public, il n'est lui-même que dans l'intimité.

On a deux correspondances du marquis de Mirabeau : l'une avec Vauvenargues[1], son ami de jeunesse; l'autre avec son frère, le bailli Jean-Antoine, remarquable écrivain lui-même. La première est de beaucoup la moins importante. Jeune officier de vingt-cinq ans, Mirabeau n'a alors d'autre prétention que d'entretenir avec un compatriote et un collègue des relations qui lui sont chères. Plus occupé de ses aventures galantes que des études d'économiste, qui, dès ce temps, l'attiraient, le marquis ne s'est encore révélé ni à lui-même, ni aux autres. On trouverait déjà dans ses lettres la trace d'un caractère énergique et original ; on y chercherait vainement le talent d'un écrivain maître de sa langue. Son principal rôle est de donner la réplique à Vauvenargues, et de le provoquer, par la contradiction, à développer ces intéressantes thèses de moraliste, dont nous avons donné plus haut de précieux spécimens. Mais quant aux lettres de Mirabeau lui-même, elles n'ont pas assez de valeur littéraire pour que nous leur empruntions aucune citation.

La correspondance qu'il entretint pendant dix ans avec son frère, le bailli, au milieu d'orageux débats de famille, est d'un tout autre intérêt. Il s'agissait entre eux du futur orateur, dont la fougueuse jeunesse fut si longtemps aux prises avec l'inflexible vieillesse de son père. Ce pathétique épisode d'une vie que la gloire devait immortaliser, a été maintes fois raconté,

1. Voy. plus haut la notice que nous avons consacrée à Vauvenargues.

et M. Victor Hugo en a fait le pittoresque début de l'opuscule qui a pour titre : *Mirabeau*. Grâce aux révélations posthumes d'une volumineuse correspondance entre le marquis et le bailli, remplissant de fragments considérables les trois premiers tomes des *Mémoires*, nous assistons aux longues et passionnées discussions des deux grands vieillards sur le sort de celui qui est l'unique espoir de leur race et qui tient trop d'eux par le fond de sa nature pour qu'ils ne l'absolvent point tout bas en le réprouvant bien haut. Après le rapt audacieux de Mme de Monnier, la célèbre *Sophie*, Mirabeau, fugitif, avait été décrété de prise de corps, condamné à mort par effigie, et contraint de s'expatrier. Mais l'implacable marquis, furieux de le voir échapper aux vengeances de la loi et de l'autorité paternelle, l'avait fait enlever de Hollande par des agents de la police française, et enfermer au donjon de Vincennes, en vertu d'une lettre de cachet. Il s'agissait dès lors de savoir ce qu'on ferait de cet embarrassant prisonnier, car on ne pouvait songer à une détention perpétuelle, et d'ailleurs le vieux marquis était trop jaloux de ne pas voir s'éteindre son nom pour retenir à jamais son fils sous les verroux. Il l'y laissa pourtant près de quatre années, et sans ce que le bailli appelait sa *postéromanie*, ni les soumissions de son fils, ni la timide intercession de son frère n'eussent fléchi son ressentiment. C'est ce drame domestique qui se déroule tout entier, depuis le prologue jusqu'à l'épilogue, dans la correspondance de famille révélée par les *Mémoires*, et principalement dans celle du marquis et du bailli.

Nous n'avons pas à étudier avec détail un style dont les hautes et fortes qualités laissent à peine apercevoir

les caractéristiques défauts. Nous croyons mieux employer le peu d'espace dont nous pouvons disposer, en insérant ici une judicieuse appréciation du talent littéraire du marquis par lui-même. C'est à un de ses amis[1] qu'il s'adresse avec cette familière franchise :

« .... Je vous remercie, lui écrit-il, de votre indulgence pour mon style dont j'aurais honte, si cette honte n'était bue dès longtemps ; je voudrais fort l'avoir moins méritée ; mais, élevé dans un château de la montagne, moi quatrième, par un précepteur à trente écus, jeté dans un régiment, aux pattes de l'oisiveté, à treize ans, je n'ai eu de maître qu'à vingt-trois ans ; excellent et patient Aristarque, à la vérité, le meilleur poëte et l'un des meilleurs et plus sages écrivains de notre siècle[2] ; il ne put arrêter ma vivacité qui m'a entraîné ; un cœur chaud, riche et germinant m'avait rendu familier le genre épistolaire. Ayant de l'oreille naturelle, j'aurais pu travailler ma prose comme Boileau faisait ses vers ; mais je ne m'en suis jamais soucié, et d'ailleurs, si Rousseau, par exemple, eût eu mes affaires, ma famille, mon état, il n'eût pu à sa manière, travailler un seul volume. Or, votre serviteur, indépendamment de ce qui verra le jour, qui est peut-être aussi nombreux que ce que vous connaissez, a cinquante volumes in-4°, et douze in-folio au moins qui ne sont que des griffonnages. L'abondance est le propre du prunier sauvage, je le sais ; mais pourvu qu'il fasse de bonne boisson pour le peuple, ce serait dommage de l'ébrancher et l'enter

1. Le marquis de Longo, professeur d'économie politique, puis bibliothécaire de la *Breva*, à Milan. — 2. Le célèbre Le Franc de Pompignan, que le marquis de Mirabeau surfait ici, avec toute l'indulgence d'une vieille amitié.

pour qu'il donnât quatre ou cinq belles prunes pour la table des gourmets seulement.... — Mon style, fait en écailles d'huître, est si surchargé de différentes couches d'idées, qu'il aurait besoin d'une ponctuation faite exprès pour le débrouiller, en supposant qu'il en vaille la peine; mais à quoi bon, dans ce temps d'interrègne et de relâchement de toute discipline littéraire, où tombe notre langue, qui est comme nos armées, lesquelles ne manquent jamais que de généraux.... Quant aux innombrables négligences de mon style moitié figures et métaphores, de mon goût pour les proverbes et les marotismes, et les mots forgés, au fond dans tout mon jargon rustique, vous trouverez du vrai, en effet, de ce vrai qui nous vient de Dieu, et qui appartient à la supériorité. »

Le marquis avait conscience de sa valeur, on le voit; mais est-ce à nous de trouver qu'il se la surfait? Si l'on veut prendre une idée complète de son importance littéraire, il faut mettre le marquis de Mirabeau en regard du duc de Saint-Simon, l'auteur des Mémoires. A travers toutes les différence d'époque et de genre, ce sont deux écrivains de grande race et de libre génie. Même exubérance, même intempérance d'imagination, même exagération grandiose de style, même besoin de rendre, à tout prix, sa pensée de la façon la plus saisissante, fût-ce aux dépens de la justesse et de la mesure; mais aussi même puissance et même génie.

A LA COMTESSE DE ROCHEFORT[1].

13 novembre 1759.

Vous me demandez, madame, si je suis bien dans ma solitude. Jugez-en : nous composons, entre nous tous, une petite arche de trente-huit personnages, sans quatre enfans en pension, dont une seule a *dix-huit aunes*, car on m'en demande tout autant pour une robe à ma fille[2]; au lieu de cela, j'ai des intérêts à payer, sans nombre, pour des terres que je me suis avisé d'acheter, avant d'avoir demandé au roi quand il lui plairait nous octroyer la propriété, et prendre l'usufruit; cela lui a plu, et il ne m'a pas demandé, à moi, si je le trouverais bon : autant vaut. J'ai bien, outre cela, encore quelques pointes assez étranges à mon soulier, que je ne dis pas, et certaines loupes derrière l'oreille, sauf la critique d'un géographe pointilleux qui pourrait les placer ailleurs. Eh bien ! avec tout cela, je vis au jour le jour, quand je puis; et quand je n'en ai pas d'autre sujet, je ris encore de la grimace que j'ai faite un quart d'heure auparavant en me désespérant; toujours, du reste, de plus en plus persuadé de la vérité de mon grand principe moral, qui est que, pour travailler à son propre bonheur ici-bas, il faut sans cesse cultiver la sensibilité et déraciner l'amour-propre.

Avec mes élégances et mes urbanités dont vous avez coutume de rire, j'ai du pain bis-blanc toujours mol et dur; du vin trouble, de la vache au pot, des cols et des pattes d'oie en entrée; du cresson en salade pour rôti; des choux-fleurs à l'eau pour entremêts, des raisins serrés, verts et

1. Parente du marquis et sa correspondante la plus assidue, après son frère le bailli. — 2. Marie-Anne-Jeanne de Mirabeau, qui se fit religieuse au couvent des Dames de Saint-Dominique, à Montargis.

pourris, et des noix rances pour dessert, et toujours de la contradiction à table, qui m'apprend à avaler l'impatience provençale; du bois vert, une chandelle qui nous sert à deux pour écrire, et qui vacille par complaisance pour le rideau de ma fenêtre, qui lui en fait le signe et lui en donne l'exemple; le tout avec une tête toujours prompte aux excursions; un cœur (vous savez que mon tendon d'Achille est dans le cœur), un cœur, dis-je, qui sent les peines, les pressent, les devine, les anticipe, et des sens, Dieu merci, propres aux tentations; un esprit que, ni à qui personne ne veut croire, car mes paroles n'ont que la vertu primitive que me donna la Providence, à savoir de braire avec modulation.

Vraiment, madame, je plains ceux qui me plaignent de me savoir encore à la campagne, c'est-à-dire distinguons, s'il vous plaît, entre ceux qui me plaignent. Sont-ce mes amis, d'être séparé d'eux ? En ce cas, ils ont raison, et ceci devient sérieux, car leur vue et leur conversation est le seul remède à la frénésie d'activité, d'ardeur et d'impatience qui m'a dévoré toute ma vie; et si Dieu ne m'avait donné le cœur que j'ai, j'aurais fini par les petites-maisons, ou par faire beaucoup trop de bruit dans le monde; aussi ceux qui me proposeraient des consolations, pour ce genre de privations, seraient-ils mal reçus; et ceux qui me vanteraient les rossignols, les hannetons et les tulipes pour dédommagement de la dispersion de mes amis, me paraîtraient proposer un bouquet ou une cassolette, pour repas, à un affamé, et un corset de satin à un grenadier du roi de Prusse; aussi vous dirai-je à vous, madame, que, ne tenant qu'à et par mes amis, ayant eu le bonheur et le bon sens de m'attacher à ce que j'ai connu de plus estimable, et de mériter leur amitié, ne les avoir ni par terne, ni par ambe, ni par extrait[1] c'est trop fort aussi, et de quoi ruiner un pauvre homme qui a tout mis à cette loterie.

1. Termes de loterie.

Quant à ceux qui me plaignent sans être mes amis, sans se beaucoup soucier de moi, et seulement pour narguer nos seigneurs du ministère et de la finance, dignement accouplés contre moi, chétif porte-lanterne, mal avisé; dites-leur, madame, qu'on leur peint ou qu'ils peignent en laid ma retraite pour vous apitoyer. Mais, pour l'honneur de la vérité, je dois vous dire qu'elle est fort jolie. A la vérité, les eaux, les prés, n'ont pas la figure du mois de mai. Les oiseaux se sont tus; les hirondelles ne sont pas près de revenir, et les oies sauvages passent si haut qu'elles ne sauraient distinguer un courtisan d'un honnête homme. Cependant, quand le calme règne, l'imagination prête aux champs plus que la réalité ne leur ôte. Les promenades sont sèches, toutes les communications entre les hameaux sont en pelouses : on double le pas sans suer; et le feu tortu au retour, ayant le fagot pour base, des souches pour façades, et des copeaux pour fronton, dissipe l'humidité, et, sauf respect, vaut mieux que le soleil. *Mais*, dit-on, *la société?* Eh! n'ai-je pas mon capucin[1] à qui je démontrais, hier, que les puces dont ils tiennent pépinière sont très-nuisibles à l'agriculture, puisque le temps que l'on met à se gratter est autant de perdu pour le travail; que les barbes encore davantage, attendu que la rosée du ciel et la graisse de la terre s'y attachent, et sont par là détournées de leur véritable destination; que nos poches vides, où ils veulent puiser, sont, aux goussets pleins des soixante fermiers-généraux, ce qu'étaient les vaches maigres aux vaches grasses de l'Écriture : que sais-je enfin? car je dis tant de choses que finalement je serai brûlé. N'ai-je pas, d'ailleurs, pour société, les bonnes gens, les fermiers et vassaux d'un sot et bon seigneur qui, parfois, est leur dupe, même volontaire[2],

1. Le père Étienne, confesseur de la marquise douairière de Mirabeau. — 2. Allusion à une anecdote que le marquis raconte dans des *Mémoires domestiques* restés jusqu'ici inédits, et qui prouve sa facile générosité envers ses tenanciers.

mais qui, au fond, m'aiment; car quand on a semé de bonnes œuvres, la moisson arrive tôt ou tard; et qui, à toute occasion, à tout prétexte, me rappellent que leur sort m'est confié, et me rendent heureux, l'étant par moi; car c'est l'acquit des devoirs, ce sont les bonnes œuvres qui font la vie, et le reste n'est que végétation; ces bonnes gens qui me chargent de raisins, pommes, poires, noisettes; qui ont un sens droit, une attitude à eux, et un abord amical qui me rend content de moi-même, et que j'ai si rarement pu obtenir des gens du monde? Les chapeaux noirs[1] du canton sont un peu plus embarrassans; mais, après les avoir bien exhaussés, en les mettant à leur aise et les caressant, je leur fais leçon en touchant dans la main au premier paysan de ma connaissance que je rencontre, et baisant au front leurs enfans; cela m'amuse, parce que cela est juste, et rapproche les fils des frères. Au reste, j'ai encore une bonne compagnie, quoique femelle, c'est mon petit cheval, que vous m'avez donné, et qui vous ressemble, parlant par respect; car ma petite bête est douce, d'humeur très-égale, sobre, sans prétentions et sans faux avis; un peu poltronne, mais la facilité à s'effaroucher sied si bien au beau sexe[2]!

Me voyez-vous conduisant le soir un troupeau de dames; non, toutefois, sous les berceaux de la mollesse, mais les aguerrissant à marcher sur les cailloux; à gravir les fossés, à franchir et percer les halliers; et les ramenant le soir, saines et riantes, au grand détriment de mon pain et de mes laitues? Tout est action et mouvement autour de nous, outre que le type distinctif de ma case est que chacun y est maître, hors moi....

Vous me demandez ce que fait votre amie[3]? Ce matin, comme j'allais monter à cheval, je vis sa porte ouverte,

1. Les prêtres. — 2. Lettre inédite du 6 janvier 1761. — 3. Madame de Pailly, si connue par le rôle odieux qu'elle joua dans les démêlés du marquis de Mirabeau et de son fils, qui ne pouvait voir en elle qu'une marâtre.

j'entrai; il était sept heures, et madame dormait d'un sommeil si calme, des sourcils si ouverts, qu'il semblait voir reposer la bonne conscience. Mon vrai père de l'Église, le bonhomme La Fontaine, dit, à l'occasion d'un cas à peu près pareil :

Que l'on m'en donne autant, je saurai bien qu'en faire.

Quant à moi, je n'en fis rien, je reculai doucement, et ce ne fut que pour mieux sauter sur mon cheval, et, pour leur apprendre à dormir, je m'en allai bien loin. Au retour, je mis par hasard le nez à la fenêtre : il est bon que vous sachiez que mon parterre est un pré, que ce pré, nouvellement fauché, était couvert de faneuses, et parmi icelles, je vis deux oiseaux blancs, avec la tête noire, qui, chacune une fourche à la main, reviraient mon foin d'importance. De ces oiseaux, l'un était de Suisse[1] et l'autre d'Allemagne[2], elles rentrèrent en sueur, la fourche à la main, pour me demander leur paiement, l'une seulement enluminée, l'autre rouge. L'après-midi, il faisait frais, on porta une chaise à ma mère sur le bord de la petite rivière, toute sa cour femelle autour d'elle, qui s'amusait à empêcher les canards de passer. Au-dessus, les valets en veste pêchaient aux écrevisses, et un laquais allemand disputa, dans son langage, avec une écrevisse, lequel des deux laisserait son doigt à l'autre; et je vous avoue que ce ne fut pas sans peine qu'il l'emporta. Mais, notez bien ceci,

Car la morale en vaut un apologue.

Je fis dire aux faucheurs d'approcher et de faucher devant nous. Un d'eux disputait avec un camarade sur le don de misère. Le premier s'appelle Pilon, bon travailleur

1. Madame de Pailly. — 2. Julienne-Dorothée-Sylvie, née comtesse de Kunsberg, veuve alors depuis deux ans du comte Alexandre-Louis de Mirabeau, le frère cadet du marquis, et morte, jeune encore, en 1772.

et de bonne volonté : « *Je travaille tout le jour et toute l'année*, disait-il, *sans relâche; l'ouvrage ne me manque pas; je me refuse tout et je suis toujours misérable. Mon bien vaut mieux que le tien; tu n'es pas si fort que moi et tu prospères. — Oh dame!* répondait Audouin, *j'ai été bien mal longtemps; cela vient.* » Et c'était vrai, et savez-vous pourquoi? Le fait est qu'Audouin a une brave femme, et Pilon une gaupe. Bref, ma mère rentra, et peu après je fis partir la cohorte marcheuse; je les menai par des sentiers un peu tenaces, et les fourrai ensuite dans un taillis de cinq ans. « *Ah! mes barbes neuves! — Ah! mes manchettes du deuil de Catherine Opalinski!* » Pour obvier à l'inconvénient de voir périr tant de belles choses, elles mirent leur robe sur la tête. « *J'ai lu*, leur disais-je, *dans Rabelais, que Pantagruel arriva dans un pays où le derrière s'asseyait le premier, tâchez d'en faire un autre usage.* » Aussitôt elles empruntent des écrevisses ci-dessus leur façon de cheminer; et, tant bien que mal, elles s'en tirèrent. Voilà ce que c'est que de lire et de voyager[1]!

Vous voulez savoir de nos nouvelles. Je vous dirai qu'un et un ne font plus deux, ou du moins que j'ai lieu de le croire; car dans cette maison-ci, une et une font le diable à quatre, se brouillant tout le jour aux gros mots, et se raccommodant à mes dépens au chuchotage. Comme j'aime l'ordre, je suis toujours compromis avec ce peuple-là. Je leur fais la guerre de ce que quand, par hasard, elles ont une lettre à écrire dans la valeur de trois jours que leur laisse chaque courrier, il faut encore que mon messager les attende. Eh bien! au lieu de se corriger, elles ont résolu de m'entraîner dans le vice de paresse, et viennent dans ma chambre me solliciter d'un péché mortel. Vous savez que les gens de cabinet sont un peu fragiles à la tentation, et je vous jure que saint Antoine ne fut oncques hous-

1. Lettre inédite du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort (7 juillet 1763).

pillé de la sorte. Elles entrent dans ma chambre, je fronce le haut du visage, et je ris du bas.. L'une prend un siége, l'autre une escabelle, ou saute sur mon bureau, et là : « *Mon frère, voudriez-vous bien nous achever cette belle histoire ?...* » Et moi, de prendre un bâton. Mais quand j'en mets une à la porte, l'autre rentre, et ce sont des ris tels que n'en faisait pas, je crois, madame Putiphar, quand elle se vit rebutée par feu M. Joseph, qui refusait aussi de lui conter quelque histoire. Quand, à la fin, je leur cède la place, et qu'elles sont bien sûres que je ne reviendrai plus, elles appellent tout le monde, et mettent tout sens dessus dessous. Mes belles tapisseries du château, où je voyais Énée et Alexandre tellement civilisés, qu'à chaque ouverture de porte, ils balançaient et s'inclinaient pour saluer, se voient si tristement clouées qu'ils ne peuvent désormais bouger de leur place, et qu'Énée, qui a été surpris embrassant Didon dans la caverne, sera obligé de l'embrasser *in æternum*, supplice inconnu jusqu'à nos jours, et qu'il mérite bien, au surplus, quoique ce ne soit pas le moyen de réchauffer le glacial Troyen. Dernièrement, je fis un court voyage à Montargis, et sur mes deux jours, j'englobai un dimanche, étant bien aise d'escroquer une grand'messe. Elles n'avaient donc que le seul samedi pour tout bouleverser chez moi, et dans ce seul jour elles enlèvent toutes les armoires, toutes les tablettes dont ma chambre était entourée, et qui n'étaient pas assez artistement élabourées[1] à leur guise. Elles me tapissent mes livres dans un coin, clouent sur les tablettes uniformes je ne sais combien de chiffons et de rubans, m'affublent de dorures, glaces, et autres gracieusetés; enfin elles me pourchassent d'élégance, et ne savent de quoi s'aviser pour me tourmenter. Dieu cependant vient d'en punir une, qui est grippée; et j'espère que l'autre ne tardera pas, car dans le temps où je pouvais suffire à une collection de cette espèce d'horloges,

1. Pour élaborées, travaillées.

j'ai remarqué assez que quand l'une se dérange, l'autre n'est pas loin de se déranger[1]....

De toutes les lettres *à divers* dont les *Mémoires* nous donnent nombre d'extraits, nous citons celle-ci de préférence, comme la plus remarquable, mais la correspondance la plus importante du marquis est celle qu'il entretint pendant trente ans avec son frère cadet, connu d'abord sous le nom du chevalier, et, plus tard, du bailli de Mirabeau[2]. « Le bailli de Mirabeau, dit l'auteur des *Mémoires*, était un homme à un haut degré spirituel et sensé, instruit et vertueux, sensible et bon, mais austère, profondément religieux et d'une fermeté fière et inflexible. » Il professait pour le marquis, son aîné, ce respect, alors héréditaire dans les familles aristocratiques, et fortifié, chez lui, par une affection qui prenait sa source dans de profondes affinités de nature. Esprit moins brillant, moins original de forme, mais non moins bien trempé, il joignait à une vive et forte imagination un bon sens robuste, incorruptible. Ses lettres, presque aussi remarquables que celles du marquis, en sont, de toute façon, inséparables.

Cette correspondance, qui se compose de plusieurs milliers de lettres, a trait principalement à leur fils et neveu, le futur grand homme, préludant, à cette date,

1. Lettre inédite du 27 juin 1764. — 2. Jean-Antoine-Joseph-Charles-Élzéar né en 1707, entra dans l'ordre de Malte en 1720, s'y distingua par une foule d'actions d'éclat, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe, refusa d'être Grand-Maître de l'ordre, mais accepta le généralat des galères, et termina dans la retraite une vieillesse glorieuse et vénérée.

par la plus orageuse jeunesse, au rôle politique qui l'attendait. Aussi est-elle à tous égards du plus haut intérêt. Mais si elle jette le jour le plus vif sur la partie qui, pour la postérité, reste d'ordinaire obscure dans la vie des hommes illustres, cette suite de lettres a surtout à nos yeux l'inestimable avantage de nous montrer dans l'intimité d'un tête-à-tête épistolaire de vingt années, deux des écrivains les plus originaux, les plus sincères, les plus puissants de leur époque. Notre histoire littéraire n'offre point le pendant de cette correspondance où les bizarreries sont amplement rachetées par tant de mérites. Aussi regrettons-nous vivement de ne pouvoir citer intégralement des lettres qui, n'ayant jamais été publiées, ne nous sont connues que sous la forme que leur a donnée l'éditeur des *Mémoires*. Or, celui-ci, voulant sans doute éviter les fastidieuses répétitions, si fréquentes dans une correspondance de cette nature qui n'était nullement destinée à la publicité, n'a rien imaginé de mieux que de rapporter, pour les mettre bout à bout et en composer une sorte de mosaïque, les passages les plus saillants, sans s'astreindre à un ordre autre que l'enchaînement qu'il établit, de son autorité privée, dans les idées des deux interlocuteurs. En l'absence des originaux, restés enfouis jusqu'à ce jour dans quelque collection particulière, privé d'ailleurs de tout moyen de contrôle, force nous a été d'accepter les textes tels qu'ils nous étaient fournis, trop heureux encore d'avoir à recueillir de si précieux débris.

Au début de la correspondance des deux frères (telle que nous la présente l'éditeur), il s'agit des premières incartades du futur orateur qui déjà a encouru la colère de l'irritable et rigide marquis. A peine

âgé de vingt-et-un ans, officier au régiment de Berri-Cavalerie, il s'est vu interdire la maison paternelle. Son oncle le reçoit, le morigène et s'entremet pour amener une réconciliation. Tout en reconnaissant les incontestables torts de son protégé, il plaide les circonstances atténuantes en faveur d'une nature ardente qui en est encore aux périodes d'incandescence et de fusion.

DU BAILLI AU MARQUIS.

M. le comte Pierre Buffière[1] travaille comme un forçat à se mettre la terre de Mirabeau dans la tête; le drôle y mord bien, il fait des plans de campagne contre la Durance[2] et en fait des volumes; c'est l'écrivain le plus abondant et le plus rapide; ni toi, ni moi n'y faisons œuvre; il me dit plaisamment que si, selon son impétueux désir, je veux le garder à Mirabeau, il sera utile à mes jambes, jadis cassées, comme mes lunettes le sont à mes yeux. Je t'assure, qu'excepté qu'il m'a usé en huit jours ma provision de papier de huit mois, j'en suis très-content; c'est une tête bien verte et pleine de vivacité et de feu; mais je n'y vois que de la verdeur, qui, je crois, deviendra sève[3]. Je ne le donne pas pour une tête bien mûre, mais pour une tête bien forte, où il y a bien du talent. Je crois, car je n'ose porter de jugement, je

1. Six ans plus tôt, le sévère marquis, s'effrayant à l'excès de quelques précoces fredaines, avait placé son fils dans une institution militaire de Paris, renommée pour la rigidité de la discipline, et l'y avait fait inscrire sous le nom de Pierre Buffière (nom d'une terre de la marquise de Mirabeau, sise en Limousin.) « Je n'ai pas voulu, écrit-il au bailli, 8 juin 1764, qu'un nom, habillé de quelque lustre, fût traîné sur les bancs d'une école de correction.» — 2. La Durance, qui traversait la terre de Mirabeau, ravageait ses rives par de fréquents débordements. — 3. Lettre du 30 mai 1770.

crois, dis-je, *salvo jure paterno*, que la façon de le prendre, c'est de lui parler raison; il s'échauffe et crie, et puis revient de bonne foi; il entend raison, il note tout ce qu'il entend dire, et qu'il ne savait pas. Vous êtes, d'ailleurs, assez éloignés de compte, car tu dis que tu ne veux pas le voir qu'il ne te soit plus connu; lui, demande, à mains jointes, que son père veuille bien le connaître [1]....

Je reviens à M. Pierre Buffière. J'avoue que Poisson [2] m'a paru un homme de mérite, je crains cependant qu'il n'ait pas assez laissé de ce que les Italiens appellent *si fuogo*, aux saillies de l'esprit chaud de cet enfant; et qu'en le contenant surtout, il n'ait, pour ainsi dire, encombré le fourneau; j'y vois une exubérance terrible. Je sais qu'il faut des épreuves; mais je sais aussi que nos craintes sont aussi sujettes à nous tromper que nos espérances. Du reste, je sens bien qu'il peut y avoir de la prévention de ma part, car je ne saurais sentir de paternité que vis-à-vis tes enfants. Celui-ci m'a paru facile à rendre présomptueux; il y a d'autant plus de danger pour lui à cet égard, qu'il est impossible qu'il ne sente pas une certaine supériorité de génie vis-à-vis presque tout ce qui est de son âge, et de beaucoup plus vieux; il n'a pas, comme toi, le frein de la timidité, car, de cela, il me paraît n'en avoir point du tout [3]. Il est même, je crois, un peu présomptueux; mais peut-être l'étions-nous plus à son âge, et que cela paraissait moins à cause de notre sauvagerie [4].

Je te dirai que je crus, en voyant cet enfant, devoir le laisser aller pour le mieux connaître; je sens que je suis toujours à temps de prendre le ton sec. Lorsque je le trouvais trop exalté, je me mettais à rire, et le reprenais froidement, et comme me réjouissant de le voir prêt à extravaguer; et je le redressais, sans lui faire sentir autorité, convenant

1. Lettre du 1er juin 1770. — 2. Le précepteur de Pierre Buffière. — 3. Lettre du 6 mai 1770. — 4. Lettre du 21 août 1770.

même que celle d'un oncle ne doit être que dans la force de tête, droiture de cœur, pureté de mœurs et d'exemples. J'ai su lui lâcher qu'il était à l'épreuve; que sa conduite actuelle déciderait de son sort futur, heureux ou malheureux; et que moi, en particulier, je lui serais un ami utile et condescendant, si je voyais que le cœur fût bon, et qu'il cherchât à se rendre digne de toi; mais que je serais aussi le plus sévère de ses juges, s'il s'en rendait indigne, et que, sûrement, dans ce dernier cas, sans émotion ni colère, je le renoncerais et n'entendrais plus parler de lui [1].

L'amitié naturelle en moi pour les miens, et peut-être mon amour-propre m'ont-ils séduit? J'ai encore une raison de l'être, et cette raison tu me la rappelles, en me reprochant que je te disais, il y a trente ans, que tu avais du penchant maternel [2] à la pédanterie; qu'avec cela on ratait tous les hommes à faire, et l'on ennuyait tous les hommes faits, et qu'il fallait d'autant moins désespérer des jeunes, qu'en eux il n'y a guère de vice qui ne soit une vertu gâtée [3]. C'est que j'ai toujours vu partout que la jeunesse prenait confiance en moi; et j'ai vu des têtes dans la marine et à Malte, dont personne ne pouvait rien faire, dont je suis venu à bout par une ratiocination claire et mêlée de plaisanterie. Cette jeunesse qui voyait que c'était chez moi équanimité, et non faiblesse, qui faisait que je ne me fâchais pas, m'en aimait et m'en croyait mieux. Tout cela, dis-je, peut m'avoir rendu dupe de ce jeune homme; mais je ne le crois pas : pourvu qu'il reconnaisse sincèrement ses fautes, j'aime mieux qu'il ait cherché toujours à exercer sa raison que d'avouer si facilement. Je n'ai pas vu de pires sujets que ceux qui conviennent facilement de leurs torts, étant jeunes; cela marque une indifférence sur le tort, qui est cependant le seul vrai mal moral [4].

1. Lettre du 6 mai 1770. — 2. La marquise de Mirabeau, mère des deux frères, était une femme du caractère le plus sévère et de la plus rigide dévotion (voy. le tome Ier des *Mémoires*, p. 137). — 3. Lettre du 14 juin 1770. — 4. Lettre du 6 mai 1770.

Cette tête-là est un moulin à pensées et idées, dont plusieurs sont très-neuves; tu trouveras, comme moi, que le fourneau est chaud, très-chaud; mais, cher frère, rappelons-nous cet âge-là, et le salpêtre particulier à notre sang; il est bon qu'il soit à portée d'être connu, car, entendant parfaitement raison, il n'entend que cela, et a une peine horrible à se soumettre à toutes les autres brides de l'humanité [1].

Mais le bailli a beau rassurer son frère sur l'avenir de l'unique rejeton de leur race ; le marquis s'obstine dans ses préventions, et force est au bailli de revenir sans cesse à la charge pour le convaincre.

J'étudie toujours Pierre Buffière, et je lui affirme le cœur bon; du reste, il est plus jeune qu'on ne l'est à son âge. C'est un singulier contraste que celui de son enfantillage avec des réflexions, et des pensées, et des écrits qui paraissent être de Locke : En tout, c'est une tête à laquelle il faut forte pâture, et qui est plus que bonne, à ce que je crois, car je me rappelle toujours que nous avons eu vingt-un ans, et des [2] trente-deux vents de la boussole qui allaient dans ma tête, sous l'apparence plus grave que celle de mon neveu; mais le diable n'y perdait rien. En tout, je crois que tu auras lieu d'être content. Il est très-sensible, et dès que tu lui montreras de l'amitié, tu le rendras heureux. Il a du génie, véritablement, il est porté à la présomption, comme les gens de génie de son âge; ainsi, sans l'être, l'étais-je à son âge, et toi aussi, qui l'étais; mais cela paraissait moins à cause de notre sauvagerie. Je lui crois de l'ambition, et à dire vrai, il est dans l'âge d'en avoir; je ne vis jamais de bohême à qui le soleil, le vent, la pluie, la grêle fissent même de peur; il est comme le pain d'orge son patron : toute armoire lui convient. Il me semble

1. Lettre du 10 juin 1770. — 2. La grammaire voudrait : les.

qu'il aime beaucoup la guerre, mais il me donna hier une bonne scène; je lui fis le détail des désagréments purement moraux de ce métier-là ; après qu'il nous eut lâché sa râtelée d'ambition, la mienne en rabat-joie, lui fit allonger la physionomie, et je vis qu'il réfléchissait sur tout cela. Je souhaite de le garder parce qu'il me semble qu'il m'a pris en amitié, et moi j'y gagne en ce que cela perfectionne mon éducation. Je crois qu'en conscience tu trouveras qu'il est temps que je sorte un jeune homme bien élevé. Du reste je persiste à croire que le voisinage du père lui sera bon; tu lui en imposeras sur ses petites imperfections, car jusqu'à présent je ne trouve rien de mauvais, quoique je l'aie mis fort à l'aise pour bien le connaître.

Fléchi par les instances du bailli, ou lassé de tenir rigueur à son fils, le marquis se décida, deux mois plus tard, à lever la défense, qu'il lui avait faite, de rentrer au toit paternel. Le bailli ne laissa pas partir son neveu sans le charger, pour le marquis, d'une lettre dont l'éditeur des *Mémoires* cite ce très-remarquable passage :

M. Pierre Buffière sera porteur, cher frère, de cette lettre-ci, il part aujourd'hui. Peut-être ne le trouveras-tu pas bien fort dans le métier d'économiste; mais, d'abord, je n'y ai insisté qu'avec discrétion, car le moyen de faire réussir une chose, c'est de n'y pas trop attacher de volonté; le désir nous fait voir double, et en général, rien ne nous réussit que ce qui nous est à peu près comme égal.

Ensuite, comme ton fils a beaucoup d'esprit, et même ce qu'on peut appeler du génie, il y a toujours de la ressource avec cette sorte d'hommes. D'ailleurs, sauf respect, la matière est bien froide pour entrer dans sa tête bouillante. Ce n'est pas assurément à toi qu'il faut dire qu'il serait aussi ridicule à un père de vouloir que les idées de ses enfants se conformassent aux siennes, que de vouloir qu'ils pussent

chausser ses souliers; et, pourvu que le cœur soit droit, on ne saurait disputer des goûts. Il est d'ailleurs fort laborieux naturellement, et je lui ai donné tes idées et les miennes sur le travail, en lui répétant que rien ne fixe tant la vie qui échappe si douloureusement à la paresse et à la volupté; que l'esprit se soutient et s'épure, tandis qu'on sent dépérir chez soi le marc et la lie, et qu'une des preuves physiques de l'immortalité de l'âme, c'est l'esprit et le feu des hommes qui sont actifs dans la vieillesse, qui ne meurent qu'à demi, et de la portion qui leur était à charge. Du reste, ton fils te craint, te respecte et t'aime; mais je crois avoir découvert sa manière de penser en lui témoignant amitié. Je pense que sans perdre la gravité et autorité paternelles, il faut que tu témoignes de la bonté et intérêt à ce jeune homme. Non-seulement tu le connaîtras mieux, mais tes leçons perceront mieux, car un fils, vis-à-vis de son père, sait bien qu'il n'a rien à contredire, mais peut bien n'être pas persuadé. Comme j'ai été fils, je me rappelle ma manière; mon éducation ne s'est formée que par les gens qui m'ont témoigné amitié; et toutes les fois que mon père me grondait, je me taisais, mais mon calcul particulier allait son train [1].

Le marquis finit par se laisser fléchir en faveur de son fils. Il le rappelle auprès de lui. Bientôt satisfait de son application au travail et des prodigieuses facultés d'assimilation que montra le jeune comte, il consent à l'emmener à Versailles et à le présenter à la cour. De là, il écrit au bailli :

Le voilà donc lancé dans les présentations, et Dieu sait comme il s'y démène! Sois sûr qu'il me lavera du soupçon d'en vouloir faire un philosophe; d'autant qu'il est aussi entrant que j'étais farouche [2].

1. Lettre du 23 août 1770. — 2. Lettre du 18 février 1771. —

Ton neveu est trois jours par semaine à Versailles ; il n'usurpe rien et atteint tout, attrape les entrées partout [1]. Tout le monde est son parent, les Guémenée, les Carignan, les Noailles et je ne sais combien d'autres, le portent ; il étonne ceux-là même qui ont rôti le balai à Versailles. Ils le trouvent tous fou comme un jeune braque. Mme de Durfort dit qu'il démonterait la dignité de toutes les cours nées et à naître ; mais ils trouvent qu'il a plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas habile de sa part. Je n'ai pas du tout l'intention qu'il y vive, et qu'il y fasse, comme les autres, le métier d'arracher ou dérober sa substance au roi, de patrouiller dans les fanges de l'intrigue, de patiner sur les glaces de la faveur ; mais il faut, pour mon but même, qu'il voie ce dont il s'agit ; et, du reste, quand on me dit pourquoi moi, qui n'ai jamais voulu m'enversailler, je l'y laisse aller si jeune, je réponds qu'il est bâti d'une autre argile que moi, oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles ; que là il n'extravaguera qu'en bonne compagnie, soi-disant ; que, tant que je l'ai vu gauche, je l'ai caché ; sitôt que je le trouve à droite, il a son droit [2]. Qu'au reste, comme, depuis cinq cents ans, on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci qui, je le promets, ne descendra pas le nom [3].

Cet intervalle de calme ne dura guère. Bientôt les indomptables passions du jeune comte se donnèrent pleine carrière. L'enlèvement de Mme de Monnier eut pour première conséquence de pousser le marquis aux dernières rigueurs de l'autorité paternelle : arrêté en Hollande, incarcéré d'abord à la Bastille, puis à Vincennes, pendant cinq ans, le jeune comte ne rentre

1. Lettre du 5 mars 1771. — 2. *Sic. Son droit*, veut sans doute dire ici l'honneur, que lui conférait sa naissance, d'être reçu à la cour. — 3. Lettre du 20 mars 1771.

en grâce auprès du marquis que par suite du désir dont celui-ci était possédé de voir se perpétuer sa race : mais toute tentative d'accommodement échoua auprès de la jeune comtesse, trop outragée pour pouvoir oublier. Le marquis entreprit alors de faire de son fils un homme exemplaire, selon ses vues ; mais il ne tarda pas à reconnaître son impuissance, et ce fut à son frère, le bailli, qu'il voulut confier la tâche ardue de refondre un caractère aussi énergique que celui du comte.

Les rôles sont désormais changés. C'est le marquis maintenant, qui écrit lettres sur lettres au bailli pour détruire les préventions que celui-ci garde contre son neveu.

« Ne crois rien des bruits qu'on se plaira à semer contre lui, que ce que je t'en manderai, car je sais qu'on a déjà ouvert cette carrière, il y a des intéressés[1] à le détruire, et ils voudraient faire le loup si grand, que ses oreilles seraient des comètes[2]. Mais je te manderai tout, car c'est justice et devoir. Il n'a de sa mère, à qui il ressemble tant, ni la tracasserie, emportement et turbulence domestiques, ni la médisance, quoique immodéré parleur, ni l'air bas, ni l'intempérance, ni le goût du jeu, qu'il ne peut souffrir, ni l'oisiveté, aimant le travail et les livres : en revanche, il est panier percé et désordre inné, crédule, d'une crédulité de nourrice, indiscret, menteur par exagération, affirmation, effronterie sans nécessité et pour historier, une confiance qui jette de la poudre aux yeux sur tout, avec infiniment d'esprit et de talent ; au reste, les vices ont en lui infiniment moins de racines que les vertus ; tout est facilité, fougue, incapacité, faiblesse (non ignavie[3]), défaufilé

1. La famille collatérale de la comtesse de Mirabeau, belle-fille du marquis. — 2. Lettre du 26 juin 1781. — 3. Lâcheté, inertie.

de caractère, esprit qui cogite dans le vague, et bâtit en savon[1]. Or, frère, nous l'avons comme nous l'avons, je passe; moi; si je ne t'avais, je ne serais qu'un pauvre vieillard terrassé; et tandis que nous lui durons encore, il faut le secourir, s'il montre constante bonne volonté, plutôt que de le laisser pendiller à quelque arbre qui le trouvera lourd[2]. »

Le bailli réplique :

« Te voilà donc, grâce à ta postéromanie, occupé à régenter un poulet de trente-deux ans! Es-tu assez ta dupe pour croire que tu en feras autre chose que ce qu'il est[3]. C'est prendre une furieuse tâche que de vouloir arrondir un caractère qui n'est qu'un hérisson tout en pointes avec très-peu de corps[4]. Prends garde d'ailleurs, que la manière de ne réussir à rien, c'est de vouloir penser pour les autres, et de les vouloir mener selon son propre goût, non selon le leur[5]. Si, à trente-trois ans, on ne peut faire aller ton fils, avec les punitions qu'il a essuyées, tu entreprends de dessécher la rivière à la façon des Danaïdes[6].

Les sarcasmes du bailli ne restent pas sans réponse. Le marquis reprend[1]:

« J'avoue que cet homme, tête ardente et perspicace, à peu près sans pair pour les talens, mais d'étoupes quant au caractère, n'a nul jugement, et que son cœur, qui est bon, ne tient à rien; quant à moi, je tiens qu'il n'a, à la place d'âme, qu'un miroir où tout se peint et s'efface à l'instant, et rien ne se réalise. Tu diras que voilà un plaidoyer pour

1. Lettre du 22 juin 1781. — 2. Lettre du 13 juillet 1781. — 3. Lettre du 13 juillet 1781. — 4. Lettre du 13 juillet 1781. — 5. Lettre du 13 août 1781. — 6. Lettre du 21 septembre 1781.

connaissances ; et qu'au fond, c'était peut-être l'homme du royaume le plus incapable d'une méchanceté réfléchie[1]. »

Ces explications ne persuadent guère le bailli, qui, pour réfuter son correspondant, n'aurait qu'à lui opposer leurs anciennes lettres, et les récits bien différents dont il avait alors à combattre l'évidente exagération. Aussi ne se gêne-t-il pas pour décliner plus que jamais la responsabilité que son frère veut le décider à assumer.

« ..... Je t'avoue que les portraits que tu me fais à présent sont bien éloignés de me satisfaire sur son compte ; car, à te dire vrai, il devait t'arriver de Vincennes tout corrigé par la réflexion, et tu ne me le montres, en réalité, que comme quelqu'un qui, sentant qu'il a besoin de toi pour se remettre en selle, se plie à ce qu'il croit t'être agréable[2]. Je sais d'ailleurs (car à mon âge on a la moitié des avantages du diable pour être sorcier) que les sujets d'une certaine trempe savent faire patte de velours pendant quelque temps ; et lui-même, à Mirabeau, quand il y était avec moi, était comme une belle-fille, pour peu que je fronçasse le sourcil. Du reste, mes nerfs ne sont pas velours comme les tiens, et je ne suis plus d'âge et de goût à me colleter avec l'impossible, au prix de mon repos et peut-être de ma vie, d'autant que je ne suis pas chanceux, rien ne m'ayant jamais réussi, car je n'ai eu de la vie que les agitations et les tempêtes[3]. Je n'ai donc pas envie de tenter le diable, qui se mêle de mes affaires, depuis que je vis, et qui s'en mêlera vraisemblablement tant que je serai dans ce monde, à la charge, j'espère, de ne s'en mêler plus dans l'autre, auquel je crois[4]. »

1. Lettre du 3 novembre 1781. — 2. Lettre du 15 novembre 1781. — 3. Lettre du 10 novembre 1781. — 4. Lettre du 15 novembre 1781.

De son côté, le père s'obstine à justifier son fils :

.... Je reviens souvent à cet homme, mais c'est tout notre intérêt, et le successeur destiné à transmettre nos pères ; cet homme n'a au monde à lui que de la volonté, chose incroyable pour qui montre tant de talent, de goût, et d'esprit, et de facilité, la plume à la main ; il n'a pas une idée à lui ; il est, comme les Malabares, très-ingénieux à inventer, mais nul en idées ; tout est d'emprunt ou de réminiscence ; il en fait sa chose et sa chair. En cela, il serait comme nous tous, qui n'eûmes pas d'idées innées, si c'était un corps, mais ce n'est qu'une ombre ; cette distinction, que l'expérience m'a fait trouver enfin, m'explique une multitude de choses et d'effets. Le monde n'est plein que d'ombres qui se prennent respectivement pour des corps ; mais jamais aucun ne le fut autant que celui-ci : il n'a pas non plus aucune passion ; il est vorace et inégal, mais ni gourmand, ni n'aimant le vin du tout. Il est à tout jeu d'une fortune qui n'eut, je crois, de pareille, ce qui est mon opposé diamétral. Il ne le peut souffrir, et s'endort, à moins que son amour-propre n'y soit intéressé ; et, pour les femmes, par ma foi, ce fut pure exubérance et jactance : laid à faire horreur, à ce métier, l'impudence et l'audace sont de sûres armes, et c'est son fait. Du reste, loin d'être difficile à vivre, et d'avoir de cette humeur médisante, inquiète et ennemie qu'on lui reprochait, il est gaillard, facile, bon et accort au fond, mais ni tendre, ni galant, ni efféminé, ni voluptueux[1].

Je ne puis que te confirmer ce que je t'ai dit depuis quelque temps d'Honoré. Cette tête sera toujours enfant, et ils le sont par nature ; et comme il se met naturellement fort à son aise, il ne lui pèse pas du tout d'avoir un Mentor. Mais, d'ailleurs, c'est une tête d'exécution et de ressource, et le meilleur diable du monde, sauf mauvaise compagnie, dont Dieu le préserve ; et il on a tiré race de dix mille plus fai-

1. Lettre du 16 novembre 1781.

bles et plus fols, et non pourvus de tant d'esprit et de volonté[1].... On ne guérira pas sans doute Honoré des viciations radicales, fougues dans le sang, le tout joint à une facilité qui est faiblesse, et à une présomption natale et myope qui prend le bourbier pour la terre ferme; cela, et il en convient, fait un homme qui aura longtemps besoin de guide facile et amical, et d'agent d'expérience, pour se mûrir. L'un et l'autre viennent à pas de tortue, mais il a beaucoup de talent et de volonté, et s'est bien taillé de la besogne[2].

Je ne puis que te dire du bien de ses dispositions et de sa conduite, et du changement étonnant que sept à huit mois du séjour qu'il a fait auprès de moi, ont mis dans sa conduite et dans ses idées, sans changer le naturel ni aucune affectation. Il reconnaît avec raison qu'il est étonnant tout l'esprit et le talent qu'il a mis à faire ses sottises; il avoue cela comme tout le reste, car c'est le plus grand avoueur de l'univers, avec cette différence que ce n'est pas comme les Bicêtres[3], avec un ton de componction, mais d'une manière réfléchie, comme l'évêque de Grenoble parlait de l'abbé Le Camus[4]. Il est impossible d'avoir plus d'esprit et de facilité; avec toutes les conditions, ou à peu près, de la fusée, c'est un foudre de travail et d'expédition; et l'exemple, et l'acquit, et la supériorité le corrigent d'eux-mêmes; mais il a un besoin immense d'être gouverné; il le sent fort bien. Il sait qu'il te doit son retour; il sait que tu fus toujours et que tu lui dois être et pilote et boussole; il met sa vanité en son oncle[5].

1. Lettre du 21 novembre 1781. — 2. Lettre du 9 décembre 1781. — 3. C'est-à-dire sans doute comme les condamnés enfermés à Bicêtre qui était alors une prison criminelle. — 4. Étienne Le Camus, évêque de Grenoble, depuis cardinal, qui effaça, par une longue pénitence, des aveux publics, des austérités, et de grandes vertus, quelques désordres de jeunesse; né en 1623, mort en 1707. (Note de l'éditeur des *Mémoires de Mirabeau.*) — 5. Lettre du 3 février 1782.

Je te le donne pour un sujet rare au futur. Tu as tout le Saturne qui manque à son Mercure. Mais, si tu le tiens, ne le laisse pas aller; fît-il des miracles, tiens-le toujours, et le tires par la manche, le pauvre diable en a besoin. Si tu lui es père, il te contentera, si tu lui es oncle, il est perdu[1]. Aime ce jeune homme ainsi débroussaillé contre toute espérance : tu es *omnis spes et fortuna nostri nominis*[2], comme disait Annibal de son frère; sonde-lui le cœur, élève-lui la tête; qu'il sache que sous ta longue mine roide et froide habite le meilleur homme qui fut jamais, un homme de la rognure des anges : fais qu'il t'aime, il deviendra grand; c'est toi qui le frapperas du tonnerre de saint Paul[3].

Le marquis ne se tient pour battu; il insiste sans se rebuter. Tout en jugeant encore très-sévèrement son fils, il s'applique à mettre en relief les plus beaux côtés de cette nature extraordinaire. Peine perdue! L'oncle refuse obstinément de se prêter à une combinaison qu'il croit aussi inutile à son neveu que contraire à son propre repos. Il finit par le prendre avec son frère sur un ton tout à fait inaccoutumé : il oublie le respect aveugle qu'il a de tout temps voué à son aîné, pour lui faire entendre ses vérités, et coupe court à de nouvelles instances par des arguments péremptoires que nous n'hésitons pas à citer, malgré l'étendue des développements que l'éditeur des *Mémoires* a conservés.

« Tu veux faire aujourd'hui des romans de bon ordre domestique, comme jadis tu faisais des romans d'ordre social. Moi, je ne sais pas faire de romans. Honoré est la pire de toutes ces têtes faussées par le moule où tu les a jetées.

1. Lettre du 5 février 1782. — 2. « Tu es toute l'espérance et toute la fortune de notre nom. » — 3. Lettre du 28 janvier 1782.

S'il a besoin d'un caveçon, à trente-deux ans, il ne sera jamais mûr par la tête, et nous serons achevés tous les deux par ta persévérance dans tes propres idées, qui a attiré tous les malheurs que tu as essuyés, et qui sont sans nombre, parce que la Providence a soufflé sur tous tes plans et projets, car tout est château de cartes devant elle [1]. Si Honoré n'est pas présentable, à son âge, s'il ne peut être assez maître de lui pour ne plus se perdre, c'est une folie que d'en vouloir faire quelque chose, et surtout un père de famille ; il faudrait, alors, en effet, l'envoyer, comme dit sa bonne femme, *aux Insurgens* [2], se faire casser la tête, ou se faire un caractère [3]. *Mais*, diras-tu, *point d'enfants !* C'est un fort petit malheur. Notre race a eu son temps, elle finit, et qu'importe ? Celles d'Alexandre, de César, de Charlemagne et tant d'autres ont disparu, et le monde n'en va pas moins. Il faut, dans le monde, ou tout perdre ou tout quitter, c'est l'alternative qu'il faut avoir toujours présente au chevet du lit. Et qu'est-ce que perdre un nom ? Et qu'est-ce qu'un nom, à présent ? Cependant je vois bien que la fureur de la *postéromanie* te tient à présent, quoique tu doives songer que Cyrus et Marc Aurèle auraient été fort heureux de n'avoir ni Cambyse, ni Commode [4]. Mais, tu diras encore : *Pourquoi donc avoir tant travaillé comme et après nos pères ?* Et je te répondrai par tes propres paroles ; car toujours entraîné par l'impression du moment, par ton cœur et par ta tête, tu es fort sujet à te contredire.

Or, voici ce que tu m'écrivais, il y a trois ans, quand tu voulais retenir ton fils dans le donjon [5], où il avait si bien gagné sa place :

« Qu'importe que nos enfans, avant de consommer leur

1. Lettre du 8 mars 1782. — 2. On appelait ainsi l'armée de la république alors naissante des États-Unis révoltés contre leur métropole. — 3. Lettre du 11 mars 1780. — 4. Lettre du 10 avril 1782. — 5. Le donjon de Vincennes, où, comme on sait, Mirabeau fut enfermé à la suite de l'enlèvement de Mme de Monnier.

mine et la nôtre, nous aient donné d'avance toutes les marques d'évaporation déprédatrice qui est l'allure propre du siècle? Et qu'y aurions-nous fait? Et qu'y ferions-nous? Et pourquoi? Qu'importe, au fond, qui jouira après nous de ces choses? Est-ce à un chrétien, c'est-à-dire à un homme perfectionné, appuyé, dirigé, soutenu dans la véritable et tranquille voie de l'homme, à courir après cette bluette volante et rapide de la vie? à s'attacher à la durée de nos œuvres sur la terre? à être en peine de ce qu'elles deviendront après nous? Si c'est par goût du savoir que nous avons travaillé, nous avons semé ici, nous recueillerons ailleurs; si c'est par attrait, nous en eûmes la récompense. Il ne faut pas agir par fantaisie et vaine gloire; ces frêles motifs n'ont pas de tenue, quiconque achève, doit s'attendre que son fils démolira ou exagérera, ou abandonnera, car ainsi fait l'homme de par la nature. Il peut construire, la sagesse et la vertu seules peuvent et savent conserver, et que nous ayons des enfants ou que nous n'en ayons pas, comme nous avons joui de ce que d'autres avaient planté et bâti, d'autres jouiront à leur tour de ce que nous plantons et bâtissons; quels qu'ils soient, notre tâche est faite, et placés dans ce monde, comme le ver à soie, pour nous agiter jusqu'à ce que nous ayons fait notre cocon et pour en sortir tôt après, ne voyons pas dans ce monde plus loin que lui; l'autre suffit à nous occuper, et c'est par là seulement qu'il faut voir l'avenir. »

Ainsi donc je me conforme à ta propre philosophie, quoiqu'il t'ait plu d'en changer. Je me confirme de plus en plus que la postérité mienne, qui ne peut être que la tienne, m'importe comme un navet[1]. Je vois, par la marche de toutes choses, que la bonne noblesse n'a qu'à descendre, ce qui est pire que de cesser; qu'elle n'a plus que des humiliations à essuyer, et qu'elle se perd chaque jour dans le gouffre des déprédations[2]. La canaille prend partout. Vois,

1. Lettre du 2 avril 1780. — 2. Lettre du 17 mars 1782.

pour te guérir de ton nom, l'ignoble équilibre qui, en attendant la culbute générale et prochaine, et l'éruption du volcan qui nous soulagera de trente couches d'alluvions pétrifiantes, est établi, et doit être maintenu en Europe par les écritoires, qui ont à leurs ordres la poudre à canon, l'imprimerie, l'irréligion, partant la sédition. Non, les nations ne reviendront plus à des mœurs fortes. Je te demande si, dès lors, la noblesse a un beau rôle à jouer à l'avenir, et s'il est gracieux d'avoir des enfants, pour les voir bafouer, s'ils sont bons sujets, et réduits à ne rien être sinon valets à la cour? à la cour, où chacun emprunte son autorité et la paie en dépendance, le subalterne du chef, le chef du prince, le prince de l'étiquette.

Je vois que la noblesse se divise et se perd ; elle s'étend sur tous les enfans de sangsues, sur la truandaille de finance introduite par la Pompadour, sortie elle-même jadis de ces immondices; une partie va s'avilir en servitude de cour; l'autre se mélange à la canaille plumière, qui change en encre le sang des sujets du roi ; l'autre périt étouffée par de viles robes, ignobles atomes de la poussière de cabinet, qu'une charge tire de la crasse. Et, qui pis est, la noblesse est obligée de fléchir le genou devant tous les champignons montés en une nuit, devant des potirons qui, grâce à la mollesse du gouvernement, se dressent sur le fumier natal, et forment une aristocratie bourgeoise qui se fait un plaisir lâche de montrer son autorité à ses anciens maîtres. C'est bien la peine de continuer une race pour cela, ou pour se trouver dans une révolution que la dissolution entière de tous les ressorts entraînera nécessairement. Je t'avoue donc que moi, qui ne suis pas cause que tes fagots n'ont été que de la paille, sur laquelle le vent a soufflé, moi qui n'entends rien à ton *bisogna compatir*[1] ; moi qui n'ai pas de jointure, car je suis de ma race, je ne suis pas d'avis de me tuer, ni même de me compromettre pour l'avantage d'avoir des

1. « Il faut avoir de la compassion. »

petits neveux tout neufs. Assure-le donc bien que de ce pays-ci à Malte[1], il n'y a qu'une route que je connais bien. Que s'il ment ou me tracasse, je le planterai-là, et que j'aurai bientôt mis quelques milliards de tonnes d'eau salée entre lui et moi[2].

Maintenant, malgré ton exposé et tes lettres, je t'avoue que je renonce à me charger de lui. Je connais la manière de ces messieurs qui commencent par faire ce que leurs belles idées leur suggèrent, et ensuite en demandent la permission. Je serais très-sûrement compromis. Saint François de Sales prétend que ce ne sont pas les éléphants, quoique les plus grosses bêtes terrestres, qui nous incommodent, mais bien les mouches, quoique très-petites. Le connaissant sûrement mieux que moi, et ayant sur lui une autorité qui n'est nullement transmissible, et qu'un oncle ne sauroit avoir, pourquoi me l'envoyer? Que veux-tu que j'en fasse? Quand on veut mener les ânes par un autre chemin que leur abreuvoir ordinaire, il faut que Martin-bâton menace et que dom Poignet montre le chemin. Et que suis-je à ton fils[3]? Qui m'assure qu'il a égoutté toute sa lie? Il fait de son grossier mieux pour te plaire, il est séduisant, c'est une raison de plus pour ne pas m'exposer à être sa dupe. D'ailleurs, je connais ses mœurs et ses intonations; il ne lui en coûte rien pour mentir et promettre, et je crois à ses promesses comme aux miracles du Diable[4]. Enfin la jeunesse a toujours raison contre les vieux. Toute compassinité entre lui et moi ne peut me convenir, je serais encore blâmé si je le mettais dehors. Tu as beau dire que le château est à toi, c'est parce qu'il est à toi qu'il est à lui (et aussi bien l'a-t-il déjà estocadé et saccagé en conséquence) bien plus qu'à moi, à qui il (ne) saurait jamais être. D'ailleurs, que veux-tu qu'il devienne si je le mettais hors du

1. Le bailli était, commandeur de l'ordre de Malte. — 2. Lettre du 27 mai 1782. — 3. Lettre du 20 mars 1782. — 4. Lettre du 1er juin 1782.

château, seul domicile où il puisse vivre? Je ne vois nulle apparence de rejonction avec sa femme, qu'il ne peut regagner qu'à travers une triple haie de collatéraux, et cette rejonction eût-elle lieu, jamais son beau-père ne voudra de lui (car ce serait coudre de la mousseline avec du cuir) et sa femme serait obligée de venir vivre à Mirabeau..... De tout cela je conclus qu'il est fort inutile, au moins, de me l'envoyer, car ce n'est ni le commencement, ni la fin, ni le milieu d'un homme, et je ne sais pas plus que toi tirer des Césars de l'école des Laridon[1].

Tu te résignes à ce que tu crois être de ton devoir de père, cela est fort bien; c'est en effet à toi de voir s'il porte grain, ou s'il n'est que paille. Mais moi, je ne suis qu'un oncle, Dieu merci, ce qui ne me donne ni droit ni devoir de tuteler, et je ne trouve pas juste d'avoir l'endosse de cet esprit turbulent, orgueilleux, avantageux, insubordonné, et qui sait trop bien gagner pied à pied tous les jours quelque petit point, et se rendre despote; je sais, d'ailleurs, qu'il est séduisant, qu'il est le soleil levant, et je sais combien je serai trompé, flibusté. *Cui bono* donc, sa présence ici? Et croit-on qu'après cinquante-trois ans de travail et de tribulations, j'aie envie d'endosser la pire de toutes, parce qu'il te plaît de dire que si j'ai « le calme du cœur, guerdon[2] des gens de bien, celui de l'esprit m'est prohibé par l'entablement de nos organes physiques? » Je te dis, moi, que j'ai gagné l'un comme l'autre, et que j'en veux jouir. Tu as répondu, dis-tu, à ce que je t'ai marqué sur le château de Mirabeau. Mais cette réponse ne signifie rien du tout; dois-je supporter un esprit dévorant par nature, et que je n'ai pas fait? Il est assez singulier que tu me dises que « cela n'est pas même dans l'ordre des folies de cette tête. » Peut-on ranger les folies dans une catégorie circonscrite? Quel est donc le genre de folie turbulente

1. Lettre du 5 juin 1782. — 2. Vieux mot, synonyme de récompense.

dans lequel il n'a pas donné? Par où ai-je mérité de ma famille qu'elle me traite si durement? Lui suis-je à charge [1]? »

1. Quelques instances réitérées que lui fit le marquis, le bailli persista dans sa résolution de ne pas recevoir son neveu, et Mirabeau dut s'engager seul dans la longue et formidable lutte judiciaire qu'il soutint contre la famille de sa femme. On sait avec quel éclat il en sortit, préludant ainsi au grand rôle qu'il devait prendre quelques années plus tard dans les débats de la Constituante, où sa haute raison et sa ferme modération devaient pleinement réfuter et les premiers jugements de son père et les appréhensions dernières de son oncle.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE[1].

1732-1776.

Il n'y a pas, au dix-huitième siècle, un second exemple d'une destinée aussi romanesque. Fille adultérine d'une dame de haut parage, exclue par le malheur de sa naissance du milieu auquel elle appartenait de droit par la distinction de son esprit, un hasard inespéré la tire de la province où elle végète, et la produit à Paris dans la société la plus brillante et la plus choisie, où elle prend aussitôt son rang. Puis une de ces rivalités de femmes du monde, aussi implacables que la haine, change sa protectrice en son ennemie acharnée, et Mlle de Lespinasse se sépare de Mme du Deffand pour fonder un salon où elle rassemble assidûment autour d'elle, jusqu'à sa fin prématurée, l'élite de la bonne compagnie. Enfin, consumée par de secrètes souffrances, elle meurt en pleine possession de son prestige, et reste aux yeux de la postérité l'égale des illustres maîtresses de maison qui continuent, au dix-huitième siècle, la dynastie de Mme de Rambouillet, de Ninon de l'Enclos, de Mme de Sablé.

1. Voir *Lettres de Mlle de Lespinasse;* Paris, 1811, 2 vol. in-12, les *Nouvelles Lettres* ne sont qu'une spéculation de libraire. Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II.

Eh bien ! ce roman de sa destinée en recouvre un autre, bien plus extraordinaire encore, le roman de son cœur. La publication posthume, tout à fait inattendue, d'une précieuse correspondance, a révélé le secret qui avait échappé à la sagace médisance de ses ennemis comme à la vigilante sollicitude de ses amis. Ce secret, c'est une passion tardive, aussi ardente que douloureuse, pour un homme qui n'y répondait pas, pour ce M. de Guibert, aussi admiré de ses contemporains que profondément oublié de la postérité, et qui eut le singulier honneur d'intéresser tour à tour, quoique à un degré bien inégal, Mlle de Lespinasse et Mme de Staël.

Les lettres de Mlle de Lespinasse sont au nombre des plus précieux monuments de la passion, que possède notre littérature. Elles ont sur la plupart des œuvres du même genre l'inestimable avantage d'une sincérité parfaite. Si l'on veut se faire une idée de la supériorité de ces lettres sur tous les romans contemporains, il suffit de les comparer à la *Nouvelle Héloïse*. Comme cette femme qui n'écrit que pour soulager son cœur, dépasse en éloquence les héroïnes de roman, qui ne dialoguent que pour le lecteur ! Comme elle a plus de force, de profondeur et d'abandon dans la passion que Julie d'Etanges ou Saint-Preux ! Mlle de Lespinasse ne transige pas avec son amour; elle ne cède ni à l'amitié, ni à la raison, ni au temps; elle accomplit jusqu'au bout sa fatale destinée; elle meurt consumée par l'ardente flamme. La réalité, ici, est cent fois plus tragique que la fiction.

A la différence de tant d'autres correspondances amoureuses, ces lettres satisfont pleinement à la condition essentielle de durée pour toute chose écrite ; elles

ont une haute valeur littéraire. Chose, d'habitude, contradictoire, et dont notre littérature n'offre que cet unique exemple, ces pages, monument de l'âme la plus ardente et la plus orageuse, sont en même temps le chefs-d'œuvre d'un esprit fin et délicat. On y retrouve toutes les qualités que déployait Mlle de Lespinasse dans sa conversation si vantée par les contemporains : le tour ingénieux, exquis de la pensée, la justesse et l'incisive netteté de l'expression. Nulle trace, d'ailleurs, de déclamation ni d'emphase ; partout, l'accent de la passion vraie, irrésistible, abandonnée.

M. Sainte-Beuve a, dans une habile et complète analyse, raconté les crises de la douloureuse agonie où, pendant trois années, se débattit cette âme aussi noble que malheureuse. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à ces remarquables pages. Nous avons essayé de marquer, par le choix des citations suivantes, les diverses phases des sentiments tumultueux et contraires qui se disputèrent jusqu'au bout leur victime : enthousiasme et remords, colère et résignation, adoration et mépris.

A M. DE GUIBERT[1].

1774.

Bonjour, mon ami. Avez-vous dormi? comment êtes-vous? vous verrai-je? Ah! ne m'ôtez rien : le temps est si

1. M. de Guibert, né en 1743, avait vingt-neuf ans quand il rencontra Mlle de Lespinasse, qui en avait près de quarante. Il

court, et je mets tant de prix à celui que je passe à vous voir! Mon ami, je n'ai plus d'opium[1] dans la tête, ni dans le sang : j'y ai pire que cela, j'y ai ce qui feroit bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement; mais, mon Dieu! ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une âme sensible. Bonjour; je veux vous voir, vous auriez dû venir dîner avec moi chez Mme Geoffrin. Je n'osai pas vous le dire hier au soir. Oui, vous devriez m'aimer à la folie; je n'exige rien; je pardonne tout, et je n'ai jamais un mouvement d'humeur, mon ami; je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

AU MÊME.

1774.

Je cède au besoin de mon cœur, mon ami : je vous aime, je sens autant de plaisir et de déchirement que si c'étoit la première et la dernière fois de ma vie que je prononcerois ces mots. Ah! pourquoi m'y avez vous condamnée? pourquoi y suis-je réduite? Vous le saurez un jour. Hélas! vous m'entendrez. Il m'est affreux de n'être plus libre de souffrir pour vous et par vous. Est-ce assez vous aimer? Adieu, mon ami.

était entré dans le monde, dit M. Sainte-Beuve, « sur le pied d'un génie, » et il était alors dans tout l'éclat d'une réputation précoce que lui valaient surtout ses qualités d'homme du monde, et que ses œuvres, fort surfaites de son temps, ne justifient guère aujourd'hui. (Voy. sur ce personnage la notice qui précède.) — 1. Pour s'étourdir sur ses souffrances et se procurer la trêve du sommeil, Mlle de Lespinasse avait eu recours à l'opium, dont elle doubla imprudemment les doses à mesure que son mal s'aggrava.

AU MÊME.

De tous les instants de ma vie, 1774.

Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends.

AU MÊME.

1774.

Moi *défiante*, et à votre égard! songez donc avec quel abandon je me suis livrée à vous : non-seulement je n'ai mis ni défiance, ni prudence dans ma conduite; mais je n'aurois pas même connu les regrets ni les remords, si je n'avois compromis que mon bonheur. Oh, mon ami! je ne sais si j'ai mieux aimé; mais celui qui a pu me rendre infidèle et coupable, celui pour qui je vis après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes momens, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon âme : c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre, et de mourir lorsqu'il ne me restoit ni espérance ni désir. Sans doute, j'ai été retenue par le même charme qui m'avoit entraînée vers vous, par ce charme tout-puissant attaché à votre présence, qui enivre mon âme, qui l'égare à un tel excès, qu'il en efface jusqu'au souvenir de mes maux. Mon ami! avec trois mots vous me créez une âme nouvelle, vous la remplissez d'un intérêt si vif, d'un sentiment si tendre et si profond, que j'en perds la faculté de me rappeler le passé et de prévoir l'avenir. Oui, mon ami, je vis toute en vous : j'existe, parce que je vous aime; et cela est si vrai, qu'il me paroît impossible de ne pas mourir quand j'aurai perdu l'espoir de vous voir. Le bonheur de vous avoir vu, le désir, l'attente de vous revoir, m'aident et me soutiennent

contre ma douleur. Hélas! que devenir, lorsqu'au lieu de l'espérance, je n'aurai que le regret si douloureux de ne pas vous voir. Mon ami, avec vous je n'ai pas pu mourir, sans vous je ne peux ni ne veux vivre. Ah! si vous saviez ce que je souffre, quel déchirement affreux mon cœur éprouve lorsque je suis abandonnée à moi-même; lorsque votre présence ou votre pensée ne me soutient plus! Ah! c'est alors que le souvenir de M***[1] devient un sentiment

1. Avant d'aimer M. de Guibert, Mlle de Lespinasse avait été aimée du marquis de Mora, jeune homme de la plus haute distinction et de la plus grande espérance. Fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à la cour de France, gendre du comte d'Aranda, le célèbre ministre, M. de Mora semblait promis aux plus belles destinées, si une mort prématurée ne l'eût enlevé. M. de Mora était venu une première fois en 1766 à Paris, qu'il quitta en 1772. A cette date, sa liaison avec Mlle de Lespinasse datait déjà de plusieurs années, et l'amour, de part et d'autre, paraissait être à son comble. « On en prendra idée (dit M. Sainte-Beuve, à qui nous empruntons, en les abrégeant, tous ces détails), quand on saura que lors d'un voyage qu'il fit à Fontainebleau, dans l'automne de 1771, M. de Mora avait écrit à son amie *vingt-deux* lettres en *dix* jours d'absence. » Ce fut pourtant quelques semaines après le départ de M. de Mora, en septembre 1772, que Mlle de Lespinasse rencontra chez Vatelet, le célèbre graveur, M. de Guibert, qui paraît lui avoir inspiré, à première vue, une passion irrésistible. — Deux ans plus tard, M. de Mora revenait de Madrid à Paris, plus épris que jamais et se croyant toujours payé de retour, quand une crise de la maladie de poitrine dont il était atteint, le força à s'arrêter en route à Bordeaux, où il y mourut le 27 mai 1774. Le retour de M. de Mora en France surprenait Mlle de Lespinasse au plus fort de ses nouvelles amours; c'était une épreuve horrible pour son cœur, partagé ainsi entre le présent et le passé; mais à la nouvelle de la mort de M. de Mora, elle oublia que ce coup de la destinée tranchait le nœud de la situation inextricable où elle se trouvait engagée; elle ne put que se rappeler la tendresse constante et dévouée d'un amant qui contrastait si fort avec M. de Guibert, déjà indifférent ou dédaigneux, et les remords les plus poignants se joignirent, pour la torturer, aux angoisses de sa nouvelle passion.

si actif, si pénétrant, que ma vie et mon sentiment me ont horreur. J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendue si coupable, qui m'ont fait répandre du trouble et de la crainte dans cette âme sensible et qui étoit toute à moi. Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et aux remords qui déchirent mon cœur : Hélas! ils suffisoient pour me délivrer d'une vie que je déteste; vous seul et ma douleur êtes tout ce qui me reste dans la nature entière : je n'y ai plus d'intérêt, plus de liens, plus d'amis, je n'en ai pas besoin : vous aimer, vous voir, ou cesser d'exister, voilà le dernier et l'unique vœu de mon âme. La vôtre ne me répond pas, je le sais, et je ne m'en plains point. Par une bizarrerie que je sens, mais que je ne saurois vous expliquer, je suis loin de désirer retrouver en vous tout ce que j'ai perdu : c'en serait trop; quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie? N'est-ce pas assez que d'avoir béni et chéri la nature une fois? combien de milliers d'hommes ont passé sur la terre sans avoir à lui rendre grâce! Oh! combien j'ai été aimée! une âme de feu, pleine d'énergie, qui avoit tout jugé, tout apprécié, et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'étoit abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer : mon ami, voilà comme j'étois aimée. Plusieurs années s'étoient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon âme par le trouble et les remords. Mon Dieu! que ne m'avez-vous point fait souffrir! Vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyois que vous n'étiez pas à moi: Comprenez-vous toute l'horreur de cette situation? Comment vit-on au milieu de tant de maux? comment trouve-t-on encore de la douceur à dire : Mon ami, je vous aime, mais avec tant de vérité et de tendresse qu'il n'est pas possible que votre âme soit froide en m'écoutant.

Vendredi, après la poste.

Vous êtes *mécontent;* voyez si vous devez l'être : quelle âme avez-vous jamais animée d'un sentiment plus tendre et plus fort? Mon ami, dans quelque sens que vous regardiez et que vous jugiez mon âme, je vous défie d'y rien trouver que puisse vous mécontenter; oh! j'en suis sûre, jamais vous n'avez été autant aimé. Mais, mon Dieu ! ne me faites point prononcer pourquoi je ne peux pas vous écrire où vous êtes; je n'ose m'en avouer à moi-même la raison : c'est une pensée, un mouvement auxquels je ne veux pas m'arrêter : c'est un genre de supplice qui me fait horreur, qui m'humilie, et que je n'avois jamais connu. Vous me demandez comment je me trouvois de vous voir tous les jours; oh ! non, ce n'étoit point une habitude : ce n'en pouvoit jamais devenir une. Que ces couleurs sont froides, qu'elles sont monotones ! Comment les comparer au mouvement rapide et violent que font éprouver le nom et la présence de ce qu'on aime! Non, je n'ai point été assez heureuse pour me surprendre dans l'illusion que vous viendriez me voir, et de vous attendre[1]; aussi n'ai-je point entendu ouvrir ni fermer ma porte. En effet, sans intérêt, sans désir, qu'importe ce qu'on voit, ce qu'on entend? Toute entière à mes regrets, je ne sens plus qu'un besoin, et je n'implore plus que vous et la mort. Vous soulagez mon cœur : vous le pénétrez d'un sentiment si tendre, qu'il m'est doux de vivre tout le temps que je vous vois; mais il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du malheur de votre absence.

1. *Sic.* Cet infinitif se rapporte à *illusion.*

AU MÊME.

Minuit, 1774.

Vous avez donc oublié, vous avez laissé là cette furie si folle et si méchante tout ensemble ; encore si vous l'aviez laissée en enfer ! elle ne se plaindrait pas : la chaleur et l'activité de ce séjour-là font vivre ; mais la malheureuse a passé sa journée dans les limbes : elle attendoit un ange consolateur qui n'est point venu. Il faisoit sans doute le bonheur et le plaisir de quelque créature céleste : lui-même étoit enivré des plaisirs du ciel ; et dans cette disposition, rien ne pouvoit me rappeler à lui ; et si, en effet, il est aussi heureux, je souhaite, du fond de mon âme que rien ne le ramène à moi : car je suis assez injuste pour détester son bonheur, et pour désirer que le repentir et les remords le poursuivent sans cesse. Je lui souhaite pire encore : c'est qu'il n'aime plus, et qu'il n'inspire désormais que de l'indifférence. Voilà les vœux, voilà les souhaits de l'âme qui a le mieux aimé, et qui a le plus besoin de s'éteindre pour jamais. Bonsoir.

AU MÊME.

Onze heures du soir (1774).

Je n'ai point eu de vos nouvelles ; je n'en espérois guère, et cependant j'en attendois. Ah ! mon Dieu ! comment pouvez-vous dire que la douleur n'est plus dans mon âme ? J'en mourois hier ; j'ai eu un accès de désespoir qui m'a donné des convulsions qui ont duré quatre heures. Mon ami, s'il faut vous dire ce que je crois, ce qui est vrai, c'est que, lorsque je vous vois, je vous aime à la folie, et au

point de croire que je n'ai jamais mieux aimé; mais j'ai besoin de vous pour vous aimer; tout le reste de ma vie est employé à me souvenir, à regretter et à pleurer. Oui, partez, dites-moi que vous aimez une autre; je le désire, je le veux; j'en ai un mal si profond, si déchirant que je n'espère plus de soulagement que de la mort. Celui que vous m'apportez, a l'effet de l'opium; il suspend mes maux, mais il ne les guérit point; au contraire, j'en suis plus faible et plus sensible. Vous avez raison, je ne suis plus capable d'aimer, je ne sais plus que souffrir. J'avois espéré en vous, je m'y étois abandonnée; je croyois que le plaisir de vous aimer calmeroit mon malheur. Hélas! vainement je le fuis; il me rappelle sans cesse, il m'entraîne, et il ne me présente plus qu'une ressource. Ah! ne me parlez pas de celle que je trouve dans la société; elle n'est plus pour moi qu'une contrainte insupportable; et si je pouvois déterminer M. d'Alembert[1] à ne pas être avec moi, ma porte seroit fermée. Comment pouvez vous croire que les productions de l'esprit auront plus d'empire sur moi que les charmes, que les consolations de l'amitié? J'ai les plus dignes amis, les plus sensibles, les plus vertueux. Chacun à sa manière, et selon son accent, voudroit arriver jusqu'à mon âme; je suis pénétrée de tant de bontés, mais je reste malheureuse : vous seul, mon ami, pouvez me faire connaître le bonheur. Hélas! il me retient à la vie en invoquant la mort! Mais pourquoi avez-vous mis quelque prix à être aimé de moi? Vous n'en aviez pas besoin, vous saviez bien que vous ne pouviez pas me répondre. Remplissez donc mon âme, ou ne la tourmentez plus; faites que je vous aime toujours, ou que je ne vous aie jamais aimé; enfin, faites l'impossible, calmez-moi, ou je meurs.

Dans ce moment-ci, que faites-vous? Vous portez le

1. Jean-François d'Alembert, le célèbre géomètre. On sait que Mlle de Lespinasse vivait avec d'Alembert dans les termes de la plus intime amitié; pendant les dernières années de Mlle de Lespinasse, ils habitaient sous le même toit.

trouble dans une âme que le temps avoit calmée; vous m'abandonnez à ma douleur. Ah! si vous étiez sensible, vous seriez à plaindre, mon ami : vous connaîtriez le remords; mais au moins si votre cœur ne peut se fixer, livrez-vous à votre talent, occupez-vous; travaillez de suite : car, si vous continuez cette vie dissipée, agitée, j'ai peur que vous ne soyez réduit à dire un jour : *Le besoin de la gloire a fatigué mon âme.*

Samedi au soir.

Ce n'est que ce matin que j'ai eu de vos nouvelles, et je ne sais par où ni comment elles sont venues; ce n'est pas par la poste. Jugez-moi folle si vous voulez; croyez-moi injuste, enfin, tout ce qui vous plaira; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que je ne crois pas avoir, de ma vie reçu une impression plus sensible, plus flétrissante que celle que m'a fait[1] votre lettre. Et avec la même vérité, je vous dirai que l'espèce de mal que vous m'avez fait, ne mérite guère d'intérêt, parce que je crois que c'est mon amour-propre qui a souffert, mais d'une manière qui m'est tout-à-fait nouvelle. Je me suis sentie si accablée d'avoir pu donner à quelqu'un le droit de me dire ce que je lisois, et de me le dire avec tant de naturel que j'en devois conclure qu'il n'avoit fait que verser son âme en me parlant, et sans même se douter qu'il m'offensoit! Oh! que vous avez bien vengé M. de M...![2] Que vous me punissez cruellement du délire, de l'égarement qui m'ont entraînée vers vous! Que je les déteste! Je n'entrerai dans aucun détail; mon âme ne peut se soumettre à la plainte : mon cœur, mon amour-propre, tout ce qui m'anime, tout ce qui me fait sentir, penser, respirer, en un mot tout ce qui est en moi,

1. La grammaire voudrait : Que m'a faite. — 2. M. de Mora. (Voy. plus haut la note de la page 277.)

est révolté, blessé et offensé pour jamais. Vous m'avez rendu assez de forces non pour supporter mon malheur (il me paroît plus grand et plus accablant que jamais), mais pour m'assurer de ne pouvoir plus être tourmentée, ni malheureuse par vous. Jugez et de l'excès de mon crime, et de la grandeur de ma perte; je sens, et ma douleur ne me trompe point, que si M. de M... vivait, et qu'il eût pu lire votre lettre, il m'auroit pardonnée, il m'auroit consolée. Ah! mon Dieu! laissez-moi mes regrets : ils me sont mille fois plus chers que ce que vous appelez votre sentiment; il m'est affreux; son expression est du mépris, et mon âme le repousse avec tant d'horreur que cela seul me répond qu'elle est encore digne de la vertu. Dussiez-vous croire que vous ne m'avez fait que justice, j'aime mieux vous laisser cette opinion que d'entrer en explication. C'en est donc fait; soyez avec moi comme vous pourrez, comme vous voudrez, à l'avenir (s'il y a un avenir pour moi); je serai avec vous comme j'aurois dû toujours être, et si vous ne laissiez point de remords dans mon âme, j'espérerois bien vous oublier. Je le sens, les plaies de l'amour-propre refroidissent l'âme. Je ne sais pourquoi je vous ai laissé lire tout ce que je vous avois écrit avant de recevoir votre lettre : vous y verrez toute ma faiblesse, mais vous n'y aurez pas vu tout mon malheur; je n'espérois rien de vous; je ne voulois pas être consolée. Pourquoi donc me plaindre? Ah! pourquoi? parce qu'un malade qui est condamné, attend encore son médecin, parce que ses yeux se lèvent encore sur les siens pour y chercher de l'espérance, parce que le dernier mouvement de la douleur est la plainte, parce que le dernier accent de l'âme est un cri : voilà l'explication de mon inconséquence, de ma folie de ma faiblesse. Oh! que j'en suis punie!

AU MÊME.

Ce jeudi au soir, 19 octobre 1775.

Mon ami, je serois accablée de vos reproches si mes résolutions ne les avoient pas prévenus. Je m'accusois hier, et je vous disois qu'il y avoit de la cruauté et de la lâcheté à risquer de vous faire souffrir d'un malheur sans ressource. Il faut en vivre ou en mourir, mais surtout il faut se taire. Vous avez l'âme assez animée, vous avez assez connu et senti le malheur et la passion pour concevoir les excès où l'un et l'autre peuvent porter : je les déteste et les abjure tous ; je voudrois être morte avant que d'avoir pu vous offenser. Je pressentois peut-être ce nouveau malheur lorsque je voulois quitter la vie et vous fuir. Je prévoyois qu'après la cruelle perte que je faisois, mon âme ne pourroit plus se mettre en mesure ; en effet, je ne devois plus aimer, je ne pouvois plus aimer. Le principe de ma vie, le Dieu qui me soutenoit, qui m'animoit, n'étoit plus : je restois seule dans la nature. Ah ! pourquoi vous y êtes-vous trouvé ? Pourquoi vous rapprocher de moi ? Dans ce moment, je n'avois besoin ni de consolation ni d'appui. Pourquoi me disiez-vous des mots que mon âme étoit accoutumée d'entendre avec sensibilité ou transport ? Pourquoi preniez-vous le langage de l'homme qui venoit de mourir pour moi ? Enfin pourquoi égariez-vous la raison de quelqu'un que l'excès du malheur avoit déjà troublé ? C'étoit à vous de juger, de prévoir ; je ne pouvois que gémir et mourir. Vous voyez l'horrible suite qu'a eue ce moment d'oubli de votre part. Sans doute, dans cet instant, vous ne pouviez pas prévoir de quel genre de poison vous abreuveriez mon âme ; mais vous saviez que vous ne m'aimiez pas assez pour faire votre premier intérêt de la consolation et du repos de ma vie. Ah ! c'est là la source et la cause de tout ce que je souffre. En devenant coupable, mon âme a

perdu son énergie. Je vous ai aimé, et dès lors je n'ai plus été capable de rien de noble et de fort. Je juge ma conduite, mon ami, et je la blâme plus que vous; lorsque vous avez prononcé mon arrêt, il falloit le subir, il falloit m'arracher à vous ou à la vie : il y a de la bassesse à vouloir être plainte et soulagée pår celui qui vient de vous frapper, et cela est si vrai que j'éprouve sans cesse un combat affreux : mon âme se révolte contre votre action et mon cœur est rempli de tendresse pour vous. Vous êtes assez aimable pour justifier mon penchant, mais vous m'avez trop mortellement offensée pour que je ne m'en sente pas humiliée. Mon ami, je vous l'ai dit souvent : ma situation est impossible à supporter; il y faut une catastrophe : je ne sais si c'est la nature ou la passion qui la produira. Attendons et surtou taisons-nous. Vous avez assez de bonté, assez de délicatesse pour épargner ma sensibilité, et vous me croyez, moi, assez cruelle pour vouloir exercer et alarmer la vôtre! Ah! mon ami, si le malheur rend quelquefois personnel, il rend aussi bien délicat : les malheureux ont pour l'ordinaire la main bien légère; ils craignent bien de blesser, ils sont sans cesse avertis par leur propre douleur. Et vous croyez que lorsqu'à peine il me reste la force de me plaindre, je chercherai, je choisirai les expressions qui pourront vous faire le plus de mal! Vous ne me connoissez pas : car si je pouvois m'arrêter avec vous, si je n'étois pas toute de premier mouvement, sans doute je mettrois du soin à éviter de vous faire de la peine; mais songez donc que je vous aime. Voilà, mon crime envers vous. Ah! mon ami! la main sur la conscience, et je suis bien sûre que, sans un grand effort de générosité, vous me pardonnerez! Mais, je le jure, je n'aurai plus besoin de votre vertu : je veux élever mon âme au point de n'avoir plus besoin que vous me fassiez grâce. Adieu.

AU MÊME.

Onze heures du soir [1776].

Quelque triste que je sois, j'ai joui vivement du plaisir de recevoir réponse, sur les cinq heures du soir, à une lettre que je vous ai écrite à cinq heures du matin. Voilà ce qui fait aimer les grandes villes et Paris par-dessus tout. On n'a rien oublié de ce qui pouvoit être commode et utile. Vous ne me dites pas de vous écrire, ainsi c'est un peu hasarder d'être perdue ou égarée. — Mon ami, vous êtes vraiment d'un excellent conseil, et soit qu'il vous soit dicté ou par la sensibilité ou par la lassitude de mes maux, je n'aurois rien de mieux à faire, comme vous dites, que d'en essayer. Vous traitez ma toux, ma maigreur, mon estomac détruit, mes insomnies, l'irritation de mes entrailles, comme vous traiteriez les fantaisies de toutes ces belles dames : ce sont leurs plumes, leur tête en pagode, leur démarche sur un talon, en un mot, toutes leurs sottises. Vous me proposez de me guérir comme vous leur proposeriez de se corriger. Mon ami, vous êtes bien jeune, voilà ce que cela me prouve : car je ne peux pas dire que vous êtes bien froid et bien désintéressé ; croyez que ni ma volonté, ni rien dans la nature n'auroit plus le pouvoir de me sauver. Non, la résurrection de M. de M.[1], qui seroit pour mon âme le premier de tous les biens, ne pourroit plus changer mon sort. Ah ! si ce miracle s'opéroit, combien la mort me seroit effroyable ! Il ne m'a connue qu'avec le besoin, le désir et le plaisir de vivre. Mais, mon ami, je m'accuse, je me le reproche, je suis trop faible, je vous fatigue. Mes maux, mon malheur pèsent sur votre âme. Je ne veux pas que vous sachiez ce que je souffre : en ne vous le disant pas, votre sensibilité ne sera plus exercée

1. M. de Mora. (Voy. plus haut la note de la page 277.)

d'une manière pénible, et vous croirez que j'ai suivi votre conseil. Vous me trouverez un meilleur visage, et, ce qui est bien plus important, vous me trouverez moins curieuse. Allons, je vais faire comme Sosie[1], je me donnerai du courage par raison. Je ne vous promets pas d'aller jusqu'à la gaîté, c'est un tour au-dessus de mes forces. — J'ai moins toussé aujourd'hui, et si la nuit est de même, je renverrai encore la saignée comme dernière ressource.... Vous voulez donc écraser tous les sots et tous les méchants? Mon ami, cette ambition a moins d'éclat que celle d'Alexandre, mais elle est tout aussi vaste. Adieu, adieu, mon ami. Vous êtes si pressé, si affairé, que c'est manquer d'égards que de vous retenir. Que je voudrois savoir si vous reviendrez demain! que je voudrois vous voir, que je voudrois.... l'impossible!

AU MÊME.

Quatre heures [1776 [2]].

Vous êtes trop bon, trop aimable, mon ami. Vous voudriez ranimer, soutenir une âme qui succombe enfin sous le poids et la durée de la douleur. Je sens tout le prix de votre sentiment; mais je ne le mérite plus. Il a été un temps où

1. Allusion à un passage de l'*Amphitryon* de Molière. — 2. Cette lettre est la dernière du recueil, et évidemment l'une des dernières que Mlle de Lespinasse ait écrite. Elle mourut probablement très-peu de jours après. Le billet qui précède cette lettre, écrit sans doute la veille ou l'avant-veille, dit assez à quelle extrémité était la malade: « Mais cela est comme vous, sans mesure: envoyer la nuit deux fois! Ah! le meilleur de tous les hommes! Oui, calmez-vous, je vous le répète, vous hâteriez mes maux; les vôtres me font mal, bien mal. Je viens de prendre des calmans, je n'en suis pas encore soulagée. Je suis dans mon lit, et je penserai souvent avec douleur que vous souffrez. Ne venez pas avant midi. Adieu. »

être aimée de vous ne m'auroit rien laissé à désirer. Hélas! peut-être cela eût-il éteint mes regrets, ou du moins en auroit adouci l'amertume; j'aurois voulu vivre. Aujourd'hui je ne veux plus que mourir. Il n'y a point de dédommagement, point d'adoucissement à la perte que j'ai faite; il n'y falloit pas survivre. Voilà, mon ami, le seul sentiment d'amertume que je trouve dans mon âme contre vous. — Je voudrois bien savoir votre sort; je voudrois bien que vous fussiez heureux. — J'ai reçu votre lettre à une heure; j'avois une fièvre ardente : je ne puis vous exprimer ce qu'il m'a fallu de peine et de temps pour la lire : je ne voulois pas différer jusqu'aujourd'hui, et cela me donnoit presque le délire. J'attends de vos nouvelles ce soir. Adieu, mon ami. Si jamais je revenois à la vie, j'aimerois encore à l'employer à vous aimer; mais il n'y a plus de temps.

BEAUMARCHAIS [1].

1732-1799.

On a dit avec justesse qu'il n'y a pas plus de dix-huitième siècle complet sans Beaumarchais que sans Diderot, ou sans Mirabeau. Il est en effet le grand écrivain du dernier tiers de ce siècle, comme Voltaire a été celui du premier, et J.-J. Rousseau du second. Rien de plus extraordinaire à coup sûr que cet avénement au trône de la renommée littéraire d'un homme dont la vie et l'esprit semblaient bien plus voués aux affaires et aux plaisirs, à l'intrigue sous toutes les formes, qu'aux studieux loisirs des lettres. C'est, en littérature un véritable soldat de fortune, si l'on veut, mais de ceux qui deviennent, les circonstances aidant, maréchaux de France : un aventurier, soit, mais de ceux qui conquièrent des royaumes.

Il y a dix ans à peine, on n'avait encore de la correspondance de Beaumarchais que quelques fragments séparés par d'énormes lacunes. Une révélation inespé-

1. Voy. *Œuvres complètes de Beaumarchais*, Didot, 1 vol. gr. in-8°. *Beaumarchais et son temps*, d'après des documents inédits, par M. Louis de Loménie. Paris, Michel Lévy, 1856, 2 vol. in-8°. — Voyez aussi M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI.

rée est venue enfin compléter cette partie de ses œuvres ; et aujourd'hui elle ne le cède en importance à aucune autre. Grâce à la communication qu'un descendant de l'auteur de *Figaro* lui a faite d'un précieux amas de manuscrits restés jusqu'alors inédits, M. de Loménie, professeur au collége de France, a pu écrire, pièces en main, une biographie de Beaumarchais que de très-nombreuses citations épistolaires éclairent et animent sans cesse.

On y retrouve peint de pied en cap par lui-même avec une verve qui va jusqu'à l'esprit le plus étincelant, et une franchise qui atteint souvent au cynisme, le Beaumarchais dont Figaro n'est que le portrait légèrement tourné au comique, l'artiste universel, doué de tous les talents, l'homme bon, sensible, dévoué aux siens, qui soutient et relève sa famille ruinée, court sans relâche les affaires et les aventures, poussé bien moins par la cupidité d'un homme d'argent, que par l'impérieux besoin d'une activité infatigable, et d'un génie également apte aux occupations les plus diverses. C'est ainsi que, dans sa correspondance, on le voit se jeter avec une égale ardeur dans les spéculations les plus hardies et dans les plus périlleuses entreprises, accepter de la Cour les missions secrètes les plus compromettantes, tout en prétendant hautement au respect public, s'inquiéter peu des apparences pourvu que son cœur et sa conscience ou son imagination le justifient à ses propres yeux ; relever enfin, par de généreux instincts et des principes de bienfaisance, une carrière pleine d'intrigues, comme il anoblit par l'esprit le plus vif et le talent le plus prestigieux, les scandaleuses témérités de sa vie et de ses œuvres.

Les lettres datées de sa première jeunesse, dont

M. de Loménie a donné de fréquents extraits, montrent à quel point le talent d'écrivain était inné chez Beaumarchais. « J'ai vu, dit M. Sainte-Beuve, une lettre de lui écrite à l'une de ses sœurs d'Espagne, à l'âge de treize ans, où il a déjà, à travers l'écolier, du Chérubin et du libertin, une facilité courante et de la gaieté. » Cè sont bien là, en effet, les sources intarissables où s'alimentera son talent littéraire; où il se retrempera, au milieu de toutes les traverses d'une destinée agitée.

Dès son voyage en Espagne (1764), il nous apparaît, dans sa correspondance, avec toute sa verve surabondante et son esprit étincelant. Au milieu des embarras et des affaires de toute sorte où il est engagé pendant plusieurs mois, il trouve le temps d'adresser à son père de longues lettres écrites d'un bout à l'autre du ton le plus soutenu, et qui nous le montrent dans tout le tourbillon de sa brillante et scabreuse carrière. Il y flotte dans un rang mal défini, de l'aventurier au grand seigneur, payant d'audace et d'esprit là où l'importance de sa position personnelle ne serait pas suffisante, humiliant les ambassadeurs étrangers sous une fierté intraitable sans laquelle il serait perdu, émerveillant de ses prodigieuses ressources la société de Madrid ressuscitée un moment de son léthargique ennui par l'apparition de cet homme si jeune, si gai, si vivant.

Dix ans plus tard, il est célèbre ; il a donné le *Barbier de Séville*, sa réputation d'hommes de lettres est aussi hautement établie que son renom d'homme à la mode. L'âge ne l'a ni mûri, ni vieilli. Pour plaire à la cour de France, il se lance dans de scabreuses négociations avec le chevalier d'Eon, et le gazetier Ma-

rin; il passe la Manche et le Rhin, il court les grandes routes en chaise de poste, fait, à l'en croire, 780 lieues en six semaines, et 1800 lieues en huit mois. Aussi n'a-t-il garde de ne pas profiter d'une si belle occasion pour se mettre en scène. Il écrit une lettre faite pour être publiée, et qui le fut en effet, dans les journaux du temps, récit pathétique, émouvant, d'une merveilleuse rencontre avec des brigands, et dont le ton et surtout les détails feraient volontiers croire à quelque mystification audacieuse, tant il est malaisé de démêler si c'est le hasard ou son imagination qui lui a fourni ce thème si visiblement brodé par la fantaisie du narrateur; tant on y retrouve dans toute sa gloire, la fertilité d'expédients du brillant auteur dramatique, cette habileté pour l'imbroglio, dont le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* sont les chefs-d'œuvre. Pour qui voudrait se rendre compte des procédés de l'écrivain et de son genre constant d'imagination, il est intéressant, quand on a lu cette lettre, de la rapprocher d'une autre écrite à quinze ans de là, où il raconte une visite domiciliaire dont sa qualité de membre du comité de son district ne le préserva pas sous la Terreur. La verve a baissé sans doute, mais l'art et le fond de la nature subsistent intacts. Beaumarchais garde jusqu'à la fin le don de communiquer ses émotions dans toute leur véhémence.

Mais si Beaumarchais aime à écrire des lettres dramatiques, il n'excelle pas moins à en écrire de purement spirituelles. Le disciple et le futur éditeur de Voltaire est trop de son temps pour ne pas manier en maître cette langue courante qui demande surtout une facilité toujours prête à la riposte ou à l'attaque. M. de

Loménie en a cité de curieux spécimens. Nous avons préféré emprunter à son excellent livre, indispensable document qu'il faudra toujours consulter désormais, quand on aura à parler de Beaumarchais, trois lettres adressées, la première au prince de Conti, les deux autres à Mirabeau, qui sont les meilleurs exemples de l'élégance de bon ton et de la politesse ingénieuse que l'auteur des terribles *Mémoires sur l'affaire Goësman*, savait substituer, au besoin, à sa verve intempérante et à sa caustique ironie. On remarquera aussi dans la réponse à Mirabeau, l'empreinte d'une générosité naturelle, qui lui inspirait en cette rencontre un oubli des injures sans danger pour sa dignité, et dont l'accent se retrouve, mêlé à l'emportement révolutionnaire, dans les tirades disparates du *Mariage de Figaro*.

A M. R*[1].

Dans un bateau, sur le Danube, auprès de Ratisbonne, le 15 août 1774.

Avant d'entrer en matière avec vous, mon ami, je dois vous prévenir qu'étant dans un bateau sur lequel il y a six

1. Le nom n'est désigné que par cette initiale dans les diverses éditions. Beaumarchais avait été chargé par le gouvernement français d'une mission secrète dont l'objet était d'arrêter la publication d'un libelle dirigé contre la reine de France, Marie-Antoinette. Après avoir payé très-cher le silence du pamphlétaire, le juif Angelucci, il apprend tout à coup que celui-ci, manquant à toutes ses promesses, va faire réimprimer à Nuremberg le libelle dont il a soustrait un exemplaire à la destruction de l'édition entière. Beaumarchais, avec sa fougue ordinaire, se met à la poursuite du juif à travers l'Allemagne. Il le rencontre enfin près de Nuremberg, à

rameurs, en parcourant un fleuve rapide qui m'entraîne, la secousse de chaque coup d'aviron imprime à mon corps, et surtout à mon bras, un mouvement composé qui dérange ma plume, et donnera dans le moment à mon écriture le caractère tremblant et peu assuré que vous allez lui trouver; car j'ai fait cesser de ramer pour écrire cet exorde, afin que sa dissemblance à ce qui va suivre puisse vous convaincre que le vice de mon écriture vient d'une cause étrangère, et non d'aucun désordre intérieur causé par mes souffrances.

Ceci posé, tâchez de me lire, et tenez-vous bien.

Hier, sur les trois heures après-midi, auprès de Neustadt, à quelques cinq lieues de Nuremberg, passant en chaise avec un seul postillon et mon domestique anglais, dans une forêt de sapins assez claire, je suis descendu pour satisfaire un besoin, et ma chaise a continué de marcher au pas, comme cela était arrivé toutes les fois que j'étais descendu. Après une courte pause, j'allais me remettre en marche pour la rejoindre, lorsqu'un homme à cheval, me coupant le chemin, saute à terre et vient au-devant de moi. Il me dit quelques mots allemands, que je n'entends point; mais comme il avait un long couteau ou poignard à la main, j'ai bien jugé qu'il en voulait à ma bourse ou à mes jours. J'ai fouillé dans mon gousset de devant, ce qui lui a fait croire que je l'avais entendu, et qu'il était déjà maître de mon or. Il était seul; au lieu de ma bourse, j'ai tiré mon pistolet que je lui ai présenté sans parler, élevant ma canne de l'autre main pour parer un coup, s'il essayait de m'en porter; puis, reculant contre un gros sapin et le tournant leste-

l'entrée de la forêt de Neustadt, le rejoint, et lui reprend l'exemplaire frauduleusement gardé. C'est au moment où il regagne, ensuite, sa chaise de poste, que lui arrive l'aventure qui fait le sujet de cette lettre. Adressée à un ami, mais de façon à pouvoir être montrée et publiée, cette lettre fut publiée presque immédiatement, aussi n'y est-il pas question du juif Angelucci, ni d'aucune circonstance relative à sa mission secrète.

ment, j'ai mis l'arbre entre lui et moi. Là, ne le craignant plus, j'ai regardé si mon pistolet était amorcé. Cette contenance assurée l'a en effet arrêté tout court. J'avais déjà gagné à reculons un second et troisième sapin, toujours les tournant à mesure que j'y arrivais, la canne levée d'une main, le pistolet, de l'autre, ajusté sur lui. Je faisais une manœuvre assez sûre, et qui bientôt allait me remettre dans ma route, lorsque la voix d'un homme m'a forcé de tourner la tête. C'était un grand coquin en veste bleue sans manches, portant son habit sur son bras, qui accourait vers moi par derrière. Le danger croissant m'a fait recueillir rapidement : j'ai pensé que le péril étant plus grand de me laisser prendre par derrière, je devais revenir au-devant de l'arbre, et me défaire de l'homme au poignard, pour marcher ensuite à l'autre brigand; tout cela s'est agité, s'est exécuté comme un éclair. Courant donc au premier voleur jusqu'à la longueur de ma canne, j'ai fait sur lui feu de mon pistolet, qui, misérablement, n'a point parti; j'étais perdu. L'homme, sentant son avantage, s'est avancé sur moi; je parais pourtant de ma canne, en reculant à mon arbre, et cherchant mon autre pistolet dans mon gousset gauche, lorsque le second voleur, m'ayant joint par derrière, malgré que je fusse adossé au sapin, m'a saisi par une épaule et m'a renversé en arrière; le premier alors m'a frappé de son long couteau de toute sa force au milieu de la poitrine. C'était fait de moi, mais pour vous donner une juste idée de la combinaison d'incidents à qui je dois, mon ami, de pouvoir encore vous écrire, il faut que vous sachiez que je porte sur ma poitrine une boîte d'or ovale, assez grande et très-plate, en forme de lentille, suspendue à mon cou par une chaînette d'or; boîte que j'ai fait faire à Londres, et renfermant un papier si précieux pour moi, que sans lui je ne voyagerais pas. En passant à Francfort, j'avais fait ajuster à cette boîte un sachet de soie, parce que, quand j'avais fort chaud, si le métal touchait subitement la peau, cela me saisissait un peu.

Or, par un hasard, ou plutôt par un bonheur qui ne m'abandonne jamais au milieu des plus grands maux, le coup de poignard, violemment asséné sur ma poitrine, a frappé cette boîte, qui est assez large, au moment qu'attiré du côté de l'arbre par l'effort du second brigand, qui me fit perdre pied, je tombais à la renverse. Tout cela combiné fait qu'au lieu de me crever le cœur, le couteau a glissé sur le métal, en coupant le sachet, enfonçant la boîte et la sillonnant profondément; puis, m'éraflant la haute poitrine, il m'est venu percer le menton en dessous, et sortir par le bas de ma joue droite. Si j'eusse perdu la tête en cet extrême péril, il est certain, mon ami, que j'aurais aussi perdu la vie. *Je ne suis pas mort*, dis-je en me relevant avec force; et voyant que l'homme qui m'avait frappé était le seul armé, je m'élance sur lui comme un tigre, à tous risques; et, saisissant son poignet, je veux lui arracher son long couteau, qu'il retire avec force, ce qui me coupe jusqu'à l'os toute la paume de la main gauche, dans la partie charnue du pouce. Mais l'effort qu'il fait en retirant son bras, joint à celui que je faisais moi-même en avant sur lui, le renverse à son tour: un grand coup du talon de ma botte appuyé sur son poignet, lui fait lâcher le poignard, que je ramasse en lui sautant à deux genoux sur l'estomac. Le second bandit, plus lâche encore que le premier, me voyant prêt à tuer son camarade, au lieu de le secourir, saute sur le cheval qui paissait à dix pas, et s'enfuit à toutes jambes. Le misérable que je tenais sous moi, et que j'aveuglais par le sang qui me ruisselait du visage, se voyant abandonné, a fait un effort qui l'a retourné à l'instant où j'allais le frapper; et, se relevant à deux genoux, les mains jointes, il m'a crié lamentablement : *Monsieur! mon ami!* et beaucoup de mots allemands par lesquels j'ai compris qu'il me demandait la vie. *Infâme scélérat!* ai-je dit; et mon premier mouvement se prolongeant, j'allais le tuer; un second, opposé, mais très-rapide, m'a fait penser qu'égorger un homme à genoux, les mains jointes, était une espèce d'assassinat, une lâcheté in-

digne d'un homme d'honneur. Cependant, pour qu'il s'en souvînt bien, je voulais au moins le blesser grièvement; il s'est prosterné en criant : *Mein Gott!* mon Dieu!

Tâchez de suivre mon âme à travers tous ces mouvements aussi prompts qu'opposés, mon ami, et vous parviendrez peut-être à concevoir comment du plus grand danger dont j'aie jamais eu à me garantir, je suis, en un clin d'œil, devenu assez osé pour espérer lier les mains derrière le dos à cet homme et l'amener, ainsi garrotté, jusqu'à ma chaise; tout cela ne fut qu'un éclair. Ma résolution arrêtée, d'un seul coup, je coupai promptement sa forte ceinture de chamois par derrière, avec son couteau, que je tenais de ma main droite, acte que sa prosternation rendait très-facile. Mais, comme j'y mettais autant de violence que de vitesse, je l'ai fort blessé aux reins, ce qui lui a fait jeter un grand cri en se relevant sur ses genoux, et joignant de nouveau les mains. Malgré la douleur excessive que je ressentais au visage et à la main gauche, je suis convaincu que je l'aurais entraîné, car il n'a fait aucune résistance, lorsque, ayant attiré mon mouchoir, et jeté à trente pas le couteau qui me gênait parce que j'avais mon second pistolet dans ma main gauche, je me disposais à l'attacher, mais cet espoir n'a pas été long : j'ai vu revenir de loin l'autre bandit, accompagné de quelques scélérats de son espèce, il a fallu de nouveau m'occuper de ma sûreté. J'avoue qu'alors j'ai senti la faute que j'avais faite de jeter le couteau; j'aurais tué l'homme sans scrupule en ce moment, et c'était un ennemi de moins. Mais, ne voulant pas vider un second pistolet, le seul porte-respect qui me restât contre ceux qui venaient à moi, car ma canne était tout au plus défensive, dans la fureur qui m'a saisi de nouveau, j'ai violemment frappé la bouche de cet homme agenouillé du bout de mon pistolet, ce qui lui a enfoncé la mâchoire et cassé quelques dents de devant, qui l'ont fait saigner comme un bœuf. Il s'est cru mort et est tombé. Dans ce moment, le postillon, inquiet de mon retard, et me croyant égaré était entré dans

le bois pour me chercher. Il a sonné du petit cor que les postillons allemands portent tous en bandoulière; ce bruit et sa vue ont suspendu la course des scélérats et m'ont donné le temps de me retirer, la canne élevée et mon pistolet en avant, sans avoir été volé. Quand ils m'ont senti sur le chemin, ils se sont dispersés; et mon laquais a vu, ainsi que le postillon, passer auprès d'eux et de ma chaise, en traversant la route avec vitesse, le coquin à veste bleue sans manches, ayant son habit sur son bras : c'était celui qui m'avait renversé. Peut-être espérait-il fouiller ma voiture après avoir manqué mes poches.

Je me suis fait promptement conduire à Nuremberg, où l'on m'a appris que quelques jours avant, les mêmes voleurs, en ce même endroit, avaient arrêté le chariot de poste, et avaient détroussé de quarante mille florins divers voyageurs.

J'ai donné le signalement des hommes, du cheval, et l'on a mis sur-le-champ de nouveaux soldats en campagne pour les arrêter.

De l'eau et de l'eau-de-vie ont été mon pansement; mais mon plus grand mal est une douleur si aiguë dans le creux de l'estomac, chaque fois que le diaphragme se lève pour l'aspiration, que cela me plie en deux, à tout moment. Il faut qu'en ce débat j'aie reçu quelque grand coup dans cet endroit que je n'ai pas senti d'abord.

Je puis être dans trois semaines à Paris (car je ne doute point que j'y retourne) : un étouffement ne tue point encore un homme de ma vigueur. Pour mes blessures, je dis comme le sieur Gernier : la chair, la peau, tout cela revient gratis. Adieu, mon ami.

Quand vous me reverrez, vous direz tout comme les paysans des villes où je passe, et qui ont appris mon aventure par les postillons de Nuremberg partis avant moi. Ils s'attroupent autour de ma chaise, et mon laquais me traduit qu'ils disent : *Viens donc voir ce monsieur français qui a été tué dans le bois de Neustadt.* Je ris, et ils ouvrent de grandes bouches d'admiration, de voir le monsieur tué qui rit.

Mais je parle d'hier, car aujourd'hui je suis sur le Danube; je n'offre plus rien à la curiosité des paysans[1].

AU PRINCE DE CONTI[2].

Je chantais hier au soir les grandes qualités de Votre Altesse; je vantais surtout sa munificence, et j'employais cette foule de synonymes redoutables de l'un de vos serviteurs pour prouver que vous étiez, Monseigneur, non pas le prince, mais l'homme le plus généreux que je connusse, lorsqu'un vilain, que Lucifer confonde, m'a répondu froidement que tout cela était bon pour le discours, mais qu'il était sûr que Votre Altesse Sérénissime laisserait crever comme un chien un pauvre chrétien au coin d'une haie, faute d'une bouteille de Romanie. — Vil calomniateur ! ai-je dit avec dédain. — Médisant, voilà tout ce que je suis, a-t-il répliqué. — Je ne puis souffrir, Monseigneur, que l'on déchire à mes yeux la réputation d'un grand prince, et j'ai fait un projet de

1. Tout ce récit est tellement romanesque que l'on hésiterait à y croire, si dans le dossier de cette affaire ne se trouvait un procès-verbal dressé par le bourguemestre de Nuremberg, sur l'ordre de Marie-Thérèse. Dans ce procès-verbal, en date du 7 septembre 1774, le bourgeois Conrad Gruber, tenant l'auberge du Coq-Rouge, à Nuremberg, expose comment M. de Ronac (c'est le nom pris par Beaumarchais, que sa mission secrète et sa célébrité littéraire obligeaient au strict incognito) est arrivé chez lui, blessé au visage et à la main, le 24 août, au soir; détails qui confirment pleinement, comme on voit, l'aventure de la forêt. — 2. L. François, prince de Conti, né en 1717, mort en 1776. Beaumarchais était avec ce prince dans les termes d'une intimité telle, que l'archevêque de Paris s'adressa à lui pour obtenir qu'au lit de mort, son ami consentît à recevoir l'extrême-onction. Nous empruntons cette lettre, ainsi que la substance de la note qui précède, au livre déjà cité de M. de Loménie : *Beaumarchais et son temps*.

vengeance qui ne sera pas différé à demain, si Votre Altesse ne le trouve pas trop cruel. J'ai commencé à provoquer à dîner chez moi le traître, à quatre heures aujourd'hui; il ne se doute de rien. Là, notre dessein est de lui boire au nez la bouteille de Romanée, et de lui casser le carafon sur la nuque, et, si le premier coup ne le tue pas sur la place, de redoubler du carafon de la seconde bouteille. Laissez agir vos serviteurs, Monseigneur, il ne s'agit que d'armer leurs bras. Puisse le traître se voir, comme nous l'avons dit ailleurs, accablé sous les boucliers des Samnites! Le porteur de la lettre est, la hotte aux épaules, chargé d'attendre les ordres de Votre Altesse.

Je suis, avec un zèle intarissable, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Ce dimanche, 5 février 1775.

A MIRABEAU[1].

(18 septembre 1790).

Je vais répondre à votre lettre, Monsieur, avec franchise et liberté! Depuis longtemps je cherchais une occasion de

1. Le célèbre orateur. Beaumarchais et lui avaient eu antérieurement de très-vifs démêlés (1785-1786), à l'occasion d'une entreprise financière où chacun d'eux soutenait des intérêts opposés. Imprudemment provoqué par Beaumarchais, qui ignorait à quel rude joûteur il osait s'attaquer, Mirabeau avait riposté avec la véhémence d'un pamphlétaire et l'impatience d'un grand homme encore obscur, qui sent sa supériorité. Voici par quelle apostrophe toute oratoire *ad hominem* il terminait sa brochure: « Pour vous, monsieur, qui, en calomniant mes intentions et mes motifs, m'avez forcé de vous traiter avec une dureté que la nature n'a mise ni dans mon esprit ni dans mon cœur; vous que je ne provoquai jamais, avec qui la guerre ne pouvait être ni utile, ni honorable, croyez-moi, profitez de l'amère leçon que vous m'avez

me venger de vous; elle m'est offerte par vous-même, et je la saisis avec joie.

Tous les motifs que vous citez, sont, en effet, entrés dans mon projet d'acquisition. Un autre plus puissant s'y joint, et, quoiqu'il soit assez bizarre, il n'est pas moins celui qui m'a le plus déterminé. A l'âge de douze ans, prêt à faire ma première communion (vous riez?), je fus conduit chez ces Minimes [1]. Un grand tableau du *Jugement dernier*, qui était dans leur sacristie, me frappa tellement l'esprit que j'y retournais très-souvent. Un vieux moine fort spirituel entreprit sur cela de m'arracher au monde. Il me prêchait toutes les fois sur le texte du grand tableau, en accompagnant son sermon d'un goûter. J'avais pris fort en gré sa retraite et sa morale, et j'y courais tous les jours de congé. Depuis, j'ai toujours vu ce clos avec plaisir, et aussitôt qu'on a mis en vente les biens de nos pauvres tondus, j'ai donné l'ordre de couvrir les enchères de celui-là. Autant de motifs réunis me rendent cette acquisition fort chère, mais ma vengeance me l'est encore plus, car je ne suis plus aussi libre que je l'étais dans mon enfance. Vous avez envie de mon clos, je vous le cède, et me dépars de toutes mes prétentions sur lui, trop heureux d'avoir mis enfin *mon ennemi entre quatre murailles!*

contraint de vous donner.... Retirez vos éloges bien gratuits; car, sous aucun rapport, je ne saurais vous les rendre, retirez le pitoyable pardon que vous m'avez demandé; reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous osez me témoigner, ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié. » Mais quelques années plus tard, la rancune des deux adversaires avait eu le temps de s'apaiser. Mirabeau eut envie d'acheter une maison sur laquelle il apprit que Beaumarchais avait des vues, et lui écrivit la lettre la plus courtoise (voyez plus loin, page 340), ne voulant pas, disait-il, se mettre sur les rangs à son préjudice. C'est à cette lettre que répond celle de Beaumarchais. Nous l'empruntons également au précieux livre de M. de Loménie. — 1. Ces religieux possédaient à Paris, dans le quartier du Marais, un grand couvent et de vastes terrains près de la rue qui porte encore leur nom.

Il n'y a plus que moi qui le puisse après la chute des bastilles.

Si, dans votre colère, vous êtes assez généreux pour ne pas au moins vous opposer au salut de mon âme, réservez-moi, Monsieur, le grand tableau du *Jugement dernier*. Mon dernier jugement sur lui est que c'est un fort beau morceau et fait pour honorer ma chapelle. Vous vous serez vengé de moi comme je me venge de vous. Si vous avez besoin de bons renseignements ou même de mon concours pour la facilité de votre acquisition, parlez, je ferai là-dessus tout ce que vous voudrez, car si je suis, Monsieur, le plus implacable de tous vos ennemis, mes amis disent en riant que je suis le meilleur de tous les méchants hommes[1].

BEAUMARCHAIS.

AU MÊME.

Je suis plus touché, Monsieur, de votre lettre que je n'ose me l'avouer. Permettez donc que je vous adresse le bonhomme que j'avais chargé de me nettoyer cette affaire. Il a été un des experts de la municipalité ; il vous expliquera ce que votre emplette a d'utile et le parti que l'on peut en tirer, ce qui vous apprendra, si vous ne le savez déjà, jusqu'où vous pouvez enchérir.

Puisque mon badinage ne vous a pas déplu, recevez l'assurance la plus sincère d'un oubli total du passé. Faites une salle à manger de mon antique sacristie, j'y accepterais avec joie un repas civique et frugal. Grâce à la révolution, personne n'est plus humilié de n'en offrir que de ce genre, et nous sommes tous enrichis de ce qu'elle a retranché aux

1. Voy. plus loin, p. 340, la réponse de Mirabeau.

dépenses de vanité qui nous appauvrissaient sans véritable jouissance. Messieurs les bons faiseurs, devenez bienfaisants en mettant fin à votre ouvrage[1], il sera toujours excellent, pourvu que vous l'acheviez vite.

Agréez les salutations du cultivateur.

BEAUMARCHAIS.

1. Allusion aux travaux législatifs de la Constituante qui recevaient de Mirabeau une si puissante impulsion. — Cette lettre ne porte point de date, mais elle a été certainement écrite vers le 20 septembre 1790, puisqu'elle répond à une lettre de Mirabeau datée du 19 septembre 1790. (Voy. plus loin, p. 341.)

MADAME DE CHOISEUL[1].

1740-1801.

On s'étonne de rencontrer cette spirituelle jeune femme parmi les satellites de Mme du Deffand, astre central à sa manière et au même titre que Mme de Sévigné. Il est, en effet, impossible d'imaginer de plus profonds contrastes que ceux qui les séparent. Si une vieille femme du dix-huitième siècle a poussé l'expérience et l'usage du monde jusqu'à la rouerie la plus consommée, c'est assurément la maîtresse du Régent et l'amie d'Horace Walpole; si, au contraire, il s'est rencontré à la même date, dans le même milieu, une jeune femme gardant à travers les désillusions la naïve simplicité d'une jeune pensionnaire, n'est-ce pas l'irréprochable petite duchesse qui sut faire respecter à la société la plus moqueuse, les vertus les plus délicates et jusqu'à la tendresse conjugale, le plus énorme ridicule qu'une femme de son monde pût alors se donner?

1. Voy. *Correspondance inédite de Mme du Deffand*, précédée d'une notice par M. le marquis de Sainte-Aulaire. Paris, 1852, Michel Lévy, 2 vol. in-8°. Voyez aussi M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIV.

Pour bien s'expliquer le genre d'attrait que Mme de Choiseul avait pour des esprits aussi blasés que Mme du Deffand et Walpole, il faut lire le portrait très-caractéristique que l'illustre étranger traçait d'elle, dans une lettre adressée de Paris à un ami : « Ma dernière nouvelle passion et aussi je pense la plus forte, est la duchesse de Choiseul. Son visage est joli, pas très-joli ; sa personne est un petit modèle ; gaie, modeste, pleine d'attention, avec la plus heureuse propriété d'expression, et la plus grande vivacité de raison et de jugement ; vous la prendriez pour la Reine d'une allégorie.... » Et, dans une lettre postérieure, il insiste sur les traits essentiels de ce premier crayon. « La duchesse de Choiseul n'est pas très-jolie, mais elle a de beaux yeux ; c'est un petit modèle en cire à qui l'on n'a point permis pendant quelque temps de parler, l'en jugeant incapable, et qui a de la timidité et de la modestie ; la Cour ne l'a pas guérie de cette modestie ; la timidité est rachetée par le son de voix le plus touchant, et se fait oublier dans le tour élégant et l'exquise propriété de l'expression. Oh ! c'est bien la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf de fée ! »

Il y a pourtant un trait de caractère commun à la vieille marquise et à la jeune duchesse ; c'est une raison parfaite, volontiers sermoneuse, quelquefois dure et sèche chez la première, toujours aimable chez la seconde, même dans ses sévérités, et parée des grâces souriantes de son âge. Mais cette conformité ne prévaut point sur le contraste fondamental des deux natures ; autant Mme du Deffand est sceptique, amère, lasse et désenchantée de toute chose, autant Mme de Choiseul est aimante, douce, pleine de foi dans ses amis,

excellant à trouver dans l'activité de son esprit et dans la pureté de son cœur, un remède à toutes les épreuves, un contre-poison à tous les chagrins de la vie.

Rien n'est plus divertissant que de voir la jeune duchesse moraliser à tout propos sa vieille amie, sans pédantisme, mais avec l'autorité d'une irréprochable justesse d'esprit. Tout est matière à ces éloquentes sorties, la littérature, la politique, l'événement du jour, mais c'est surtout de morale et de philosophie qu'elle aime à s'entretenir. On ne peut qu'admirer et ses raisonnements si sensés, et son indignation généreuse contre les faiblesses ou les crimes, qu'il s'agisse de Voltaire, de Rousseau, ou de l'impératrice Catherine. Comme elle les reprend, comme elle les tance, comme elle les cite à son tribunal, au tribunal de la conscience humaine, et de quel ton de juge suprême, elle prononce ses arrêts! Le plus remarquable en tout ceci peut-être, c'est qu'en dépit de ses préjugés de naissance et de position, elle reste constamment dans le vrai, et que tous ses coups atteignent aux endroits vulnérables les adversaires qu'elle prend à partie.

Les lettres de Mme de Choiseul, que M. de Sainte-Aulaire a publiées récemment, sont toutes adressées à Mme du Deffand. Cette correspondance, qui n'embrasse pas moins de vingt années, fait honneur à toutes deux : elle montre, d'une part, que la marquise était capable d'autres attachements que l'engouement dont elle s'éprit, vers le même temps, pour Walpole; et, de l'autre, que la jeune duchesse, outre un dévouement enthousiaste à son mari, avait donné place dans son cœur à une amitié qui devait lui être souvent onéreuse; car ses lettres mêmes ont pour objet

principal de distraire, de consoler, de relever sa vieille amie, d'adoucir l'incurable ennui qui la ronge.

Quand on voit la marquise appeler « grand-maman » Mme de Choiseul qui la traitait de « ma petite-fille, » il semble en vérité que la jeune duchesse prenne à cœur de justifier cette interversion des rôles, tant par l'air plaisamment sérieux dont elle s'acquitte du sien, que par une sollicitude quasi maternelle, qui n'a rien de joué ni de pédantesque.

Un autre sentiment qui se fait constamment jour, bien qu'au second plan, dans cette correspondance, c'est l'attachement très-pur, mais très-profond de la duchesse pour un familier de l'hôtel de Choiseul, le plus délicat et le plus désintéressé des commensaux, l'abbé Barthelemy, dont ce recueil contient également un assez grand nombre de lettres. Ses qualités aimables et sérieuses lui avaient valu l'honneur d'être admis en tiers, à titre de confident, dans l'intimité des deux femmes. Les lettres de l'abbé ne tiennent toutefois qu'une place subalterne dans cette correspondance, elles servent surtout de repoussoir, par une sorte d'enjouement factice et de recherche d'esprit, au naturel plein de grâce que ses deux partenaires déploient à l'envi. Le trop célèbre auteur d'*Anacharsis* est loin d'avoir ici le beau rôle, et fournirait au besoin un argument de plus en faveur de la thèse, d'ailleurs peu contestée, de la supériorité innée des femmes dans un genre de littérature qui est leur plus légitime domaine.

Il y a une troisième personne que Mme de Choiseul préfère encore à la marquise et à l'abbé : c'est son mari. Cette passion conjugale, hautement affichée, n'est pas, vu les mœurs du temps, la moindre des singularités

du caractère de cette jeune femme déjà si originale par d'autres côtés. Sa tendresse déborde de toutes ses lettres, mais surtout de celles qui sont datées de Chanteloup, la terre des Choiseul, où le duc fut exilé, comme on sait, quand il refusa de plier sous la Du Barry. Il faut voir à quelle exaltation atteint alors l'amour de la duchesse; comme elle est fière de cette honorable disgrâce et de la facile popularité qu'elle valut au duc; comme elle est heureuse surtout de posséder tout entier (autant que le permettait la scandaleuse passion de ce mari trop aimé pour sa belle-sœur, la duchesse de Grammont) celui que tant de distractions et de soucis lui disputaient, au temps de leur résidence à la Cour. On ne peut, d'ailleurs, s'empêcher de sourire en observant comme l'amour conjugal, qui n'est pas plus exempt d'illusions que tout autre amour, met en défaut l'esprit si juste et si sensé de la duchesse. Un jour qu'elle occupait ses loisirs de Chanteloup en relisant les *Mémoires de Sully*, n'en vient-elle pas à instituer un parallèle en règle entre le grave ministre de Henri IV et le roué qui avait été l'émule du maréchal de Richelieu? Il est vrai que de telles erreurs de jugements portent avec elles leur excuse, et, partant, désarment la critique. En somme, la lecture de cette correspondance est saine à l'âme et d'un agrément sérieux. Elle ne laisse pas d'ailleurs d'être instructive. C'est là qu'il faut aller chercher sur cet exil à Chanteloup du célèbre ministre de Louis XV, le plus bel épisode de sa carrière politique, des détails aussi circonstanciés, aussi intéressants que le seraient les confidences des plus explicites Mémoires.

Obligé de renfermer nos citations dans d'étroites limites, nous n'avons pu y comprendre les longues

descriptions de cette résidence magnifique, ni même celle de cette pyramide bizarre, monument dans le goût chinois alors de mode, où la reconnaissance des maîtres du lieu avait gravé, en les accompagnant des inscriptions pompeuses de l'abbé Barthelemy, les noms de tous les courageux visiteurs qui s'étaient succédé à Chanteloup pendant les années de disgrâce.

Nous avons préféré donner quatre autres lettres remarquables à divers titres. L'une est la peinture d'un petit lever de la duchesse, dans tout l'éclat et la presse de son rôle de femme du premier ministre; peinture d'un agrément parfait, et si exacte, que Lancret ou Pater eussent désespéré de rendre avec leur pinceau la même scène, d'une façon plus vive et plus fidèle. La seconde et la quatrième se recommandent surtout comme un spécimen accompli des vaillantes exhortations dont foisonne la correspondance de la duchesse, et qui font encore moins d'honneur à la bonté de son cœur qu'à la finesse de son bon sens et à la distinction de son talent d'écrivain. Enfin, la troisième est la plus remarquable et la plus ample de ces thèses morales que la jeune duchesse aimait à soutenir, et où elle apportait une ardeur de conviction et une fermeté de raison qui atteignaient parfois à l'éloquence.

A MADAME DU DEFFAND.

A Versailles, ce .. décembre 1762.

Faites-moi grâce, ma chère enfant[1], des gens de Versailles; il y a, comme vous dites fort bien, cinq mois que

1. Mme Du Deffand appelait le duc de Choiseul *grand-papa*,

j'y suis; j'y croirais être encore. Pourquoi ne me parlez-vous pas du président[1] ? Il y a mille ans que je ne l'ai vu, il m'abandonne tout à fait; je serai bien aise d'avoir l'occasion de le lui reprocher; d'ailleurs qu'avez-vous besoin de tant de monde? Vous pouvez craindre d'être seule avec moi, mais je ne crains pas de l'être avec vous. Plus vous aurez de monde, plus je serai distraite du plaisir de vous voir; on me distrait à présent du plaisir de vous écrire, et l'on me désespère. Je viens de m'arracher de mon lit pour achever une frisure commencée d'hier; quatre pesantes mains accablent ma pauvre tête. Ce n'est pas le pire pour elle; j'entends résonner à mes oreilles le fer, les papillotes; il est trop chaud.... « Quel ajustement madame mettra-t-elle donc aujourd'hui?... Cela va avec telle robe.... Angélique, faites donc le tocquet[2]; Marianne, apprêtez le panier » (vous entendez bien que c'est la suprême *Tintin*[3] qui ordonne ainsi). Elle a beaucoup de peine à nettoyer ma montre avec un vieux gant; elle me fait voir que le fond en est toujours noir. Ce n'est pas tout. Un militaire pérore de l'expulsion des Jésuites; deux médecins parlent, je crois, de guerre, ou se la font peut-être; un archevêque me montre une décoration d'architecture; l'un veut attirer mes regards, l'autre occuper mon esprit, tous obtenir mon atten-

la duchesse *grand'maman*, et celle-ci le lui rendait en l'appelant *sa petite-fille et sa chère enfant*. Voici comment M. Sainte-Beuve explique ce badinage : « Mme du Deffand avait eu une grand'mère qui avait épousé en secondes noces un duc de Choiseul, elle avait donc eu une duchesse de Choiseul pour *grand'maman*. Née trente ou quarante ans avant la nouvelle duchesse de Choiseul, elle s'amuse à intervertir les rôles et les âges, à la confondre avec son homonyme, et à dire au duc et à la duchesse *grand-papa* et *grand'maman*, de même qu'eux, en parlant d'elle, la traitent de *petite-fille*. C'est l'alpha et l'oméga de chaque lettre, c'est le prétexte à gentillesses et à enfantillages, quand il n'y a rien de mieux. » (*Causeries du lundi*, t. XIV.) — 1. Le président Hénault (v. plus haut, p. 145, note 2). — 2. Sorte de coiffure. — 3. La première femme d'atours de Mme de Choiseul.

tion. Vous seule intéressez mon cœur. On me crie de l'autre chambre : Madame, voilà les trois quarts, le roi va passer pour la messe.... — Allons! vite! vite! mon bonnet, ma coiffe, mon manchon, mon éventail, mon livre; ne scandalisons personne. Ma chaise, mes porteurs; partons! — J'arrive de la messe, une femme de mes amies entre presque aussitôt que moi; elle est en habit[1]; mon très-petit cabinet est rempli de la vastitude de son panier. Elle veut que je continue : « Je n'en ferai rien, madame; je ne serai pas assez mon ennemie pour me priver du plaisir de vous voir et de vous entendre.... » Enfin elle est partie; reprenons ma lettre. Mais on vient me dire que le courrier de Paris va partir : « Il demande si madame n'a rien à lui ordonner. — Eh! si fait, vraiment! J'écris à ma chère enfant; qu'il attende. » Une jeune Irlandaise vient me solliciter pour une grâce que je ne lui ferai pas obtenir. Un fabricant de Tours vient me remercier d'un bien que je ne lui ai pas procuré. Celui-ci vient me présenter son frère que je ne verrai pas; il n'y a pas jusqu'à Mlle Fel[2] qui n'arrive chez moi.

J'entends le tambour; les chaises de mon antichambre sont culbutées; ce sont les officiers suisses qui se précipitent dans la cour.

Le maître d'hôtel vient demander si je veux qu'on serve : Il m'avertit que le salon est plein de monde, que Monsieur est rentré, qu'il a demandé à dîner. — Allons donc, il faut finir. Voilà le tableau exact de tout ce que j'ai éprouvé hier et aujourd'hui en vous écrivant, et presque tout cela à la fois; jugez si je suis lasse du monde et si vous devez vous donner tant de peine pour m'en procurer : jugez aussi si je vous aime pour pouvoir m'occuper de vous, et comme votre pauvre grand'maman est impatientée, tiraillée, harcelée! Plaignez-la, aimez-la, et vous la consolerez de tout.

1. En grande toilette. — 2. Célèbre chanteuse de l'Opéra.

A MADAME DU DEFFAND.

Chanteloup[1]. 17 mai 1767.

Vous me parlez de votre tristesse avec la plus grande gaieté, et de votre ennui de la façon du monde la plus amusante. Vous faites donc aussi du courage, ma chère enfant ? C'est ce qu'on a de mieux à faire, quand on n'en a pas. Entre *en faire* et *en avoir*, il y a loin; mais c'est pourtant à force d'en faire qu'on en acquiert. Oh ! combien j'en ai fait dans ma vie ! *Faire du courage* n'est point, je le sais bien, une expression française; mais je veux parler ma langue avant celle de ma nation, et nous devons souvent à l'irrégularité de nos pensées celle des expressions pour les rendre telles qu'elles sont. De tout ceci je conclus que vous êtes malade et ennuyée, et cela me fâche; vous êtes triste et ennuyée parce que vous êtes malade, et vous êtes malade parce que vous êtes triste et ennuyée. Soupez peu, ouvrez vos fenêtres, promenez-vous en carrosse, et appréciez les choses et les gens. Avec cela, vous aimerez peu, mais vous haïrez peu aussi; vous n'aurez pas de grandes jouissances, mais vous n'aurez pas non plus de grands mécomptes, et vous ne serez plus triste et ennuyée, et malade. Écrivez-moi toujours dans vos moments de tristesse : ce sera une dissipation. Ne craignez pas de me faire partager votre ennui; je ne partagerai que vos sentiments, et j'en aurai toujours un infiniment tendre pour vous.

1. Terre des Choiseul, située en Touraine. Quand Louis XV renvoya brusquement son premier ministre, coupable de s'être refusé à plier sous la Du Barry, c'est à Chanteloup que dut se retirer, par ordre, le duc disgracié, et c'est là que vinrent le trouver les témoignages de sympathie de tous ceux qui prirent parti en faveur d'un ministre assez courageux pour résister à l'abjecte favorite.

Vous me parlez de M. Walpole[1] et ne me parlez pas de son retour; le désir que j'en ai, pour n'être pas personnel, n'en est pas moins intéressé, puisque vous en êtes l'objet. L'abbé[2] me charge de vous dire tout plein de belles choses sur vos injustices d'abord, puis les Égyptiens, les Phéniciens[3], Richard III[4], M. Walpole[5]. Arrangez tout cela et ce sera beau.

A MADAME DU DEFFAND.

14 juin 1767.

J'avais grand'raison d'avoir plus de curiosité de votre lettre que de celle de Voltaire; rien de moins galant, de moins délicat que le commencement de la sienne, rien de plus choquant que son enthousiasme pour l'impératrice de Russie, rien de plus révoltant et de moins léger que sa petite plaisanterie : « Je sais bien qu'on lui reproche quel-

1. Horace Walpole, l'ami intime de Mme Du Deffand. (Voy. plus haut, p. 150.) — 2. L'abbé J. J. Barthelemy, savant archéologue, l'auteur trop vanté du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, né en 1716, mort en 1795. Il était le protégé et le familier des Choiseul. Le recueil dont nous extrayons cette lettre en renferme un certain nombre de l'abbé Barthelemy, assez remarquables par l'aisance du tour, mais qui nous paraissent trop inférieures à celles de Mme du Deffand et Mme de Choiseul, pour mériter les honneurs de la citation. — 3. Allusion à quelque dissertation ou recherche archéologique de l'abbé Barthélemy.— — 4. Mme Du Deffand, qui s'était fait lire le drame de Shakspeare dans la traduction récente de Letourneur, en avait parlé dans une lettre précédente à Mme de Choiseul avec l'enthousiaste admiration qu'elle avait vouée au grand poëte anglais, et dont témoigne également sa correspondance avec Walpole. — 5. Walpole avait, entre autres paradoxes, entrepris de réhabiliter Richard III, le monstrueux tyran dont Shakspeare s'est fait le Tacite.

ques bagatelles au sujet de son mari; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle pas[1] !... »

Quoi! Voltaire trouve qu'il y a le mot pour rire dans un assassinat! Et quel assassinat? Celui d'un souverain par sa sujette, celui d'un mari par sa femme! Cette femme conspire contre son mari et son souverain, lui ôte l'empire et la vie de la façon la plus cruelle, et usurpe le trône sur son propre fils, et Voltaire appelle cela des démêlés de famille! « Il n'est pas mal, ajoute-t-il, qu'on ait une faute à réparer.» Comment! ces crimes atroces ne sont que des *bagatelles*, des *fautes*, des petits péchés véniels faciles à réparer. Il ne lui faut qu'un *meâ culpâ;* la voilà blanche comme neige, elle est la gloire de son empire, l'amour de ses sujets, l'admiration de l'univers, la merveille de son siècle! Vous avez senti cela comme moi, et vous lui avez répondu par le persifflage le plus fin et le plus délicat. Puisse-t-il en rougir! Mais quels sont les motifs qui justifient la princesse d'Anhalt[2] aux yeux de Voltaire? Quels sont les grands exploits qui couvrent tant de crimes? Reprenons le cours de ces derniers; ce n'est encore que par eux que je puis suivre le fil de l'histoire de sa vie. Son mari, son empereur est arrêté par elle, il perd l'empire et perd la liberté: on nous dit

1. Voici le passage de la lettre de Voltaire, auquel Mme de Choiseul fait allusion: « Il y a ici une femme qui s'est fait une bien grande réputation. C'est la Sémiramis du Nord qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne pour établir la tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce monde, et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans ses bonnes grâces. Je suis son chevalier envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelques bagatelles au sujet de son mari; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle pas, et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer; cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma Catherine fait tous les jours.... » — 2. Catherine II était fille du prince Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst.

qu'il voulait lui ôter la science. Il meurt, et par son ordre, et dans les tourments les plus affreux : on nous dit qu'il avait proscrit ses jours. Mais qui nous dit tout cela? Elle, elle seule, qui avait tant d'intérêt de nous le persuader; elle, dont la conduite envers son souverain, envers son mari, méritait les traitements les plus sévères, les châtiments les plus rigoureux. Ses propres torts appuyaient et justifiaient seuls ces imputations. Mais je veux que l'intérêt pressant de sa sûreté l'avait forcée à détrôner son maître, à enfermer son mari : avait-elle besoin d'un plus grand crime? Les déserts de la Sibérie n'enlèvent-ils pas aux malheureux condamnés à l'exil tout espoir, tout moyen d'échapper à leur misère, de se venger, d'exciter des rébellions? Cependant rien ne l'arrête dans l'accomplissement d'un meurtre. Mais quelle est, après, sa politique? Elle nous annonce cette mort de la façon la plus maladroite, dans le manifeste le plus infâme, par lequel elle nous fait entendre que le dernier empereur n'était pas son mari. Elle semble lui dénier même jusqu'à sa qualité d'empereur. En effet, elle n'en prend point le deuil, elle ne lui fait rendre aucun des devoirs dus à son rang, elle ne remplit aucune des formalités qui constatent son état à son égard. Ainsi, elle n'est donc plus ni veuve, ni mère d'empereur ; elle n'est rien en Russie, elle n'est plus rien pour la Russie, elle ôte à son fils les droits de sa naissance. Ce n'est plus le fils de Pierre II, ce n'est plus l'héritier du trône, ce n'est plus le légitime souverain de l'empire, ce n'est plus qu'un étranger, ce n'est qu'un bâtard, c'est l'enfant du vice; et sa mère ne rougit pas de le montrer tel aux yeux de l'Europe, et elle ne le fait pas déclarer empereur, quoi que ce ne fût que par lui qu'elle pût conserver quelques droits sur l'empire, par lui qu'elle s'y pût maintenir; mais elle l'enlève à son fils, s'en empare seule en son privé nom et sans aucun titre! Voltaire, qui l'admire, a-t-il donc oublié ces beaux vers qu'il met dans la bouche de Mérope :

L'empire est à mon fils ; périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !...

Voltaire pense-t-il la justifier en disant que ce fils n'était qu'un enfant, et que son mari était un imbécile ? Mais quels droits seront donc certains si ceux des enfants ne le sont pas, et si l'on donnait la colique hémorroïdale à tous les sots ! Grand Dieu ! quelle dépopulation pour l'univers ! Cette politique envers son fils est-elle bien adroite ! Ne l'obligera-t-elle pas un jour à un second crime, ou ne lui fait-elle pas craindre qu'il ne la punisse un jour de tous les autres ! Mais elle ne craint pas d'en commettre de nouveaux. Son cœur y est fait, elle ne s'en épargne aucun. Que lui avait fait ce pauvre Jean pour le comprendre dans ses proscriptions ? Il l'aurait laissé régner tranquillement, comme il avait laissé mourir Élisabeth. Pauvre Élisabeth ! C'est par elle, dit-on, qu'a commencé le cours des forfaits de Catherine. Elle a été fortement soupçonnée d'avoir abrégé les jours de sa souveraine, de sa bienfaitrice. Demandez à Poissonnier son histoire. Il quittait la Russie ; on le croyait déjà bien loin, la cour était à la campagne, un contre-temps l'arrête à Pétersbourg deux jours de plus qu'il ne comptait. Il y apprend que le premier médecin d'Élisabeth vient de mourir avec tous les symptômes les plus incontestables du poison, et la jeune cour est publiquement accusée de cet empoisonnement. Ce médecin était un habile et honnête homme, impossible à gagner, difficile à tromper ; attaché à sa maîtresse, il était le premier degré pour arriver jusqu'à elle.

Mais voyons donc comment Catherine a réparé tous ses forfaits. Elle a maintenu le traité que son mari avait fait avec le roi de Prusse. S'il était bon, ce n'est pas sa politique qui en a le mérite, c'est celle du ministère précédent. Elle commence son règne par ôter à ses sujets la liberté que son mari leur avait accordée. Elle la leur rend ensuite. Ils devaient donc autant à Pierre II qu'à elle, et plus encore.

Elle soumet son clergé et s'empare de ses biens. Mais ce pauvre clergé lui était soumis par la nature. Le souverain de Russie en est le patriarche-né. Il n'a, de droit, rien à opposer à ses volontés : c'est comme si les évêques de l'état ecclésiastique se révoltaient contre le pape. D'ailleurs, le clergé de Russie, composé de la plus basse et de la plus ignorante espèce de sa nation, malgré ses grands biens, ne peut guère opposer à son patriarche et à son souverain ni son existence personnelle, ni ses lumières, ni ses talents. Pour Catherine, libre de préjugés ainsi que de principes, désirer les biens de son clergé et s'en emparer était une même chose. Or, vous m'avouerez qu'il ne faut pas un grand génie pour désirer de l'argent dont on a besoin, et pour le prendre, quand la chose est aussi facile. Elle peut avoir bien fait, c'est possible; ce n'est pas ce que je nie; mais je ne voudrais pas que Voltaire donnât le même mérite à un acte d'arbitraire qu'à une opération d'administration. Je voudrais surtout que, à chaque pas, il sentît la différence qu'il y a entre un état despotique comme la Russie, qui n'a point de lois, dont aucune partie ne fait corps en particulier, dont aucunes ne sont liées[1] entre elles pour former une force générale, et les autres États de l'Europe, dont chaque partie a une existence propre, et dont toutes les parties liées entre elles par les lois particulières à chaque, générales à toutes, relatives à toutes, forment un tout, qui les réunit entre elles en unissant le souverain à l'État, et l'État au souverain. La différence qu'il y a du souverain despotique au monarque, c'est que le premier peut tout en particulier par sa seule volonté, et rien en général parce qu'il n'agit que sur des parties séparées et distinctes; l'autre peut tout en général, parce qu'il agit sur un tout dont il ne peut séparer les parties, et voilà pourquoi le despote peut faire des actes, des règlements, mais jamais des lois. C'est au monarque seul qu'il appartient d'en faire. Si le despote

1. *Sic.*

lui dont tous les ouvrages ne respirent que la vertu, les mœurs, l'humanité ! Il souille sa plume de l'éloge de cette femme[1] ! Non, j'aimerais mieux être réduite à la condition la plus vile, supporter les travaux les plus pénibles et les plus humiliants, que de me couvrir de l'opprobre de louer une femme qui détrône son souverain, qui assassine son mari, qui usurpe l'empire de son fils, et je m'estime mille fois plus de l'horreur qu'elle m'inspire, que je ne l'estime des éloges que Voltaire même lui donne. Je lui pardonnerais cependant les idées peu réfléchies qu'il jette dans une lettre qui n'est pas faite pour voir le jour ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est ce froid, ce bas, ce détestable panégyrique de sa *Sémiramis*, qu'il imprime, qu'il donne au public !... Il donne le modèle et l'exemple, et, à la honte du siècle, il ne sera que trop suivi.

On loue Catherine, et personne ne nous parle d'un simple citoyen qui, avec sa seule fortune, a fait dans sa petite patrie des choses qui illustreraient le règne du souverain du plus grand empire ! Ce citoyen est le marquis Ginori homme de qualité de Toscane ayant de grandes richesses, qu'il a toutes employées au bien de sa patrie et de l'humanité. Il étendait ses correspondances dans tout le monde, comme pour donner à la Toscane les productions de chaque climat. L'eau, la terre et l'air sont peuplés de poissons, d'oiseaux, d'animaux qui y étaient inconnus avant lui, et qui tous portent son nom et perpétueront sa mémoire. Il a établi des fabriques de toutes espèces, entre autres, une de porcelaine, une manufacture de camelot avec des chèvres qu'il a fait venir d'Angora, et des gens du pays qui savent filer cette espèce de poil ; et cette manufacture fait à présent une branche de commerce très-considérable pour la Toscane. Ce n'est pas tout, il a bâti le port et la ville de Cecina ; il a peuplé cette ville et huit à dix lieues du pays

1. L'éditeur, M. de Sainte-Aulaire, oppose, en guise de correctif, à cet éloge trop absolu, la réflexion judicieuse qu'à cette date, Voltaire avait déjà écrit le poëme de *La Pucelle*.

qui l'environnent, absolument incultes, entièrement inhabitées avant lui, de plus de 10 000 habitants. Il n'est pas à présent de plus riche territoire dans les États du Grand-Duc. Il était gouverneur de Livourne, et dans toute l'étendue de sa juridiction, pas un bras n'était oisif, par une bouche inutile. Tous, jusqu'aux enfants, y étaient employés; tous avaient des talents, exerçaient un art et un art utile, étaient heureux et le bénissaient. Il est à remarquer que toutes ces grandes entreprises avaient été conduites avec tant de sagesse et d'économie qu'il est mort avec le même bien qu'il avait reçu de ses parents, sans l'avoir augmenté ni diminué en rien. Sa mort fut une calamité publique. Il mourut d'apoplexie. Il respirait encore; un charlatan s'avise de conseiller de le frotter avec du sang humain; alors, sans attendre le succès de la proposition, tous ses domestiques s'empressent, se disputent l'honneur de lui donner leur sang et plusieurs, avant qu'on ait pu les prévenir, le font couler pour leur maître. Les pompes funèbres sont défendues en Toscane, et l'exception de cette loi est demandée par le cri général en faveur du marquis Ginori. Mais elle est refusée, et 20 000 citoyens accompagnent son convoi: leurs larmes et leurs sanglots en sont la pompe et son oraison funèbre. Les citoyens lui dressent un tombeau; un million est fourni par les seuls habitants de Livourne pour cet objet. Ces commerçants de toutes les nations, de toutes les sectes, y contribuent avec un égal empressement, et l'on travaille encore à ce monument. Il avait laissé six filles, elles furent toutes mariées dans l'année de sa mort, et recherchées par toute l'Italie. Voilà, voilà la véritable gloire, celle qui embrase le cœur et l'imagination, et il en reçut le digne prix. Mais on nous parle de Catherine, et le marquis de Ginori nous est inconnu.

Je vous envoie, ma chère enfant, la lettre de M. Walpole[1], puisque vous le voulez; vous n'y verrez que des

1. Horace Walpole, l'ami de Mme du Deffand. (Voyez plus haut, p. 150.)

louanges. Il me parle toujours comme à une femme, et à une femme de ministre. J'espère qu'il changera de ton quand nous nous connaîtrons. Il finit par me recommander Rousseau[1]. La compassion l'égare; c'est une surprise de son amour-propre. Que puis-je pour Rousseau? Des secours d'argent, ou ma protection pour les petites-maisons? Mais il est à présent hors de France et à l'abri de mes secours. Le protéger dans sa gloire m'aurait paru un acte de vanité, le protéger dans sa folie serait un acte de folie. Mais Rousseau n'est pas plus fou qu'il n'était alors, et n'était pas moins fou alors qu'il ne l'est à présent. Son exorbitante vanité a toujours tourné sa tête. Il veut qu'on parle de lui, il veut être célèbre à quelque prix que ce soit; il aurait brûlé le temple d'Éphèse. Je ne serais pas étonnée qu'il finît par se faire prophète, qu'il courût les villages, qu'il assemblât le peuple, qu'il fît des miracles, qu'il finît par être pendu, etc....

Adieu, ma chère enfant, je vous prie très-instamment de ne montrer ma lettre à personne.

Quand je dis que l'impératrice de Russie n'a fait rendre à Pierre II aucun des devoirs dus à son rang, ce n'est pas que la cérémonie du baise-main n'ait eu lieu après sa mort, mais seulement pour la constater, et même la mort violente; car on dit que tous les symptômes en étaient marqués sur son cadavre. Son ambassadeur n'a point pris son deuil ici. Je crois que l'on n'a fait part que de l'avénement de Catherine et non de la mort de Pierre, et, dans son manifeste, il l'appelle *son prochain;* pour son fils, il n'en est pas plus question que s'il n'existait point.

1. J. J. Rousseau, dont Walpole ne se dissimulait pourtant pas les travers, comme le prouve la lettre qu'il écrivit vers ce même temps (1766) au roi de Prusse, Frédéric, sous le nom du philosophe de Genève; mystification restée fameuse et qui fit sa réputation d'homme d'esprit dans les salons de Paris.

A MADAME LA DUCHESSE D'ALESME[1].

A Chanteloup, ce 2 septembre 1775

Vous me faites l'honneur, madame, de m'écrire la plus jolie lettre pour me dire que vous vous ennuyez; je voudrois bien vous en remercier en vous envoyant un remède contre l'ennui. Mais, hélas! je n'en ai pas. Si j'étois Dieu, je vous soufflerois des passions, et vous ne vous ennuiriez[2] pas; si j'étois un tyran, je vous ferois labourer la terre, et vous ne vous ennuiriez pas; si j'étois un pédant, je vous dirois que l'ennui est une cangrenne[3] attachée à l'état de civilisation, que c'est le luxe de l'esprit, que cette maladie n'attaque en effet que les gens d'esprit; que les sauvages, les animaux et surtout les sots ne s'ennuyent pas, et, en vous démontrant bien pesamment les causes de l'ennui, je vous en ferois encore mieux sentir les effets, et vous me réponderiez[4] :

Dieu garde mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie;
J'aimerois cent fois mieux un sot.

Mais comme je ne suis rien de tout cela, tout ce que je puis faire, madame, pour votre service, c'est de tâcher de vous donner un peu plus de considération pour l'ennui,

1. Nous empruntons cette lettre, ainsi que la note qui suit à un article de la *Correspondance littéraire* (nº du 10 déc. 1859), où un judicieux érudit, M. Rathery, les a publiées le premier. — « Le dos de la lettre porte cette indication, de la main de la duchesse de Choiseul: Mme la duchesse d'Alesme. Ce doit être Marie-Thérèse d'Arches, mariée le 30 mars 1772 à Pierre-Vincent de Paul d'Alesme, seigneur de l'Estreil et autres lieux, premier urat pour la noblesse à Bordeaux, par lettres de Louis XVI, du 19 août 1786, dans lesquelles il est qualifié de marquis. » — 2. *Sic.* — 3. *Sic*, pour gangrène. — 4. *Sic.*

afin que la considération que vous aurez pour lui vous console un peu de l'éprouver. Il y a tant de gens qui ne vallent[1] pas l'ennui, quoiqu'ils le portent, et qu'on souffre par considération, que quand vous connaîtrez tout son méritte[2], je suis persuadée que vous le supporterez plus facilement. Sachez donc, madame, que l'ennui est le père du monde, qu'il est celui des sciences et des arts, qu'il a ravagé et policé l'univers, qu'il le régit et le régira jusqu'à la fin des siècles. Car quand Dieu a créé le monde, il n'a voulu que faire quelque chose, et il n'a voulu faire quelque chose que parce qu'il s'ennuyoit. Ainsi les grands scélérats conquérants n'ont été à l'immortalité que parce qu'ils s'ennuyoient; et César n'asservit l'empire romain que parce qu'il s'ennuyoit[3].

Tâchez donc, madame, de vous consoler de l'ennui avec Dieu et César, ou bien végétez : c'est un parti fort sage, c'est un état fort doux ; mais c'est un don de la nature, et elle m'en a abondamment pourvue. Honneur et gloire à celui qu'elle en prive ! Bonheur à celui qu'elle en gratifie ! Voilà tout mon secret, ce secret que vous croyez que je possède contre l'ennui. Son usage ne nuit à rien : il ne m'empêche de sentir le prix de votre souvenir, les agréments de votre esprit, et de vous rendre tous les sentimens qui vous sont dûs, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

1. *Sic.* — 2. *Sic.* — 3. « Si Mme la duchesse de Choiseul avait vécu de nos jours, elle aurait peut-être ajouté, d'après le mot fameux d'un poëte homme d'État, ce mot de plus à son énumération : « La France ne fait de révolutions que parce qu'elle s'ennuie. » (Note de M. Rathery.)

LE COMTE DE MIRABEAU[1].

1749-1791.

Le grand orateur n'a rien du génie épistolaire de sa famille ; il porte dans le style de ses lettres l'empreinte impérieuse de son tempérament, il n'y est pas, avant tout, familier ni pittoresque, mais éloquent et véhément. M. Sainte-Beuve a très-ingénieusement montré, dans les lettres si célèbres à *Sophie*, l'orateur partout sensible et présent, qui s'y agite, et y prélude, encore obscur, à ses futurs triomphes.

On a de Mirabeau, outre un grand nombre de lettres éparses, deux correspondances suivies, d'une haute importance : l'une avec Mme de Monnier, *So-*

1. Voy. *Lettres originales de Mirabeau, écrites du donjon de Vincennes*, recueillies par Manuel. Paris, 1792, 4 vol. in-12. *Lettres du comte de Mirabeau à un de ses amis en Allemagne*, écrites durant les années 1786-1792. Brunswick, 1792, in-8. *Lettres inédites de Mirabeau*, publiées par J. F. Vitry. Paris, 1806, in-8. *Correspondance du comte de Lamarck et de Mirabeau*. Paris, Michel Lévy, 1850, 3 vol. in-8. *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau*, publiés par Lucas de Montigny. Paris, 1834, 8 vol. in-8. Lire aussi M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV.

phie, l'autre avec le comte de La Mark, son ami politique.

Les lettres écrites du donjon de Vincennes datent de sa première jeunesse. Elles sont le témoignage infiniment curieux, au point de vue biographique d'une passion ardente qui, après l'avoir entraîné dans les aventures les plus romanesques, le confina, pendant près de quatre années, dans un cachot. Il dut à la tolérance de ses geôliers de rester en relations avec celle qui avait partagé sa passion, son exil et sa captivité, et c'est le recueil de cette correspondance clandestine, gardée secrète pendant vingt ans dans les archives de la police, qui fut, en 1792, peu après la mort de Mirabeau, publiée par Manuel, le procureur de la Commune de Paris. On a beaucoup regretté que l'engouement de cet étrange éditeur pour les héros de cette correspondance, l'ait empêché d'en rien retrancher, et nous ait ainsi fidèlement transmis, pêle-mêle avec de belles pages animées d'une éloquence pathétique, force tirades déclamatoires et violentes jusqu'à l'odieux contre sa famille, sans parler d'étranges effusions érotiques. Nous avouons ne pas partager ce regret : nous aurions trop perdu à ces mutilations; nous préférons retrouver, là comme ailleurs, le grand homme tout entier, avec ses monstrueuses difformités, mais aussi avec toute l'exubérance de sa colossale nature.

Mais si, comme critique, nous nous félicitons de posséder ces lettres telles qu'on les a publiées, nous reconnaissons qu'elles ne peuvent, par cette même raison, entrer dans le cadre de ce recueil. Elles sont pourtant plus éloquentes qu'on ne l'a dit, mais le goût du jour, dont les natures les plus vigoureuses

subissent la despotique influence, y perce à un tel point qu'elles se ressentent presque autant du voisinage des romans de Crébillon fils que de la *Nouvelle Héloïse*, qui les a pourtant visiblement inspirées. Les entraînements de la passion, chez Mirabeau, ont une pernicieuse action sur son goût et son génie. « Ce qu'il y a de moins bon dans les *Lettres écrites du donjon de Vincennes*, dit M. Sainte-Beuve, ce sont précisément les lettres d'amour. Elles ont, pour la plupart, le faux goût, le faux ton exalté du moment, les fausses couleurs; le Marmontel et le Fragonard s'y mêlent, et, bien qu'exprimant un sentiment véritable, elles sont plus faites aujourd'hui pour exciter le sourire que l'émotion. Mais quand Mirabeau s'adresse à son père, à M. Lenoir, au ministre, ou quand il entretient Sophie de ces sujets qui sortent de l'élégie et du roucoulement, il se dégage, il grandit; l'écrivain se fait jour et se sent à l'aise; l'orateur se lève à demi. » Or, c'est précisément ce caractère ambigu entre le ton épistolaire et le ton oratoire qui leur ôte leur valeur littéraire. Aussi ne leur emprunterons-nous aucune citation. Les fragments que l'on en pourrait détacher ne sont que des dissertations sur certaines questions d'éducation ou de morale étrangères au thème fondamental de ces lettres, et partant nullement caractéristiques.

Les lettres politiques de Mirabeau sont d'une toute autre importance au point de vue de notre recueil. Elles forment plusieurs suites distinctes, dont la principale est la correspondance si célèbre avec le comte de La Mark. Pleine des renseignements les plus précieux sur les doctrines et les idées politiques du grand orateur, cette correspondance est tout à fait digne de son génie. Pendant que les discours illustraient à la

face de l'histoire l'incomparable tribun de la Révolution, cette correspondance mystérieuse jetait dans l'ombre les fondements de sa réputation future d'homme d'État. Rallié à la cour, qu'il voulait sauver, s'il en était temps encore, de l'abîme où l'entraînaient d'imprudents conseillers, payé mais non vendu, Mirabeau montra les ressources du génie le plus fécond. Sincèrement attaché par ses convictions réfléchies à la cause de la royauté, mais solidaire, par son tempérament comme par ses antécédents, du parti de la Révolution, on le voit s'épuiser à concilier les nécessités de ces deux rôles contradictoires, à repousser d'une main les préjugés étroits, les exigences absurdes de la cour, à retenir, de l'autre, le manteau de la popularité qui lui échappe, et dont les circonstances le forcent de plus en plus à se dépouiller. On suit, dans cette correspondance avec le comte de La Mark, toutes les péripéties de cette lutte unique dans l'histoire politique, et qui se serait terminée sans doute par quelque éclatante catastrophe, si la mort n'était venue sauver à temps sa gloire.

Nous ne pouvons rien emprunter aux cinquante Notes ou Mémoires que Mirabeau faisait passer à la cour par l'intermédiaire de son ami, et qui composent le fond de cette correspondance; elles sortent tout à fait de la forme épistolaire; mais, pour faire comprendre l'intérêt presque tragique de cette correspondance, il nous suffit de citer un de ces éloquents billets où Mirabeau se défendait avec une énergie désespérée contre les reproches et les défiances de la cour.

Si jamais on réimprime les OEuvres complètes de Mirabeau, l'éditeur ne pourra se dispenser de joindre

à la correspondance avec le comte de La Mark, en guise d'appendice et de commentaire, les lettres au major Mauvillon, et celles à La Fayette. Les premières ont pour nous ce vif intérêt qu'elles nous font assister aux débuts du grand tribun à l'Assemblée constituante, qu'elles sont comme une série de bulletins où il rend compte, avec tout l'abandon de l'intimité, des batailles fréquentes et acharnées qu'il livre ; des rares échecs qu'il essuie, des nombreuses victoires qu'il remporte. Le laisser-aller du style ne lui ôte point cette vivacité pittoresque où se détachent çà et là des expressions fortes et prime-sautières qui gravent la pensée.

Quant aux lettres à La Fayette, elles méritent de figurer dans toute histoire de la Révolution, parmi les pièces à l'appui. C'est, au point de vue politique, un document de la plus haute valeur qui montre avec quelle pleine et haute intelligence de la situation Mirabeau essaya de faire toucher du doigt au trop célèbre général l'infaillible avenir de sa dictature éphémère, s'il n'acceptait pas, à cette heure de crise, le concours d'un allié plus puissant que lui-même. Ces conseils généreux ne purent prévaloir contre des préventions invétérées et des répugnances aveugles dont La Fayette lui-même s'est accusé dans ses Mémoires, mais l'honneur reste à Mirabeau d'avoir au détriment de son amour-propre, fait les derniers efforts pour arracher au naufrage la monarchie constitutionnelle qui sombrait.

A M. VITRY [1].

Au Bignon, 31 juin 1781.

Je ne vous écris qu'un mot, mon cher ami, pour que vous ne soyez pas inquiet de moi. Ma pauvre nièce [2] est aux portes du tombeau; une fièvre maligne l'a réduite en cinq jours à cette extrémité. Je ne sais pas où une si jeune personne, qui, par une si belle carnation, annonce un sang si pur, qui est douce, tempérante, et ne connaît aucune passion, a pu prendre le germe d'une si terrible maladie. A ce compte, nous autres prodigueurs de vie, nous devrions mourir tous les huit jours. La pauvre mère, qui est grosse, est navrée de douleur; nous aimons tous cette enfant qui est charmante; jugez de notre désolation. Je ne me couche plus, et ma santé aurait besoin de calme, que ce triste événement ne promet guère. Imaginez, si nous la perdons, ce que c'est que d'être à la campagne, en tête-à-tête de sa douleur, isolé de toutes les distractions! Enfin, telle est notre destinée. J'ai souvent pensé que la mort était la plus belle invention de la nature, mais c'est quand elle frappe nous, et non pas les nôtres. Adieu, mon ami, aimez-moi comme je vous aime, et conservez précieusement votre enfant.

MIRABEAU.

1. Employé au ministère des affaires étrangères, très-lié avec Mirabeau, et qui a donné sous le titre de *Lettres inédites de Mirabeau*, un résumé des *Mémoires* publiés par Mirabeau dans le cours de ses procès de famille. — 2. Mlle Du Saillant, plus tard Mme d'Aragon, fille d'une sœur de Mirabeau.

AU MAJOR ***[1].

(Sans date, mais de la mi-mai 1789 environ.)

Je reçois, mon cher major, votre lettre du 3 mai où je trouve l'accent de l'âme et du cœur que j'aime tant à vous voir et que vous avez un si grand mérite à conserver au sein des circonstances qui nous enveloppent l'un et l'autre. Oui, je le crois, mes succès vous ont été un réconfort et une jouissance. Mais si mes travaux et mes efforts vous étaient connus en détail, comme ils vous le seront quelque jour, ne fût-ce que lorsque paraîtra de moi l'histoire des États-Généraux de 1789, *quorum pars fui*; quand ils vous le seront au moins en masse, par le paquet qui enfin est parti pour vous ces jours-ci, j'ose dire que votre estime redoublera, et que vous direz : *Voilà enfin un François qui est né avec l'âme, la tête et le caractère d'homme public.* Si mon attente n'est pas déçue, j'aurai une vraie récompense ; car je ne la trouve que dans un très-petit nombre de suffrages et ce roulis de la faveur publique est trop mobile, trop irréfléchi, trop emporté pour que l'émotion, qui en naît, se prolonge assez pour être une vraie jouissance.

Nous sommes ici en pleins États-Généraux, et cependant les États-Généraux ne sont point en activité, les ordres privilégiés s'acharnant contre l'ajournement du Roi et le

1. Jacques Mauvillon, major au corps du génie, et professeur à Brunswick, né en 1743, mort en 1794. Ce polygraphe laborieux a traduit en allemand nombre d'ouvrages français, depuis les *Lettres de Mme de Sévigné*, jusqu'à un *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*. Lié avec Mirabeau, il fit une traduction de son livre *De la Monarchie prussienne*, et publia, sous l'anonyme, après la mort du grand orateur, la correspondance qu'ils avaient entretenue ensemble pendant quatre années (*Voy*. pour le titre de cette publication, la note 1 de la page 325).

bon sens, à ne pas faire la vérification des pouvoirs en commun. Ce n'est pas, comme vous le sentez bien, qu'ils veuillent soutenir de bonne foi que les pouvoirs nationaux puissent être autrement sanctionnés qu'au sein de l'Assemblée nationale : mais leur arrière-pensée est que de déférer sur cela au bon sens et aux principes, c'est préjuger la question de délibérer et d'opiner par tête, qu'ils ne veulent pas perdre sans avoir tout risqué pour la gagner. Les Communes[1] ont jusqu'ici persisté dans un système d'immobilité qui, par la toute puissance de la force d'inertie, les rendrait victorieuses de tout et de tous, si elles pouvaient n'en pas dévier. Dans les ordres privilégiés on dit que c'est *mon insidieuse et funeste éloquence* qui acharne les communes ; dans les communes, on dit que, par trop de zèle, je perdrai la chose publique. Là, on cabale ; ici, on intrigue ; partout je suis le point de mire de la calomnie, et je vais mon chemin. Au reste, la Noblesse nous a fait déclarer qu'elle se regardait comme légalement constituée. Le Clergé n'a pas été jusque-là : Chacun de ces ordres joue son rôle et conserve son caractère. L'un tranche, l'autre ruse. De quel côté est la Cour ? Cela n'est que trop clair. L'homme[2] qui veut régénérer le Royaume avec du tabac en poudre, depuis son résultat au conseil, s'est constamment rapproché des privilégiés avec lesquels il ne se raccommodera certainement pas, tandis qu'une fois les États-Généraux ouverts, sa puissance était invincible, s'il n'eût pas déserté la cause populaire. Quant au maître, il est tout aux Magistrats, et peut-être est-ce un bien sous un certain rapport. Car, aux dispositions que je vois aux communes, à la toute-puissance du mot Roi, il n'est presque pas douteux que nous n'eussions joué le second tome du Danemark.

1. Le Tiers-État. — 2. Necker, alors premier ministre, et au faîte de la popularité.

AU MÊME.

(Vers l'époque de l'ouverture des États-Généraux, 1789.)

Vous êtes bien bon, mon cher, de vous affecter de toutes les horreurs de Messieurs les bulletinistes. Il y a longtemps que je regarde ces sales injures comme les instruments de ma chevalerie. Malheur, mon cher, malheur à qui tenterait de faire une révolution et ne serait pas calomnié ! Je suis beaucoup pis, je suis inquiété en tous sens, avec tout l'acharnement de la haine et toute l'activité de l'intrigue. Je recevrai cent attaques à la vérification des pouvoirs, j'en recevrai au sein même des Communes. Et, qu'il me soit permis de le dire, à vous qui m'appréciez avec trop de bonté, elles auront peut-être la honte et le malheur de réussir. Pour dans [1] les ordres privilégiés, la Noblesse et le Clergé, on n'y fait pas tant de façons. *Il faut se défaire de M. de Mirabeau!* C'est le cri de ralliement.... Mais comment? — Qui s'en chargera? — Qui? Eh! par Dieu, la rivière ne coule-t-elle pas pour tout le monde? — Voilà un propos qui a été tenu chez les plus grands personnages de Versailles.... C'est une bizarre destinée que la mienne. Écoutez les privilégiés, c'est ma *funeste et insidieuse* éloquence qui a tenu les Communes dans le système d'immobilité dont, à dire vrai, ils ne laissent pas que d'être passablement embarrassés. Écoutez les Communes, et même les honnêtes gens d'entre les Communes : « M. de Mirabeau perdra la cause publique par excès de zèle; il dit des choses excellentes, mais avec une chaleur !... » Et la chaleur de cet homme incendiaire a produit.... quoi? — Le rien-faire des Communes, qui, si elles eussent fait quelque chose avant d'avoir un plan, de l'ac-

1. Une des deux prépositions est de trop. Il y a là évidemment un *lapsus calami* ou une faute d'impression.

cord, de l'ensemble, de l'harmonie, se seraient enfermées à chaque pas, rendues la risée de l'Europe, le fléau du royaume, impuissantes à tout qu'à produire le mal, et n'auraient en un mot laissé de ressource au gouvernement que leur dissolution.

C'est avoir entrepris une fière et difficile tâche que de gravir au bien public sans ménager aucun parti, sans encenser l'idole du jour, sans autres armes que la raison et la vérité, les respectant partout, ne respectant qu'elles, n'ayant d'amis qu'elles, d'ennemis que leurs adversaires, ne reconnaissant d'autre monarque que sa conscience, et d'autre juge que le temps. Eh bien ! je succomberai peut-être dans cette entreprise, mais je n'y reculerai pas !

Vous voudriez bien que je tirasse un pronostic de l'avenir. L'horizon est trop nébuleux, cela ne se peut pas. Si M. Nécker eût eu l'ombre du talent et des intentions perverses, il avait sous huit jours 60 millions d'impôt, 150 d'emprunts, et, le neuvième, nous étions dissous. Si M. Necker avait l'ombre de caractère, il serait inébranlable, marcherait avec nous au lieu de déserter notre cause qui est la sienne, deviendrait cardinal de Richelieu sur la cour, et nous régénérerait. Si le gouvernement avait la moindre habileté, le roi se déclarerait populaire au lieu de se faire reconnaître le contraire, et en vérité nous étions en disposition de jouer le second tome du Danemark. Au lieu de cela, ils vérifieront, à qui mieux mieux, l'admirable axiome de ce Machiavel qui avait tout vu : *Tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant*, et leur molle indécision nous jettera dans la guerre civile, s'ils n'y prennent garde.

Au reste, chacun des ordres privilégiés est dans son caractère et joue son rôle. L'un tranche, l'autre ruse. Pour nous, nous attendons encore quel sera le premier mouvement du départ.

AU MARQUIS DE LAFAYETTE [1].

1er juin 1790.

Vous m'aviez donné rendez-vous hier, monsieur le marquis, vos affaires ne vous ont pas permis d'y être fidèle; rien de plus simple, et je n'en parlerais même pas, si la difficulté de vous trouver et de vous entretenir hors d'un comité où, pour mille considérations différentes, on ne peut pas tout vous dire, ne devenait pas très-embarrassante.

Que faisons-nous, monsieur le marquis? — Rien, nous laissons faire. Et dans quelle époque? avec quels adversaires? — Lorsque chaque tourbillon particulier, appelé *département*, *district*, *municipalité*, s'élance dans notre système; et que la rapidité de chacun d'eux est accélérée chaque jour par des événements fortuits, par la contagion de l'exemple, par la canicule, par les hommes les plus actifs, les plus pervers et les plus tenaces que recèle ce pays.

Parmi beaucoup de frères d'armes, vous avez quelques amis (moins que vous ne croyez); parmi beaucoup de salariés, vous avez peu de serviteurs: mais je ne vous connais ni un conseil sévère, ni un agent distingué. Pas un de vos aides de camp de confiance n'est sans mérite militaire; vous recommenceriez une fort belle guerre d'Amérique avec eux. Pas un de vos amis n'est sans valeur et sans vertus : ils honoreront tous votre réputation de citoyen privé; mais pas un de ceux-là ne connaît les hommes et le pays, pas un de ceux-ci ne connaît les affaires et les choses. Monsieur le

1. Le célèbre général, né en 1757, d'abord lieutenant de Washington dans la guerre de l'indépendance américaine, commandant des milices citoyennes en 1789, enfin l'un des auteurs de la Révolution de 1830; mort en 1834. A la date de cette lettre de Mirabeau, le général était dans tout l'éclat de sa popularité et se portait comme médiateur entre la cour et le parti démocratique.

marquis, notre temps, notre révolution, nos circonstances ne ressemblent à rien de ce qui a été; ce n'est ni par l'esprit, ni par la mémoire, ni par les qualités sociales que l'on peut se conduire aujourd'hui; c'est par les combinaisons de la méditation, l'inspiration du génie, la toute-puissance du caractère.... Connaissez-vous un de vos comités, concevez-vous un comité possible, qui soit à ce régime?...

Ici, ce qui me reste à vous dire deviendrait embarrassant, si j'étais, comme tant d'autres, gonflé de respect humain, cette ivraie de toute vertu; car ce que je pense et veux vous déclarer, c'est que je vaux mieux que tout cela, et que, borgne peut-être, mais borgne dans le royaume des aveugles, je vous suis plus nécessaire que tous vos comités réunis. Non qu'il ne faille des comités, mais à diriger, et non à consulter; mais à répandre, propager, disperser, et non à transformer en conseil privé; comme si l'indécision n'était pas toujours le résultat de la délibération de plusieurs, lorsque ce résultat n'était pas la précipitation, et que la décision ne fût pas notre premier besoin et notre unique moyen de salut. Je vous suis plus nécessaire que tous ces gens-là, et toutefois, si vous ne vous défiez pas de moi, au moins ne vous y confiez-vous pas du tout. Cependant, à quoi pensez-vous que je puisse vous être bon, tant que vous réserverez mon talent et mon action pour les cas particuliers où vous vous trouverez embarrassé, et qu'aussitôt sauvé ou non sauvé de cet embarras, perdant de vue ses conséquences, la nécessité d'une marche systématique dont tous les détails soient en rapport avec un but déterminé, auquel tout tende, et non qui se prête à tout, vous me laisserez sous la remise, pour ne me provoquer de nouveau que dans une crise, dont le calmant sera peut-être contradictoire à l'ensemble de la conduite que je vous eusse fait tenir, si j'avais été votre conseil habituel, votre ami abandonné, le dictateur, enfin, (permettez-moi l'expression) du dictateur. Car je devrais l'être, avec cette différence, que celui-là doit toujours être tenu de développer et de démontrer, tandis que celui-ci n'est plus

rien, s'il permet au gouvernement la discussion, l'examen. Oh! monsieur de La Fayette! Richelieu fut Richelieu contre la nation pour la cour, et quoique Richelieu ait fait beaucoup de mal à la liberté publique, il fit une assez grande masse de bien à la monarchie. Soyez Richelieu sur la Cour pour la nation, et vous referez la monarchie, en agrandissant et consolidant la monarchie publique. Mais Richelieu avait son capucin Joseph; ayez donc aussi votre Éminence grise, ou vous vous perdrez, en ne nous sauvant pas. Vos grandes qualités ont besoin de mon impulsion; mon impulsion a besoin de vos grandes qualités; et vous en croyez de petits hommes qui, pour de petites considérations, par de petites manœuvres, et dans de petites vues, veulent nous rendre inutiles l'un à l'autre; et vous ne voyez pas qu'il faut que vous m'épousiez et me croyiez, en raison de ce que vos stupides partisans m'ont plus décrié, m'ont plus écarté! — Ah! vous forfaites à votre destinée!

Résultat et refrain: rendez-vous très-prochain, où vous soyez exact, et vous seul et vous-même; c'est-à-dire mesuré, mais loyal; sage et circonspect, mais décidé à vouloir, puisqu'il faut vouloir ou périr[1].

1. Cette démarche de Mirabeau auprès de La Fayette fut faite à l'instigation de Louis XVI, qui sentait de quelle nécessité il était que Mirabeau et La Fayette s'entendissent pour servir la cause déjà si compromise de la royauté. Elle n'eut pas d'ailleurs plus de succès que les précédentes, ainsi que l'avoue le général dans le passage suivant de ses *Mémoires* (on sait qu'il y parle habituellement de lui-même, à la troisième personne): « La Fayette eut des torts avec Mirabeau, dont l'immoralité le choquait, quelque plaisir qu'il trouvât à sa conversation, et, malgré beaucoup d'admiration pour de sublimes talents, il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner une mésestime qui le blessait, etc. »

AU MAJOR ***[1].

4 août 1790.

Vous avez raison de croire, mon ami, que la carrière devient tous les jours plus chanceuse. D'abord je n'ai jamais cru à une grande révolution sans effusion de sang, et je n'espère plus que la fermentation intérieure combinée avec les mouvements n'occasionne pas une guerre civile ; je ne sais même pas si cette terrible crise n'est pas un mal nécessaire. Ensuite je suis devenu personnellement le point de mire des ambitieux, des factieux et des conspirateurs. La section du parti populaire, qui ne veut que le trouble, matée par moi dans maintes occasions, domptée dans celle du droit de la paix et de la guerre, désespère de me voir abandonner les principes monarchiques, et en conséquence a juré ma perte. Le maire du palais [2], qui sait bien qu'il faut compter avec moi, s'il veut être autre chose qu'un grand citoyen, et qu'il n'y a point d'anses capables de me soulever hors de mes opinions, me suscite tous les piéges du monde. Le ministère, aussi perfide que lâche, n'est pas capable de me pardonner, même pour son propre salut, les services que j'ai rendus à la nation. Le trône n'a ni conceptions, ni mouvement, ni unité. Le peuple ignorant et anarchisé flotte au gré de tous les jongleurs politiques et de ses propres illusions. — Certainement, il est difficile de marcher dans une route plus semée de chausses-trappes. Mais j'y avancerai dans la même attitude ; celle que donne la conscience d'avoir été utile et de n'avoir jamais voulu que l'être. Cependant quand je dis *j'avancerai*, ce n'est pas que je ne sois décidé à rester stationnaire, comme je le suis, aussi longtemps que l'Assemblée sera corps administratif, au

1. Voy. plus haut la note de la page 331. — 2. La Fayette, qui était dès lors le personnage dominant.

lieu d'achever sa besogne de corps constituant. C'est ainsi qu'elle se perd et qu'elle nous perd, et je ne vois aucun remède que dans la formation d'un ministère bon et de bonne foi, laquelle formation est impossible aussi longtemps que l'on ne lèvera pas l'insensé décret qui interdit aux membres de l'Assemblée toute place d'administration. Voilà le véritable obstacle escarpé [1] par les soins d'un homme [2] que le hasard a placé à la tête d'une révolution à laquelle il était étranger, et qui sait bien que son règne sera fini le jour du rétablissement de l'ordre. Tels, les oiseaux de nuit disparaissent à la vue du soleil.

Je pense précisément comme vous sur le décret des titres, livrées, etc., etc. Ce qu'il est le plus impossible d'arracher du cœur des hommes, c'est la puissance des souvenirs. La vraie richesse est, en ce sens, une propriété aussi indestructible que sacrée. Les formes varieront, mais le culte restera. Que tout homme soit égal devant la loi ; que tout monopole, surtout moral, disparaisse ; tout le reste n'est que déplacement de vanité. —Mais, mon ami, en voilà trop pour mes affaires et ma santé. Aimez-moi, et comptez à jamais sur moi, qui ne serai rassasié que lorsque je vous aurai durablement, j'ai presque dit inséparablement, rapproché de moi. *Vale et me ama.*

Je ne dis rien de plus ; à bon entendeur salut : Quoi qu'il en soit, l'horizon est si nébuleux qu'il y aurait plus que de la témérité à prédire ce qui arrivera. Mais le peu de véritables citoyens et d'hommes éclairés qu'il y a dans la tourbe de l'Assemblée nationale, fera bien de gagner le grand procès de la Révolution ou de fuir en Amérique ; car, si l'aristocratie judiciaire du moins n'est pas tuée, les vengeurs de la féodalité et de la jugerie n'auront ni terme ni mesure.

.... Bonjour, mon très-cher major : mille tendres res-

1. Mot créé par Mirabeau, synonyme ici de : dressé. — 2. La Fayette, sans doute.

pects à Madame, dont je porte les tribulations et les consolations dans mon cœur. Je vais donner des ordres pour qu'on expédie à Dohm l'exemplaire que je lui destine. Il faut m'excuser dans le torrent où j'ai été et où je suis.

A BEAUMARCHAIS [1].

Mon écriture ne pouvant pas vous déplaire, Monsieur, lorsqu'elle est accompagnée d'un procédé que vous ne désapprouverez pas, je prends le parti de m'adresser à vous-même pour un éclaircissement qui vous regarde, plutôt qu'à des intermédiaires.

Très-voisin de l'âge et surtout de la disposition d'esprit où, moi aussi, je ne veux penser qu'à mes livres et à mon jardin, j'avais jeté les yeux, dans les biens nationaux, sur les *Minimes* du bois de Vincennes; j'apprends que vous y pensez, on dit même que vous avez couvert l'enchère; il n'est pas douteux que si vous désirez ce joli séjour, vous le payerez beaucoup plus cher que moi, parce que vous êtes beaucoup plus en état de le faire, et, cela posé, je trouverais très-désobligeant de hausser à votre désavantage le prix d'un objet auquel je ne pourrais plus atteindre. Veuillez donc me dire si l'on m'a bien instruit, si vous tenez à cette acquisition, et, de ce moment, je retire mes offres; si, au contraire, vous n'aviez qu'une velléité légère ou seulement le désir civique de concourir à ce que ces ventes s'effectuent, sauf à vous défaire ensuite d'un bien probablement trop voisin de votre belle habitation pour que vous comptiez en faire votre maison de campagne, je suis persuadé que vous aurez le même

1. Voy. plus haut, p. 300, la réponse de Beaumarchais à cette lettre et à la suivante.

procédé pour moi que moi pour vous, et que votre concurrence n'exagérera pas le prix de cette acquisition.

J'ai l'honneur d'être parfaitement, Monsieur, etc.

MIRABEAU (l'aîné).

Le 17 septembre 1790.

AU MÊME.

Il faut que j'aie été ravi à moi-même hier, comme en effet je le fus, Monsieur, pour n'avoir pas répondu aussitôt à votre aimable lettre. La candeur de l'âge que vous y rappelez ne s'y trouve pas moins que sa gaieté et sa malice, et jamais forme plus piquante n'assaisonna un meilleur procédé. Oui, certes, le tableau qui vous est resté si vivement empreint dans l'imagination, dans le cours d'une vie qui vous a nécessairement distrait un peu du *Jugement dernier*, est à vous, si je deviens propriétaire de ce clos, et mon ambition à cet égard s'augmente d'un vœu : c'est de vous y voir venir chercher les vestiges de la sacristie et avouer qu'il n'est point de fautes inexpiables ni de colères éternelles[1].

MIRABEAU (l'aîné).

19 septembre 1790.

A l'occasion d'une insurrection qui avait éclaté à bord de l'escadre revenue des Colonies à Brest, un débat très-vif s'était engagé dans l'Assemblée nationale sur deux motions ayant pour objet : l'une, *la substitution des couleurs nationales au pavillon royal;* l'autre, *la demande du renvoi des ministres.* Fortement combattues par la droite, elles furent énergiquement appuyées par Mirabeau,

1. Allusion à leurs anciens différends. (Voy. plus haut la note de la page 301.)

qui n'estimait pas que l'intérêt de la monarchie y fût engagé, et qui trouvait là l'occasion de relever sa popularité dès-lors compromise. Mais son langage était en contradiction apparente avec ses engagements, et c'est aux reproches que lui en fit le comte de La Mark, à l'instigation de la Cour, que Mirabeau répondit par le billet suivant :

AU COMTE DE LA MARK [1].

Vendredi, 22 octobre 1790.

Mon cher comte, j'ai mérité de vous de n'être jugé par vous que d'après vous-même. Avant-hier, je n'ai rien dit, et certes je pouvais parler et enlever la question, et je l'eusse fait sans l'inique amendement de Montmorin. Hier, je n'ai point été un démagogue : j'ai été un grand citoyen, et peut-être un habile orateur. Quoi? ces stupides coquins, enivrés d'un succès de pur hasard, vous offrent tout platement la contre-révolution, et l'on croit que je ne tonnerai pas! En vérité, mon ami, je n'ai nulle envie de livrer à

1. Né en 1753, le comte de La Mark, d'une grande famille belge, fils cadet du duc d'Arenberg, entré en 1770 au service de la France, vivait dans l'intimité de la cour de France, quand la Révolution éclata. Jaloux de se dévouer pour sauver, s'il en était temps encore, la reine Marie-Antoinette, dont ses relations avec la cour de France lui avaient valu la confiance, le comte de La Mark se lia avec Mirabeau vers septembre 1789. Le grand orateur, effrayé lui-même de la rapidité avec laquelle les événements se précipitaient, eût voulu protéger de son génie et de son influence la royauté, dont il était le sincère partisan en théorie, et qu'il voyait déjà vouée à une ruine inévitable; il avait tout fait pour se rapprocher de La Fayette, alors maître de la situation, et ne pouvant se faire accepter ostensiblement comme conseiller de la couronne, il transmettait au château ses avis par l'intermédiaire du comte de La Mark. C'est ainsi qu'il rédigea pour le roi, et particulièrement pour la reine, dans les dix derniers mois de sa vie, cinquante Notes étendues, dont plusieurs sont de vrais mémoires qui traitent à fond de la situation géné-

personne mon honneur, et à la Cour ma tête. Si je n'étais que politique, je dirais : « J'ai besoin que ces gens-là me craignent. » Si j'étais leur homme, je dirais : « Ces gens-là ont besoin de me craindre. » Mais je suis un bon citoyen, qui aime la gloire, l'honneur et la liberté avant tout, et certes messieurs du rétrograde[1] me trouveront toujours prêt à les foudroyer. Hier, j'ai pu les faire massacrer; s'ils continuaient sur cette piste, ils me forceraient à le vouloir, ne fût-ce que pour le salut du petit nombre d'honnêtes gens d'entre eux. En un mot, je suis l'homme du rétablissement de l'ancien ordre. Vous avez une manière très-simple de vous tirer de l'embarras[2] dont vous me parlez et que je ne comprends pas bien; c'est de montrer mon billet. *Vale et me ama.*

rale et des circonstances du jour. Cette correspondance, restée secrète jusqu'à la mort du comte de La Mark, a été publiée de nos jours (1851). Ainsi lié avec la Cour, dont il recevait une pension, Mirabeau n'en voulait pas moins garder son indépendance de vues et de langage, alors que la Cour eût voulu ne trouver en lui qu'un instrument docile. Le grand tribun ne pouvait se résoudre à sacrifier ainsi non-seulement sa popularité, mais encore sa foi dans les idées de liberté qu'il avait toujours si puissamment servies; il se laissait payer, sans doute, mais il n'avait pas entendu se vendre, et sa fierté se révoltait contre le joug humiliant qu'on voulait faire peser sur lui. Il ne cherchait et ne comprenait de salut pour la royauté que dans une étroite et définitive alliance avec la Révolution. Les développements qui précèdent nous ont paru indispensables pour faire comprendre toute l'importance de cette lettre. — 1. Sous-entendu : parti. — 2. L'embarras qu'éprouvait le comte de La Mark à justifier auprès de la Cour la conduite de Mirabeau, dont il s'était porté garant. Le comte suivit le conseil, et écrivit à la reine à ce sujet.

MADAME ROLAND[1].

1754 - 1793.

Les lettres de Mme Roland fourniraient les meilleurs arguments au critique qui voudrait réfuter cette opinion trop accréditée, que la noble héroïne de la Gironde eut le génie plus viril que féminin. Non-

1. Voy. la première édition des *Mémoires* de Mme Roland, publiée sous le titre : *Appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1795. Pour toute la période qui suivit le mariage de Mme Roland et son entrée dans la vie politique, cette première édition contient, en appendice, de nombreux et précieux fragments de correspondance qui n'ont pas été réimprimés ailleurs. On vient de publier des Mémoires plusieurs éditions, revues et augmentées, dont la meilleure est sans contredit celle donnée par M. Prosper Faugère (Paris, Hachette, 1864). Un travail analogue est urgent pour les Lettres, qui ne le cèdent guère, en intérêt, aux Mémoires. Il suffirait de coordonner dans l'ordre chronologique, qui a été constamment méconnu, les diverses correspondances (publiées jusqu'ici séparément) avec Mlles Cannet, Bosc, Bancal des Issarts, Lanthenas, Brissot et Buzot. Nous croyons savoir, du reste, que M. Prosper Faugère s'occupe activement de compléter son travail par cette publication qu'il est, mieux que personne, en état de mener à bien, vu les nombreux documents inédits qu'il possède. — Lire les divers articles de Sainte-Beuve sur Mme Roland, notamment l'étude insérée dans les *Portraits de Femmes*.

seulement elle excelle dans le genre épistolaire, qui est l'apanage de son sexe, mais elle y montre des qualités d'écrivain plus franches que celles qui ont valu à ses mémoires une réputation si méritée. Le laisser-aller de l'intimité la plus familière sied à merveille à son style, et lui fait perdre toute apparence de cette prétendue roideur qu'on lui a tant reprochée, et qui n'est que l'allure naturelle à la force.

La correspondance de Mme Roland est le corollaire, disons mieux, le commentaire inséparable de ses mémoires. Les diverses suites de lettres que nous avons d'elle nous permettent de compléter partout et de rectifier, par endroits, cette autobiographie qu'elle écrivit dans les derniers mois de sa vie, et qu'elle a intitulée, avec une confiance que l'événement n'a pas trompée : *Appel à la postérité*. Née *scribe*, comme l'a très-bien dit M. Michelet, intelligence active, nature exubérante, elle n'avait pas trop de la plume et de la parole pour se soulager de cette plénitude d'impressions qui lui a fait dire que, si ceux-là ont le plus vécu qui ont le plus senti, personne n'avait vécu plus qu'elle. Et, comme les besoins du cœur n'étaient pas moins impérieux en elle que ceux de l'esprit, elle eut, de tout temps, le goût d'épancher en confidences cette surabondance de vie. De là les nombreuses correspondances qui, mises bout à bout, forment une série ininterrompue depuis ses vingt ans jusqu'à sa captivité, et la racontent, pour ainsi dire, tout entière, jour par jour, aux principales époques de sa vie.

D'abord, au sortir du couvent, elle engage le commerce épistolaire le plus actif avec deux jeunes amies, Mlles Cannet. Cette correspondance, qui dura

huit années de sa jeunesse (1772-1780), ne remplit pas moins de deux volumes, et se recommande surtout par une facilité et une abondance prime-sautières. On a là toute la vie intérieure, tout le roman de cette imagination ardente et de ce cœur passionné. M. Sainte-Beuve l'a dit avec justesse : « Mme Roland sera plus grande plus tard, mais jamais elle ne fut plus attachante qu'à ces heures de premier épanchement. »

Mariée à Roland, qu'elle suivit dans ses diverses résidences, à Amiens d'abord, dans la ville habitée par ses jeunes amis (ce qui mit naturellement fin à cette correspondance), puis aux environs de Lyon, dans le domaine patrimonial de *la Platière* la jeune femme resta en relations avec un ami qu'elle avait laissé à Paris, Bosc, futur membre de l'Institut, alors secrétaire de l'intendance des postes. Cette correspondance, publiée plus tard par le destinataire, nous montre sous un aspect sérieux, mais non sévère, l'épouse et la mère vouée désormais aux soucis et aux devoirs de son nouvel état. Il y a notamment telles pages sur l'éducation de sa jeune fille qui feraient honneur à Jean-Jacques, et qui égalent en intérêt, en sentiment profond de la vérité morale, les passages correspondants qu'on pourrait relever dans *Émile*. Mais le charme principal de ces lettres où s'ébat et se déploie en liberté l'allégresse d'un tempérament robuste et riche, c'est la peinture de la vie rustique que Mme Roland mène au milieu des occupations de la plus vulgaire ménagère. On est profondément touché de voir cette femme qu'attendent, dans un prochain avenir, toutes les tempêtes de la vie publique, jouir délicieusement de tout cet obscur bonheur du

foyer et des champs. Il faut d'ailleurs remonter à travers tout le dix-huitième siècle, jusqu'à Mme de Sévigné, pour trouver une langue aussi hardiment familière. N'eût-elle écrit que les lettres à Bosc[1], Mme Roland aurait droit d'être comptée parmi les notables écrivains de son temps, et dans la lignée directe de son maître, J. J. Rousseau.

Vers le même temps, elle entretenait des correspondances d'un ton bien différent avec des amis politiques de son mari, qui ne tardèrent pas à lui vouer ce culte qu'elle inspirait à tous ceux qui l'approchaient : Brissot, si célèbre comme l'un des chefs futurs de la Gironde, et Bancal des Issarts, resté plus obscur, bien qu'il ait aussi siégé sur les bancs de la Convention. Il n'a été publié des lettres à Brissot que quelques fragments; la plus grande partie est restée inédite, et ce qu'on en connaît suffit pour donner de grands regrets, confirmés encore par la publication qu'on a faite des lettres à Bancal des Issarts (1833). Ces correspondances ne jettent pas seulement un jour très-vif sur l'état de l'opinion dans un des centres révolutionnaires les plus importants, Lyon, pendant deux années (1788-1790), elles abondent aussi en documents précieux pour l'étude de cette élite d'esprits jeunes, ardents et convaincus, téméraires peut-être dans leurs espérances, mais généreux et nobles dans leurs projets et dans leurs principes, dont Mme Roland est un des plus éminents représentants. Elles révèlent surtout la femme supérieure qui n'attendait que l'occasion pour paraître et prendre tout d'abord son rang. Nous y voyons en effet Mme Roland dominer

1. Nous renvoyons le lecteur au charmant récit plein de détails agrestes si riants et si pittoresques, que nous citons plus loin.

les plus fortes têtes du parti qui, deux ans plus tard, sera la Gironde; inspirer, stimuler, gourmander, à l'occasion, le patriotisme de ses amis. Tantôt elle les exhorte et les somme d'agir avec l'autorité et parfois le ton impératif d'un général d'armée; tantôt elle leur ouvre, par éclaircies, des vues profondes, de lumineuses échappées vers l'avenir, en même temps qu'elle applique aux principaux personnages du drame qui se noue, les jugements les mieux motivés et les plus incontestables, témoin ceux qu'elle porte en passant, et dès le premier coup d'œil, sur La Fayette et sur Mirabeau.

Le côté politique est donc le principal intérêt de cette correspondance, bien qu'on ait pu en découvrir un autre qui tient à l'attrait assez vif, ou plutôt à la sympathie cordiale que Bancal des Issarts, homme honnête, excellent, mais rêveur et indécis, avait inspirée à Mme Roland. Nous croyons pourtant que cet attachement dont une lettre éloquente, quoique plus célèbre qu'il ne convient, porte l'irrécusable trace, ne s'éleva jamais à la puissance d'une passion, même latente et en germe. Et la meilleure raison qui s'en puisse donner, c'est que nous voyons, dans une lettre finale, Mme Roland offrir de s'entremettre entre son ami absent et la femme qu'il songe à épouser.

C'est d'un autre style que s'exprime la passion chez Mme Roland; la preuve vient de nous en être fournie tout récemment par une révélation inespérée, par la publication d'une correspondance restée inédite jusque dans ces derniers temps, et qu'un miraculeux hasard a fait retrouver, nous voulons parler de ces *Lettres à Buzot*, dont la critique s'est avec raison tant occupée.

Ici, c'est le cœur de Mme Roland qui se déploie.

Jamais la passion, aux prises avec le devoir, n'a été plus éloquente; jamais, non plus, elle ne s'est inspirée de circonstances plus tragiques. A trente-neuf ans, au milieu de la plus violente crise politique cette femme, qui ne semblait respirer que pour la patrie et l'humanité, est prise d'un amour soudain, pour un homme vers lequel l'entraînent d'irrésistibles sympathies. Fidèle à l'idéal de vertu sévère auquel elle a tout sacrifié, elle ne succombe à cette passion tardive que séduite par l'attrait de toutes les qualités qui ont droit à son enthousiaste admiration, et qu'elle trouve réunies dans un représentant du peuple, collègue de Roland, dévoué comme lui, comme tout l'illustre groupe de la Gironde, aux principes de la plus pure démocratie. Trop courageuse pour ne pas s'immoler jusqu'au bout à son devoir, les événements viennent lever ses scrupules. Enveloppée avec son mari et son amant dans la proscription du parti girondin, elle est incarcérée, et dès lors, protégée contre elle-même, contre toute faiblesse, elle peut laisser parler son cœur en liberté, elle peut écrire à Buzot des aveux qu'il n'eût peut-être jamais entendus sortir de ses lèvres. Élevée au-dessus d'elle-même par la situation pathétique qui faisait appel à toutes les énergies de son cœur, Mme Roland rivalise, dans ce drame de sa vie intime, avec les plus hautes conceptions des poëtes dramatiques, et l'on a justement comparé la grandeur héroïque du langage qu'elle tient à Buzot et la sublime austérité de la Pauline de *Polyeucte*. Aucun romancier n'a exposé avec une plus fine analyse une situation morale plus délicate et plus complexe ; on retrouve dans ces lettres toutes les subtilités casuistiques de la passion. Deux

idées principales les remplissent : la première, c'est la licence que lui donne sa captivité de concilier son devoir avec son amour, de laisser parler son cœur sans avoir à craindre de succomber à sa faiblesse; la seconde, c'est l'espèce d'équilibre étrange, mais sincère, qu'elle établit entre les deux affections qui se disputent son âme, c'est la joie qu'elle éprouve, au milieu de ses épreuves, à « indemniser » son mari par sa constance, par le témoignage public qu'elle lui rendra devant le tribunal révolutionnaire.

Nous détachons de cette correspondance qui est, on le voit, d'une importance capitale, toute courte et toute tronquée qu'elle est, deux passages où la situation morale la plus délicate et la plus pathétique est rendue avec autant de finesse que de noblesse.

A M. BOSC [1].

12 octobre 1785.

Eh! bonjour donc, notre ami. Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais aussi je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me restaure : j'asine à force, et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires tapées qui seront

1. D'abord secrétaire de l'intendance des postes, puis membre de l'Académie des sciences, mort en 1828. Ami dévoué de Mme Roland, il lui resta fidèle dans les épreuves de sa captivité, fut le tuteur de sa fille, et donna la première édition des *Mémoires*. (Voy. plus haut, p. 344, note 1.)

délicieuses ; nous séchons des raisins et des prunes ; on fait des lessives, on travaille au linge ; on déjeune avec du vin blanc, on se couche sur l'herbe pour le cuver, on suit les vendangeurs, on se repose au bois ou dans les prés ; on abat des noix ; on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faisons travailler le docteur, Dieu sait ! Vous, vous le faites embrasser ; par ma foi, vous êtes un drôle de corps.

Vous nous avez envoyé de charmantes relations qui nous ont singulièrement intéressés ; en vérité, vous devriez courir toujours pour le plus grand plaisir de vos amis, et surtout ne pas oublier de les visiter.

Adieu ; il s'agit de déjeuner, et puis d'aller en corps cueillir des amandiers. Salut, santé, et amitié par-dessus tout.

Villefranche, 10 novembre 1786.

Assise au coin du feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma chère et petite famille, écrivant à un ami tandis que la neige tombe sur tant de malheureux accablés de misère et de chagrins, je m'attendris sur leur sort ; je me replie doucement sur le mien, et je compte en ce moment pour rien les contrariétés de relations ou de circonstances qui sembleraient quelquefois en altérer la félicité. Je me réjouis d'être rendue à mon genre de vie accoutumé. J'ai eu à la maison, durant deux mois, une femme charmante, dont le beau profil et le nez pointu vous rendraient fou à la première vue. A son occasion, j'ai été dans le monde, et j'ai attiré compagnie ; elle a été fêtée ; nous avons entremêlé cette vie extérieure

de jours tranquilles passés à la campagne, et surtout d'agréables soirées employées à lire et causer sur ces lectures faites en commun. Mais enfin il faut reprendre sa façon d'être accoutumée. Nous sommes entre nous, et je me trouve avec délices dans mon petit cercle le plus près du centre. Aussi, malgré les sollicitations pressantes et presque l'engagement de passer à Lyon une partie de l'hiver, j'ai pris la résolution de ne pas quitter le colombier; mon bon ami[1] ne peut cependant se dispenser d'un voyage et d'un séjour assez long dans ce chef-lieu de son département; mais je l'y laisserai seul cultiver nos relations, suivre ses affaires d'administration, et s'amuser d'académies; je me renferme dans ma solitude pour tout l'hiver, et je n'en sortirai qu'aux premiers beaux jours, pour étendre mes plumes au soleil du printemps. J'ai souri à vos conclusions de ce qu'il devait être pensé de moi et de ce qu'on pouvait en attendre pour le jeu et les cercles; et je me suis dit : Voilà comme raisonnent tous nos savants, physiciens, chimistes et autres. Ils partent de quelques données dont ils ne connaissent ni la cause ni les liaisons; ils suppléent à ce défaut par leurs conjectures; ils vernissent le tout par le jargon des grands mots, et donnent gravement les résultats les plus faux du monde pour des vérités palpables.

De ce qu'à l'occasion d'une étrangère, je me suis répandue dans les sociétés, où l'on a pu voir que je figurais comme une autre, et juger qu'il fallait que j'aimasse beaucoup mon chez moi pour m'y tenir seule, tandis que je savais y recevoir et représenter au besoin, voilà mon philosophe qui détermine que j'ai pris le parti de vivre à la provinciale, toujours hors de moi et maniant les cartes.

De ce que je m'étonne de ce que l'enfant d'un homme sensible et d'une femme douce ait une roideur qu'on ne peut vaincre que par une grande vigueur; de ce que je

1. Roland, que sa femme appelle toujours ainsi dans les lettres datées des premières années de son mariage.

regrette d'être obligée à me rendre sévère pour le forcer de plier de bonne heure sous le joug de la nécessité, voilà mon raisonneur qui juge que la contagion m'a gagnée, et que bientôt ma fille aura des colliers de fer et des échasses. Pauvre garçon ! si vous ne faites pas mieux dans vos études, je vous plains de perdre autant de temps à travailler. En vérité, si vous aviez été près de moi, depuis trois mois, vous auriez appris peut-être plus de vérités que vous n'en découvrirez de longtemps. D'abord vous auriez connu tout le peuple distingué d'une petite ville ; je vous aurais aidé à juger du caractère, des goûts, des talents ou des prétentions de chaque individu ; les rapports de chacun avec l'ensemble et des uns aux autres ; les plans, les devoirs, les passions ; le jeu public et secret de ces dernières ; leur influence sur les grandes démarches et les petites actions ; le résultat de toutes ces choses pour les mœurs générales et celles des familles particulières, etc. Vous eussiez fait un cours de philosophie, de morale et même de politique, plus complet que ne pourra l'être de longtemps la réunion de vos observations décousues et encore éparses. De là je vous aurais mené à la campagne, en société d'une Italienne remplie de feu, d'esprit, de grâce, de talents, sachant unir à tout cela du jugement, quelques connaissances, beaucoup d'âme et d'honnêteté ; en société d'une Allemande douce par sa trempe, austère dans ses mœurs et par une éducation républicaine ; simple dans ses manières, joignant une grande bonté à une instruction peu commune ; en société d'un homme froid, spirituel, lettré, doux et poli : vous connaissez les autres personnages. Voilà le fondement de notre ménage de campagne durant ces vacances ; joignez à cela quelques personnes du voisinage, quelques originaux brochant sur le tout ; d'ailleurs pleine liberté, table saine excellente eau, vin passable, grandes promenades, longues causeries, lectures amusantes, etc... ; et jugez si votre cours de philosophie ne serait pas heureusement terminé.

Maintenant sachez qu'Eudora[1] lit bien, commence à ne plus connaître d'autres joujoux que l'aiguille; s'amuse à faire des figures de géométrie; ne sait pas ce que c'est qu'entraves de toilette d'aucun genre; ne se doute pas du prix que l'on peut mettre à des chiffons pour la parure; se croit belle quand on lui dit qu'elle est sage et qu'elle a une robe bien blanche, remarquable par sa propreté; qu'elle trouve sa suprême récompense dans un bonbon donné avec des caresses; que ses caprices deviennent plus rares et moins longs; qu'elle marche dans l'ombre comme au grand jour, n'a peur de rien, et n'imagine pas qu'il vaille la peine de mentir sur quoi que ce soit : ajoutez qu'elle a cinq ans et six semaines; que je ne lui connais pas d'idées fausses sur aucun objet, important du moins; et convenez que si sa roideur m'a fatiguée, si ses fantaisies m'ont inquiétée, si son insouciance a rendu notre influence plus difficile, nous n'avons pas entièrement perdu nos soins.

Au bout du compte, j'ai trouvé, dans votre lettre, que tous les raisonnements dont vous étiez l'objet direct étaient fort justes; que vous entendiez bien ce qui convenait à votre plus grand bonheur présent et futur; qu'ainsi vous étiez encore meilleur philosophe que les trois quarts et demi du genre humain. Avec cela, continuez d'être un bon ami, et vous vaudrez toujours beaucoup pour vous et pour les honnêtes gens. Adieu; midi approche : on va m'appeler

1. L'unique enfant de Mme Roland, née en 1781, morte en 1858. Après la tragique mort de ses parents, elle fut recueillie par un de leurs fidèles amis, Champagneux. Celui-ci, d'abord rédacteur du *Courrier de Lyon*, et membre de la municipalité de cette ville, y avait connu Roland, qui, devenu ministre de l'intérieur, l'appela en 1792 à Paris, et le nomma chef de division à son département. Quand Roland et sa femme furent proscrits, Champagneux ne cessa de leur témoigner un dévouement courageux que Mme Roland a immortalisé dans ses *Mémoires*. Champagneux publia en 1797 une édition des *OEuvres* de son amie, (3 vol. in-8°) et fit épouser Eudora à son fils.

pour dîner; je n'ai plus que le temps de vous embrasser pour tout le petit ménage, y compris Eudora, qui se rappelle encore de[1] vous ou de votre nom.

A BOSC.*

Au Clos, le 3 octobre [1786 ou 1787].

Vos ferventes prières m'ont rappelée du séjour des ombres, et je puis converser avec les vivants. Je ne vous avois pas perdu de vue dans l'autre monde; mais je ne vous apercevois que dans le lointain, comme ces nuages fugaces qui paroissent à l'horizon, et semblent se confondre avec lui. Vos oraisons, vos efforts pour vous faire distinguer m'ont ramenée parmi vous autres, gens du siècle, avec une nouvelle expérience. Lorsque je n'avois encore habité qu'une planète, je croyois qu'on pouvoit cultiver la société de ses habitants sans nuire à ses relations avec les hommes d'une autre; il n'en est pas ainsi, je le vois bien; et Proserpine avoit raison de partager l'année alternativement entre Pluton et Cérès. Tant que je suis demeurée au cabinet collée sur un bureau, vous avez eu souvent de mes nouvelles; vous et tous nos amis du dehors, vous avez jugé de ma vie, de mon cœur peut-être par ma correspondance; et pendant que celle-ci étoit continue, animée, les gens de mon voisinage, de ma ville me regardoient comme une hermite qui ne savoit causer qu'avec les morts et dédaignoit tout commerce avec ses semblables. J'ai déposé la plume, suspendu les grands travaux; je suis sortie de mon Muséum; je me suis prêtée à la société; je l'ai laissée m'approcher; j'ai parlé, mangé, dansé, ri comme une autre, avec ceux qui m'environnoient : on a reconnu que je n'étois ni ourse, ni con-

1. *Sic.*

stellation, ni femme en *us*, mais un être tolérable et tolérant; et vous m'avez regardée comme morte. Bientôt je vais reprendre mes occupations, rentrer dans ma solitude, et la thèse changera encore une fois.

Qu'avez-vous fait depuis ce temps? Vous avez sans doute accru la somme de vos connoissances; mais avez-vous augmenté votre courage pour prendre les hommes tels qu'ils sont, le monde comme il va, et la fortune telle qu'elle se présente? Pour moi, j'en suis à ne plus faire cas de rien que de ce qui peut contribuer à cette fin. Vous me direz que cela n'est pas bien difficile quand on a son pain cuit, avec un second qui vous aide à faire de la philosophie et le reste; mais il y en a encore bien des alentours et des choses qui ne sont pas cela, et qui ont de l'influence sur notre bonheur; c'est cette influence que ma raison change en bien, ou réduit à zéro.

Voyez comme je suis *gentille! Gentille!* ce n'est pas peu dire; car vous saurez qu'à Villefranche, en Beaujolais, on entend par cette expression appliquée à une femme, *idem masculinée* pour un homme, la pratique du bien, l'amour du travail, l'intelligence, l'activité, etc. Ainsi, vous êtes un homme *gentil*, si vous faites bien votre devoir de citoyen, de magistrat, si vous l'êtes, ainsi du reste (notez que mon *idem* ci-dessus se rapporte à l'*expression*, et non pas à la *femme*), et ne riez pas plus que moi lorsque j'entends dire gravement d'un père de famille ou d'un bon avocat: Il est gentil, On est mignard au moins dans ce pays! et dans celui que vous habitez, les importants, les gros dos, les Mondore et les grands parleurs sont-ils toujours bien respectés? Pour vous, que je vois d'ici parler vite, aller comme l'éclair, avec un air tantôt sensible et tantôt étourdi, mais jamais imposant quand vous faites le grave, parce qu'alors vous grimacez *lavatériquement*, et que l'activité va seule à votre figure; vous que nous aimons bien, et qui le méritez de même, dites-nous si le présent vous est supportable et l'avenir gracieux; car voilà ce qui constitue le bonheur de

l'âge où se dissipent les illusions des belles années et où commencent les soucis de l'ambition.

A BOSC.

20 décembre [1790].

Faites donc décréter le mode de responsabilité des ministres; faites donc brider votre pouvoir exécutif; faites donc organiser les gardes nationales. Cent mille Autrichiens s'assemblent sur vos frontières; les Belges sont vaincus, notre argent s'en va, sans qu'on regarde comment; on paye les princes et les fugitifs, qui font, avec nos deniers, fabriquer des armes pour nous subjuguer.... Tudieu! tout Parisiens que vous êtes, vous n'y voyez pas plus loin que votre nez, ou vous manquez de vigueur pour faire marcher votre Assemblée!... Ce ne sont pas nos représentants qui ont fait la révolution; à part une quinzaine, le reste est au-dessous d'elle : c'est *l'opinion publique*, c'est *le peuple*, qui va toujours bien quand cette opinion le dirige avec justesse. C'est à Paris qu'est le siége de cette opinion; achevez donc votre ouvrage, ou attendez-vous de l'arroser de votre sang.

Adieu, citoyen et ami, à la vie et à la mort.

A BOSC.

29 janvier 1791.

Je pleure le sang versé; on ne sauroit être trop avare de celui des humains! Mais je suis bien aise qu'il y ait des dangers. Je ne vois que cela pour vous fouetter et vous faire aller. La fermentation règne dans toute la France; ses de-

grés sont combinés avec les mesures extérieures; la force publique n'est point organisée; et Paris n'a point encore assez influencé l'Assemblée pour l'obliger de faire tout ce qu'elle doit.

J'attends de vos sections des arrêtés vigoureux; s'ils trompent mon attente, je croirai qu'il me faut gémir sur les ruines de Carthage, et, tout en continuant de prêcher pour la liberté, je désespérerai de la voir affermie dans mon pays malheureux. Laissez-moi de côté l'histoire naturelle et toutes les sciences autres que celle de devenir homme et de propager l'esprit public.

J'ai ouï dire à Lanthenas[1] que des députés alloient étudier au Jardin des plantes : bon Dieu! et vous ne leur avez pas fait honte!... et ces honnêtes citoyens qui voient avec douleur la corruption les environner, ne s'élèvent pas avec énergie contre ses progrès?... n'en relèvent pas toutes les traces? n'appellent pas l'opinion publique pour l'opposer à ce torrent?... Où donc est le courage, où donc est le devoir?...

Osez les y rappeler. Si j'apercevois la plus petite intrigue contre le bien de la patrie, je me dépêcherois de la dénoncer à l'univers.

Le sage ferme les yeux sur les torts ou les foiblesses de l'homme privé; mais le citoyen ne doit pas faire grâce même à son père quand il s'agit du bien public.

On voit bien que ces hommes tranquilles n'avoient pas admiré Brutus avant que la révolution l'eût mis à la mode.

Ranimez-vous, et que nous puissions apprendre à la fois et vos efforts et vos succès.

1. Alors médecin, plus tard membre de la Convention nationale et du Conseil des Cinq cents. Il était à la date de cette lettre très-lié avec Mme Roland, et ne se brouilla avec elle que quand il la vit accueillir l'amour de Buzot, après avoir dédaigné le sien. Dans ses *Mémoires*, Mme Roland a porté de ce cœur pusillanime et de cet esprit plus que médiocre un jugement sévère et mérité. (Voy. l'édition Faugère, t. II, p. 247.)

A BUZOT[1].

3 juillet [1793].

Quelle douceur inconnue aux tyrans que le vulgaire croit heureux dans l'exercice de leur puissance ! Et s'il est vrai qu'une suprême intelligence répartisse les biens et les maux entre les hommes suivant les loix d'une rigoureuse compensation, puis-je me plaindre de mon infortune lorsque de telles délices me sont réservées ! Je reçois ta lettre du 27[2], j'entends encore ta voix courageuse ; je suis témoin de tes résolutions[3], j'éprouve les sentiments qui t'animent, je m'honore de t'aimer, et d'être chérie de toi. Mon ami, ne nous

1. François-Nicolas-Léonard Buzot, né en 1760, député à l'Assemblée constituante et à la Convention, proscrit avec ses collègues de la Gironde, mort en 1794. (Voy. la notice qui précède, sur sa correspondance avec Mme Roland.) On n'a qu'un fragment de cette correspondance, quatre lettres qui forment environ quarante pages. Comme, en vertu de la législation étrange qui régit la matière, ces lettres sont encore, soixante-dix ans après la mort de l'auteur, la propriété de l'éditeur posthume, nous ne pouvons en citer aucune *in extenso ;* mais nous n'excédons pas notre droit de critique en insérant ici, sous forme de citation, les deux passages, qui sont de beaucoup les plus caractéristiques, et, littérairement, les plus remarquables. Nous reproduisons ce texte d'après le fac-simile joint à la publication intitulée : *Étude sur Madame Roland et son temps*, etc., par C. A. Dauban (Paris, H. Plon, 1864). Nous tenons à conserver scrupuleusement l'orthographe qui se trouve par endroits modernisée dans la transcription faite par l'éditeur. Les deux pages suivantes forment le début de la seconde lettre. — 2. Sans doute du 27 juin. — 3. Enveloppé dans la proscription dont le décret de la Convention, rendu le 31 mai précédent, avait frappé ses amis politiques, Buzot était alors à Caen, d'où il essayait d'organiser l'insurrection des départements contre la dictature que le parti montagnard étendait au nom de Paris sur la France.

égarons pas jusqu'à frapper le sein de notre mère, en disant du mal de cette vertu, qu'on achète, il est vrai, par de cruels sacrifices, mais qui les paye à son tour par des dédommagements d'un si grand prix. Dis-moi, connois-tu des moments plus doux que ceux passés dans l'innocence et le charme d'une affection que la nature avoue et que règle la délicatesse, qui fait hommage au devoir des privations qu'il lui impose et se nourrit de la force même de les supporter? Connois-tu de plus grand avantage que celui d'être supérieur à l'adversité, à la mort, et de trouver dans son cœur de quoi goûter et embellir la vie jusqu'à son dernier souffle? As-tu jamais mieux éprouvé ces effets que de l'attachement qui nous lie, malgré les contradictions de la société et les horreurs de l'oppression? Je te l'ai dit, je lui dois de me plaire dans ma captivité. Fière d'être persécutée dans ces temps où l'on proscrit le caractère et la probité, je l'eusse, même sans toi, supportée avec dignité; mais tu me la rends douce et chère. Les méchants croient m'accabler en me donnant des fers, les insensés! Que m'importe d'habiter ici ou là, ne vais-je pas partout avec mon cœur, et me resserrer avec lui dans une prison, n'est-ce pas me livrer à lui sans partage? Ma compagnie, c'est ce que j'aime; mes soins, d'y penser; mes devoirs, dès que je suis seule, se bornent à des vœux pour tout ce qui est juste et honnête, et ce que j'aime occupe encore le premier rang dans cet ordre. Va! je sens trop bien ce qui m'est imposé dans le cours ordinaire des choses, pour me plaindre de la violence qui l'a détourné; si je dois mourir.... eh bien! je connois de la vie ce qu'elle a de meilleur, et sa durée ne m'obligeroit peut-être qu'à de nouveaux sacrifices.

L'instant où je me suis le plus glorifiée d'exister, où j'ai senti plus vivement cette exaltation d'âme qui brave tous les dangers et s'applaudit de les courir, est celui où je suis entrée dans la bastille que mes bourreaux m'avoient choisie. Je ne dirai pas que j'ai été au-devant d'eux, mais il est très-vrai que je ne les ai pas fui; je n'ai pas voulu cal-

culer si leur fureur s'étendroit jusqu'à moi : j'ai cru que si elle s'y portoit, elle me donneroit occasion de servir X[1] par mes témoignages, ma constance et ma fermeté; je trouvois délicieux de réunir le moyen de lui être utile à une manière d'être qui me laissoit plus à toi; j'aimerois à lui sacrifier ma vie pour acquérir le droit de donner à toi seul mon dernier soupir. Excepté les agitations terribles que m'ont causées les décrets contre les proscrits, je n'ai jamais joui d'un plus grand calme que dans cette étrange situation, et je l'ai goûté sans mélange lorsque je les[2] ai sus presque tous en sûreté, lorsque je t'ai vu travaillant en liberté à conserver celle de ton pays. . . . .
. . . .

AU MÊME[3].

7 juillet [1793].

Tu ne saurois te représenter, mon ami, le charme d'une prison où l'on ne doit compte qu'à son propre cœur de l'emploi de tous les moments ! Nulle distraction fascheuse, nul sacrifice pénible, nul soin fastidieux ; point de ces devoirs d'autant plus rigoureux qu'ils sont respectables pour un cœur honnête; point de ces contradictions des loix ou des préjugés de la société avec les plus douces inspirations de la nature ; aucun regard jaloux n'épie l'expression de ce qu'on éprouve ou l'occupation que l'on choisit ; personne ne souffre de votre mélancolie ou de votre inaction; personne n'attend de vous des efforts ou n'exige des sentiments

1. Roland. — 2. Les collègues de Buzot, à la Convention, qui, proscrits comme lui, s'étaient également réfugiés de Paris dans les départements. — 3. Début de la quatrième lettre.

qui ne soyent pas en votre pouvoir; rendu à soi-même, à la vérité, sans avoir d'obstacles à vaincre, de combats à soutenir, on peut, sans blesser les droits ou les affections de qui que ce soit, abandonner son âme à sa propre rectitude, retrouver son indépendance morale au sein d'une apparente captivité, et l'exercer avec une plénitude que les rapports sociaux altèrent presque toujours. Il ne m'étoit pas même permis de chercher cette indépendance et de me décharger ainsi du bonheur d'un autre, qu'il m'étoit si difficile de faire, les événements m'ont procuré ce que que[1] je n'eusse pu obtenir sans une sorte de crime; comme je chéris les fers où il mès[2] libre de t'aimer sans partage, et de m'occuper de toi sans cesse[3]! Ici, toute autre obligation est suspendue, je ne me dois plus qu'à qui m'aime, et mérite si bien d'être chéri; poursuis généreusement ta carrière, sers ton pays, sauve la Liberté; chacune de tes actions est une jouissance pour moi, et ta conduite est mon triomphe. Je ne veux point pénétrer les desseins du ciel, je ne me permettrai pas de former de coupables vœux; mais je le remercie d'avoir substitué mes chaînes présentes à celles que je portois auparavant, et ce changement me paroît un

1. *Sic.* — 2. *Sic.* — 3. Ce sentiment délicat et subtil d'une âme honnête partagée entre sa fidélité à un époux qu'elle n'aime pas, et son amour pour un homme dont elle ne veut pas accueillir les vœux, au prix de son devoir, est exprimé d'une façon plus remarquable encore dans ce passage de la première lettre: « .... Je n'ose te dire, et tu es le seul au monde qui puisse l'apprécier, que je n'ai pas été très faschée d'estre arrêtée. — Ils (ses ennemis politiques) en seront moins furieux, moins ardens contre R. (Roland), me disois-je; s'ils tentent quelque procès, je saurai le soutenir d'une manière qui sera utile à sa gloire. Il me sembloit que je m'acquittois ainsi d'une indemnité due à ses chagrins; mais ne vois-tu pas aussi qu'en me trouvant seule, c'est avec toi que je demeure? Ainsi, par la captivité, je me sacrifie à mon époux, je me conserve à mon ami, et je dois à mes bourreaux de concilier le devoir et l'amour! Ne me plains pas! »

commencement de faveur ; s'il ne doit pas m'accorder davantage, qu'il me conserve cette situation jusqu'à mon entière délivrance d'un monde livré à l'injustice et au malheur. . . . .
. . . .

CAMILLE DESMOULINS [1].

1760-1793.

Voici, avec Mme Roland, le seul écrivain de grand talent qui puisse fournir à notre recueil des lettres portant la date de ces années de la Révolution, où la littérature parut sombrer au milieu de la tourmente politique. On écrivait peu, par passe-temps, alors, et les préoccupations à l'ordre du jour laissaient peu de place aux thèmes habituels des confidences épistolaires. C'est à l'histoire, non à la littérature, qu'appartiennent les correspondances des principaux acteurs du drame révolutionnaire.

Le volume de lettres qu'un parent, jaloux à bon droit de tout ce qui pouvait honorer la mémoire de Camille Desmoulins, a publié de nos jours, est surtout digne d'intérêt et d'étude par les documents nouveaux qu'il nous donne sur le caractère de celui qui fut un des plus brillants promoteurs et l'une des plus touchantes victimes de la Révolution. C'est bien là le jeune pamphlétaire, qui termina par la glorieuse mort

1. Voy. *OEuvres de Camille Desmoulins.* Paris, Ébrard, 1838, 2 vol. in-8°.

d'un martyr de la cause sacrée de l'humanité, la carrière équivoque d'un polisson de génie (comme on l'a souvent appelé) ; c'est bien là cette nature si versatile, d'une sensibilité toute féminine, également capable de férocité et de dévouement, aussi prompte à se laisser exalter par la joie du succès, qu'abattre par la tristesse des revers. Les deux lettres qui suivent offrent l'exemple le plus remarquable de ces contrastes, et c'est pour cela que nous les avons choisies entre toutes. Elles racontent en effet les deux moments principaux de sa vie politique : les jours d'enthousiaste triomphe, qu'ouvre la fameuse scène du jardin du Palais-Royal ; et les heures tragiques où Camille attendait l'inévitable arrêt qui allait l'envoyer à l'échafaud, pour avoir osé protester par un courageux appel à la clémence contre l'implacable régime de la Terreur.

La lettre à son père est fort peu remarquable au point de vue littéraire ; il ne faut pas considérer comme un échantillon de son talent d'écrivain cette improvisation rapide et négligée, écrite dans la fièvre de l'action ; mais elle se recommande par une chaleur de sentiment et de style assez rares pour mériter d'être citée, quand elle ne serait pas signée d'un nom célèbre. Elle est d'ailleurs d'une haute valeur historique, et la plus intéressante de toutes les lettres de Camille à son père.

Quant à la lettre à Lucile, elle est justement célèbre, et suffirait pour sauver à jamais de l'oubli le nom de celui qui l'a signée, eût-il été le plus obscur des condamnés du tribunal révolutionnaire. Ce sont certainement les pages les plus admirables que nous ait léguées l'histoire de l'échafaud politique. La même

crise suprême a, sans nul doute, inspiré des adieux aussi touchants, d'aussi navrantes plaintes, d'aussi énergiques imprécations, d'aussi violents élans de tendresse et d'indignation; mais pour que ces testaments de l'agonie d'un condamné à mort aient place dans l'histoire littéraire, il faut qu'ils revêtent cette forme définitive, immortelle, que peut seule leur donner un grand écrivain. C'est là précisément le caractère tout exceptionnel de cette lettre de Camille à sa femme. Comment se défendre d'une émotion toute tragique, à l'aspect des douze étroits feuillets dont se compose cette lettre, où les incorrections de l'orthographe, l'incohérence des idées attestent la précipitation de la main, les angoisses du cœur, le trouble de l'esprit, où tout prend une signification horrible, où tout nous montre ce mari, ce père, saignant par toutes les fibres de son cœur, ce républicain enthousiaste, indigné de se voir, par une affreuse méprise, sacrifié lui-même sur l'autel de son idole! Le désordre du style, les hasards de la pensée rivalisent ici en beauté avec les combinaisons de l'art le plus savant. Tout le drame horrible, si complexe, si tumultueux, dont l'âme d'un condamné à mort est le théâtre, ne se retrouve-t-il pas dans cette lettre, déduit avec la logique supérieure de la passion? Que de péripéties, et que d'incidents pathétiques, que d'orageux flux et reflux de sentiments et de pensées! Le court sommeil où le prisonnier revoit en songes tous ceux qu'il aime, bienfaisante trêve suivie des angoisses d'un réveil où il se retrouve aux prises avec l'implacable réalité; le poignant souvenir des irrévocables adieux; l'amère consolation des entrevues furtives à distance, à travers les barreaux des fenêtres;

les imparfaites et dérisoires compensations, les portraits, les tresses de cheveux qui trompent, sans l'assouvir, la tendresse; l'étrange découverte d'un voisin de cachot, ancien ami dont il était séparé par des divergences d'opinion, et dont le hasard d'un commun malheur le rapproche; la torture d'être au secret et comme déjà plongé au cercueil; les retours perpétuels de colère et d'indignation sur l'absurdité criante de la plus inique condamnation, sur la lâcheté des collègues, qui le félicitaient la veille du courage dont ils lui font, le lendemain, un crime, pour le livrer au bourreau, en guise de victime expiatoire; la consolation suprême de se survivre en ce qu'il a de meilleur, grâce à quelques pages immortelles que le couteau de la guillotine n'atteindra pas; un dernier regret donné aux félicités perdues, un dernier rêve d'un bonheur idyllique qui fut possible, et qu'il a laissé échapper; un suprême élan de tendresse désespérée où les paroles se succèdent entrecoupées comme des sanglots et des baisers; enfin la résignation de l'impuissance s'exprimant dans une horrible et forte image, vraiment digne du grand écrivain qui, à de certaines pages, fut le Cicéron et le Tacite de son temps; toutes ces douleurs, tous ces contrastes sont rendus avec une sincérité, une naïveté, une vigueur qui font de cette lettre un chef-d'œuvre de pathétique tel, que le Shakspeare futur de la Révolution française, si jamais il en vient un, ne pourra qu'égaler une pareille page.

A M. DESMOULINS [1].

Paris, 16 juillet 1789.

Mon très-cher père, maintenant, on peut vous écrire, la lettre arrivera. Moi-même, j'ai posé hier une sentinelle dans un bureau de la poste, et il n'y a plus de cabinet secret où l'on décachette les lettres. Que la face des choses est changée depuis trois jours! Dimanche, tout Paris étoit consterné du renvoi de M. Necker; j'avois beau échauffer les esprits, personne ne prenait les armes. Je vais sur les trois heures au Palais-Royal; je gémissois au milieu d'un groupe, sur notre lâcheté à tous, lorsque trois jeunes gens passent se tenant par la main et criant aux armes. Je me joins à eux; on voit mon zèle, on m'entoure, on me presse de monter sur une table : dans la minute, j'ai autour de moi six mille personnes : « Citoyens, dis-je alors, vous savez que la nation avoit demandé que Necker lui fût conservé, qu'on lui élevât un monument, et on l'a chassé! Peut-on vous braver plus insolemment? Après ce coup, ils vont tout oser, et, pour cette nuit, ils méditent, ils disposent peut-être une Saint-Barthélemy pour les patriotes. » J'étouffois d'une multitude d'idées qui m'assiégeoient; je parlois sans ordre. « Aux armes! ai-je dit, aux armes! Prenons tous des cocardes vertes, couleur de l'espérance. » Je me rappelle que je finissois par ces mots : « L'infâme police est ici. Eh bien! qu'elle me regarde, qu'elle m'observe bien; oui! c'est moi, qui appelle mes frères à la liberté. » Et, levant un pistolet : « Du moins, ils ne me prendront pas la vie, et je saurai mourir glorieusement : il ne peut plus m'arriver qu'un malheur, c'est celui de voir la France devenir esclave. » Alors je descendois; on m'embrassoit, on m'étouffoit

1. Receveur de l'enregistrement, à Laon.

de caresses. « Mon ami, me disoit chacun, nous allons vous faire une garde, nous ne vous abandonnerons pas, nous irons où vous voudrez. » Je dis que je ne voulois point avoir de commandement, que je ne voulois qu'être soldat de la patrie. Je pris un ruban vert et je l'attachai à mon chapeau, le premier. Avec quelle rapidité gagna l'incendie ! Le bruit de cette émeute va jusqu'au camp ; les Cravates, les Suisses, les Dragons, Royal-Allemand arrivent. Le prince Lambesc, à la tête de ce dernier régiment, entre dans les Tuileries, à cheval. Il sabre lui-même un garde-françoise, sans armes, et renverse femmes et enfans. La fureur s'allume. Alors il n'y a plus qu'un cri dans Paris : *Aux armes !* Il étoit sept heures Il n'ose entrer dans la ville. On enfonce les boutiques d'armuriers. Lundi matin, on sonne le tocsin. Les électeurs s'étoient assemblés à la Ville[1]. Le prévôt des marchands à leur tête, ils créent un corps de milice bourgeoise de soixante-dix-huit mille hommes, en seize légions. Plus de cent mille étaient déjà armés, tant bien que mal, et coururent à la Ville demander des armes. Le prévôt des marchands amuse, il envoie aux Chartreux et à Saint-Lazare ; il tâche de consumer le temps en faisant croire aux districts qu'on y trouvera des armes. La multitude et les plus hardis se portent aux Invalides ; on en demande au gouverneur ; effrayé, il ouvre son magasin. J'y suis descendu sous le dôme, au risque d'étouffer. J'y ai vu, à ce qu'il m'a semblé, au moins cent mille fusils. J'en prends un tout neuf, armé d'une baïonnette, et deux pistolets. C'étoit le mardi, tout le matin se passa à s'armer. A peine a-t-on des armes, qu'on va à la Bastille. Le gouverneur, surpris de voir tout d'un coup dans Paris cent mille fusils armés de baïonnettes, et ne sachant point si ces armes étoient tombées du ciel, devoit être fort embarrassé. On tiraille une heure ou deux, on arquebuse ceux qui se montrent sur les tours ; le gouverneur, le comte de Launay, amène pavillon ; il baisse le pont-levis,

1 C'est-à-dire à l'hôtel de ville.

on se précipite, mais il le lève aussitôt et tire à mitraille Alors, le canon des gardes-françoises fait une brèche. Bourgeois, soldats, chacun se précipite. Un graveur monte le premier, on le jette en bas et on lui casse les jambes. Un garde-françoise plus heureux le suit, saisit la mèche d'un canonnier, se défend, et la place est emportée d'assaut dans une demi-heure. J'étois accouru au premier coup de canon, mais la Bastille étoit déjà prise, en deux heures et demie, chose qui tient du prodige. La Bastille auroit pu tenir six mois, si quelque chose pouvoit tenir contre l'impétuosité française; la Bastille prise par des bourgeois et des soldats, sans aucun chef, sans un seul officier! Le même garde-françoise qui avait monté à l'assaut le premier, poursuit M. de Launay, le prend par les cheveux et le fait prisonnier. On l'emmène à l'Hôtel-de-Ville, on l'assomme sur le chemin. Il étoit expirant des coups reçus, on l'achève à la Grève et un boucher lui coupe la tête. On la porte au bout d'une pique, et on donne la croix de Saint-Louis au garde-françoise. Dans le même temps, on arrête un courrier, on lui trouve dans ses bas une lettre pour le prévôt des marchands; on le conduit à la Ville. Dès le lundi matin, on arrêtoit tous les courriers; on portoit toutes les lettres à la Ville; celles adressées au roi, à la reine et aux ministres, on les décachetoit et on en faisoit lecture publique. On lut une lettre adressée à M. de Flesselles; on lui disoit d'amuser ainsi quelques jours les Parisiens. Il ne put se défendre; le peuple l'arracha de son siége et l'entraîna hors de la salle où il présidoit l'Assemblée; et à peine a-t-il descendu l'escalier de l'Hôtel-de-Ville, qu'un jeune homme lui appuie son pistolet et lui brûle la cervelle; on crie: *Bravo.* On lui coupe la tête qu'on met sur une pique, et j'ai vu de même sur une pique son cœur, qu'on a promené dans tout Paris; l'après-midi, on pendit le reste de la garnison pris les armes à la main; on les accrochoit au reverbère de la Grève. On cria grâce pour quelques-uns et pour tous les Invalides. Il y eut aussi quatre ou cinq voleurs pris sur le

fait et pendus sur la minute ; ce qui consterna les filous au point qu'on les dit tous décampés. Monsieur le lieutenant de police, épouvanté de la fin tragique du prévôt, envoya sa démission à l'Hôtel-de-Ville. Les oppresseurs vouloient s'enfuir tous de Paris ; mais il y a eu toujours sur pied, depuis lundi soir, une patrouille de cinquante mille hommes. On n'a laissé sortir personne de la capitale. Toutes les barrières ont été brûlées, et tous les commis sont en déroute, comme bien vous le pensez. Les Suisses, gardes du trésor royal, ont mis bas les armes. On y a trouvé vingt-quatre millions dont la ville de Paris s'est emparée. Après le coup de main qui venoit d'emporter la Bastille, on crut que les troupes campées autour de Paris pourroient bien y entrer, et personne ne se coucha. Cette nuit, toutes les rues étoient éclairées ; on jeta dans les rues des chaises, des tables, des tonneaux, des morceaux de grès, des voitures pour les barricader et casser les jambes des chevaux. Il y eut, cette nuit, soixante-dix mille hommes sous les armes. Les gardes-françoises faisoient patrouille avec nous. Je montai la garde toute la nuit. Je rencontrai un détachement de hussards sur les onze heures du soir, qui entroit par la porte Saint-Jacques. Le gendarme qui nous commandoit, cria : *Qui vive !* L'officier hussard cria : *France, la nation françoise ; nous venons nous rendre, vous offrir nos secours.* Comme on s'en défioit un peu, on leur dit de désarmer d'abord, et sur leur refus, on les remercia de leurs services, et il n'en seroit pas échappé un seul s'ils ne se fussent égosillés à crier : *Vivent les Parisiens et le Tiers-État !* On les ramena jusqu'aux barrières, où nous leur souhaitâmes le bon soir. Nous les avions promenés quelque temps dans Paris, où ils dûrent admirer le bon ordre et le patriotisme. Les femmes faisoient bouillir de l'eau pour jeter sur la tête ; ils voyoient les pavés rougis sur les fenêtres, prêts à les écraser, et autour d'eux les milices innombrables de Paris, armées de sabres, d'épées, de pistolets et plus de soixante mille baïonnettes, plus de cent cinquante pièces de canon braquées à

l'entrée des rues. Je crois que c'est leur rapport qui glaça d'effroi le camp. Nous avions les poudres de la Bastille, de l'arsenal, cinquante mille cartouches trouvées aux Invalides. Mon avis étoit d'aller à Versailles. La guerre étoit finie, toute la famille étoit enlevée, tous les aristocrates pris d'un coup de filet. J'étois certain que la prise inconcevable de la Bastille dans un assaut d'un quart d'heure avoit consterné le château de Versailles et le camp, et qu'ils n'auroient pas eu le temps de se reconnaître. Hier matin, le roi effrayé vint à l'Assemblée nationale; il se mit à la merci de l'Assemblée, et voilà tous ses péchés remis. Nos députés le reconduisirent en triomphe au château. Il pleura beaucoup, à ce qu'on assure. Il retourna à pied, n'ayant pour gardes que nos députés qui le ramenoient. Target me dit que ce fut une bien belle procession. Le soir, la procession de Paris fut plus belle encore. Cent cinquante députés de l'Assemblée nationale, Clergé, Noblesse et Communes, étoient montés dans les carrosses du roi pour venir apporter la paix. Ils arrivèrent à trois heures et demie à la place Louis XV, descendirent de voiture et furent à pied, traversant la rue Saint-Honoré jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Ils marchèrent sous les drapeaux des gardes-françoises, qu'ils baisoient en disant : voilà les drapeaux de la nation, de la liberté, et au milieu de cent mille hommes armés, et de huit cent mille avec des cocardes rouges et bleues. Le rouge, pour montrer qu'on était prêt à verser son sang; et le bleu, pour une constitution céleste. Les députés avoient aussi la cocarde. On fit halte devant le Palais-Royal et devant le garde-françoise sur le phaéton de M. de Launay, dont la ville lui avoit fait présent, ainsi que des chevaux superflus du gouverneur décapité. Il avoit une couronne civique sur la tête. Il donnoit la main à tous les députés. Je marchois l'épée nue à côté de Target, avec qui je causois. Il étoit d'une joie inexprimable. Elle brilloit dans tous les yeux, et je n'ai rien vu de pareil. Il est impossible que le triomphe de Paul-Émile ait été plus beau. J'avois pourtant

eu plus de joie encore la veille, quand je montai sur la brèche de la Bastille rendue, et qu'on y arbora le pavillon des Gardes et des milices bourgeoises. Là étoient la plupart des zélés patriotes. Nous nous embrassions, nous baisions les mains des gardes-françoises en pleurant de joie et d'ivresse.

Votre fils, DESMOULINS.

P. S. Hier, à l'Hôtel-de-Ville, les 150 députés et les électeurs ont proclamé la paix. Le marquis de Lafayette est nommé général des 16 légions des milices de Paris, les gardes-françoises et les gardes suisses sont déclarées troupes nationales et désormais à la solde de la nation, aussi bien que les deux premières de nos 16 légions.

M. Bailly est nommé Maire de Paris. En ce moment, on rase la Bastille ; M. Necker est rappelé ; les nouveaux ministres ont remercié ou sont remerciés ; Foulon est mort de peur [1] ; l'abbé Roy est pendu ; le gouverneur et le sous-gouverneur de la Bastille et le prévôt des marchands sont décapités ; cinq voleurs ont été accrochés au reverbère ; une centaine d'hommes ont été tués à la Bastille de part et d'autre. On a remarqué la clôture des spectacles depuis dimanche, chose inouïe !

A LUCILE [2].

Copie de ma lettre qui ne te sera peut-être point parvenue.

Duodi germinal, 11 décadi, 5 heures du matin [1er avril 1794].

Le sommeil bienfaisant a suspendu mes maux ; on n'a pas le sentiment de sa captivité, on est libre quand on dort.

1. Le bruit en courait. — 2. Lucile Duplessis, fille d'un riche banquier, qui avait récemment épousé Camille Desmoulins par

Le ciel a eu pitié de moi. Il n'y a qu'un moment, je te voyois en songe, je vous embrassois tour à tour, toi, Horace[1] et Daronne[2], qui étoit à la maison; mais notre petit avoit perdu un œil où je voyais comme une taie : ma douleur de cet accident m'a réveillé. Je me suis retrouvé dans un cachot : Il faisoit un peu de jour. Ne pouvant plus te voir, ô ma lolotte, et vous entendre, car toi et ta mère vous me parliez, et Horace, ne pensant point à son mal, disoit papa, papa (ah! les cruels qui m'arrachent le plaisir d'entendre ces mots, et de te voir, de te rendre heureux, ce qui faisoit toute mon ambition et ma seule conspiration[3]), je me suis levé, au moins pour te parler et t'écrire. Mais ouvrant ma fenêtre, la pensée de ma solitude, les affreux barreaux, les verrous qui me séparent de toi ont vaincu toute ma fermeté d'âme. J'ai fondu en larmes ou plutôt j'ai sanglotté en criant dans mon tombeau : Lucile ! Lucile ! ô ma chère Lucile, où es-tu? où est ta tête qui se frottoit contre ton pauvre Lou en rentrant, où sont tes bras qui me serroient, et ton col et tes pieds et ta bouche? Hier, oh hier! quels adieux! C'est à ce moment de notre séparation que j'ai senti mon

amour. Elle fut traduite devant le tribunal révolutionnaire comme coupable d'avoir voulu délivrer son mari, et périt, huit jours après lui, sur l'échafaud. Elle avait à peine vingt-deux ans. — Nous avons collationné avec un soin minutieux le texte de cette lettre sur le manuscrit même. Ces précieuses pages font partie d'une magnifique collection d'autographes dont le libéral et modeste possesseur nous refuse le plaisir de lui témoigner publiquement, en le nommant, notre vive gratitude. Nous avons pu rectifier un grand nombre d'inexactitudes, d'omissions et de non-sens que renferme le texte de l'édition des *OEuvres de Camille Desmoulins*, publiée en 1831 ; mais ces corrections sont si fréquentes et si minutieuses que nous avons dû renoncer à en faire un relevé exact qui eût été trop fastidieux pour le lecteur. — 1. Son jeune fils. 2. Sobriquet familier que Camille donnait à sa belle-mère, Mme Duplessis. — 3. On sait que Camille Desmoulins fut incarcéré, jugé et condamné sous l'inculpation absurde d'attentat contre la République.

âme passer en toi, et me quitter, le coup fatal ne peut pas la séparer plus de son corps. Hier j'ai eu un nouveau moment de douleur bien violent, et j'ai senti mon cœur se fendre quand j'ai aperçu ta mère dans le jardin.

Un mouvement machinal m'a jeté à genoux contre les barreaux; j'ai joint les mains comme si j'avois imploré sa pitié; d'elle qui, j'en suis bien sûr, gémit sans cesse dans ton sein. J'ai vu hier sa douleur à son mouchoir et à son voile qu'elle a baissé, ne pouvant tenir à la douleur du spectacle de ma prison. Quand vous viendrez, qu'elle s'asseoie un peu plus près avec toi, que je vous voie mieux, il n'y a pas de danger, à ce qu'il me semble. Ma lunette n'est pas bien bonne; je voudrois que tu m'achetasses de ces lunettes comme j'en avois une paire, non pas d'argent, mais d'acier, qui ont deux branches qui s'attachent à la tête. Tu demanderois du numéro 15; le marchand sçait ce que cela veut dire; mais surtout, je t'en conjure, Lolotte, par nos amours éternelles, envoie-moi ton portrait; que ton peintre ait compassion de moi, qui ne souffre que pour avoir eu trop compassion des autres[1]; qu'il te donne deux séances par jour. Dans l'horreur de ma prison, ce sera pour moi une fête, un jour d'ivresse et de ravissement, celui où je recevrai ce portrait. En attendant envoie-moi de tes cheveux; que je les mette contre mon cœur.

Maintenant que je te transcris cette lettre de peur que l'autre ne te parvienne, je les ai, ces cheveux, je les baise sans cesse, je les attacherai à ma main, celle que je t'ai donnée quand je fus si heureux, je veux les emporter dans le tombeau, je suis bien sûr que la mort ne me les fera pas quitter.

Ma chère Lucile! me voilà revenu au temps de nos premières amours, où on m'intéressoit par cela seul qu'on

1. Allusion aux courageuses réclamations de Desmoulins contre le régime de la Terreur, réclamations que l'implacable comité du Salut public punit comme un crime.

sortoit de chez toi. Hier, quand le citoyen qui t'a porté ma lettre fut revenu : « Eh bien, vous l'avez vue? lui dis-je, comme je le disois autrefois à cet abbé Landr...[1], et je me surprenois à le regarder comme s'il fût resté sur ses habits, sur toute sa personne, quelque chose de toi. C'est une âme charitable, puisqu'il t'a remis ma lettre sans ratures. Je le verrai, à ce qu'il paroît, 2 fois par jour, le matin et le soir. Ce messager de mes douleurs me devient aussi cher que l'auroit été autrefois le messager de mes plaisirs. (Je ne l'ai vu que le premier jour, et son absence, le lendemain, a été le premier avis de ma condamnation.)

J'ai découvert une fente à mon appartement; j'ai appliqué mon oreille, j'ai entendu gémir; j'ai hasardé quelques paroles, j'ai entendu la voix d'un malade qui souffroit; il m'a demandé mon nom. Je le lui ai dit. « O mon Dieu! s'est-il écrié en retombant sur son lit, je suis Fabre d'Églantine. Mais toi ici? La contre-révolution est donc faite? » Nous n'osons cependant nous parler, de peur que la haine ne nous envie cette faible consolation, et que, si on venoit à nous entendre, nous ne fussions séparés et resserrés plus étroitement.

Chère amie! tu n'imagines pas ce que c'est que d'être au secret sans savoir pour quelle raison, sans avoir été interrogé, sans recevoir un seul journal! C'est vivre et être mort tout ensemble, c'est n'exister que pour sentir qu'on est dan[2] le cercueil! On dit que l'innocence est calme et courageuse. Ah! ma chère Lucile! cela seroit vrai si on étoit Dieu. Car qu'il[3] y a un Dieu juste, mais malheureusement pour moi, il n'y a que ma tendresse et mon imagination qui soient sûres de Ta[4] divinité. Bien souvent mon innocence est faible comme celle d'un mari, comme celle d'un père, comme celle d'un fils. Si c'étoit Pitt ou Cobourg qui me traitassent si durement! Il est très-vrai que ce sont

1. L'éditeur des Œuvres a suppléé l'abréviation par ce nom : Landreville. 2. *Sic.* — 3. *Sic.* — 4. *Sic.*

eux, mais en [1] être frappé par le fer de mes collègues insensés ou lâches! mais Robespierre signant l'ordre de mon cachot, mais la république, après tout ce que j'ai fait pour elle! C'est là le prix que je reçoi de tant de sacrifices et de vertus civiques! En rentrant au Luxembourg, j'ai vu Hérant [2], Simioud; Ferroux, Chaumette, Antonelle, une foule de gens de ma connaissance; ils sont moins malheureux: aucun n'est au secret. C'est moi, dévoué depuis 5 ans à tant de haines et de périls pour la république, moi qui ai conservé ma pauvreté au milieu de la révolution, moi qui n'ai de pardon à demander qu'à toi seule au monde, ma chère Lucile, et à qui tu l'as accordé, parce que tu sçais que mon cœur, malgré ses faiblesses, n'étoit pas indigne de toi; c'est moi, que des hommes qui se disoient mes amis, qui se disent républicains, jettent dans un cachot, au secret, comme si j'étois un conspirateur! Socrate but la ciguë, mais au moins il voyoit dans sa prison ses amis et sa femme. Combien il est plus dur d'être séparé de toi! Le plus grand criminel seroit trop puni s'il étoit arraché à une Lucile autrement que par la mort, qui ne fait sentir au moins qu'un moment la douleur d'une telle séparation; mais un coupable n'auroit pas été ton mari, et tu ne m'as aimé que parce que je ne respirois que pour le bonheur de mes concitoyens....

Dans ce moment les commissaires du tribunal révolutionnaire viennent de m'interroger. Ils m'ont fait cette question : si j'avois conspiré contre la république. Quelle dérision! et peut-on ainsi insulter au républicanisme le plus pur! Je vois le sort qui m'attend. Adieu, ma Lucile, ma chère Lolotte, mon bon Lou; dis adieu à mon père, écris-lui, tu vois en moi un exemple de la barbarie et de l'ingratitude des hommes. Tu vois que mes craintes étoient fondées, que mes pressentiments furent toujours vrais. Mes derniers moments ne te déshonoreront point. J'ai épousé

1. *Sic.* — 2. *Sic.*

ue femme céleste par ses vertus; j'ai été bon mari, bon fils; j'aurois été aussi bon père. Je vais rejoindre mes deux frères qui sont morts pour la république. Je suis bien sûr d'emporter l'estime et le regret de tous les hommes qui aiment la vertu, la liberté et la vérité. Je meurs à 34 ans à peine; mais c'est un phénomène que j'aie traversé depuis 5 ans tant de précipices de la révolution sans y tomber, et que j'existe encor. J'appuie ma tête avec calme sur l'oreiller de mes écrits trop nombreux, mais qui respirent tous la même philantropie[1], le même désir de rendre mes concitoyens heureux et libres, et que la hache de Saint-Just ne frappera pas. Je vois bien que la puissance enivre presque tous les hommes, que tous disent, comme Denys de Syracuse : La tyrannie est un bel[2] épitaphe. Mais, console-toi, veuve désolée, veuve d'Hector, l'épitaphe de ton pauvre Camille est plus glorieux : c'est celui de Caton et de Brutus, les tyrannicides. O ma chère Lucile! j'étois né pour faire des vers, pour défendre les malheureux; c'est dans cette même salle où je défends ma vie, qu'il y a 4 ans je passai tant de nuits[3] à défendre une mère de 10 enfans qui ne trouvoit point d'avocats. C'est devant mes yeux, à la même place des jurés[4] qui m'assassinent, que, mon père ayant déjà perdu un grand procès, j'apparus tout à coup comme un phantôme[5] au milieu des juges. Alors au moins ce n'étoit point un crime de pleurer. Ma sensibilité, mon discours, les toucha, et je regagnai la cause perdue de mon père. Voilà ma conspiration, je n'en ai jamais fait d'autre. J'étois né pour te rendre heureuse, pour nous composer, avec ta mère et mon père, et quelques hommes selon notre cœur, un Otaïti. J'ai fait des songes de l'abbé de Saint-Pierre. J'avois rêvé une république que tout le monde eût adorée, je ne pouvois penser que les hommes fussent si injustes et si féroces. Comment croire que quelques plaisanteries, dans mes écrits, contre des collègues qui m'avoient

1. *Sic.* — 2. *Sic.* — 3. Ici un mot illisible. — 4. *Sic.* — 5. *Sic.*

provoqué, effaceroient le souvenir de tant de services! Je ne me dissimule point que je meurs victime de ces plaisanteries et de mon amitié pour le malheureux Danton. Je remercie mes assassins de me faire mourir avec lui et Phélippeaux; puisque mes collègues, mes amis, toute la montagne, qui, à quelques membres près, m'avoient encouragé, félicité, embrassé, pris la main pour me remercier, ont été assez lâches pour nous abandonner, eux qui m'avaient tant dit, et même ceux qui condamnoient mon journal, qu'il n'y avoit personne qui pût me croire de bonne foi un conspirateur; puisque la liberté de la presse et des opinions n'a plus de défenseurs, nous périrons, les derniers des républicains, et il faudroit se percer de son épée, comme Caton, si la guillotine n'étoit là.

Pardon, chère amie, ma véritable vie, que j'ai perdue du moment qu'on nous a séparés, je m'occupe trop de ma mémoire, je devrois bien plutôt m'occuper de te la faire oublier. Ma Lucile, ma Lolotte, mon bon loulou, où est-il ton bon camarade du nid? Ma poule à Cachant [1], je t'en conjure encor, ne reste point sur la branche, ne pousse point de gémissements, ne m'appelle point par tes cris; ils me déchireroient au fond du tombeau, de cet affreux tombeau qu'on me fait partager avec le sanguinaire Hébert-Rouvin, que j'ai empêché de consommer leur 2 septembre sur la Convention, qui m'en remercie si bien le lendemain. Détournons ces idées pendant que tous les prisonniers dorment autour de moi dans ma chambre, ma tendresse conjugale m'adoucit, tu ne le croirois pas, l'amertume des approches de la mort, et le plaisir de baiser tes cheveux, de les manger, de les mouiller de mes larmes, m'empêche de

1. « Cachant est un petit village, près Paris, sur le chemin de Bourg-la-Reine, où Mme Duplessis avait une maison de campagne. Camille et Lucile, en allant voir Mme Duplessis, avaient remarqué à Cachant une poule qui, inconsolable d'avoir perdu son coq, s'obstinait à rester dans un arbre, s'agitant et criant. » (Note de l'édition des *OEuvres*, 1831.)

sentir la colère. Vis pour mon Horace, parle-lui de moi, je ne le baiserai plus, il ne dira plus : adi, adi, il ne me rappellera plus par ses pleurs quand j'allois à la Convention. Ah ! ma chère Lucile, avois-je raison de te le dire tant de fois : Que ne suis-je avec toi dans une cabane, ignoré et pauvre ?

Malgré mon supplice, je crois qu'il y a un Dieu. Mon sang effacera mes fautes, les faiblesses de l'humanité ; et ce que j'ai eu de bon, mes vertus, mon amour de la patrie, sans doute ce Dieu le récompensera. Je te reverrai dans l'Élysée, ô Lucile, ô Annette[1]. Bon et sensible comme je l'étois, la mort qui me délivre de la vue de tant de crimes, est-elle un si grand malheur? Adieu, Loulou ; adieu, mon bon soutien ; adieu, ma vie, mon âme, ma divinité sur la terre. Je te laisse de bons amis, tout ce qu'il y a d'hommes vertueux et humains. Adieu, Lucile, ma Lucile ! ma chère Lucile ! adieu, Horace, Annette, Adèle[2] ! dis adieu à ton père, au mien, à ma mère, à ma famille. Je vois, sens[3] fuir devant moi le rivage de la vie, je vois encor Lucile, je la vois, ma bien-aimée ! Oui, te voilà ! mes mains liées t'embrassent, mon cœur palpite encor pour toi, et ma tête séparée ouvre encor ses yeux mourans sur Lucile.

Ton CAMILLE.

19 germinal.

A LA MÊME.

13 germinal, [1794].

Bon jour, ma pauvre Lucile, je t'ai écrit hier, je t'avois envoyé une lettre pour Robespierre. Je voi que mes lettres ne t'arrivent plus. Comment te remettre ton billet de 400 fr. ?

1. Nom de baptême de Mme Duplessis. — 2. Sœur de Lucile. — 3. *Sic.*

Quand je l'ai emporté, je ne me croyois pas si près de ma dernière heure. Prens du courage, ô ma poule à Cachant[1] ! ne reste pas sur la branche, va chercher de la graine te gratter pour ton petit, mon cher Horace. Mon songe étoit bien vrai hier, quand il m'apparut la première nuit de ma prison. Il avoit perdu un de ses yeux ; ma douleur de le voir en cet état me reveilla, je ne vis plus que mon cachet, et je compris mon songe si facile à expliquer, et si remarquable. Toi, ô mon bon loulou, ma bien-aimée, toi, son autre œil, reste pour ce pauvre enfant, tu lui parleras de moi, tu lui diras que je l'aurois bien aimé. O ma chère amie, le tigre ne ressemble point à l'agneau ; est-il possible que mes persécuteurs, des hommes si féroces, si injustes, aient pourtant des pieds, des mains, un visage, des entrailles comme nous ; est-il possible qu'ils soient de la même nature que nous ?

Que nous étions heureux ! Quels moments d'une joie pure, céleste, quand le bon Bérardier nous unit, quand tu me donnas ta main si longtemps et si avidement désirée, quand des larmes de plaisir, de bonheur, nous tombèrent des yeux à tous deux dans cette chapelle de Saint-Sulpice ? Robespierre[2], qui nous conduisoit à l'autel, me conduit aujourd'hui, où, grands dieux ? O ma pauvre lolotte, moi dont il connaît si bien l'innocence et le républicanisme purs et inaltérables, moi qu'il appeloit le La Fontaine de la Révolution. C'est lui qui étend sur ma tête le voile de la mort si différent de celui qu'il tenoit alors suspendu sur nous, c'est lui qui met devant mes yeux ce voile qui m'empêche de te voir pour jamais, toi, ma vie, mon âme, ma Lucile, ma

1. Voy. plus haut la note de la page 379. — 2. Robespierre avait été en effet un des témoins de Camille, à son mariage. Il était, comme on sait, son ancien camarade de collége, il le protégea même quelque temps contre les dénonciations des clubs, quand le courageux pamphlétaire fit, dans le *Vieux Cordelier*, son premier appel à la clémence, mais ne tarda pas à l'abandonner à la vengeance du parti montagnard.

lolotte, toi, Horace, Annette, ta mère désolée, tous ceux qui, comme lui, m'ont marié avec toi, l'idole de mon cœur. Ces amis, je les ai dénoncés par amour de la république une et indivisible (Ah! du moins, je n'ai pas demandé leur mort) cette république heureuse, adorable, ce peuple de frères, cette chimère que je me formois quand j'ai cru qu'ils la combattoient. J'ai étouffé le cri de l'amitié, j'ai dit mon opinion, et on m'accuse d'avoir conspiré contre la république, de ne point l'avoir aimée, quels monstres que ces[1] hommes!

1. Ou : les.

Cette lettre est visiblement inachevée. Elle a dû être écrite, sinon envoyée, dans le même temps que Camille écrivait, avec de nombreuses interruptions, la lettre précédente dont les deux dates, initiale et finale (12-19 germinal), enclavent la date de celle-ci.

DUCIS[1].

1733 - 1813.

Quand le poëte d'Abufar composait avec plus d'enthousiasme que de poésie, ces tragédies si célèbres en leur temps et de nos jours si profondément oubliées, il ne se doutait guère que ce qui survivrait de lui un jour, ce ne serait pas ses pièces de théâtre, malgré tout l'effort d'un talent trop incomplet, mais les plus familières, les plus prime-sautières productions de sa plume, ces lettres où il imprimait de lui-même, à son insu, l'effigie morale la plus fidèle et la plus saisissante. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas sa valeur littéraire, puisque le grand mérite de ses lettres est précisément de rendre sous la forme la plus pathétique et la plus vive des idées ou des impressions qui, sans le talent exceptionnel du style, ne seraient pas allées jusqu'à la postérité, quelque dignes de sympathies qu'elles soient en elles-mêmes. Tout supérieur que l'homme soit à l'artiste, chez Ducis, l'un ne s'est survécu que grâce à l'autre.

1. Voy. *OEuvres posthumes de Ducis*, publiées par Campenon. 1 vol. in-8°, 1836. — Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI.

Dans ses lettres se retrouvent cet enthousiasme, cette chaleur d'âme qui lui ont fourni sans doute pour la peinture des passions tragiques, de beaux mouvements, mais qui ne suppléent pas à des qualités plus essentielles et plus spéciales, surtout à l'invention, ni à l'étude des caractères. Mais dans sa correspondance, il n'a pas à interpréter les plus fougueuses passions humaines, il n'a qu'à être lui-même, à laisser parler son âme. Or, jamais esprit ne fut plus aimable, plus doux, plus fécond en riantes images, jamais cœur ne fut plus sincère, plus expansif, plus chaleureux, plus prompt à l'enthousiasme pour le beau et le bien. A ces divers titres, Ducis est, à travers toutes les différences de natures et d'époques, le Diderot de la fin du dix-huitième siècle; avec moins d'éclat, moins de fongue, mais plus vrai ou du moins plus simple.

Ducis s'est mis tout entier dans sa correspondance qu'on peut regarder comme une sorte d'auto-biographie naïve. En dépit des nombreuses lacunes qu'elle renferme, il est facile d'y prendre une idée très-explicite de sa vie morale pendant tout le cours de sa longue carrière. Jeune, nous le voyons rêver la gloire, tenter de se faire au théâtre un nom illustre, de greffer sur le tronc épuisé de la tragédie française, un rameau d'importation étrangère, d'acclimater Shakespeare. Si infructueux qu'aient été ses efforts, si infidèle qu'il ait été, à son insu, au vrai génie de son maître, il n'en a pas moins l'honneur de cette persévérante tentative; il y a dans sa correspondance telle qu'elle a été recueillie, une série des plus curieuses; ce sont ses lettres à deux grands acteurs, aux deux plus puissants interprètes qu'ait eu en Angleterre et en France le maître qu'il prétendait imiter, Garrick et Talma. Les deux

lettres au premier expriment tout le respect humble et filial de Ducis pour Shakspeare, son regret de n'avoir pas assisté aux représentations où il eût pu voir vivantes, incarnées dans un acteur de génie, les créations immortelles du poëte, et d'être obligé de renoncer, vu la distance, à profiter des conseils précieux de celui qui, mieux que personne, possédait la tradition shakspearienne. Quant à Talma, c'est sur un autre ton que Ducis le traite. On sait qu'il fut le premier à lui révéler son génie, et l'art dramatique n'eût-il que cette obligation à l'auteur d'*Hamlet* et d'*Abufar*, c'en serait assez pour que le nom dn poëte fût inséparable de celui du comédien. C'est donc avec une sorte de familiarité paternelle que Ducis écrit à celui qu'il appelait son filleul; tour à tour il le consulte et le conseille; il y a entre eux comme une sorte d'association, une mise en commun de travail et de dévouement à l'art, qui, si elle a été moins féconde qn'on le voudrait, est, du moins, du plus salutaire exemple.

Le souci de sa carrière à faire, l'amour de la gloire, toutes les ambitions de la jeunesse, n'absorbent point tellement le poëte qu'il ne soit sensible à ce qui se passe autour de lui. Dans cette âme large et généreuse, il y a place pour toutes les nobles sympathies. Au début de la Révolution de 1789, Ducis s'associe, avec d'enthousiastes espérances, au mouvement universel de réforme et de liberté qu'elle produit, et, plus tard, quand elle dévie, il ressent dans toute leur force les cruelles déceptions qui déchirèrent les cœurs honnêtes et sincères. Comment l'homme qui, entre toutes les facultés nécessaires au poëte dramatique, avait du moins une sensibilité active et profonde, n'eût-il pas été remué jusqu'au fond des entrailles, par le drame san-

glant de l'histoire contemporaine, plus fécond en catastrophes et en douleurs, plus pathétique et plus terrible que la plus prodigieuse fiction? Il nous est resté, des sentiments qui bouleversaient alors l'âme du poëte, un témoignage précieux dans une lettre, de tout point admirable, écrite à un de ses amis, et où respire toute la tragique horreur de cette crise suprême; Shakspeare, devant ce débordement inouï de crimes et d'héroïsme, eût-il rien trouvé de plus énergique que ces courtes lignes où son disciple s'est mieux inspiré, sans le savoir, du génie de son maître, que dans ses diffuses et déclamatoires tragédies?

Ducis était étroitement lié avec un petit groupe de gens de lettres, passionnés pour leur art et vers qui l'entraînait la double sympathie du talent et du caractère : Sédaine, Thomas, Bernardin de Saint-Pierre, Népomucène Lemercier. L'âme tendre, expansive et chaleureuse de Ducis était faite pour toutes les joies et toutes les souffrances de l'amitié. Ses nombreuses lettres respirent le bonheur des fêtes de l'intimité, de ces promenades et de ces repas où s'épanchaient les confidences de ses projets et de ses travaux; la plupart expriment surtout la plus cordiale sollicitude pour les intérêts et les peines de ses amis. Rien de plus touchant, à cet égard, que les premières lettres de Ducis à l'académicien Thomas qui, dans ses œuvres, ne nous donne de sa valeur qu'une idée imparfaite, et chez qui cette correspondance avec Ducis révèle un homme fort supérieur à l'écrivain; rien de plus attachant non plus que la lecture des lettres à Bernardin de Saint-Pierre, qui nous montrent ces deux illustres vieillards jouissant avec une mélancolie sereine des dernières douceurs de la famille et de la vie, et entre-

tenant précieusement jusqu'à la fin, au fond de leurs cœurs, le feu sacré, l'enthousiaste amour du bon et du beau, de la vertu et de l'art.

Mais la correspondance la plus précieuse de Ducis, celle qui nous révèle les trésors de son cœur et les côtés les plus attrayants de son esprit, c'est sa correspondance avec un homme aujourd'hui presque inconnu, malgré son mérite littéraire et son rôle en politique, Deleyre, qui, dans sa nature et dans sa vie, nous représente à merveille tous les contrastes, toutes les variations de son temps ; tour à tour jésuite, disciple de J.-J. Rousseau, ami de Ducis ; régicide et l'un des fondateurs de l'École normale, le plus doux et le plus inflexible des hommes, rêveur mélancolique et sectaire énergique. Ducis s'était pris de la plus forte sympathie pour cette nature inquiète et maladive, également impatiente du cloître qu'elle avait fui, du monde où elle était rentrée, et vouée à d'inévitables douleurs dans les divers milieux qn'elle traversait. Ducis connut Deleyre jeune encore, dans cette période de tâtonnement où l'on cherche sa voie, où rien n'est irrévocable et sans remède. Il faut voir avec quels incessants et courageux efforts, le poëte s'applique à calmer cette âme irritable et prompte à s'effaroucher ; avec quelle énergique patience il lui présente toutes les idées qui peuvent le réconcilier avec les espérances de bonheur et la vie de famille. Le résultat ne répondit pas, par malheur, à tant de dévouement ; Deleyre était un de ces malades relaps et obstinés qui ne veulent pas guérir, et sur lesquels toute médication échoue. Il semble même que Ducis se soit laissé, au contraire, gagner, par instants, à cette contagion de découragement et de tristesse ; on est, du moins, bien tenté

de le croire en lisant la lettre capitale de sa correspondance, celle où se répand, avec la plus large effusion, l'âme et le cœur de Ducis. A part son importance psychologique, cette lettre est d'ailleurs d'une haute valeur littéraire. On n'y retrouve pas seulement ces expressions fortes et pittoresques qui, dans les lettres à Campenon ou à M. Odogharty de La Tour, peignent avec tant de bonheur l'âme douce, aimante, noble et pieuse du vieux poëte. Dans cette lettre à Deleyre circule un souffle lyrique d'une puissance inaccoutumée : à cette élévation de pensée que le poëte voyageur semble avoir trouvée sur les hautes cimes qu'il a gravies, à cette émotion du style où se répercutent son imagination et sa sensibilité vibrant à l'unisson, qui ne saluerait avec respect l'un des meilleurs et des plus nobles parmi les contemporains de J.-J. Rousseau et de Chateaubriand? N'eût-il écrit qu'une telle lettre, Ducis aurait sa place marquée au rang le plus honorable, dans cette période de transition littéraire, entre ses deux amis, Bernardin de Saint-Pierre et Népomucène Lemercier.

A M. DELEYRE [1].

Chambéry, 11 juin 1785.

...... J'ai semé, mon cher ami : qu'ai-je recueilli? Nous vivons dans un temps, et nos enfants dans un autre. Ils

1. Deleyre, né en 1730, mort en 1797. Il fut le correspondant de Jean-Jacques Rousseau, avant d'être celui de Ducis. (Voy. la notice qui précède.) Nous retranchons le début de cette lettre, une quarantaine de lignes qui sont sans intérêt.

montent le chemin de la vie, et nous le descendons. Nous les suivons de l'œil, pendant quelque temps, sur cette mer où nous les avons embarqués dans le meilleur vaisseau possible. Ce vaisseau disparaît à nos yeux, et nous les accompagnons de nos vœux, du fond de nos tristes retraites qu'ils oublient aisément.

Quand je songe que, dans l'âge voisin de la vieillesse et de ses infirmités, me voilà seul sur la terre, comme un célibataire débauché ou un homme personnel, qui n'a vu que lui dans la nature; que le sein, sur lequel je m'appuie doucement, pour y chercher la consolation, est le sein d'une bonne mère de soixante-quinze ans; que les objets qui devaient vivre avec moi et auprès de moi m'ont précédé si jeunes dans le tombeau; quand je parcours tout cet espace qu'on appelle la vie, et que j'embrasse d'un coup-d'œil cette longue chaîne de besoins, de desirs, de craintes, de peines, d'erreurs, de passions, de troubles et de misères de toute sorte, je rend grâces à Dieu de n'avoir plus à sortir du port où il m'a conduit; je le remercie de la tendre mère qu'il me laisse et des amis qu'il m'a donnés, et surtout de pouvoir descendre dans mon cœur, sans le trouver méchant et corrompu. Ah! mon cher ami, reposons toujours notre tête fatiguée sur l'oreiller d'une bonne conscience; si nous l'arrosons de quelques larmes, ces larmes du moins n'auront rien d'amer.

Avant que de quitter la Savoie, j'ai voulu aller visiter le désert de la Grande Chartreuse. C'est là un pélerinage que j'aurais voulu faire avec Thomas; mais fait-on jamais ce qu'on desire? Comme il m'a manqué! il aurait monté, auprès de moi, le long d'une rivière, ou plutôt d'un torrent, un chemin serré entre deux murailles de roche tantôt sèches et nues, tantôt couvertes de grands arbres, quelquefois ornées, par bandes, de petites forêts vertes qui serpentent sur leurs côtes. Il eût entendu pendant deux lieues le bruit du torrent qui s'indigne au milieu des débris de roches contre lesquelles il se brise sans cesse. C'est une écume jail-

lissante qui s'engloutit dans des profondeurs de deux cents pieds, où l'œil la suit avec une terreur curieuse, pour se reporter ensuite vers des roches sauvages, hautes, perpendiculaires et couronnées à leurs pointes par de petits ifs qui semblent être dans le ciel. Ce chemin étroit, ces hauteurs, ces ténèbres religieuses, ces cascades admirables qui tombent en bondissant, pour grossir les eaux et la fureur du torrent, tout cela conduit naturellement à la solitude terrible où saint Bruno vint s'établir avec ses compagnons, il y a plus de sept cents ans.

J'ai vu son désert, sa fontaine, sa chapelle, la pierre où il s'agenouillait, devant ces montagnes effrayantes, sous les regards de Dieu. J'ai visité toute la maison ; j'ai vu les solitaires à la grand'messe ; j'ai causé avec un des plus jeunes dans sa cellule ; j'ai reçu toutes les honnêtetés possibles du général et du coadjuteur ; tout m'a fait un plaisir profond et calme. Les agitations humaines ne montent pas là ; les femmes n'en approchent point à plus de deux lieues. Ce que je n'oublierai jamais, c'est le contentement céleste empreint sur les visages de ces religieux.

Le monde n'a pas d'idée de cette paix, c'est une autre terre, une autre nature. On la sent, on ne la définit pas, cette paix qui vous gagne. J'ai vu le rire et l'ingénuité de l'enfance sur les lèvres du vieillard ; la gravité et le recueillement de l'âme dans les traits de la jeunesse. J'ai eu ma cellule où j'ai couché deux nuits ; et c'est avec regret, c'est en embrassant deux fois de suite le coadjuteur, qui est un religieux admirable, par ses vertus et par tout son extérieur, que je me suis éloigné de cette maison de paix où Jean-Jacques a été avec l'abbé Rozier[1], apportant avec eux des moissons de plantes, qu'ils avaient faites en route sur les montagnes.

1. Il doit y avoir ici une erreur de nom. Pendant le séjour qu'il fit en Dauphiné (1768-1770), J. J. Rousseau allait, en effet, herboriser dans les montagnes, en compagnie d'un officier d'artillerie nommé Champagneux de Rosières, fils d'un ancien ami

Je vous assure, mon cher ami, que toutes ces idées de fortune, de succès, de femmes, de plaisirs, tout ce tumulte de la vie, tout ce tapage qui est sous nos yeux, dans nos oreilles, notre imagination, restent à l'entrée de ce désert ; et que notre âme nous ramène alors à la nature et à son auteur. Pourquoi n'avais-je pas là ce chartreux du monde, ce cher Thomas? C'est avec bien du plaisir que je vais occuper à Oullins le logement où il m'appelle, et me dédommager ainsi des heures douloureusement passées avec la fièvre. Il est bien temps que mon âme se repose ; elle a fatigué mon corps, etc., etc.[1]

A M. VALLIER.

27[2].

Que me parles-tu, Vallier, de m'occuper à faire des tragédies? La tragédie court les rues. Si je mets le pied hors de chez moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville. J'ai beau secouer en rentrant la poussière de mes souliers, je me dis comme Macbeth : *Ce sang ne s'effacera pas*. Adieu donc la tragédie ! J'ai vu trop d'Atrées en sabots, pour oser jamais en mettre sur la scène. C'est un rude drame que celui où le peuple joue le tyran. Mon ami, ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. Crois-moi, Vallier, je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre pour passer l'autre dans quelque coin du monde où la liberté ne fût point une furie sanglante.

1. *Sic.* dans le texte de l'édition des *OEuvres posthumes*, par Campenon, Paris, 1826, in-6°. — 2. La date de cette lettre a été omise par Ducis, mais elle est tout entière dans chacune des lignes de cette éloquente satire, écrite évidemment l'année même de la Terreur. (1793-1794.)

A M. LEMERCIER [1].

A la Rousselière, en Sologne, le 12 juin 1805.

Je viens, mon cher et jeune ami, de finir *l'Amour et Psyché*, et *Bélisaire* en quatre-vingt-un vers. Je voudrais bien passer actuellement au *Tableau de la nature humaine*, pour terminer l'épître par le paradis des nuages dans Ossian, après avoir dit un mot de l'enfer des vapeurs infectées du Légo.

Il est important que je rende juste ce tableau de la nature humaine, mais que je rende aussi le superbe et touchant paysage où notre grand peintre doit placer ses quatre personnages allégoriques. Comment en venir à bout, si je n'en ai pas une idée exacte et complète? Or, mon cher confrère, c'est cette idée que je vous prie de m'envoyer le plus tôt possible, quand vous l'aurez demandée et reçue de notre ami le Corrége [2]. Je me rappelle bien ce qu'il m'en a dit. Son intention, dans les quatre personnages, m'est assez présente; mais je voudrais les voir dans leurs attitudes, dans leurs airs de tête et dans leur action. Il est surtout nécessaire qu'il me fasse voir, pour ainsi dire, la physionomie du paysage, pour que je puisse en établir l'analogie avec les quatre personnages qui doivent y figurer, et aussi la nature du paysage en lui-même, par son site, ses fabriques, et les objets champêtres dont il l'embellira, *naturam geniumque loci* [3]. Il faut qu'un récit fidèle supplée au tableau qui me manque, et qui n'existe point encore, afin que je puisse dessiner correctement d'après ce récit

1. Népomucène Lemercier, poëte et auteur tragique, né en 1771, mort en 1840. Voy. de nombreux extraits de ses très-remarquables poëmes trop oubliés, dans le quatrième tome du recueil intitulé *Les poëtes français*. — 2. Le peintre François Gérard. Il a fait, de Ducis, un portrait qui est célèbre. — 3. « La nature et le génie du lieu. »

C'est vous seul qui pouvez me le faire, parce que, entre vous et notre ami, ce sera le poëte qui parlera au peintre.

J'ai lu ce matin à mon hôte, qui a sa chambre auprès de la mienne, les quatre-vingt-un vers qui sont déjà faits. Il m'a paru qu'il en était très-content; cela m'a fait grand plaisir. Mais il faut que j'achève ce cours de morale en peinture et en poésie, pendant que je suis devant la nature et chez des patriarches de la Sologne.

Les champs ici sont si pauvres en productions qu'ils sont très-riches en solitude et en silence. La pauvreté met loin de nous les hommes à grande distance. Quatre propriétaires partagent sept lieues. C'est la Thébaïde pouilleuse. Mais quand on est épris du silence, quand on aime l'homme et non les hommes, qu'on préfère aux parcs, aux joujoux de l'art, les bois, les étangs, les bruyères, ô mon cher et sensible ami, comme on se trouve bien dans ces déserts qui doublent les forces de notre tête et de notre âme !

L'hôte de la Rousselière, qui me donne le pain et le sel, vous connaît et vous estime. J'ai eu le plaisir de lui parler de vous. Son portrait, par notre ami commun, est ici : il l'a peint assis, tranquille, rêvant, en botaniste, sur une fleur que lui a donnée sa femme. Cette fleur, petite et charmante, a un nom allemand qui signifie : *Ne m'oubliez pas*[1]. J'ai sous les yeux, dans cette famille, les mœurs d'Isaac et de Jacob, ou une vie de Plutarque.

J'ai fait une lieue ce matin dans des plaines de bruyères, et quelquefois entre des buissons qui sont couverts de fleurs, et qui chantent. Pourquoi ne sommes-nous pas ensemble ? C'est ce que je me dis toutes les fois que j'ai douceur et surabondance de mélancolie.

Mille choses de ma part à Gérard-Corrége. Je n'oublierai de ma vie ses grands talents, mais surtout son amitié si généreuse et si touchante pour moi. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1. C'est le *vergeissmeinnicht*.

A M. ODOGHARTY DE LA TOUR[1].

Paris, 7 novembre 1806.

Vous avez bien raison; il m'est fort indifférent que les hommes du jour me fassent passer pour un imbécile. C'est me rendre mon rôle facile à jouer, si j'étais homme à en jouer un. Je ne ferai aucuns frais ni pour soutenir ni pour détruire cette belle réputation. Je trouve cela trouve cela trop commode pour y rien changer.

Qoe voulez-vous, mon ami? Il n'y a point de fruit qui n'ait son ver, point de fleur qui n'ait sa chenille, point de plaisir qui n'ait sa douleur: notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie[2]. Mais j'entend qu'on se plaint, qu'on gémit, qu'on m'accuse. On me voudrait autre que je ne suis. Qu'on s'en plaigne au potier qui a façonné ainsi mon argile.

Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci sur l'avenir. Je ne dois rien à personne. J'ai du bois pour une moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit dîner qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps comme vous le voyez; et je le prendrai autant que je pourrai, chez moi, et à la même heure.

Mon, revenu tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas.

1: Ami de Ducis, sur lequel tout renseignement nous manque. « Cet ami, dit M. Sainte-Beuve, l'avait averti un peu trop charitablement, ce semble, de méchants propos qu'il vaut mieux laisser ignorer à ceux qui vivent solitaires. » — 2. Allusion à la fermeté qu'en effet, Ducis montra, dans plus d'une circonstance, envers Napoléon Ier et son gouvernement.

Ne concevez aucune inquiétude, et dites-vous qu'il me faut bien peut de chose, et pour bien peu de temps.

Mais le chapitre des accidents, des maladies? A cela je réponds que celui qui nourrit les oiseaux saura bien aussi venir à mon aide.

A M. CAMPENON [1].

Versailles, 21 avril 1813.

Oui, mon ami, j'ai épousé le désert comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique. J'ai jeté mon anneau dans les forêts. La vie retirée que j'ai adoptée pour le reste de mes jours continue de faire ma consolation. Mais la plus douce, la plus chère, celle qui va le plus au fond de mon cœur, c'est (le ciel m'entend) d'avoir un ami tel que vous. J'ai fait de cruelles pertes en amitié ; mais, du moins, la Providence, qui m'a posé sur tant de tombeaux, ne me fera jamais, je l'espère, asseoir sur le vôtre.

Peut-être ferai-je encore des vers, quand la nature me dira de chanter. Je vois avec quelque plaisir le printemps qui n'est pas loin. Peut-être me fera-t-il encore sentir ses violettes. Venez donc, que nous nous égarions ensemble dans les vergers et les prairies, pour ne plus voir que la feuille nouvelle et les riantes promesses de Flore. Venez, venez ; les palais peuvent être étroits : les ermitages ont mille ressources. Si vous venez passer quelques jours, nous irons ensemble voir un beau jardin à Montreuil ; nous irons entendre les merles du bois de Satory. La nature n'est pas éteinte pour moi comme la société.

Vous avez raison, il vous faudrait dans ma solitude une tente avec ses palmiers, et dans la plaine les chameaux de

1. Vincent Campenon, membre de l'Académie française, l'éditeur des *OEuvres posthumes de Ducis*, né en 1772, mort en 1843.

Jacob. Cela me rappelle un vœu cher à mon cœur, que Thomas et moi avons fait souvent, sans pouvoir jamais réussir à le réaliser. Ah! mon ami, tout ce que vous me dites de tendre et de bon là-dessus me ramène tristement à mon âge. Il faut me hâter. N'accumulez donc pas tant autour de moi les exquises douceurs de l'amitié; car, vous le voyez, il faut que je mette les morceaux doubles.

AU MÊME.

6 mars 1814.

Il n'est pas impossible, mon ami, que le printemps (s'il est des rossignols encore) me ramène à la vie et à quelque goût pour les muses. Mais quant à présent, elles m'ont abandonné. Mes infirmités me font pitié à moi-même. Je ne peux plus lire ni dans mon Virgile ni dans mon Horace, ni dans mon La Fontaine. Je me borne à décacheter les lettres des amis qui me restent, et c'est ma femme qui m'en fait la lecture, comme elle peut. Pauvre femme! nous mettons ensemble nos douleurs, nos résignations et nos ruines. Voilà mon triste état, je n'ai pas honte de vous le montrer.

Ce qu'il y a de plus attristant, c'est que je sens toujours ce nuage étendu sur ma vue. Je crains qu'elle ne s'en aille tout-à-fait. La nature semble me préparer ainsi à un dernier déménagement. Faut-il donc renoncer à cette chère poésie? Faut-il dire adieu pour toujours à cette fée qui me dictait des vers, et chanter, comme Renaud, mais du moins avec innocence : *Armide, vous m'allez quitter?*

Oui, sans doute, nous pensons souvent l'un à l'autre, nous nous écrivons; mais les lettres n'ont ni gestes ni accent. Il y a des voix humaines que j'aime à entendre ré-

sonner dans ma Thébaïde. Elles produisent sur moi l'effet de cet idiome grec, dont les sons charmaient le malheureux Philoctète dans son désert. C'est vous dire assez, cher ami, tout le besoin, tout le desir que j'ai de vous voir.

A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

2 avril 1815.

La solitude est plus que jamais pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle

Quelle terrible péripétie [1], mon ami! Oh! comme j'ai besoin, avec le bandeau si épais que mon cœur met si souvent sur mon esprit, que la voix vigilante de l'amitié me crie à temps : *Gare le pot au noir!*

Venez donc dans ma Thébaïde, si vous voulez que nous causions. Vous pensez bien que, par le temps qui court, je laisserai ma marmite renversée [2]; mais ne craignez pas de venir; le corbeau de la Providence [3] nous apportera double portion.

J'ai des nuages sur la pensée comme j'en avais sur les yeux. J'ai des lassitudes dans l'âme comme dans le corps. Toute cette machine mortelle se fatigue et menace de se détraquer. Je n'ai plus, Dieu merci, que peu de jours à passer dans l'univers que je me suis fait, et avec le peu d'amis qui sont échappés aux naufrages trop fréquents de l'amitié *Tædet me vivere* [4], c'est à l'amitié à me ranimer.

Oui, j'ai placé votre portrait devant mes yeux. Mon père

1. Cette lettre, écrite pendant les *Cent-Jours*, fait allusion aux événements qui suivirent le Retour de l'île d'Elbe. — 2. Le gouvernement des *Cent-Jours* venait de faire offrir à Ducis de lui conserver une partie des pensions qu'il recevait du roi Louis XVIII, et Ducis avait refusé. — 3. Allusion au prophète Élie nourri dans le désert par des corbeaux. — 4. « Il m'ennuie de vivre. »

et ma mère sont entre vous et moi. Nous sommes séparés par l'âge d'or, mon ami. Nous ne sommes irréprochables ni l'un ni l'autre, mais nous sommes à genoux devant l'innocence. Heureusement que ma goutte est bénigne et douce dans ce moment.

Que pouvons-nous craindre ? En définitive, la vérité demeure au temps, et le bonheur à la vertu.

J. DE MAISTRE.

1753-1821.

Il n'y a peut-être pas dans notre littérature un seul écrivain dont on ait pu mieux dire que ses lettres ont été une révélation tout à fait inattendue sur sa personne et son caractère. En général, les confidences épistolaires sont en conformité avec les écrits donnés au public ou ne montrent chez l'auteur que quelques côtés nouveaux ; chez presque aucun, elles ne sont, comme ici, en contradiction flagrante. On sait quelle idée les livres du comte Joseph de Maistre donnent de sa personne ; on se le figure volontiers comme un esprit entier, absolu, une nature rigide, sévère pour les autres comme pour lui-même, détaché des sentiments vulgaires et retranché dans les hautes régions, vivant dans une sorte d'isolement farouche, en tête-à-tête avec une idée dont il s'est fait le ministre et l'interprète ; un de ces hommes, en un mot, qui justifient l'ingénieux surnom qu'on leur a donné de *Prophètes du passé*.

1. Voy. *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre* (Paris, Vaton, 1851, 2 vol. in-8°). Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV.

Aussi, en ouvrant sa correspondance, est-on tout étonné d'avoir affaire à un homme du commerce le plus doux et le plus aimable, s'abandonnant avec sa famille et ses amis, n'ignorant pas la plaisanterie et ne fuyant pas l'enjouement, en un mot, parfaitement simple et naturel. « L'homme supérieur, et, de plus, l'homme excellent, sincère, amical, père de famille, s'y montre à chaque page dans toute la vivacité du naturel, dans tout le piquant de l'humeur, et si on peut dire, dans toute la gaieté et la cordialité du génie[1]. »

On n'a publié jusqu'ici de Joseph de Maistre que la partie de sa correspondance qui se rattache à son long séjour en Russie, où il résida de 1802 à 1815, en qualité de ministre plénipotentiaire de son souverain, l'ex-roi de Piémont, alors dépossédé par la France de ses États du continent, et réfugié en Sardaigne. Cette période de la vie du comte de Maistre est d'ailleurs celle où il fut le plus en vue, le plus mêlé aux hommes et aux événements, et, ne fût-ce qu'à ce titre, elle serait déjà d'un grand intérêt ; mais la publication de ses lettres est venue lui donner une importance toute nouvelle. Éloigné de sa femme, de deux filles qu'il aime avec passion, et dont la dernière est née depuis son départ, tous les côtés affectueux et tendres de sa nature ont l'occasion de se produire et de se répandre dans ses lettres. Il ne cesse de suivre avec le plus vif intérêt le développement du jeune esprit de ses enfants, de s'y associer par une active direction, et ses conseils sont marqués au coin du bon sens le plus exquis : jamais le langage de l'expérience ne s'est revêtu de plus de bonhomie, et n'a mieux dépouillé toute

1. M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 147.

pédanterie et toute austérité. Sous ce rapport, — si l'on tient compte de toutes les différences d'époque et de caractère personnel, — les lettres de Joseph de Maistre à ses filles rappellent celles de Racine à ses fils. Notons pourtant une différence essentielle : chrétien repentant et converti, uniquement occupé de son salut et de celui des siens, le poëte ne parle guère à ses fils que du détail journalier de sa vie domestique, si uniforme et si sévère, en y mêlant force exhortations morales, mais sans l'ombre d'une prétention, je ne dirai pas à l'esprit, mais même au bien dire. C'est par le ton touchant d'onction paternelle que ces lettres sont remarquables ; la forme en est tellement unie et simple qu'elles échappent à toute appréciation littéraire. Tout au contraire, les lettres du diplomate à ses filles portent l'empreinte, non d'aucune recherche, sans doute, mais d'un soin littéraire sensible. C'est un homme qui cause bien, qui le sait, et qui aime, quand il tient la plume, à se donner carrière sur tous sujets avec la verve et l'abondance qui prêtaient un grand charme à sa conversation. Il en profite d'ailleurs, pour traiter, sous forme discursive, certaines thèses qui lui tiennent à cœur, certaines idées fondamentales qu'il tient à inculquer à ses filles, à titre de principes essentiels de leurs opinions et de leur conduite. La principale de ces thèses, celle à laquelle il revient jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée, c'est la modestie séante aux femmes, la conviction, qui leur est nécessaire pour contenir dans de justes bornes leur ambition intellectuelle, que l'homme leur est fatalement supérieur par l'intelligence et le talent, et que c'est par d'autres qualités qu'elles doivent chercher à le valoir et à l'égaler. Il y a, sur ce sujet, pendant encore aujourd'hui devant l'opinion, malgré

l'unanime décision de tous les esprits sensés, toute une série de lettres du comte de Maistre, où le débat est rajeuni par des vues ingénieuses et une forme de courtoise et amicale ironie qui n'ôte rien à la valeur d'arguments sans réplique. Nous n'hésitons pas à donner ces trois lettres pour de petits chefs-d'œuvre; on les trouvera ci-après.

Il y a dans la correspondance de Joseph de Maistre une autre série, d'un caractère tout opposé, mais non moins remarquable; ce sont les lettres politiques qu'il adresse de Saint-Pétersbourg à ses amis et à la cour de Sardaigne, soit aux ministres, soit au roi lui-même. Original et téméraire, comme on sait, dans toutes les hautes questions de religion et de politique, il est loin de partager la haine aveugle vouée à la France et à Napoléon pendant la période de défaites et de domination effrénée que subit alors l'Europe. Confiant dans l'issue qu'il entrevoit à cette prospérité inouïe, il ne s'effraye ni ne s'indigne, autant qu'on le voudrait autour de lui, d'un triomphe qu'il regarde comme passager, et qu'il croit devoir tourner, en dernier résultat, au profit du rétablissement de l'ordre monarchique, tel qu'il le comprend. De là, de grandes divergences avec ses amis et la nécessité de se justifier auprès de son gouvernement des opinions et des démarches dont on se scandalise. Cette espèce de polémique, très-véhémente, prend sous la plume de M. de Maistre un ton d'une hauteur tout à fait inaccoutumée; il y apporte toutes les habitudes d'esprit du philosophe et du théologien. Il sauve le paradoxe à force de conviction et d'éloquence. Personne n'a parlé plus magnifiquement du grand spectacle qu'il avait sous les yeux; personne n'a mieux fait sentir tout ce qu'avait

de prodigieux l'épopée impériale ; personne n'a rendu plus hautement justice au génie de l'homme que tous ses ennemis cherchaient alors à diminuer par un système de mesquin dénigrement. C'est surtout pour exprimer son admiration devant le débordement de la Révolution, ce torrent qu'il croit, en somme, fécond et salutaire, que M. de Maistre trouve ces images si pittoresques et ces paroles si fortes qui gravent sa pensée dans l'esprit de ses lecteurs, et lui ont valu, à juste titre, une impérissable renommée de grand écrivain [1].

A MADAME HUBER-ALLÉON [2],

A Genève.

Saint-Pétersbourg, 26 septembre 1806.

Mille et mille grâces, Monsieur le comte ; vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que celui de m'apporter

1. Nous regrettons bien vivement que la nature de quelques-unes des opinions de Joseph de Maistre sur les relations internationales des principaux États de 1803 à 1815, et notamment ses sévères appréciations sur le régime impérial en France, pendant cette période, nous interdisent d'emprunter aucune citation à ses lettres politiques. — 2. A défaut de tout autre renseignement biographique, voici le portrait parlant que Joseph de Maistre fait de cette dame dans une lettre au comte Th. Golowskin, qui lui avait transmis la nouvelle de la mort de leur vieille et intime amie : « Vous ne sauriez croire à quel point cette pauvre femme m'est présente ; je la vois sans cesse avec sa grande figure droite, son léger apprêt gènevois, sa raison calme, sa finesse habituelle et son badinage grave. Elle était ardente amie, quoique

une lettre de madame Huber. Il est dur vraiment de ne recevoir que le 25 septembre une lettre du 10 juin; mais enfin ce n'est pas votre faute, et c'est ici le cas du proverbe : *Mieux vaut tard que jamais*. Encore une fois, soyez le bienvenu : c'est un véritable présent que vous me faites.

A présent, Madame, que j'ai satisfait aux devoirs de la politesse, je me tourne du côté de l'amitié, à qui j'ai un peu plus de choses à dire. Je commence d'abord par vous remercier de votre exclamation si tendrement et si honorablement injuste : *Ah! mon cher ami, c'est trop!* Oui, sans doute, ce serait trop, beaucoup trop, si j'avais passé deux ans sans vous écrire : mais je n'ai point commis ce crime, j'ai seulement suspendu toutes mes correspondances pendant quelques mois, et sans doute il ne faut pas toute votre justice pour m'excuser; ensuite je me suis réveillé et j'ai commencé par vous, Madame. Ma dernière lettre est du 13 (25) mai dernier[1], adressée tout simplement à madame H. A., à Genève. Faites quelques recherches, peut-être vous la trouverez. Jamais je ne vous ai perdue de vue un seul instant. Vous qui *écoutez* toujours mes pensées, comment pourriez-vous ne pas les *entendre*. Une fois vous m'avez rendu justice pleinement contre toutes les apparences. Ou eut beau vous montrer le livre, vous eûtes la constance de dire : *Non, ce n'est pas vrai*. En disant cela, vous me rendiez justice, et je vous en ai su un gré infini : vous avez été juste à mon égard, et moi, Madame, je serai aussi juste que je dois l'être envers votre justice.

Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de madame Prudence[2] (combien j'ai ri de ce mot!) à

froide sur tout le reste. Je ne passerai pas de meilleures soirées que celles que j'ai passées chez elle, les pieds sur les chenets, le coude sur la table, pensant tout haut, excitant sa pensée, et rasant mille sujets à tire-d'aile, au milieu d'une famille bien digne d'elle. »
— 1. J. de Maistre indique ici les deux supputations différentes du calendrier russe et du calendrier Grégorien.— 2. J. de Maistre désigne, sous ce sobriquet qu'il explique, sa femme, restée à Turin,

Turin, même à côté d'elle; il n'y a pas moyen, je ne dis pas de la faire parler sur moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre de moi. Le contraste entre nous deux est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir aisément, le sénateur *pococurante*[1], et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. Elle, au contraire, n'affirmera jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient qui arriverait autrement dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. « *Mais, mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne pense à mal. Moi, je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis*, etc. » — « *Mais, ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille. Tu perds ta peine, je prévois que je ne prévoirai jamais; c'est ton affaire.* » Elle est mon supplément, et il arrive de là que, lorsque je suis garçon, comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé à penser à mes affaires; j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, Madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui me sont revenues de plusieurs côtés sur la manière dont elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas; car, pour moi, je n'ai point le talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit : c'est celui d'une certaine persécution amoureuse au moyen de laquelle *il lui est donné* de tourmenter ses enfants du matin au soir pour *faire, s'abstenir et apprendre*, sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle? Je l'ai toujours vu sans le comprendre; pour moi, je n'y entends rien. Je suis charmé que vous ayez été si contente de la lettre de mon Adèle. C'est une enfant que

pendant que le comte remplissait, auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, l'ingrate fonction de ministre du roi de Sardaigne, prince dépossédé depuis 1793, par la France, de ses États du continent. — 1. Personnage de la comédie italienne.

belles rues, si je pouvais trouver l'Amitié en pantoufle, et raisonner pantoufle avec elle, il ne me manquerait rien. Quand vous avez la bonté de dire avec le digne ami : « Quels souvenirs ! quels regrets ! » prêtez l'oreille, vous entendrez l'écho de la Néva qui répète : « Quels souvenirs ! quels regrets ! » Je ne sais si vous avez entendu parler d'un fameux écho qui ne peut être que dans le département du Mont-Blanc; lorsqu'on lui demande : *Comment te portes-tu?* il répond : *Très-bien !* Le mien n'est pas si habile, il ne change rien à ce que vous dites, surtout à l'accent.

Vous m'avez enchanté, Madame, par tous les détails que vous me donnez sur votre excellente famille. Croissez et multipliez. Je leur donne de tout mon cœur ma bénédiction de loin; très-probablement, je ne connaîtrai jamais toutes vos acquisitions. Tout peut changer sans doute à cette mobile époque, mais, suivant toute apparence, ce pays est le mien. Soumettons-nous à n'être plus maîtres que de notre cœur ; conservons chèrement des affections si précieuses !

Vous aurez appris sans doute que *madame Prudence* avait fait un voyage qui l'a beaucoup rapprochée de vous. Elle m'écrit de Chambéry, où elle a dû passer quelque temps avec ses deux filles. Adèle est pénétrée des sublimes choses qu'elle a vues : j'espère qu'elle m'en fera une bonne narration.

Mon frère jouit en effet d'une existence assez heureuse; il est directeur du Musée, cabinet de physique, de machines et de cartes, et de la bibliothèque attachés à l'amirauté; tout cela réuni sous le nom Musée, avec deux milles roubles d'appointements, un logement, son grade militaire, et son ancienneté telle qu'il l'avait à notre service [1]. Il n'y avait nulle raison d'espérer tout cela. Que ne dois-je pas à la bonté du maître ? quant à mon petit secrétaire, le roi lui a donné la croix de Saint-Maurice, avec dispense d'âge. Ici

1. Au service de la cour de Sardaigne.

il a été admis à l'*Ermitage*, qui est ce qu'on pourrait appeler le *sanctuaire de la cour;* de manière que nous ne nous quittons point. Cette faveur est pour moi d'une importance majeure; mais il serait trop long de vous détailler tout cela par le menu. Je vous dis un peu de tout, et quand vous aurez tout lu, vous ne saurez à peu près rien de ce que j'avais à vous dire. Sur mon honneur, ce n'est pas faute de confiance.

.... Au reste, Madame, je ne puis jaser ni de ceci, ni de cela. Il est minuit; il y a quatre heures que j'écris : c'est une soirée que j'ai passée délicieusement avec vous; mais il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte. Adieu, mille fois, chère et respectable amie. Souvenez-vous toujours que ni le temps, ni l'espace, ni autre chose au monde, ne peut éteindre ni affaiblir les sentiments que vous m'avez inspirés pour la vie.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE.

Saint-Petersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas, et que je n'ai jamais dité. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité, elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé Biribi, qui fait notre joie; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton

frère s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval.

Permis aux poëtes de dire :

> Le donne son venute in excellenza
> Di ciascun arte ovè hanno posto cura [1].

Je t'ai fait fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans, « Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté, prenez le télescope, les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant, est bien sotte. Comme tu te trompes, ma chère enfant, en me parlant *du mérite un peu vulgaire de faire des enfants!* Faire des enfants, ce n'est que de la peine, mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligation à ta mère, si elle avait composé un roman au lieu de faire ton frère? Mais *faire ton frère*, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau, c'est en faire un brave jeune homme qui croit

1. Traduction littérale : « Les dames ont excellé dans tous les arts dont elles se sont occupées. »

en Dieu, et n'a pas peur du canon. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager, et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de *faire des hommes*. Voilà le grand accouchement qui n'a pas été maudit comme l'autre[1]. Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre-le-Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*, je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.

Voilà M. *La Tulipe*[2] qui rentre et qui vous dit mille tendresses.

1. Il ne faut pas oublier, en lisant ceci, que J. de Maistre est fervent catholique. — 2. Rodolphe de Maistre, fils du comte, alors officier dans la garde-noble de l'empereur de Russie.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE.

Saint-Pétersbourg, 24 octobre (5 novembre) 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir.* Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrisson, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 10,000 livres sterling (10,000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrisson se dit à lui-même : *Je veux gagner ce prix.* Il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, *travailla quarante ans*, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? Cela s'appelle-t-il *vouloir* ?

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand ; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre en France comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas, veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car pour moi je n'en sais rien ; jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je

n'en ai pas lu une ligne), *que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes*, etc. C'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le *Livre des Principes*, ni le *Discours sur l'histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni le télescope, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela ; c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *Un honnête homme et une honnête femme*. Si une demoiselle s'est laissée bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très-dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses, ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes qui ne veulent pas être égalés par les femmes, et aux femmes qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître ; car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger, car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, mon cher enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé ; je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite

parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis, pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante; car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très-rare; au lieu que, pour épouser une coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très-commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le *taconage*[1] dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller[2] était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très-bien apparentée, au demeurant *cousse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction, et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre et la pâte d'amande, etc.... Or donc, ma très-chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons? Pourquoi même n'en ferais-tu pas pour avoir part à quelque *élection*? car les *taconeuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense 50,000 fr. par an pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère, comme je pourrais être aussi grand-père, si

1. Mot piémontais qui signifie *ravaudage*. — 2. Albert de Haller, littérateur et savant presque universel, né en 1708, mort en 1777.

quelqu'un avait voulu m'aider. Elle est fort aimable et m'aime beaucoup, n'en déplaise à ta mère; de manière qu'il ne m'arrive jamais de passer six mois sans la voir. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre, et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas; sur quoi, elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe 50,000 fr. pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées, l'une et l'autre, à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas la science), peut vous être plus utile qu'à d'autres; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*.

Voilà, mon très-cher enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller. Au premier jour, j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très-profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon père.

Quand tu m'écris en allemand, tu fais fort bien de m'écrire en lettres latines. Ces caractères tudesques n'ont pu encore entrer dans mes yeux, ni, par malheur, la prononciation dans mes oreilles.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE.

Saint-Petersbourg, 11 août 1809.

.... J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu fâchée contre mon impertinente diatribe sur les femmes savantes : il faudra cependant bien que nous fassions la paix au moins avant Pâques, et la chose me paraît d'autant plus aisée qu'il me paraît certain que tu m'as bien compris. Je n'ai jamais dit que les femmes soient des singes : je te jure, sur ce qu'il y a de plus sacré, que je les ai toujours trouvées incomparablement plus belles, plus aimables, et plus utiles que les singes. J'ai dit seulement, et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes, ne sont que des singes ; or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. Je trouve que l'Esprit-Saint a montré beaucoup d'esprit dans ce portrait qui te semble, comme le mien, un peu triste. J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poëme épique, mais Dieu me préserve d'être son mari ! J'aurais trop peur de la voir accoucher chez moi de quelque tragédie, ou même de quelque farce, car une fois que le talent est en train, il ne s'arrête pas aisément. Dès que ce poëme épique sera achevé, ne manque pas de m'avertir ; je le ferai relier avec la *Colombiade* de Mme du Bocage. J'ai beaucoup goûté l'injure que tu adressais à M. Buzzolini : *donna barbata*. C'est précisément celle que j'adresserais à toutes ces *entrepreneuses* de grandes choses : il me semble toujours qu'elles ont de la barbe. As-tu jamais entendu réciter l'épitaphe de la fameuse marquise du Châtelet, par Voltaire ? En tous cas, la voici :

L'univers a perdu la sublime Émilie ;
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

Or, cette femme incomparable à qui les *dieux* (puisque dieux il y a) avaient *tout* donné, excepté l'immortalité, avait traduit Newton : c'est-à-dire que le chef-d'œuvre des femmes, dans les sciences, est de comprendre ce que font les hommes. Si j'étais femme, je me dépiterais de cet éloge. Au reste, ma chère Constance, l'Italie pourrait fort bien ne pas se contenter de cet éloge, et dire à la France : *Bon pour vous;* car mademoiselle Agnesi s'est élevée fort au-dessus de madame du Châtelet, et je crois même de tout ce que nous connaissons de femmes savantes. Elle a eu, il y a un an ou deux, l'honneur d'être traduite et imprimée magnifiquement à Londres, avec des éloges qui auraient contenté *qualsisia ente barbuto*[1]. Tu vois que je suis de bonne foi, puisque je te fournis le plus bel argument pour ta thèse. Mais sais-tu ce que fit cette mademoiselle Agnesi de docte mémoire, à la fleur de son âge, avec de la beauté et une réputation immense ? Elle jeta un beau matin plume et papier; elle renonça à l'algèbre et à ses pompes, et elle se précipita dans un couvent, où elle n'a plus dit que l'Office jusqu'à sa mort. Si jamais tu es comme elle, professeur public de mathématiques sublimes dans quelque université d'Italie, je te prie en grâce, ma chère Constance, de ne pas me faire cette équipée avant que je t'ai bien vue et bien embrassée.

Ce qu'il y a de mieux dans ta lettre et de plus *décisif*, c'est ton observation sur les matériaux de la création humaine. A le bien prendre, il n'y a que l'homme qui soit vraiment *cendre et poussière*. Si on voulait même lui dire ses vérités en face, il serait *boue*, au lieu que la femme fut faite d'un limon déjà préparé, et élevé à la dignité de côte : *Corpo di Baccho! questo vuol dir multo*[2]! Au reste, mon cher enfant, tu n'en diras jamais assez, à mon gré, sur la noblesse des femmes (même bourgeoises); il ne doit y avoir

1. « N'importe quel être barbu. » — 2. « Par Bacchus, cela veut beaucoup dire. »

pour un homme rien de plus excellent qu'une femme, tout comme pour une femme, etc... Mais c'est précisément en vertu de cette haute idée que j'ai de *ces côtés sublimes*, que je me fâche sérieusement lorsque j'en vois qui veulent devenir *limon primitif*. — Il me semble que la question est tout-à-fait éclaircie [1].

1. Obligé, comme nous le sommes, de nous borner le plus possible dans nos citations, nous supprimons la fin de cette lettre qui n'offre plus rien de remarquable.

MADAME DE STAEL[1].

1761-1817.

Les lettres de Mme de Staël n'ont pas encore été publiées en un recueil spécial, c'est une lacune laissée à dessein dans ses Œuvres complètes; la famille a été arrêtée par des scrupules que nous n'avons pas à juger ici. Elle eût cru sans doute manquer au respect dû à une mémoire sacrée, et attenter au secret de la vie privée, en ne laissant pas sous les scellés certaines correspondances intimes.

Nous ne connaissons donc de Mme de Staël que les lettres éparses qui ont paru dans diverses publications récentes, notamment dans les *Mémoires de Mme Récamier*, et les *Souvenirs de Coppet et de Weimar*, puis des fragments de correspondance avec Mme de Charrière, donnés par M. Sainte-Beuve dans sa remarquable Étude sur l'auteur de *Caliste*, enfin quelques autres

1. Voy. surtout *Mémoires de Mme Récamier* (Michel Lévy, 2 vol. in-8°, 1856), *Les souvenirs de Coppet et de Weimar* (Michel Lévy, 2 vol. in-8°, 1858) et la *Revue rétrospective* de 1834, 2e série, 3e tome. Lire M. Sainte-Beuve : *Mme de Staël*, dans les *Portraits de femmes*.

rassemblées par M. J. Taschereau, dans l'ancienne *Revue rétrospective.*

Nous avons emprunté à ces diverses sources ce qui nous a paru le plus digne d'être cité. Nous y avons joint, malgré la pompe obligée d'un style quasi-officiel qui la dépare un peu, la belle lettre à Napoléon Ier publiée en tête du livre *De l'Allemagne.* Mais nous savons qu'on ne peut prendre dans ces citations qu'une idée fort incomplète du talent épistolaire de celle qui fut, avec Chateaubriand, le plus grand écrivain français des premières années de ce siècle. Nous souhaitons vivement que le fanatisme de la piété filiale n'ait pas anéanti des correspondances doublement précieuses puisqu'elles nous montreraient, dans tout l'abandon de l'intimité et toute la véhémence de la passion, cette âme enthousiaste, cette imagination noble et poétique, que nous admirons déjà tant dans les confidences incomplètes de ses célèbres romans, *Delphine* et *Corinne.*

A M. GOUVERNEUR MORRIS[1].

Coppet, 16 août 1804.

Hélas! *my dear Sir,* ce n'est plus à lui, ce n'est plus à mon céleste ami que votre lettre est parvenue[2]. Il m'a fallu

1. Cette lettre a d'abord paru en anglais dans *The life of Gouverneur Morris* (Boston, 1832, 3 vol. in-8o). — 2. Necker, le père de Mme de Stael, était mort le 9 avril 1804. — Nous empruntons cette lettre à un précieux recueil, la *Revue rétrospective* (1833-1838, Ire série, t. III), publié par M. Jules Taschereau, aujourd'hui administrateur de la Bibliothèque impériale.

lire les expressions touchantes de votre amitié pour lui, qui ne s'adressaient plus qu'à son ombre. Je l'aimais, vous le savez, quand vous avez quitté l'Europe : je l'aimais mille fois plus encore, depuis que nos liens étaient devenus plus intimes. Son esprit, son âme, s'étaient encore élevés, s'il est possible. Au lieu de vieillir, il était devenu céleste. La douleur de sa perte, depuis quatre mois, entre tous les jours plus avant dans mon cœur. Rien ne lui ressemble, rien ne lui ressemblera jamais. Ce n'est pas mon père, c'est mon ami, mon frère, la moitié de moi-même, la plus noble moitié que j'ai perdue.

Ah! dites-moi, dans votre Amérique où l'on s'aime, dans votre Amérique où l'on croit en Dieu, comment fait-on pour supporter la mort? Et quand les âmes ont été si intimement unies, n'y a-t-il donc aucune communication entre les vivants et les morts? J'ai des amis, des devoirs; mais il était au fond de mon cœur, là où personne n'a pénétré, où personne ne pénétrera jamais. Pardon de vous parler avec tant d'abandon; mais à travers toute la dignité et la force de votre caractère, j'ai cru voir qu'une corde en vous répondait à la sensibilité, et d'un bout du monde à l'autre. Je pleure amèrement en vous écrivant.

J'espère que vous n'abandonnerez pas la surveillance de mes intérêts. C'est à la famille de M. Necker que vous rendrez service. J'ai bien besoin de conseils. Lorsque mon père m'avait offert plusieurs fois de prendre connaissance de sa fortune, je m'y étais toujours refusée. J'avais horreur de pouvoir me passer de lui, sous quelque rapport que ce soit. Il faut bien à présent soigner l'existence de trois enfants, surtout sous un gouvernement qui peut tout prendre à tout le monde, puisqu'il peut tout prendre par la force, et que, dans cette force, il n'entre pas un seul élément d'opinion.

Adieu, *my dear Sir*, plaignez-moi, car mon cœur est brisé, et, si vous priez Dieu, pensez à mon père. Rien de si pur

que lui n'a existé parmi les hommes. Adieu donc, *my dear Sir*; je vous embrasse tendrement.

NECKER DE STAËL.

A MADAME RÉCAMIER [1].

Genève, 17 novembre 1806.

Ah! ma chère Juliette, quelle douleur j'ai éprouvée par l'affreuse nouvelle que je reçois [2]! Que je maudis l'exil qui ne me permet pas d'être auprès de vous, de vous serrer contre mon cœur!

Vous avez perdu tout ce qui tient à la facilité, à l'agrément de la vie, mais s'il était possible d'être plus aimée, plus intéressante que vous ne l'étiez, c'est ce qui vous serait arrivé. Je vais écrire à M. Récamier que je plains et que je respecte. Mais dites-moi, serait-ce un rêve que l'espérance de vous revoir ici cet hiver? Si vous vouliez, trois mois passés dans un cercle étroit où vous seriez passionnément soignée..... Mais à Paris aussi, vous inspirez ce sentiment. Enfin, au moins à Lyon, et jusqu'à mes *quarante lieues* [3], j'irai pour vous voir, pour vous embrasser, pour vous dire que je me suis senti pour vous plus de tendresse que pour aucune femme que j'aie jamais connue: je ne sais rien vous dire comme consolation, si ce n'est que vous

1. Une des femmes les plus célèbres de ce siècle par sa beauté et ses illustres amitiés, née en 1777, morte en 1849. V. sur elle les *Causeries du lundi*, par M. Sainte-Beuve, t. I[er]; le livre intitulé: *Chateaubriand et son groupe littéraire*, et *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*. — 2. Mme de Staël venait d'apprendre la ruine de M. Récamier qui était, comme on sait, un des riches banquiers de son temps. — 3. On sait que Mme de Staël, exilée par le gouvernement impérial, avait reçu l'injonction de rester éloignée de Paris d'au moins quarante lieues.

serez aimée et considérée plus que jamais et que les admirables traits de votre générosité et de votre bienfaisance seront connus malgré vous par ce malheur, comme ils ne l'auraient jamais été sans lui.

Certainement en comparant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu; mais s'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe, réputation sans tâche, caractère fier et généreux, quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé! Chère Juliette, que notre amitié se resserre, que ce ne soit plus simplement des services généreux qui sont tous venus de vous, mais une correspondance suivie, un besoin réciproque de se confier ses pensées, une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez revenir à Paris, car vous serez toujours une personne toute-puissante, et nous nous verrons tous les jours, et comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fermerez les yeux, et mes enfants seront vos amis. Ma fille a pleuré ce matin de mes larmes et des vôtres. Chère Juliette, ce luxe qui vous entourait, c'est nous qui en avons joui, votre fortune a été la nôtre, et je me sens ruinée parce que vous n'êtes plus riche. Croyez-moi, il reste du bonheur, quand on sait se faire aimer ainsi. Benjamin [1] veut vous écrire, il est bien ému. Mathieu [2] m'écrit sur vous une lettre bien touchante. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs; hélas! ni la mort, ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures éternelles. Adieu, cher ange, adieu. J'embrasse avec respect votre visage charmant.

NECKER DE STAEL-HOLSTEIN.

1. Benjamin Constant, qui résidait alors à Coppet, auprès de Mme de Staël. — 2. Mathieu de Montmorency, ami commun de Mme Récamier et de Mme de Staël. Il tient une grande place dans leur correspondance, et peut être considéré comme un des types les plus accomplis de l'honnête homme, selon l'idée que s'en formait l'ancienne société française.

rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité, mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne pas obtenir des sacrifices et la douleur d'en être l'objet.

Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de ses impressions avec le souverain du monde, mais ce qui vous a donné le monde, Sire, c'est un souverain génie, et, en fait d'observation sur le cœur humain, Votre Majesté comprend depuis les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point de carrière; ma fille a treize ans, dans peu d'années, il faudra l'établir. Il y aurait de l'égoïsme à la forcer de vivre dans les insipides séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc aussi me séparer d'elle! Cette vie n'est pas tolérable, et je n'y vois aucun remède.

Sur le continent, quelle ville puis-je choisir, où la disgrâce de Votre Majesté ne mette un invincible obstacle à l'établissement de mes enfants, comme à mon repos personnel?

Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais, dans ce genre, des choses à lui raconter, qui dépassent sûrement ce qu'elle aurait ordonné.

On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du Musée et de Talma. C'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus insupportable de tous.

Mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté; quand j'aimerais ces belles tragédies, image de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, de m'en blâmer? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés? et si le ciel m'a donné des talents, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires?

Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce, pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France?

Je suis, etc.[1]

A M. ALBERT DE STAEL[2].

(Sans date, vers 1810.)

Je crois de mon devoir de vous écrire, Albert, bien qu'un sentiment de fierté m'empêchât de le faire avec tout autre qu'avec mon fils.

Voici le tableau de votre conduite : vous avez insulté de la manière la plus grossière une femme qui n'a ici ni frère, ni mari, que je protége seule, et qui, dans sa noble patrie, n'aurait pas rencontré un seul homme capable d'outrager une femme et surtout de l'outrager sans le moindre danger, ce qui réunit la faiblesse d'âme à la dureté du cœur. Vous ne lui avez pas fait depuis deux jours la moindre excuse, ni à moi non plus, et vous vivez dans ma maison, à l'abri de mon nom et de ma fortune, sans daigner me montrer aucun égard. C'est pour vous que cette conduite m'afflige, car vous devez savoir que je peux me passer de vo-

1. Pour toute réponse à cette lettre, le gouvernement impérial fit saisir et mettre au pilon l'édition du livre, en même temps que l'auteur recevait l'ordre de sortir, dans un délai de trois jours, du territoire français.

2. Le second des fils de Mme de Staël, tué dans un duel en 1813. Il avait pris du service dans l'armée suédoise. Nous empruntons cette lettre, ainsi que celle à M. Gouverneur Morris, citée plus haut, p. 421, à la *Revue rétrospective* de 1833 (1re série, 3e vol.)

tre hommage, et vous n'êtes pas en état de connaître la mère que vous avez; vous apprendrez dans la vie que c'est à mon nom ou plutôt à celui de mon père qu'est dû ce que vous avez d'agrément dans le monde? Et sur quoi, je vous prie, se fonde votre arrogance? Est-ce sur votre vie passée? vous savez ce que j'en sais. Sont-ce les connaissances que vous avez acquises? La considération dont vous jouissez? Les plus indulgents pour vous disent : *Il est fou, mais cela passera.* Je ne vois pas un grand motif d'orgueil dans une telle louange. Cependant la vie s'avance, et vous aliénez de vous votre mère, votre frère, votre sœur. Excepté le misérable attachement que peut vous procurer une jolie figure, je ne vous connais pas un lien. M. de Montmorency est ici, vous ne le recherchez point. Tout ce qui vous plaît, ce sont les habitudes vulgaires, la pipe, etc. Ni l'esprit de votre mère, ni la dignité des manières de votre frère, ni le charme de votre sœur, ni les lumières de M. Schlegel ne vous attirent; aucune idée de religion ne vous occupe. L'obéissance, le respect envers votre mère que Dieu vous commande, ne vous paraît qu'un fardeau dont il faut se débarrasser le plus tôt possible. Enfin, quelle vertu, quel devoir accomplissez-vous dans la journée? Et si je mourais demain, quel souvenir pourrait vous calmer sur vos rapports avec moi depuis que vous êtes au monde? Vous croyez que la vie consiste dans le plaisir, elle est tout autre que cela. Je ne suis ni sévère, ni froide; les plaisirs aussi, ceux du moins qui captivent l'imagination, ont eu beaucoup trop d'empire sur moi; mais, Dieu merci, je ne me serais pas couchée en paix si j'avais cru avoir blessé une personne malheureuse, et je n'aurais pu supporter une heure l'idée d'être mal avec mon père. Albert, vous vous préparez une vie bien déplorable; non que je veuille me charger de la punition que vous méritez, je suivrai envers vous la ligne du devoir telle que je la conçois; mais vous n'avez aucune idée, vous, de la seule chose qui fait le devoir. Vous imaginez que c'est admirable d'avoir dix-huit ans et cinq pieds six pouces; il y a pourtant quel-

ques exemples de cette distinction-là. Vous ajoutez à tout cela l'idée que la bravoure est tout; c'est une belle chose, mais vous avez un malheur encore, c'est que, même dans ce genre, il vous manque cette générosité envers les faibles, ce respect pour les femmes, qui fait seul de la bravoure quelque chose de chevaleresque. Jean braverait la mort tout comme vous, et peut-être avec plus de présence d'esprit. A quoi vous sert-il donc d'être le petit-fils de M. Necker? Et pensez-vous que bientôt ce titre, qui vous protége, vous servira d'accusation?

A MADAME RÉCAMIER[1].

Octobre [1811],

Je ne puis vous parler; je me jette à vos pieds; je vous supplie de ne pas me haïr[2]. Au nom de Dieu, mettez du zèle pour vous; afin que je vive, tirez-vous de là. Que je vous sente heureuse! Que votre admirable générosité ne vous ait pas perdue! Ah! mon Dieu, je n'ai pas ma tête à moi, mais je vous adore; croyez-le, et prouvez-moi que vous le sentez en vous occupant de vous-même; car, je n'aurai de repos, que si vous êtes hors de cet exil.

Adieu, adieu! quand vous reverrai-je? Pas dans ce monde. Adieu.

Ce dimanche.

.... Il me prend des moments de mélancolie si profonde, que je suis prête à me laisser mourir. — On est presque mort

1. Voir sur elle la note 1 de la page 422. — 2. Les deux plus intimes amis de Mme de Staël, Mathieu de Montmorency et Mme Récamier venaient d'être successivement exilés par le gou-

quand on est exilé : c'est au tombeau seulement où[1] la poste arrive.

Je suis plongée dans une espèce de désespoir qui me dévore ; ne faut-il pas que je tente d'y échapper? Je ne crois pas que je me relève jamais de ce que j'éprouve ; rien ne m'intéresse plus ; je ne trouve du plaisir à rien ; la vie est pour moi comme un bal dont la musique a cessé, et tout, excepté ce qui m'est ravi, me paraît sans couleur. Je vous assure que si vous lisiez dans mon âme, je vous ferais pitié. Je suis bien convaincue que le plus grand service que je puisse rendre à vous, à Mathieu[2], à ce qui m'entoure, c'est de m'éloigner. Il y a, je vous le dis, une fatalité dans mon sort ; je n'ai pas un hasard pour moi, tout ce que je redoute est ce qui m'arrive. Je me sens un obstacle à tout bien pour mes enfants et pour mes amis. Pardon de vous peindre un éclat[3] si maladif de l'âme, quand vous êtes vous-même dans une situation où tout votre courage vous est nécessaire; mais il faut, avant tout, que vous sachiez ce qui se passe en moi. Je me contiens à l'extérieur : une sorte de fierté me conseille de ne pas trop montrer ce que j'éprouve. Les larmes des autres se sèchent si vite, et, quand on leur demande ce qu'ils ne peuvent plus donner, on a l'air d'un créancier importun. Mais si je me laissais aller, j'offrirais le plus misérable spectacle. J'ai recours sans cesse à la prière, mais parfois il me semble que j'ai fatigué la Divinité, et que le ciel est d'airain pour moi. Loin de tourner la vivacité de mes impressions au dehors, c'est contre moi que je les dirige ; je me dis que je suis donc bien coupable, car Dieu est juste et ne fait porter à chacun que ce qu'il mérite. Enfin, depuis que je vous ai quittée à Ferney, depuis la nouvelle

vernement impérial. Leur crime était d'avoir rendu visite dans le courant de l'été précédent, à la châtelaine proscrite de Coppet. (Voy. plus haut la note 1 de la page 427.) — 1. La grammaire voudrait : que. — 2. Mathieu de Montmorency. (Voy. sur lui la note de la page précédente.) — 3. Ne faudrait-il pas lire *état*, comme le sens de la phrase paraît l'exiger?

de votre exil, il n'est pas entré dans mon cœur un sentiment qui me fît respirer. J'ai quelquefois une lassitude de souffrir, que je prends pour du soulagement ; cela va deux ou trois jours, et puis la douleur revient plus vive, parce que j'ai repris des forces pour la sentir. Mon meilleur moment, c'est quand je me couche, et très-souvent des souffrances physiques m'ôtent le seul bien que je goûte, le sommeil.

NAPOLÉON PREMIER.

1769-1821.

La correspondance de l'empereur Napoléon Ier[1] est en cours de publication. Les dix-sept volumes édités jnsqu'à ce jour ne vont que jusqu'à l'année 1808. Ainsi, la dernière moitié du règne, celle qui est peut-être la plus féconde en révélations précieuses, est encore à venir. De là, pour notre recueil, une très-regrettable lacune.

Un autre inconvénient de cette publication, c'est le caractère officiel qui lui a été donné. Rassemblée sous les auspices du gouvernement, imprimée à ses frais, elle n'offre pas, par cela même, toutes les garanties désirables d'authenticité. Dans le rapport qui ouvre le seizième volume, la Commission, en parlant de la direction d'ensemble donnée à ce vaste travail de compilation, avoue elle-même certaines déviations du plan primitif qui consistait à tout publier, sans exception, avec une exactitude littérale. Elle a écarté, de propos délibéré, un grand nombre de lettres « *administra-*

1. Voy. *Correspondance de l'Empereur Napoléon Ier*, publiée par ordre de Napoléon III, Paris, Plon, 1854, et années suivantes.

tives. » Or, rien de plus vague, de plus élastique que ce mot appliqué au gouvernement de l'Empire français, à cette date. Les plus grandes affaires politiques du temps peuvent se comprendre sous cette rubrique, et notamment les correspondances particulières de Napoléon avec ses ministres, ses maréchaux, et ses frères, devenus ses lieutenants sur les divers trônes qu'il leur avait distribués. De l'extrême latitude que la commission s'est accordée sur ce point important, résulte un grave préjudice pour l'histoire, obligée d'ajourner son jugement sur nombre de questions encore obscures que la connaissance de la pensée intime de l'empereur, explicitement formulée dans sa correspondance, pouvait seule élucider suffisamment. La littérature ne perd pas moins, selon toute vraisemblance, à ces trop prudentes réticences; les grands événements de la fin de ce règne, les crises prodigieuses qu'a traversées la fortune de l'empereur, les tragiques catastrophes où elle s'est abîmée, lui ont inspiré, sans nul doute, de mémorables paroles, de pathétiques pages qui témoignent des efforts surhumains de son esprit et des luttes douloureuses de son âme; et, pour ne parler que de notre recueil, il est très probable que, soit dans un des volumes encore à publier de la correspondance générale, soit même en dehors de la publication complète, paraîtront un jour quelques lettres dont on pourra nous reprocher l'absence; nous serons, du moins, tout excusés d'avoir péché par ignorance : il y aura eu cas de force majeure.

Telle qu'elle nous est donnée, hâtons-nous de le dire, cette correspondance n'en est pas moins riche en documents du plus grand prix. C'est d'abord la plus

vaste collection de missives que jamais aucun souverain ait fournie à l'histoire. Les recueils les plus célèbres de ce genre, ceux de Henri IV, de Frédéric le Grand lui-même, qui a tant écrit, n'approchent pas de celui-ci pour la quantité et l'importance des matières. Rien de plus simple : le champ ouvert à l'activité de l'empereur est infiniment plus étendu, et cette activité elle-même est sans égale.

Si l'on veut s'orienter dans le dédale compliqué de cette correspondance, il faut la diviser en deux parties distinctes, quoique constamment mêlées l'une à l'autre dans l'ordre des dates, celle qui a rapport aux affaires politiques, et celle qui a un caractère essentiellement privé.

La première comprend principalement les missives aux divers chefs d'administration, qui sont si nombreuses, si abondantes, qu'à partir du Consulat, il y a bien peu de jours sous la rubrique desquels ne figurent au moins quatre ou cinq de ces lettres, souvent fort étendues et explicites, que l'empereur n'écrivait presque jamais, sans doute, mais qu'il dictait certainement et rédigeait lui-même ; sa marque s'y retrouve à chaque ligne. La plupart ont trait aux opérations militaires que l'empereur préparait, comme on sait, dans le plus grand détail, même quand elles devaient être exécutées par ses lieutenants. Le mérite de cette espèce de missives consiste tout entier dans les idées et les faits eux-mêmes ; elles n'ont de caractère littéraire, que celui qui est inhérent au génie même de Napoléon Ier : la précision, la clarté, la suite, la puissance de la conception et la facilité de l'exécution, voilà leurs principaux mérites.

On peut toutefois ranger dans cette classe de docu-

ments officiels toute une série très-importante de pièces qui n'ont rien, à vrai dire, du genre épistolaire, mais qui sont pourtant en réalité de véritables missives adressées par l'empereur soit aux soldats soit au public. Nous voulons parler des Bulletins et des Proclamations. Napoléon s'y est élevé au plus haut style, et y montre une telle supériorité qu'on peut dire qu'il a créé ce genre qu'il avait trouvé informe et où il est resté sans égal. C'est là qu'on peut constater tout ce que l'empereur, malgré ses efforts pour réagir contre les principes révolutionnaires, avait gardé, dans ses idées et jusque dans sa phraséologie, des traditions antiques si en honneur à la fin du dix-huitième siècle. On croit sans cesse entendre parler un général de la République romaine ou quelque César des premiers siècles.

A cette même série peuvent se rattacher certaines lettres où Napoléon Ier exprime ses convictions morales avec la plus rare énergie. De ce nombre sont trois lettres bien caractéristiques que l'on trouvera plus loin : celle à l'Institut, où il se félicite d'être membre d'un corps dévoué à servir le progrès de la science humaine ; celle au prince Charles, où il déplore la nécessité de la guerre, au nom de l'humanité ; et celle à Kléber, où il flétrit, avec l'accent du patriotisme indigné, la facile résignation d'un capitaine de vaisseau français, fait prisonnier et trop prompt à accepter les bonnes grâces de ses vainqueurs. De ces lettres et de quelques autres très-clair-semées, il est vrai, dans la correspondance de Napoléon, on tirerait aisément toute une profession de foi implicite sur les devoirs de l'homme envers son espèce, sa patrie et lui-même, où se retrouverait, avec l'influence des idées du temps, la trempe du caractère le plus énergique qui ait jamais été.

La partie de la correspondance qu'on peut appeler privée, pour la distinguer de l'autre, est du plus haut intérêt psychologique. En nous révélant les relations intimes de l'empereur avec sa famille et ceux de ses officiers qni l'approchaient le plus, elle met en pleine lumière le fond de sa nature et de sa vie morales.

Il n'a jamais eu, à vrai dire, d'amis, en prenant ce mot dans son acception la plus forte ; les liaisons de sa première jeunesse, qui paraissent n'avoir eu rien de bien intime, n'ont laissé presque aucune trace dans sa correspondance, et, plus tard, sa précoce expérience des hommes le mit en défiance contre l'entraînement des affections. L'estime était, pour lui, la condition première de l'amitié, et en regardant autour de lui, il ne trouvait guère où placer la sienne. « Mon cœur est aujourd'hui bien vieux, » écrivait-il dès 1800, au général Desaix, un des rares élus qu'il exceptait de son mépris ou de son indifférence pour presque tous ceux qui l'entouraient ; et, dans cette même lettre, il lui donne l'assurance d'une amitié qu'il n'a plus, dit-il, « pour personne. » Mais Desaix mourait quelques mois après cette lettre mémorable, et nous ne voyons pas que personne l'ait remplacé dans l'amitié du premier Consul. L'empereur se trouva élevé et se maintint, par calcul autant que par nécessité, dans une sphère trop haute pour que l'espèce de plain-pied indispensable à toute amitié pût s'établir entre lui et aucun de ceux qui l'approchaient le plus près. L'enthousiaste dévouement de quelques-uns de ses lieutenants, Lannes et Ney entre autres, la fanatique adoration de ses soldats le touchèrent profondément, sans doute ; plus tard, aux jours de ses revers, la fidélité obstinée de ceux qui voulurent partager son exil leur valut toute

sa reconnaissance ; mais un attachement exclusif, le besoin de se lier à l'un d'eux par un lien plus étroit, voilà ce qu'il ne semble pas avoir éprouvé. L'eût-il voulu, il ne le pouvait, peut-être ; il était fatalement condamné par sa destinée à cet isolement sublime de la puissance et du génie qu'un poëte contemporain, Alfred de Vigny, a si admirablement décrit dans la pièce intitulée *Moïse*. Comme le prophète, élu de Jéhovah, Napoléon eût pu dire sans doute avec toute vérité, s'il eût tenté l'épreuve :

> *Lorsque* je tends les bras, on tombe à mes genoux.

A l'autorité absolue et prodigieuse, dont il était investi, le sentiment paternel convenait mieux ; il ne faisait point disparate. Napoléon l'a réellement éprouvé pour ses deux enfants d'adoption, le prince Eugène et la reine Hortense. Il est avec le vice-roi d'Italie d'une indulgence qu'il n'a guère avec ses autres lieutenants ; cette différence est très-sensible dans le ton de sa correspondance. S'il le gronde, ce qui arrive bien quelquefois, d'avoir mal compris ou mal exécuté ses ordres, c'est avec une douceur affectueuse qui tempère la sévérité des reproches. Quant à la fille de Joséphine, elle semble avoir été, après sa mère, la femme qui possédait le plus d'empire sur cette âme si difficile à captiver. On a peu de lettres de Napoléon à la reine Hortense ; celles qui ont été publiées jusqu'ici ont trait à la mort d'un fils qu'elle avait perdu et qu'elle pleurait avec une persistance que son beau-père lui reproche comme une honteuse faiblesse ; mais il est visible qu'au fond du cœur, malgré la fermeté stoïque qu'il lui recommande, il s'associe à une douleur si légitime.

Y a-t-il des lettres d'amour de Napoléon Ier ? On l'a dit, et tout porte à le croire. On comprend la raison de discrétion et de convenance qui a empêché de les comprendre dans une publication officielle ; il était impossible de traiter sous ce rapport sa correspondance avec la complète sincérité qui a présidé à la composition du recueil des lettres de Henri IV. Une pareille omission n'en est pas moins regrettable ; l'histoire littéraire et psychologique y perd certainement beaucoup. Nous n'avons pas même les lettres à Joséphine, qui datent des premiers temps de leur liaison, et où l'ardente passion qu'elle inspirait alors à son jeune mari devait se retracer en traits de flamme. Les seules qui soient comprises dans le recueil officiel ne sont que de courts billets écrits pendant les campagnes de Prusse et de Pologne. La passion en est absente ; mais on y rencontre la constante expression d'une tendresse conjugale très-profonde qui, dans son expression grondeuse et presque toujours contenue par une sorte d'étiquette, ne laisse pas d'être touchante. La douceur et la bonté de Joséphine tenaient Napoléon sous le charme, et, toujours présentes à sa pensée, adoucissaient la dureté native et acquise de cette nature inflexible. C'est ainsi, par exemple, qu'il lui rapporte tout l'honneur de la clémence inusitée dont il usa, comme on sait, envers la princesse de Hatzfeld. Nous citons plus loin cette charmante lettre.

Une bien admirable lettre, mais grandiose, celle-ci, autant que l'autre est touchante, c'est celle où il raconte à Joséphine une tempête nocturne dont il avait été témoin pendant un séjour qu'il fit au camp de Boulogne. Pour peindre l'impression que son imagination avait reçue d'un tel spectacle, il n'y a qu'un

mot, mais sublime : « L'âme était entre l'éternité, l'océan et la nuit. » Pensée, rêve épique, (c'est le mot de Napoléon lui-même) qui rappelle Ossian, son poëte favori, mais avec quelle simplicité supérieure et quel éclat de génie !

Nous ne pousserons pas plus loin une analyse que les étroites limites de ce recueil rendent forcément incomplète et trop sommaire. Quand on sort de cette captivante lecture, on ne peut se défendre d'une admiration profonde pour cet esprit infatigable, toujours égal à lui-même, fort sans défaillance, lumineux sans intermittences, doué, dans le cercle où il se meût, d'une omnipotence et d'une liberté d'action presque surhumaines. Sous l'empire de cette impression d'ensemble, on ne songe même pas à se demander à quel écrivain l'on a affaire. Chez Napoléon, le style est adéquate à l'objet de sa pensée. Il a, d'ailleurs, des qualités épistolaires, la plus essentielle : une vivacité familière à laquelle la grandeur s'allie sans disparate, par cela seul qu'elle est naturelle.

AU PRINCE CHARLES [1],

Commandant l'armée autrichienne.

Quartier général, Klagenfurt, 11 germinal an V (31 mars 1797).

Monsieur le général en chef, les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Celle-ci ne dure-t-elle pas depuis

1. Le prince Charles-Louis de Lorraine, né en 1771, mort en

six ans? Avons-nous assez tué de monde et commis assez de maux à la triste humanité? Elle réclame de tout côté. L'Europe qui avait pris les armes contre la République française les a posées. Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler encore plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres; quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part et d'autre quelques milliers d'hommes de plus, et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses.

Le Directoire exécutif de la République française avait fait connaître à S. M. l'Empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole ces deux peuples : l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger? Vous, monsieur le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône, et êtes au-dessus de toutes les petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez pas, monsieur le général en chef, que j'entende par là qu'il ne vous soit pas possible de la sauver par la force des armes; mais, dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture, que j'ai l'honneur de vous faire, peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverais avoir méritée que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. Je vous prie de croire, monsieur le général en chef, aux senti-

1847, l'un des plus habiles généraux de son temps. Il venait d'être mis à la tête des armées autrichiennes, comme le seul adversaire capable de tenir tête au général Bonaparte.

ments d'estime et de considération distinguée avec lesquels je suis, etc.

BONAPARTE.

Dépôt de la guerre.

AU PRÉSIDENT DE L'INSTITUT NATIONAL [1].

Paris, 6 nivose an VI (26 décembre 1797).

Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore. Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne.

BONAPARTE.

Extrait du *Moniteur universel*.

AU VICE-AMIRAL THEVENARD.

(Quartier général, au Caire, 18 fructidor an VI (4 septembre 1798).

Votre fils [2] est mort d'un coup de canon sur son banc de quart; je remplis, citoyen général, un bien triste devoir en vous l'annonçant; mais il est mort sans souffrir et avec hon-

1. Qui venait de l'admettre au nombre de ses membres. —
2. Capitaine de *l'Aquilon*.

neur : c'est la seule consolation qui puisse adoucir la douleur d'un père. Nous sommes tous dévoués à la mort. Quelques jours de vie valent-ils le bonheur de mourir pour la patrie? Compensent-ils la douleur de se voir mourir sur son lit, environné de l'égoïsme d'une nouvelle génération? Valent-ils les dégoûts, les souffrances d'une longue maladie? Heureux ceux qui meurent sur le champ de bataille! Ils vivent éternellement dans le souvenir de la postérité. Ils n'ont jamais inspiré la compassion, ni la pitié que nous arrache la vieillesse caduque ou l'homme tourmenté par des maladies aiguës[1]. Vous avez blanchi, citoyen général, dans la carrière des armes; vous regretterez un fils digne de vous et de la patrie; en accordant quelques larmes à sa mémoire, vous direz avec nous que sa mort glorieuse est digne d'envie.

Croyez à la part que je prends à votre douleur, et ne doutez pas de l'estime que j'ai pour vous.

Je vous salue.

BONAPARTE.

AU GÉNÉRAL KLÉBER[2].

Quartier général, au Caire, 24 fructidor an VI (10 septembre 1798).

Un vaisseau comme *le Franklin*, citoyen général, qui portait l'amiral, puisque *l'Orient* avait sauté, ne devait pas se rendre à onze heures du soir[3]. Je pense d'ailleurs que ce-

1. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette phrase de Napoléon quelques stances de Byron qui renferment une pensée analogue, au début du poëme intitulé: *Le Corsaire*. — 2. Jean-Baptiste Kléber, né en 1753, mort en 1800, célèbre général français: à la date de cette lettre, il était déjà le lieutenant du général Bonaparte qui, à son départ d'Égypte, devait lui confier le commandement de l'armée française. — 3. Il s'agit dans cette lettre de la bataille navale d'Aboukir gagnée par Nelson sur la flotte française, le 1er août 1798.

lui qui a rendu ce vaisseau est extrêmement coupable, puisqu'il est constaté, par son procès-verbal, qu'il n'a rien fait pour l'échouer et pour le mettre hors d'état d'être amené. Voilà ce qui sera à jamais la honte de la marine française. Il ne fallait pas être grand manœuvrier ni homme d'une grande tête pour couper un câble et échouer le bâtiment. Cette conduite est d'ailleurs spécialement ordonnée dans les instructions et ordonnances que l'on donne aux capitaines de vaisseau. Quant à la conduite du contre-amiral du Chayla, il eût été beau pour lui de mourir sur son banc de quart, comme du Petit-Thouars. Mais ce qui lui ôte toute espèce de retour à mon estime, c'est sa lâche conduite avec les Anglais, depuis qu'il a été prisonnier. Il y a des hommes qui n'ont point de sang dans les veines. Il entendra donc tous les soirs les Anglais, en se soûlant de punch, boire à la honte de la marine française! Il sera débarqué à Naples pour être un trophée pour les lazzaroni! Il valait beaucoup mieux pour lui rester à Alexandrie ou à bord des vaisseaux anglais comme prisonnier, sans souhaiter ni demander rien. O'Hara, qui d'ailleurs était un homme très-commun, lorsqu'il fut fait prisonnier à Toulon, sur ce que je lui demandai, de la part du général Dugommier, ce qu'il désirait, répondit : « Être seul et ne rien devoir à la pitié. » Les gentillesses et les traitements honnêtes n'honorent que le vainqueur, ils déshonorent le vaincu; il doit avoir de la réserve et de la fierté[1].

Je vous salue.

BONAPARTE.

Dépôt de la guerre.

1. Le sévère jugement de Napoléon induit en erreur sur la conduite d'un des meilleurs et des plus braves officiers de la marine française, à cette date, se trouve rectifié par une lettre que le ministre de la marine adressait l'année suivante, en guise de réparation, au contre-amiral Blanquet du Chayla, et où il reconnait que « le vaisseau *le Franklin*, que montait le contre-amiral Blanquet, non-seulement a fait son devoir, mais même

AU GÉNÉRAL DESAIX[1].

Lausanne, 24 floréal an VIII (14 mai 1800).

Je reçois à l'instant, mon cher Desaix, votre lettre du 15 floréal. Votre première lettre m'avait instruit que vous deviez partir peu de jours après l'aviso qui a conduit l'aide de camp du général Kléber. J'étais donc vivement inquiet

est un de ceux qui, de l'aveu de l'une et de l'autre armée, a fait la plus belle résistance, etc.... » Napoléon lui-même varia dans son opinion sur la conduite de l'amiral. Dans un ordre du jour adressé au général Berthier quelques jours auparavant, le 22 août 1798, et où il glorifie la belle défense du vaisseau *le Tonnant*, et la mort du brave capitaine du Petit-Thouars, il termine ainsi : « *Le Franklin* a amené son pavillon sans être démonté et sans avoir reçu aucune avarie. » Puis, six jours après, dans un nouvel ordre du jour, il rétracte indirectement cette première assertion : « L'amiral Blanquet du Chayla, commandant *le Franklin*, a été blessé pendant le combat du 14. Sa blessure ayant été à la tête, il a perdu connaissance et dès lors on a été obligé de le conduire au poste. » Enfin, ce qui prouve qu'il avait reconnu l'injustice de la diatribe qu'on vient de lire, c'est que, dans le récit qu'il dicta à Sainte-Hélène sur le combat naval d'Aboukir, on n'en trouve plus la moindre trace — Quoi qu'il en soit, si cette éloquente et curieuse lettre doit être non avenue pour l'histoire, elle n'en garde pas moins toute sa valeur littéraire, et méritait assurément d'être admise dans un recueil du genre de celui-ci. — 1. Louis-Charles-Antoine Desaix de Voygoux, illustre général français, né en 1768, tué en 1800, à la bataille de Marengo, dans la charge de cavalerie qui décida de la victoire, un mois jour pour jour après cette lettre. En annonçant au général Moreau la mort de Desaix, le premier consul ajoutait : « Sa famille et la République font une grande perte, mais la nôtre est plus grande encore. » Et il écrivait à ses collègues : « Les nouvelles de l'armée sont bonnes ; je serai bientôt à Paris. Je ne puis vous en dire davantage, je suis dans la plus profonde douleur de la mort de l'homme que j'aimais et j'estimais le plus. »

de voir un mois s'écouler sans avoir de vos nouvelles; je craignais tout de la foi punique. Mais enfin vous voilà arrivé; une bonne nouvelle pour toute la République, mais plus spécialement pour moi, qui vous ai voué toute l'estime due aux hommes de votre talent, avec une amitié que mon cœur aujourd'hui bien vieux et connaissant trop profondément les hommes, n'a pour personne.

J'ai reçu, il y a deux mois, la capitulation; je n'y ai fait aucune observation puisque vous l'avez signée; mais comment 16 000 ou 18 000 Français peuvent-ils redouter 30 000 Turcs! Il ne fallait pas 6 000 hommes pour les battre, leur enlever leurs canons, leurs chameaux et les mettre pour un an hors d'état de rien faire.

A mon arrivée en France, j'ai trouvé la République perdue, la Vendée aux portes de Paris; l'escadre, au lieu d'être à Toulon, était à Brest, et déjà désarmée; Brest même menacé par les Anglais. Il a fallu désarmer la Vendée, trouver de l'argent, réarmer l'escadre. Elle partait forte de trente-six vaisseaux avec des munitions de toute espèce, et 6 000 hommes de débarquement, lorsque les nouvelles de Constantinople nous ont appris la capitulation.

Mais enfin, n'en parlons plus; venez, le plus vite que vous pourrez, me rejoindre où je serai.

Je vais descendre en Italie avec 30 000 hommes pour dégager Masséna, chasser Mélas; après quoi, je retournerai à Paris. L'avant-garde traverse à l'heure même le mont Saint-Bernard. Quand vous lirez cette lettre, je serai, j'espère, à Ivrée.

Moreau est à Biberach; il a mis trois fois Kray en déroute.

BONAPARTE.

Archives de l'Empire.

A L'IMPÉRATRICE[1].

Pont-de-Briques, le 2 thermidor an XII [21 juillet 1804.]

Madame et chère femme depuis 4 jours que je suis loin de vous, j'ai toujours été à cheval et en mouvement sans que cela prît nullement sur ma senté.

Monsieur Maret m'a instruit du projet où vous êtes de partir lundy. En voyageant à petite journée, vous aurez le temps d'arriver[2] aux eaux sans vous fatiguer.

Le vent ayant beaucoup fraîchit[3] cette nuit, une de nos canonnières qui étoient en rade a chassé et s'est engagée sous des roches à une lieue de Boulogne, je l'ai crue perdue corps et bien, mais nous sommes parvenus à tout sauver. Ce spectacle étoit grand, des coups de canon d'alarme, le rivage couvert de feux, la mer en fureur et mugissante, toute la nuit dans l'anxiété de sauver ou de voire[4] périr ces malheureux[5]. L'âme étoit entre l'éternité, l'océan et la nuit. A 5 heures du matin tout c'est[6] éclairci, tout a été sauvé et je me suis couché avec la sensation d'un rêve romanesque ou épique, situation qui a[7] pu me faire penser que j'étois tout seul si la fatigue et le corps trempé m'avoient laissé d'autre besoin que dormir. Mille choses aimables[8].

1. Marie-Josephine-Rose Tascher de la Pagerie, née en 1763, mariée en premières noces (1777) au vicomte de Beauharnais, et en seconde noces (1796) au général Bonaparte. A la date de cette lettre, elle était impératrice depuis quelques mois. — Nous copions le texte de l'original autographe qui fait partie de la belle collection de M. C. qui nous refuse le plaisir de désigner son nom autrement que par une initiale. Nous conservons scrupuleusement l'orthographe. — 2. Ou ariver. Le mot est foulé. — 3. *Sic.* — 4. *Sic.* — 5. Il y a *malhe*, suivi d'un trait qui représente la fin du mot. — 6. *Sic.* — 7. Sans doute pour : aurait. — 8. La lettre est signée des initiales N. B.

A L'IMPÉRATRICE[1].

J'ai reçu ta lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes; il est vrai que je hai les femmes intrigeantes[2] au delà de tout, je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes; c'est celles que j'aime, si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, c'est la tienne; au reste, tu veras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, Mme Aspfelde[3]. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit en sanglotant aveo une profonde sensibilité[4] et naïvement : « Ah! c'est bien là son écriture. » Lorsqu'elle lisoit, son accent alloit à l'âme; elle me fit peine. Je lui dis : « Eh bien! madame, jettez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire condamner votre mari. » Elle brûla la lettre et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille, deux heures plus tard il étoit perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces, mais c'est que celles[5] seules te ressemblent.

Adieu, mon amie, je me porte bien. [Berlin, 1806.]

Le 6 novembre à 9 heures du soir.

1. Nous reproduisons cette lettre d'après le fac-simile de l'original publié dans le recueil des *Lettres de Napoléon à Joséphine*. Nous conservons scrupuleusement l'orthographe. — 2. *Sic*. — 3. *Sic*. Le prince de *Hatzfeld* qui avait accepté de Napoléon le gouvernement civil de Berlin, était en correspondance avec le roi de Prusse, son souverain. Il était donc coupable de trahison envers les Français, et si on l'eût traité avec toute la rigueur des lois militaires, il eût été infailliblement fusillé. — 4. Mot probable presque illisible. — 5. *Sic*. Pour : celles-là.

A L'IMPÉRATRICE,

A Mayence.

Le 23 janvier 1807.

Je reçois ta lettre du 15 janvier. Il est impossible que je permette à des femmes un voyage comme celui-ci : mauvais chemins, chemins peu sûrs et fangeux. Retourne à Paris, sois-y gaie, contente ; peut-être y serai-je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis : Que tu as pris un mari pour vivre avec lui ; je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire ; pardon de mon ignorance. L'on apprend toujours avec nos belles dames.

Adieu, mon amie, crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir ; dis-toi : C'est une preuve combien je lui suis précieuse.

A LA MÊME.

Willenberg, 1er février 1807.

Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine, elle est trop triste. Voilà le mal de ne pas être un peu dévote ! Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire : cela n'est pas généreux ; il faut dire : le bonheur des autres fait ma gloire ; cela n'est pas conjugal ; il faut dire : le bonheur de mon mari fait ma gloire : cela n'est pas maternel ; il faudrait dire : le bonheur de mes enfants fait ma gloire ; or, comme les peuples, ton mari, tes enfants ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire, il ne faut pas tant en faire fi. Joséphine, votre cœur est excellent et votre raison

faible; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien.

Voilà assez de querelle; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort, et que tu obéisses, non en grondant et en pleurant, mais de gaîté de cœur, et avec un peu de bonheur.

Adieu, mon amie, je pars cette nuit pour parcourir mes avant-postes.

NAPOLÉON.

A LA MÊME,

A Mayence.

Varsovie, 18 janvier 1807.

Je crains que tu n'aies bien du chagrin de notre séparation qui doit encore se prolonger de quelques semaines, et de ton retour à Paris. J'exige que tu aies plus de force. L'on me dit que tu pleures toujours; fi! que cela est laid. Ta lettre du 7 janvier me fait de la peine. Sois digne de moi, et prends plus de caractère. Fais à Paris la représentation convenable et surtout sois contente. Je me porte très-bien, et je t'aime beaucoup; mais si tu pleures toujours, je te croirai sans courage et sans caractère : je n'aime pas les lâches; une impératrice doit avoir du cœur.

NAPOLÉON.

CHATEAUBRIAND [1].

1769-1848.

La correspondance de Chateaubriand manque au recueil de ses *Œuvres complètes*. Lacune considérable, mais qui s'explique de reste. A en juger par ses confidences au public, l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* avait dans l'esprit une veine de satire des mieux marquées ; il daubait volontiers, à tort et à travers sur tous, amis et ennemis. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ses exécuteurs testamentaires et son éditeur lui-même aient reculé devant la publication de lettres qui eussent soulevé de légitimes susceptibilités. On doit croire d'ailleurs que la plupart de ces correspondances, et les plus importantes, sont restées entre les mains qui les ont reçues. Enfin, il est tout un ordre des correspondances de Chateaubriand pour lequel l'heure de voir le jour n'est pas encore venue; nous

1. Voy. dans les éditions de Chateaubriand, le *Voyage en Italie* et *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, VIII et IX, et *Mémoires de Mme Récamier*, Paris, Michel Lévy, 2 vol. in-8°.— Lire M. Sainte-Beuve, *Portrait de Mme Récamier* (*Causeries du lundi*, t. Ier), *Chateaubriand romanesque et amoureux* (*Ibid.* t. II), et *Chateaubriand et son temps* (2 vol. in-8°, Garnier, 1855).

voulons parler de celles qui ont un caractère tout à fait intime, et qui sont, selon toute vraisemblance, plus nombreuses qu'on ne pourrait le soupçonner d'après les aveux peu sincères de ses *Mémoires*.

Nous avons pourtant d'assez nombreux échantillons du style épistolaire de Chateaubriand : d'abord, les lettres écrites d'Italie à ses amis, Joubert et M. de Fontanes, lors de ses premiers voyages ; puis celles qu'il écrivait à Mme Récamier, vingt-cinq ans plus tard, pendant ses fréquentes absences, et qu'il a lui-même intercalées dans le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Les lettres écrites d'Italie n'ont guère de la forme épistolaire que le nom ; ce n'est ni à Joubert, ni à Fontanes qu'elles s'adressent, mais au public. Aussi, quelques années après, l'auteur les comprenait-il dans une édition de ses Œuvres complètes. Ces célèbres amplifications sur le thème qui prêtait le mieux à l'imagination grandiose et romanesque de Chateaubriand, ont créé, comme on sait, tout un genre dans la littérature de voyages, et il ne faut pas moins que tout l'éclat de ces descriptions pour leur faire pardonner l'interminable sequelle des déclamateurs et phraseurs à la suite qu'elles nous ont value. Quelque pompeuses et emphatiques qu'elles nous paraissent, ces pages étaient sincères, quand Chateaubriand les écrivait, et elles ont de plus le mérite d'être les premières en date : *Corinne* est postérieure de quelques années. Comme spécimen d'une façon de voir et de sentir qui change et se renouvelle à chaque génération, la *Rome* de Chateaubriand a pris place dans l'histoire littéraire au même titre que, trente ans plus tard, celle de Stendhal, et, de nos jours, celle de M. Taine. Ces lettres d'ailleurs ont pour elles la plus essentielle condition de la du-

rée : le style. Chez Chateaubriand, l'élévation du sentiment, la noblesse du tour, rachètent la monotonie de la phrase, et dissimulent ce que la pensée peut avoir souvent de faux ou de creux.

Sa correspondance avec Mme Récamier, dont nous n'avons que des fragments (la meilleure partie nous en a été sans doute dérobée) a surtout une valeur d'autobiographie. Non-seulement elle nous raconte dans le plus familier détail certains épisodes de la vie de Chateaubriand, et de la vie publique de son temps, ses ambassades en Angleterre et à Rome, la révolution de 1830, son voyage à Prague auprès du roi exilé, dont il est resté le fidèle et indépendant serviteur; mais elle nous montre à nu ce caractère si étrange, plein des plus frappants contrastes : la poursuite de la passion et l'habitude de l'ennui, l'amour de la gloire et l'appétit du néant. C'est surtout cette dernière note qui domine dans ce refrain de la vanité de toutes choses, que Chateaubriand répète à satiété, mais en le variant avec toute la magie de son talent poétique. Cette monotonie de la mélancolie qui, chez un autre, serait vite fastidieuse, attache, chez lui, par une sorte de charme, parce qu'on sait combien elle est sincère et sort du plus profond de son être. C'est sans effort et par un naturel essor, que son esprit remonte du premier objet venu à ces rêveries perpétuelles sur la vie, la mort, l'infini, l'éternité, qui donnent à son talent une sorte de caractère épique, et le mettent, tout inférieur qu'il est comme artiste, dans la famille des vrais poëtes.

Les lettres à Mme Récamier, qui n'ont souvent que l'étendue de simples billets, ont un air de laisser-aller et d'abandon, qui ne laisse pas d'avoir sa grâce. On

voit qu'il ne veut que soulager son cœur en pensant tout haut pour l'amie dont il a tenté de faire, on l'a dit, sa Béatrix, pour la seule compagne qu'il eût jugée digne de lui être associée dans la mémoire de la postérité. Malgré la négligence presque affectée qui y règne, ces lettres ont une véritable valeur littéraire : chez Chateaubriand, l'homme est toujours inséparable de l'écrivain. Forcé de nous borner au strict nécessaire, nous avons dû laisser de côté nombre de billets précieux pour la pleine connaissance de son caractère et de son cœur, mais qui ne sauraient, sans trop y perdre, s'isoler de l'ensemble de la correspondance. Nous avons choisi de préférence celui où il s'abandonne à l'un de ces élans d'imagination qui lui sont si habituels, et qui font son plus grand charme.

Il nous a été impossible d'omettre, malgré son étendue hors de proportion avec les étroites limites de de notre cadre, la principale de ces célèbres lettres sur l'Italie, qui sont encore en possession d'une renommée toute classique.

A M. DE FONTANES[1].

Rome, le 10 janvier 1804.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet*

1. Louis de Fontanes, membre de l'Académie française et grand-maître de l'Université sous l'Empire, né en 1761, mort en 1821.

nunc Parthenope[1]. » Il y a longtemps que j'aurois dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant, je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirois au hasard et sans suite tout ce que je penserois de l'Italie comme je vous disois autrefois l'impression que faisoient sur mon cœur les solitudes du Nouveau Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas*[2]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine,

1. « C'est Parthénope qui me possède maintenant. » Ces trois mots font partie de l'épitaphe en forme de distique, que, selon la tradition, Virgile se serait faite lui-même. — 2. « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. » Isaïe. (Note de Chateaubriand.)

j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchois; des herbes flétries avoient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de Sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on diroit qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que les champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*[1], que s'élève la grande ombre de la Ville Éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me seroit impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparoît tout à coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle étoit couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissoient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyoit la vision de quelque cité à laquelle il avoit attaché les destinées de son peuple : *Quasi aspectus splendoris*[2]. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent; votre

1. Le véritable tombeau de Néron était à la porte du Peuple dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa-Maria del Popolo*. (Note de Chateaubriand.) — 2. « C'était comme une vision de splendeur. » Ezéchiel. (*Id.*)

âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob[1].

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum[2].

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne vous donneroit pas d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable, pour la beauté, aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avoit remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et

1. Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome telle qu'elle était il y a environ deux cents ans : « Nous avions loin sur notre main gauche l'Apennin, le prospect du pays mal plaisant, bossé, plein de profondes fendaces, incapable d'y recevoir nulle conduite des gens de guerre en ordonnance : le terroir nu, sans arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ouvert tout autour et plus de dix milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. » (Note de Chateaubriand.) — 2. « Salut, féconde mère des moissons, terre de Saturne, féconde mère des hommes. »

dissimule ce qu'ils pourroient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien, c'est la lumière de Rome!

Je ne me lassois point de voir, à la *villa* Borghèse, le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparoissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment sur quelque autre point de l'horizon; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques, les bergers n'y sont plus: « *Dulcia linquimus arva*[1] ! » mais on voit encore *les grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux

1. « Nous quittons les douces campagnes. » Hémistiche de Virgile. (EGL., I, v. 3.)

de cavales demi-sauvages, qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'Arcadien Évandre, ποίμενες λαιῶν [1], alors que le Tibre s'appeloit Albula [2], et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé ou que la lune large et rougie s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilype, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre Virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyoit exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivoit à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole, in ista luce vive* [2]. Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages : au moment où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son Winckelman.

1. « Pasteurs des peuples. » Homère appelle ainsi fréquemment les chefs des différentes peuplades qui composaient l'armée des Grecs et celle des Troyens. Voy. l'*Iliade*, passim. (Note de Chateaubriand.) — 2. « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il faut vivre. » Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Épîtres familières*. Comme j'ai cité partout de mémoire, on voudra bien me pardonner s'il se trouve quelque inexactitude dans les citations. (Note de Chateaubriand.)

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de *Cecilia Metella* au modeste cercueil d'une femme infortunée[1]! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre de Cicéron pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance, que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux?

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au

1. Allusion très-intelligible pour Fontanes, l'ami commun de Chateaubriand et de Mme de Beaumont, à la mort de cette femme aimée dont on trouve dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, un si charmant portrait. Chateaubriand a consacré à la mémoire de Mme de Beaumont un bas-relief de Canova, dans l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome.

dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie ; on croiroit voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains *ce ton des chairs* auquel les peintres ont donné le nom de *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est naturel que les hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passoient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle le *Conseil public de l'univers*.

Romanos ad templa Deûm duxere triumphos [1].

A tous les bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on étoit auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisoient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand

1. « Ils menèrent aux temples des Dieux les triomphes romains. »

de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen [1].

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y étoit pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe contre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome; je les ai vues en détail soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pœstum, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étois allé m'asseoir au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil, qui se couchoit, versoit des fleuves d'or par toutes ces galeries où rouloit jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortoient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tomboient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevois, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussoient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendoit que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre

1. « Je chante, à travers les villes romaines, les vers du poëte d'Ascrée. »

retentit sous les portiques du Colysée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberoit comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs, qui, dans leur première captivité, travailloient aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avoient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétoient les sons de la cloche chrétienne étoient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect ; j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montroient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge, on ne m'a point répondu : l'ermite y est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avois admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très-cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant ; l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre, il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris [1]. Ce qui achève

1. L'homme à qui cette lettre est adressée, n'est plus ! (Note de l'édition de 1827.)

de rendre notre vie le *songe d'une ombre*[1], c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompeïa : c'est une image assez juste bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière*[2].

Avant de partir pour Naples, j'étois allé passer quelques jours seul à Tivoli; je parcourus les ruines des environs, et surtout celles de la *villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des Thermes voisins du Pœcile[3], sous un figuier qui avoit renversé le pan d'un mur en croissant. Dans un petit salon octogone, une vigne vierge perçoit la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montoit le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvroient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissoient les salles désertes où venoient se réfugier quelques merles. Les fragments de maçonnerie étoient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinoit comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçoient les colonnes tombées dans ce palais de la mort; l'acanthe sauvage rampoit à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'étoit plu à reproduire sur les chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressembloient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent agitoit les guirlandes hu-

1. Pindare. (Note de Chateaubriand.) — 2. Job. (*Id.*) — 3. Monument de la Villa Adriana. Voy. la description de cette villa dans une lettre à M. Joubert, en date du 10 décembre 1803. (*Id.*)

mides, et toutes les plantes s'inclinoient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplois ce tableau, mille idées confuses se pressoient dans mon esprit; tantôt j'admirois, tantôt je détestois la grandeur romaine; tantôt je pensois aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde qui avoit voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je rappelois les événements qui avoient renversé cette *villa* superbe; je la voyois dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien; je voyois les Barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avoient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique; enfin, des Religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantoient la vigne et conduisoient la charrue dans *le temple des Stoïciens* et les *salles de l'Académie*[1]. Le siècle des arts renaissoit, et de nouveaux souverains achevoient de bouleverser ce qui restoit encore des ruines de ce palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêloit une voix intérieure qui me répétoit ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monuments de la *villa Adriana*: ils n'étoient, comme on le sait, que les imitations d'autres monuments répandus dans les provinces de l'empire romain: le véritable temple de Sérapis à Alexandrie, la véritable Académie, à Athènes, n'existent plus; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudroit maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sybille à Tivoli, et l'élégant temple de Vesta, suspendu sur la cascade; mais le loisir me manque. Je regrette de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace; j'étois là dans vos domaines, vous, l'héritier

1. Monument de la villa. En voir la description dans la lettre à M. Joubert, déjà citée. (Note de Chateaubriand.)

de l'ἀφέλεια des Grecs ou du *simplex munditiis*[1] du chantre de l'*Art* poétique ; mais je l'ai vue dans une saison triste, et je n'étois pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvois lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi-éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutois la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant me faisoient tressaillir, chaque arbre étoit pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiroient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature ; je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup ; il y a surabondance dans l'homme ; tout son avenir est devant lui (si mon aristarque veut me passer cette expression) ; il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors le nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu*[2]. Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société : nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations qui se font le soir à voix basse entre des amis[3].

Je n'ai pas quitté Tivoli sans visiter la maison du poëte que je viens de citer : elle étoit en face de la *villa* de Mécène. C'étoit là qu'il offroit *floribus et vino genium memorem brevis ævi*[4]. L'hermitage ne pouvoit être grand, car

1. « Élégante simplicité. » — 2. La Fontaine. — 3. Horace. — 4. « Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la brièveté de la vie. »

il est situé sur la croupe même du coteau; mais on sent qu'on devoit être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y étoit commode, quoique petit. Du verger devant la maison, l'œil embrassoit un pays immense : vraie retraite du poëte à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui, *spatio brevi spem longam reseces*[1]. Après tout, il est fort aisé d'être philosophe comme Horace; il avoit une maison à Rome, deux *villa* à la campagne, l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvoit d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis, *son buffet étoit couvert d'argenterie;* il disoit familièrement au premier ministre du maître du monde: « Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulois quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserois pas. » Avec cela, on peut chanter Lalagé, se couronner *de lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste, qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restoit rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques Religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *fables comiques* au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande avec surprise comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines folies* à la France et à la France demi-barbare, tandis qu'il avoit sous les yeux les sévères monuments et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la

1. « Renferme dans un espace étroit les longues espérances. » (Hor.)

villa d'Est est la seule *villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Cette maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

> Piaccivi, generosa Ercolea prole,
> Ornamento e splendore del secol nostro,
> Ippolito, etc.

C'est ici le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation les accents de la reconnaissance d'un grand homme infortuné :

> Tu, magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talents exilés, et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? Au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre, la *villa* du cardinal d'Est tombe en ruine, comme celle du ministre d'Auguste; c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes.

> Linquenda tellus et domus et placens uxor[1].

Je passai presque tout un jour à cette superbe *villa;* je ne pouvois me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut de ses terrasses : au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après

1. « Il faudra quitter la terre et sa maison, et sa femme aimée. » (Hor.)

les jardins viennent les restes de la maison de Mécène placée au bord de l'Anio aujourd'hui le *Teverone*; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *villa* de Varus[1]; un peu plus loin à gauche, dans la plaine, s'élèvent les trois monts Monticelli, San-Francisco et San-Angelo, et entre les sommets de ces trois monts voisins, apparoît le sommet lointain et azuré de l'antique Soracte; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut suivre au milieu de ce tableau le cours du Teverone, qui descend vers le Tibre, jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille Plautia, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se détourne aussi dans la campagne; c'étoit l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin élevées en pyramides imitent encore des tombeaux.

Il seroit difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes et qui seule dit tout, je parle seulement des lieux et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites

1. Le Varus qui fut massacré avec ses légions en Germanie. Voy. l'admirable morceau de Tacite. (Note de Chateaubriand.)

pour bouleverser leur patrie ; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictoit ses Tusculanes ; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert. C'est ici que le roi Latinus cousulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée ; c'est ici qu'Hercule avoit son temple, et que la Sibylle Tiburtine dictoit ses oracles ; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poëtes ; riants coteaux de Tibur et de Lucrétile dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendoient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *villa* d'Est vers les trois heures après midi ; je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois des vieux oliviers, dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la madone Quintilanea, et bâtie sur les ruines de la *villa* de Varus. C'étoit un dimanche, la porte de la chapelle étoit ouverte, j'y entrai. Je vis trois petits autels disposés en forme de croix ; sur celui du milieu s'élevoit un grand crucifix d'argent, devant lequel brûloit une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme qui avoit l'air très-malheureux, étoit prosterné auprès d'un banc ; il prioit avec tant de ferveur qu'il ne leva pas même les yeux sur moi, au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé, en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous adorât dans cet humble asile bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre ! Mère de douleur, qui avez établi

votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce Romain infortuné, mort loin de son pays, dans les forêts de la Germanie ! nous ne sommes ici que deux fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu, si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande : faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir nos infirmités, afin que ces deux chrétiens, qui sont étrangers l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité. »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur ma table, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurois dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de Tusculum, de Cicéron, qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le peuple romain ait eu d'égal à son empire. » *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.* Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve, mes courses à Pompeies, à Caserte, à la Solfatare, au lac Averne, à la grotte de la Sibylle, auroient pu vous intéresser, etc.[1].

A MADAME RÉCAMIER.

Rome, mercredi 15 avril 1829.

Je commence cette lettre le mercredi saint au soir, au sortir de la chapelle Sixtine[2], après avoir assisté à *Téné-*

1. Suivent ici cinq pages qui sont d'un intérêt beaucoup moins grand que ce qui précède. — 2. Nous suivons le texte authentique qui nous est fourni par les Mémoires de Mme Récamier, mais nous tenons à donner en note le texte que Chateaubriand lui-même a

bres et entendu chanter le *Miserere*. Je me souvenais que vous m'aviez parlé de cette belle cérémonie, et j'en étais, à cause de cela, cent fois plus touché. C'est vraiment incomparable[1] : cette clarté qui meurt par degrés, ces ombres qui enveloppent peu à peu les merveilles de Michel-Ange ; tous ces cardinaux à genoux, ce nouveau pape prosterné lui-même au pied de l'autel où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur, cet admirable chant de souffrance et de miséricorde s'élevant par intervalles dans le silence et la

donné de cette même lettre dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. IX, p. 44-46. Il nous a paru piquant de placer à côté de la version familière et toute spontanée du premier jet, la version littéraire, retravaillée en vue du public. (Les cinq premières lignes du début n'offrent que des variantes tout à fait insignifiantes.) —

1. Texte des *Mémoires d'outre-tombe* : « Le jour s'affaiblissait, les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle et l'on n'apercevait plus que quelques grands traits du pinceau de Michel-Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à *une petite vapeur*. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape prosterné au même autel où, quelques jours avant, j'avais vu son prédécesseur ; l'admirable prière de pénitence et de miséricorde, qui avait succédé aux Lamentations du prophète, s'élevait par intervalle dans le silence et la nuit. On se sentait accablé sous le grand mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des hommes. La catholique héritière sur ses sept collines était là avec tous ses souvenirs ; mais, au lieu de ces pontifes puissants, de ces cardinaux qui disputaient la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Église sans éclat annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne. Les chefs-d'œuvre des arts disparaissaient avec elle, s'effaçaient sur les murs et sur les voûtes du Vatican, palais à demi abandonné. De curieux étrangers, séparés de l'unité de l'Église, assistaient en passant à la cérémonie et remplaçaient la communauté des fidèles. Une double tristesse s'emparait du cœur. Rome chrétienne, en commémorant l'agonie de Jésus-Christ, avait l'air de célébrer la sienne, de redire pour la nouvelle Jérusalem les paroles que Jérémie adressait à l'ancienne. »

nuit; l'idée d'un Dieu mourant sur la croix pour expier les crimes et les faiblesses des hommes; Rome et tous ses souvenirs sous les voûtes du Vatican : que n'étiez-vous là avec moi! J'aime jusqu'à ces cierges dont la lumière étouffée laissait échapper une fumée blanche, image d'une vie subitement éteinte. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir.

Au lieu de cela, le courrier, demain, m'apportera des lettres, des journaux, des inquiétudes, il faudra vous parler de politique. Quand aurai-je fini de mon avenir, et quand n'aurai-je plus à faire dans le monde qu'à vous aimer et à vous consacrer mes derniers jours?

A BÉRANGER [1].

Mardi soir, 27 avril 1830.

J'avais, monsieur, lu comme vous, les articles des journaux; loin de me trouver offensé que l'on croie que j'ai cherché le premier un homme de votre talent, je le tiens à grand honneur. Tout ce qui ajoute à la renommée de la France m'est cher, et vous avez élevé la chanson jusqu'à la gloire. Restez donc chansonnier, monsieur, puisque vous le voulez, comme la Fontaine est resté *fablier;* mais pourquoi ne seriez-vous pas académicien comme la Fontaine? Je ne sache pas qu'il y ait rien de plus immortel que lui parmi les quarante immortels.

1. Pierre de Béranger, l'illustre chansonnier, né en 1780, mort en 1857. Ce billet de Chateaubriand marque le début d'une liaison qui alla en se fortifiant avec les années. La correspondance de Béranger, récemment publiée, renferme plusieurs lettres des deux célèbres écrivains.

Je suis bien fâché, monsieur, d'apprendre que vous êtes souffrant. J'irais moi-même vous demander de vos nouvelles, si je n'étais un véritable manœuvre attaché à mon métier. Je suis aussi vieux que votre admirable *Juif Errant;* malheureusement je ne serai pas chanté par vous. Je mourrai assis et oublié.

> La liberté va rajeunir le monde,
> Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours [1].

Agréez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma vive admiration et de ma considération la plus distinguée.

1. Citation empruntée à une chanson de Béranger.

PAUL-LOUIS COURIER.

1772—1825.

Voici un écrivain épistolaire *sui generis*, qui nous offre l'exemple presque unique d'un auteur reprenant en sous-œuvre sa correspondance, travaillant après coup ses improvisations, et laissant, par une précaution testamentaire à l'adresse de la postérité, cent lettres préparées pour l'impression, dont il avait sans doute gardé la copie ou redemandé les originaux. Mais s'il est impossible de méconnaître plus audacieusement une des conditions essentielles du genre, la spontanéité, il faut dire que Courier rachète amplement ce grave défaut par des qualités d'un autre ordre et non moins précieuses.

Quand à ces cent lettres on compare les lettres antérieures et postérieures qui s'y trouvent jointes dans l'édition publiée par les soins d'Armand Carrel, l'ami politique de Courier, qui se fit l'exécuteur testamentaire de sa renommée littéraire, on est frappé du singulier contraste qu'elles présentent. La marque de l'écrivain, fort singulière, comme on sait, atteste la communauté d'origine ; mais le travail de remaniement qu'ont subi les cent lettres intermédiaires, devient tel-

lement sensible qu'il leur ôte la meilleure part de leur charme.

Courier a pourtant eu raison d'attacher tant d'importance à cette portion de sa correspondance : elle se recommande à plusieurs titres. Non-seulement ces lettres offrent le spécimen du talent littéraire le plus consommé ; mais elles comblent en partie une lacune considérable parmi les mémoires trop rares des contemporains. Elles vont de 1804 à 1812 ; c'est dire qu'elles embrassent presque dans son entier le premier empire, époque où l'on écrivait peu, comme on sait, et sur laquelle les révélations, en dehors des documents officiels, nous manquent jusqu'ici presque entièrement. Comme officier de l'armée d'Italie, Courier a fait les campagnes du royaume de Naples, il a vu de près tout le désordre de l'invasion et de l'installation françaises, et il nous le rend dans ses lettres avec une sincérité courageuse dont il faut lui savoir le plus grand gré. Il regarde en philosophe ces spectacles dont nous ne saisissons, placés à distance, que l'éblouissante mise en scène. Nous n'avons qu'à le suivre pour pénétrer dans les coulisses et juger plus sainement ce qui, de loin, nous abusait. Cette vie militaire dont nous ne voyons que les grandeurs, il en éprouve et en décrit toutes les misères, grotesques ou lamentables. Si, en fidèle disciple de Voltaire, il attribue trop volontiers les grands effets aux petites causes, s'il s'abandonne trop parfois à son humeur misanthropique et dénigrante, il a du moins le rare mérite de voir juste, et la volonté de ne jamais consentir à être dupe. Les esprits de cette trempe étaient rares, à cette date, dans les armées françaises. La fameuse lettre sur l'élection à l'Empire, telle qu'elle se fit dans son régiment et sans

doute dans toute l'armée, est bien la plus virulente et la plus ingénieuse satire des mœurs politiques du moment, et, par la beauté de la forme comme par la justesse des idées qui l'ont inspiré, ce morceau a la valeur d'une immuable page d'histoire. Ce qu'il faut pourtant admirer le plus dans cette correspondance, c'est la profusion des détails caractéristiques qui composent une peinture vivante et faite de main de maître. Courier n'a ici que deux rivaux, pour la constante fermeté de la touche et l'implacable sagacité de l'observation: Stendhal et Mérimée; il les égale pour les qualités qui leur sont communes, et les dépasse par un talent de style et un art discret qui ne sont qu'à lui.

Ses études d'érudit et d'archéologue avaient inspiré à Courier une ardente passion pour l'antiquité, surtout pour la Grèce, et nous en avons un témoignage bien éloquent dans un célèbre passage d'une de ses lettres à M. Chlewaski, son ami, où il flétrit avec une indignation guoguenarde les dévastations sacriléges de l'armée française et des commis chargés d'organiser la conquête de l'Italie. Il est curieux de voir le même homme qui fera plus tard, au nom de la politique, l'apologie des démolitions de la bande noire contre les défenseurs des châteaux gothiques, s'ériger ici en accusateur des destructeurs ineptes qui s'attaquaient, au nom de l'art, aux chefs-d'œuvre de la statuaire grecque ou romaine. L'explication de cette anomalie contradictoire est du reste plus facile à trouver qu'il ne semble. Sans parler de l'influence que ses opinions politiques eurent certainement sur son jugement dans cette occasion, Courier méprisait profondément l'art du moyen âge et, comme toute sa génération, n'admirait que l'art antique.

Il portait cette sévérité de goût dans ses opinions littéraires. « Surtout gardez-vous bien de croire que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV, » écrit-il à celui des critiques du temps, qui lui inspirait le plus de sympathie, en sa qualité d'ingénieux érudit, M. Boissonnade. Courier était du très-petit nombre d'écrivains consciencieux qui, à cette date, avaient étudié la langue française dans ses origines, dans Rabelais et dans Amyot surtout. Aussi son style a-t-il une saveur de terroir très-prononcée; il y a du gaulois dans ce fils de Voltaire. Sa verve ironique fait de lui le seul représentant de la lignée qui a Villon pour ancêtre, au milieu des coryphées de l'école romantique pour laquelle il n'éprouvait qu'antipathie et dédain. Courier continua avec gloire la tradition des conteurs, cette maîtresse branche de la littérature nationale. Les lettres que nous en citons sont, sous ce rapport, des modèles accomplis.

Ce qui fait de Courier un écrivain très-éminent, c'est le respect scrupuleux de la forme que lui avait enseigné l'étude de l'antiquité. Il répète souvent un précepte que, selon la judicieuse remarque de M. Sainte-Beuve, il eût pu prendre pour devise : *Peu de matière et beaucoup d'art*. Il aime les *sujets limités* où sa patience et son industrie s'exercent à plaisir; sa correspondance avec sa cousine et ses amis fourmille de ces petits chefs-d'œuvre ingénieusement élaborés. Sous une apparence de naïveté jalousement gardée, on y sent un travail opiniâtre et raffiné, mais on ne songe pas à s'en plaindre, tant la perfection est chose rare et sans prix.

C'est cet art achevé que Courier porta plus tard dans ses pamphlets dont plusieurs ont la forme épisto-

laire; mais elle n'y est trop visiblement qu'un prétexte ou un artifice ingénieux, et nous ne pouvons, sans sortir de notre cadre, emprunter aucune citation à ces œuvres de la seconde moitié de sa vie; un motif analogue nous a fait écarter la *Lettre à Messieurs les membres de l'académie des Inscriptions* et celle à M. Renouard, sur cette fameuse tache d'encre, *felix culpa*, qui donna à Courier l'occasion de révéler son formidable talent pour la satire.

Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV. Voy. aussi M. Charles Magnin au t. Ier de ses *Causeries*, et la préface d'Armand Carrel en tête de l'édition des *OEuvres complètes de Courier*, seule édition qui soit à consulter. Paulin et Perrotin, 1831, 4 vol. in-8o.

A M. CHLEWASKI [1].

Rome, le 8 janvier 1799.

.... Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent, car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure. Permis à vous, Monsieur, qui êtes accoutumé au langage naturel et noble de l'antiquité, de trouver ces expressions trop fleuries ou même trop fardées ; mais je n'en sais pas d'assez tristes pour vous peindre l'état de délabre-

1. M. Chlewaski était un Polonais de distinction, fort versé dans l'étude de l'archéologie. Il habitait Toulouse, et Courier s'était lié fort étroitement avec lui, pendant le séjour qu'il y avait fait en 1796. Le début de la lettre est rempli d'anecdotes qui peignent au vif la société romaine à cette date et le curieux pêle-mêle de l'invasion française, mais qui ne sauraient, en raison de certains détails, être admis dans un recueil du genre de celui-ci.

ment, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse, et de laquelle, à présent, on détruit jusqu'aux ruines. On s'y rendait autrefois, comme vous savez, de tous les pays du monde. Combien d'étrangers, qui n'y étaient venus que pour un hiver, y ont passé toute leur vie ! Maintenant il n'y reste que ceux qui n'ont pu fuir, ou qui, le poignard à la main, cherchent encore dans les haillons d'un peuple mourant de faim quelque pièce échappée à tant d'extorsions et de rapines. Les détails ne finiraient pas, et d'ailleurs, dans plus d'un sens, il ne faut pas tout vous dire. Mais par le coin du tableau dont je vous crayonne un trait, vous jugerez aisément du reste.

Le pain n'est plus au rang des choses qui se vendent ici. Chacun garde pour soi ce qu'il en peut avoir au péril de sa vie. Vous savez le mot *panem et circenses;* ils se passent aujourd'hui de tous les deux et de bien d'autres choses. Tout homme qui n'est ni commissaire, ni général, ni valet ou courtisan des uns ou des autres, ne peut manger un œuf. Toutes les denrées les plus nécessaires à la vie sont également inaccessibles aux Romains, tandis que plusieurs Français, non des plus huppés, tiennent table ouverte à tous venans. Allez ! nous vengeons bien l'*univers vaincu !*

Les monumens de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple. La colonne Trajane[1] est cependant à peu près telle que vous l'avez vue, et les curieux, qui n'estiment que ce qu'on peut emporter et vendre, n'y font heureusement

1. La colonne Trajane elle-même l'avait échappé belle : on avait songé à l'enlever et à la transporter à Paris. Daunou, envoyé comme commissaire à Rome, écrivait au directeur La Revellière (30 mars 1798). « Il paraît que vous renoncez à la colonne Trajane; au fond, ce serait une entreprise extrêmement dispendieuse. » Il ajoutait dans une autre lettre . « En général, je vois qu'il est bon de s'en tenir aux *trois cent cinquante caisses;* il n'est ni juste ni politique de trop multiplier les enlèvements de cette nature. »

aucune attention. D'ailleurs, les bas-reliefs dont elle est ornée sont hors de la portée du sabre, et pourront, par conséquent, être conservés. Il n'en est pas de même des sculptures de la villa Borghèse et de la villa Pamphili, qui présentent de tous côtés des figures semblables au Deiphobus[1] de Virgile. Je pleure encore un joli Hermès enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cupidon dérobant les armes d'Hercule, morceau d'un travail exquis et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres Cupidinesque*[2], et les morceaux dispersés qui feraient mourir de douleur Mengs et Winckelmann, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle.

Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, les Onesti, au museum Clémentin, au Capitole, est emporté, pillé, perdu ou vendu. Les Anglais en ont eu leur part, et des commissaires français, soupçonnés de ce commerce, sont arrêtés ici. Mais cette affaire n'aura pas de suite. Des soldats, qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican, ont détruit, entre autres raretés, le fameux Térence du Bembo, manuscrit des plus estimés, pour avoir quelques dorures dont il était orné. La Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelques descendans de Diomède[3], et l'Hermaphrodite (*immane nefas!*[4]) a un pied brisé.

1. Allusion à un passage de l'Énéide, où le héros du poëme retrouve aux Enfers Deiphobus, fils de Priam, mutilé par les blessures reçues au sac de Troie. — 2. « Pleurez, Vénus et Cupidons. » Vers de Catulle dans l'ode *A Lesbie sur la mort de son moineau*. — 3. Allusion au célèbre passage du chant V de l'*Iliade*, où Diomède blesse à la main Vénus accourue au secours de son fils Enée, poursuivi par le héros grec. — 4. « Crime monstrueux ! »

A M. N.

A Plaisance, le .. mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble, et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. « Messieurs, qu'opinez-vous? » Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel, voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure. » Nouveau silence. On commence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... Que veux-tu? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi vous, ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je

ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi? un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté! Être Bonaparte et se faire Sire! *Il aspire à descendre*: mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

La sensation est faible. On ne sait pas bien encore ce que cela veut dire. On ne s'en soucie guère, et nous en parlons peu. Mais les Italiens! Tu connais Mendelli, l'hôte de Demanelle[1]: *Questi son salti, questi son veri! un alfiolio, un caprajo di Corsica che balza imperatore! Poffariddio, che cosa! Sicchè dunque, commandante, per quel che vedo, un Corso ha castrato i Francesi*[2].

Demanelle, je crois, ne fera pas d'assemblée. Il envoie les signatures avec l'enthousiasme, le dévouement à la personne, etc.

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous. A peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poëte, cela est faux. On ne tremble point. On veut de l'argent et on ne baise que la main qui paie.

Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici.

1. Colonel d'un régiment d'artillerie à pied. (Note de l'édition de 1831.) — 2. « Qu'est-ce que ces enjambées? C'est donc vrai! un sous-officier, un chevrier de Corse qui passe, d'un bond, empereur! Grand Dieu! quelle aventure! Ainsi donc, commandant, à ce que je vois, un Corse a châtré les Français. »

A M. LE GÉNERAL MOSSEL.

Mileto, le 10 septembre 1806.

J'ai reçu, mon général, la chemise dont vous me faites présent. Dieu vous la rende, mon général, en ce monde-ci ou dans l'autre. Jamais charité ne fut mieux placée que celle-là. Je ne suis pourtant pas tout nu. J'ai même une chemise sur moi, à laquelle il manque, à vrai dire, le devant et le derrière, et voici comment : on me la fit d'une toile à sac que j'eus au pillage d'un village, et c'est là encore une chose à vous expliquer. Je vis un soldat qui emportait une pièce dé toile ; sans m'informer s'il l'avait eue par héritage ou autrement, j'avais un écu et point de linge ; je lui donnai l'écu, et je devins propriétaire de la toile, autant qu'on peut l'être d'un effet volé. On en glosa ; mais le pis fut que, ma chemise faite et mise sur mon maigre corps par une lingère suivant l'armée, il fut question de la faire entrer dans ma culotte, la chemise s'entend, et ce fut là où nous échouâmes, moi et ma lingère. La pauvre fille s'y employa sans ménagemens, et je la secondai de mon mieux, mais rien n'y fit. Il n'y eut force ni adresse qui pût réduire cette étoffe à occuper autour de moi un espace raisonnable. Je ne vous dis pas, mon général, tout ce que j'eus à souffrir de ces tentatives, malgré l'attention et les soins de ma femme de chambre, on ne peut pas plus experte à pareil service. Enfin nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra l'idée de retrancher de la chemise tout ce qui refusait de loger dans mon pantalon, c'est-à-dire le devant et le derrière, et de coudre la ceinture au corps même de la chemise, opération qu'exécnta ma bonne couturière avec une adresse merveilleuse et toute la décence possible. Il n'est sorte de calembours et de mauvaises plaisanteries qu'on n'ai faits là-dessus ; et c'était un sujet à ne jamais s'épuiser, si votre générosité ne m'eût mis en état de faire désormais plus d'envie

que de pitié. Je me moque à mon tour des railleurs, dont aucun ne possède rien de comparable au don que je reçois de vous.

Il n'y avait que vous, mon général, capable de cette bonne œuvre, dans toute l'armée; car, outre que mes camarades sont, pour la plupart, aussi mal équipés que moi, il passe aujourd'hui pour constant que je ne puis rien garder, l'expérience ayant confirmé que tout ce que l'on me donne va aux brigands en droiture. Quand j'échappai nu de Corigliano, Saint-Vincent[1] me vêtit et m'emplit une valise de beaux et bons effets, qui me furent pris huit jours après sur les hauteurs de Nicastro. Le général Verdier et son état-major me firent une autre pacotille, que je ne portai pas plus loin que la Mantea, ou Ajello, pour mieux dire, où je fus dépouillé pour la quatrième fois. On s'est donc lassé de m'habiller et de me faire l'aumône, et on croit généralement que mon destin est de mourir nu, comme je suis né. Avec tout cela, on me traite si bien, le général Reynier a pour moi tant de bonté, que je ne me repens point encore d'avoir demandé à faire cette campagne, où je n'ai perdu, après tout, que mes chevaux, mon argent, mon domestique, mes nippes et celles de mes amis.

A MADAME PIGALLE,

à Lille.

Resina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien, je m'y accoutumerais et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère : vos douceurs ne m'apaisent point.

1. Collègue de Courier, devenu depuis colonel d'artillerie.

Comment, cousine, depuis trois ans voilà deux fois que vous m'écrivez ! En vérité, mamzelle Sophie... Mais quoi ! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres. *Laissez-nous faire*, cousine, *on vous en donnera de toutes les façons*. C'est un vers de La Fontaine ; demandez à Voisard. Mon Dieu ! m'allez-vous dire, on a lu La Fontaine ; on sait ce que c'est que le Curé et le Mort. Eh bien, pardon. Je disais donc que mes aventures sont diverses, mais toutes curieuses, intéressantes ; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter. C'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour. J'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là ; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir. Mais, pour vous écrire tout ! ah ! vraiment vous plaisantez ! Mme Radcliffe[1] n'y suffirait pas. Cependant je sais que vous n'aimez pas à être refusée, et comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici en attendant, un petit échantillon de mon histoire, mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous y rêveriez, et pour rien au monde, je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy ; vous en souvenez-

1. Anne Radcliffe, romancier anglais, née en 1764, morte en 1823. Elle mit, comme on sait, *les romans noirs* à la mode en Angleterre, d'où ce genre, plus étrange que littéraire, fut importé en France.

vous? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier, qui lui parut plus praticable et plus court, nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une jeune tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où, du premier mot, on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire: il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne! Ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci, dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse.

Le souper fini, on nous laissa; nos hôtes couchaient en bas; nous dans la chambre haute, où nous avions mangé;

une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée, qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien! enfin voyons, faut-il les tuer tous deux?* A quoi la femme répondit : *Oui*. Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart-d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit, mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement, va doucement*. Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau et de l'autre... Ah! cousine...!

Il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait[1].

Cousine, obligez-moi : ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? Prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

1. Il est un peu plus que probable que cette aventure n'est jamais arrivée à Courier; c'est un vieux fabliau qu'il habille à sa manière pour en amuser sa cousine. (Note de François Génin.)

BÉRANGER[1].

1780—1858.

La correspondance du glorieux chansonnier nous montre moins l'écrivain que l'homme; si elle ne donne pas une plus haute idée du génie de l'un, elle ajoute à l'estime et au respect dus à la mémoire de l'autre. Elle réfute surtout d'une façon péremptoire l'espèce de préjugé trop accrédité qui attachait au nom de Béranger l'image d'un épicurien libre-penseur pratiquant très-fidèlement dans sa vie la gaieté émancipée jusqu'à la gaillardise, dont mainte chanson porte l'empreinte, mais dont on chercherait vainement la trace dans sa correspondance : et il faut croire que, sur ce point, l'éditeur, si zélé qu'il soit pour la gloire de son auteur, est resté parfaitement véridique, puisque aucune de ces révélations posthumes dont la mort des hommes célèbres donne si souvent le signal, n'est venue jusqu'ici contredire la composition du recueil de ces lettres. Mais ce que celles-ci confirment pleinement, c'est le renom si populaire, acquis à Béranger, d'homme

1. Voy. *Correspondance de Béranger*, publiée par M. Paul Boiteau (4 vol. in-8, Paris, Perrotin, 1859). — Lire M. Sainte-Beuve, *Nouvelles Causeries du lundi*, t. IV.

excellent et de bonhomme (les deux sont vrais, quoique dans une mesure inégale); serviable, au besoin, jusqu'au dévouement, indulgent aux autres plus qu'à lui-même, ne se faisant pas, sans doute, de la nature et de la destinée humaines une bien haute idée; mais, en somme, philanthrope et optimiste, ce qui, par ces temps de misanthropie et de pessimisme à outrance, n'est pas le trait le moins original de sa physionomie morale. Il ne faudrait pourtant pas s'exagérer ce côté du caractère de Béranger : sa bénignité n'avait rien de banal. S'il professait un sérieux amour de l'espèce, il s'en revengeait sur les individus, au moins par en médire, et c'est à ce point de vue que sa correspondance contient de regrettables mais inévitables lacunes. « Tous les amis intimes de Béranger n'ont pas voulu communiquer leurs lettres (a dit quelqu'un qui l'a bien connu et bien jugé, M. Sainte-Beuve), et on le conçoit, il écrivait comme il parlait : sa plume était mauvaise langue... »

Mais cette verve de causticité et de satire, qui se retrouve encore çà et là dans sa correspondance, n'altère pas le fond de bonté, parfois chaleureuse, dont elle est, à chaque page, empreinte. Béranger était du très-petit nombre de ces natures robustes, saines et bien équilibrées, où le développement d'une faculté maîtresse ne trouble pas l'harmonie de toutes les autres. Son lyrisme poétique n'a jamais nui à son bon sens pratique. Le poëte y a perdu peut-être, mais l'homme y gagne assurément.

Ce bon sens qui, à prendre le mot dans son acception la plus étendue, est, chez Béranger, la qualité fondamentale, celle d'où dépendent toutes les autres, fait le charme de ses œuvres, comme il fit le bonheur

et l'honneur de sa vie ; il se retrouve sous toutes les formes dans sa correspondance, soit avec les écrivains les plus illustres de son temps, soit avec ses amis, gens distingués, sans doute, mais la plupart obscurs et qu'il préféra toujours, on le voit, même au temps de sa plus grande célébrité.

De cette double correspondance, l'une intime, l'autre quasi-officielle avec ces souverains littéraires qui s'appellent Châteaubriand, Lamennais, Victor Hugo, Lamartine, George Sand, résulte la même impression, c'est que tous avaient, chacun à son point de vue, la même estime pour l'incorruptible bonté de son cœur et la judicieuse sincérité de son esprit. Ce n'est pas la moindre gloire de Béranger d'avoir été ainsi un centre commun d'attraction pour des gens venus à lui de tous les coins de l'horizon et de la plus diverse nature.

Aussi Béranger était-il non-seulement autorisé, mais sollicité sans cesse à prendre vis-à-vis de ses amis le rôle du conseiller le plus franc et le mieux écouté. Jamais il n'use de cette espèce de dictature morale dont leur confiance l'investit, que dans leur plus incontestable intérêt ; mais, sur ce point, il est intraitable. S'ils regimbent, s'ils ferment les yeux à l'évidence, le bon sens de Béranger s'impatiente, s'indigne et lui inspire parfois de très-vives et amusantes boutades. Un vrai chef-d'œuvre de ce genre, c'est la lettre à M. Guernu, un de ses vieux amis, poëte attardé de la vieille école, qui, en 1839, s'imagina de vouloir donner au public les vers d'un disciple de Delille, de Luce de Lancival. Et envers les inconnus, Béranger ne se croit pas tenu à moins de sincérité qu'envers ses meilleurs amis. Au rebours de nombre d'illustres con-

temporains qui pensent être quittes envers les jeunes correspondants que leur attire leur renommée, quand ils ont payé les éloges les plus outrés de pareille monnaie, Béranger ne craignait pas d'être sincère, au risque de froisser des amours-propres irritables de poëtes, et leur disait, avec la plus honorable franchise, la vérité toute crue tant sur les difficultés du métier que sur la portée de leur talent même.

Comme critique purement littéraire, Béranger n'a pourtant pas toujours, M. Sainte-Beuve l'a remarqué, le goût très-sûr ni très-précis. Cela tient à deux causes qui l'excusent de reste : son âge et son isolement, qui le séparaient de la génération jeune, active, de celle qui fait les réputations et les talents. Mais aussi quand il s'agit de la littérature du passé, des maîtres à l'école desquels il s'est formé comme écrivain, Béranger reprend l'avantage de son excellent et solide jugement. Tout étranger qu'il est resté à la langue technique et à la science spéciale de la critique contemporaine, il s'entend à merveille à démêler les nuances les plus délicates et à les mettre dans leur jour avec un bonheur d'expression que lui envierait plus d'un Aristarque de profession. Il faut signaler, sous ce rapport, une des branches les plus attrayantes de sa correspondance, celle où il se montre le plus bonhomme et paternel, ses lettres à Mlle Béga, une jeune fille qu'il a vue grandir et qu'il guide de ses conseils. Avec une prodigalité très-méritoire chez un homme d'ailleurs si soigneux de son repos, il ne cesse de lui ouvrir le trésor de son expérience littéraire. Les jugements sur la littérature qu'il goûte et connaît le mieux, celle du dix-septième et du dix-huitième siècle, ses aperçus sur les classiques, dont il recommande la lecture à

sa jeune amie, sur Boileau, Racine, Molière, Corneille, sont d'une netteté très-judicieuse, et d'autant plus précieux que l'allure originale et indépendante de son esprit échappait au joug de tout système.

Dans sa critique, comme dans sa poésie, Béranger ne sort pourtant pas de la tradition dont il a été, de notre temps, le plus fidèle représentant, et tout le mérite de son sain jugement ne compense pas ce qu'il a quelquefois d'étroit ou, du moins, de limité. Ainsi, à un certain degré, l'imagination, la fantaisie, dans son plus libre essor, lui répugnent et l'effraient. Si, malgré de radicales antipathies de nature qui le séparent de Lamennais, Béranger l'admire comme écrivain, c'est surtout, sans doute, à cause de la classique régularité du style et de la marche méthodique de la pensée; mais, par la même raison, il est injuste ailleurs pour Mme de Sévigné : il ose dire « qu'on l'a peut-être trop vantée. »

Voilà une mauvaise note pour un épistolier ; et c'est là, en effet, que se révèle le côté faible et vulnérable des lettres de Béranger. Le charme essentiel du genre, le caprice, l'inspiration fortuite et fantasque du moment, la vivacité primesautière font défaut à sa correspondance, à part cette veine de causticité que nous y avons partout signalée. Ce défaut est surtout sensible dans sa correspondance avec ses amis illustres, Châteaubriand et Lamennais. Plus abandonné avec celui-ci, qui vécut davantage dans son intimité, il ne laisse pourtant pas de se montrer là encore légèrement apprêté. Il sait trop bien que ces lettres n'iront pas uniquement à l'adresse de celui qui les recevra, que, plus tard, elles seront recueillies; et, partant, il écrit un peu à l'intention de cette postérité

dont il se voit à l'avance écouté. Cela ressort aussi, par contraste, du soin exagéré qu'il prend de s'effacer, en toute rencontre, de parler plus que modestement de sa gloire, de se mettre beaucoup plus bas que l'avenir ne peut le mettre, quelles que soient les vicissitudes inévitables de sa renommée.

Mais, s'il est trop sensible, ce défaut est rare et d'une bonne espèce, et l'on n'est guère exposé à le rencontrer que sous forme hypocrite chez nos illustres contemporains : ce n'est que l'exagération d'une qualité précieuse, essentielle, de ce sentiment de la juste mesure, de ce besoin d'équité et de sincérité que Béranger porta en toute chose et en tout sens. Là est le continuel et irrésistible attrait de sa correspondance. L'auteur n'y éclipse et n'y domine jamais l'homme. En dépit de la plus grande popularité dont ait joui aucun homme de notre temps, il était resté, sinon naïf, du moins naturel; et peut-être, parmi les contemporains qui sont ses rivaux en gloire, sera-t-il le seul digne de cette louange. Il y a fort à parier que la publication de leurs lettres n'obligera guère les critiques futurs à la leur prodiguer.

A MONSIEUR *** [1].

15 juin 1843.

Vous avez cent fois raison, Monsieur ; mais c'est contre ceux qui me donnent de ridicules éloges, et non contre moi

1. « Cette lettre, qui est une des plus précieuses que l'on puisse donner au public, dit le consciencieux éditeur de la correspondance de Béranger, M. Paul Boiteau, a été imprimée sur un

que vous devez tourner votre colère. Si vous avez lu mes ponts-neufs et mes préfaces, vous devez voir que je n'ai jamais eu de prétentions bien ambitieuses en quoi que ce soit ; et si vous me connaissiez, et il est nécessaire de connaître un homme pour le juger, vous sauriez que, depuis dix ans, j'ai rompu avec le monde, qui fait et soutient les réputations. Vous sauriez que je n'ai jamais prononcé la plupart des grands noms que vous me citez sans mettre chapeau bas ; vous sauriez enfin que je suis même en garde contre l'engouement fort excusable de mes meilleurs amis, et que je leur ai souvent répété une partie des vérités que vous prenez la peine de m'adresser.

Au reste, Monsieur, ce dont vous vous plaignez est le mal du temps. Aux époques où il y a pénurie de grands hommes, le public en invente. Ceux qu'en termes de coulisses on choisit pour *bouche-trous* sont souvent dupes de ces courtes bonnes fortunes, et prennent leur rôle au sérieux. Un peu de sens commun m'a préservé de cette folie. Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas loin de penser comme vous. Aussi je n'accepte pas le rapprochement que vous faites entre vous et le paysan d'Aristide, parce qu'il vous est trop défavorable et qu'il m'honore beaucoup au-delà de votre intention.

Mais, Monsieur, c'est au public et par la voie des journaux que vous deviez adresser le contenu de votre lettre, et non *à un vieux* comme moi, ainsi que vous le dites. En répandant votre opinion sur mon compte, je suis sûr que vos critiques eussent trouvé bien des échos. Leur accord eût pu calmer votre irritation, que je suis loin de blâmer, sans approuver toutefois les formes que vous lui donnez dans votre épître. Et ici, Monsieur, permettez-moi de vous

brouillon qui s'est retrouvé dans les papiers du poëte. » Béranger avait lui-même raturé le nom du destinataire. Cet injurieux correspondant « avait eu, à ce qu'il paraît, l'idée de reprocher durement à Béranger ses chansons, ses principes, sa gloire et son âge. »

faire une observation sur les convenances les plus vulgaires.

Quand on parle à un homme de mon âge, qui, au risque des persécutions, a consacré d'une manière désintéressée son peu de talent à servir une cause qu'il a crue et croit toujours la meilleure, il me semble, quelle que soit l'opinion qu'on professe, qu'il est au moins de bon goût de donner à la raison les formes d'une politesse qui ne peut qu'ajouter du poids à la vérité, en inspirant de la considération pour celui qui veut bien s'en faire l'organe.

Mon âge, dont vous paraissez me faire un reproche, m'autorise à vous soumettre cette réflexion, en retour du service que vous voulez sans doute me rendre en dissipant les illusions dont vous supposez que je berçais ma vieillesse.

A MONSIEUR ***.

22 janvier 1844.

Me pardonnerez-vous, cher Monsieur, d'avoir tant tardé à vous répondre, moi qui suis habituellement exact? C'est que votre lettre m'a donné à réfléchir, que même elle m'a un peu fâché contre vous. Fâché? direz-vous. Oui, vraiment! Pourquoi cet enthousiasme exagéré? Sans doute, c'est un des beaux côtés de votre âge, que cette faculté d'exaltation, mais encore faut-il se rendre compte du mérite de ses idoles. Croyez à la sincérité de tous les amis, même à la fidélité de toutes les lorettes, rien de mieux; mais, quant aux réputations de quelques hommes, vos contemporains, sachez les prendre à la main, les retourner dans tous les sens, les peser et repeser, et vous ne donnerez plus l'épithète de grand à celui qui est de votre taille, parce que votre taille n'est pas encore tout ce qu'elle sera. Moi, qui ai été élevé au milieu des géants d'une glorieuse époque,

je vous assure qu'à vingt ans, j'y regardais de plus près que vous, et pourtant j'avais un grand enthousiasme aussi pour les choses qui s'accomplissaient alors. Savez-vous ce qu'il résulte de la hauteur où vous placez ceux qu'il vous plaît d'encenser? Vous désespérez bien vite d'atteindre jusqu'à eux, et l'abattement vous saisit; le pauvre Escousse[1] est un triste exemple de ce que je vous dis là. Dans la lettre qu'il laissa pour moi, il me traitait aussi en modèle parfait et désespérant. Fatale illusion! Ah! repoussez-la loin de vous; il y a bien mieux que moi dans notre malheureux temps. Eh bien, ce que je vous dis pour moi, je vous le dis pour les hommes vraiment supérieurs que nourrit notre époque; point de fol enthousiasme! Savez-vous qu'à vingt ans je protestai, moi, pauvre rimeur inconnu, ignorant de grammaire, contre la gloire exagérée de Delille, à qui, certes, pourtant, je reconnais un grand et beau talent. Ce que vous devez vous dire, vous, tout jeune homme, c'est que les véritables préparateurs de l'avenir ne sont pas encore venus; tout au plus le nez de quelque petit précurseur s'est montré à travers la toile, comme, au théâtre, il arrive quand un acteur vient regarder à travers le trou du rideau si la salle est bien garnie. Qui sait? le bon Dieu va peut-être bientôt frapper les trois coups; bientôt, peut-être, un nouvel acte du grand drame va commencer. Vous autres, qui devez le jouer, êtes-vous prêts? Savez-vous vos rôles? Quoi! vous vous amusez à encenser les vieux dont le rôle est fini, comme si vous aviez du temps à perdre! Quand le temps du repos sera venu pour vous, retournez-vous, soit! et dîtes quelques prières sur la tombe de ceux qui ont encouragé votre jeunesse; c'est de bon exemple. Mais, à présent qu'un sang généreux bout dans vos veines, ne vous

1. Poëte de la Restauration qui, désespérant de se faire un nom par son talent, tenta du moins de s'immortaliser par la mort, et se suicida en compagnie d'un de ses amis, autre jeune poëte, Lebras. Béranger leur a consacré une éloquente et touchante chanson.

cheux. Mais elle conte très-agréablement une curieuse anecdote; la seconde est la meilleure page de prose, qu'à notre connaissance, Piron ait écrite.

Voy. *OEuvres complètes d'Alexis Piron*, publiées par Rigoley de Juvigny, 7 vol. in-8, 1777. — *OEuvres inédites de Piron*, publiées par M. Honoré Bonhomme, 2 vol. in-12, 1859 et 1865.

A M. LE MARQUIS DE SENAS D'ORGEVAL [1].

[Septembre 1729].

Je venais de vous écrire, mon cher marquis, quand j'ai reçu votre lettre du 7 du courant, quinze jours après sa date. Je vois que nos lettres font de longs circuits avant de nous être rendues. Je vous marquais les raisons de mon long silence, j'espère que vous voudrez bien vous en payer; elles ne sont que trop valables, et, au hasard d'avoir besoin de votre indulgence et d'être véritablement en tort avec vous, je voudrais bien n'en avoir pas eu de si bonnes. Depuis mon autre lettre écrite, il est arrivé quelque chose de nouveau à Paris. Le grand Thomas [2],

Si bien connu de vous et de toute la terre,

1. Tout renseignement nous manque sur ce correspondant de Piron. — 2. Le grand ou le gros Thomas était un arracheur de dents du pont Neuf, qui, de 1711 à 1733, jouissait de la vogue populaire. C'était « un brave homme d'empirique, dit M. Édouard Fournier dans son érudite et amusante *Histoire du pont Neuf*, qui, non content de soulager les mâchoires malades, faisait fête parfois aux mâchoires bien portantes. De longues tables abondamment servies étaient dressées par ses ordres sur les trottoirs du pont Neuf, et tous ses amis, c'est-à-dire tous les pauvres et tous les badauds de Paris, avaient droit d'y prendre place. La bombance dont il s'agit dans cette lettre fut sans doute la dernière. Ces magnificences, plus dignes d'un empereur romain que d'un charlatan du pont Neuf, n'empêchèrent pas le gros Thomas de se retirer avec 12 000 livres de rentes. »

a voulu se mettre des magnificences qu'on fait en réjouissance du Dauphin[1]. Il fit distribuer des billets à la main avant-hier, par lesquels il donnait avis au public qu'il arracherait quinze jours durant, les dents *gratis*, et qu'il tiendrait, un jour entier, table ouverte sur le pont Neuf. Il avait marqué la salle à manger dans le préau grillé où est la statue d'Henri IV.

Il avait fait entre autres provisions celle de six cents cervelas. Plusieurs honnêtes gens avaient retenu des fenêtres pour voir servir un si noble repas. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. M. le lieutenant de police, on ne sait pourquoi (on dit que c'est parce que les billets d'avis étaient imprimés sans sa permission), a envoyé saisir le repas, hier, jour de l'invitation, avec défense au grand Thomas de se montrer de la journée, sur le pont Neuf. Cependant arrivèrent les convives, n'ayant pour toute robe nuptiale que leurs chemises sales, des bonnets gras, des tabliers de cuir et des sabots. Ces messieurs n'ayant trouvé sur le pont Neuf, ni pot-au-feu, ni écuelles lavées, se rabattirent au quai de Conti, où demeure l'amphitryon; ils frappèrent insolemment et dirent que le public était sacré et qu'on ne se moquait pas ainsi de lui; qu'ils avaient mis cuire sur cela et qu'on eût à servir. Le grand Thomas, se présentant à une fenêtre comme sur une tribune, crut pacifier ces affamés par l'aspect de son auguste visage, et cette éloquence publique dont il a depuis si longtemps l'usage. Ventre à jeun n'a point d'oreilles. Les convives se mutinèrent à tel point que le grand Thomas fut contraint, dans cette extrémité, de tirer dehors le seul plat que lui avait laissé l'inspecteur de police; il sortit avec un gourdin, dont il régala les plus pressés. Je vis servir ces entrées-là, j'eus même le plaisir d'offrir un cure-dent à un crocheteur, qui se plaignait des épaules. L'amphitryon passa la journée à voir casser ses vitres, et à faire de ces sorties de tems en

1. Fils de Louis XV, né en septembre 1729 (ce qui nous donne la date de cette lettre), mort en 1765.

tems, au grand plaisir de ceux qui étaient loin des miettes de la table. Grebert et moi, présens à ce festin, en avons tant ri, que les reins nous en font presque aussi mal qu'aux convives. Cela valait-il pourtant la peine de tenir deux pages? Tout coup vaille.

A M. L'ABBÉ LEGENDRE, PRIEUR DE SAINT-OUEN[1].

Ce samedi 18 .... [1731].

Je croyais venir dans le pays des belles nouvelles, et j'espérais avoir mille jolies choses à vous mander, propres à éclaircir les ennuis de votre campagne, et à délasser la muse éclopée de ses travaux sans mesure et sans nombre, mais rien ne vient. Les jours se suivent et se ressemblent; tous les jours la chasse, plus de chenils que de maisons, des aboiements de chiens et des cors; de la pluie, du vent et de la boue, voilà le pain quotidien. Voici le pain hebdomadaire. Le lundi, concert; le mardi, tragédie; le mercredi, concert; le jeudi, comédie française; le vendredi, salut; le samedi, comédie italienne; le dimanche, grand'-messe. Tout maudits que je tienne les plaisirs périodiques, cette semaine est encore plus riante que celle de l'Anglais, dont on parle dans la Gazette de Hollande. Sa femme tomba malade le lundi, mourut le mardi, fut enterrée le mercredi; il se remaria le jeudi, eut un enfant de sa seconde femme le vendredi, et se pendit le samedi. Voilà de la variété, et cela n'est pas revenu à l'*Inglische* aussi régulièrement que nous reviennent les plaisirs que je viens de dire. Je m'ennuierais beaucoup à la Cour sans une encoignure de fenêtre, dans la galerie, où je me poste quelques heures, la lorgnette

1. Tout renseignement authentique nous manque sur ce correspondant de Piron.

à la main, et Dieu sait le plaisir que j'ai de voir les allans et venans. Ah! les masqués! Si vous voyiez comme les gens de votre robe ont l'air édifiant! Comme les gens de cour l'ont important! comme les autres l'ont altéré de crainte et d'espoir! et surtout comme tous ces airs-là, pour la plupart, sont faux à des yeux clairvoyans! C'est une merveille. Je n'y vois rien de vrai que la physionomie des Suisses; ce sont les seuls philosophes de la Cour; avec leur hallebarde sur l'épaule, leur grosse moustache et leur air tranquille, on dirait qu'ils regardent tous ces affamés de fortune comme des gens qui courent après ce qu'eux, pauvres Suisses qu'ils sont, ont attrapé dès long-tems. J'avais, à cet égard-là, l'air assez suisse, et je regardais encore hier, fort à mon aise, Voltaire roulant, comme un petit pois vert, à travers les flots de Jeanfesses qui m'amusaient, quand il m'aperçut. — « Ah! bonjour, mon cher Piron! que venez-vous faire à la cour? J'y suis depuis trois semaines, on y joua l'autre jour ma *Marianne*[1], on y jouera *Zaïre*[2], à quand *Gustave*[3]? Comment vous portez-vous? — Ah! monsieur le duc, un mot, je vous cherchais. » Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi, resté planté là pour reverdir, si bien que, ce matin, l'ayant rencontré, je l'ai abordé en lui disant : « Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. » Il ne savait pas ce que je lui voulais dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avait quitté la veille, en me demandant comment je me portais et que je n'avais pas pu lui répondre plus tôt[4].

1. Tragédie que Voltaire avait donnée en 1724. — 2. Qui ne fut représentée que deux ans plus tard (1733). — 3. *Gustave Wasa*, tragédie que Piron ne donna qu'en 1733. — 4. Nous supprimons ici une page beaucoup moins intéressante, à tous égards, que ce qui précède. Piron s'y permet d'ailleurs des gaillardises qui ne sauraient trouver place dans ce recueil.

MADEMOISELLE LECOUVREUR.

1690—1730.

La correspondance de la célèbre actrice n'a jamais été rassemblée, et fournirait à peine matière à un recueil. On ne connaît d'elle que de rares fragments, qui font vivement regretter que certaines séries de lettres ne nous aient pas été conservées, principalement celle à l'adresse du maréchal de Saxe. Il n'y avait pas seulement chez Mlle Lecouvreur l'actrice tant adulée, tant célébrée, qui inspira et partagea de grandes passions; il y avait ce qu'on pourrait appeler « l'honnête homme, » en lui appliquant en toute justice le mot créé avant elle pour Ninon de Lenclos, avec qui elle a plus d'un rapport pour l'entière franchise et probité du caractère, comme pour l'indépendance toute philosophique de l'esprit. Or, quelques lettres conservées de Mlle Lecouvreur nous font connaître en elle l'*honnête homme*, mais non la femme aimée et aimante. C'est une véritable perte pour la littérature. Rien n'eût été plus intéressant que de voir quel accent prenait la passion sous la plume d'une femme essentiellement naturelle, et, quoique actrice, ennemie de toute hypocrisie et de tout mensonge.

Les fragments qui subsistent de cette correspondance ne nous en rendent pas moins avec vivacité la physionomie originale de la grande comédienne qui mérita l'estime de ses contemporains, par son caractère, aussi bien que leur admiration par son génie. Mlle Lecouvreur est d'ailleurs un véritable écrivain: elle manie avec une rare fermeté cette langue que M. Sainte-Beuve a parfaitement définie « la langue des commencements du dix-huitième siècle, remarquable surtout par le tour, par la justesse et la netteté, la langue d'après Mme de Maintenon, et que toute femme d'esprit saura désormais écrire, celle des Caylus, des Staal et des Aïssé. » Si l'on avait à classer Mlle Lecouvreur, comme écrivain, d'après l'analogie de talent, c'est, en effet, entre ces deux derniers noms qu'il faudrait lui donner place.

Voy. M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. 1er.

A MADAME DE FERRIOL[1].

Paris, 22 mars 1721.

Madame, je ne puis apprendre, sans m'affliger vivement, l'inquiétude où vous êtes et les projets que cette inquiétude vous fait faire. Je pourrais ajouter que je n'ai pas moins de douleur de savoir que vous blâmez ma conduite; mais je vous écris moins pour la justifier que pour vous protester qu'à l'avenir, sur ce qui vous intéresse, elle sera telle que vous voudrez me la prescrire. J'avais demandé mardi la permission de vous voir, dans le dessein de vous parler avec confiance et de vous demander vos ordres. Votre accueil détruisit mon zèle, et je ne me trouvai plus que de la tristesse. Il est cependant nécessaire que vous sachiez au vrai mes sentiments, et, s'il m'est permis de vous dire quelque chose de plus, que vous ne dédaigniez pas d'écouter mes très-humbles remontrances, si vous ne voulez pas perdre monsieur votre fils[2]. C'est le plus respectueux en-

1. Cette sœur de Mme de Tencin était fort galante et intrigante. C'est près d'elle que fut élevée Mlle Aïssé, qui lui avait été confiée par son beau-frère, M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople (voy. même volume, p. 15). Le second fils de Mme de Ferriol étant tombé passionnément épris de Mlle Lecouvreur, celle-ci alla trouver d'elle-même la mère du jeune d'Argental, afin de prévenir les mesures extrêmes dont elle le menaçait. Elle ne parlait, en effet, de rien moins que de l'expédier à Saint-Domingue. Rebutée par la grande dame, la généreuse actrice lui écrivit la lettre que nous donnons ici. — 2. Charles-Augustin de Ferriol, comte d'Argental, fils de M. de Ferriol, président au parlement de Metz et frère, de mère, de Pont-de-Vesles, le célèbre ami de Mme du Deffand. Né en 1700, le comte d'Argental mourut en 1788. Il devint conseiller au parlement de Paris. On sait quelle étroite liaison il entretint pendant cinquante ans avec Voltaire. Il ne devint pas l'amant de Mlle Lecouvreur, mais resta son ami le plus intime, comme le prouve la grande marque de confiance qu'elle lui donna en l'instituant son légataire universel. Cette disposition testamentaire n'était qu'un fidéicommis destiné à transmettre la fortune de Mlle Lecouvreur à deux filles

fant et le plus honnête homme que j'aie jamais vu de ma vie.

Vous l'admireriez s'il ne vous appartenait pas. Encore une fois, madame, daignez vous joindre à moi pour détruire une faiblesse qui vous irrite, et dont je ne suis pas complice, quoique vous disiez[1]. Ne lui témoignez ni mépris, ni aigreur; j'aime mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié tendre et la vénération que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre tentation de vous manquer. Vous êtes trop intéressée à sa guérison pour n'y pas travailler avec attention, mais vous l'êtes trop pour y réussir toute seule, et surtout en combattant son goût par autorité, ou en me peignant sous des couleurs désavantageuses, fussent-elles véritables. Il faut bien que cette passion soit extraordinaire, puisqu'elle subsiste depuis si longtemps sans nulle espérance, au milieu des dégoûts, malgré les voyages que vous lui avez fait faire, et huit mois de séjour à Paris sans me voir, au moins chez moi, et sans qu'il sût si je le recevrais de ma vie. Je l'ai cru guéri, et c'est ce qui m'a fait consentir à le voir dans ma dernière maladie. Il est aisé de croire que son commerce me plaisait infiniment sans cette malheureuse passion qui m'étonne autant qu'elle me flatte, mais dont je ne veux pas abuser. Vous craignez qu'en me voyant, il ne se dérange de ses devoirs, et vous poussez

naturelles qui, aux termes de la loi, ne pouvaient hériter de leur mère. — 1. Mlle Lecouvreur est parfaitement sincère quand elle proteste à Mme de Ferriol du désir de détruire la passion de son fils; il n'en faut d'autre preuve que ce passage d'un billet au jeune d'Argental, qui nous a été conservé : « Enfin, vous voulez que l'on vous écrive contre toutes sortes de raisons. Se peut-il qu'avec tant d'esprit vous soyez si peu maître de vous? Que vous reviendra-t-il que le plaisir de m'exposer à des tracasseries désagréables, pour ne pas dire pis? Je suis honteuse de vous quereller, quand vous me faites tant de pitié, mais vous m'y contraignez.... Adieu, malheureux enfant; vous me mettez au désespoir. » Il faut tout dire, Mlle Lecouvreur avait, à cette date, une raison décisive, qu'elle tait, et pour cause, de résister au fils de Mme de Ferriol : son cœur n'était plus libre, elle aimait le maréchal de Saxe.

cetté crainte jusqu'à prendre des résolutions violentes contre lui. En vérité, madame, il n'est pas juste qu'il soit malheureux en tant de façons. N'ajoutez rien à mes injustices; cherchez plutôt à l'en dédommager; faites tomber sur moi tout son ressentiment, mais que vos bontés lui servent de dédommagement.

Je lui écrirai ce qu'il vous plaira; je ne le verrai de ma vie, si vous le voulez; j'irai même à la campagne, si vous le jugez nécessaire; mais ne le menacez plus de l'envoyer au bout du monde. Il peut être utile à sa patrie; il fera les délices de ses amis; il vous comblera de satisfaction et de gloire; vous n'avez qu'à guider ses talents et laisser agir ses vertus. Oubliez, pendant un temps, que vous êtes sa mère, si cette qualité s'oppose aux bontés que je vous demande à genoux pour lui. Enfin, madame, vous me verrez plutôt me retirer du monde ou l'aimer d'amour, que de souffrir qu'il soit à l'avenir tourmenté pour moi et par moi.

Pardonnez un sentiment que vous pouvez détruire, mais que je n'ai pu retenir. Ajoutez ce que je vous demande à toutes les bontés que vous m'avez prodiguées, et permettez-moi de penser que mon sincère attachement et ma vive reconnaissance vous forceront à me conserver cette bienveillance qui m'est si précieuse, et laissez-moi m'applaudir toute ma vie d'être avec un très-profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

Mandez-moi ce que vous voulez que je fasse, et si vous voulez me parler sans qu'il le sache, je me rendrai où il vous plaira, madame, et je n'épargnerai ni mes soins, ni mes vœux, pour que vous soyez contente de M. votre fils et de moi[1].

1. « M. d'Argental n'eut point connaissance de cette lettre, dans le temps où elle fut écrite. Ce ne fut que soixante ans après, et quand il avait plus de quatre-vingts ans, qu'un jour, parmi d'anciens papiers de sa mère, cette lettre se retrouva. Il se la fit lire, et, seulement alors, il put connaître en entier le cœur de l'amie qu'il avait perdue. » (M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, *Adrienne Lecouvreur*.)

A M....[1].

5 mai 1728.

Vous connaissez, mon ami, la vie dissipée de Paris ainsi que les devoirs indispensables de notre état. Je passe les jours à faire les trois quarts au moins de ce qui me déplaît le plus; des correspondances nouvelles, mais qu'il m'est impossible d'éviter tant que je serai liée où je suis, m'empêchent de cultiver les anciennes ou de m'occuper chez moi selon mon goût. C'est une mode établie de dîner ou de souper avec moi, parce qu'il a plu à quelques duchesses de me faire cet honneur.

Il est des personnes dont les bontés me charment, mais auxquelles je ne puis me livrer parce que je suis au public, et qu'il faut absolument ou répondre à celles qui ont envie de me connaître ou passer pour une impertinente, et, quelque soin que j'y apporte, je ne laisse pas de mécontenter.

Si ma pauvre santé qui est faible, comme vous savez, me fait refuser ou manquer à une partie de dames que je n'aurais jamais vues, qui ne se souviennent de moi que par curiosité ou, si j'ose le dire, par air (car il en entre dans tout) : « Vraiment, dit l'une, elle fait la merveilleuse ! » Une autre ajoute : « C'est que nous ne sommes pas titrées ! » Si je suis sérieuse, parce qu'on ne peut être fort gaie au milieu de beaucoup de gens qu'on ne connaît pas : « C'est donc là cette fille qui a tant d'esprit ? Ne voyez-vous pas qu'elle nous dédaigne, et qu'il faut savoir du grec pour lui plaire ? »

1. Nous ignorons le nom de ce correspondant de Mlle Lecouvreur. — Nous devons la communication de cette lettre à l'obligeance de M. Jules Ravenel, l'érudit Conservateur de la Bibliothèque impériale, si bien connu des lettrés. M. J. Ravenel a rassemblé les éléments d'un recueil de Lettres de Mlle Lecouvreur, qui serait d'un haut intérêt biographique et littéraire, et dont nous appelons de tous nos vœux la prompte publication.

— « Elle va chez madame de Lambert[1], dit une autre ; cela ne nous dit-il pas le mot de l'énigme? »

Je ne sais pourquoi je vous fais tout ce détail, car j'ai d'autres choses à vous dire ; mais c'est que je suis encore toute remplie de nouveaux propos de cette espèce et plus occupée que jamais du désir de devenir libre, de n'avoir plus de cour à faire qu'à ceux qui auront réellement de la bonté pour moi et qui satisferont mon cœur et mon esprit. Ma vanité ne trouve point que le grand nombre dédommage du mérite réel des personnes : je ne me soucie point de briller ; j'ai plus de plaisir cent fois à ne rien dire, mais à entendre de bonnes choses, à me trouver dans une société de gens sages et vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges fades que l'on me prodigue à tort et à travers. Ce n'est pas que je manque de reconnaissance ni d'envie de plaire, mais je trouve que l'approbation d'un sot n'est flatteuse que comme générale, et qu'elle devient à charge quand il la faut acheter par des complaisances particulières et réitérées.

Plaignez-moi, mon ami! Et soyez toujours sûr de la vérité des sentiments que je vous ai voués.

LE MARQUIS D'ARGENSON.

1694—1757.

Malgré son incontestable originalité de caractère et d'esprit, le marquis d'Argenson est peu connu comme écrivain, et l'on ne

1. Sans doute la marquise de Lambert, écrivain moraliste distingué, dont le salon était fréquenté par l'élite des littérateurs du temps. Née en 1647, morte en 1733.

consulte plus guère ses volumineux écrits qu'à titre de documents pour l'histoire des mœurs et de l'esprit public, dans la première moitié du dix-huitième siècle. Dans les Mémoires dont M. J. Rathery a récemment donné une édition définitive avec le soin consciencieux d'un éminent érudit, M. Sainte-Beuve a pourtant signalé nombre de pages qui, pour l'élévation et la vivacité de la pensée, comme pour la force et la verve de l'expression, méritent toute l'attention de la critique. Mais nulle part D'Argenson n'a été mieux inspiré, comme écrivain, que dans la lettre qui suit, lettre doublement précieuse comme page littéraire et comme témoignage historique. Le style y est même, par endroits, assez supérieur au style habituel de d'Argenson, pour qu'on puisse très-légitimement soupçonner Voltaire, à qui cette lettre fut adressée, de l'avoir retouchée avant la publication.

Quoi qu'il en soit, elle a sa place marquée dans notre recueil. En même temps qu'elle raconte la bataille de Fontenoy avec une vivacité d'accent et une vérité de détail qu'aucun historien ni poëte du temps, pas même Voltaire, n'a égalées, elle nous peint le narrateur lui-même et l'esprit de son temps, par les réflexions qui sont la moralité du récit et qu'inspire la plus pure philosophie du dix-huitième siècle. Il est curieux de rapprocher de cette lettre une lettre de Racine, écrite dans des circonstances analogues. (Voy. le 1er vol. de ce recueil, p. 391.) L'avantage n'est pas du côté où l'on s'attendrait à le trouver. L'historiographe de Louis XIV décrit sans émotion et avec une sorte de sécheresse anecdotique, ces carnages dont s'indigne le ministre de Louis XV. C'est que l'un n'y voit qu'une chose : la gloire du Roi vaillamment soutenue, tandis que l'autre a surtout à cœur la cause de l'humanité horriblement foulée aux pieds dans ces boucheries.

Voy. M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tomes I et XIV, et *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson* publiés pour la Société de l'histoire de France, par M. E. J. B. Rathery.

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Dimanche [16 mai] 1745.

Monsieur l'historien, vous avez dû apprendre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous me félicitez tant[1]. Un page partit du champ de bataille le mardi à deux heures et demie, pour porter les lettres; j'apprends qu'il arriva le mercredi, à cinq heures du soir, à Versailles. Ce fut un beau spectacle que de voir le Roi et le Dauphin écrire sur un tambour, entourés de vainqueurs et de vaincus, morts, mourants et prisonniers. Voici des anecdotes que j'ai remarquées.

J'eus l'honneur de rencontrer le Roi dimanche, tout près du champ de bataille. J'arrivais de Paris au quartier de Chin. J'appris que le Roi était à la promenade; je demandai un cheval, je joignis Sa Majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des ennemis. J'appris pour la première fois de Sa Majesté de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce qu'on croyait). Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes justement sur ce point que vous tranchez en quatre lignes : quels de nos rois avaient gagné les dernières *batailles royales?* Je vous assure que le courage ne faisait point de tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là, on alla coucher sur la paille : il n'y eut pas de nuit plus gaie, jamais tant de bons mots. On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé par des

1. C'était le jeudi que Voltaire l'avait apprise, et voici le billet qu'il avait aussitôt écrit à d'Argenson :

« Jeudi, 13 (mai 1745), à 11 h. du soir.

« Ah! le bel emploi pour votre historien! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie. — Bonsoir, monseigneur. » (Note de M. Rathery.)

courriers, des *grassins*[1], et des aides de camp. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets et qui est fort drôle. Pour le Dauphin[2], il était à la bataille comme à une chasse de lièvre, et disait presque : « Quoi! n'est-ce que cela? » Un boulet de canon donna dans la boue et crotta un homme près du Roi. Nos maîtres riaient de bon cœur du barbouillé. Un palefrenier de mon frère a été blessé à la tête d'une balle de mousquet. Ce domestique était derrière la compagnie.

Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le Roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté, par sa fermeté. Vous aurez des relations et des détails; vous saurez qu'il y a eu une heure terrible, où nous vîmes le second tome de Dettingue, nos Français humiliés devant cette fermeté anglaise, leur feu roulant qui ressemblait à l'enfer, que j'avoue qui rend stupides les spectateurs les plus oisifs. Alors on désespéra de la république. Quelques-uns de nos généraux, qui ont plus de courage de cœur que d'esprit, donnèrent des conseils fort prudents. On envoya des ordres jusqu'à Lille: on doubla la garde du Roi, on fit emballer; et à cela, le Roi se moqua de tout et se porta de la gauche au centre, demanda le corps de réserve et le brave Lowendhal; mais on n'en eut pas besoin. Un faux corps de réserve donna. C'était la même cavalerie qui avait d'abord donné inutilement, la maison du Roi, les carabiniers, ce qui restait tranquille des gardes-françaises, des Irlandais, excellents surtout quand ils marchent contre des Anglais et Hanovriens. Votre ami, M. de Richelieu, est un vrai Bayard: c'est lui qui a donné le conseil et qui l'a exécuté, de marcher à l'ennemi comme des chasseurs ou des fourrageurs, pêle-mêle, la tête baissée, le bras raccourci, maîtres, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité française, dont on parle tant, rien ne lui ré-

1. Soldats du régiment de Grassin. — 2. Louis, fils de Louis XV, né en 1729, mort en 1765.

siste; ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille avec cette botte secrète. Les gros bataillons anglais tournèrent le dos, et, pour vous le faire court, on en a tué quatorze mille. Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette affreuse boucherie. Jamais tant de canons, ni si gros, n'ont tiré à une bataille générale qu'à celle de Fontenoy. Il y en avait cent, monsieur. Il semble que ces pauvres ennemis aient voulu à plaisir laisser arriver tout ce qui leur devait être le plus malsain, canon de Douai, gendarmerie, mousquetaires. A cette charge dernière, dont je vous parlais, n'oubliez pas une anecdote : Mgr le Dauphin, par un mouvement naturel, mit l'épée à la main de la plus jolie grâce du monde et voulait absolument charger. On le pria de n'en rien faire. Après cela, pour vous dire le mal comme le bien, j'ai remarqué une habitude, trop tôt acquise, de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agonisants, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua, et que j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos jeunes héros : je les trouvai trop indifférents sur cet article; je craignis, pour la suite d'une longue vie, que le goût vînt à augmenter pour cette inhumaine curée.

Le triomphe est la plus belle chose du monde : les Vive le Roi! les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les compliments du maître à ses guerriers, la visite des retranchements, des villages et des redoutes si intactes, la joie, la gloire, la tendresse! Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine.

Sur la fin du triomphe, le Roi m'honora d'une conversation sur la paix. J'ai dépêché des courriers. Le Roi s'est fort amusé hier à la tranchée, on a beaucoup tiré sur lui. Il y est resté trois heures. Je travaillais dans mon cabinet, qui est ma tranchée; car j'avouerai que je suis reculé de mon courant par toutes ces dissipations. Je tremblais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été hier voir la tranchée en mon petit particulier. Cela n'est pas fort curieux de jour.

Pour aujourd'hui, nous aurons un *Te Deum* sous une tente, avec une salve générale de l'armée que le Roi ira voir du mont de la Trinité. Cela sera beau[1]

GALIANI.

1728—1787.

Le spirituel abbé, tant fêté et tant célébré par la société des encyclopédistes et de Mme d'Épinay, appartient au groupe nombreux des écrivains d'origine étrangère qui se sont naturalisés Français par le talent, et ont contribué à populariser notre langue dans l'Europe du dix-huitième siècle. On sait qu'il vint passer dix années, les meilleures et plus brillantes de sa vie, à Paris où son esprit, sa verve intarissable de causeur, ses doctrines philosophiques, lui valurent les plus flatteurs succès de salon.

N'eût-il rien écrit, il serait immortalisé par les correspondances

1. Voici la réponse de Voltaire à cette lettre :

« 20 mai 1745.

« Vous avez écrit, monseigneur, une lettre telle que Mme de Sévigné l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire que le roi a su remporter. M. Bayard de Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié *. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher, les deux frères le rendront bien glorieux. Adieu, monsieur, j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette; je vous adore. »

* Allusion aux vers du *Poëme de Fontenoy* :

D'Argenson, qu'enflammaient les regards de son père, etc.

des plus illustres gens de lettres de son temps, notamment par celles de Grimm et de Diderot qui, dans ses lettres à Mlle Voland, nous a laissé un vivant portrait du « gentil abbé, trésor des jours pluvieux, à la campagne, » portant partout avec lui la gaieté, l'imagination, la folie, fécond en mots plaisants, en bouffonneries de toutes sortes, et, grâce à sa pétulance italienne, gardant une physionomie originale parmi tant de gens d'un esprit égal ou supérieur au sien. Personne ne s'entendait aussi bien que lui à donner le tour le plus piquant, le plus inattendu, aux plus graves questions politiques ou religieuses; c'était sa spécialité dans la conversation. Les canevas de quelques-unes de ces étincelantes discussions, tout dénudés qu'ils sont comme la charpente d'un feu d'artifice une fois tiré, nous ont été conservés par ses contemporains, et suffisent à justifier la réputation qu'ils ont faite à la verve et à l'imagination de leur ami italien. Nous retrouvons encore mieux sa trace dans la correspondance que, de retour à Naples où il se trouvait comme exilé loin de son milieu d'adoption, le pauvre abbé entretint, de 1765 à 1783, avec Mme d'Épinay, sa plus intime confidente, et ses anciens amis du même groupe : d'Holbach, Diderot, l'abbé Morellet, Marmontel. Ses lettres offrent, comme sa causerie, un bizarre mélange de sérieux et de facétieux. Mais la plaisanterie, sous la plume de cet Italien francisé, resté foncièrement Napolitain, a tous les tons, depuis l'esprit le plus fin jusqu'à la bouffonnerie licencieuse : il tient également de Voltaire, le « dieu » auquel il voudrait élever des statues, et de Rabelais, son auteur favori, dont il s'inspire sans cesse, on s'en aperçoit de reste, aux grossières obscénités que prodigue sa plume. Il aime tant à jouer le personnage de Panurge qu'il en prend jusqu'au nom, en guise de sobriquet.

Ce n'est pas qu'à feuilleter rapidement ces deux volumes de lettres du célèbre abbé, on ne soit tenté de croire qu'il a été surfait. Dépouillées du prestige que sa pantomime napolitaine leur prêtait, ses meilleures facéties paraissent un peu froides, trop cherchées surtout, amenées de trop loin; lui-même se regardait comme à moitié éteint, déporté qu'il est, dans sa patrie, hors de son centre et de son auditoire de prédilection. Heureusement trois ou quatre lettres tout à fait supérieures avertissent de la valeur de l'écrivain à qui l'on a affaire : ce sont celles où il développe les théories les plus sensées sous une forme paradoxale jusqu'à l'extravagance. Les deux lettres que nous citons sur l'*éducation* et sur la fameuse querelle de Gluck et de Piccini,

rappellent, par l'allure de la pensée comme par le tour de la phrase, mainte page de l'auteur de *Rouge et Noir* et de l'*Essai sur Racine et Mozart*. Même morale matérialiste et sceptique, même hardiesse paradoxale et aussi même dilettantisme, même culte de la musique italienne. Seulement l'abbé a sur le diplomate l'avantage d'être venu le premier et d'être un écrivain plus habile. Voltaire avait raison de s'étonner « de voir un Italien écrire en français avec cette grâce. » Ces deux lettres de Galiani nous paraissent les plus caractéristiques échantillons de sa *manière* sérieuse. Quant aux bouffonneries, il serait à peu près impossible d'en donner même une idée approximative, dans un recueil du genre de celui-ci. Il eût été fort intéressant de les entendre débiter et de les voir jouer par leur auteur ; il serait aujourd'hui fastidieux de les lire, et les présenter à notre public serait lui donner lieu de nous accuser de lui manquer de respect.

Voy. *Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani, de* 1765 *à* 1783, *avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron Grimm, Diderot*, etc. 2 vol. in-8°. — Paris, Dentu, 1818.

La même année parut une seconde édition, publiée sur les manuscrits, et non sur une copie, comme la première ; mais le texte n'en est pas plus exempt d'incorrections typographiques, et les suppressions qu'on s'y est permises lui donnent une infériorité réelle.

A MADAME D'ÉPINAY [1].

Naples, 4 août 1770.

Ma belle dame,

Le n° 9 est donc perdu ? On y critiquait Beaudouin ; je ne le regrette donc plus, et je vous dispense de le refaire. J'ai tant de chagrin à rencontrer des coupables, j'ai tant de honte à voir que mon cœur a trompé ma tête ! Brisons donc là-dessus.

1. Mlle Tardieu d'Esclavelles, marquise d'Épinay, la célèbre amie de J.-J. Rousseau et de Grimm. Née vers 1725, morte en 1783.

L'abbé Coyer aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre, si son zèle était l'effet de l'enthousiasme de la vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour réveiller ma verve, je le vois bien ; je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus. Mon traité d'éducation est tout fait ; je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes ; elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui*. Que fait-on faire dans un manége à un cheval ? le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas, mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir ; on lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice) et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin ou le grec ou le français à un enfant, ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse ; c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer) et à être battu par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social ; il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas) ; il exerce les fonctions de sa charge, et il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps de garde, ou dans l'OEil-de-Bœuf, et bâille et reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc, l'éducation n'est que l'élaguement des talents naturels, pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit amputer et élaguer des talens ; si elle ne le fait pas, vous avez le poëte, l'improvisateur le brave, le peintre, le plaisant, l'original, qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune des niches qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation la moins éduquée de l'univers, est, par conséquent, la plus grande, la plus embarrassante, et sera bientôt la plus malheureuse de toutes.

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins éduquer dans une république que dans une monarchie ; et, sous le despotisme, il faut garder les enfants dans les sérails, pires que les esclaves et les femmes. Le despotisme, chez les moines, est un résultat des rigueurs injustes du noviciat, et voilà la marche de la théocratie universelle et moderne. La théocratie ancienne et primitive est partie des frayeurs, du tonnerre, du tremblement de terre, a fait des dieux et en a vu partout. La théocratie moderne commence par vouloir épurer les hommes dans les austérités et les macérations ; une fois accoutumés au comble des souffrances et des ennuis, le pape, l'abbé, le confesseur, le maître des novices est un tyran, un dieu. Il est tout; il peut faire d'un être si dompté tout ce qu'il voudra.

L'éducation publique pousse à la démocratie ; l'éducation particulière mène droit au despotisme. Point de colléges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y a dans ces pays était mené par des jésuites avec une cruauté qui dénaturait ces établissemens. Au reste, la règle est vraie en général. Toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences sont fausses et absurdes ; car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie ; il est question de s'accoutumer au travail, c'est-à-dire à l'ennui de fixer ses idées sur un objet ; etc. L'enfant qui saura toutes les capitales de l'univers n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez de ces théories, développez, vous aurez un livre tout contraire à celui d'Émile[1], et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille ; et voilà une heure que je bavarde éducation. Parlons d'autre chose.

1. L'*Émile* de J.-J. Rousseau.

Comment diable s'y prend-il, Fréron, pour réfuter Ribault? Pour moi, son livre m'a comblé d'étonnement, je n'ai réussi à y entendre qu'une grossièreté infâme qu'il y a glissée contre moi. Lorsque je pense que ce Ribault est en possession de marcher à deux pattes comme moi, je rougis d'être né homme et je voudrais être autre chose[1]....

A MONSIEUR MARMONTEL[2].

Naples, 30 novembre 1778[3].

Monsieur,

Je ne reçois pas une lettre de notre bon Nicolo[4], qu'elle ne me fende l'âme. On dit que Paris est le paradis des femmes : j'y consens; mais on dit aussi qu'il est l'enfer des chevaux, et j'y consens encore, pourvu qu'on me donne la permission d'y ajouter les musiciens; mon pauvre compatriote n'y tiendra pas. Le marquis de Carraccioli a osé dire que les vôtres avaient les oreilles doublées de maroquin; mais il n'en est pas de même de leur cœur, et il faut que vous preniez l'honorable peine de les intéresser en faveur d'un homme qui a fait 400 lieues pour aller les amuser.

Je n'ignore pas combien de petites passions honteuses vous aurez à ménager; et peut-être sais-je déjà mieux que

1. Nous supprimons ici quelques lignes sans intérêt. — 2. Jean-François Marmontel, le célèbre académicien, né en 1723, mort en 1799. — 3. Il doit y avoir ici une erreur de date. C'est en 1776 que Piccini arriva à Paris, et c'est l'année suivante que Gluck donna son *Armide*, dont Galiani parle à la fin de cette lettre comme d'un opéra tout récent. — 4. Nicolo Piccini, le célèbre compositeur, compatriote et ami de Galiani, né en 1728, mort en 1800. On sait la fameuse querelle qui s'éleva entre ses partisans et ceux de Gluck, son rival. On va voir ce qu'en pense Galiani.

vous combien de déboires ont troublé la joie qu'éprouvait notre illustre ami de se voir dans la capitale de la France. Je ne veux pas cependant être injuste envers vos artistes français; tous sont allés rendre hommage à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, qu'ils connaissent, au moins de nom. Un seul musicien a affecté de ne point se présenter chez lui, et le fait a dû d'autant plus le frapper, que cet homme se vantait, mais à tort, il est vrai, d'être l'élève de notre grand Piccini. Dépêchez-vous de me rappeler qu'il n'est point Français; et s'il m'arrivait encore, comme jadis, de l'appeler *le bon Liégeois*[1], rayez vite l'épithète, ce serait un *lapsus calami*. Mais, me direz-vous, qu'avait fait Piccini à ce Liégeois? Je vais vous l'apprendre, moi; il a fait la *Bonne Fille*, qui a charmé l'Europe et les Parisiens eux-mêmes.

Mais le bon Nicolo va avoir bien d'autres assauts à soutenir. Savez-vous, *padrone mio riverito*[2], que je ne puis penser sans frémir à ce terrible chevalier Gluck, dont, malgré moi, je substitue toujours le nom à celui de *Ferraù*[3], quand je lis l'Arioste. Vos brochures musicales ou antimusicales m'affirment que ce Teuton est armé de la massue d'Hercule. Qu'il assomme donc, s'il lui plaît, votre vieille musique française, mais, au nom du ciel, qu'il laisse vivre et prospérer notre illustre ami. Ne croyez pas, au reste, que ce Gluck soit aussi méchant que les diables qu'il fait chanter dans son *Orphée* et dans son *Alceste*. Piccini m'a mandé lui-même que, se trouvant à table chez le directeur Berton, à côté de son rival, le brave Allemand, tout en lui versant rasade, lui avait dit *mezza voce:* « Les Français sont de bonnes gens; mais ils me font rire : ils veulent qu'on leur fasse du chant, et ils ne savent pas chanter. »

1. Cette épithète désigne clairement Grétry. On lit aussi dans la *Correspondance de Grimm* (t. IV, p. 8), qu'il fut le seul des confrères de Piccini qui ne lui rendit pas de visite. — 2. « Mon patron révéré. » — 3. Ferragus, guerrier sarrazin, fils du roi Marsile, le rival de Renaud à qui il dispute Angélique. (Voy. l'Arioste, *Orlando furioso*, chants Ier et XII.)

Du moins, ils savent écrire ; et c'est à l'illustre auteur de *Bélisaire* et des *Incas* qu'il appartient de pulvériser tous les petits pamphlets d'une grande coterie. Demandez donc à l'abbé Morellet[1], par exemple, ce qu'il vient faire là ? Suffit-il d'avoir entre les jambes une culotte de velours émanée de la munificence de madame Geoffrin[2], pour disserter à la fois sur le commerce des blés et sur l'emploi des doubles croches ? Mieux vaut encore toutefois déraisonner musique, en sablant le champagne du baron d'Holbach et même s'y donner une indigestion, que de déclamer contre l'Église, quand on reçoit 30 000 fr. par an pour prier pour elle. Voilà, *carissimo signore*, ce qu'il faut insinuer poliment à ce *Mords-les*, trop fidèle au nom que lui a imposé le patriarche[3].

Quant à l'anonyme de Vaugirard[4], à qui j'ai trouvé beaucoup plus d'esprit et de goût jusqu'à ce qu'il se soit avisé de vouloir vous couper la figure, tâchez de lui faire comprendre qu'un visage balafré ne saurait jamais jeter un grand jour sur une discussion musicale.

Tantæne animis musicalibus iræ[5] ?

Moi, je prêche d'exemple ; et tant est sincère mon amour pour la paix, que je ne voudrais pas même pour mon aide de camp votre fougueux confrère Jean-François de La Harpe[6]. Doués tous deux, par la nature, d'une taille de quatre pieds et demi[7], nous serions pourtant faits pour com-

1. André Morellet, polygraphe distingué, né en 1727, mort en 1819. Il était très-lié aveé Diderot, et tout le parti de l'Encyclopédie. — 2. On sait que Mme Geoffrin avait coutume de donner une aune de velours pour étrennes aux hommes de lettres qu'elle recevait dans son salon. — 3. Voltaire. Voy. *passim* sa correspondance. — 4. Suard, qui prenait ce pseudonyme dans les journaux. — 5. « Pourquoi de si grandes colères dans des âmes de musiciens ? » — 6. Le célèbre critique alors connu par l'amitié de Voltaire et ses mauvaises tragédies. Né en 1739, mort en 1803. — 7. L'abbé dit presque vrai en ce qui le concerne, mais il exagère quelque peu la petitesse de son adversaire, pour le mieux mettre à son niveau.

battre au même rang : mais Jean-François se bat à la façon des héros d'Homère. Ses coups, qui ne blessent pas toujours, sont précédés d'une grêle d'injures. Les gluckistes les lui rendent, et il devait s'y attendre; mais mon pauvre compatriote attrape, par-ci par-là, de rudes estafilades dans la bagarre, et c'est ce dont je saigne par sympathie.

N'y aurait-il pas moyen de faire avancer les hérauts d'armes entre les deux camps, et, le silence obtenu, d'exposer paisiblement les motifs de cette horrible guerre? Ne vous hâtez pas de me dire que je suis trop présomptueux; mais il me semble que j'obtiendrais quelque attention d'un parti comme de l'autre, si, d'un air serein et d'un ton radouci, je leur adressais une petite allocution à peu près dans ce genre :

« Messieurs,

« Il y a bientôt quatre ans que M. le chevalier Gluck jouit en paix de l'honneur suprême de régner sur le théâtre de votre Académie royale de musique. A Dieu ne plaise que je vienne ici ourdir une conspiration pour le détrôner! Mais ne me sera-t-il point permis de vous demander s'il y aurait moyen pour un autre Orphée de vous faire entendre ses accords sans s'exposer à être déchiré par les bacchantes? M. l'abbé Arnaud a solennellement déclaré, je le sais, que le sublime auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie* avait ressuscité la douleur antique, à quoi on a osé lui répondre que la douleur antique ne valait peut-être pas le plaisir moderne. Eh bien! moi, messieurs, je vous amène un homme qui fait naître ce plaisir à volonté. C'est l'illustrissimo signore Nicolo Piccini. »

Mais déjà voici M. le bailli du Rollet, qui, tout fier d'avoir traduit Racine en madrigaux à rimes croisées[1], me crie d'une voix dédaigneuse : « Que voulez-vous, langoureux Italien? Est-ce pour flatter l'oreille qu'on fait de la mu-

1. Le bailli du Rollet, grand partisan de Gluck, pour qui il écrivit les paroles d'*Iphigénie en Aulide* et d'*Alceste*.

sique? C'est pour peindre les passions dans toute leur énergie, pour exalter l'âme, pour former des citoyens, des héros ! »

Et les Parisiens de me rire au nez! Et de recommencer, avec une ardeur nouvelle, à s'entre-déchirer, non comme les anciens preux, pour savoir à qui possède la plus belle amie, mais pour décider jusqu'à nouvel ordre si la phrase écrite doit gouverner la période musicale, ou si la période musicale doit régenter la phrase écrite.

Mais pendant que je vous inonde ici de ce flux de paroles, je lis dans vingt lettres de Paris que votre jeune et belle reine [1] ne manque pas une représentation d'*Armide*, et que ses augustes mains ne dédaignent pas d'exprimer le plaisir qu'elle éprouve. Ah! *carissimo padrone*, toute la France va devenir gluckiste! Et moi qui vous parle, aurai-je le courage d'avouer que je ne suis pas content, lorsque Marie-Antoinette applaudit?

LE PRINCE DE LIGNE.

1735—1814

Cet écrivain grand seigneur est de la famille, relativement nombreuse au dix-huitième siècle, des étrangers illustres qui se piquaient d'écrire en français, et au premier rang desquels il convient de nommer les souverains dont le prince de Ligne était le familier, l'hôte et le commensal : Catherine II, l'impératrice de Russie; Frédéric II, le roi de Prusse; Joseph II, l'empereur d'Autriche; Gustave III, le roi de Suède.

1. Marie-Antoinette, en sa qualité d'Allemande, avait, en effet, pris parti, dans cette fameuse querelle, pour Gluck, son compatriote.

Comme eux, le prince de Ligne n'écrivait pas seulement pour son plaisir, il prétendait à la gloire; il ne le cède en fécondité qu'au grand Frédéric, et n'a pas publié moins de trente-quatre volumes in-12, sous un titre singulier qui décèle déjà son principal défaut, la manie du bel esprit : *Mélanges militaires, littéraires, sentimentaires* (1795-1809). Il a, de plus, laissé des mémoires encore inédits, dont la *Revue nouvelle* a toutefois donné, en 1846, d'intéressants fragments.

Des trente-quatre volumes de mélanges, qui renferment un étrange pêle-mêle de pensées, de maximes, d'anecdotes, d'études sur l'art militaire et sur l'horticulture, le tout sans autre plan que le caprice de l'auteur, la partie la plus piquante, et celle qui, par sa valeur littéraire, mérite de survivre à tout le reste déjà condamné à l'oubli, c'est incontestablement la correspondance. Le prince de Ligne a eu la bonne fortune d'approcher les principaux souverains de son temps, et ses lettres renferment la plus vive peinture de leurs cours et de leurs personnes. Au point de vue historique, ces relations improvisées sur place, écrites dans une heure de loisir, sont tout autrement précieuses que des mémoires rédigés à distance des lieux et des événements, et composés en regard de la postérité. Elles ont surtout un accent de sincérité inestimable.

Ce n'est pas que l'écrivain s'y montre fidèle à la devise qu'il avait prise : « Du naturel, et surtout du naturel! » Rien de plus opposé, en apparence, que cette devise à son tempérament d'esprit et au ton de son style. A l'étudier de près, cependant, il faut reconnaître que, maniéré par goût et par instinct, il reste naturel à sa façon, c'est-à-dire audacieusement maniéré. Dans la haute société d'alors, le raffinement intellectuel était parvenu à ce degré de perfection où il semble disparaître : aussi le prince de Ligne avait-il d'abord été jugé avec une sévérité excessive : « Il voudrait, écrit Mme du Deffand à Walpole, ressembler au chevalier de Boufflers, mais il n'a pas, à beaucoup près, autant d'esprit; il est son Gilles. » Pour nous, postérité, qui jugeons les hommes du dix-huitième siècle dans l'ensemble de leurs œuvres, un tel arrêt peut nous paraître assez mal fondé, et nous serions fort tentés de le casser. Si aimable et si spirituel que soit le chevalier, nous ne pourrions l'opposer au prince de Ligne, sans craindre de l'écraser sous le parallèle. Il y a dans la nature de celui-ci une ampleur et une puissance qu'il déploya dans tous les ordres d'activité : guerre, diplomatie, littérature, et qui lui donne incontestablement le premier rang. Mais il faut tout dire : Mme du Deffand ne l'a vu

qu'à ses débuts dans la société française, à trente-deux ans; il en avait vingt de plus, quand il écrivait les lettres qui nous occupent. En vieillissant, le prince de Ligne s'était fait un renom européen d'homme d'esprit et d'homme du monde accompli, et les nouvelles générations lui rendaient plus de justice que les contemporains de sa jeunesse.

Mme de Staël publia, en 1809, un choix de lettres du prince de Ligne qui est encore, à peu de chose près, le meilleur que l'on pourrait faire. Il faudrait y admettre en première ligne ces précieuses relations adressées soit à des souverains, soit à des amis de la cour de Versailles, où le prince leur rend compte des entrevues auxquelles il assiste entre son souverain, Joseph II et Frédéric, ou Catherine *le Grand* (comme il appelait l'impératrice de Russie). Nous avons aussi toute une série de lettres sur un voyage qu'il fit en Crimée dans l'étroite intimité des deux plus grands souverains de l'Europe : document historique, vraiment unique dans son genre, et doublement précieux, puisqu'il nous a été transmis par un témoin oculaire et auriculaire qui savait si bien voir et si bien écouter.

Nous choisissons, parmi ces relations sous forme épistolaire, celles qui nous ont paru les plus curieuses; nous y ajoutons une lettre d'un caractère plus intime, où le prince de Ligne se prend lui-même, avec une sincérité parfaite, pour sujet d'une de ces analyses subtiles et délicates où il excelle, et qui caractérisent si bien les habitudes d'esprit du dix-huitième siècle. La place que nous donnons à ces diverses citations paraîtra peut-être démesurée, vu l'étroitesse de notre cadre; nous ne craignons pourtant pas que le lecteur s'en plaigne.

Voy. *OEuvres du prince de Ligne*, publiées par lui-même, Vienne et Dresde, 1807, 34 vol. in-12. — *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne, publiées par Mme la baronne de Staël-Holstein*, Paris et Genève, J. J. Paschoud, 1809, in-8. — Lire M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII.

AU ROI DE POLOGNE [1].

(1785.)

Vous m'avez ordonné, Sire, de vous entretenir d'un des plus grands hommes de ce siècle. Vous l'admirez quoique son voisinage vous ait fait assez de mal; et, vous plaçant à la distance de l'histoire, tout ce qui tient à ce génie extraordinaire vous inspire une noble curiosité. Je vais donc vous rendre un compte exact des moindres paroles que j'ai entendu dire moi-même au grand Frédéric. Rien n'est indifférent dans un tel récit, puisque tout sert à peindre le caractère. L'homme dont je parle, et celui à qui je m'adresse donneront de l'intérêt à tout ce que je raconterai.

Je n'aime pas à parler de moi, et le *je* m'est odieux quand je m'en sers: à plus forte raison, quand il faut le supporter des autres. Si je le prononce quelquefois dans ce récit, c'est que je suis obligé de parler de moi, en racontant ce que le Roi de Prusse m'a dit. Voici tout ce que je me rappelle et qui ne seroit peut-être pas digne d'être écrit s'il s'agissoit d'un autre. Un autre, à la vérité, ne diroit pas de ces choses-là : d'ailleurs, je le répète, les moindres petites paroles d'un homme comme celui-ci doivent être recueillies.

Par un hasard extraordinaire, en 1770, l'Empereur [2] put se livrer à l'admiration personnelle qu'il avoit conçue pour le Roi de Prusse; et ces deux grands souverains furent assez bien ensemble pour se faire des visites. L'Empereur me permit d'y assister, et me présenta au Roi : c'étoit au

1. Stanislas II, qu'on appelle aussi Stanislas-Auguste, d'abord comte Poniatowski, né en 1732, mort en 1798. A la date de cette lettre, il était sur le point d'abdiquer, par suite de l'impuissance où il était d'empêcher la Prusse, la Russie et l'Autriche de procéder à un nouveau partage de son royaume. — 2. Joseph II, empereur d'Allemagne, né en 1741, mort en 1790.

camp de Neustadt, en Moravie. Je ne puis point me souvenir si j'eus, ou si je pris l'air embarrassé; ce que je me rappelle fort bien, c'est que l'Empereur, qui s'en aperçut, dit au Roi, en parlant de moi: « Il a l'air timide, ce que je ne lui ai jamais vu: il vaudra mieux tantôt. » Il mit, à dire cela, de la grâce et de la gaîté, et ils sortirent ensemble du quartier général pour aller, je crois, au spectacle. Le Roi, chemin faisant, quitta l'Empereur un instant pour me demander si ma lettre à Jean-Jacques Rousseau, qui avoit été imprimée dans les papiers publics, étoit de moi. Je lui répondis: « Sire, je ne suis pas assez célèbre pour que l'on prenne mon nom. » Il sentit ce que je voulois dire. On sait qu'Horace Walpole prit celui du Roi pour écrire à Jean-Jacques la fameuse lettre qui contribua le plus à tourner la tête de cet éloquent et déraisonnable homme de génie.

En sortant du spectacle, l'Empereur dit au Roi de Prusse: « Voilà Noverre, ce fameux compositeur de ballets; il a, je crois, été à Berlin. » Noverre fit là-dessus une belle révérence de maître à danser. « Ah! je le connois, dit le Roi; nous l'avons vu à Berlin; il y étoit bien drôle; il contrefaisoit tout le monde, et nos danseuses surtout, à mourir de rire. » Noverre, peu content de cette manière de se souvenir de lui, fit encore une belle révérence à la troisième position, et espéra que le Roi lui fourniroit de lui-même l'occasion d'une petite vengeance. « Vos ballets sont beaux, lui dit-il; vos danseuses ont de la grâce, mais c'est de la grâce engoncée. Je trouve que vous leur faites trop lever les épaules et les bras: car, monsieur Noverre, si vous vous en souvenez, notre première danseuse de Berlin n'étoit pas comme cela. — C'est pour cela qu'elle étoit à Berlin, Sire, » répondit Noverre.

J'étois tous les jours prié à souper avec le Roi: la conversation s'adressoit trop souvent à moi. Malgré mon attachement pour l'Empereur, de qui j'aime à être le général, mais point le d'Argens ni l'Algarotti[1], je ne m'y livrois pas

1. On sait que ces deux familiers de Frédéric avaient souvent

plus que de raison. Quand j'étois trop interpellé, il falloit bien répondre et continuer. — D'ailleurs l'Empereur mettoit beaucoup du sien dans la conversation, et étoit peut-être plus à son aise avec le Roi, que le Roi ne l'étoit avec lui. Ils parloient un jour de ce qu'on pouvoit désirer d'être, et me demandèrent mon avis. Je leur dis : — que je voudrois être jolie femme jusqu'à trente ans, puis un général d'armée fort heureux et fort habile jusqu'à soixante: et, ne sachant plus que dire, pour ajouter cependant quelque chose encore, n'importe ce que cela devînt, cardinal jusqu'à quatre-vingts. Le Roi, qui aime à plaisanter sur le Sacré-Collége, s'égaya là-dessus. L'Empereur lui fit bon marché de Rome et de ses suppôts. Ce souper-là fut un des plus gais et des plus aimables que j'aie jamais vus. L'Empereur et le Roi furent sans prétention et sans réserve, ce qui n'arriva pas les autres jours: et l'amabilité de deux hommes aussi supérieurs, et souvent si étonnés de se trouver ensemble, étoit tout ce qu'on peut s'imaginer de plus agréable. Le Roi me dit de venir le voir la première fois que lui ou moi nous aurions trois ou quatre heures à nous.

Un orage comme il n'y en a jamais eu, un déluge, près duquel celui de Deucalion n'étoit qu'une pluie d'été, couvrit d'eau nos montagnes, et noya presque notre armée qui manœuvroit. Le lendemain fut, moyennant cela, un jour de repos. J'allai chez le Roi à neuf heures du matin, et j'y restai jusqu'à une heure seul avec lui ; il me parla de nos généraux ; je lui laissai dire, à lui-même, le bien que je pense des maréchaux de Lacy [1] et Laudon [2], et je lui dis, pour

à supporter de la part de leur maître d'étranges boutades, bien que sa correspondance avec eux témoigne d'un attachement très-sincère. (Voy., même vol. de la page 215 à la page 228, *passim*.) — 1. Lacy, qui était très-estimé de ses contemporains, a été moins bien traité par l'histoire : car les dictionnaires de biographie générale ne mentionnent pas seulement son nom. — 2. Gédéon-Ernest, baron de Laudon, feld-maréchal au service de l'Autriche, né en 1716, mort en 1770. Nommé en 1761 général en chef de l'armée de Silésie, il avait tenu Frédéric II en échec pendant plusieurs mois.

les autres, qu'il valoit mieux parler des morts que des vivans ; que l'on ne peut jamais bien juger un général à moins qu'il n'ait eu de hauts faits de guerre dans sa vie. Il me parla du maréchal Daun[1]. Je lui dis que je croyois qu'il auroit été un grand homme contre les François, mais que, contre lui, il n'avoit pas valu tout ce qu'il valoit, parce qu'il le voyoit toujours la foudre en main, comme Jupiter, pulvérisant son armée. Cela parut lui faire plaisir ; il me témoigna de l'estime pour le maréchal Daun ; il me dit du bien du général Brentano. Je lui demandai la raison des éloges que je savois qu'il avoit donnés au général Beck : « Mais je le croyois un homme de mérite. — Je ne le crois pas, Sire ; il ne vous a pas fait grand mal. — Il m'a pris quelquefois des magasins. — Et il a laissé quelquefois échapper vos généraux. — Je ne l'ai jamais battu. — Il ne s'approchoit jamais assez pour cela ; et j'ai toujours cru que Votre Majesté ne paroissoit en faire cas que pour qu'on eût de la confiance en lui, et qu'on lui donnât des corps plus forts, dont Elle auroit tiré bon parti. — Savez-vous qui m'a appris le peu que je sais ? C'est votre ancien maréchal Traün[2] ; voilà un homme, cela. Vous parliez tantôt des François : font-ils des progrès ? — Ils sont capables de tout en temps de guerre, Sire ; mais, pendant la paix, on veut qu'ils ne soient pas ce qu'ils sont, et on veut qu'ils soient ce qu'ils ne peuvent pas être. — Mais quoi, disciplinés ? Ils l'étoient du temps de M. de Turenne. — Oh ! ce n'est pas cela, ils

1. Léopold-Joseph-Marie, comte de Daun, né en 1705, mort en 1766, le principal et le plus heureux adversaire de Frédéric II, qu'il battit en plusieurs rencontres pendant la guerre de Sept ans. Tacticien profond, il manquait parfois de décision et ne tira pas de ses succès tout le parti possible. — 2. Othon-Ferdinand, comte de Traün, feld-maréchal au service de l'Autriche, né en 1677, mort en 1748. C'était, au jugement de Frédéric, le premier des généraux autrichiens. A propos de la campagne où les plans de Traün, exécutés par le prince de Lorraine, le forcèrent d'évacuer la Bohême, Frédéric comparait son adversaire à Sertorius, en se comparant lui-même à Pompée.

ne l'étoient pas du temps de M. de Vendôme, et n'en gagnoient pas moins de batailles; mais on veut qu'ils soient vos singes et les nôtres, et cela ne leur va pas. — C'est ce qui me semble; j'ai déjà dit de leurs faiseurs, qu'ils veulent chanter sans savoir la musique. — Oh! cela est bien vrai; mais qu'on leur laisse leurs sons naturels: qu'on profite de leur valeur, de leur légèreté et de leurs défauts mêmes; je crois que leur confusion en pourroit mettre dans l'ennemi. — Mais, oui, sans doute, et qu'on les fasse soutenir. — Je le crois, Sire, par les Suisses et les Allemands. — C'est une brave et aimable nation que ces François; il est impossible de ne pas les aimer; mais, mon Dieu, qu'ont-ils fait de leurs gens de lettres? Et quelle différence de ton parmi eux? Voltaire en avoit un excellent, par exemple; d'Alembert, que j'estime à bien des égards, fait trop de bruit et veut faire trop d'effet dans la société; étoient-ce les gens de lettres qui donnoient de la grâce à la cour de Louis XIV, ou la recevoient-ils de tant de gens aimables qui la composoient? C'étoit le patriarche des Rois, celui-là. On en a dit quelquefois trop de bien pendant sa vie, mais beaucoup trop de mal après sa mort. — Un roi de France, Sire, est toujours le patriarche des gens d'esprit. — Voilà leur plus mauvais lot; ils ne valent pas le diable à gouverner. Il vaut mieux être patriarche des Grecs, comme ma sœur l'Impératrice de Russie. Cela lui rapporte, et rapportera davantage. Voilà une religion, celle-là, qui comprend tant de pays et nations différentes. Pour nos pauvres Luthériens, il y en a si peu que cela ne vaut pas la peine d'être leur patriarche.

— Cependant, Sire, si l'on réunissoit les Calvinistes et toutes les petites sectes bâtardes, ce seroit un assez joli poste. » Le Roi parut prendre feu à cela, et ses yeux s'animèrent. Cela ne dura pas quand je lui dis: « si l'Empereur étoit le patriarche des Catholiques, la place aussi ne seroit pas mauvaise. — Fort bien, voilà l'Europe partagée en trois patriarches, dit-il en riant, j'ai tort d'avoir commencé;

voyez où cela nous mène; il me semble que nos rêves ne sont pas comme ceux de l'homme de bien, ainsi que disoit M. le Régent. Si Louis XIV vivoit, il nous remercieroit. »

Toutes ces idées patriarcales, possibles ou impossibles à réaliser, lui donnèrent un instant un air pensif et presque de l'humeur.

« Louis XIV, ayant plus de jugement que d'esprit, cherchoit plutôt l'un que l'autre. C'étoit des hommes de génie qu'il vouloit et qu'il trouvoit. On ne pouvoit pas dire que Corneille, Bossuet, Racine et Condé fussent des hommes d'esprit. — Il y a de tout, Sire, dans ce pays-là, qui mérite réellement d'être heureux. On prétend que Votre Majesté a dit que si l'on vouloit faire un beau rêve il faudroit... — Oui, c'est vrai, être Roi de France. — Si François Ier et Henri IV étoient venus au monde après Votre Majesté, ils auroient dit : Être Roi de Prusse. — Dites-moi, je vous prie, n'y a-t-il donc plus personne à citer en France? » Cela me fit rire : le Roi me demanda pourquoi. Je lui dis qu'il me faisoit penser au *Russe à Paris*, cette charmante petite pièce de vers de M. de Voltaire, et nous nous en rappelâmes des choses charmantes qui nous firent rire tous les deux. Il me dit : « J'ai quelquefois entendu parler du prince de Conti. Quel homme est-ce? — C'est, lui dis-je, un composé de vingt ou trente hommes. Il est fier, il est affable, ambitieux et philosophe tour à tour; frondeur, gourmand, paresseux, noble, crapuleux, l'idole et l'exemple de la bonne compagnie, n'aimant la mauvaise que par un libertinage de tête, mais y mettant beaucoup d'amour-propre; généreux, éloquent, le plus beau, le plus majestueux des hommes; une manière et un style à lui, bon ami, franc, aimable, instruit, aimant Montaigne et Rabelais, ayant quelquefois de leur langage, tenant un peu de M. de Vendôme et du grand Condé; voulant jouer un rôle, mais n'ayant pas assez de tenue dans l'esprit; voulant être craint, et n'étant qu'aimé ; croyant mener le Parlement et être un

1. *Sic.*

duc de Beaufort pour le peuple, peu considéré de l'un et peu connu de l'autre ; propre à tout et capable de rien. Cela est si vrai, ajoutai-je, que sa mère disoit un jour de lui : « Mon fils a bien de l'esprit. Oh ! il en a beaucoup ; on « en voit d'abord une grande étendue, mais il est en obé- « lisque ; il va toujours en diminuant, à mesure qu'il s'élève, « et finit par une pointe comme un clocher. » Ce portrait parut amuser le Roi. Il falloit le captiver par quelque détail un peu piquant ; sans cela il vous échappoit ou ne vous donnoit plus le temps de parler. L'entretien commençoit d'ordinaire par les premiers mots assez vagues d'une conversation quelconque, mais il trouvoit moyen de les rendre intéressants : ce qu'on dit souvent de la pluie et du beau tems devenoit tout de suite du sublime, et jamais on n'entendit de lui quelque chose de vulgaire. Il ennoblissoit tout, et les exemples des Grecs, des Romains, ou des généraux modernes, venoient bientôt dissiper tout ce qui, chez un autre, seroit resté trivial et commun. « Avez-vous jamais vu une pluie comme celle d'hier ? Les bons catholiques de chez vous diront : Voilà ce que c'est que d'avoir un homme sans religion parmi nous ; qu'est-ce que nous faisons de ce maudit Roi, tout au moins Luthérien ? Car je crois réellement que je vous ai porté guignon. Vos soldats auront dit : La paix est faite, et il faut encore que ce diable d'homme nous incommode. — Il est sûr que si c'est V. M. qui en est la cause, cela est bien méchant. Cela n'est permis qu'à Jupiter, qui a toujours de bonnes raisons pour tout ; et vous auriez fait comme lui, qui, après avoir fait périr les uns par le feu, voulut faire périr les autres par l'eau ; mais enfin voilà le feu fini, et je ne m'attendois pas à en revenir. — Je vous demande pardon de vous en avoir si souvent tourmenté ; j'en suis fâché pour toute l'humanité, mais quelle belle guerre d'apprentissage ! J'ai fait assez de fautes pour vous apprendre à vous tous, jeunes gens, à valoir bien mieux que moi. Mon Dieu, que j'aime vos grenadiers ! comme ils ont bien défilé en ma présence !

Si le dieu Mars vouloit lever une garde pour sa personne, je lui conseillerois de les prendre sans choisir. Savez-vous que j'ai été bien content de l'Empereur, hier au soir à souper ? Avez-vous entendu ce qu'il m'a dit de la liberté de la presse et de la gêne des consciences ? Il y aura bien de la différence entre lui et tous ses bons ancêtres. — Je suis persuadé qu'il n'aura de préjugés sur rien, et que V. M. est pour lui un grand livre d'instruction. — Il a désapprouvé très-finement hier, sans faire semblant de rien, la ridicule censure de Vienne, et le trop d'attachement de sa mère, sans la nommer, pour certaines choses qui ne font que des hypocrites. Mais, à propos de cela, elle doit vous détester, cette Impératrice. — Hé bien, point du tout; elle m'a grondé quelquefois de mes égarements, mais très-maternellement; elle me plaint, et, bien sûre que j'en reviendrai, elle me disoit, il y a quelque temps : « Je ne sais comment « vous faites; vous étiez l'ami intime du père Griffet, l'évê« que de Neustadt m'a toujours dit du bien de vous, l'ar« chevêque de Malines aussi, et le cardinal vous aime assez. »

Que ne puis-je me souvenir de cent choses lumineuses qui échappèrent au Roi dans cette conversation, qui dura jusqu'à ce que la trompette du quartier-général nous annonçât qu'on avoit servi. Le Roi alla se mettre à table, et ce fut, je crois, ce jour-là, qu'on demanda pourquoi M. de Laudon n'étoit pas encore arrivé, et qu'il dit : « C'est contre son ordinaire. Autrefois il arrivoit souvent avant moi : permettez qu'il ait cette place près de moi, car j'aime mieux l'avoir à mes côtés que vis-à-vis. » Un autre jour, les manœuvres ayant fini de bonne heure, il y eut concert chez l'Empereur; malgré le goût du Roi pour la musique, il daigna me donner la préférence, et vint auprès de moi m'enchanter par la magie de sa conversation et les traits brillans, gais et hardis qui la caractérisent. Il me dit de lui nommer les officiers généraux et particuliers qui étoient là, et de lui dire ceux qui avoient servi sous le maréchal Traün ou Daun. « Car enfin, me dit-il, ainsi que je crois vous

l'avoir déjà raconté, c'est mon maître ; il me corrigeoit des écoles que je faisois. — Votre Majesté fut bien ingrate : car elle ne paya pas ses leçons ; pour que cela fût ainsi qu'elle le dit, il falloit du moins se faire battre par lui, et je ne me ressouviens pas que cela soit arrivé. — Je n'ai pas été battu, parce que je ne me suis pas battu. — C'est ainsi que les plus grands généraux se sont souvent fait la guerre : on n'a qu'à voir les deux campagnes de 1674 et 75 de M. de Montecuculli et de M. de Turenne, le long de la Renchen. — Il n'y a pas de différence de Traün au premier, mais qu'elle est grande, bon Dieu, de l'autre à moi ! » Je lui montrai le comte d'Althan, qui avoit été adjudant général, et le comte de Pellegrini. Il me demanda deux fois qui c'étoit et où il étoit, et me dit qu'il avoit la vue si basse que je devois le lui pardonner. « Mais cependant, Sire, lui dis-je, à la guerre vous l'aviez bien bonne et, si je m'en souviens bien, fort étendue. — Ce n'est pas moi, me répondit le Roi ; c'étoit ma lunette. — En vérité, lui dis-je, j'aurois bien voulu la trouver ; mais je crains bien qu'elle n'eût été mieux à mes yeux, que le sabre de Scanderberg à mon bras. » Je ne sais comment la conversation changea ; mais je sais qu'elle devint si libre que, voyant arriver quelqu'un pour s'en mêler, le Roi l'avertit d'y prendre garde, et qu'il y avoit du risque de s'entretenir avec un homme condamné aux feux éternels par les théologiens. Je trouvai qu'il mettoit un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantoit trop. Indépendamment de la mauvaise foi de messieurs les esprits forts, qui très-souvent craignent le diable de tout leur cœur, c'est de mauvais goût au moins de se montrer ainsi ; et c'étoit avec des gens de mauvais goût qu'il avoit eus chez lui, comme un Jordans, d'Argens, Maupertuis, la Beaumelle, la Mettrie, l'abbé de Prades et quelques lourds impies de son académie, qu'il avoit pris l'habitude de dire du mal de la religion et de parler dogme, Spinozisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis plus toutes les fois qu'il en parla. Je pris un moment d'intervalle pendant qu'il se mou-

choit, pour l'entretenir d'une affaire relative au cercle de Westphalie, et d'un petit comté immédiat que j'y ai. « Je ferai ce que vous voudrez, me dit le Roi; mais qu'en pense l'autre directeur, mon camarade, l'Électeur de Cologne? — Je ne savois pas, lui dis-je, Sire, que vous étiez un Électeur ecclésiastique. — Je le suis au moins pour mon compte de protestant. — Cela ne fait pas notre compte à nous. Les bonnes gens croient que V. M. est leur protecteur. »

Il étoit en train de me demander le nom de tous ceux qu'il voyoit. Je lui dis ceux de quantité de jeunes princes qui entroient au service, et dont quelques-uns donnoient des espérances. « Cela se peut, me dit-il; mais je crois qu'il faut quelquefois croiser les races en Empire. J'aime les enfants de l'amour: voyez le maréchal de Saxe, et mon Anhalt, quoique je craigne bien que, depuis cette chute sur la tête, il ne l'ait plus aussi bonne qu'auparavant. J'en serois bien fâché pour lui et pour moi: c'est un homme rempli de talent. »

Je suis bien aise de me ressouvenir de ceci, parce que j'ai entendu dire à des sots dénigrans qui accusent le Roi de Prusse d'insensibilité, qu'il n'avoit point été touché de l'accident de l'homme qu'il paroissoit aimer le plus. Trop heureux encore, si l'on n'avoit dit que cela de lui. On le supposoit jaloux du mérite de Schwerin et de Keith [1], et

1. Généraux prussiens. — Le feld-maréchal Christophe, comte de Schwerin, né en 1684, mort en 1757, fut un des créateurs de l'armée prussienne sous Frédéric, dont il guida les talents militaires au début de son règne; il lui fit notamment remporter la victoire de Molwitz (1741) et dirigea la campagne de Bohême (1744). Il fut tué en 1757 sous les murs de Prague. — Le feld-maréchal Jacques Keith, né en 1667, tué en 1768 à *Hockirch*, était également un des meilleurs lieutenants de Frédéric. Ce qui avait pu autoriser jusqu'à un certain point, pour Schwerin, la calomnie que le prince de Ligne réfute ici, c'est que, dans la circonstance où il fut tué, Frédéric lui avait donné, malgré son âge, le poste le plus périlleux. Le prince de Ligne n'en était pas moins bien fondé à défendre Frédéric contre de si indignes soupçons. Dans l'*Histoire de mon temps*, Frédéric

enchanté de les avoir fait tuer. C'est ainsi que les gens médiocres tâchent d'abaisser les grands hommes, pour diminuer l'espace immense qui les sépare d'eux.

Le Roi, par galanterie, s'étoit mis en blanc, ainsi que sa suite, pour ne pas nous apporter ce bleu que nous avions tant vu à la guerre; il avoit l'air d'être de notre armée et de la suite de l'Empereur. Il y eut, je crois, dans cette visite, de part et d'autre, un peu de personnalité, quelque méfiance, peut-être un commencement d'aigreur: ce qui arrive toujours, dit Philippe de Commines, aux entrevues des souverains. Le Roi prenoit beaucoup de tabac d'Espagne; et comme il nettoyoit son habit du mieux qu'il pouvoit, il me dit: « Je ne suis pas assez propre pour vous, Messieurs; je ne suis pas digne de porter vos couleurs. » L'air qu'il mit à cela me fit croire qu'il les saliroit encore par la poudre à canon, quand l'occasion s'en présenteroit.

J'oubliois une petite occasion que j'eus de faire valoir les deux monarques, l'un vis-à-vis de l'autre. Le Roi me dit: « J'ai été fort content aujourd'hui de l'alignement des têtes de vos colonnes, et de leur déploiement. — Et moi, Sire, lui dis-je, du coup d'œil de l'Empereur, qui y étoit lui-même, et ne s'est pas trompé d'un pas sur le terrain et les distances. » Il arriva dans ce moment, et demanda au Roi ce que je lui disois. « Je suis sûr, dit celui-ci, qu'il n'osera pas le répéter à V. M.; à peine en aurois-je le courage. C'est que nous étions du même avis sur le mouvement que vous faisiez faire ce matin vous-même aux housards qui protégeoient les déploiements, et V. M. les plaçoit au point juste où chaque répartition devoit achever d'entrer en front. » Le Roi gâta bientôt ce madrigal, et l'épigramme de son entrée en Bohême, quelques années après, étoit plus dans son genre. Le roi étoit quelquefois trop cérémonieux; cela en-

reconnaît hautement qu'à la date de ses premières campagnes (1741), « il n'y avait dans l'armée prussienne que le feld-maréchal Schwerin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. »

nuyoit l'Empereur. Par exemple, je ne sais si c'étoit pour se montrer un Électeur discipliné, mais quand l'Empereur mettoit le pied dans son étrier, le Roi prenoit son cheval par la bride; et quand l'Empereur passoit sa jambe pour entrer en selle, le Roi mettoit le pied dans son étrier; ainsi du reste. L'empereur avoit l'air de meilleure foi, en lui témoignant beaucoup d'égards, comme un jeune prince à un vieux roi, et un jeune militaire au plus grand des généraux. Un jour de confiance, ils parlèrent politique ensemble. « Tout le monde ne peut pas avoir la même politique, disoit le Roi; elle dépend de la situation, de la circonstance, et de la puissance des États. Ce qui peut m'aller n'iroit pas à V. M.: j'ai risqué quelquefois un mensonge politique. — Qu'est-ce que c'est que cela? » dit l'Empereur en riant. « C'est, par exemple, reprit le Roi, aussi fort gaiement, d'imaginer une nouvelle que je savois bien devoir être reconnue fausse au bout de vingt-quatre heures; mais n'importe, avant qu'on s'en fût aperçu, elle avoit déjà fait son effet. »

Quelquefois il y avoit des apparences de cordialité entre les deux souverains. On voyoit que Frédéric II aimoit Joseph II, mais que la prépondérance de l'Empire et le voisinage de la Bohême et de la Silésie arrêtoient le sentiment du Roi pour l'Empereur. Vous vous ressouvenez, Sire, de leurs lettres au sujet de la Bavière, de leurs compliments, de l'explication qu'ils eurent sur leurs intentions; explication qui se faisoit avec politesse, et que, de politesse en politesse, le Roi entra en Bohême.

A MADAME LA MARQUISE DE C....[1].

De Barczisarai, le 1er juin 1787.

Je comptois élever mon âme en arrivant dans la Tauride, par les grandes choses vraies ou fausses qui s'y sont passées. Mon esprit étoit prêt à se tourner vers l'héroïque avec Mithridate, le fabuleux avec Iphigénie, le militaire avec les Romains, les beaux-arts avec les Grecs, le brigandage avec les Tartares, et le mercantile avec les Génois. Tous ces gens-là me sont assez familiers. Mais en voici bien d'une autre, vraiment; ils ont tous disparu pour les Mille et une Nuits. Je suis dans le harem du dernier Khan de Crimée, qui a eu bien tort de lever son camp et d'abandonner, il y a quatre ans, aux Russes le plus beau pays du monde. Le sort m'a destiné la chambre de la plus jolie de ses sultanes, et à Ségur[2] celle du premier de ses eunuques noirs. Ma maudite imagination ne veut pas se rider; elle est fraîche, rose et ronde comme les joues de Madame la marquise. Il y a dans notre palais qui tient du Maure, de l'Arabe, du Chinois et du Turc, des fontaines, des petits jardins, des peintures, de la dorure et des inscriptions partout; entre autres, dans la très-drôle et très-superbe salle d'audience, on lit en lettres d'or, en turc, autour de la corniche: « En dépit des jaloux, on apprend au monde entier, qu'il n'y a rien à Ispa-

1. Mme de Coigny. Le prince de Ligne s'était lié avec elle pendant son séjour à la cour de France. — Cette lettre est la quatrième des neuf lettres adressées à la marquise, et datées de la Crimée que le prince de Ligne visitait. Pendant une partie de son voyage, il eut pour compagnons de voyage Catherine II et Joseph II qui songeaient alors à se partager l'empire ottoman. — 2. Le comte Louis-Philippe de Ségur, né en 1753, mort en 1832. Ministre de France auprès de la cour de Russie, il avait été invité par Catherine II à l'accompagner dans son voyage en Crimée, dont il nous a également laissé une longue et intéressante relation. (Tomes II et III de ses *Mémoires, souvenirs et anecdotes*.)

han, à Damas, à Stamboul, d'aussi riche qu'ici. » Depuis Cherson, nous avons trouvé des campements merveilleux par la magnificence asiatique au milieu des déserts ; je ne sais plus où je suis, ni dans quel siècle je suis. Quand je vois tout d'un coup s'élever des montagnes qui se promènent, je crois que c'est un rêve ; ce sont des haras de dromadaires qui, lorsqu'ils se mettent sur leurs grandes jambes, ressemblent, à une certaine distance, à des montagnes en mouvement. N'est-ce pas là, me dis-je, ce qui a fourni l'écurie des trois Rois pour leur fameux voyage à Bethléem? Je rêve encore, me dis-je, quand je rencontre de jeunes princes du Caucase presque couverts d'argent, sur des chevaux d'une blancheur éblouissante. Quand je les vois armés d'arcs et de flèches, je me crois au temps du vieux ou du jeune Cyrus. Leur carquois est superbe ; mais les traits du vôtre sont plus piquants et plus gais. Quand je rencontre des détachemens de Circassiens, beaux comme le jour, dont la taille, enfermée dans des corps, est plus serrée que celle de Mme de L...; quand je trouve ici des Mourzas mieux mis que la duchesse de Choiseul[1] aux bals de la Reine ; des officiers de Cosaques ayant plus de goût que Mlle Bertin[2] pour se draper, et des meubles et vêtements, dont les couleurs sont aussi harmonieuses que celles de Mme Lebrun[3] dans ses tableaux, je ne reviens pas de mon étonnement. De Stare Krim, dont on a fait un palais pour y coucher une seule nuit, je découvre ce qu'il y a de plus intéressant dans deux parties du monde, et presque jusqu'à la mer Caspienne : je crois que c'est une parodie de la tentation de Satan, qui ne montra jamais rien de si beau à Notre-Seigneur. Je vois du même point, en sortant de ma chambre, la mer d'Azoph, la mer Noire, la mer de Zabache, et le Caucase. Le coupable qui y fut mangé (éternellement, je

1. La femme du fameux ministre de Louis XV. (Voy. plus haut ses lettres.) — 2. Célèbre actrice, dont Diderot parle dans sa correspondance. — 3. Mme Vigée-Lebrun, célèbre peintre de portraits, née en 1765, morte en 1842.

crois) par un vautour, n'avoit pas dérobé autant de feu que vous en avez dans les yeux et l'imagination; du moins, votre furet subtil et fou, l'abbé d'Espagnac, le diroit ainsi.

Je crois encore rêver quand, dans le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes, sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent et que j'entends dire, en me réveillant, à l'un de mes camarades de voyage : « J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comptant que les mâles. — Et moi vingt-deux, répond l'autre, en comptant tout. — Il me faut, ajoute l'un, au moins une armée de six cent mille hommes, depuis Kamtschatka jusqu'à Riga. — Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste ce qu'il me faut. »

Ségur vous mandera combien ce camarade impérial lui a plu. Ségur a plu, en revanche, beaucoup à l'Empereur; ce monarque enchante tous ceux qu'il voit. Dégagé des soins de son empire, il fait le bonheur de ses amis par sa société. Il n'a eu qu'un petit mouvement d'humeur, l'autre jour, lorsqu'il a reçu des nouvelles de la révolte des Pays-Bas. Tous ceux qui avoient des terres en Crimée, comme tous les Mourzas, et ceux à qui l'Impératrice en a donné, comme moi, par exemple, lui ont prêté serment de fidélité. L'Empereur est venu à moi, et, me prenant par le ruban de ma Toison[1], il m'a dit : « Vous êtes le premier de l'Ordre qui ait prêté serment avec des seigneurs à barbe longue. — Il vaut mieux, lui dis-je, pour Votre Majesté et pour moi, que je sois avec les gentilshommes tartares qu'avec les gentilshommes flamands. »

Nous passons en revue, en voiture, tous les États et les grands personnages. Dieu sait comme nous les accommodons : « Plutôt que de signer la séparation de treize

1. Le ruban de l'ordre de la Toison d'or, dont le prince de Ligne était membre, vu les grands biens qu'il possédait dans les Flandres, états héréditaires de la maison de Bourgogne, qui a, comme on sait, institué cet ordre.

provinces, comme mon frère Georges[1], dit Catherine II avec douceur, je me serois tiré un coup de pistolet. — Et plutôt que de donner ma démission, comme mon frère et beau-frère[2], en convoquant et rassemblant la nation pour parler d'abus, je ne sais pas ce que j'aurois fait, dit Joseph II. »

Ils étoient aussi du même avis sur le roi de Suède[3] qu'ils n'aimoient pas, et que l'Empereur, disoit-il, avoit pris en guignon en Italie, à cause d'une robe de chambre bleu et argent, avec une plaque de diamants. L'un et l'autre convinrent qu'il a de l'énergie, du talent et de l'esprit. « Oui, sans doute, leur dis-je en le défendant, puisque les bontés qu'il m'a témoignées et un grand caractère que je lui ai vu déployer, m'attachent à lui : Votre Majesté devroit bien empêcher un libelle affreux dans lequel on ose traiter comme un Don Quichotte un prince bon, aimable et doué de génie. »

Leurs Majestés Impériales se tâtoient quelquefois sur les pauvres diables de Turcs. On jetoit quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité et d'un peu de nouveauté, je parlois de rétablir les Grecs; Catherine, de faire renaître les Lycurgues et les Solons. Moi, je parlois d'Alcibiade; mais Joseph II, qui étoit plus pour l'avenir que pour le passé, et pour le positif que pour la chimère, disoit : « Que diable faire de Constantinople? »

On prenoit comme cela bien des îles et des provinces, sans faire semblant de rien; et je disois en moi-même : Vos Majestés ne prendront que des misères, et la misère. — « Nous le traitons trop bien, dit l'Empereur en parlant de moi; il n'a pas assez de respect pour nous. Savez-vous, Madame, qu'il a été amoureux d'une maîtresse de mon

1. Georges III, roi d'Angleterre, qui, en 1783, avait dû reconnaître, par le traité de Paris, l'indépendance des États-Unis d'Amérique, alors au nombre de treize seulement. — 2. Le roi de France Louis XVI, qui venait de convoquer l'Assemblée des notables (22 février 1787). — 3. Gustave III, né en 1746, mort en 1793. De 1782 à 1784, il avait visité une grande partie de l'Europe, ce qui explique la rencontre dont parle Joseph II.

père, et qu'il m'a empêché de réussir, en entrant dans le monde, auprès d'une marquise, jolie comme un ange, et qui a été notre première passion à tous les deux ? »

Point de réserve entre ces deux grands souverains. Ils se contoient les choses les plus intéressantes. « N'a-t-on jamais voulu attenter à votre vie ? Moi, j'ai été menacé. — Moi, j'ai reçu des lettres anonymes. — Voici une histoire de confesseur et des détails charmants et ignorés de tout le monde, etc. »

L'Impératrice nous avoit dit un jour, dans sa galerie : « Comment fait-on des vers ? Écrivez-moi cela, monsieur le comte de Ségur. » Il en écrivit les règles avec des exemples charmants, et la voilà qui travaille. Elle en fit six avec tant de fautes que cela nous fit beaucoup rire, tous les trois. Elle me dit : « Pour vous apprendre à vous moquer de moi, faites-en de suite ; je n'en essayerai plus : m'en voilà dégoûtée pour la vie. — C'est bien fait, dit Fitz-Herbert[1] ; vous auriez dû vous en tenir aux deux que vous avez faits sur le tombeau d'une de vos chiennes :

Ci-gît la duchesse Anderson
Qui mordit monsieur Rogerson[2]. »

On me donna des bouts-rimés avec ordre de les expédier bien vite, et voici comme je les remplis en m'adressant à l'Impératrice :

A la règle des vers, aux lois de l'*harmonie*,
Abaissez, soumettez la force du *génie*.
En vain il fait trembler l'ennemi de l'*État*,
En vain à votre empire il donne tant d'*éclat*,
Recherchez en rimant une paisible *gloire*,
C'est un chemin de plus au temple de *mémoire*.

Cela lui revint dans la tête à Barczisarai. — « Ah ! messieurs,

1. Ministre de l'Angleterre près la cour de Russie, qui était aussi du voyage de Crimée. — 2. Rogerson, médecin de l'impératrice, et homme de mérite que nous aimions tous. (Note de l'édit. de 1809.)

nous dit-elle, je m'en vais m'enfermer chez moi; et vous verrez. » Voici ce qu'elle nous rapporta; elle ne put pas aller plus loin :

Sur le sopha du Khan, sur des coussins bourrés,
Dans un kiosque d'or, de grilles entourés.

Vous vous doutez bien que nous l'avons accablée de reproches de n'avoir pas pu sortir de là après quatre heures de réflexions et un si beau commencement; car on ne se passe rien en voyage.

Ce pays-ci est assurément un pays de romans; mais il n'est pas romanesque, car les femmes y sont enfermées par ces vilains mahométans qui ne connoissent pas la chanson de Ségur sur le bonheur d'être trompé par sa femme. La duchesse de L... me feroit tourner la tête si elle étoit à Achmeczet, et je ferois une chanson pour la maréchale de M...., si elle habitoit Balaklava.

Il n'y a que vous, chère marquise, qu'on puisse adorer au milieu de Paris; adorer est le mot, car on n'y a pas le temps d'aimer.

Il y a ici plusieurs sectes de Dervis, plus plaisantes les unes que les autres, les *tourneurs* et les *hurleurs* : ce sont des jansénistes plus fous encore que les anciens convulsionnaires[1] : ils crient *alla*[2] jusqu'à ce qu'épuisés de forces, ils tombent à terre dans l'espérance de ne s'en relever que pour entrer dans le ciel. Je laissai là, pour quelques jours, la cour dans le plaisir, et montai et descendis le Tczetterdan, au risque de la vie, en suivant le lit raboteux du torrent, au lieu de chemins que je n'ai pas trouvés. J'avois besoin de reposer mon esprit, ma langue, mes oreilles, et mes yeux de l'éclat des illuminations; elles luttent pendant la nuit avec le soleil, qui n'est que trop sur notre cité tout le jour. Il n'y a que vous, chère marquise, qui sachiez

1. Allusion à la célèbre secte qui, au commencement du dix-huitième siècle, donna tant de scènes ridicules ou odieuses sur le tombeau du diacre Pâris. — 2. *Sic*, pour Allah!

être brillante sans fatiguer ; je n'accorde ce don à personne autre qu'à vous, pas même aux astres.

A MADAME LA MARQUISE DE C...[1]

De Parthenizza.

C'est sur la rive argentée de la mer Noire ; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrents du Tczetterdan ; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde ; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie ; c'est à la gauche du rocher d'où Thoas précipitoit les étrangers ; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.

Je suis sur des carreaux et un tapis turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étois un autre Mahomet.

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie, et les côtes de la Natolie ; les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers en fleurs répandent le plus doux parfum et me dérobent les rayons du soleil ; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamans. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages fumant sur leurs toits plats, qui leur servent de salon de compagnie ; j'aperçois leur cimetière qui, par l'emplacement que choisissent toujours les musulmans, donne une idée des Champs-Élysées. Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé ; mais à l'endroit où les cailloux

1. Cette lettre est sans date, mais elle vient immédiatement après la précédente dans le recueil, donné par Mme de Staël, des lettres du prince de Ligne.

arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques-uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux et je réfléchis.

Non, tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir ; je me sens un nouvel être. Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés Impériales de l'Occident et du Nord, que j'ai laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici : et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie.

Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes, ou des voyages, et que je dépense l'autre pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé de cent choses qui me passent par la tête dans une minute, ils me disent : *Vous êtes triste*, c'est de quoi le devenir ; ou bien : *Vous vous ennuyez*, c'est de quoi me rendre ennuyeux.

Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs, étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays de l'Europe.

Je me rappelle que des espèces de bontés paternelles de l'Empereur François Ier [1], qui aimoit les jeunes gens bien

1. François Ier, empereur d'Allemagne, père de Joseph II, né en 1708, mort en 1765.

étourdis, m'avoient d'abord attaché à lui ; qu'aimé ensuite d'une de ses amies, cela m'avoit long-tems fixé à sa cour ; car, après avoir perdu, comme de raison, les bontés de cette charmante femme, celles de notre souverain me demeurèrent. A sa mort je me croyois, quoique très-jeune, un seigneur de la vieille cour, et j'étois déjà prêt à critiquer la nouvelle, sans la connoître, lorsque je m'aperçus que le nouvel Empereur savoit aussi être aimable et avoir des qualités qui font qu'on cherche plutôt son estime que sa faveur.

Certain qu'il n'aimoit pas à marquer de préférences, je pus me livrer à mon penchant pour sa personne, et, tout en blâmant la trop grande rapidité de ses opérations, j'en admire plus des trois quarts, et je louerai toujours les bonnes intentions d'un génie aussi actif que fécond.

Envoyé à la cour de France dans l'âge le plus brillant et dans l'occasion la plus brillante, avec la nouvelle d'une bataille gagnée, je ne voulois plus y retourner. Le hasard fait arriver M. le comte d'Artois[1] dans une garnison voisine de celle où j'inspectois des troupes.

J'y vais avec une trentaine de mes officiers autrichiens bien tournés : il nous regarde, m'appelle, et, commençant en frère de roi, il finit comme s'il étoit le mien ; on boit, on joue, on rit : libre pour la première fois, il ne savoit comment profiter de cette liberté. Ce premier jet de la gaieté et de la pétulance de la jeunesse me charme. La franchise et son bon cœur, qui paroissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles. Je lui dis que je le verrai à Paris, lorsqu'il y viendra ; il insiste, parle de moi à la Reine, qui m'ordonne de venir. Les charmes de sa figure et de son âme, aussi belles et aussi blanches l'une que l'autre, et l'attrait de la société m'y font passer tous les ans cinq mois de suite, sans m'é-

1. Quatrième fils du Dauphin, fils de Louis XV, et frère de Louis XVI et de Louis XVIII, plus tard roi sous le nom de Charles X. Né en 1757, mort en 1836.

loigner presque un moment. Le goût pour le plaisir me conduit à Versailles ; la reconnoissance m'y ramène.

Le prince Henri[1] parcourt des champs de bataille. La philosophie et l'instruction militaire nous rapprochent, je l'accompagne ; j'ai le bonheur de lui convenir. Bontés de sa part, empressement de la mienne, grande correspondance; et rendez-vous à Spa et à Reinsberg.

Un camp de l'Empereur en Moravie attire le Roi de Prusse d'alors et celui d'aujourd'hui. Le premier s'aperçoit de mon adoration pour les grands hommes et m'attire à Berlin. Des relations avec lui et des marques d'estime et de bonté de la part du premier des héros, me comblent de gloire. Son neveu, le prince royal d'alors, vient à Strasbourg. Quelques petites commissions d'amour, de confiance, d'argent et d'amitié pour une femme qu'il aimoit, nous avoient liés de loin ; et, dans un pays si éloigné, malgré la différence des intérêts, des services et du rang, les étrangers se rapprochent. J'échappe aux tendres sentimens de deux autres Rois du Nord. La petite tête de l'un dérange bientôt tout à fait la tête trop vive de l'autre, et me sauve des fadeurs sans fin qu'on me promettoit dans le voyage que je devois faire à Copenhague et à Stockholm. J'en suis quitte pour donner des fêtes à l'un des Rois et pour en recevoir de l'autre.

Mon fils Charles épouse une jolie petite Polonoise. Sa famille nous donne du papier au lieu d'argent comptant. C'étoient des prétentions sur la Cour de Russie. Je me fais, on me fait Polonois en passant. Un fou d'évêque, pendu depuis ce temps-là, oncle de ma belle-fille, s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'Impératrice de Russie, parce qu'il apprend qu'elle m'a traité à merveille, et se persuade que je serai roi de Pologne, si j'ai l'indigénat. Quel changement, dit-il, dans la face des affaires de l'Europe ! Quel bonheur pour les Ligne et les Massalsky ! Je me moque de lui. Mais

1. Frère de Frédéric II. (Voyez sur lui, même volume la note 1 de la page 234.)

il me prend envie de plaire à la nation rassemblée pour une diète; la nation m'applaudit. Je parle latin; j'embrasse et caresse les moustaches. J'intrigue pour le roi de Pologne, qui est lui-même un intrigant, comme tous les rois qui ne restent sur le trône qu'à condition de faire la volonté de leurs voisins ou de leurs sujets. Il est bon, aimable, attirant; je lui donne des conseils, me voilà tout à fait lié avec lui.

J'arrive en Russie : la première chose que j'y fais, c'est d'oublier le sujet de mon voyage, parce qu'il me paroît peu délicat de profiter de la grâce avec laquelle on me reçoit chaque jour pour obtenir des grâces. La simplicité confiante et séduisante de Catherine le Grand me captivent; et c'est son génie qui m'a conduit dans ce séjour enchanté.

Je le parcours des yeux, je laisse reposer mon esprit, qui vient de me prouver que je n'avois point de tête, en me retraçant l'enchaînement de circonstances qui m'ont toujours fait faire ce que je ne voulois pas.

La nuit sera délicieuse. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donné pendant le jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir, dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. La soirée est admirable; et j'éprouve dans mes idées la même clarté qui règne sur le ciel et sur l'onde.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, suis-je occupé à méditer sur les beautés de la nature, plutôt que d'en jouir dans le doux repos dont je suis idolâtre? c'est que je m'imagine que ce lieu-ci m'inspirera, et qu'au milieu de tant d'extravagances il me viendra peut-être une pensée qui fera du bien ou du plaisir à quelqu'un.

C'est peut-être ici qu'Ovide écrivoit; peut-être il étoit assis où je suis. Ses élégies sont de Ponte; voilà le pont Euxin : ceci a appartenu à Mithridate, roi de Pont; et comme le lieu de l'exil d'Ovide est assez incertain, j'ai plus de droit à croire que c'est ici qu'à Carantschebes, ainsi que le prétendent les Transilvains.

Leur titre à cette prétention c'est : *Cara mia sedes*, dont

ils s'imaginent que la prononciation corrompue a fait le nom que je viens de citer. Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent tartare a changé le nom grec, qui étoit Parthenion, et vouloit dire vierge; c'est ce fameux cap Parthenion où il s'est passé tant de choses : c'est ici que la mythologie exaltoit l'imagination. Tous les talens au service des Dieux de la Fable exerçoient ici leur empire. Veux-je un instant quitter la Fable pour l'histoire? je découvre Eupatori, fondée par Mithridate. Je ramasse ici près, dans ce vieux Cherson, des débris de colonnes d'albâtre; je rencontre des restes d'acqueducs et des murs qui me présentent une enceinte anssi grande à la fois que Londres et Paris. Ces deux villes passeront comme celle-là. Il y avoit les mêmes intrigues d'amour et de politique : chacun croyoit y faire une grande sensation dans le monde; et le nom même des pays, défiguré par celui de Tartarie et de Crimée, est tombé dans l'oubli : belle réflexion pour messieurs les importans! Et en me retournant, j'approuve la paresse de mes bons musulmans, assis, les bras et les pieds croisés, sur leurs toits. Je trouve parmi eux un Albanois qui sait un peu l'italien; je lui dis de leur demander s'ils sont heureux, ou si je puis leur être utile; et s'ils savent que l'Impératrice me les a donnés. Ils me font dire qu'ils savent, en général, qu'on les a partagés, et qu'ils ne comprennent pas trop ce que cela veut dire; qu'ils sont heureux jusqu'à présent; que s'ils cessent de l'être, ils s'embarqueront sur les deux navires qu'ils ont construits eux-mêmes, et qu'ils se réfugieront chez les Turcs, dans la Romanie. Je leur fais dire que j'aime les paresseux, mais que je veux savoir de quoi ils vivent. Ils me montrent quelques moutons couchés sur l'herbe, ainsi que moi : je bénis les paresseux. Ils me montrent leurs arbres à fruits, et me font dire que lorsque la saison de les cueillir est arrivée, le Kaimakan vient de Barczisarai pour en prendre la moitié : chaque famille en vend pour deux cents francs par an; et il y a quarante-six familles tant à Parthenizza qu'à Nikita, autre petite terre qui m'appartient,

et dont le nom grec signifie victoire. Je bénis les paresseux. Je leur promets d'empêcher qu'on ne les tourmente. Ils m'apportent du beurre, du fromage et du lait, qui n'est point du tout de leurs jumens, comme chez les Tartares. Je bénis les paresseux, et je retombe dans mes réflexions.

Encore une fois, que fais-je donc ici? Suis-je prisonnier turc? Suis-je jeté sur cette côte par un naufrage? Suis-je exilé comme Ovide? Le suis-je par quelque cour ou par mes passions? Je cherche et je me dis : point du tout. Après mes enfans et deux ou trois femmes que j'aime, ou crois aimer à la folie, mes jardins sont ce qui me fait le plus de plaisir au monde ; il y en a peu d'aussi beaux. Je me plais à y travailler pour les embellir encore. Je n'y suis presque jamais. Je n'y ai jamais été dans la saison des fleurs, lorsque de petites forêts d'arbustes précieux parfument l'air. Je suis à 2000 lieues de tout cela. Possesseur de terres sur les bords de l'Océan, je me trouve dans mes terres sur le bord du pont Euxin. Une lettre de l'Impératrice m'arrive à 800 lieues de distance. Elle se souvient de nos conversations sur les beaux tems de l'antiquité ; elle me propose de la suivre dans ce pays enchanteur à qui elle a rendu le nom de Tauride, et, en faveur de mon goût pour les Iphigénies, elle me donne l'emplacement du temple, dont la fille d'Agamemnon étoit prêtresse.

Oubliant enfin toutes les puissances de la terre, les trônes, les dominations, j'éprouvai tout d'un coup un de ces charmans anéantissemens que j'aime tant, lorsque l'esprit se repose tout à fait, lorsque l'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'âme alors? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos.

Ensuite je fais des projets. Blasé presque sur tout ce qui est connu, pourquoi ne pas me fixer ici? Je convertirai ces Tartares musulmans en leur faisant boire du vin, et donnant à ma demeure l'air d'un palais, qui sera vu de loin par les avnigateurs ; je bâtirai huit maisons de vignerons avec des

colonnes et une balustrade qui en cachera les toits. Je dessine aussitôt ce qui auroit été exécuté incessamment sans la guerre à laquelle notre voyage de fête donna lieu.

Quel dommage, me dis-je alors, que la superstition de la religion grecque ait détruit ces beaux restes du culte des Dieux, si favorables à l'imagination! Ces beaux lieux, néanmoins, réjouissent encore la vue par les blancs minarets, les longues et minces cheminées en forme d'aiguilles, et l'espèce d'architecture orientale qui donne son joli style même aux plus petites cabanes. Mes réflexions qui me retracent les ravages du tems, me font aussi penser à mes propres pertes. Je trouve que rien ici-bas ne demeure dans une stagnation parfaite, et que dès qu'un empire ne s'élève plus, il diminue : de même que le jour qu'on n'aime pas davantage, on aime moins. Aimer! Quel mot ai-je prononcé! Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! c'est un attendrissement général; c'est un épanchement de sensibilité, sans en pouvoir fixer l'objet. Dans ce moment où tant d'idées se croisent à la fois, je pleure sans être malheureux; mais, hélas! me dis-je en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent : Peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des mers, par des déserts, des remords, des parens, des importuns et des préjugés? Peut-être suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quittées, faute de le deviner? Peut-être le suis-je pour vous, esclaves superstitieuses de tant de devoirs? L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets nous avoient réunis sans nous en douter.

Mes larmes ne tarissent pas. Est-ce le pressentiment de quelque perte déchirante que je dois éprouver un jour? J'éloigne cette idée affreuse; je prie Dieu, et je me dis : Cette mélancolie vague, telle qu'on la ressent dans la jeunesse, m'annonce peut-être un objet céleste, digne enfin de mon culte, et qui fixera pour toujours ma carrière. Il me

semble que l'avenir avoit envie de se dévoiler à moi. L'exaltation et l'enthousiasme tiennent de si près au pouvoir de rendre des oracles !

Ainsi se peignoit dans ma mémoire le tableau de mes amours passés, présens et futurs. Hélas ! que ne puis-je de même me retracer les souvenirs de l'amitié? J'ai des amis plus qu'un autre, parce que, n'ayant des prétentions à rien dans aucun genre, mon histoire n'a rien d'extraordinaire, ni mon mérite rien d'alarmant. Je rencontre partout de ces amis de société avec qui l'on soupe et l'on joue toute la journée; mais en ai-je trouvé qui se soit assez occupé de moi pour que je lui aie de l'obligation? Je meurs d'envie d'en avoir aux autres; ils m'en ont eu quelquefois, et quoiqu'ils l'aient peu senti, j'ai encore le plaisir de faire de tems en tems des ingrats. La peur de l'être moi-même me fait préférer souvent l'excès contraire. Et un peu de duperie dans ce genre me paroît pardonnable. Sans pleurer sur l'humanité, sans aimer ni haïr trop les hommes, puisque haïr est fatigant, je ne suis pas plus content d'eux que je ne le suis de moi. Mais en m'examinant, je ne me trouve qu'une bonne qualité, c'est d'être bien aise du bien qui arrive aux autres.

Je juge le monde et le considère comme les ombres chinoises, en attendant le moment où la faulx du tems me fera disparaître. Neuf ou dix campagnes que j'ai faites[1], une douzaine de batailles ou d'affaires que j'ai vues, viennent ensuite se présenter à moi comme un songe. Je pense au néant de la gloire qu'on ignore, qu'on oublie, qu'on envie, qu'on attaque et qu'on révoque en doute; et une partie de ma vie pourtant, me dis-je à moi-même, s'est passée à chercher à la perdre, cette vie, en courant après cette gloire. Je n'attaque pas ma valeur; elle est peut-être assez brillante; mais je ne la trouve pas assez pure : il y entre de

1. Ceci était écrit avant les campagnes turques qui ne tardèrent pas à suivre. (Note de l'édit. de 1809.)

la charlatanerie. Je travaille trop pour la galerie. J'aime mieux la valeur de mon cher bon Charles, qui ne regarde pas si on le regarde. Je m'examine encore. Je me trouve une vingtaine de défauts; ensuite je pense au néant de l'ambition. La mort m'a enlevé ou m'enlèvera bientôt la faveur de quelques grands hommes de guerre et de quelques grands souverains. Le caprice, l'inconstance, la méchanceté me feront perdre mes espérances. L'intrigue m'éloignant de tout, me fera oublier des soldats qui avec quelque plaisir *pourroient entendre encore la voix de leur vizir*[1]. Sans regret pour le passé, ni crainte pour l'avenir, je laisse aller mon existence au courant de ma destinée.

Après m'être bien moqué de mon peu de mérite et de mes aventures de cour et d'armée, je m'applaudis de n'être pas encore pire; je me félicitai surtout du grand talent de tirer parti de tout pour mon bonheur.

Je me jugeois, je me voyois ainsi tel que je suis, dans cette vaste mer, qui réfléchissoit mon âme comme une glace réfléchit les traits du visage. Déjà les voiles de la nuit commencent à obscurcir le jour : le soleil est attendu sur l'horizon de l'autre hémisphère. Les moutons qui paissent auprès de mon tapis de Turquie appellent les Tartares, qui descendent gravement de leur toit pour les enfermer à côté de leurs femmes qu'ils ont tenues cachées tout le long du jour. Les crieurs appellent à la mosquée du haut de leurs minarets. Je cherche de la main gauche la barbe que je n'ai pas; j'appuie ma main droite sur mon sein, je bénis les paresseux et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulois qu'ils fussent toujours le leur.

Je recueille mes esprits qui avoient été si épars; je rassemble au hasard mes pensées incohérentes. Je regarde autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux que je

1. Allusion à un vers de Racine. (*Bajazet*, acte I, sc. 1re.)

ne reverrai jamais et qui m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie. Un vent frais, qui s'élève tout d'un coup, me dégoûte de la chaloupe qui devoit me mener par mer à Théodosie; je monte sur un cheval tartare, et, précédé de mon guide, je me replonge dans les horreurs de la nuit, des chemins, des torrens, pour repasser les fameuses montagnes, et retrouver, au bout de quarante-huit heures, Leurs Majestés Impériales à Carassbazar.

DESTUTT DE TRACY.

1754—1836.

On n'a publié jusqu'ici aucun recueil des œuvres du comte Destutt de Tracy, ni partant de sa correspondance ; le malheur de cet esprit si fin, si judicieux et si ferme est de s'être appliqué aux études philosophiques les plus hautes : ses ouvrages, où la doctrine de Condillac est à la fois continuée et agrandie, n'ont aujourd'hui que bien peu de lecteurs. Il n'en serait pas de même de sa correspondance, pour peu qu'il ait écrit quelques lettres de la valeur de celle que nous citons, et dont nous devons la communication à l'extrême obligeance d'un critique érudit, fort estimé du public lettré, M. Jules Rathery.

Nous croyons ne faire qu'anticiper sur le jugement de nos lecteurs en affirmant que nous leur offrons là un véritable chef-d'œuvre de critique littéraire sous forme courtoise et familière.

Destutt de Tracy, en sa qualité d'héritier direct des traditions de la philosophie du dix-huitième siècle, se recommande surtout, dans ses écrits, par un mérite de logique et de clarté, devenu déjà bien rare, à cette date, en France. Il était donc l'adversaire né, en littérature, de l'école que représentait avec tant

d'éclat Mme de Staël, et, quand celle-ci lui envoya un exemplaire de son célèbre roman, il se trouvait vis-à-vis de *Corinne* dans une situation analogue à celle des détracteurs de Chateaubriand en face de *René* et d'*Atala*. Mais l'esprit délicat et ingénieux du philosophe n'a pas besoin de recourir, comme certains critiques de profession, aux exagérations banales et grossières ; il lui suffit de toucher, d'une main aussi légère que sûre, les points vulnérables. Pas un coup qui ne porte juste, et pourtant, pas un trait qui enfonce et fasse plaie, bien que sous les éloges les plus flatteurs on sente de fermes réserves sur la valeur foncière de l'œuvre, au double point de vue de l'art et de la vérité morale. Il était impossible d'indiquer d'une façon à la fois plus nette et plus mesurée, les radicales différences de nature et de doctrine qui séparaient le judicieux philosophe du brillant romancier, ni de mieux sauvegarder l'indépendance de sa pensée, tout en rendant un courtois et sincère hommage au talent.

A MADAME DE STAËL [1].

Le 10 may 1807.

Recevez tous mes remerciements, Madame ; vous avez eu la bonté de me donner en même temps une marque de souvenir qui m'est très-prétieuse[2], et un ouvrage qui m'a vivement intéressé et beaucoup instruit. Je ne puis vous dire assez combien je suis reconnaissant de l'une et de l'autre. La magnifique Italie est ravissante quand c'est vous qui peignez ses charmes. Car c'est réellement vous, Madame, qui montez au Capitole, y cueillez toutes les palmes et y trouvez tous les genres de gloire. Les beautés de la nature, les chefs-d'œuvre des arts, les miracles du génie sont loués, apprétiés, sentis avec un goût et un enthousiasme qui enchantent. C'est une bien heureuse idée d'avoir substitué à

1. Voy. plus haut la notice que nous lui avons consacrée. — 2. Nous reproduisons avec une exactitude scrupuleuse, d'après l'original, le texte de cette lettre jusqu'ici inédite.

une simple description de toutes ces merveilles le tableau animé de l'impression qu'elles font sur un esprit supérieur et un cœur tendre, émus par une grande passion. C'est avoir porté la vie jusque dans ces antiques ruines et ces froids monuments qui ne peuvent que se montrer et non pas s'expliquer eux-mêmes, et qui semblent implorer le secours de l'être sensible qui les admire, et le prier d'être leur interprète. Votre Corinne est admirable.

Je vous ai de plus une obligation particulière, Madame, c'est d'être convenue, contre l'opinion la plus générale, c'est-à-dire celle des sots, que les Italiens ont une sorte de bonne hommie[1], et que les Anglois ont une foule de préjugés misérables. Ces deux vérités sont constantes à mes yeux. L'observation que la première est due à l'absence de vanité est très-profonde et confirme toutes mes idées. Car je suis fortement persuadé que la seource[2] de presque tous les vices de l'humanité et le plus grand de ses malheurs est de mettre plus de prix à paroître qu'à être, à briller qu'à jouir.

Après ces actions de grâces, vous vous attendez sans doute qu'en qualité de François, je vais me plaindre du mince personnage que fait d'Erfeuil[3] dans votre cadre sentimental. Hé bien, point du tout. Premièrement, vous avez peint un émigré, voire même un amnistié et non point un François : c'est très-différend[4] et cela valoit peut-être la peine d'être remarqué. Ensuitte[5], je vous dirai que ce chiffon, tel qu'il est, me paroît encore préférable à votre héros anglois, malgré toute la faveur dont vous l'environnez. Cette médiocrité toujours bonne, si elle existe, tient peu, mais ne promet rien. Je l'aime mieux qu'un homme à grands sentiments et à idées vastes qui n'a la force de suivre ni les uns ni les autres. Vous aimez l'enthousiasme,

1. *Sic.* — 2. *Sic.* — 3. Le comte d'Erfeuil, ami d'Oswald et de Corinne, à qui Mme de Staël a donné quelques-uns des traits les plus saillants de notre caractère national : la légèreté et la présomption. — 4. *Sic.* — 5. *Sic.*

Madame; moi, je l'avoue, je le redoute. Mais surtout je pense qu'il messied à qui n'a pas la force de le soutenir, comme la manie de quereller, à un poltron. Vous aurez beau faire votre Oswald aussi brave que vous voudrez, c'est une âme foible : c'est un Chinois voué au culte des ancêtres et un chasseur de renard propre à brailler dans les Communes pour attraper une *sinécure*, et venir régner dans la petite ville que vous avez si bien peinte avec tout l'ennuy[1] et la vanité que donne le pédantisme, en justifiant par des sophismes tout ce que la foiblesse et la routine lui auront fait faire.

Excusez, Madame, ma mauvaise humeur contre Nelvil; vous avez fait Corinne si charmante. Je ne puis pardonner à ce fat le malheur d'un être si adorable. Elle est bien punie d'avoir lié son sort à un personnage si indigne d'elle. Elle a mérité cet effroyable malheur par une seule faute, c'est d'avoir pu s'attacher avant de connoître, d'avoir laissé subsister des réticences dans l'amour. Si elle avoit éclairé ces mystères, elle auroit vu ce qu'ils cachoient, elle auroit été désenchantée à temps. Mais votre délitieuse[2] Italienne est de son pays; elle se prend[3] à première vue, elle aime le ténébreux, le vague, sans songer que l'obscurité est le refuge de toutes les imperfections quelconques. Elle en est moins parfaitte[4] comme modèle, et vous plus admirable comme peintre; car le vrai n'est jamais sans deffauts[5]. Vous croyez bien, Madame, sans que je vous le dise, que je n'ai pas pu vous suivre toujours dans les tombeaux et encore moins m'élever aussi souvent que vous dans les cieux; car mon âme qui n'est pourtant ny dure, ny[6] froide, est toutefois un peu terrestre, et tient à la superficie du sol, parce qu'elle a besoin d'un point d'apuy solide qu'elle ne trouve que là. Mais je vous admire toujours en vous regardant de loin. Je me plaindrois bien aussi, si je l'osois, qu'on regarde la France comme un monstre dès 1791. C'est au moins prématuré, ce me semble ; mais ce sujet me mèneroit trop loin.

1. *Sic.* — 2. *Sic.* — 3. *Sic.* — 4. *Sic.* — 5. *Sic.* — 6. *Sic.*

Encore une fois, pardonnez-moi, Madame, toutes ces réflexions. Le besoin que j'ai de vous les communiquer vous est un sûr garant de l'impression profonde que j'ai reçue. Il se joint au regret de ne pouvoir m'en entretenir avec vous. Vous les rectifieriez et surtout je jouirois de la bonté que vous auriez de vous en occuper. Mes regrets sont bien vifs à cet égard, mais nous ne méritons guères les vôtres. C'est ce dont je voudrois que vous fussiez bien persuadée, dussions-nous y perdre. Agréez, je vous prie, les hommages de ma reconnoissance, de mon dévouement, et ceux d'un respect très-sincère, quoique, suivant la coutume qui décolore tout, j'y ajoute la phrase devenue insignifiante,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DESTUTT-TRACY[1].

BENJAMIN CONSTANT.

1767—1830.

Il n'existe pas d'édition des Œuvres complètes de Benjamin Constant, et l'on n'a pas encore essayé jusqu'ici de rassembler sa correspondance qui n'en eût pas été la partie la moins intéressante ni la moins considérable. Mêlé par son éducation, ses talents, son rôle de publiciste et d'homme politique, aux milieux les plus éminents et les plus divers, il a entretenu pendant quarante ans les relations les plus actives et les plus intimes avec des femmes et des hommes de la plus haute distinction. Ami de Mme de Charrière, l'auteur des *Lettres écrites de Lausanne*, plus tard de Mme de Staël, et, par elles, de Mme Récamier, roman-

1. Voyez plus haut, la réponse de Mme de Staël.

cier et philosophe, écrivain polémiste pendant l'Empire, conseiller de Napoléon Ier pendant les Cent-Jours, l'un des membres les plus influents de l'opposition pendant la Restauration, et des principaux acteurs de la révolution de 1830, à quels intérêts, à quelles causes, à quels centres d'idées et d'action n'a-t-il pas participé pendant une vie si remplie? Que de renseignements précieux ne fournirait pas sa volumineuse correspondance? Nous n'en avons par malheur que des fragments, et les principales suites sont, ou mutilées, ou célées, ou peut-être supprimées. Nous n'en avons pas moins tenu à insérer dans notre recueil un échantillon de ce style original, à sa façon, par la légèreté, la vivacité spirituelle et une sorte de désinvolture élégante et impertinente.

A MADAME CONSTANT [1].

Bruxelles, 19 novembre 1779.

J'avais perdu toute espérance, ma chère grand'mère; je croyais que vous ne vous souveniez plus de moi et que vous ne m'aimiez plus. Votre lettre si bonne est venue très à propos dissiper mon chagrin, car j'avais le cœur bien serré; votre silence m'avait fait perdre le goût de tout, et je ne trouvais plus aucun plaisir à mes occupations, parce que, dans tout ce que je fais, j'ai le but de vous plaire, et, dès que vous ne vous souciez [2] plus de moi, il était inutile que je m'applique [3]. Je disais : Ce sont mes cousins qui

1. Cette lettre, citée d'abord par M. Vinet dans les premières éditions de sa *Chrestomathie*, et plus tard par M. Sainte-Beuve (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1844. — Voy. M. Sainte-Beuve, *Portriats contemporains*, *portrait de Fauriel*, tome II, *et Benjamin Constant et Mme de Charrière*), a été écrite par le jeune Benjamin Constant à l'âge de douze ans, comme l'indique la date. Elle atteste une précocité vraiment prodigieuse d'esprit et de talent. « Elle le peint déjà, comme le fait remarquer l'éminent critique des *Causeries du lundi*, tel qu'il sera un jour, avec sa légèreté, sa mobilité d'émotions, ses instincts de joueur et de moqueur, et aussi avec toute sa grâce. » — 2. *Sic*. — 3. *Sic*.

sont auprès de ma grand'mère qui m'effacent de son souvenir; il est vrai qu'ils sont aimables, qu'ils sont colonels, capitaines, etc., et moi je ne suis rien encore; cependant je l'aime et la chéris autant qu'eux. Vous voyez, ma chère grand'mère, tout le mal que votre silence m'a fait; ainsi, si vous vous intéressez à mes progrès, si vous voulez que je devienne aimable, savant, faites-moi écrire quelquefois et surtout aimez-moi malgré mes défauts; vous me donnerez du courage et des forces pour m'en corriger, et vous me verrez tel que je veux être et tel que vous me souhaitez. Il ne me manque que des marques de votre amitié; j'ai en abondance tous les autres secours, et j'ai le bonheur qu'on n'épargne ni les soins ni l'argent pour cultiver mes talents, si j'en ai, ou pour y suppléer par des connaissances. Je voudrais bien pouvoir vous dire de moi quelque chose de bien satisfaisant, mais je crains que tout ne se borne au physique; je me porte bien et je grandis beaucoup.... Vous me direz que, si c'est tout, il ne vaut pas la peine de vivre. Je le pense aussi, mais mon étourderie renverse tous mes projets. Je voudrais qu'on pût empêcher mon sang de circuler avec tant de rapidité, et lui donner une marche plus cadencée; j'ai essayé si la musique pourrait faire cet effet : je joue des *adagio*, des *largo*, qui endormiraient trente cardinaux. Les premières mesures vont bien, mais je ne sais par quelle magie les airs si lents finissent toujours par devenir des *prestissimo*. Il en est de même de la danse; le menuet se termine toujours par quelques gambades. Je crois, ma chère grand'mère, que le mal est incurable, et qu'il résistera à la raison même; je devrais en avoir quelque étincelle, car j'ai douze ans et quelques jours; cependant je ne m'aperçois pas de son empire; si son aurore est si faible, que sera-t-elle à vingt-cinq ans? Savez-vous, ma chère grand'mère, que je vais dans le monde deux fois par semaine? J'ai un bel habit, une épée, mon chapeau sous le bras, une main sur la poitrine, l'autre sur la hanche; je me tiens bien droit, et je fais le grand garçon tant que je puis. Je

vois, j'écoute, et, jusqu'à ce moment, je n'envie pas les plaisirs du grand monde. Ils ont tous l'air de ne pas s'aimer beaucoup. Cependant le jeu et l'or que je vois rouler me causent quelque émotion : je voudrais en gagner pour mille besoins que l'on traite de fantaisies. A propos d'or, j'ai bien ménagé les deux louis que vous m'avez envoyés l'année dernière; ils ont duré jusqu'à la foire passée; à présent il ne me manque qu'un froc et de la barbe pour être du troupeau de saint François; je ne trouve pas qu'il y ait grand mal; j'ai moins de besoins depuis que je n'ai plus d'argent. J'attends le jour des Rois avec impatience. On commencera à danser chez le prince ministre tous les vendredis. Malgré tous les plaisirs que je me propose, je préférerais de passer quelques moments avec vous, ma chère grand'mère : ce plaisir-là va au cœur, il me rend heureux, il m'est utile. Les autres ne passent pas les yeux et les oreilles, et ils laissent un vide que je n'éprouve pas lorsque j'ai été avec vous. Je ne sais pas quand je jouirai de ce bonheur : mes occupations vont si bien qu'on craint de les interrompre. M. Duplessis vous assure de ses respects; il aura l'honneur de vous écrire. Adieu, ma chère, bonne et excellentissime grand'mère; vous êtes l'objet continuel de mes prières. Je n'ai d'autre bénédiction à demander à Dieu que votre conservation. Aimez-moi toujours, et faites-m'en donner l'assurance.

A MADAME DE CHARRIÈRE[1].

Ce 10 décembre 1790.

Je relis actuellement les lettres de Voltaire : savez-vous que ce Voltaire que vous haïssez était un bon homme au

1. Dame d'origine hollandaise, née vers 1740, morte en 1805. Elle était l'amie de Mme de Necker de Saussure et de Mme de

fond, prêtant, donnant, obligeant, faisant du bien sans cet amour-propre que vous lui reprochez tant? Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il s'agit qu'en relisant sa correspondance, j'ai pensé que j'étais une grande bête, et une très-grande bête, de me priver d'un grand plaisir parce que j'ai de grands chagrins, et de ne plus vous écrire parce que des coquins me tourmentent. C'est-à-dire que, parce qu'on me fait beaucoup de mal, je veux m'en faire encore plus, et que, parce que j'ai beaucoup d'afflictions, je veux renoncer à ce qui m'en consolerait. C'est être trop dupe. Je mène ici une plate vie, et, ce qui est pis que plat, je suis toujours un pied en l'air, ne sachant s'il ne me faudra pas retourner à La Haye pour y répéter à des gens, qui ne s'en soucient guère, qu'ils sont des faussaires et des scélérats. Cette perspective m'empêche de jouir de ma solitude et de mon repos, les deux seuls biens qui me restent. Elle m'a aussi souvent empêché d'achever des lettres que j'avais commencées pour vous. Ma table est couverte de ces fragments qui ont toujours la longueur d'une page, parce qu'alors je suis obligé de m'arrêter, et quelque chienne d'idée vient à la traverse ; je jette ma lettre, et je ne la reprends plus. Dieu sait si celle-ci sera plus heureuse. Je le désire de tout mon cœur. Je m'occupe à présent à lire et à réfuter le livre de Burke contre les *levellers*[1] français. Il y a autant d'absurdités que de lignes dans ce fameux livre; aussi a-t-il un plein succès dans toutes les sociétés anglaises et allemandes. Il défend la noblesse, et l'exclusion des sectaires, et l'établissement

Staël. Elle a écrit plusieurs romans dont le plus connu a pour titre: *Caliste* ou *Lettres écrites de Lausanne*. M. Sainte-Beuve lui a consacré une longue et complète étude, qu'on a reproduite en tête d'une réimpression de *Caliste*. (Paris, Jules Labitte, 1845, in-12.) « Cette lettre, dit M. Sainte-Beuve, est de la meilleure et de la plus voltairienne manière de Benjamin Constant. » Ajontons pourtant que le goût du bel esprit y est encore trop sensible. — 1. « *Niveleurs*. » C'est sous ce nom que Burke désignait les principaux acteurs de la Révolution française, alors à peine commencée, dans son fameux et absurde pamphlet, intitulé : *Réflexions sur la Révolution française*, qui avait paru cette même année (1790).

d'une religion dominante, et autres choses de cette nature. J'ai déjà beaucoup écrit sur cette apologie des abus, et si le maudit procès de mon père ne vient pas m'arracher à mon loisir, je pourrais bien, pour la première fois de ma vie, avoir fini un ouvrage. Mes Brabançons[1] se sont en allés en fumée, comme leurs modèles, et les 50 louis avec eux. Le moment de l'intérêt et de la curiosité a passé trop vite. Vous ne me paraissez pas démocrate. Je crois comme vous qu'on ne voit au fond que la fourbe et la fureur; mais j'aime mieux la fourbe et la fureur qui renversent les châteaux forts, détruisent les titres et autres sottises de cette espèce, mettent sur un pied égal toutes les rêveries religieuses, que celles qui voudraient conserver et consacrer ces misérables avortons de la stupidité barbare des Juifs, entée sur la férocité ignorante des Vandales. Le genre humain est né sot et mené par des fripons, c'est la règle; mais entre fripons et fripons, je donne ma voix aux Mirabeau et aux Barnave plutôt qu'aux Sartine et aux Breteuil.... Je serais bien aise de revoir Paris, et je me repens fort, quand j'y pense, d'avoir fait un si sot usage, quand j'y étais, de mon temps, de mon argent et de ma santé.... Si une fois le hasard pouvait nous réunir à l'hôtel de la Chine, dût *Schabaham*[2], qui est au fond une bonne femme, et madame Suard, qui est plus ridicule et n'est pas si bonne, nous ennuyer quelquefois!... Ma lettre est une assez plate et décousue lettre, mais mon esprit n'est pas moins plat ni moins décousu. La vie que je mène m'abrutit. Je deviens d'une paresse inconcevable, et c'est à force de paresse que je passe d'une idée à l'autre. Je voudrais pouvoir me donner l'activité de Voltaire. Si j'avais à choisir entre elle et son génie, je choisirais la première. Peut-être y parviendrai-je quand je n'aurai plus ni procès ni inquiétudes. Au reste, je m'accroche aux circonstances pour justifier mes défauts.

1. C'est-à-dire le petit ouvrage sur la *Révolution du Brabant* dont il vient de parler. — 2. Mme Saurin, à laquelle ils avaient donné ce sobriquet.

Quand on est actif, on l'est dans tous les états, et, quand on est aussi paresseux et décousu que je le suis, on l'est aussi dans tous les états. Adieu. Répondez-moi une bonne longue lettre. Envoyez-moi du nectar, je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je suis tout poussière. Comme il faut finir par là, autant vaut-il commencer aussi par là.

JACQUEMONT.

1801—1832.

La correspondance familière de ce jeune et savant voyageur, enlevé au plus brillant avenir par une mort prématurée, est en possession d'une réputation très-méritée. Au sérieux intérêt qu'excitent les récits d'un observateur sagace et sincère, s'ajoute le très-vif attrait de sa nature personnelle, si franche et si nettement accusée à chaque page. Adressée à sa famille ou à ses amis, cette correspondance nous peint avec la plus parfaite fidélité l'homme multiple et fort divers qui était en Victor Jacquemont: le voyageur intrépide bravant avec une sérénité admirable fatigues et périls par dévouement à la science, le libéral fervent, animé de toutes les passions politiques du moment, le savant, fanatique de vérité, frondeur impitoyable de tout préjugé et de toute croyance traditionnelle; en un mot, un cœur chaud et droit uni à un esprit sain et ferme. Tous ces contrastes composent une physionomie fort originale qui se révèle à nous en tout abandon, dans cette série de lettres intimes. L'accent qui y domine est une franchise toute virile, poussée presque à outrance, et qui se donne pleine carrière sur tout homme et sur toute chose avec une liberté d'idées et une vigueur d'expression faites pour scandaliser, en maint endroit, les esprits timorés. Jacquemont appartenait à ce groupe de libres

penseurs qui eut son plus beau moment vers 1830, et où figurèrent, au premier rang, ses deux amis : Beyle et M. Prosper Mérimée.

C'est bien moins toutefois aux idées générales qui y trouvent, par rencontre, leur expression, qu'aux détails intimes et tout personnels, aux aventures et aux impressions dont elle fourmille, que cette correspondance doit son plus grand charme. Pour donner de ce charme une idée exacte, il faudrait pouvoir insérer ici maint passage d'une vivacité joyeuse ou chaleureuse, mais qui, morcelé par la citation, perdrait beaucoup de sa valeur. Limités, comme nous le sommes, dans notre choix, nous avons dû nous contenter de deux lettres qui, outre l'intérêt du sujet, ont un caractère plus particulièrement littéraire, sans que Jacquemont toutefois, selon toute apparence, y ait jamais visé. Le style de Jacquemont a d'ailleurs des qualités qui lui donnent un air de famille avec les écrivains de race toute française, tels que Paul-Louis Courier et Béranger, ses auteurs favoris. Ce style est franc, net, juste, relevé par une pointe d'ironie, et par une verve de bon aloi qui respire l'alacrité de la jeunesse.

Voy. *Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde* (1828-1832), nouvelle édition. Paris, Garnier frères, 1841.

A M. DE MARESTE[1],

à Paris.

A bord de *la Zélée*, en mer, le 11 décembre 1828.

Il est très-vrai, mon bon ami, que si je passais encore un an à la mer, j'éprouverais la terrible maladie dont notre ami le docteur de Stendhal[2] m'a menacé ; car je me sens déjà bien paysan du Danube pour n'avoir encore navigué que pendant trois mois. Quoique je n'aie pas besoin d'un grand

1. Tout renseignement nous manque sur cet ami de Jacquemont. — 1. Henri Beyle, critique et romancier, connu sous le peudonyme de Stendhal. (Voy. sur ses relations avec Jacquemont, la notice qui précède.)

établissement pour travailler, je ne sais pas le faire bien sur le pouce, comme les maçons déjeunent ; un peu de tranquillité m'est nécessaire. Béranger peut compter sur douze balles de plomb dans la tête, si, à mon retour en France, on avait la fantaisie de faire de moi un *Rey netto*[1]. Figurez-vous, mon cher de Mareste, qu'ils sont ici une cinquantaine au moins, officiers ou matelots, qui, du matin au soir, chantent à la fois, chacun dans le ton qui lui plaît et sans y demeurer fidèle, ce que nous autres libéraux nous appelons les *odes* de ce grand poëte. Cet abominable charivari, dont Béranger fournit la matière première, me le fait prendre en horreur.

Les jeunes officiers, avec lesquels je vis, ont été absorbés, à seize ans, en sortant d'Angoulême, pour le service de la monarchie constitutionnelle. On les a embarqués sans leur laisser même visiter leurs familles, et voici huit ou dix ans qu'ils naviguent sans avoir obtenu plus de quelques mois de congé. Cela fait d'assez bons marins, qui n'accrochent pas dans les rues, ne versent pas sur les bornes ni dans les fossés ; mais vous conviendrez que le procédé est mauvais pour faire des hommes aimables. Ils savent tous parfaitement prendre la hauteur du soleil à midi, mesurer la distance de cet astre à la lune, calculer méthodiquement leur point d'après ces observations et celles du chronomètre, toutes choses peu difficiles ; mais ils n'ont pas même les notions les plus superficielles d'astronomie, de mécanique, de physique générale. Nul, ici, ne savait nettement la différence d'un thermomètre et d'un baromètre. Plusieurs sont restés trois ans dans la Méditerranée, sans cesse en relâche dans le Levant ou dans l'Archipel, ou en Italie ; d'autres ont passé un an dans la Cheàsapeak ; aucun ne sait un mot d'italien ou d'anglais. Cela est exorbitant, et je n'y suis pas encore accoutumé. La plus parfaite intelligence règne ici du moins, et c'est beaucoup. Je fais avec eux une partie

1. « Roi absolu. »

d'échecs, et je cause de la seule chose qu'ils savent, de leur métier. Cette curiosité, de ma part, les étonnait d'abord ; ils la satisfont avec bonne grâce sans la remarquer. Si vous avez bonne voix au chapitre, quand je reviendrai en France, faites-moi nommer, je vous prie, ministre de la marine ; je vous promets d'en être un excellent.

La Zélée est un sabot qui ne marche pas. Vous le voyez par le peu de chemin que nous avons fait depuis le 26 août, que nous avons quitté Brest ; car nous n'avons depuis relâché que quatre jours à Ténériffe, et vingt et un à Rio-Janeiro, et nous ne sommes guère plus près du Cap maintenant que du Brésil. Ces traversées sont des enfantillages auprès du premier voyage que j'ai fait en hiver, de France aux États-Unis. Je dois croire que mon début à la mer a été des plus chauds ; car j'ai vu depuis se récrier quelquefois sur de petits coups de vent, qui étaient dans ce premier voyage mon ordinaire quotidien. Il résulte de là que je suis plus que jamais *Monsieur sans tempête ;* si je ne vois à Bourbon un ouragan réduire en cannelle quelques navires, rien ne pourra me tirer de mon idée[1].

C'est l'abomination de la désolation que le Brésil : figurez-vous quelques centaines de vicomtes et de marquis, avec la clef d'or à l'habit, cinq ou six plaques en or, en argent, en diamants de toutes couleurs et grandeurs ; ignorants, sans courage.... ; et au-dessous de cela, point de tiers-état respectable, rien qu'un petit peuple de détaillants, fripons, à peu près blancs ; puis un nombre effroyable de noirs esclaves, à peu près nus, qui vivent quelques années, et meurent ordinairement sans se reproduire. On les fait travailler à coups de fouet ; d'une petite portion de leur travail on les nourrit, et on leur donne une ceinture ou une culotte ; le reste sert à payer les voitures, les chemises de batiste, les bas de soie des trois cents marquis. Déposez don

1. Jacquemont eut depuis l'occasion de voir, précisément à l'île Bourbon, une horrible tempête qu'il décrit dans une lettre à son frère.

Pedro, toutes les provinces se séparent en républiques fédératives, l'anarchie naît partout; bientôt viennent les révoltes des noirs, et il n'y a plus au Brésil de domination européenne. Gardez l'empereur, mais abolissez la traite: il n'y a plus de travail, plus de revenu pour personne; il faut que tous délogent pour ne pas mourir de faim, et vous voyez arriver dans les tripots de Paris, de Cadix et de Londres, trois cents fashionables avec leurs plaques et leurs clefs d'or. Il n'y a que le *statu quo* de possible. L'empereur, qui est très-sincèrement épris des théories constitutionnelles de M. Constant[1], est très-convaincu de cela, et il gouverne en conséquence. Il vit au jour le jour: après moi le déluge! Don Miguel est fort aimé à Rio-Janeiro parce que c'est lui qui a consommé la séparation du Brésil avec le Portugal.

Le peu de journaux politiques du pays est rédigé par des étrangers, généralement par des Français. L'empereur ne peut imposer à ses sujets, à ses *macaques*, comme il les appelle (car il leur dit souvent qu'ils ne sont que de mauvais singes), la liberté de la presse. Il la consacre dans la loi, mais les mœurs s'y opposent. Plusieurs journalistes, pour avoir dit des vérités, ont été assommés le soir, dans les rues. Cela a dégoûté les autres; ils ne disent plus mot. D'ailleurs aucun ne ferait ses frais.

Les scènes de violence sont fréquentes. J'ai failli recevoir un coup de pistolet tiré par un voleur, qui s'échappait, à des gens qui le poursuivaient. On le prit, on le garrotta, on le mena au corps de garde du palais, dans le vestibule de l'empereur. Là on instruisit son affaire à la turque; les officiers et soldats de police agitaient la question s'il fallait le lâcher, ou le battre, ou le tuer. Les officiers regardaient, les mains derrière le dos, fumant leur cigare. On le battit tant qu'on lui cassa un bras, et on le retint. Le même soir, je vis un noir en battre un autre de telle façon qu'il le tua

1. Benjamin Constant.

sur place. C'était le père qui tuait son fils, me dit-on : celui-ci avait voulu l'assassiner. Il ne fut point arrêté. D'ailleurs la loi ne condamne presque jamais à mort, même les esclaves ; et quand, par hasard, il y a une exécution, c'est une consternation générale dans toute la ville. Les dévotes font dire des messes ce jour-là pour le salut du patient. Presque tous les crimes, presque tous les délits mènent indistinctement aux galères ; elles sont affreusés. Figurez-vous que l'administration de la justice ne fait même pas de distributions régulières de vivres dans les prisons. Les prisonniers vivent d'aumônes seulement ; quand elles n'arrivent pas, ils meurent de faim, si le chancelier ne leur envoie pas des bananes.

La marine brésilienne se compose de deux vaisseaux et de quelques belles frégates, qui portent des équipages étrangers assez bons, mais si mal commandés par des officiers indigènes, que la moindre division française, anglaise, américaine ou hollandaise n'en laisserait pas flotter une seule planche en quelques heures.

L'amiral Roussin, avec la menace de tout détruire, a obtenu du gouvernement la promesse qu'on restituerait tout ce qui avait été pris dans La Plata au commerce français. — Il faudra en venir aux voies de fait pour se faire payer cette indemnité.

Les Américains n'ont, depuis longtemps, à Rio qu'une corvette en station ; cependant on ne s'est jamais avisé avec eux de la moindre impolitesse. On ne les aime pas ; mais on les craint. C'est qu'ils n'entendent pas raillerie, et que cette corvette a menacé jadis l'amiral brésilien dans La Plata de les couler, lui et son escadre, jusqu'au dernier homme, s'il osait visiter un bâtiment de sa nation, forçant le blocus, qu'il n'a jamais voulu reconnaître.

Il me semble, mon ami, que la France se retourne rapidement vers la déconsidération dont elle *jouissait* à l'extérieur vers 1760, dans le temps de la jeunesse d'Alfieri. On se rit de nous partout ; on ne ferait pas mieux, quand même

nous ne dépenserions pas annuellement cinquante-huit millions pour notre marine et deux cents pour notre armée.

Nous soutenons grandement à Rio notre réputation de perruquiers et de maîtres de danse. La rue Vivienne du pays, qui s'appelle la rue d'*Ouvidor* (auditeur) est peuplée de modistes, de tailleurs, et de coiffeurs de Paris... On se figure ainsi, à Rio, d'après une règle de trois, fort trompeuse sans doute, que les Français sont tous perruquiers, et les Françaises toutes catins. Je parlais anglais à cause de cela. Je prenais l'air roide et presque insolent ; et l'on m'accueillait.

Il y a à Rio un beau théâtre, où une détestable troupe italienne, avec un orchestre plus exécrable encore, écorche trois fois par semaine les ouvrages de Rossini. J'y ai vu l'*Italiana in Algeri*. La haute société s'y ennuyait par ton, comme à Paris, et, je crois, mille fois davantage. Les fashionables qui habitent les environs de la ville arrivent à huit heures en chaise de poste. Le postillon dételle les deux mules qui paissent pendant la représentation l'herbe râpée de la place ; à onze heures, il les rattelle et se remet en selle, prêt à prendre son maître[1].... Le ballet de Rio est dans le goût de celui de Brest ou de Draguignan. C'est la partie qui plaît le plus du spectacle.

Vous savez bien que je ne connais malheureusement Naples que par des tableaux et des panoramas ; ainsi vous me récuserez sans doute pour juge de sa beauté. Mais la rade de Rio me paraît encore plus belle. La *forêt vierge* de M. de Clarac n'est pas assez fourrée ; on y voit de l'air entre les arbres ; il n'en faudrait pas du tout. D'énormes plantes parasites, dont je vous épargne le nom savant, mais dont le feuillage ressemble au noble feuillage de l'ananas, et les fleurs à celles de l'iris, mais variées de mille couleurs, croissent sur les arbres comme le gui de chêne en notre pays. Des lianes de mille espèces grimpent et retombent

1. Nous supprimons ici quelques lignes, un peu trop lestes pour ce recueil, sur les mœurs des coulisses de l'opéra brésilien.

sur les masses fleuries, les enlacent de mille façons. Si l'on voulait en arracher une, on emporterait à soi toute la forêt. Puis, aux environs de Naples, moi, botaniste, je ne trouve que soixante espèces d'arbres, grands ou petits, dont sept ou huit, au plus, sont communes. Autour de Rio, j'en compte mille fort communes; de là une variété prodigieuse de feuillages, de formes et de couleurs. La gravure de M. de Clarac ne dit pas ces riches détails.

Je compte, mon bon ami, que vous ne m'oublierez pas dans ma longue absence, et que vous me donnerez de loin des preuves de votre existence et de votre amitié. Je serai terriblement seul dans l'Inde! Déjà les lettres de Paris me deviennent si précieuses! Que sera-ce donc dans deux ans? Vous savez que, malgré mon métier de savant un peu grave, il me reste assez de goût pour le futile: donnez-m'en; c'est de cela surtout que je serai privé parmi les Anglais dans l'Inde.

Pour finir par la bonne bouche, je vous dirai que j'ai ici, prisonnier à bord comme moi, un homme fort spirituel et très-aimable: c'est le gouverneur de Pondichéry. Je l'avais connu à Saint-Domingue, chez mon frère l'Américain. Nous nous défendons ensemble de l'ennui. Il a vu quantité d'hommes et de choses, n'en a pas oublié, et me conte tout cela avec finesse et élégance. Celui-là n'a rien d'un marin, quoique capitaine de vaisseau. Je regretterai de le quitter à Pondichéry. Il m'a fait lire dernièrement l'excellent *Voyage* de Simond en *Angleterre*, que j'avais la barbarie de ne connaître que de nom. Je dis *amen* à presque toutes les pages de ce livre, un des plus amusants que je connaisse. M. Simond, dont assurément le baron de Stendhal fait cas, malgré son infirmité pour les arts, a joliment remis les tempêtes à leur place. Ç'a été un petit triomphe pour moi que ce passage de son livre.

Adieu, mon cher ami; amitiés autour de vous à tous ceux que nous voyions ensemble. Mon métier de voyageur me desséchera peut-être un jour; mais je suis encore très-

sensible, et je ne vous aime pas moins tous de loin que de près.

Your for ever[1].

Fermée au cap de Bonne-Espérance, le 28 décembre. J'y suis arrivé le 20. Ce n'est rien moins que l'*Astrolabe*[2], qui vous porte ceci. Je pars après-demain pour Bourbon.

All well[3].

A M. JACQUEMONT PÈRE,

à Paris.

Camp de Nâkô, 26 août 1830. Long. 78° 40′ de Greenwich, lat. 32°. Frontières de la Tartarie chinoise.

Mon cher père, écrire chaque soir à la dérobée une lettre en Europe ou dans l'Inde, pour liquider graduellement ma correspondance, préoccuperait ma pensée et la distrairait des horreurs de cet enfer de glace sur lesquelles elle doit s'endormir. Mais je tranche dans le vif et prends un jour entier de repos, afin d'en finir avec tous aujourd'hui et de ne plus penser à personne d'ici à mon retour à Simla. C'est avec une magnifique plume de paon et de l'indigo broyé que je vous écris sur du papier indien; mieux vaudrait une plume d'oie, de la *petite vertu*, indélébile ou non, et du papier de ces chiens de chrétiens. Mais que voulez-vous faire? Les besoins des temps passés ont été tels en ce genre que les nécessités de l'époque actuelle m'imposent ce misérable équipage épistolaire.

J'ai déjà bleui hier soir, pour Porphyre[4], dix à douze

1. « Votre pour toujours. » — 2. *L'Astrolabe*, commandée par Dumont-d'Urville, revenait d'un voyage entrepris pour recueillir des renseignements sur le naufrage et la fin de La Pérouse et de ses compagnons. — 3. « Tout va bien. » — 4. Son frère.

pieds courants de ce vilain papier, et je vous renvoie à maints articles de cet akbar ou gazette, pour la réponse à plusieurs chapitres de vos lettres-volumes. En attendant qu'il y ait des sociétés d'assurance pour le contenu des lettres, j'ai tort peut-être de risquer de si longues pacotilles; mais, à la distance qui nous sépare, je ne saurais écrire de simples billets. Ainsi donc, à la garde de Dieu, celle-ci! mais qu'il y veille!

Comme il me paraît que lui ou son substitut favori, la Providence, ont laissé se perdre mes premières de Calcutta, j'y reviens, et vous dirai que le sabot de S. M. T.-C.[1], qui me portait avec ma fortune, mouilla devant le fort William, le 5 mai 1829, et qu'après les saluts d'usage servis par l'artillerie de la susdite patache, je combinai pour le lendemain matin mes plans de débarquement, exécutés ainsi qu'il suit:

Mon valet portugais de Pondichéry ayant fait approcher un palanquin du rivage, je dis adieu à *la Zélée*, habillé de noir, de la tête aux pieds; et, me jetant dans la petite maison ambulante, je dis aux porteurs: « *Pirsonn sakèbka ghœur mè* » sentence hindoustanie que j'avais méditée depuis Pondichéry, et qui me fit déposer sans hésitation à la porte de M. Pearson, dont la magnifique maison était précisément la plus voisine de la rivière. Une espèce d'Eurybate, me précédant entre une double haie de serviteurs qui garnissaient un large escalier, m'introduisit dans un immense salon, où je trouvai trois femmes en grande parure et un homme à cheveux gris en légers vêtements de coton, tous quatre occupés à se faire éventer par un système compliqué d'écrans. Mon nom inconnu, proclamé par le héraut, et l'apparition simultanée de ma grande figure noire, firent l'effet d'un coup de foudre; mais l'excessive préoccupation où m'avait jeté tout ce que j'avais vu de nouveau, d'étrange, d'extraordinaire, depuis six minutes que j'étais

1. Le vaisseau *la Zélée* (V. la lettre précédente).

débarqué, paralysait mortellement mon éloquence anglaise; au moment critique où le spectre devait parler, il y eut une pause. J'aurais donné dix louis pour un verre de porto, qui eût mis quelque peu de vent dans mes voiles.... Impossible de démarrer; mon début fut l'aveu candide de mon impuissance : « I spoke a few words of english formerly, sir; I perceive I have forgotten the all : so help me[1] ! » Ainsi fit l'homme à cheveux gris, ainsi firent ses trois femmes, les deux jeunes surtout, et si bien que, l'instant d'après, je nageais dans l'anglais comme le petit poisson dans la rivière. Mes inconnus étaient M. Pearson, Mme Pearson, leur fille, et sa gouvernante ou amie. Je remis mes lettres d'introduction, sur l'effet desquelles je ne comptais pas avec une entière confiance, parce qu'elles étaient de seconde et troisième main, mais elles me firent engager comme hôte, à la rupture du cachet. On demanda si c'étaient les seules que j'eusse apportées à Calcutta, question à laquelle je répondis par l'exhibition d'un monstrueux paquet qui déformait ma poche, et qui, chargé d'avance comme un feu d'artifice judicieux, débuta, quand on l'ouvrit, par quelques fusées perdues, le docteur ***, ou le négociant ***, ou le capitaine ***, mais lança peu à peu le nom d'un juge, puis celui du grand-juge, puis celui d'un membre du conseil, et se termina, pour le bouquet, par le nom de lady William Bentinck et celui du gouverneur général, cinq fois répété. Chacun rapprocha son fauteuil du mien, on m'accabla de questions et d'offres bienveillantes.

Onze heures sonnèrent; M. Pearson me dit : C'est l'heure où je dois me rendre à la Cour suprême, et je regrette infiniment de ne pouvoir vous présenter chez les personnes que vous devez voir, mais ma fille va vous mettre au fait, et ma voiture est à vos ordres. Il me laissa là-dessus avec une rude poignée de main. Miss Pearson me dit que ma

1. « Je parlais naguère un peu l'anglais, monsieur; je m'aperçois que j'ai tout oublié; veuillez m'aider. »

première visite devait être au palais, et, sans me prévenir, elle écrivit devant moi et expédia sur-le-champ un billet à lady William Bentinck. La réponse, suivant l'étiquette, me fut directement adressée, et moins d'un quart d'heure après, par l'aide de camp de service, qui m'informait que lady William m'attendait. Je montai dans le carrosse de M. Pearson, chargé d'estaffiers, de massiers, par devant et par derrière, et, reçu au palais par l'aide de camp, je fus conduit par lui dans le salon privé de lady William. C'est une femme de cinquante ans, qui a dû être assez belle, mais aujourd'hui sans prétention de jeunesse. Ma lettre pour elle était de lord Ahsley, un des membres du gouvernement indien à Londres, que je n'avais rencontré qu'une fois au fameux dîner de la Société Asiatique. Je confessai donc combien était léger le titre de recommandation que j'apportais; à peine en fut-il question. Lady William avait découvert déjà que j'avais vu à Paris quelques-unes de ses connaissances. Nous causâmes une heure et demie d'une foule de choses, jusqu'au moment où son médecin, leur hôte et commensal, entra pour lui offrir le bras, afin de passer à la salle à manger, où la collation était servie. Lady William expédia le docteur à son mari pour l'informer qu'elle avait une nouvelle connaissance à lui présenter, et, quelques instants après, j'entrai dans la salle à manger en lui donnant la main. Lord William Bentinck venait en même temps du côté opposé, avec les ministres et deux membres du conseil assemblé ce jour-là. Lady William fit sa présentation avec une amabilité parfaite, et je m'assis à la droite du gouverneur général, qui lut rapidement ses cinq lettres pendant la collation, et m'introduisit, quand nous nous levâmes de table, à toutes les personnes qui s'y étaient réunies. Je reconduisis lady William chez elle, et ne la quittai qu'après avoir promis de venir dîner le soir à huit heures. Elle m'avait appris par cœur la famille sur laquelle ma bonne étoile était tombée.

Je trouvai, en revenant chez les Pearson un peu surpris

de la longueur de mon absence, les deux plus belles pièces de la maison disposées pour moi; et quand je m'y retirai pour me frotter les mains d'un si heureux début, une bande de valets m'y poursuivirent, armés d'écrans divers pour m'éventer. J'eus grand'peine à les éloigner. A cinq heures, M. Pearson, revenant de la Cour, vint me faire une longue visite; il me dit la forme de son existence matérielle et domestique. Je lui contai mon histoire, dont le dernier incident, mon engagement pour le soir avec lady William, m'embarrassait un peu; mais il parut plus satisfait de son acquisition nouvelle que fâché de la perdre quelques moments dès le premier jour : j'étais une hôte recherché. Il m'emmena à six heures pour monter en voiture avec sa femme et sa fille; c'est le délassement quotidien des habitants de Calcutta pendant une heure, au coucher du soleil. On rentre pour se metre à table aux flambeaux, après une nouvelle toilette. La mienne changée, la voiture de M. Pearson me conduisit au palais.

La société était réunie dans le salon de lady William, dont je fus encore le chevalier, et près de laquelle je m'assis à table, cette place étant, comme de raison, la première. Tout était royal et asiatique autour de nous; le dîner, entièrement français, exquis; des vins délicieux, servis, comme en France, avec modération, mais par de grands valets à grande barbe, en longues robes blanches et en turbans d'or et d'écarlate. Lord William but à ma santé, compliment que je retournai immédiatement en portant celle de ma voisine, qui m'entretenait de mille choses agréables, et se plaisait à me servir de cicérone. Pour donner à l'appétit le temps de renaître pour le second service, un excellent orchestre allemand, conduit par un Italien, exécuta, à plusieurs reprises et avec une rare perfection, les plus belles symphonies de Mozart et de Rossini. La distance d'où venaient ces sons, la lumière incertaine qui régnait entre les colonnes des salles d'alentour, l'éclat brillant des flambeaux dont la table était illuminée, la beauté

des fruits qui la couvraient avec profusion, le parfum des fleurs dont leurs pyramides étaient décorées, le champagne aussi peut-être, me firent trouver la musique admirable. J'éprouvai une sorte d'ivresse, mais ce n'était pas une ivresse stupide; je causais d'art, de littérature, de peinture, de musique, avec lady William, en français, tandis que je répondais, comme par un véritable *speech* anglais, aux questions de son mari sur la politique intérieure de la France. Je n'évitai pas de laisser paraître tout ce que mes opinions peuvent avoir de scandaleux, en employant toutefois, pour les exprimer, des formes de style modestes, dont un enfant de seize ans, en Angleterre, se croit dispensé. Retourné chez lady William pour prendre le café, dont j'avalai cinq ou six tasses sans m'en apercevoir, je m'y trouvai complimenté par un chacun, de manière à en perdre la tête. Vous pensez bien que je ne manquai pas d'engager le médecin, qui est jeune encore, sur les nouveautés de la physiologie, car je n'avais eu aucune occasion de parler des choses de mon métier de naturaliste dans une conversation générale, et je désirais en montrer le caractère avant l'heure de me retirer[1].

1. Nous supprimons la fin de cette lettre comme étant d'un moindre intérêt que ce qu'on vient de lire.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris





Rebacked 1972.

